

323934
#9
Fontaine
(Nicolas)

VIES DES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT,

TIRÉES DE L'ECRITURE SAINTE,

AVEC DES REFLEXIONS DES SS. PERES.



TOME I.

CONTENANT LES PATRIARCHES.



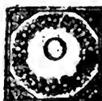




A PARIS,
Chez CHARLES ROBUSTEL, rue Saint Jacques, au Palmier.

M. DCCIV.
AVEC PRIVILEGE ET APPROBATIONS.

AVERTISSEMENT.

N a tâché de ſatisfaire dans ce Livre au deſir de quelques perſonnes qui ſe ſentant touchées par la lecture des Vies des Saints du Nouveau Teſtament qu'on leur a données, ont cru que la pieté des fideles ne ſeroit pas moins édifiée, ſi on y ajoûtoit la Vie des Saints qui ont vécu dans l'Ancienne Loy, & dont le Saint Eſprit meſme nous a rapporté les actions.

Ils ont repreſenté qu'encore que ces Vies, telles qu'elles ſont dans l'Ecriture Sainte, aient dans ce divin original, tout ce qu'il faut pour exciter à la vertu une infinité de perſonnes éclairées, qui n'ont pas beſoin d'autres ſecours pour déveloper les inſtructions qu'elles renferment, on obligeroit beaucoup neanmoins un tres-grand nombre de perſonnes, ſi l'on tiroit des Ecrits des Saints Peres, les reflexions pleines de pieté & de lumiere qu'ils ont faites avec étenduë, ſur ce que l'Ecriture ne rapporte ſouvent qu'en un ſeul mot.

Car encore que cette breveté ſacrée ſuffiſe pour l'inſtruction & l'édification de ceux qui en liſant ces Livres divins, ont ſoin à l'imitation des SS. Peres, de les approfondir avec une application pleine d'humilité & de paix, & d'en examiner avec une frayeur & une joie reſpectueuſe juſques aux plus petites particularitez, ſans negliger la moindre parole ni la moindre circonſtance : on ne peut neanmoins ne pas reconnoiſtre que tous ne ſont pas capables de cette diſpoſition qui doit

mande un grand dégagement des embaras de la vie, & qui suppose presque un entier éloignement du monde, & qu'ainsi beaucoup de Chrestiens sont au hazard de passer dans ces lectures une infinité de choses qui renferment neanmoins des exemples & des avis qui leur seroient tres-importans.

C'est ce qui a fait que l'on a suivi le sentiment de ces personnes ausquelles on s'est tout à fait rendu. On a esté exact dans ce Livre à garder dans la vie de ces Bienheureux Patriarches, l'ordre que l'Ecriture Sainte y garde elle-mesme; & on ne l'a entrecouppé que pour y inserer de temps en temps les remarques tres-solides que les Saints Peres de l'Eglise ont faites sur les endroits que l'on rapporte.

Il est donc aisé de juger que le respect plein d'une sainte frayeur que l'on doit à l'Ecriture Sainte, de la verité de laquelle nul Chrestien ne peut douter, donne un avantage tout particulier à ces Vies, que ne peuvent avoir celles des Saints qui n'ont pas esté écrites par des Auteurs Canoniques, & qui ont vécu dans la suite des siecles, & depuis l'établissement de l'Eglise. Car on ne peut hesiter, ni se former aucun doute lorsque l'on y lit les actions & les vertus qui nous y sont representées, comme on le fait assez souvent lorsqu'on lit la Vie des Saints de la Loy Nouvelle. Dés qu'il y paroist quelque chose d'extraordinaire, on se sent aussitost tenté d'une espece d'incredulité. Et comme ces rares exemples de vertu que nous y lisons, nous reprochent nostre lascheté & nous font rougir de nostre mollesse, nous nous demandons à nous-mesmes, comme pour repousser la confusion qui nous couvre le visage, s'il est bien seur aussi que

ces Auteurs ont écrit soit veritable. Ainsi il se trouve que l'édification que l'on devroit tirer de ces grands modeles, est arrestée en quelque sorte par cette incertitude, quelque mal-fondée qu'elle puisse estre, & que ce doute de la verité des faits, est cause qu'ils ne nous touchent plus tant.

Mais il n'y a rien de semblable à craindre dans la lecture de ces Vies. Elles sont appuyées sur un fondement que l'on ne peut ébranler. Elles sont aussi veritables, que l'Esprit mesme qui les a dictées, & qui s'appelle l'Esprit de verité, & on ne peut douter de ces faits qu'en doutant de l'Ecriture mesme, c'est à dire en renonçant à la foy & à la Religion.

Outre cet avantage si considerable que ces Vies ont sur les autres, & qui a fait que dans tous les siecles les SS. Peres en ont extrémement recommandé la lecture, encore plus par leur exemple que par leurs paroles ; S. Chrysostome y en remarque encore un autre, qui est que ces Saints de l'Ancienne Loy ont esté les premiers qui nous ont donné les modeles de toutes sortes de vertus, & qui nous les ont donnez sans que personne les leur eut donnez à eux-mesmes. Nous pouvons & nous devons les imiter ; mais ils n'avoient personne avant eux qu'ils imitassent. Ainsi leur vertu, selon ce S. Docteur de l'Eglise Greque, a je ne sçay quoy qui nous excite beaucoup plus, & qui nous rend saintement les émulateurs de ceux qui n'avoient avant eux personne qui leur donnast aucune émulation. Ce qu'ils ont pratiqué les premiers, nous paroist ensuite moins difficile à faire, lors que nous voyons que ces grands hommes ont fait sans le secours des autres, ce que leur exemple depuis nous a rendu plus aisé : *Neque difficile nobis est*

quod ab ipsis geritur imitari ; cum sine præcedenti exemplo ab antiquis talia gesta conspicimus , ut non ipsi aliorum æmuli redderentur, sed æmulandæ virtutis seipsos nobis præberent exemplum.

C'est ce que doivent se representer de temps en temps ceux qui liront ces Vies avec l'esprit de foy & de pieté que S. Augustin recommandoit si souvent à son peuple , lorsqu'il leur disoit que l'histoire de ces Saints de l'Ancien Testament qui figuroient par tout les mysteres du Nouveau, estoit comme le lait dont se devoient nourir les petits , c'est à dire les ames simples qui ne sont pas capables de penetrer les secrets si profonds & si impenetrables de nostre Religion.

Ceux, dit ce S. Pere , qui ne sont pas encore capables de l'intelligence des choses spirituelles & plus relevées , ont receu de la bonté de Dieu comme un lait dont il soûtient leur foiblesse, lorsqu'il leur a donné à considerer avec une humble foy la conduite que sa sagesse a gardée pour nostre salut depuis les SS. Patriarches & les Prophetes, jusqu'à l'Incarnation de son Fils. Ceux qui auront soin , dit-il, de se nourrir de ce lait, sortiront par la force qu'ils en recevront, de la foiblesse de leur enfance, & ils deviendront capables d'une nourriture plus solide , c'est à dire de penetrer plus avant les mysteres de JESUS-CHRIST, que tous les Saints de l'Ancienne Loy voiloient sous leurs figures sacrées , & que la Nouvelle Loy nous a dévoilez depuis.

Ce n'est pas neanmoins qu'encore que ce saint Docteur regarde ces histoires sacrées comme le lait des petits , il n'ait reconnu qu'elles estoient aussi en mesme - temps la nourriture solide des grands , qui trouvent dans les actions de ces Saints d'autrefois tout ce que l'on peut trouver

dans les plus grands Saints de la Loy Nouvelle.

Car peut-on par exemple trouver rien dans les histoires des Saints du Nouveau Testament, & de tant de Solitaires qui vivoient dans les deserts, qui nous apprenne autant à nous regarder comme des étrangers sur la terre, que le fait Abraham ce Pere de tous les Solitaires aussi-bien que de tous les fideles, qui estant animé d'une foy vive, comme dit S. Paul, a vécu comme un étranger dans la terre mesme qui luy avoit esté promise, & qui s'est contenté aussi-bien qu'Isaac & Jacob ses enfans d'habiter comme des voyageurs sous des tentes, soûpirant continuellement vers cette celeste patrie qui occupoit tout leur cœur ?

Y a-t-il aussi aucun exemple dans toutes les Vies du Nouveau Testament, où nous soyons plus convaincus de la providence de Dieu qui regle & qui conduit avec une souveraine sagesse tout ce qui se fait dans le monde, & les passions mesme les plus violentes & les plus tumultueuses des hommes, que ce que nous voyons dans l'histoire de Joseph ou de Moyse ?

Peut-on voir dans les histoires de tous ceux qui ont embrassé la vie religieuse, & qui ont fait un vœu particulier de l'obeissance dont JESUS-CHRIST nous a donné à tous un si grand modele ; peut-on, dis-je, voir dans l'obeissance de ces Saints qui égale celle qu'Abraham rendit à Dieu en luy immolant son fils ?

Qu'a-t-on veu dans ces saints Evesques & dans ces admirables Pasteurs de la Loy Nouvelle, qui égale la charité ardente que Moyse témoigne par tout pour le peuple le plus ingrat du monde, pour la conservation duquel il prie Dieu mesme de le perdre non d'une mort passagere, mais d'une

eternelle, en l'effaçant de son livre ?

Y a-t-il rien dans ce nombre innombrable de saintes Vierges qui ont vécu comme des Anges dans des corps mortels, qui nous donne tant d'amour pour la pureté, que ce que fit Joseph dans un temps que Dieu n'avoit pas encore destiné à cette vertu de la Loy Nouvelle, lorsqu'il resista avec une fermeté si genereuse à tous les attraits d'une femme puissante qui le sollicitoit au mal, & qu'il s'exposa à une longue suite de maux, à la prison, & à la mort même pour ne pas blesser une vertu qu'il aimoit avec tant d'ardeur ?

Que si l'exemple des SS. Martyrs est si puissant pour nous encourager à souffrir tous les maux, & s'il semble que c'est particulierement à leur égard que la Nouvelle Loy a l'avantage sur l'Ancienne, ne voit-on pas même encore en ceci que S. Paul ne trouvoit rien de plus puissant pour exhorter les Martyrs eux-mêmes à la patience, que de leur proposer comme il fait les Saints de l'Ancien Testament, & de leur faire un abregé de leurs souffrances ? *Les uns*, leur dit-il, *ont esté cruellement tourmentez, ne voulant point racheter leur vie presente afin d'en trouver une meilleure dans la resurrection. Les autres ont souffert les moqueries & les foüets, les chaisnes & les prisons. Ils ont esté lapidez, ils ont esté sciez, ils ont esté éprouvez en toutes manieres ; ils sont morts par le tranchant de l'épée. Ils ont esté exposez aux lions. Ils ont esté vagabonds, couverts de peaux de brebis & de chevres estant abandonnez, affligez, persecutez, eux dont le monde n'estoit pas digne, errans dans les deserts & dans les montagnes, & se retirant dans les antres & dans les cavernes de la terre.*

Ainsi nous reconnoissons avec quelle sagesse S.

Auguſtin nous a donné cet avis : Liſons, dit-il, les Vies de l'Ancien Teſtament ; liſons celles du Nouveau. Voyons celles des Prophetes, voyons celles des Apoſtres. Que leurs actions & que leurs écrits qui ont tant de rapport enſemble, affermiſſent noſtre foy, conſolent noſtre eſperance, & allument de plus en plus noſtre charité. Que ce rapport ſi admirable que nous voyons de part & d'autre, & qui nous fait voir que c'eſtoit un même eſprit qui les animoit, ſoit pour nous comme le ſon éclatant de deux trompettes qui ſe répondent l'une à l'autre. Que ce bruit nous réveille de l'aſſoupiſſement dans lequel nous languiſſons pendant cette vie mortelle, & qu'il tienne toûjours nos cœurs élevez vers le Ciel, en nous faiſant ſoupirer vers une plus heureuſe vie.

APPROBATION DES DOCTEURS de la Faculté de Paris.

ON ſouhaittoit il y a long-temps que quelque perſonne pieuſe & éclairée voulût travailler à donner au Public un recueil des Vies des Saints, où l'on pût trouver chaque jour de l'année la vie de quelqu'un de ceux dont l'Egliſe honore plus particulierement la memoire avec des reflexions ſur quelques circonſtances plus conſiderables des actions de ce Saint ; afin qu'en même temps que le Lecteur ſeroit inſtruit de l'hiſtoire de ſa vie il fuſt excité à imiter ſes vertus, & porté à profiter de ſon exemple. C'eſt ce qui ſe trouve parfaitement bien executé dans ce Livre, qui a pour titre, *Vie des Saints pour tous les jours de l'année, & de l'ancien Teſtament.* Tout eſt pieux, tout eſt édifiant dans cet ouvrage, le ſtile en eſt pur & net, la doctrine ſaine & orthodoxe ; & bien loin de rien contenir de contraire aux bonnes mœurs, il n'y a rien qui ne ſoit conforme aux maximes les plus ſinceres de la pieté Chrêtienne. La lecture n'en peut eſtre que tres-utile à toutes ſortes de perſonnes, puiſqu'elle eſt capable d'édifier tout le monde, & que chacun y peut trouver des modeles de toutes ſor-

tes de vertus. L'on ne peut assez loüer le choix de l'Auteur, & le soin qu'il a pris de retrancher ce qui pouvoit être de moins utile& de moins certain. Il represente d'une maniere courte & tres-singuliere les principales actions des Saints, dont il décrit la vie : mais il y joint ensuite des reflexions si solides, & des instructions si saintes qu'il paroist bien qu'il est rempli du même esprit, qui animoit ceux, dont il nous propose l'exemple. C'est le témoignage, que nous sous signez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, rendons au Public aprés avoir lû ce Livre avec grande satisfaction. Fait à Paris le 6. de Decembre 1677.

H. DU BOIS.

T. ROULLAND.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAr Lettres Patentes données à Saint Germain en Laye le 23. d'Octobre 1683. Par le Roy en son Conseil, Signé JEANNIN, & scellées de cire jaune. Il est permis à LAMBERT ROULLAND, Imprimeur & Libraire ordinaire de la Reyne, nostre tres-chere & honorée Epouse, d'imprimer un Livre qui a pour titre, *Vie des Saints de l'Ancien Testament, avec des Reflexions tirées des saints Peres*; en un ou plusieurs Volumes, pendant le temps & espace de dix années entieres & consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Défenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter durant ledit temps, en aucun lieu de l'obeïssance de sa Majesté, sans le consentement de l'Exposant, à peine de deux mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de cette Ville de Paris, le 10. Novembre 1683. suivant l'Arrest du Parlement du huit Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy, du vingt-septiéme Février 1665.

Signé, ANGOT, Syndic.



VIE DES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT.



ABEL.



ON ne peut mieux commencer la Vie des Saints de l'ancien Teſtament que par celle d'Abel, que Jesus-Christ luy-meſme a appellé juſte. Dieu le choiſit pour eſtre le premier de ce petit nombre de Saints par qui il voulut montrer à tous ceux qui devoient naiſtre dans la

ſuite des ſiecles, que la deſobéïſſance d'Adam ne l'empeſcheroit pas de jetter ſes regards favorables ſur les hommes, & qu'il n'extermineroit pas generalement tous les enfans à cauſe du crime de leur pere. Dieu répandit dans Abel cette juſtice qu'il a depuis loüée luy-meſme, & qui le rendit deſlors agreable devant ſes yeux. Ce ſaint homme vit avec douleur l'état funeſte où ſon pere & ſa mere eſtoient tombez par leur faute; & leur infidelité le porta à s'attacher à Dieu plus étroitement par une charité fidele que rien ne puſt ébranler. Tout ce qui nous eſt marqué de luy, eſt qu'il offroit à Dieu des ſacrifices, & qu'il luy rendit ce culte qui luy eſt uniquement dû, & incommunicable à tout autre. Soit qu'Adam ſon pere l'eut inſtruit de cela, ſoit que ſa pieté comprit tout d'un coup qu'il n'y a rien qui appartienne tant à Dieu que le ſacrifice; il s'exerça dans cette œuvre de pieté, non qu'il crut que Dieu euſt aucun beſoin de nos biens ny de tout ce que nous luy offrons; mais parce qu'il ſçavoit qu'il nous eſt avantageux à nous-meſmes que nous le reconnoiſſions l'Auteur de tout ce que nous poſſedons; & que nous luy donnions des marques exterieures de la profonde reconnoiſſance que nous ſentons au dedans de nous.

Mais pendant qu'il vivoit ainſi paiſiblement, Caïn ſon frere aiſné troubla ſon repos par l'envie qu'il conceut contre luy. Car ce premier né des hommes qui porta ſur luy la peine de leur peché & qui fut reprouvé de Dieu, montra dés l'origine du monde, que l'on pouvoit faire les choſes les plus ſaintes, telles que ſont les ſacrifices, d'une maniere qui n'eſtoit pas ſainte; &

qu'ainsi bien loin d'appaiser Dieu & d'attirer sa misericorde sur ceux qui les font, elles ne serviroient au contraire qu'à les rendre plus coupables & à irriter sa colere. Il offroit à Dieu des sacrifices comme son frere, mais non pas avec la mesme foy ny avec la mesme ardeur de charité que son frere, qui faisoit avec joye des holocaustes de ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupeaux, au lieu que Caïn se contentoit de luy offrir des plus vils fruits de la terre. Il marqua deslors ceux qui dans leurs offrandes, soit de leurs biens, soit de leur enfans, ne presenteroient à Dieu que ce qu'ils auroient de deffectueux & de mal fait, & qui sacrifieroient à leur vanité & au monde ce qu'ils auroient de plus beau; estant bien éloignez par cette disposition malheureuse, de reconnoistre non plus que Caïn, que Dieu est le maistre de tout, & qu'on ne pense qu'à luy rendre tout ce qu'on a receu de sa misericorde.

Cependant l'exemple que cet aisné donnoit ne seduisit pas Abel. Il n'imita pas cette indifference criminelle que Caïn témoignoit dans le respect mesme, & dans les hommages qu'il rendoit à Dieu. Il travailla plûtost à s'efforcer de faire que son frere se conformât à luy, en luy donnant bon exemple, qu'à se rendre luy-mesme semblable à son frere en le suivant. L'idée qu'il avoit de la grandeur de Dieu, & le zele qu'il avoit conceu pour sa gloire, luy faisoit chercher ce qu'il avoit de plus cher & de plus precieux pour le luy sacrifier; ce que l'Ecriture exprime en deux mots: *Les premiers nez*, dit-elle, *& les plus gras de ses agneaux*. Ainsi la pureté de sa conscience & l'instinct de sa pieté lumineuse, luy

fit pratiquer la loy avant la loy mesme, qui obligea depuis le peuple de Dieu à ne luy offrir que ce qu'il avoit de meilleur & de plus parfait.

Dieu montra deslors qu'il penetroit le fond des cœurs, & qu'il feroit dans la suite de tous les siecles, un terrible discernement dans les actions de pieté mesmes, & dans les sacrifices qu'on luy offriroit. Comme il vit tant d'inégalité dans l'ame de ces deux freres, il témoigna aussi recevoir fort differemment leurs sacrifices. La foy avec laquelle Abel luy offroit les siens, au rapport de saint Paul, attira ses regards favorables; au lieu qu'il ne témoigna que du mépris pour ceux que Caïn luy presentoit. *Il regarda*, dit l'Ecriture, *Abel & les presens qu'il luy offroit*; mais il ne regarda point Caïn ny ses sacrifices : l'Ecriture nous marquant ainsi que le bien que nous faisons ne plaist à Dieu qu'à proportion que nous luy plaisons nous-mesmes, & que lorsqu'il voit dans nous un cœur rempli d'amour propre, & peu échauffé pour ses interests & pour sa gloire, il est fort indifferent pour tout ce que nous luy offrons au dehors, parce qu'il ne vient point de cette moelle de la charité, pour ainsi dire aprés David, qui se doit rencontrer dans nos sacrifices.

On ne sçait pas seurement, dit saint Augustin, de quelle maniere Dieu témoigna cette difference, & nous pouvons bien ignorer aussi nous-mesmes, ce qu'un esprit si éclairé a avoüé ne sçavoir pas. Mais, comme il ajoûte, il ne faut pas douter que Dieu ne donnast au dehors quelque marque exterieure & sensible, qui fit voir les differens jugemens qu'il portoit de ces deux

freres : *Quod non dubitandum est potuisse cognosci signo aliquo attestante visibili*, & cette marque estoit d'ordinaire le feu qu'il faisoit descendre du Ciel pour consumer les sacrifices qui luy estoient agreables.

ABEL. *August. de Civit. Dei. lib. 15. c. 7.*

Ce fut donc là, comme* marque l'Ecriture, la cause de l'animosité de Caïn contre son frere. Le demon qui par envie avoit corrompu le pere ; répandit le venin detestable de cette mesme envie dans le cœur du fils. Il fit qu'il se souleva contre son frere, ou plûtost contre Dieu, qu'il attaquoit dans Abel, puisque plus il voyoit que Dieu se declaroit pour ce juste ; plus il resolut de se declarer contre luy. Il montra jusqu'où pouvoient aller les suites malheureuses de cette peste interieure, quand elle s'est une fois emparée d'un cœur : & il semble que comme le premier des hommes a esté exposé d'abord à tout le monde comme un exemple terrible, pour nous apprendre quel est le crime de l'orgüeil, & combien Dieu y resiste ; ce premier né d'entre les enfans des hommes a esté de mesme proposé dés le commencement comme un exemple pour nous faire voir les effets effroyables de l'envie, & combien Dieu la deteste.

Et nous avons d'autant plus d'obligation de considerer ici ces deux freres, que l'on peut dire avec verité, aprés les Saints Peres, qu'ils commençoient deslors un corps & une societé à laquelle nous appartenons. Nous estions là en quelque sorte ; & ce qui se passoit alors nous regardoit. Car il est constant, selon saint Augustin, qu'il n'y a point de Chrestien dans l'Eglise, qui n'y tienne la place ou de Caïn ou d'Abel.

C'eſt à chacun à s'examiner ſoy-meſme. S'il eſt juſte dans ſes œuvres, & s'il offre des ſacrifices agreables, il appartient à Abël; S'il eſt un faux juſte, s'il n'offre que des ſacrifices de rebut & indignes de la Majeſté d'un Dieu; s'il porte envie à ceux qui ſervent Dieu plus ſincerement que luy, il appartient à Caïn; il ne pourra ſouffrir les vrais juſtes, & il les haïra juſqu'à deſirer leur mort. Dieu qui verra ſa diſpoſition & qui pourra luy laiſſer le malheureux pouvoir de prévaloir ſur ſon frere, l'aura en horreur; & il deteſtera tous les ſacrifices qu'il luy offrira. Car ce qui ſe vit alors dans le ſacrifice de ces deux freres, ſe verra de meſme dans la ſuite de tous les ſiecles.

Tract. 5. in epiſt. Ioan.

Qu'eſt-ce, dit ſaint Auguſtin, que Dieu y approuva ou qu'il y deſapprouva? Eſtoit-ce ces preſens en eux-meſmes? Eſtoit-ce parce que l'un offroit des fruits de la terre, & l'autre de ſes agneaux? Nullement; C'eſt le cœur qu'il conſidera. Il vit que l'un eſtoit plein de charité, & il l'aima; il vit l'autre rempli d'envie, & il en eut de l'horreur. C'eſt ainſi que tous ceux qui bien loin d'imiter le bien que font les juſtes en ont au contraire du dépit; & qui au lieu de s'en édifier eux-meſmes, de s'en inſtruire & de s'en corriger, voudroient le détruire s'ils le pouvoient, & détruire en meſme temps ceux qui le font, doivent voir dans Caïn de quelle maniere Dieu les regarde; Comme au contraire les juſtes doivent voir dans Abel de quelle maniere ils doivent ſouffrir les injuſtes animoſitez de leurs freres. Ils ſont violens; ils ſont envieux; mais ils ſont leurs freres. Ils peuvent deſirer leur mort, mais ils ne doivent pas ceſſer pour cela de les aimer: &,

comme dit saint Augustin, on cesse d'estre Abel dans l'Eglise, si on refuse d'estre exercé par la malignité de Caïn : *Abel esse recusat quem Cain malitia non exercet.* ABEL.

L'Ecriture nous marque ensuite que Dieu voyant Cain dans cette disposition si maligne, ne l'abandonna pas neanmoins en cet état. La mesme bonté qui l'avoit porté à donner des avis si utiles à Adam son pere, pour l'empescher de tomber dans la desobeïssance, le porta aussi à faire une remontrance à ce fratricide, qui eut esté capable d'arrester tout autre, s'il avoit esté moins possedé que luy par la passion de l'envie. Ainsi pour le retirer du crime où il estoit prest de s'engager; & pour proteger aussi Abel de l'oppression dont il estoit menacé ; afin d'apprendre que dans la suite de tous les siecles il se rendroit le deffenseur de ceux qui seroient attaquez par l'envie, il demanda à Caïn qu'elle estoit la cause de cette tristesse qui paroissoit sur son visage, & d'où venoit cette colere qu'il concevoit contre son frere ? Il luy representa que s'il faisoit quelque discernement entre eux, c'étoit à cause de l'inégalité de leurs œuvres. Que s'il le vouloit, il pouvoit imiter Abel par des sacrifices plus sages, & qu'il attireroit aussi-tost sur luy ses regards favorables comme Abel, qui n'auroit plus d'avantage sur luy. Il tâcha de guerir cet esprit malade. Il luy fit voir par une bonté qui est d'un grand exemple à tous ceux qui conduisent les ames ; qu'il pouvoit encore remedier à ses maux : Qu'il pouvoit étouffer l'envie dont son cœur se remplissoit ; & se soûmettre ainsi cette passion detestable qui avoit déja pris quelque empire sur luy. Que s'il ne

le faisoit pas, il luy prédit que son peché mesme aussi-tost qu'il l'auroit commis, seroit comme le tyran & le bourreau qui se vangeroit de luy.

Mais cet avertissement de Dieu mesme fut inutile sur le cœur de ce méchant. Il semble que le demon fit de son costé un autre effort pour s'en rendre entierement maistre; & que pendant que Dieu travailloit à le guerir, cet esprit de malice travailloit au contraire à le conduire jusqu'au fond de l'abysme du peché. Cet ennemi declaré de tous les hommes ne se rebuta point. Luy qui avoit surmonté le pere, se promit qu'enfin le fils ne luy échapperoit pas: Et comme il avoit effacé du cœur d'Adam tout ce que Dieu luy avoit dit de si utile pour son bien; il effaça de mesme du cœur de Caïn cette salutaire remontrance que Dieu venoit de luy faire. Il ne voulut pas mesme souffrir qu'il differast davantage de porter sa haine jusques aux dernieres extrêmitez. Il luy fit concevoir le dessein monstrueux d'une mort violente, dont jusque-là il n'y avoit point eu d'exemple. Ny la crainte de Dieu, ny le respect d'un pere, ny la tendresse d'une mere; ny la pieté d'un frere ne le purent retenir. Le demon voulant comme insulter à l'homme qui s'estoit assujetti, eut peine, comme dit S. Chrysostome, à attendre que la mort à laquelle il l'avoit fait condamner par le peché, luy vinst par une voye naturelle. Il eut trop d'impatience de voir promptement s'accomplir l'effet de sa victoire. Il arma le frere contre le frere; & il imita, comme dit saint Chrysostome, un homme qui voyant son ennemi condamné à la mort, & que l'on meneroit au supplice, auroit tant d'impatience de le voir

bien-toſt mourir, qu'il iroit l'aſſaſſiner luy-meſ- ABEL.
me ſur l'heure, pour prévenir de quelque moment par ſa brutalité, ce qui auroit eſté inévitable à ce miſerable depuis l'arreſt que luy avoit prononcé ſon Juge.

Ayant donc verſé tout ſon poiſon dans Caïn; il cacha ce feu qui brûloit en luy, & il contrefit au dehors le pacifique, pour ſe mieux conformer en apparence à la douceur de ſon frere Abel. Il feignit vouloir aller ſe promener avec luy: & comme Abel eſtoit bien éloigné de concevoir dans ſon eſprit l'ombre meſme des deſſeins ſi furieux que Caïn avoit conceus, il le ſuivit par tout où Caïn le menoit; & où il ne put avoir aucun témoin. Alors le ſurprenant tout d'un coup, il ſe jetta ſur luy avec force, dit l'Ecriture, & il l'aſſaſſina. Ainſi mourut le premier de tous les juſtes, qui devint par ſa mort la figure de JESUS-CHRIST tué par ſes propres freres, & qui a eſté l'innocent agneau égorgé dés le commencement du monde. Ainſi mourut celuy qui a eſté le premier Martyr de l'ancien Teſtament, ſi on peut l'appeller de cette ſorte, comme ſaint Eſtienne fut le premier du nouveau. S'il n'eſt point dit de luy qu'il pria en mourant pour celuy qui le meurtriſſoit, il ne faut pas douter neanmoins qu'il ne le fiſt. Ce ne fut qu'aprés ſa mort que la voix de ſon ſang cria vengeance contre ſon frere: mais pendant ſa vie & à ſa mort meſme, tous les cris de ſon cœur s'élevoient juſqu'au Ciel pour demander à Dieu grace à ce coupable.

On ne doit point ici, dit Salvien, approfondir les ſecrets de la conduite de Dieu, qui permet qu'un juſte ſi innocent ſuccombe ſous la violence

d'un ſi méchant homme. Il l'a fait, dit cet Auteur, afin que nous ne nous étonnaſſions pas de voir les Saints maltraittez par les pecheurs, lorſque nous voyons dés le commencement du monde un homme ſi admirable enlevé par un ſi grand crime.

Mais ne doit-on pas ici ſe repreſenter quelle fut la douleur d'Adam & d'Eve, lorſque de deux fils qu'ils avoient, ils virent tout d'un coup que l'un fut le meurtrier de l'autre ; & qu'en perdant l'un par une mort violente, l'autre s'étoit encore plus malheureuſement perdu par ſon crime. Leur peché leur revint auſſi-toſt dans l'eſprit, & ils ſe regarderent comme la veritable cauſe de cette mort. Adam & Eve en pleurant Abel ſe pleurerent eux-meſmes, & ils s'accuſerent de ſa mort comme n'y ayant pas moins contribué que Caïn. Ils virent avec douleur que comme ce parricide avoit meurtri viſiblement ſon frere dans le corps ; ils avoient eux ~~autres~~ memes inviſiblement égorgé toute leur race dans l'ame : & ils ne purent pas ſe diſſimuler, qu'au lieu que Caïn en tuant Abel avoit ſauvé ſon ame & conſacré ſon corps ; ils avoient au contraire attiré ſur toute leur poſterité une double mort qui faiſoit perir leurs corps ſur la terre, & qui faiſoit encore plus miſerablement perir pour jamais leurs ames dans les enfers.

Auſſi-toſt aprés ce meurtre Dieu témoigna l'horreur qu'il en avoit ; & il fit voir d'un coſté combien il deteſteroit dans la ſuite de tous les ſiecles ceux qui répandroient le ſang des hommes ; & de l'autre combien il ſe rendroit luy-meſme le vengeur de ceux qui les opprimeroient injuſte-

ment. Il demanda à Caïn où estoit son frere. ABEL.
Il répondit qu'il ne le sçavoit pas, & qu'il n'en estoit pas le gardien. Ce fut par là, disent les Saints Peres, que ce cœur endurci acheva de se perdre & de rendre sa damnation certaine. Il ferma pour jamais le sein de la misericorde de Dieu à son égard ; & il fit rentrer en luy ce dernier effort de sa tendresse. Ce n'estoit point parce qu'il ignoroit où estoit Abel, que Dieu fit cette demande à Caïn : c'étoit pour luy faire concevoir un vif regret de son crime. Il avoit par une semblable demande produit des sentimens de penitence dans Adam & dans Eve : mais s'il leur fit misericorde, parce qu'ensuite de cette demande ils confesserent leur peché ; Caïn en niant le sien se ferma pour jamais sa grace. Ce Medecin celeste vouloit le guerir d'une si profonde playe, & comme il ne l'avoit pas negligé avant l'accomplissement de son peché, il ne le negligea pas mesme lorsqu'il l'eut commis. Mais trouvant enfin une ame opiniastre qui marquoit assez son endurcissement par cette parole de reprobation, & dont tous les justes ont horreur : *Suis-je le gardien de mon frere ?* Il n'eut plus qu'à prononcer contre luy la Sentence d'un juste Juge, aprés qu'il eut méprisé tous les avertissemens d'un bon pere.

Salvien remarque admirablement que Caïn fut en quelque sorte le premier qui commença à croire que Dieu ou ne sçavoit pas, ou ne se mettoit point en peine de ce qui se passoit dans le monde, & qu'il ne voyoit rien du mal que les méchans commettoient. Ce fut dans cette pensée, dit cet Auteur, que d'abord il chercha le secret de la solitude, croyant qu'il luy suffisoit que nul d'entre

les hommes ne fust témoin de son crime, comme si Dieu n'en eust rien veu aussi luy-mesme. Et par la suite de cette mesme folie & de cette fausse persuasion, il osa nier son crime, lorsque Dieu luy demanda où estoit son frere. Il crut qu'en le niant il pourroit le cacher, comme si Dieu n'eut pas esté present lorsqu'il le commettoit: Mais, comme dit le mesme Auteur, ayant crû que Dieu ne voyoit point les pechez des hommes lorsqu'il tuoit Abel son frere, il fut enfin convaincu que rien ne luy échappoit, lorsqu'il entendit l'arrest dont il punit son parricide. Qu'avez-vous fait, luy dit-il, Vostre frere, tout mort qu'il est, se fait encore entendre. La voix de son sang jette un cri qui penetre du fond de la terre où vous l'avez répandu, jusques au plus haut des Cieux pour m'en demander la vengeance. Et aussi-tost il jetta sur luy la premiere malediction qui ait esté lancée sur aucun homme : *Vous serez,* luy dit-il, *maudit sur la terre, parce qu'elle a esté teinte du sang de vostre frere que vous avez répandu de vostre main propre. Elle ne vous produira rien ; & vous serez vagabond & fugitif sur la terre.*

La voix d'un Dieu menaçant fut pour Caïn un coup de tonnerre qui étonna son esprit, mais qui ne changea pas son cœur. Il confessa son peché parce qu'il ne pouvoit plus le desavoüer : Mais le mesme demon qui le luy avoit fait commettre sans luy donner le temps d'en concevoir la grandeur ; le luy representa tel au contraire lorsqu'il fut commis, qu'il luy osta toute esperance de pardon, & le jetta dans le desespoir. Mon crime est trop grand, dit-il à Dieu, pour que j'en puisse

obtenir le pardon : & au lieu d'entrer dans des sentimens de douleur & de penitence ; au lieu de penser à fléchir Dieu, & de pleurer son crime, il ne s'arresta qu'à considerer les suites qu'il en devoit craindre de la part des hommes. Vous me rendez fugitif & vagabond sur la terre, dit-il, & tous ceux qui me rencontreront me tuëront. O aveuglement, dit saint Bernard, Il craint la mort de son corps lorsqu'il voit son ame morte. Il desire de Dieu la conservation d'une miserable vie ; & il ne luy demande pas le rétablissement de la vie interieure qu'il avoit perduë Il ne compte pour rien la colere de Dieu mesme, il n'est occupé que de celle des hommes. Il cherche une consolation déplorable dans l'assurance que Dieu luy donne qu'on ne le tuëra pas ; & il ne se met pas en peine de la plus grande consolation qu'il devoit chercher, qui estoit le pardon de son peché & la douleur profonde qu'il en devoit ressentir. Il devint encore un plus grand exemple d'une fausse penitence qu'Esaü & Saül ne le furent dans la suite ; & il apprit combien il seroit aisé dans tous les siecles, que les penitens se cherchassent plûtost eux-mesmes & leurs interests propres dans leur penitence, que les interests de Dieu qu'ils auroient offensé. Dieu voulut le rendre dans le corps l'image de ce qui se passe dans l'ame d'un pecheur impenitent ; & que le tremblement de tous ses membres, & cette vie errante & vagabonde fust une marque sensible de ce qui se passe dans une ame criminelle, qui bien loin d'avoir cette assurance du juste, que l'Ecriture compare à l'intrepidité du Lion, tremble au contraire à tout moment, & pour les moindres ABEL.

ſujets ; & qui joint à cette frayeur continuelle une legereté & une inſtabilité qui l'empeſche de goûter jamais la paix.

Mais Dieu qui dans ſa plus grande ſeverité ſe ſouvient toûjours de ſa miſericorde, accorda à Caïn ce qu'il deſiroit. Il luy donna, dit l'Ecriture, un ſigne, afin d'empeſcher que ceux qui le trouveroient ne le tuaſſent ; & ce miſerable ſe retirant ainſi de la face du Seigneur, il s'en alla vagabond & tremblant, & il fut le premier enſuite qui baſtit une ville. Il montra par là que ce ne ſont preſque que ceux qui ne mettent plus leur treſor ny leur joye en Dieu, qui penſent à s'établir ſur la terre. Comme ils ſont peu occupez des biens d'enhaut, ils ſont tout poſſedez de ceux d'ici-bas. Quand leur conſcience leur rend témoignage, comme à Caïn, qu'ils ſont éloignez de Dieu, & qu'ils ſont rejettez de luy, ils cherchent une malheureuſe conſolation dans l'affermiſſement de leur famille, & dans la multiplication de leurs biens dans ce monde, & au lieu de fixer leurs eſperances dans le Ciel, ils la fondent ſur la terre par des édifices qu'ils y font. C'eſt une reflexion que les Saints Peres ont jugée importante, qui ont tous remarqué que ce n'eſtoit pas ſans ſujet que l'Ecriture rapporte que Caïn aprés ſon peché avoit le premier baſti une Ville. Abel n'avoit rien fait de ſemblable. Il ne penſoit qu'à rentrer au plûtoſt en Dieu comme dans ſon centre, & il ne ſe regardoit en ce monde que comme en paſſant. Caïn pouvoit donc y faire de grands établiſſemens. Il pouvoit ſurvivre à un frere qu'il avoit tué ; Il pouvoit empeſcher qu'il n'obſcurciſt ici ſa gloire, ou qu'il ne partageaſt

avec luy ses richesses : mais cependant qui est l'homme sage qui n'aimast mieux estre Abel, tout malheureux qu'il paroisse selon le monde, que de ressembler à Caïn, quelque heureux qu'il fut depuis sur la terre ? Son peché s'effaça peut-estre de sa memoire : mais il demeura écrit dans le Livre de Dieu par des caracteres ineffaçables. La mort qu'il avoit tant apprehendée luy rappella enfin son injustice. Il reconnut alors que s'il avoit pû fuïr les hommes, il ne pouvoit plus fuïr Dieu mesme, & il se vit en horreur tout ensemble à Dieu, aux Anges, aux hommes & au demon mesme, si on le peut dire, qui luy avoit inspiré ce crime. ABEL.

Telle fut la vie ou plûtost la mort d'Abel, qui rassembla dans luy, comme disent les Peres, la triple couronne de la virginité, du Sacerdoce & du Martyre, & qui commença destors à faire voir aux justes qui le devoient suivre, qu'ils auroient toûjonrs à souffrir la persecution de leurs freres. Tout ce qui se passa dans ces deux freres, fut une figure de tout ce qui devoit se passer entre les Juifs & JESUS-CHRIST, qui fut le veritable Abel que les Juifs tuerent par l'envie qu'ils luy porterent, & qui craignirent plus, comme Cain, de perdre la terre que de faire mourir leur frere. Si Dieu écouta la voix du sang d'Abel, on peut juger s'il écouta encore plus la voix de JESUS-CHRIST mesme, & s'il jetta sa malediction sur les Juifs qui l'avoient si injustement répandu. Il n'a pas voulu neanmoins les perdre entierement pour les punir de ce crime. Il les a traittez comme Caïn : Il les a rendus fugitifs & vagabonds sur la terre ; où voyant de toutes parts la gloire

de ce frere qu'ils ont tué, & mille peuples qui mettent leur bonheur à croire en luy, ils sont tremblans comme Caïn, & craignent qu'on ne les tuë. Mais Dieu a mis un signe dans eux, & en les chassant comme Caïn, de leur terre & de leur Royaume, il leur a laissé la marque de leur Circoncision, de leur Pasque, & de quelques autres ceremonies charnelles, afin qu'ils soient eux-mesmes, selon la prediction de David, un monument eternel & vivant de JESUS-CHRIST qu'ils ont tué pour le bien de tous les peuples : *Ne occidas eos nequando obliviscantur populi mei : Disperge illos.* Il les a maudits, mais non pas la terre qui a receu le sang d'Abel ; puisque cette terre est l'Eglise, qui a receu par son humble foy le Sang divin de JESUS-CHRIST, que les Juifs ont répandu par leurs injustes violences. Ils ont répandu ce Sang precieux, & d'autres l'ont receu. Ils ont esté exclus du salut qu'ils ont procuré aux autres. Ils ont esté maudits & exterminez de cette terre qui regarde ce Sang comme son tresor & comme la source de tous ses biens : pendant que, selon la menace de Dieu, elle ne produit rien pour Caïn, & ne laisse point aller la vertu & l'efficace de ce Sang sur les Juifs qui l'ont versé. Si nous sommes donc de cette terre qui a receu le Sang de l'Agneau meurtri dés le commencement du monde, qu'il crie ce Sang divin, qu'il crie de la terre de nos cœurs qui l'ont receu, mais qu'il crie, non contre nous, mais pour nous. Ne soyons pas nous-mesmes sourds à cette voix, comme Caïn le fut à la voix du sang de son frere. Imitons l'innocence d'Abel, & encore plus de JESUS-CHRIST dont il estoit la figure. Souffrons l'envie

l'envie & les emportemens de nos freres qui nous persecutent : tenons-nous unis par amour à ce Corps & à cette societé des justes qui a commencé dans Abel, & qui comme luy souffre toûjours en ce monde. Ne cherchons point ici-bas d'établissement, comme Abel n'y en a point cherché ; & offrons à Dieu paisiblement nos sacrifices, en attendant le moment que nous puissions nous offrir en sacrifices nous-mesmes, comme Abel eut le bonheur aprés avoir sacrifié ses biens à Dieu, de devenir luy-mesme son sacrifice. ABEL.



HENOCH.

AUssi-tost que le juste Abel eut esté tué, Dieu fit voir le soin qu'il auroit de son Eglise, en substituant aussi-tost en sa place, comme marque saint Paulin, un autre juste nommé Seth, que Dieu donna à Adam & à Eve pour reparer la perte qu'ils avoient faite. On vit deslors que tout le monde n'estoit fait que pour l'Eglise, & qu'il cesseroit d'estre lorsque le nombre des Elûs seroit accompli. Mais on vit en mesme temps que cette Eglise subsistoit quelquefois dans un tres-petit nombre de personnes, comme, selon saint Augustin, elle a subsisté dans le seul Abel, & depuis dans Noé seul. Seth fut donc, selon que le dit saint Paulin, une veine de justice & de pieté, qui fit passer la vertu d'Abel dans les enfans que Dieu luy donna, & on marque qu'Henoch son fils fut le premier qui commença à in-

voquer publiquement le Nom du Seigneur, & à établir des marques publiques de son culte: *Justum Abelem illico reparavit sancta generatio in Set. Inde per ceteros à primo fonte decurrens permanavit vena justitiæ.*

Paulin. Epist. 11

Mais de tous ces justes qui précederent le deluge, on peut dire qu'il n'y en eut point de plus celebre qu'Henoch dont nous parlons. Il vint à la septiéme generation, pour marquer de grands mysteres sur lesquels on ne s'étend pas maintenant. Saint Augustin dit de luy qu'aprés Abel il fut le plus remarquable de tous les justes qui vécurent avant Noé. *Insignissimus.* Mais toute sa vertu nous est marquée en un seul mot, lorsque l'Ecriture dit de luy : *Qu'il marcha en la presence de Dieu*, AMBULAVIT *cum Deo.* Cette expression seule nous fait voir en quoy nous devrions imiter ce saint homme, pour devenir parfaitement Saints; puisque marcher en la presence de Dieu, c'est proprement vivre sur la terre comme JESUS-CHRIST y a vécu; & consulter à tout moment la volonté de Dieu comme JESUS-CHRIST a consulté la volonté de son Pere afin de vivre selon elle, & de s'y conformer jusque dans les moindres de ses actions. Heureux mille fois eut esté Adam, si on eut pû dire de luy comme d'Henoch, qu'il marchoit en la presence de Dieu. Il n'auroit pas suivi le serpent, qui voulut luy servir de guide, & il ne se seroit pas égaré comme il fit, en marchant & en vivant selon les persuasions du demon.

Il ne faut donc pas s'étonner si pour récompenser la vertu de ce saint homme, l'Ecriture luy rend ce témoignage: *Qu'il a plû à Dieu*; PLA-

cuit *Deo.* Cela nous apprend à nous-mesmes HENOCH.
que nous ne pourrons plaire à Dieu qu'à proportion que nous aurons soin de le suivre en toutes choses, & de faire ce qu'il luy plaist à l'imitation d'Henoch, & encore plus de JESUS-CHRIST nostre modele, qui dit luy-mesme *qu'il faisoit continuellement ce qui estoit agreable à son Pere:* QUÆ *placita sunt ei facio semper.* Car si, selon cette regle, on plaist à Dieu lorsqu'on le consulte toûjours, & que l'on ne fait aucun dessein ny aucune entreprise que par ses ordres: on ne peut au contraire que luy déplaire lorsque l'on n'a pas soin de luy rendre la soûmission d'Henoch: & de dépendre de luy dans toutes ses actions.

Toute la loüange donc que nous donnerons, aprés l'Ecriture, à ce saint homme, se renfermera dans ces trois mots qui ont fait en abregé toute la vie d'un homme qui a esté d'une si parfaite sainteté, qu'il est le seul d'entre tous les hommes avec Elie, que Dieu ait jugé digne de ne point mourir. Il a marché avec Dieu en la maniere que le Prophete Michée nous exhorte de le faire; c'est-à-dire avec une vigilance d'amour, pleine d'une crainte respectueuse; qui luy a fait à tout moment considerer Dieu comme le témoin & le juge de toute sa vie, comme le maistre de son cœur, le principe de toutes ses actions, & la fin de tous ses desirs.

Le souvenir donc de ce saint homme, ne nous doit-il pas humilier profondement devant Dieu, pour nous rendre comme luy attentifs à sa presence, & attachez à tout ce qui luy peut plaire? N'est-ce pas cette disposition que Dieu demanda depuis à Abraham, le plus saint des Patriarches,

& le pere de tous les fidelles, lorſqu'il luy dit: *Marchez en ma preſence & ſoyez parfait?* Et n'eſt-ce pas ce que David, qui eſt cet autre Saint admirable de qui JESUS-CHRIST a pris plaiſir de s'appeller le fils, comme d'Abraham, a dit de luy-meſme dans ſes Pſeaumes; J'ay toûjours le Seigneur preſent devant moy, il eſt à ma droite: il me tient par la main, il eſt toûjours avec moy comme je ſuis toûjours avec luy?

Il n'eſt point dit, dit ce ſaint homme, qu'il offrit comme Abel, d'autres ſacrifices à Dieu, & l'on peut dire que par cette diſpoſition ſi ſainte il luy offrit le veritable ſacrifice de la loy nouvelle, par lequel nous offrons à Dieu noſtre corps avec tous ſes ſens, noſtre eſprit avec toutes ſes penſées, noſtre ame avec toutes ſes affections, noſtre cœur avec toutes ſes eſperances & ſes deſirs: & ainſi c'eſt nous-meſmes qui ſommes ſon hoſtie & ſon holocauſte.

Dieu donc, comme nous avons déja dit, voulut rendre à ce ſaint homme un témoignage bien particulier du plaiſir qu'il avoit trouvé dans ſa fidelité & dans ſon obeïſſance. Il fit en ſa faveur une choſe ſi ſinguliere, qu'il ne l'a faite qu'à un ſeul homme aprés luy, c'eſt-à-dire à Elie; Car il l'enleva tout d'un coup d'entre les hommes, dit l'Ecriture, ſans qu'il paſſaſt par la mort, & il ne parut plus ſur la terre. Il ſemble qu'aprés que ſon ame s'eſtoit ainſi offerte à Dieu pendant ſa vie, il ne luy reſtoit plus rien à offrir à Dieu par la mort, qu'il avoit en quelque ſorte ſi divinement prévenuë. Il ſemble que le monde qui approchoit alors du temps de Noé, & qui par conſequent ſe corrompoit viſiblement, eſtoit in-

digne d'une si grande vertu, & d'une si grande foy. Dieu voulut nous figurer d'abord dans Henoch, que toute l'Eglise devroit attendre la fin des siecles pour recevoir de Dieu le dernier accomplissement de sa gloire, dont il n'y auroit encore que JESUS-CHRIST qui, comme les premices, en seroit entré dans une pleine possession HENOCH.

Il voulut aussi, selon que le remarquent les Saints Peres, faire voir aux hommes ce qu'ils eussent dû attendre de luy, si Adam leur pere ne fut point tombé dans la desobéïssance. Ce fut leur peché qui leur attira l'obligation de mourir. Sans ce premier crime qui troubla l'ordre de Dieu, ils auroient esté semblables en ce point à Henoch, qui peut-estre, comme dit saint Chrysostome, est avec Elie dans le mesme lieu où Adam fut mis d'abord, dans lequel ils vivent comme Adam y eut vécu s'il fut toûjours demeuré dans son innocence. Dieu ensuite d'une vie sainte & innocente les auroit enlevez dans une plus heureuse vie sans qu'ils fussent passez par la mort. Ainsi Henoch fut le premier qui nous fit voir ce que nous avions perdu; & combien il estoit aisé à Dieu de nous enlever de dessus la terre sans mourir auparavant. Cette grace a paru si grande aux Saints Peres, qu'ils se sont étonnez comment Dieu l'avoit accordée plûtost à Henoch qu'à Abel, qui estoit le premier juste, puisqu'il semble que Dieu devoit plûtost transferer Abel de la sorte de ce monde, pour faire voir de plus prés à Adam ce qu'il avoit perdu, & ce qu'il eut dû attendre s'il fut demeuré dans sa premiere innocence. Peut-estre que la raison de cette con-

duite est, comme on la voit dans saint Augustin, que Dieu avoit voulu rassembler dans Abel seul, tout ce qui doit enfermer une parfaite justice, en l'honorant de la virginité, du Sacerdoce, & du Martyre, qui sont trois graces qu'il a communiquées à Abel: au lieu qu'Henoch a donné le modele de la sainteté dans une vie plus commune, telle qu'est celle que l'on mene en demeurant dans le monde & dans l'engagement du Mariage, puis qu'Henoch avoit une femme & des enfans.

C'est donc là ce qui nous reste de plus considerable d'Henoch; & ce que l'Ecriture y releve davantage. Car nonobstant cet enlevement soudain que nous devons regarder en luy comme l'effet & comme la preuve de toute sa vertu passée, il vit encore dans quelque solitude inconnuë, où dans un corps mortel il imite un corps immortel, & où il semble avant la mort, jouir déja en quelque sorte de l'Eternité. Estant dans une chair qui mourra certainement un jour, il ne sent aucun effet d'une chair passible. Tout est extraordinaire dans cet homme admirable, qui est vrayment comme un Ange dans le corps d'un homme. Il attend paisiblement le moment que Dieu le retirera pour venir servir de témoin aux hommes, & pour leur prêcher la penitence, comme saint Paul le dit dans son Epistre aux Hebreux, dans laquelle il attribuë l'enlevement de ce saint homme à sa grande foy. Voilà le double regard dans lequel nous le devons envisager. Si nous considerons sa vie passée: elle ne nous presche que l'innocence; Si nous jettons les yeux sur sa vie future, elle ne nous porte qu'à la penitence.

Ce grand homme qui enferme en quelque sorte HENOCH.
tous les temps, & qui réünira les commencemens de l'Eglise avec sa fin; ne nous exhorte qu'à nous tenir attachez à Dieu, comme il s'y est tenu attaché luy-mesme, en marchant en sa presence, c'est-à-dire en vivant de telle sorte, qu'il semble que par la foy nous voyïons comme luy toûjours Dieu present devant nous. Que si nous avons esté assez malheureux pour nous en separer quelquefois, il nous exhorte encore de faire dés à present ce à quoy il exhortera un jour tous les hommes. La surprise où il se trouvera lors qu'en revenant sur la terre, il verra le déreglement où les hommes seront alors, le remplira d'une douleur profonde, & le zele qu'il aura pour la gloire de son Dieu, luy fera faire des exhortations vehementes, afin de s'efforcer de faire sortir de leurs desordres, & de rappeller leurs mœurs à l'innocence d'autrefois, ceux qu'il considerera comme ses enfans, puis qu'estant l'ayeul de Noé il sera leur pere. Il fait voir dés maintenant aux Predicateurs de la parole de Dieu, & aux conducteurs des ames, que pour prêcher utilement la penitence, il faut avoir vécu innocemment, & que l'on a quelque sujet de rougir lorsqu'en exhortant les autres à se repentir de leurs excés, on leur pourroit dire : *Medecin, guerissez-vous vous-mesme.*

Que si la predication que ce saint homme fera un jour, sera peut-estre inutile, parce qu'il trouvera des cœurs trop endurcis; & si les hommes pour recompenser sa charité le feront mourir, & termineront par une mort prompte & violente, la plus longue vie qui fut jamais; Ce saint

homme se réjoüira sans doute de ne devoir pas sa mort à la necessité ordinaire où tous les hommes sont de mourir ; mais à ce zele qu'il aura eu pour les interests de Dieu ; & il luy rendra graces de ce qu'il l'aura conservé jusques à des temps si dangereux, pour luy donner le moyen de luy sacrifier une vie que luy seul luy avoit soûtenuë pendant tant de siecles. C'est au moins à nous à tirer dés maintenant quelque fruit de la seule idée que nous pouvons nous former de la vehemence future de ce premier des Prophetes, qui selon les Peres, a mesme écrit, puisque saint Jude le cite. C'est à nous à voir ce qu'il nous diroit ; & ce que nous luy répondrions si Dieu le tiroit tout d'un coup de cette solitude inconnuë où il le garde pour le faire paroistre devant nous. Que son seul souvenir nous porte à nous separer de plus en plus du monde, & à tâcher comme luy d'entrer par le secours de Dieu dans quelque heureuse solitude, où nous devenions inconnus à toute la terre, & où nous n'attendions plus que le moment de nostre mort. Quittons le siecle où il est si difficile de vivre comme Henoch, & de marcher dans la presence de Dieu. Fuyons l'ennemi de Dieu, afin de pouvoir plaire à Dieu, comme il est marqué de ce saint homme, & ayons un saint zele d'imiter ces bien-heureuses ames à qui Dieu a fait la grace d'une retraitte, dont celle d'Henoch estoit une admirable figure. Ces ames, quelque retirées qu'elles soient, nous jettent un cry que nous devrions entendre. Elles font par avance ce que fera un jour Henoch en nous prêchant la penitence, plus par leurs actions que par leurs paroles. Ecoutons-les, & ne soyons

pas si malheureux que lorsqu'elles rendront témoignage, comme fera un jour Henoch, à la sainteté de Dieu par la pureté de leur vie ; nous les forcions de rendre contre nous devant Dieu un témoignage à la dureté de nostre cœur, par l'impenitence dans laquelle nous aurons toûjours voulu vivre. HENOCH.



NOE'.

NOus ne pouvons penser au saint Homme, dont nous allons écrire la Vie, sans nous rappeller dans l'esprit en mesme temps le plus redoutable effet de la colere de Dieu qui ait jamais paru sur la terre, c'est-à-dire au deluge qui abysma le monde & tous ceux qui y habitoient. Comme on peut juger par là, d'un costé quelle estoit alors la corrupcion de tous les hommes, puisqu'elle força Dieu à les perdre & à détruire son propre ouvrage ; on peut juger aussi de l'autre quelle estoit la sainteté de Noé, puisqu'il se conserva dans ce grand deluge de vices, qui estoit plus horrible encore que celuy que Dieu envoya pour les punir. Car on peut dire sans crainte que ce fut un plus grand miracle en Dieu de conserver ce seul juste des torrens de l'iniquité qui l'environnoient de toutes parts, que des torrens d'eaux qui inonderent toute la terre.

Mais pour comprendre mieux quelle estoit la sainteté de Noé, il faut voir ce qui toucha plus particulierement Dieu dans cette corruption generale des hommes, & ce qui le porta à exter-

miner le monde. Car il eſt marqué dans l'Ecriture qu'il fut principalement irrité lorſqu'il vit que ceux qui luy eſtoient le plus attachez, qui paſſoient pour *ſes enfans* & pour *des Anges* ſur la terre, par l'innocence qu'ils avoient toûjours conſervée depuis Seth dont ils eſtoient deſcendus, ſe laiſſerent corrompre par la veuë des femmes étrangeres qui eſtoient ſortis de Caïn. Ce fut là la ſeconde tentation qui perdit le monde, & qui fut en cela differente de la premiere, que ç'avoit eſté auparavant la femme qui cauſa noſtre malheur, en faiſant pecher l'homme; au lieu que ce fut ici les hommes qui ſe corrompirent eux-meſmes & qui firent pecher les femmes.

Dieu eut horreur de ces alliances criminelles. Il vit avec douleur, comme marque l'Ecriture, que des perſonnes qui juſque-là avoient eſté ſi pures, fuſſent devenuës toutes charnelles. Les enfans monſtrueux qui ſortirent de ces alliances encore plus monſtrueuſes, & qui eſtoient plus horribles par l'énormité de leur malice que par l'énormité de leurs corps, irriterent ſa fureur, & luy firent dire ces paroles redoutables, qu'il prononça par la violence de la douleur profonde qu'il ſentoit au fond de ſon cœur, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture : *Je me repens d'avoir fait l'homme. Je l'extermineray, luy & juſques au moindre animal qui rampe deſſus la terre.*

On devroit ici avant que de paſſer plus avant pour conſiderer combien la vengeance que Dieu exerça alors fut terrible, s'arreſter à connoiſtre la qualité de ce peché qui l'attira. Car il ſemble que Dieu ne comptoit preſque pour rien les déreglemens de ceux qui faiſoient une profeſſion

ouverte du mal. Comme ils vivoient ſans Dieu, qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de luy : & qu'ils ſuivoient les inclinations de leur nature corrompuë ; Dieu auſſi qui les avoit abandonnez aux égaremens de leur cœur, les laiſſoit à eux, ſans témoigner un regret particulier de leur corruption, quoy qu'elle fuſt deteſtable en elle-meſme. Mais lorſqu'il vit que ceux-là meſmes qui avoient juſque-là vécu comme des *Anges*, & comme des *enfans de Dieu*, renonçoient à leur premiere ſainteté pour embraſſer une vie toute corrompuë, qu'ils ſe laiſſoient prendre par les yeux pour aimer des femmes du monde, & pour lier d'infames commerces avec elles : qu'ils oublioient Dieu, lequel ils avoient toûjours ſervi, qu'ils oublioient la pieté de leurs peres, & enfin qu'ils s'oublioient eux-meſmes, & la vie ſainte & innocente qu'ils avoient toûjours menée, pour s'abandonner à de honteuſes infamies ; ce fut ce qui l'irrita & qui luy fit concevoir la reſolution d'un deluge. Ainſi on doit voir avec tremblement que c'eſt contre ceux qu'il a le plus aimez qu'il ſe met le plus en colere, lorſqu'ils ne luy ſont pas fideles. Il pardonne moins en eux, meſme des pechez ordinaires, qu'il ne pardonne de grands crimes dans les autres. Il eſt jaloux de voir qu'ils correſpondent aux graces qu'il leur a faites. Il leur demande ſans comparaiſon plus qu'aux autres qu'il n'a pas aimez de meſme, & lorſqu'ils s'éloignent de luy pour vivre d'une maniere payenne, lorſqu'ils ſe meſlent avec joye avec les perſonnes du monde, & qu'ils entrent dans toutes leurs maximes ; c'eſt alors qu'il *eſt touché d'une profonde douleur*, comme il eſt mar-

NOE.

qué dans l'Ecriture; qu'il *retire son Esprit* de ceux qui ne veulent plus estre que chair, & qu'il portes ses vengeances jusques aux dernieres extrêmitez.

Mais Dieu qui est toûjours bon, comme il est toûjours juste, ne voulut pas confondre dans la perte generale du monde, un homme qui estoit toûjours demeuré daus l'innocence & dans l'integrité d'une vie sainte au milieu de la corruption de tant de personnes. Il n'eut garde de confondre l'innocent avec le coupable. *Noé*, dit l'Ecriture, *trouva grace devant ses yeux*. Comme il n'eut point de part aux crimes des hommes de son temps, Dieu ne voulut pas aussi qu'il eust part à leurs maux; & comme sa pieté eut assez de force pour l'empescher de suivre les mauvais exemples qu'il voyoit de toutes parts devant ses yeux, Dieu eut aussi assez de puissance pour l'empescher de perir avec ceux qu'il n'avoit pas voulu imiter. Il devint donc, comme dit l'Ecriture, le reconciliateur du monde. Il força Dieu au temps de sa plus grande colere, de se souvenir encore de ses misericordes. Il confondit la malignité du demon, qui se réjoüissoit déja de la perte future de tous les hommes. Dieu se reserva ce juste pour l'opposer à cet ennemi, & pour luy faire voir qu'il sçavoit punir les pechez dont sa malice avoit corrompu les hommes; sans exterminer pour cela la race des hommes. Il voulut que le seul Noé, qui échappoit de ce naufrage, & en qui seul subsista alors l'Eglise, fust une figure visible de l'unique Sauveur de tous les hommes, qui fit depuis plus heureusement dans les ames ce que Noé fit alors visiblement

dans le monde, en sauvant luy seul la terre du deluge des pechez que commet un si grand nombre de pecheurs. NOE'.

Dieu vint donc trouver Noé pour luy découvrir *le mystere de son conseil.* Il luy dit que la terre estoit toute remplie d'iniquité; & que la fin de tous les hommes estoit proche. Il luy commanda ensuite de faire cette Arche si celebre & si mysterieuse; & il luy marqua toutes les mesures qu'il y devoit observer. Ce fut là le moyen dont sa Sagesse se servit pour sauver ce juste, & pour sauver en luy toute la race des hommes. Il voulut aussi que la construction de cette Arche, qui dura cent ans, fust comme une voix & comme une predication continuelle qui avertist les hommes de ce qu'ils devoient craindre. Sa bonté qui ne punit les pecheurs qu'avec regret, & qui est lente à châtier les coupables, parce qu'il ne se plaist pas dans leur perte, leur donna ce long espace de temps pour rentrer dans eux. Il voulut apprendre aux hommes quelle douceur & quelle patience ils devroient avoir envers les méchans, qui pouvoient changer & devenir bons; lorsqu'ils voyent ici que Dieu les souffre pendant cent ans, quoy qu'il fust seur qu'ils ne se convertiroient pas : *Dat pœnitendi spatium ut nostram patientiam exerceat & informet exemplo suo, quo noverimus quantum nos oporteat tolerabiliter malos sustinere, cum ignoremus quales postea futuri sunt, quando ille parcit & sinit eos vivere quem nihil futurorum latet,* Noé devint donc alors le Predicateur de toute la terre; & il fit par ses œuvres ce que Jonas fit ensuite dans Ninive par ses paroles, criant en quelque sorte par la constru-

De Catheeusandis Radibus. c. 19.

ction de cette Arche : *Encore un peu de temps ; & le monde sera détruit.* Il semble qu'il n'y avoit rien de si puissant pour faire rentrer les hommes en eux-mesmes, que de voir construire devant leurs yeux ce bâtiment qui devoit sauver Noé du naufrage qui les menaçoit. Cependant ces personnes par un endurcissement, qui selon JESUS-CHRIST, est la figure de celuy où seront tous les hommes aux approches de son dernier avenement, lorsqu'il viendra répandre sur la terre, non plus un deluge d'eau, mais un deluge de feu ; Ces personnes, dis-je, virent se former cette Arche avec des yeux fort indifferens. Ils se rirent mesme sans doute des menaces dont on les vouloit épouvanter ; parce qu'ils les voyoient encore éloignées. Ils se mocquerent apparemment de Noé, de ses avertissemens & de ses precautions. Ny tous ceux qui voyoient bastir cette Arche ; ny ceux mesmes qui la bâtissoient, ce qui est effroyable, n'en retirerent aucun secours, & l'on vit deslors, que dans la suite des siecles, il pourroit arriver aisément que des personnes travailleroient utilement au salut des autres ; & qu'ils rendroient des services tres-avantageux à l'Eglise, qui est la vraye Arche, sans qu'ils en tirassent eux-mesmes aucun usage pour leur salut eternel, non plus que ces personnes qui bâtissoient l'Arche ; parce qu'ils s'acquitteroient peut-estre comme eux de ces ministeres importans avec des veuës basses & interessées, comme firent ceux que Noé employa à cet ouvrage. C'est une reflexion qui doit faire gemir les plus saints Pasteurs de l'Eglise. Ils doivent voir dans Noé qui estoit leur figure, selon les Saints Peres, puis-

qu'ils gouvernent l'Eglise dans les tempestes de ce monde, comme Noé conduisoit l'Arche dans les eaux du deluge, ils doivent voir, dis-je, qu'ils peuvent employer sous leur autorité des personnes à des soins tres-utiles, qui n'y cherchant cependant que leurs interests, & non ceux de JESUS-CHRIST & des ames, travailleront avantageusement pour les autres, mais inutilement pour eux-mesmes. C'est un mal qu'il n'y a point de Ministre de JESUS-CHRIST qui ne doive craindre pour luy-mesme; puisque saint Augustin l'a apprehendé avant eux. Qu'ils imitent ce saint Docteur, & qu'ils tâchent de prévenir comme luy ce malheur, en s'acquittant, selon Dieu, de leur ministere. Qu'ils disent, comme ce saint Docteur, à ceux qui leur sont soûmis : *Mes tres-chers freres, nous vous annonçons le deluge; & nous vous conjurons tous d'avoir recours à l'Arche pour vous y sauver. Croyez ce que nous vous disons; Profitez de nos avis. Il vous est encore permis d'éviter le naufrage. Nous souhaittons avec passion de vous recevoir dans l'Arche comme nos tres chers enfans, ainsi que Noé y fit entrer avec luy ses enfans. Car nous regardons comme nos enfans ceux qui veulent bien demeurer ici avec nous, & nous aurons de la douleur de ne pouvoir regarder comme tels, ceux qui refuseront de nous croire, & de se tenir unis à nous.* ANNUNTIAMUS *sicut Noé futurum esse naufragium, & ad Arcam confugere omnes homines admonemus. Et sicut Noé filios suos in Arca recepit, ita & nos filios nostros in Arca optamus recipere. Quisquis enim vult hic habitare nobiscum, noster filius est.*

NOÉ.

De Temp. Serm. 69.

Mais puisque cette Arche estoit une figure si admirable de l'Eglise, voyons-en en peu de mots les plus grands rapports. Dieu ordonne en premier lieu à Noé d'en préparer le bois. Le bois dont elle fut formée, comme remarque saint Augustin, venoit des forests, & les forests, dans le langage de l'Ecriture, nous figurent les Payens qui vivent dans le monde comme dans une forest, plûtost comme des bestes que comme des hommes. Dieu les tire neanmoins par ses Pasteurs de leur vie brutale pour en composer son Arche, c'est-à-dire pour en former son Eglise.

Psal. 103.

Ces bois estoient quarrez & solides, *Quadrata*; pour marquer la solidité des veritables Chrestiens qui sont comparez ailleurs à des pierres solides & quarrées; parce qu'un vray fidele est toûjours ferme, quelque évenement qu'il luy arrive, & il ne se laisse point ébranler par les tentations dont les ames legeres sont emportées. Ces bois n'estoient point sujets à la pourriture, *Imputribilia*; afin de ne pas se corrompre dans les eaux ; comme les Chrestiens doivent estre si fermes qu'ils puissent resister à la corruption du siecle, figurée par l'eau, & qui se glisse quelquefois dans les ames les plus saintes, si elles n'ont soin de s'en deffendre.

Dieu ordonna à Noé d'enduire l'Arche de bitume au dedans & au dehors, pour marquer que tous les fideles doivent estre unis entre eux par la plus ardente & la plus fervente charité afin d'en composer l'Arche, & que sans cette charité, marquée par le bitume, l'Arche estoit en danger de laisser entrer dans elle de toutes parts les eaux du deluge. L'Arche de plus, par la figure que Dieu ordonna dans sa longueur & dans

dans sa largeur, marquoit la forme de la Croix, NOE'.
qui a esté vrayment le salut du monde.

Saint Augustin dit mesme que ces dimensions de l'Arche qui ont tant de rapport avec la figure du corps humain; marquoient encore visiblement le Corps du Sauveur mesme, & que la petite ouverture que Dieu ordonna à Noé de faire au costé de l'Arche? figuroit l'ouverture qui fut faite au costé de JESUS-CHRIST, par laquelle nous entrons vrayment dans l'Arche; par où sont découlez les Sacremens de l'Eglise; d'où la Colombe est sortie, & qui a versé un deluge de sang bien different de ce deluge d'eau dont nos parlons, puisque ce deluge a détruit les hommes sans détruire leurs crimes; au lieu que ce deluge de sang a détruit les crimes sans détruire les hommes.

De Civit. Dei. lib. 15. cap. 26.

De plus Dieu ordonna que l'on fist entrer dans l'Arche toute sorte d'animaux, mondes & immondes, afin d'en conserver l'espece. Il n'estoit pas difficile à Dieu, comme remarquent les Saints Peres, de créer de nouveau ces animaux aprés le deluge, avec la mesme facilité qu'il les avoit créez d'abord. Mais il falloit que ce fust encore ici un des rapports des plus considerables qui se trouvent entre l'Eglise & l'Arche, pour nous faire voir que l'Eglise devoit renfermer toutes sortes d'animaux purs & impurs, c'est-à-dire les spirituels & les charnels; comme cette verité fut encore marquée depuis à saint Pierre, dans la vision qu'il eut de ce linceul qui descendoit du Ciel, & où estoient renfermez toutes sortes d'animaux qu'on luy ordonna de tuer & de manger, pour les faire entrer ainsi dans le Corps de l'Eglise. Comme donc dans cette Ar-

che les animaux immondes demeureroient confusément avec ceux qui estoient mondes ; les méchans de mesme demeurent confusément dans l'Eglise avec les bons.

Laissons néanmoins ces rapports, qui sont d'une grande consolation pour les personnes qui ont le temps de s'occuper de ces grands objets, & revenons à Noé qui bâtissoit l'Arche. Representons-nous quelle put estre la douleur de ce saint homme, lorsqu'il voyoit s'avancer toûjours de plus en plus la perte du monde, dont sa foy l'empeschoit de douter, aprés l'assurance que Dieu mesme luy en donna. Combien jettá-t-il en secret de soûpirs, & combien versa-t-il de larmes pour tâcher de fléchir Dieu, & pour le porter à toucher le cœur des hommes ? Car son ame estoit déchirée de douleur lorsqu'il envisageoit de prés la face où toute la terre alloit bien-tost estre reduite.

Cependant quelque compassion qu'il sentist au fond de son cœur, il ne laissa pas d'avancer ce que Dieu luy avoit ordonné de faire ; & il fit voir aux Ministres de Dieu qu'il figuroit, qu'à l'imitation des Anges, ils ne doivent pas moins prester leurs mains pour estre les instrumens de sa justice que de sa misericorde. Comme ils sont persuadez qu'ils ne peuvent avoir plus de charité pour les hommes que Dieu mesme en a pour eux, puisqu'il les regarde comme ses creatures, & comme l'ouvrage de ses mains ; ils se rendent en tremblant à ses jugemens, lorsqu'il a une fois prononcé l'arrest, & ils adorent avec frayeur la severité de sa justice, à laquelle ils prestent néanmoins leurs mains, lorsqu'il luy plaist de les employer à ce ministere.

Ainsi peu à peu Noé executa tout ce que Dieu luy avoit ordonné de faire, & ce saint homme voyant la structure de l'Arche venir à sa fin, vit approcher en mesme temps la fin du monde. Dieu le vint avertir de faire entrer dans l'Arche sept paires de chaque espece, tant d'entre les oyseaux de l'air que d'entre les animaux de la terre qui estoient mondes, & deux de ceux qui estoient immondes; d'y mettre en mesme temps dequoy manger, tant pour luy que pour les animaux qui y seroient renfermez, & enfin d'y entrer luy-mesme avec toute sa maison, parce que dans sept jours il alloit inonder toute la terre. NOÉ.

Il n'est point marqué que ce saint homme pria Dieu, comme fit depuis Abraham, lorsque Dieu fut prés de verser un deluge de feu sur Sodome & sur Gomorrhe, de pardonner aux innocens en châtiant les coupables. Il ne voyoit que trop l'équité de ce traittement de Dieu. S'il se reconnoissoit alors devant luy, ainsi qu'Abraham fit depuis, comme un peu de poudre & de cendre; c'étoit en voyant avec frayeur par quelle misericorde Dieu l'avoit distingué de tant de coupables, & en adorant sa bonté qui l'avoit separé d'abord de leurs crimes, & qui le separoit ensuite de leur perte. La seule grace que Dieu luy fit fut celle qu'il fit depuis à Loth, lorsqu'il le sauva de Sodome, & il luy accorda le salut de sa maison, c'est-à-dire de sa femme & de ses trois enfans, Sem, Cham & Japhet; & de leurs femmes, qui en tout faisoient huit personnes.

Estant entrez dans l'Arche, Dieu, comme marque l'Ecriture, les y enferma par dehors; & alors commencerent ces inondations terribles qui vin-

rent fondre tout d'un coup ſur la terre par une ſurpriſe que JESUS-CHRIST nous dit luy-meſme eſtre une figure de celle qui arrivera lorſqu'il viendra juger le monde: *Comme du temps de Noé,* dit-il, *les hommes mangeoient & beuvoient, vendoient, achetoient, & ſe marioient juſqu'au jour que Noé entra dans l'Arche, & que le deluge vint enlever tout le monde; il en ſera de meſme à l'avenement du Fils de l'homme.*

C'eſt ici donc qu'il faut appeller tous les Chrêtiens. C'eſt ce grand objet qu'on les exhorte de contempler. Qu'ils voyent à l'aſpect de cette Arche, ſi jamais ils ont penſé autant qu'ils le devoient à ce deluge dont ils tant oüi parler & dont ils ont tant de fois parlé eux-meſmes; & s'ils ont jamais tant fait reflexion qu'ils le devoient à ce plus grand effet qui ait peut-eſtre paru ſur la terre de la colere de Dieu. Quelque idée qu'ils ſe faſſent de ſa bonté & de ſa miſericorde, ne ſeront-ils pas effrayez par la veuë de ſa juſtice; lorſqu'ils verront dans ce naufrage de tout le monde juſqu'à quel point le peché luy déplaiſt; & combien peu le grand nombre des criminels eſt capable de retenir ſes vengeances.

Diront-ils aprés cela que ſi Dieu vouloit les punir de leurs pechez, il faudroit donc qu'il puniſt auſſi tous les hommes, puiſqu'ils les commettent comme eux, & pourront-ils s'aſſurer ſur la multitude de ceux qu'ils imitent, lorſqu'ils contemplent ici par les yeux de la foy tous les pecheurs punis par ce déluge ſans qu'il en échappe un ſeul? Car c'eſt ce que devroit produire ici la penſée de ce deluge, & c'eſt l'effet que l'on ſouhaitteroit qu'il fiſt dans leurs

cœurs. Ils le regardent comme une chose trop éloignée d'eux, parce qu'il y a prés de cinq mille ans qu'il est arrivé. Mais la foy devroit leur rapprocher cette punition severe; & voir le deluge comme Dieu le voit, c'est-à-dire, comme s'il n'estoit arrivé que depuis quatre ou cinq jours. Car Dieu est encore le mesme aujourd'huy qu'il estoit alors; & il ne hait pas moins le peché & les pecheurs, qu'il les haïssoit du temps de Noé. Ce sont là les pensées dont les Saints se sont occupez lorsqu'ils ont avoüé que les jugemens que Dieu avoit exercez depuis le commencement du monde, estoient leur application, & c'est à quoy à leur imitation, nous devrions donner la meilleure partie de nostre vie. NOE.

Si donc ce grand objet nous étonne, & si ce double jugement que Dieu exerce sur les hommes, en punissant d'un costé un si grand nombre de coupables, & en sauvant de l'autre un si petit nombre de justes, épuise nostre admiration, comme parle Salvien, entrons pendant que nous en avons encore le temps, dans l'Arche, c'est-à-dire dans l'Eglise sainte. Noé nous y invite encore. Dieu n'en a pas encore fermé la porte. Ne craignons point si Dieu nous y appelle, la separation qu'il nous faudra faire d'avec toutes les personnes qui nous sont cheres dans le monde, & d'avec tous les plaisirs où nous avions de l'attache. Si nous n'entrons promptement dans l'Arche, nous ne pouvons nous sauver. Ne pretendons pas mesme dans cette Arche y estre sans peine & sans quelques afflictions. Nous y vivrons peut-estre comme Noé, avec des bestes sauvages qui s'y trouveront renfermées aussi bien

que nous ; mais que la fin du deluge rechassera ensuite dans leurs forests, pendant que nous habiterons paisiblement sur la terre. Nous y aurons des persecutions & des peines. Nous pourrons dire comme saint Paul, que nous ne trouvons *que des combats au dehors, & des sujets de crainte au dedans.* Mais cependant malheur à celuy qui sort de l'Arche avant la fin du deluge ; Il ne peut trouver que des précipices. Qu'il souffre la societé de ceux avec qui il se trouve : Qu'il tolere les méchans, s'il est bon luy-mesme ; & qu'il se contente de se separer de cœur & de volonté de ceux dont il ne pourroit se separer de corps sans blesser la charité qui est l'unique salut de l'Arche.

Que l'on se tienne donc ferme à cette divine vertu, & que par la force qu'elle nous inspire, on voye sans s'effrayer, non plus que Noé, les tonnerres & les tempestes du Ciel, le bruit des eaux & l'agitation de leurs ondes. On n'a rien à craindre tant que l'on demeurera dans l'Arche. Si ceux qui nous y exercent nous en font sortir, que nous arrivera-t-il ? En quittant les bons & les méchans qui sont confondus ensemble, nous ne trouverons plus que des méchans, & nous perirons avec eux. Que cette grande verité qui nous est marquée par une si épouvantable figure, nous porte à garder la paix avec tout le monde. Ne contribuons point de nostre part aux desordres qui peuvent arriver dans l'Arche. Adorons en tremblant la bonté de Dieu qui nous a offert ce remede. Voyons avec douleur, comme Noé, la perte de ceux qui ont méprisé les avis salutaires qu'on leur donnoit de s'y sauver : & travaillons seulement à pratiquer nous-mesmes ce qui est dit

de l'Arche, dont il est marqué que plus le deluge croissoit, plus l'Arche s'élevoit en haut. Que cela soit vray de nous. Lorsque les vices se multiplient de toutes parts, comme des torrens d'iniquité qui s'enflent & qui se débordent, redoublons aussi nostre pieté; *Exuberantibus vitiorum fontibus sanctitas vicina cœlo portetur.* NOE. Serm. 69. de Temp.

Lors donc que Dieu eut inondé toute la terre par les pluyes qui fondirent sur elle pendant quarante jours, par lesquels on nous marquoit toute la durée de ce monde & du deluge des vices qui noye presentement les ames; lorsque les plus hautes montagnes estoient couvertes de la hauteur de quinze coudées d'eau. Dieu qui avoit trouvé ces eaux dans ses tresors pour servir comme d'un Baptême à toute la terre afin de la purifier de ses soüillures, se souvint de Noé, dit l'Ecriture, & de tout ce qu'il avoit enfermé avec luy dans l'Arche. Ainsi le septiéme mois, par la mesme puissance avec laquelle il avoit envoyé le deluge, il commença aussi à le faire diminuer. Il fit lever un vent impetueux pour secher les eaux & pour les renfermer peu à peu dans leurs reservoirs ordinaires, d'où il semble que le commandement souverain de leur Createur les avoit fait sortir, afin de servir à ses desseins & à ses vengeances. Ce fut dans ce septiéme mois que l'Arche commença à se reposer sur les montagnes d'Armenie.

Noé attendit avec patience la fin de ce redoutable Jugement de Dieu, & on peut juger de la joye qu'il eut lorsqu'au dixiéme mois il commença de voir paroistre le sommet des plus hautes montagnes. Il laissa encore passer quarante jours, au bout desquels il ouvrit la fenestre qu'il

avoit faite à l'Arche, & il en fit sortir un Corbeau qui ne retourna point. Mais ayant fait aussi sortir aprés luy une Colombe pour juger s'il n'y avoit plus d'eau sur la terre, comme elle n'y trouva point de place où elle pust poser le pied, elle retourna à l'Arche; Noé luy tendit la main & il la fit rentrer; pour la renvoyer encore au bout de sept autres jours qu'il attendit; & elle retourna sur le soir à l'Arche, portant à Noé dans son bec un rameau d'olivier qui avoit les feüilles vertes.

Il ne faut pas passer legerement toutes les circonstances de la conduite de ce saint homme, de ce reparateur de la terre; de cette figure admirable de JESUS-CHRIST, de cet homme divin, qui dans luy & dans l'Arche marquoit ce qui devoit arriver au Fils de Dieu & à l'Eglise. Le Corbeau & la Colombe que Noé fit sortir de l'Arche; marquoient, selon les Saints Peres, les deux sortes de personnes qui devoient estre dans l'Eglise, c'est-à-dire les bons & les méchans. Le Corbeau par sa couleur marquoit les pecheurs noircis de vices qui quittent la compagnie & la vie des Saints pour s'aller enyvrer des plaisirs du monde, & se rassasier de leurs malheureux divertissemens, comme le Corbeau ne rentra point dans l'Arche afin de se rassasier à loisir des corps morts qu'il trouvoit à devorer. Tant de raisons qu'ils auroient de rentrer dans l'Arche où ils avoient jusque-là trouvé leur salut, ne font aucune impression sur eux lorsqu'on les presse de se convertir. Ils ne répondent, comme dit si souvent saint Augustin, que cette voix du Corbeau : *Cras, cras; Demain, demain*, ne pensant qu'à suivre

leur plaisir present, sans avoir le moindre desir NOE'.
de rentrer dans l'Arche. Ainsi leur perte affligeant toute l'Eglise, l'oblige de dire en les pleurant : *Ils sont sortis d'avec nous ; mais ils n'estoient pas des nostres.*

Mais la Colombe est plus sage. Aussi-tost qu'elle est hors de l'Arche, elle ne pense qu'à y rentrer, parce qu'elle ne voit rien sur la terre où son pied puisse reposer. Elle ne cherche point, comme le Corbeau, de malheureuses satisfactions dans le monde. Au lieu de cette voix horrible qui differe à se convertir, elle n'a que des gemissemens. Elle ne peut avoir de part avec ceux qui veulent, ou qui croyent estre heureux en ce monde. Elle n'y voit rien où son cœur tout occupé de Dieu, puisse reposer. Elle se regarde comme une étrangere sur la terre ; & elle soupire plus dans les faux plaisirs qu'elle y trouve, que dans les maux qu'elle y endure. L'Esprit de Dieu dont elle est pleine ; son amour dont elle brûle, la fait continuellement gemir. Elle ne se laisse point seduire par la malheureuse liberté dont toute la terre l'invite de joüir. Il semble que le monde entier crioit alors à cette Colombe qu'elle ne s'allast plus renfermer dans l'Arche où elle avoit esté si long-temps captive, & qu'elle usast à l'avenir de la liberté qu'on luy avoit enfin donnée. Mais quelque simple & innocente que soit la Colombe, elle eut assez de sagesse pour éviter ce piege où le Corbeau se laissa prendre, & elle n'eut point de repos qu'elle ne retournast dans l'Arche.

Il est marqué que la seconde fois que Noé la fit sortir, elle retourna encore sur le soir, mais

portant en son bec un rameau d'olivier qui avoit des feüilles vertes. Cette marque qui fit comprendre alors à Noé qu'enfin Dieu estoit appaisé sur la terre ; est aussi la marque qui distinguera eternellement les veritables Chrestiens d'avec ceux qui ne le sont pas. Ils ont toûjours, & encore plus dans le cœur que dans la bouche, la paix figurée par ce rameau d'olivier, & bien loin de se separer eux-mesmes de l'Arche, ils font ce qu'ils peuvent pour y faire rentrer ceux qui s'en estoient separez. La paix qu'ils ont avec tout le monde est une paix ferme & durable, & c'est pour cette raison, comme le marque saint Augustin, qu'elle est figurée par ce rameau d'olivier; parce que cet arbre conserve toûjours sa verdeur, & que l'huile qui en sort, ne laisse point corrompre sa douceur par aucune autre liqueur : *Nec aliam ob causam facile est intelligere pacem perpetuam significari olea ramusculo quam rediens ad Arcam Columba pertulit, nisi quia novimus & olei lenem contactum non facile alieno humore corrumpi, & arborem ipsam frondere perenniter.*

De Doctr. Christ. lib. 2. cap. 16.

Cependant, quoy que Noé eut veu par le retour de la Colombe, que Dieu estoit enfin appaisé sur la terre, & qu'elle estoit redevenuë habitable, il ne se pressa pas néanmoins de sortir de l'Arche. Il attendit encore sept jours, & il voulut que le mesme qui luy avoit commandé d'y entrer au moment précis que sa Sagesse avoit marqué, l'en fist sortir de mesme au moment qu'il luy plairoit, ne craignant rien tant que de prévenir ses temps par une impatience, ou par une précipitation qui n'auroient aucun rapport avec toute la ponctualité que jusque-là il avoit

gardée. Cette longueur du temps pendant lequel Noé, il avoit esté enfermé; la consideration de ses enfans ny de leurs femmes ne le toucha point. Il ne se represента point que la terre estant desseichée, il estoit inutile d'attendre un ordre exprés de Dieu pour la venir habiter. Il ne voulut point mesler des desseins humains avec les desseins de Dieu, ny son activité particuliere avec la profondeur des conseils de celuy qui le sauvoit si divinement d'un si grand naufrage.

Cette soûmission devint deslors un grand exemple pour les ames saintes que Dieu dans la suite des siecles enfermeroit dans des retraites saintes pour s'y sauver, comme dans une Arche. Elles doivent dans ce saint repos contempler Noé pendant l'année qu'il demeura dans cette Arche. Elles ne doivent pas s'ennuyer d'une sainte oisiveté qui leur est si avantageuse, & bien loin de se regarder dans ces retraittes, comme dans une prison qui ait quelque chose d'ennuyeux; elles doivent au contraire les benir, comme Noé benit mille fois l'Arche qui le preservoit du deluge, & il n'eut garde de regretter un travail de cent ans qui le sauvoit d'une perte eternelle. Dieu donc voyant cette humble dépendance de Noé, vint luy donner ordre enfin de sortir de l'Arche, luy, sa femme, & ses enfans avec leurs femmes, aussi-bien que tout ce qu'il y avoit de renfermé.

Ce fut alors que ce saint homme vit de toutes parts sur la terre les traces effroyables de la colere de Dieu, dans la destruction de tout ce qu'il y avoit eu d'édifices, mais encore plus particulierement dans la solitude affreuse où il s'y trouvoit, ny voyant aucun homme ny aucune beste que

celle qu'il fit ſortir avec luy de l'Arche. Jamais peut-eſtre homme n'a mieux compris que fit Noé à la veuë de ce grand objet, que l'homme meriteroit d'eſtre détruit auſſi-toſt qu'il a peché, & que depuis qu'une creature a oſé offenſer ſon Createur, elle ne merite plus d'eſtre encore en vie. L'idée qu'il ſe forma de la grandeur de Dieu dans la veuë de ce jugement épouvantable le remplit de frayeur luy-meſme; & eſtant en peine comment il luy pourroit témoigner au dehors ce qu'il ſentoit au dedans de luy, il éleva un Autel, dit l'Ecriture, & il y offrit une paire des animaux mondes qui avoient eſté dans l'Arche. Ces beſtes qui n'avoient eſté conſervées que par la bonté de Dieu, furent offertes & comme renduës à celuy qui ſeul les avoit conſervées. Elles ne perdirent point la vie comme tant d'autres venoient de faire pour ſatisfaire ſa juſtice, mais pour ſa gloire & pour ſon honneur: & on ne doit pas douter que Noé en ſacrifiant ces beſtes, n'eut deſiré de bon cœur de faire auſſi un ſacrifice de luy-meſme, pour reconnoiſtre devant Dieu qu'il le regardoit comme le Maiſtre de ſa vie, & qu'il ne pouvoit mieux témoigner qu'il luy eſtoit redevable de tout, que par ſon entiere deſtruction, comme par la ſeule choſe qui honore proprement le Createur.

Ce premier ſacrifice du monde renouvellé & purifié par le Baptême; eſt tres-conſiderable; & on y doit faire d'autant plus de reflexion, qu'il eſt marqué formellement dans l'Ecriture, que Dieu l'agréa, & qu'il s'éleva juſqu'à luy comme un parfum d'agréable odeur. Le plaiſir meſme que Dieu y trouva, le porta à lever pour jamais

ſa malediction de deſſus la terre, & à proteſter qu'il NOE.
ne l'inonderoit plus à l'avenir par le deluge, quoy qu'il luy fuſt aiſé de prévoir qu'elle ne ſeroit pas ſoüillée de moindres crimes que ceux qui l'avoient ſi juſtement porté à cette effroyable vengeance.

Cette promeſſe de Dieu fut faite enſuite du ſacrifice de Noé, que Dieu agréa d'autant plus, qu'il fut comme le pur effet de ſa pieté, & qu'il n'eſt point marqué que Dieu luy ordonna de le luy offrir. Le ſeul inſtinct de ſa profonde reconnoiſſance l'y porta aſſez; & nous nous y arreſtons avec d'autant plus de raiſon, qu'il parut dans ce ſacrifice la figure d'une verité qui nous doit faire trembler. Car comme c'eſt la plus grande gloire de l'homme d'eſtre offert à Dieu en ſacrifice, on vit deſlors qu'il y en auroit peu qui meriteroient cette grace; & que Dieu n'agréoit pas pour cela toute ſorte de perſonnes. Il faut eſtre du nombre des animaux purs, c'eſt-à-dire du nombre de ces ames innocentes qui ruminent, pour ainſi dire, la parole de Dieu & qui s'en occupent comme de leurs plus grandes delices. Il faut n'avoir rien de ces animaux immondes qui vivent brutalement, & qui ſe déchirent les uns les autres: Ces differens animaux, diſent les Saints Peres, peuvent eſtre enſemble dans l'Arche, c'eſt-à-dire dans l'Egliſe; ils peuvent eſtre conſervez du deluge par une meſme protection de Dieu; ils peuvent avoir part pour un temps à la meſme nourriture que Dieu avoit ordonné à Noé d'enfermer dans l'Arche; mais le diſcernement ſe fait enſuite; & pendant que les beſtes immondes vont ſe retirer dans le fond de leurs foreſts, les animaux purs ont la gloire d'ê-

tre offerts à Dieu en sacrifice : *Simul munda & immunda animalia in Arca natare potuerunt, sed mala ad sacrificium Dei non pervenerunt.*

Ensuite donc de ce sacrifice, Dieu promit à Noé & à ses enfans une fecondité qui alloit repeupler le monde. Il luy redonna l'empire & la domination sur tous les animaux de la terre, qu'il semble qu'Adam avoit perduë par sa desobéïssance, & que Noé s'étoit justement acquise par leur conservation, dont, aprés Dieu, ils luy estoient redevables. Il leur permit mesme d'en manger, ce qu'il n'avoit pas fait à Adam. Il les benit par plusieurs fois. Il leur commanda de multiplier & de peupler la terre, & il fit ce Testament solemnel, comme dit l'Ecriture : *Testamenta sæculi posita sunt apud ipsum*, & cette promesse autentique, par laquelle il s'engagea à ne plus perdre le monde ; *Ne deleri possit diluvio omnis caro.* Il voulut mesme que l'arc-en-ciel fust un signe & comme un monument eternel de ce pacte qu'il faisoit avec Noé; & qu'à sa veuë il se souvinst de sa promesse dans la suite de tous les siecles.

Mais ne soyons pas assez stupides nous autres, ny assez grossiers pour n'entendre par cet arc, dont la seule veuë arreste la colere de Dieu, que ce que nous voyons de nos yeux dans les temps de pluye. Il y a un autre arc-en-ciel qui nous est un gage eternel du pacte que Dieu a fait avec nous, qui arreste sa colere. L'Ecriture nous oblige de le considerer, & en le voyant de benir celuy qui l'a fait. Cet arc est l'Eglise mesme dont la seule veuë desarme la colere de Dieu, & arreste ses vengeances. Cet arc est dans les Cieux, parce que l'Eglise est élevée au dessus de

la terre, avec laquelle elle n'a plus aucun commerce, & il fait briller l'éclat de mille couleurs vives qui sont les differentes graces que répand dans l'Eglise JESUS-CHRIST le vray Soleil qui l'éclaire, & sans lequel elle reconnoist humblement qu'elle n'auroit rien que de tenebreux & de sombre. L'on peut dire veritablement que tant que Dieu verra cet arc, le monde subsistera, puisqu'il ne subsiste que pour l'Eglise, & que lorsque le nombre des Elûs sera accompli, il sera détruit aussi-tost. NOE.

Que si l'on veut encore approfondir davantage ce que nous marque cet Arc Celeste que Dieu a promis de regarder comme la reconciliation du monde, les Saints Peres nous apprennent qu'il figure admirablement l'Incarnation du Fils de Dieu, dont l'humanité est comparée par les Prophetes à une nuée claire & lumineuse, qui estant éclairée des rayons de la Divinité qui l'habite, répand ensuite mille couleurs qui nous ébloüissent. Et comme on remarque particulierement deux couleurs dans l'arc-en-ciel, celle du feu & celle de l'eau, ils disent qu'elles nous marquent l'eau du Baptême & le feu du Saint Esprit; & ils ajoûtent en mesme temps qu'elles figurent le premier deluge d'eau qui a déja fait perir le monde, & le dernier deluge du feu qui l'abysmera un jour. *Apud August. in Apocalyp. Hom. 2.*

Dieu donc regarde cet arc divin; c'est-à-dire JESUS-CHRIST nostre Mediateur, qui est comme entre la terre & les Cieux pour les reconcilier ensemble, & il retient sa colere. Lorsqu'il le voit à sa droite, & qu'il l'interpelle pour les hommes; il n'a plus pour eux que des sentimens de misericorde. Il se souvient du serment qu'il a

fait de ne perdre plus le monde, & ce serment subsistera jusques à la fin des siecles. C'est cette consideration qui devroit nous porter nous-mesmes à tenir toûjours les yeux élevez sur ce divin Mediateur pendant le deluge des vices qui inonde toute la terre; afin que lorsque d'un costé il retient la colere de son Pere pour l'empescher de tomber sur nous, il nous porte aussi à retenir nous-mesmes le cours de nos desordres qui se l'étoient attirée.

Ce devroit estre nostre devotion, de l'adorer dans cette veuë suspendu dans nos Eglises, où il est comme au milieu des nuës entre la terre & le Ciel afin de les pacifier. Nous devrions avoir recours à cette Arche, afin que ce Dieu puissant, qui dit luy-mesme dans l'Ecriture qu'il fait habiter ses Elûs au milieu du deluge: *Diluvium inhabitare facit*; nous mette à l'ombre de son tabernacle. C'est delà qu'il arreste la fureur de son Pere sur nous. Son Pere le regarde & aussi-tost il est desarmé. Il ne violera point la promesse qu'il a faite de s'appaiser en le voyant.

Cette promesse qui est si fidellement accomplie, & qui le sera jusques à la fin des siecles, devroit nous porter à avoir une entiere confiance dans les promesses que Dieu a faites à son Eglise, & à estre nous-mesmes plus fermes dans nos bonnes resolutions, pour ne plus manquer aux choses que nous avons une fois promises à Dieu. Mais nous faisons tout le contraire. Nous imitons les hommes qui vinrent aprés le deluge. Au lieu de s'assurer sur cette promesse si solemnelle que Dieu avoit faite, il semble qu'ils ne voulurent mettre leur esperance qu'en eux-mesmes & dans leur addresse, en élevant une tour qui allast jusques aux

aux Cieux, comme ils le disoient, & qui pust les mettre à l'abry d'une semblable vengeance. Il semble qu'ils voulurent se revolter contre Dieu, & luy témoigner visiblement qu'ils ne craignoient plus sa colere. Cette grande vengeance au lieu de les humilier ne les avoit rendu que plus fiers & plus audacieux : Ce qui fait dire à saint Augustin, que le deluge a bien pû exterminer les hommes, mais qu'il n'a pû exterminer le peché : *Diluvium hominem delevit, crimen delere non potuit.* Ayons horreur de cet orgüeil. Ne mettons point nostre confiance dans nous, ny dans nos forces présomptueuses, ny dans nos vaines entreprises. Abbaissons-nous sous la toute-puissante main de Dieu ; & témoignons-luy que nous ne mettons nostre confiance que dans sa bonté & dans ses promesses.

NOÉ. *In Nat. Domini. Serm. 17.*

Mais pour finir l'histoire de Noé, il n'est plus marqué dans l'Ecriture qu'une action de ce saint homme, qu'il ne faut pas passer legerement, puisqu'elle renferme de tres-grands mysteres sous une apparence qui n'a rien de grand. Il est dit qu'estant sorti de l'Arche, il commença de cultiver la terre, qui estoit l'occupation que Dieu avoit ordonnée à Adam aprés sa creation. Mais cette circonstance nous fait voir que s'il fut l'image des Pasteurs en conduisant l'Arche pendant les tempestes du deluge ; il ne le fut pas moins par ce soin qu'il avoit de cultiver la terre, qui marquoit deslors le soin que tous les Pasteurs de l'Eglise devoient avoir dans la suite des siecles de cultiver la terre, c'est-à-dire les ames que Dieu leur donneroit en partage. Ils doivent regarder la part qu'ils ont à cultiver dans l'Eglise, comme

une vigne, ainsi que fit Noé, *Qui plantavit vineam*, dit l'Ecriture. Il planta une vigne, pour figurer en ce point JESUS-CHRIST, qui devoit planter son Eglise sur la terre, dont il est si souvent parlé comme d'une vigne.

Il est dit ensuite qu'ayant bû du fruit de cette vigne, dont jusque-là il avoit ignoré la vertu & la force, il en perdit le sens, & qu'il tomba dans l'yvresse. Cette action si fameuse de Noé, & d'où les impies tirent si souvent & si mal à propos, un sujet de se divertir, est bien à considerer. L'yvresse sans doute est une chose detestable, & plus digne d'une beste que d'un homme, puisqu'elle reduit l'homme à l'état de beste. L'autorité d'un si saint homme n'est pas assez puissante pour autoriser cette brutalité. L'yvresse est toûjours horrible en elle-mesme, dit saint Augustin, quoy que Noé y soit tombé, & il n'y a point d'homme sage qui puisse loüer ce saint Patriarche en cet état : *Quis autem illum virum quod jacuerit ebrius laudaverit sobrius?* Ainsi à ne regarder la chose qu'en elle-mesme, on ne la peut approuver: mais il est aisé de voir pour l'excuser, qu'un homme ne sçachant pas l'effet du vin, put d'abord en estre surpris.

Cette yvresse mesme fut suivie d'une circonstance fâcheuse, & il est marqué que Noé estant ainsi pris de vin, & dormant dans sa maison, fit paroistre quelque nudité, & laissa voir quelque partie de son corps que la pudeur ne permet pas de nommer. Cham, le second de ses fils, ayant apperceu son pere en cet état, s'en divertit; & il appella ses deux freres, Sem & Japhet, pour en rire aussi avec luy. Mais ces deux freres estant plus sages eurent hor-

teur de cette legereté de Cham, & conservant toûjours, mesme en cet état, le respect qu'ils devoient à une personne à qui ils devoient doublement leur vie, pour la leur avoir donnée d'abord; & pour la leur avoir ensuite conservée dans l'Arche; ils témoignerent plus de respect que leur second frere; & ils firent voir en mesme temps qu'ils avoient tiré un meilleur usage de la veuë des Jugemens effroyables de Dieu dans le deluge. NOE'.

Bien loin de se rire de la nudité de leur pere, ils prirent un vestement, & marchant à reculon, ils l'allerent jetter sur Noé pour cacher ce qui y paroissoit de nud, sans qu'ils en vissent rien eux-mesmes. Noé sceut en se réveillant ce qu'avoient fait ses trois fils. Il benit Sem & Japhet, à cause de la pieté qu'ils avoient témoignée en cette rencontre. Mais pour Cham, il le maudit. Ce fut là que ses entrailles furent déchirées. Cet homme admirable tout rempli de l'Esprit de Dieu, & qui ayant une reconnoissance continuelle de la grace qu'il luy avoit faite, & de la benediction qu'il avoit versée sur luy, n'eut voulu répandre que des benedictions sur les autres, eut la douleur de se voir obligé de maudire un de ses enfans, & de changer pour luy les sentimens de sa tendresse en des imprecations. Son zele l'emporta sur la nature. Il oublia que Cham estoit son fils, parce qu'il avoit blessé Dieu mesme en se mocquant d'un pere que Dieu vouloit qu'il honorast; & une colere que l'on peut bien appeller prophetique, s'étant saisie de luy, il condamna les enfans de ce pere mocqueur à une perpetuelle servitude.

Si ce fils leger & si indiscret fut touché de voir toute sa race maudite par sa faute, & une petite

raillerie si severement punie dans tous ceux qui descendroient de luy; il ne faut pas douter que Noé n'en sentist la mesme douleur. Mais il fallut enfin, quoy qu'à regret, qu'il prestast son ministere aux justes Jugemens de Dieu, & que sa bouche prononçast l'arrest que Dieu mesme en quelque sorte luy dictoit contre son fils. Aprés cela il ne faut pas s'étonner si Dieu écouta les benedictions & les maledictions de ce saint homme, & s'il les rendit fermes & stables dans la suite des temps, puisqu'il en estoit le principe. Il fit voir deslors de quelle importance il est aux enfans de s'attirer la benediction de leurs peres, & de ne leur rien faire qui les oblige à les maudire.

Mais ce ne sont pas seulement nos peres selon la chair que ce grand exemple nous oblige à respecter; & à ne nous point rire de leurs deffauts, quand ils en auroient de veritables & de grossiers qui feroient rire les autres. Nous avons d'autres peres selon l'esprit, qui sont les Pasteurs de nos ames; & ceux qui travaillent dans l'Eglise. S'ils ont quelques deffauts, comme tout homme en est capable; n'en prenons point un sujet de nous en railler & de les en mépriser. N'en parlons point à nos autres freres, afin qu'ils s'en rient avec nous comme fit Cham. Couvrons-les avec respect aux autres, & couvrons-les aussi à nous-mesmes, ainsi que firent Sem & Japhet. Honorons-lès & pour eux-mesmes & à cause du respect que Dieu veut que nous leur portions; & s'ils semblent par un effet de la fragilité humaine, s'endormir en quelque rencontre, & manquer de conduite, craignons leur réveil; & la juste indignation qu'ils auront, lorsqu'ils verront qu'on leur aura manqué dans une

legere occasion, où ils s'estoient laissez surprendre. NOE.

On sçait ce que dit saint Bernard, qu'il y a des Noés Modernes, c'est-à-dire des Pasteurs qui ne cachent pas leurs deffauts honteux dans le secret de leur maison comme Noé, mais qui les font paroistre si publiquement à la face de tout le monde, que ce seroit en vain que l'on s'efforceroit de les couvrir : *Utinam nobis reliquerint moderni Noé unde à nobis possint aliquatenus operiri! Nunc vero cernente orbe mundi fabulam soli tacebimus ?* Mais les particuliers de l'Eglise qui ne sont point obligez de travailler pour sa conduite, doivent s'en tenir à ce que dit saint Gregoire Pape sur ce sujet, c'est-à-dire, dans le respect & dans le silence : *Sic reprehensibilia magistrorum facta displiceant ut subditorum mens à servanda magisterii reverentia non recedat.* C'est une instruction importante & pour les personnes mesmes qui paroissent le plus avancées dans la pieté, & à qui Dieu semble avoir déja fait éviter, comme à Cham, le deluge qui emporte tous les pecheurs. Ils doivent craindre la legereté qui parut en ce fils maudit, & qui le fit pecher peut-estre plus par indiscretion & par puerilité que par malice.

De morib. epist. cap. 7.

In Iob. p. 645.

Mais si la simple lettre de cette particularité de la vie de Noé nous donne une instruction si necessaire, & qui est d'une si grande étenduë, nous en trouverons encore une plus importante, lorsque nous considererons attentivement la verité qu'elle nous marquoit. Car les Saints Peres, & particulierement saint Augustin, nous dit en plusieurs endroits, que Noé estoit dans cette yvresse mysterieuse, une figure visible de JESUS-CHRIST. C'est luy qui ayant veritablement sauvé le mon-

de du deluge qui perdoit les ames en épargnant les corps, a planté son Eglise comme une vigne, & qui estant comme enyvré de ce calice que son Pere luy presenta, & que son ardente charité luy fit boire pour le salut de ses Elûs, a paru nud dans sa maison comme Noé, c'està-dire, a souffert la mort au milieu de son propre peuple, & s'est dépoüillé de l'humanité qu'il avoit prise, comme il dit dans le Cantique : *Je me suis dépoüillé de ma tunique, comment la reprendray-je.* Ce fut donc alors que la mortalité de sa chair estant découverte, devint un sujet de scandale aux Juifs, & un objet de folie aux Gentils. Mais elle parut en mesme temps comme la vertu & la sagesse de Dieu à ceux qui furent choisis d'entre les Juifs & les Gentils, & qui estoient figurez par Sem & Japhet, qui comprirent que la folie apparente de Dieu estoit plus sage que toute la sagesse des hommes, & que la foiblesse apparente de Dieu estoit plus forte que la force de tous les hommes.

Ainsi l'aisné & le plus petit des fils de Noé, qui figuroient ces deux peuples, porterent sur leurs épaules un vestement pour couvrir la nudité de leur pere ; parce qu'ils adorerent sa passion qui estoit déja passée, & ils l'honorerent comme d'un voile, en reconnoissant que c'estoit par elle qu'ils avoient esté regenerez. Mais ce moyen des enfans de Noé qui marquoit le peuple Juif, & qui n'a point eu ny les privileges de l'aisné en demeurant attaché aux Apostres, ny les avantages du plus jeune, en croyant en JESUS-CHRIST avec les Gentils, vit la nudité de son pere, parce qu'il consentit à la mort du Fils de Dieu, au lieu que les deux ne la virent point, parce qu'ils n'y con-

sentirent pas. Ce fut néanmoins luy qui en donna avis dehors à ses freres, puisque ce fut par les Juifs que ce qui estoit obscur dans les Propheties devint public & manifeste dans le monde. NOE.

Ce fut ainsi que cet enfant mocqueur qui se railla de son pere lorsqu'il dormoit sur la Croix, fut maudit de luy lorsqu'il se réveilla à sa Resurrection, & qu'il le rendit le serviteur de ses freres, puisque l'on voit encore aujourd'huy que les Juifs ne servent au monde, que pour porter l'Ecriture & les Livres de la Loy, où les fideles voyent de toutes parts ce qui les affermit dans la Foy de JESUS-CHRIST, & ausquels les Juifs ne croyent pas eux-mesmes. Ainsi Sem & Japhet n'ont crû en la Passion du Fils de Dieu, qu'en ayant horreur du crime des Juifs qui en furent les Auteurs, & qui pour ce sujet tournant la teste en arriere afin de ne la pas voir, ont esté benis de Dieu. L'effet de cette benediction a esté de multiplier & d'étendre leurs bornes, comme on voit que l'Eglise s'est répanduë par toute la terre.

Mais quelque joye que l'Eglise ressente de se voir ainsi benie de son Sauveur, parce qu'elle n'a veu qu'avec respect la profonde humiliation où il s'estoit abbaissé pour elle ; elle ne laisse pas de voir encore avec douleur parmy ses enfans des imitateurs de ce fils mocqueur, qui n'ont aucun respect pour les extrêmes abaissemens de JESUS-CHRIST, & qui vivent comme les ennemis de sa Croix. Qu'ils voyent avec douleur ces enfans insensez & ingrats, qu'ils voyent la peine qu'ils causent à leur mere s'ils sont insensibles à l'outrage qu'ils font à leur pere, & qu'ils l'entendent avec frayeur leur faire ce juste reproche que son

zele pour la gloire de ſon Epoux luy arrache de ſa bouche. Allez enfans maudits, allez race malheureuſe de Cham, qui avez l'inſolence de mépriſer la nudité de voſtre pere, & de vous mocquer de ce qui vous a donné la naiſſance. Car d'où porteriez-vous le nom de Chreſtiens, ſi JESUS-CHRIST n'avoit bû le Calice de ſa Paſſion, & s'il n'eut dormi dans ſa Paſſion comme en eſtant enyvré? Cependant vous vous raillez de ce qui vous a donné un nom ſi honorable, & que vous ne portez qu'à voſtre condamnation, puiſque les peines temporelles dont Cham fut châtié ſur l'heure, ſont changées pour vous en des peines eternelles: *Ite nunc ſervi Cham; ite quibus viluit nudata caro ex qua nati eſtis: Neque enim eſſet unde vos Chriſtianos appellare poſſetis, niſi Chriſtus bibiſſet Calicem, & dormiſſet in Paſſione, atque ita nudaretur mortalitas carnis ejus: Ideo temporalia flagella non ſentitis quia æterna vos ſupplicia expectant.*

Aug. contra Fauſt. lib. 22.

Gregor. in Iob. p. 663.

Telle fut la Vie du ſaint homme Noé, qui vécut trois cent cinquante ans aprés le deluge, & qui vécut en tout neuf cent cinquante ans. Il ne dégenera point aprés le deluge de la ſainteté qui l'avoit rendu ſi recommandable avant que Dieu inondaſt toute la terre. Il eut cela, comme dit ſaint Auguſtin, de conſiderable dans ſa juſtice, & qui rendit ſa ſainteté plus admirable, qu'il eſtoit ſeul de juſte dans le monde, qu'il ne ſuivit point les exemples de pieté que d'autres luy euſſent pû donner; mais qu'il s'en rendit luy-meſme un modele que les autres devoient imiter: *Ejus ſanctitas eo magis eſt admirabilis, quò prorſus à juſtitia declinante mundo, ſolus juſtus inventus eſt: nec ab*

Epiſt. 142.

alio sanctitatis quæsivit exempla, sed ipse præbuit. NOÉ.
Il vit de toutes parts les égaremens du monde, & il n'y prit aucune part. Chacun suivoit à sa fantaisie ses passions, & ses desirs comme sa loy; mais il suivit toûjours cette loy naturelle de la vraye raison que Dieu avoit imprimée dans son ame : Helas! combien condamnera-t-il un jour ceux qui depuis luy ont eu non seulement la loy écrite, mais la loy mesme de la grace, dictée par la propre bouche du Fils de Dieu; & qui ont si peu de soin de la pratiquer, lorsqu'ils la voyent accomplir avec tant d'amour & tant de zele par tant d'ames saintes, dont au moins ils devroient suivre l'exemple? Que s'ils veulent demeurer confondus avec tant de criminels qui s'écartent de la voye étroite que le veritable Noé leur a tracée, qu'ils voyent dans l'exemple du deluge que la multitude des Chrestiens relâchez qu'ils imitent, ne les sauvera pas; & que le peu de respect & de foy qu'ils auront eu pour les souffrances de leur pere sera puni d'une malediction eternelle.





LA VIE DU SAINT PATRIARCHE ABRAHAM, ET DE SARA SA FEMME.

L'Ordre de l'Ecriture nous porte à écrire maintenant la Vie d'Abraham, ce Pere de tous les fideles, auquel nous appartenons, si nous avons la foy de ce Patriarche, & si nous imitons ses œuvres. On ne voit personne depuis Noé de qui on marque rien d'extraordinaire: & dans tout ce long espace de temps on lit qu'il se commit beaucoup de mal; mais on ne remarque pas qu'il s'y pratiqua beaucoup de bien. Ce redoutable jugement que Dieu venoit d'exercer sur toute la terre en l'inondant d'un deluge, étonna les hommes, mais il ne les changea pas. Le demon qui triomphoit en quelque sorte, lorsqu'il la vit reduite dans cette affreuse solitude, ralluma sa haine à proportion qu'il vit les hommes multiplier & la repeupler, afin de forcer encore Dieu en quelque sorte par leurs excés à les perdre & à les exterminer entierement. Ainsi trouvant dans

leur esprit toute l'entrée qu'il souhaittoit, il n'est pas croyable dans quels desordres il les jetta. Il leur osta tout le souvenir de Dieu. Il se fit rendre les sacrifices qu'ils devoient uniquement à sa haute Majesté; Il leur fit adorer les ouvrages des mains des hommes, & plus les creatures ausquelles il les faisoit offrir de l'encens estoient monstrueuses, plus il se plaisoit d'insulter ainsi à leur foiblesse.

ABRAHAM ET SARA.

Ce n'est pas, comme marque saint Augustin, que Dieu ne se reservast toûjours pendant ces temps d'ignorance & de tenebres, des ames fideles qui luy demeuroient attachées, qui le cherchoient dans la simplicité de leur cœur, qui triomphoient du demon lorsqu'il triomphoit du reste des hommes. Et l'humilité future du Sauveur en qui ils croyoient avant qu'il vint au monde, comme nous croyons en luy depuis qu'il y est venu, leur faisoit vaincre le demon, & tous les efforts par lesquels il tâchoit de les abbattre. Ce fut d'entre ces personnes cachées, comme dit saint Augustin, que Dieu tira Abraham pour le rendre le pere de tout un peuple qui feroit profession seul dans toute la terre, d'y adorer le vray Dieu, & qui auroit horreur de l'idolâtrie. Il estoit fils de Thâré, qui par une longue suite d'ayeux que l'Ecriture rapporte, descendoit de Sem, l'aisné des enfans de Noé. Il avoit pour freres Nachor, & Aran le pere de Loth son neveu.

De Catech. Rudibus. cap. 19.

Ce fut donc d'entre ces trois freres celuy-là sur qui Dieu jetta les yeux pour le rendre le pere d'une longue race, & pour faire que son nom passast avec honneur dans la suite de tous les siecles. Ce fut par luy qu'il commença à faire lui-

re sur la terre les desseins favorables qu'il formoit de loin sur les hommes. Il ne se contenta plus des promesses que jusque-là il leur avoit faites, qui n'estoient que de ne les point perdre par un deluge. Il voulut leur faire d'autres graces à l'avenir, & il vint choisir Abraham, duquel devoit sortir celuy par lequel il devoit nous les accorder.

Les temps donc qu'il avoit marquez pour commencer de loin à faire par son fils le renouvellement du monde, estant accomplis, il appella Abraham. Il luy commanda de sortir de son païs, de quitter sa parenté & de renoncer à la maison de son pere, afin de venir dans une terre qu'il luy montreroit. Il luy promit de le rendre chef d'un peuple puissant, & il l'assura que son nom deviendroit celebre dans tout le monde. Il luy promit qu'il le beniroit; qu'il beniroit tous ceux qui le beniroient; qu'il maudiroit tous ceux qui le maudiroient. Et enfin il l'assura qu'en sa race tous les peuples de la terre seroient benis.

Souvenons-nous dés l'entrée de cette vie que nous sommes du nombre de ces peuples que Dieu promettoit à Abraham de benir dans sa race, c'est-à-dire dans JESUS-CHRIST qui devoit sortir d'Abraham, & qui est appellé son fils. Dieu nous avoit deslors en veuë lorsqu'il parloit à son serviteur. Ainsi nous sommes obligez de jetter les yeux sur nostre pere, afin de voir dans sa conduite ce que nous devons imiter, puisque ce n'est qu'en imitant sa foy que nous devenons ses enfans. Representons-nous donc cette nouvelle sorte d'épreuve, comme dit saint Augustin : *Novum probationis genus.* Puisque jusque-là, on n'avoit rien veu de semblable.

Serm. 68.

On ordonne à un homme qui estoit riche & consideré dans son païs, d'aller tout d'un coup dans une terre inconnuë qu'il ne pouvoit regarder que comme un exil. On engage une personne qui vivoit paisiblement dans son bien, d'entreprendre la fatigue d'un long voyage sans en sçavoir le succés. On veut qu'un homme qui estoit abondant en toutes sortes de biens, devienne tout d'un coup pauvre réellement, en ne luy promettant que des richesses éloignées, qui n'estoient encore qu'en idée & en esperance. On ne luy dit pas mesme le lieu précis où il devoit aller. On luy commande simplement de sortir & de quitter tout, & pour le reste de se reposer entierement sur Dieu, & se décharger sur luy de tout l'avenir. Qui pourroit, dit saint Augustin, se rendre à un tel commandement sans avoir une foy tres-vive? *Quis hoc sine fidei viribus libenter audierit?* ABRAHAM ET SARA. Ibidem.

Cependant ce saint homme n'hesite point. Il ne répond à ce commandement qu'en le pratiquant sur l'heure. Il ferme les yeux à tout, hors à Dieu qu'il suit uniquement comme son guide. Il ne se met point en peine de ce que les sages du siecle pourroient dire de luy & de cette fuite si soudaine. Il veut bien passer pour un insensé à leurs yeux, comme il ne manqua pas de passer pour tel à ces esprits orgueilleux qui estoient alors témoins de sa conduite, & c'est un des premiers exemples de cette sage folie, qui depuis a eu, & a encore tous les jours, tant d'imitateurs dans la loy de grace, sur qui Abraham aura toûjours cet avantage, qu'il a accompli ce grand conseil de l'Evangile, avant

l'Evangile mesme, & sans avoir aucun modele en ce point qu'il pust imiter.

Il quitte donc ce païs d'idolâtres, ce païs de mort pour venir dans une terre de vivans. Il mene avec luy sa femme Sara, & Loth son neveu, qui suivirent ce saint homme avec la mesme incertitude pour l'avenir; mais en mesme temps avec autant de joye de se laisser conduire par Abraham, qu'Abraham en avoit luy-mesme de se laisser conduire de Dieu.

Les heureuses suites qu'eut ce voyage, & l'attache que ces deux personnes eurent à Abraham pour l'accompagner, firent voir deslors quel bonheur trouveroient ceux qui seroient liez avec les serviteurs de Dieu, qui préfereroient leur compagnie à tous les plaisirs du monde, qui ne refuseroient pas d'avoir part à leurs travaux, à leurs exils, & à leurs autres incommoditez. Car en effet, qu'a quitté & Abraham, & Sara, & Loth, qui pust estre comparable à ce qu'ils ont receu depuis? Combien de fois ont-ils reconnu devant Dieu la grace qu'il leur avoit faite de les avoir tirez d'un peuple barbare, pour les rendre à jamais en veneration à tout le peuple de Dieu? Et combien cet exemple sensible doit-il faire voir à ceux qui quittent quelque chose pour Dieu dans le monde; que c'est une grande grace qu'ils reçoivent alors de sa misericorde. lorsqu'il les separe de la compagnie des autres hommes, *Magno Domini munere segregatus*; & qu'au lieu qu'ils ne quittent que de la terre, ils deviennent heritiers du Ciel.

On ne rapporte point ici en particulier le voyage qu'Abraham fit pour venir dans le païs de

Chanaam. Il suffit de dire que Dieu qui voyoit que ce fidele serviteur le suivoit comme son guide sans rien craindre, ne s'appliqua pas moins à le conduire, qu'il fit depuis le peuple Juif dans le desert. Ainsi estant à couvert d'un si divin guide, il arriva heureusement dans la terre où il le vouloit. Estant là, comme marque l'Ecriture, il se fit une tente dans un lieu couvert d'arbres. Un chesne, dit saint Augustin, receut cet étranger sous son couvert, & il n'eut rien autre chose que la main invisible de Dieu pour le deffendre de tous les Chananéens qui regnoient alors dans ce païs, & dont il venoit posseder le Royaume. ABRAHAM ET SARA.

Ce fut sous cette demeure que Dieu qui estoit satisfait de sa grande foy & de son humble obéïssance, luy réïtera pour une seconde fois toutes les promesses qu'il luy avoit faites en le tirant de son païs, & qu'il luy donna de nouvelles assurances que la terre où il estoit entré seroit à luy & à sa race. Mais cet homme admirable qui vivoit sur la terre comme s'il eut esté dans le Ciel, ne s'éleva point de cette promesse. Toute sa joye fut d'avoir obéï à Dieu. Cette terre visible où il l'avoit fait venir, luy faisoit concevoir une autre terre invisible. Il ne regardoit tout le monde que comme un exil. Il saluoit de loin, comme dit saint Paul, cette celeste patrie aprés laquelle il soûpiroit continuellement, & il ne pensa à acquerir rien autre chose dans cette terre qu'il voyoit de ses yeux, qu'un sepulcre pour luy & pour ses enfans.

Ce divin homme qui estoit aussi bien le modele que le pere de tous ceux qui croyent, pouvoit-il mieux nous apprendre que quand Dieu

nous auroit promis en don toute la terre, comme il promit à Abraham celle des Chananéens, nous devrions en user comme luy, & ne l'estimer pas plus que ce saint Patriarche estima la terre qui luy fut promise? Ne devrions-nous pas relever aussi-tost, comme luy, nostre cœur vers le Ciel, pour témoigner à Dieu que nous voulons que ces dons qu'il nous auroit faits, ne nous servent que d'un nouveau moyen, & comme d'un nouveau degré pour rehausser nostre esprit vers le Ciel où il habite, & où nous devons sans cesse habiter en esprit ; ayant une grande indifference pour tout le reste?

C'est là ce que cette grande action d'Abraham, & cette premiere démarche qu'il fit pour obeïr à la voix de Dieu, nous doit apprendre. Si tous les Saints y ont fait tant de reflexion, nous devons y en faire aussi nous-mesmes : Et nous devons en tirer cette importante maxime, que quand Dieu entreprend de nous élever en honneur & en puissance, nous devons toûjours nous humilier, & que nous manquons à la reconnoissance, si aussi-tost que nous nous appercevons de ces faveurs, & ensuite dans tout le cours de nostre vie, nous n'usons envers Dieu de toutes les paroles, de toutes les actions, & de tous les moyens humains par lesquels nous pouvons luy témoigner le profond rabaissement de nostre cœur.

Ce fut donc pour témoigner à Dieu l'anéantissement de son cœur aussi bien que le ressentiment qu'il avoit de ses graces, qu'il est marqué qu'Abraham luy offrit aussi-tost un sacrifice & qu'il éleva un Autel en son honneur. Il ne se contenta point des actions de graces qu'il luy rendoit

doit

doit en secret au fond de son cœur, ny de ses humiliations interieures. Il voulut en donner au dehors des marques publiques, & porter tous ceux de sa maison à suivre son exemple dans le culte qu'il rendoit à Dieu, afin de le reconnoître, comme luy, pour l'unique Auteur de tous leurs biens. Ce fut donc là le premier Autel qui fut érigé à la gloire du vray Dieu dans une terre idolâtre, laquelle devint depuis le siege de la gloire du vray Dieu, & qui ne fut habitée que par ses Adorateurs & par le peuple qui luy estoit particulierement consacré. Il est marqué mesme dans l'Ecriture, qu'à mesure qu'Abraham avançoit dans cette terre; il n'avoit pas si-tost dressé une tente pour s'y mettre à couvert, qu'il pensoit en mesme temps à élever un Autel pour y renouveller ses sacrifices; & pour donner toûjours à Dieu de nouvelles marques de sa reconnoissance & de son amour, à proportion qu'il recevoit de luy de nouvelles preuves de la solidité de ses promesses.

ABRAHAM ET SARA.

L'Ecriture nous marque ensuite que lorsqu'Abraham estoit dans cette terre, il y survint une famine. *Dieu exerça son Athlete*, dit saint Ambroise: & luy ayant déja fait sentir toutes les incommoditez que l'on peut trouver dans une terre étrangere, il y ajoûta encore celle de la faim & du manquement des choses les plus necessaires à la vie. Il apprit en sa personne, comme marque saint Augustin, qu'un fidele qui veut marcher sur les traces d'Abraham, ne doit pas s'attendre à estre heureux en ce monde; & qu'il ne s'y doit proposer que des incommoditez & des maux. Abraham les a soufferts. Son fils Isaac les a endu-

rez aprés luy : Jacob & Joseph en ont fait de mesme ; & en un mot, l'un & l'autre Testament s'accordent en ce point ; de sorte que ce seroit perdre de veuë l'esprit de la foy, que de penser à estre heureux en ce monde ; & de ne pas se tenir pour en endurer les maux, lorsque Dieu permet qu'ils nous arrivent.

L'incommodité de la famine qui estoit une loy à laquelle il falloit ceder, obligea Abraham d'aller en Egypte pour y trouver dequoy subsister. Cet homme admirable dont la foy estoit si éclairée, prévit tout d'un coup que les Egyptiens qui estoient idolâtres, & plongez dans le peché & dans le desordre, ne pouvoient qu'estre à craindre à des gens qui adoroient le vray Dieu, & qui ne tendoient qu'à se retirer du mal. Il apprehenda sagement que le secours qu'il y alloit chercher pour le corps ne nuisist à l'ame. Il fit voir à ceux qui veulent vivre aussi saintement que luy, avec quelle précaution ils doivent voir le monde, lorsqu'ils ont un engagement inévitable de s'y trouver. Et sa précaution toute sainte ne se contentant pas de se fortifier luy-mesme contre ce qu'il prévoyoit rencontrer de fâcheux dans l'Egypte, il fortifia aussi Sara sa femme. Il l'avertit des dangers qu'elle pourroit y courir avec luy, & il l'instruisit de quelle maniere elle devoit répondre à ceux qui s'informeroient d'elle qui elle estoit. Car comme elle estoit parfaitement belle, & que les Egyptiens pourroient en la voyant concevoir pour elle de mauvais desirs ; afin d'empescher qu'ils ne tuassent Abraham lorsqu'ils sçauroient qu'il estoit son mari, & de la pouvoir prendre ensuite pour femme sans scrupule, Abraham con-

ſeilla à Sara, non de dire un menſonge : mais de taire une verité ; c'eſt-dire de cacher qu'elle fuſt ſa femme, & de dire ſeulement qu'elle eſtoit ſa ſœur, comme elle l'eſtoit en effet, au ſens de l'Ecriture, & ſelon l'expreſſion qui luy eſt ordinaire, puiſqu'elle eſtoit ſa niepce ; ſœur de Loth & fille de ſon frere Aram. ABRAHAM ET SARA.

Aprés ces meſures que la Sageſſe humaine pouvoit prendre, Abraham entra dans l'Egypte, mettant en Dieu ſa principale confiance, tant pour la ſeureté de ſa vie, que pour la conſervation de la chaſteté de ſa femme, & ce fut alors qu'on peut dire veritablement qu'il eſpera contre toute apparence d'eſperance. Ce qu'il avoit imaginé arriva. La beauté de Sara frappa tout d'un coup les Egyptiens. Le bruit s'en répandit dans toute l'Egypte, & vint en un moment aux oreilles de Pharaon qui en eſtoit Roy. Il la fit enlever auſſi-toſt, & il ordonna que l'on euſt de grands égards pour Abraham qui paſſoit pour eſtre frere de Sara.

On peut juger des ſentimens d'Abraham lorſqu'il vit ſa femme ainſi ſeparée d'avec luy, & entre les mains des perſonnes qui la preparoient pendant un long-temps, & par toutes ſortes de delicateſſes, pour la rendre digne enſuite d'entrer au lit de Pharaon. Dieu écouta les prieres ſecrettes, & les gemiſſemens interieurs de l'un & de l'autre. Il ſe rendit autant Protecteur de la pureté de Sara que de la vie d'Abraham. Il accomplit d'abord en leurs perſonnes ce qui a eſté écrit depuis, qu'il ne permit pas aux hommes de faire aucun tort à ſes ſerviteurs : *Non reliquit hominem nocere eis.* Ses yeux ſembloient

ne regarder dans l'Egypte qu'Abraham ſeul & ſa famille. Il répandit un long cours de maux ſur Pharaon, & il le frappa de tant de playes qu'il luy fit comprendre qu'on ne touchoit pas impunément à ceux qui eſtoient à luy ; & qu'il ne ſouffroit pas que l'on violaſt la ſainteté du Mariage.

L'Ecriture ne marque point quelles furent ces playes dont Dieu le châtia, & quoy que ce fuſt ou la peſte ou quelque maladie particuliere, il eſt dit ſeulement en un mot, que ces playes furent *tres-grandes* ; & qu'elles ne furent pas pour Pharaon ſeul : mais encore pour toute ſa maiſon.

Tant de maux firent rentrer ce Prince en luy-meſme ; & il eut au moins dans ſon affliction, le bonheur de ſe la rendre utile, & de connoiſtre quelle en pouvoit eſtre la cauſe. Auſſi-toſt qu'il la connut il ne voulut point ſe roidir contre Dieu ; ny s'opiniâtrer malgré tous ſes maux, à contenter un deſir qu'il avoit formé. Il fit venir Abraham, & il ſe plaignit à luy de ce qu'il l'avoit expoſé au peril de tomber, ſans le ſçavoir, dans un adultere. Il luy repreſenta la ſimplicité de ſon cœur, & qu'il avoit ſeulement eu la penſée de prendre Sara pour femme, parce qu'il luy avoit dit luy-meſme qu'elle eſtoit ſa ſœur. Il la luy rendit auſſi chaſte qu'il l'avoit priſe, & il ordonna à ſes gens, qui pouvoient eſtre aigris des maux que leur Prince avoit endurez, d'avoir toûjours pour Abraham & pour ſa femme qui en avoit eſté la cauſe, la meſme conſideration qu'ils avoient euë juſque-là, & de les conduire en paix.

Peut-on mieux voir que dans ce qui arrive à ce Pere de tous les fideles, que Dieu eſt le maiſtre des hommes, & autant des plus grands Princes

que des personnes du commun : Qu'il tourne leurs cœurs comme il luy plaist : Qu'il leur fait avoir de la bonté pour ceux qu'il veut qu'ils traitent bien ; & qu'il les porte à faire ce qu'il veut qu'ils fassent ? Pouvions-nous mieux connoistre que dans ce grand exemple, que toute la terre n'est que pour les Elûs ? Que Dieu fait que les Rois mesmes leur sont en quelque sorte assujettis ; & comme toute l'Egypte sembloit alors n'estre dans l'abondance que pour secourir Abraham, tout le monde aussi ensemble n'est que pour le bien des serviteurs de celuy qui l'a creé ?

ABRAHAM ET SARA.

Abraham donc ayant receu dans l'Egypte non seulement le secours qu'il y avoit esté chercher contre la famine, mais encore tant de marques de la protection de Dieu contre toutes sortes de perils, ne pensa qu'à luy témoigner sa profonde reconnoissance, & l'Ecriture nous marque qu'il s'en retourna au lieu où il avoit d'abord élevé un Autel à la gloire du Seigneur, & qu'il y invoqua son Nom : *In loco altaris quod fecerat prius, & invocavit ibi nomen Domini.*

Ce saint homme que Dieu formoit comme un modele parfait de toutes sortes de vertus, nous apprit dessors combien tous ceux qui voudroient l'imiter & vivre comme ses enfans, devoient avoir soin d'éviter l'ingratitude à chaque nouvelle faveur qu'ils auroient receuë de Dieu. Si donc Dieu à son exemple nous a sauvez de l'Egypte, c'est-à-dire des pieges que le monde nous tendoit ; ne pensons aussi-tost qu'à courir aux Autels comme Abraham, afin d'y invoquer comme luy le Nom du Seigneur ; & reconnoissons de plus en plus la

grace qu'il nous a faite de nous separer d'une nation corrompuë, d'où l'on ne peut s'approcher sans peril, quand ce ne seroit que par une necessité inévitable, & pour trouver un remede aux besoins les plus pressans. Renouvellons alors, comme Abraham, toutes nos bonnes resolutions, & demeurons au pied des Autels, afin que rien n'interrompe les mouvemens de nostre amour.

Lorsque ce saint Patriarche vivoit paisiblement sous ses tentes avec Loth son neveu, il arriva un incident qui troubla leur paix, & qui les separa l'un de l'autre. Car l'Ecriture marque qu'Abraham estoit extrémement riche. Et saint Bernard faisant reflexion sur les richesses qu'il possedoit, avertit ceux qu'il appelle les *nouveaux imitateurs des Saints anciens:* Novos *imitatores Sanctorum veterum*; de ne pas abuser de ce qui est marqué de ce saint Patriarche, & de ne pas dire: Nous ne voulons pas estre plus saints qu'Abraham qui neanmoins possedoit de tres-grands biens. Il nous suffit d'estre comme ce saint homme, qui n'auroit pas esté si aimé de Dieu, si la possession des richesses estoit une chose de soy mauvaise: *Sufficit nobis esse sicut illi fuerunt: neque enim sumus nos patribus meliores. Si culpabilis esset possessio divitiarum; numquam; illi in divitiis tantam à Domino gratiam obtinuissent.*

Ber. de vir. & Mor. Cler. c. 3.

Que l'on prenne garde, dit saint Bernard, de ne se pas tromper, & que l'on distingue les temps du Nouveau Testament & de l'Ancien, où Dieu promettoit pour récompense les biens temporels, pour montrer qu'il en estoit le maître & non le demon, & que c'estoit à luy seul qu'il les falloit demander, & de qui il les falloit

attendre. Comme donc on n'imite pas Abraham dans les ſacrifices exterieurs & viſibles qu'il offroit à Dieu, qu'on ne l'imite plus de meſme, dit ſaint Bernard, dans la poſſeſſion des richeſſes. ABRAHAM ET SARA.

Il eſt vray, dit ce ſaint Docteur, qu'il eſtoit riche, & que néanmoins il eſtoit Saint, & ſi Saint que *nous ne ſerions pas dignes de dénoüer le cordon de ſes ſouliez*: mais le temps de ces richeſſes exterieures eſt paſſé, & depuis que la verité, dont elles n'eſtoient que l'ombre & la figure, nous a éclairez, la pauvreté eſt au contraire devenuë le plus grand treſor des Chreſtiens. Il eſtoit riche au dehors; mais il eſtoit pauvre au dedans de luy. Il avoit des richeſſes mais il n'avoit pas le vice ordinaire aux richeſſes, qui eſt l'orgüeil, puiſque jamais perſonne n'a eſté plus humble devant Dieu que ce ſaint homme. Enfin il eſtoit ſi détaché de tous ſes biens, qu'il fut tout preſt de ſacrifier le fils unique pour lequel il les gardoit: *Erat Abraham in divitiis pauper, humilis, tremens, & obediens. Uſque à Deo pro nihilo habebat illas divitias ut juſſus à Domino filium ſuum immolaret cui ſervabat divitias.* In Pſal. 3.

Que ſi meſme nous voulons conſiderer avec attention ce qui arrive ici à Abraham & à Loth, nous y verrons clairement combien les richeſſes ſont à craindre. Car il eſt marqué que Loth ayant part auſſi à toutes les richeſſes d'Abraham, à cauſe de la fidelité avec laquelle il avoit ſuivi ſon oncle, ce qui luy avoit attiré la benediction de Dieu; la terre où ils habitoient comme étrangers ne pouvoit les contenir; & que les Paſteurs de l'un & de l'autre eurent des querelles entre eux au ſujet

des pasturages, qui avoient peine de suffire à un si grand nombre de troupeaux.

Voilà la premiere fois qu'il est parlé des richesses dans l'Ecriture ; & on y parle aussi-tost de la division qu'elles causent entre les personnes les plus unies, & entre les propres freres. Voilà le vice qui est particulierement attaché aux grands biens, & dont on n'a eu que trop d'exemples dans la suite de tous les siecles ; comme au contraire on a veu que la pauvreté Evangelique, & le renoncement aux biens de ce monde, estoit ce qui procuroit & qui conservoit davantage l'union des cœurs, ainsi qu'il est marqué des premiers fideles, qui n'avoient qu'un cœur & qu'une ame ; parce qu'ils s'étoient deffaits de tout, & qu'ils n'avoient rien qui leur appartinst en propre.

Lors qu'Abraham vit les premieres étincelles de ce feu si dangereux des divisions & des querelles, son ame toûjours tranquille & toûjours occupée de Dieu qui faisoit toutes ses delices, en eut horreur. Il ne put souffrir que l'esprit de division trouvast entrée dans des personnes parmy lesquelles le Dieu de la paix avoit jusque-là habité. Les peuples idolâtres qui les environnoient luy revinrent dans la pensée, comme marque l'Ecriture ; & il ne put endurer que les Chananéens, ou profitassent de leur desunion, en opprimant, comme ils l'eussent pû facilement, des personnes ainsi divisées ; ou qu'ils se scandalisassent de leur discorde. Il donna en cela un grand exemple à ceux qui font profession d'estre particulierement à Dieu, & qui ne laissent pas cependant de faire rougir les personnes mesmes du monde, qui ne voyent qu'avec horreur leurs animositez & leurs

querelles. Ainsi Abraham voulant prévenir ce mal dés la source, dit à Loth : *Je vous prie qu'il n'y ait point de division entre nous ny entre nos domestiques*, & il ajoûta aussi-tost cette raison, qui devroit calmer tous nos differends à nous autres, ou empescher qu'il ne s'en élevast : *Parce*, dit-il, *que nous sommes freres :* FRATRES *enim sumus*. ABRAHAM ET SARA.

Ensuite l'amour de la paix, qui est le plus grand bien de ce monde, & auquel il faut sacrifier tout le reste, portant ce saint homme à tenter tout, afin de la conserver, le poussa malgré luy à faire à Loth la proposition d'une separation, plûtost que d'estre toûjours ensemble & de vivre dans la discorde. Mais pour marquer que dans cette proposition de se separer il n'avoit que la paix en veuë ; & qu'il abandonnoit toutes les considerations humaines & toutes les pensées d'interests, il luy dit : Tout est dans vostre choix : Voyez toute la terre que nous occupons, & choisissez le païs qui vous agréra le plus. Si vous allez à la droite, j'iray à la gauche : Si vous tournez à la gauche j'iray à la droite : Seulement separons-nous afin de conserver la paix.

On ne voit qu'avec douleur l'engagement où se trouve Loth de quitter la compagnie d'un si saint homme, laquelle jusque-là avoit esté pour luy la source de tout son bonheur, & on gemit lorsque l'on se le represente sur le point de luy dire les derniers adieux. Cependant il semble par l'Ecriture, que Loth ne fut pas assez touché de cette proposition d'Abraham, & qu'il ne fremit pas d'horreur quand il entendit seulement dire qu'il se falloit separer. Il semble qu'il ferma trop le cœur aux raisons si pressantes qui le devoit en

tenir lié, pour ainsi dire, par une sainte attache à son oncle, & qu'il les ouvrit trop pour considerer la beauté du païs qu'il choisit pour sa demeure. Il vit avec trop de plaisir toute la terre de Sodome & de Gomorrhe qui avoit un agrément tout particulier, & sans consulter autre chose que ses sens, il se détermina en quittant le plus saint homme qui fut sur la terre, d'aller demeurer avec les plus méchantes gens qui vécussent alors dans le monde. Car l'Ecriture rend ce témoignage au peuple de Sodome & de Gomorrhe, chez qui Loth choisit sa demeure, qu'il n'y en avoit point de plus corrompu sur la terre.

Nous sommes redevables à l'Ecriture Sainte de ce que dans la vie de ces grands Hommes qu'elle nous rapporte, elle nous marque également & leurs vertus & leurs deffauts, afin que les unes nous excitent à les imiter, & que les autres nous empeschent de tomber dans de pareilles fautes. Car il n'y a personne qui faisant reflexion sur les malheurs qui arriverent depuis au saint homme Loth, quoy qu'il soit toûjours demeuré juste, n'apprehende de se separer trop legerement de la compagnie des personnes qui sont à Dieu, lorsqu'il y a esté engagé une fois, & qui ne soit forcé de connoistre qu'en quittant indiscrettement les gens de bien, on se met comme Loth, au hazard de tomber dans la compagnie des méchans, qui nous exposent à de grands perils. C'est à chacun à se rendre cet exemple utile; & à ne separer pas aisément ce que Dieu a joint. Il faut qu'ils disent en ces rencontres ce que Loth devoit dire alors à Abraham. Moy, me separer d'avec vous? Je ne le feray jamais. Remediez

aux divisions par telle autre voye qu'il vous plaira. Je renonce plûtost à troupeaux & à tout ce que je possede, que de renoncer à l'union que jusqu'ici j'ay euë avec vous, & qui m'a esté si avantageuse. Ainsi je vous redis en un autre sens ce que vous venez de me dire : Allez à droite : Allez à la gauche ; tournez, choisissez quel costé il vous plaira, je vous suivray par tout, & je mettray tout mon bonheur à ne vous point perdre de veuë.

ABRAHAM ET SARA.

Lors donc que la division de ces deux personnes se fut faite de cette sorte, Dieu voulut recompenser aussi-tost la moderation avec laquelle Abraham avoit cedé à son neveu ce qu'il y avoit de plus agreable, il ne voulut pas souffrir que ce qu'il avoit laissé de si bon cœur, pour le seul bien de la paix, quoy que ce fut à luy seul qu'il luy eut esté promis d'abord, luy échapast dans la succession des temps. Il luy confirma la promesse qu'il luy avoit déja faite de luy donner toute cette terre ; & il l'assura que non seulement ce beau païs de Pentapolis que Loth venoit de choisir, & qu'il luy avoit si genereusement cedé, mais encore toute la terre où il estoit, quelque grande & quelque étenduë qu'elle fust, luy appartiendroit un jour ; Voulant comme dessors marquer qu'il rendroit au centuple ce que l'on abandonneroit par un principe de pieté, & que bien loin de perdre ce qu'il sembloit qu'on perdoit pour Dieu, on le retrouvoit au contraire avec avantage. Abraham répondit à cette nouvelle promesse de Dieu à son ordinaire, c'est-à-dire, en s'humiliant profondement devant luy, & en dressant un nouvel Autel en son honneur, pour faire voir

de toutes parts des monumens eternels de sa pieté & de sa reconnoissance.

Mais lorsque ce saint homme Abraham estoit comblé de Dieu de nouvelles graces pour la vertu qu'il avoit témoignée dans sa separation d'avec Loth, Loth au contraire commença bien-tost à sentir les fâcheuses suites de la faute qu'en cela il avoit faite. Comme il n'avoit pas assez examiné quelle estoit l'impieté des personnes avec qui il avoit choisi sa demeure ; & qu'il s'estoit trop laissé aller dans ce choix à la satisfaction de ses yeux & à des agrémens qu'il devoit combattre, il se vit bien-tost aprés enveloppé dans la ruïne de ce païs, & sans le secours de celuy-là mesme qu'il avoit quitté un peu trop inconsiderément, il seroit peut-estre peri sans ressource. Car l'Ecriture marque que quatre Rois assemblerent toutes leurs troupes pour combattre les cinq Rois de Pentapolis, c'est-à-dire de Sodome, de Gomorrhe & des trois autres Villes qui estoient dans cette admirable vallée.

Il semble, comme remarquent les Saints Peres, que Dieu en persecutant de cette sorte les Sodomites, se faisoit un effort à luy-mesme pour porter ces peuples corrompus à rentrer en eux par la veuë des maux qu'ils enduroient. Il arme d'autres hommes contre eux avant que de s'armer luy-mesme : & il veut se servir du ministere d'autres impies pour punir ces impies de leur malice, afin de les épargner, & de ne pas mettre sa main sur eux. Aprés donc que le Roy de Sodome & de Gomorrhe, & des trois autres Villes eurent fait quelque resistance à ceux qui les assiegeoient ; ils furent enfin obligez de ce-

der, & il est marqué qu'ayant creusé dans une grande vallée des puits de soulphre & de bitume pour y faire tomber leurs ennemis, ils y tomberent eux-mesmes en leur tournant le dos pour s'enfuïr, & qu'ils furent ainsi surpris dans leurs propres pieges. ABRAHAM ET SARA.

Il n'y eut que les Rois de ces cinq Villes qui à peine se sauverent ; tout le reste fut tué ou emmené captif, aussi bien que Loth, qui fit voir par cet exemple redoutable, que lorsque l'on voudroit vivre avec les méchans, on se mettoit au hazard de courir les mesmes perils, & d'estre frappé des mesmes jugemens de Dieu. Peut-estre que lorsqu'on l'emmenoit ainsi prisonnier avec toutes ces richesses qui avoient esté la cause de sa separation d'avec Abraham, il fit quelque reflexion sur la trop grande facilité qu'il avoit témoignée en cette rencontre, & qu'il gemit en se souvenant que s'il fut demeuré ferme avec son oncle, il ne seroit pas tombé dans cet effroyable malheur.

Mais Dieu n'abandonna pas ce juste parmi les injustes, & il se servit pour le sauver de son serviteur Abraham. Car un homme échappé du combat l'estant venu avertir de l'état des choses, Abraham ne pensa aussi-tost qu'à secourir son neveu dans son malheur. Il ferma les yeux à toute autre consideration. Il ne dit point que Loth s'étoit attiré cette captivité luy-mesme, & qu'il souffroit en cela ce qu'il avoit tres-justement merité. Il ne dit point cruellement que puisqu'il s'estoit separé de luy pour estre à luy seul, qu'il pensast aussi luy seul à se sauver, & qu'il l'avoit dégagé luy-mesme de la necessité de courir à son secours.

Ce cœur plein de charité pour Dieu & pour les hommes n'écouta que la voix de sa tendresse, qui le pressa de donner promptement à Loth l'assistance qu'il pouvoit de loin attendre de luy. Il disposa promptement ses gens en bataille : Il en prit trois cent dix-huit par un choix qui a toûjours esté regardé comme rempli de mysteres : il les ordonna ; il les divisa en trois corps. Il fit voir qu'au besoin il sçavoit faire autre chose que de dresser des Autels pour adorer Dieu, & que la pieté & la force militaire n'estoient point deux choses incompatibles. En un mot il fit paroistre tant de vigilance, tant de sagesse, & tant de courage, qu'ayant surpris inopinément & en desordre ces Rois victorieux, & tout enflez de leur bonheur, il fondit sur des troupes qu'une trop grande assurance, & que l'abondance de leurs dépoüilles avoit reduites comme dans une profonde yvresse, il les tua, il poursuivit fort loin ceux qui fuyoient, il retira Loth d'entre leurs mains avec tout ce qu'ils luy avoient enlevé & sauva le reste du peuple.

Ce fut ainsi que ce saint homme reconnut qu'encore que Dieu luy eut promis cette terre, il ne seroit pas neanmoins dispensé d'y livrer de grands combats, & il apprit par cette glorieuse deffaite aux Pasteurs de l'Eglise qu'il figuroit, le zele qu'ils devroient avoir à l'avenir pour combattre les ennemis de Dieu ; & pour retirer d'entre les mains du demon par leur vigilance & par leur courage, ceux qu'il emmenoit déja comme son butin & comme ses dépoüilles. Car il y a dans l'Eglise des personnes qui ressemblent à Loth en ce point, qui ne commettant

point de mal & vivant d'une vie reglée, sont neanmoins en danger de se perdre quelquefois, en ce qu'elles demeurent au milieu d'autres gens qui vivent mal. Il semble que le demon les trouvant avec ceux qui luy appartiennent, il pretend aussi avoir droit sur eux, comme Chodorlahomor, un de ces quatres Rois qui avoit droit sur les Sodomites qui s'estoient soustraits de son pouvoir, pretendoit aussi avoir droit sur Loth qui se trouvoit parmi eux. Ce sont ces ames qui doivent exciter le zele & la charité des Pasteurs de l'Eglise, afin qu'ils s'efforcent d'arracher au demon ceux sur qui il pretend avoir un injuste empire.

ABRAHAM ET SARA.

Comme cette guerre d'Abraham est l'unique que l'Ecriture nous rapporte, & la premiere dont elle a parlé, les Saints Peres se sont beaucoup appliquez à la considerer. Ils ont pris plaisir de voir dans ce premier modele, combien Dieu témoignoit alors que c'est luy seul qui fait pencher la victoire du costé qu'il luy plaist, & qu'il est vrayment, & par un titre particulier, le *Dieu des batailles*. Ils ont souhaitté que Dieu les assistast contre leurs ennemis invisibles, du mesme secours qu'il donna alors à Abraham contre ses ennemis visibles. Ils ont appris de luy à ne mettre pas leur confiance dans leurs propres forces; mais dans la vertu de la Croix, que selon eux, Abraham figura alors par ce nombre mysterieux de trois cent soldats qu'il choisit, que l'on marque par la lettre grecque T, qui de toutes les lettres ressemble plus à une Croix. Ce sont les sentimens que saint Paulin nous represente de luy-mesme par ces paroles: *Ferat nobis opem Deus; non tra-*

Paulin. p. 363

dat nos desideriis nostris, & adversus carnem sanguinem, diabolum & mortem det nobis victoriam sicut Abrahæ dedit adversus quatuor Reges quos ille fidei pater hoc mysterio superavit. Sed sicut ille non multitudine legionum sed jam tum in Sacramento Crucis, cujus figura per litteram græcam T. *numero* 300. *exprimitur, adversarios Principes debellavit, ita nos non nostris opibus sed unica Crucifixi scientia freti, elevemus oculos nostros ad ipsum qui salvos facit sperantes in se.*

Que si nous apprenons d'Abraham à ne mettre nostre confiance qu'en Dieu, lorsque nous combattons nos ennemis, nous apprenons aussi de luy à luy rendre nos actions de graces aussitost qu'il nous a fait remporter la victoire. Car on ne doit pas douter qu'Abraham n'eut coûtu à son ordinaire ériger un Autel à Dieu, & luy offrir en ce mesme lieu un sacrifice, si Dieu n'y eut pourveu luy-mesme, en suscitant un homme incomparable, c'est-à-dire le fameux Melchisedech, mais dont la reputation n'est venuë que de cette action unique, & dont devant ny aprés on n'a plus oüi parler,

Ce saint homme qui s'estoit conservé dans la justice & dans la sainteté au milieu des idolâtres, estoit Prestre & Roy de la Ville de Salem, qui fut depuis la celebre Jerusalem. Il vint au devant d'Abraham lorsqu'il revenoit de la deffaite de Chodorlahomor & des autres Rois qui l'avoient accompagné, & il offrit à Dieu du pain & du vin comme un sacrifice d'action de graces. Il benit Abraham, comme tenant en ce point la place de Dieu mesme, puisque ce n'estoit qu'en cette qualité qu'il pouvoit estre

estre plus grand qu'Abraham. En benissant Abraham il rendit gloire au Dieu dont il estoit le Sacrificateur & le Ministre, & il ne crut pas que ce fust deshonorer Abraham, que de ne luy pas attribuer à luy-mesme la gloire de cette victoire, mais seulement à Dieu qui l'avoit soûtenu de sa protection toute-puissante. Et pour accomplir encore la troisiéme fonction de son Sacerdoce, qu'il avoit déja commencée en offrant son sacrifice, & en benissant Abraham, il voulut bien encore recevoir de ce saint Patriarche la disme de tout ce qu'il avoit remporté du butin des ennemis; établissant dessors ce droit si ancien & si juste, de donner à Dieu la dixiéme partie de ses biens. ABRAHAM ET SARA.

On doit d'autant plus s'arrester à considerer cette action de Melchisedech, que ce saint homme alors, selon le sentiment de tous les Saints Peres, estoit la figure de JESUS-CHRIST & de son sacrifice non sanglant. Il estoit Prêtre, & David a dit long-temps aprés de JESUS-CHRIST qu'il estoit Prestre, non selon l'ordre d'Aaron, qui offroit des sacrifices sanglans; mais selon l'ordre de Melchisedech. Non seulement il estoit Prestre; mais encore il estoit Roy, comme JESUS-CHRIST a allié le Sacerdoce avec la Royauté dans sa personne. Il est le veritable Roy de Jerusalem, c'est-à-dire de la justice & de la paix. L'un & l'autre n'a eu aucune genealogie sur la terre, & selon saint Paul, ils ont esté sans pere *Hebr 7. 2.* & sans mere. L'un & l'autre est un Prestre éternel & a offert un sacrifice non sanglant. Melchisedech a offert du pain & du vin; comme JESUS-CHRIST estant sur le point de triompher des demons, a offert du pain & du vin qui est ce sacri-

fice adorable & veritable qui se perpetuë tous les jours sur nos Autels, & qui est vrayment selon l'ordre de Melchisedech; au lieu que le sacrifice sanglant que JESUS-CHRIST offrit sur la Croix, estoit plûtost selon l'ordre du grand Prestre Aaron. Ainsi nous voyons ce mystere de foy que nous celebrons tous les jours, prédit avant tant de siecles & du temps mesme du Pere des fideles, qui ayant respecté dans Melchisedech, celuy qu'il figuroit, nous fait voir quel respect nous devons nous autres avoir pour la verité mesme, & avec quel tremblement nous devons assister au sacrifice de nos Autels.

Mais nous obmetterions ici une des plus grandes gloires d'Abraham dans cette victoire, si aprés avoir fait voir quelle fut d'abord sa pieté envers Dieu, nous ne montrions ensuite quelle fut sa generosité envers les hommes. Car il est marqué que le Roy de Sodome estant penetré de la grace qu'il venoit de recevoir d'un secours qu'il luy avoit apporté si à propos, ne crut pas pouvoir mieux luy en témoigner sa reconnoissance qu'en le priant de garder pour luy tout ce qu'il avoit retiré d'entre les mains des ennemis. Il luy dit seulement cette parole admirable, & qui est encore plus propre pour les Princes de l'Eglise, que pour ceux qui gouvernent les Estats: *Donnez moy les ames, & prenez le reste pour vous.* Mais Abraham opposant une generosité incomparablement plus grande à la generosité de ce Prince, jura en levant la main au Ciel, par une forme de serment qui est de luy passée jusques à nous, & il prit à témoin le Dieu du Ciel & de la terre, à qui proprement appartient tout ce qu'ils renferment, qu'il ne

prendroit pas la moindre chose de ce qui estoit à ce Roy & à ses Sujets, de peur, ajoûta-t-il, qu'il ne se glorifiast d'avoir enrichi Abraham. ABRAHAM ET SARA.

Cette ame si genereuse ne voulut pas donner la moindre occasion de laisser croire, que ç'eut esté le desir du butin qui l'eut porté à aller attaquer ces ennemis. Il auroit crû ternir tout l'éclat de cette action s'il y eut meslé le moindre interest. C'estoit la seule compassion qu'il avoit pour ces captifs qui l'avoit poussé à cette entreprise; & non l'esperance des dépoüilles. Il ne se contenta pas de leur avoir rendu la liberté, il voulut encore leur rétablir leurs biens. Il n'eut pas crû pouvoir les leur retenir sans injustice, & sans vendre lâchement & cruellement à des pauvres le plaisir qu'il leur avoit fait. Il auroit rougi de se rendre redevable de la moindre chose à la liberalité d'un Prince, parce qu'il estoit plus accoûtumé à faire du bien que d'en recevoir. Il eut craint aussi en recevant quelque recompense de cette deffaite, de s'en regarder luy-mesme comme l'Auteur, & de n'en pas assez rapporter la gloire à Dieu.

Ainsi tant de veuës differentes, & le desir qu'il avoit de rendre ces idolâtres témoins de son desinteressement luy fit refuser ces offres, qui estoient d'autant plus capables d'ébranler une ame moins solide que la sienne, que l'on voit souvent que des personnes qui ne penseroient pas d'eux-mesmes à faire quelque lâcheté, s'y laissent aller neanmoins lorsque les autres les en pressent. C'est pourquoy cet homme admirable, que nous devons regarder comme nostre pere, nous fait voir avec quelle indifference & quel mépris il faut considerer tou-

tes les choses de ce monde, sans nous laisser aller aux persuasions de ceux qui nous porteroient à blesser nostre generosité en la moindre occasion. Il nous apprend à rejetter, comme luy, avec horreur, les moindres apparences de l'avarice, & à élever nos mains vers le Ciel, c'est-à-dire, comme l'interprete saint Ambroise, à ne rechercher que les choses qui sont au dessus de ce monde, & à laisser aux ames viles & mercenaires la recherche des biens d'ici-bas

Lib. 1. de Abrah. c. 8.

Lors qu'Abraham fut de retour chez luy, il semble que Dieu fut comme touché de tant de vertus qu'il venoit de faire paroistre dans cette guerre que la charité luy avoit fait entreprendre pour la deffense de Loth. Il luy apparut pendant la nuit: & pour le fortifier contre la sage crainte qu'il pouvoit avoir, ou à cause du voisinage de tant d'ennemis qu'il venoit de combattre, & qui pouvoient faire encore de nouveaux & de plus grands efforts, ou à cause de l'envie des peuples mesmes qu'il venoit de sauver, & qui prendroient peut-estre dans la suite quelque ombrage de sa presence & de sa force; il luy declara qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il se chargeoit luy-mesme d'estre sa protection. Le desinteressement qu'il avoit témoigné ensuite de cette victoire, sembla porter Dieu à luy dire qu'il vouloit estre luy-mesme sa recompense: *Ero merces tua magna nimis*; c'est-à-dire une recompense qui non seulement seroit proportionnée à la grandeur d'Abraham & de sa foy: mais encore plus à la grandeur de celuy qui le vouloit recompenser, & qui ne fut pas moindre que Dieu mesme. Ce saint homme ne parut point s'éblouïr de cette

promesse. Mais comme d'un costé sa foy n'en pouvoit douter, puisqu'il regardoit Dieu comme le Maistre absolu de toutes choses; il voulut de l'autre luy representer avec le profond respect qu'il avoit pour luy, à quoy luy serviroient ces biens qu'il luy promettoit, puisqu'il n'avoit point d'enfant pour les luy laisser aprés sa mort, & que le fils d'Eliezer, qui estoit son œconome, seroit l'heritier un jour de tout ce qu'il possedoit. ABRAHAM ET SARA.

Dieu alors par une bonté qui fait voir avec quelle promptitude il remedie aux peines de ceux qui sont à luy, luy répondit que seurement ce ne seroit point le fils d'Eliezer qui seroit son heritier; mais l'enfant mesme qui sortiroit de luy. Et le faisant sortir de sa maison; il luy commanda d'élever les yeux au Ciel & d'en compter s'il le pouvoit, les étoiles, & il l'assura en mesme temps que sa race seroit de la sorte; c'est-à-dire, qu'elle seroit innombrable comme les étoiles, qu'elle seroit toute celeste & élevée de la terre comme les étoiles le sont; qu'elle seroit stable & eternelle, comme les étoiles sont permanentes; & enfin qu'elle seroit glorieuse & éclatante dans tout le monde comme le sont les étoiles pendant l'obscurité de la nuit.

Ce sont toutes ces qualitez qui ont fait dire aux Saints Peres, qu'il ne faut pas tant regarder par cette race d'Abraham les Juifs qui sont sortis de sa chair; que les Chrestiens qui ont imité sa foy; & qu'ainsi si nous sommes de ce nombre, nous voyons par cette comparaison dont Dieu se sert, qu'il nous y apprend par avance ce que saint Paul nous a dit depuis, que nous devons estre dans les tenebres de ce monde comme des astres toûjours brillans qui n'ont nulle part

aux desordres de la terre, & qui brillent continuellement devant celuy dont elles ont receu toute leur beauté, & tout l'éclat de leurs feux.

Ce fut alors que l'Ecriture marque qu'Abraham eut cette grande foy aux paroles de Dieu, quoy que contre toute sorte d'apparence, *& que cette foy luy fut imputée à justice.* C'est pourquoy, aprés ce témoignage si formel du Saint Esprit, il ne faut pas regarder comme une marque de défiance ce qu'il dit ensuite à Dieu lorsqu'il luy promettoit toute la terre de Chanaan: *Seigneur mon Dieu, comment pourray-je sçavoir que je posséderay cette terre?* Ce n'estoit que pour apprendre de luy comment s'accompliroit un jour ce qu'il croyoit déja sans le voir; & pour engager en quelque sorte Dieu par une alliance solemnelle, à luy tenir la parole qu'il luy donnoit, nonobstant tous les déreglemens de sa race qu'il pouvoit prévoir.

Dieu se rendit au desir de ce juste; & pour faire cette alliance avec luy, il luy ordonna de prendre une genisse de trois ans, une chévre aussi & un belier de trois ans, avec une Tourterelle & une Colombe. Abraham obéït aussi-tost; il partagea ces bestes en deux; il mit les deux moitiez l'une auprés de l'autre, & il laissoit un passage entre-deux; mais il est marqué qu'il ne divisa point la Tourterelle ny la Colombe. Et lorsque les oiseaux du Ciel venoient sur ces bestes mortes, Abraham les en chassoit. Le soir lorsque le Soleil fut couché, Abraham tomba dans un sommeil mysterieu. Il fut saisi d'une extrême horreur qui le remplit de tenebres; & ce fut dans ce sommeil que Dieu luy revela tout ce qui devoit arriver à sa race. Il luy dit qu'elle

seroit étrangere dans un païs qui ne luy appartiendroit pas, qu'on la reduiroit en servitude, & qu'on l'affligeroit pendant quatre cent ans; mais qu'ensuite il la vengeroit de l'injustice de ceux qui l'auroient injustement opprimée, & qu'elle sortiroit de leur païs chargée d'une infinité de richesses. Que pour luy il mourroit dans une heureuse vieillesse, mais que les pechez de ceux dont il promettoit la terre à sa race, n'estoient pas encore montez jusqu'à leur comble. Il parut ensuite à Abraham dans cette nuit obscure & tenebreuse comme une fournaise ardente au milieu de ces bêtes qu'Abraham avoit Divisées, & Dieu en ce moment fit son alliance avec luy, & luy promit solemnellement de donner à sa race toute cette terre où il estoit, depuis le fleuve de l'Egypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate.

Tout estoit remply de mysteres dans cette action que Dieu ordonna à Abraham, & en luy revelant ce qui devoit arriver à sa race, il luy découvroit en mesme temps ce qui devoit arriver à toute l'Eglise jusqués à la fin du monde. C'est ce que saint Augustin nous developpe admirablement de cette sorte. Cette Genisse, ce Belier & cette Chévre, dit-il, marquoient les Chrestiens charnels, comme la Colombe & la Tourterelle marquoient les spirituels. C'est pourquoy il est dit que chacun des animaux estoit de trois ans, pour nous figurer qu'encore que les Chrestiens soient charnels, ils ne laissent pas de croire le Mystere de la Trinité, au Nom de laquelle ils ont receu le Baptême. Ces bestes, dit saint Augustin, sont divisées; parce que les personnes charnelles de l'Eglise ont toûjours des divisions

Serm. 54. De Temp.

les uns contre les autres : mais la Colombe & la Tourterelle ne furent point divisées ; L'Esprit Saint qu'elles figuroient & qui fait gemir les spirituels, est un Esprit d'union & de paix. Ils n'ont tous qu'un cœur & qu'une ame ; Ils sont unis entr'eux comme ils sont unis avec Dieu, dont rien, comme dit saint Paul, ne peut les separer, au lieu que les personnes charnelles sont divisées & entr'elles & avec Dieu, souvent pour les plus legeres choses du monde. Abraham chassoit les oiseaux du Ciel qui venoient fondre sur ces bestes, pour nous apprendre à nous-mesmes avec quelle promptitude nous devons rejetter les pensées mauvaises dont les demons veulent corrompre la pureté de nos sacrifices.

Greg. in Iob. p. 420.

Ce sommeil, cette horreur, cette nuit profonde & tenebreuse, & cette fournaise ardente qui passoit au travers de ces bestes, marquoient, selon les Peres, la fin du monde, la frayeur dont nous y serons saisis, & le feu qui consumera tout le monde. Abraham en est frappé de terreur luy-mesme, pour nous faire voir par avance ce que saint Pierre a dit depuis ; Si le juste à peine sera sauvé, où le pecheur & l'impie pourront-ils paroistre ? Ainsi, comme dit saint Augustin, réveillons-nous avec Abraham : prévoyons comme luy ce qui nous doit arriver. Ayons l'esprit plein de cette nuit derniere & de cet embrasement universel de tout le monde. Que ces étangs de feu où les pecheurs, où les lâches & les tiedes seront précipitez nous frappent de terreur. Craignons utilement ce que les plus Saints seront alors forcez de craindre, & ce que les méchans craindront inutilement ; Efforçons-nous dés maintenant de

n'estre pas trouvez au rang de ces bestes grossieres, qui ayant vécu dans les divisions & dans les querelles, seront jettez dans les flammes qui ne finiront jamais; mais aprés avoir imité la chasteté des Tourterelles, le gemissement & la simplicité de la Colombe, esperons de Dieu ces aisles bien-heureuses qui nous éleveront au Ciel, & par lesquelles, selon saint Paul, nous serons enlevez dans les nuës pour aller au devant de JESUS-CHRIST au milieu de l'air, & demeurer eternellement avec Dieu. C'est là le partage de ceux qui seront vraiment enfans d'Abraham, & qui selon la prediction que Dieu fit à ce saint Patriarche, se regarderont comme des étrangers sur la terre.

ABRAHAM ET SARA.

Aprés tant de promesses que Dieu avoit faites à Abraham de cette longue posterité qui devoit remplir toute la terre, il se passa dix années sans que l'on en vist aucune marque; & Sara femme d'Abraham demeuroit toûjours dans sa sterilité ordinaire. C'est ce qui l'obligea peut-estre par un secret instinct de Dieu, comme l'ont cru quelques Peres, à proposer à son mari d'avoir d'Agar des enfans qui pussent estre les heritiers de ses biens. Il semble que par sa grande vertu elle s'oublia elle-mesme & sa propre dignité, pour vouloir bien agréer qu'une servante receust par ses enfans l'heritage qui avoit esté promis à son mari: & sa pieté envers Dieu estoit telle, qu'elle se mit peu en peine comment & par quelles personnes la parole de Dieu fut executée, pourveu qu'elle le fust, quand mesme elle n'y contribuëroit rien autre chose que ses desirs. Des personnes jalouses de leur interest & de leur

gloire n'auroient eu garde de ceder alors un si grand droit, & d'élever une servante au rang de femme dans un temps où il estoit permis d'en avoir plusieurs. Son respect pour Dieu, son amour pour son mari, effacerent de son esprit tous les sentimens de l'envie. Elle ne pensa point à ce qui la regardoit dans son particulier pour ne s'occuper que de ce qui regardoit l'accomplissement des ordres de Dieu, qu'elle croyoit devoir s'accomplir de la sorte, & la satisfaction de son mari. Ce qui fait voir que l'on ne doit pas s'étonner si Dieu pour récompenser tant de vertus, la rendit ensuite feconde elle-mesme, & luy fit avoir un fils qui chassa de l'heritage celuy d'Agar.

Ce n'est pas, comme remarquent les Peres, qu'il ne parut peut-estre un peu trop de précipitation dans Sara; & que dix années d'attente lasserent sa foy & sa patience, qui demeura toûjours ferme & inébranlable dans Abraham, & qui fit qu'il ne se rendit qu'avec peine à la proposition de Sara. Ce qui fait admirer à saint Augustin cet homme incomparable qui usoit si sagement des femmes sans la moindre atteinte de l'intemperance : *O virum viriliter feminis utentem, conjuge temperanter; ancilla obtemperanter, nulla intemperanter.* Et comme ce petit mouvement d'impatience dans Sara, fut peut-estre puni ensuite par le mépris qu'Agar témoigna contre sa maistresse; on vit dans ce grand exemple ce que les peres & les meres Chrestiennes devoient craindre dans la suite, & que si elles témoignoient trop d'ardeur pour avoir des enfans, elles trouveroient peut-estre un jour dans ces enfans mesmes la peine de leur impatience,

August. de Civit. Dei. lib. 16. c. 25.

& le châtiment de leurs desirs précipitez. ABRAHAM ET SARA.

Sara fut touchée jusqu'au fond du cœur du mépris qu'Agar témoigna pour elle, & elle fit voir que les ames les plus innocentes & les plus saintes n'étoient pas insensibles aux outrages qu'elles recevoient de la part des personnes qui leur estoient les plus obligées, & qui abusoient mesme de l'honneur qu'elles leur faisoient pour s'élever ensuite contre ceux de qui elles l'avoient receu. Car que ne devoit point se promettre Sara d'une servante qu'elle élevoit à cette haute dignité, & comment ne pouvoit-elle pas s'en promettre un renouvellement de respect & d'affection?

Cependant pour faire voir combien la prudence humaine est toûjours aveugle, & combien elle se trompe dans ce qu'elle croit avoir le mieux projetté; elle éprouva tout le contraire. Elle vit accomplir ce que Salomon n'a prédit que long-temps aprés, qu'il n'y a rien de plus insupportable qu'une servante lorsqu'elle est devenuë l'heritiere de sa maîtresse; *Ancillam cum fuerit hæres Dominæ suæ:* Elle nous fit voir que c'est souvent par les personnes qui nous sont le plus obligées que nous sommes le plus maltraittez, & elle apprit à tous les siecles qu'il est toûjours dangereux d'élever en honneur ces sortes de personnes qui ont naturellement l'ame trop basse pour supporter le poids de gloire dont on les accable. Ainsi se voyant enfin poussée à bout par cette Egyptienne que Pharaon luy avoit peut-estre donné, elle vint porter aux oreilles de son mari des plaintes qu'elle avoit longtemps étouffées dans elle-mesme. Elle luy representa qu'il avoit tort de voir de ses propres yeux ces traittemens d'une servante à son égard, & de

les souffrir. Elle rendit Dieu mesme le Juge de sa cause, & le pria de luy rendre justice : *Judicet Dominus inter me & te.* Abraham appaisa cet esprit malade par la douceur de ses paroles. Il fit voir aux maris quelle condescendance ils doivent avoir pour les foiblesses de leurs femmes, le soin qu'ils devoient avoir de remedier promptement aux chagrins qui les inquietoient. & combien ils devoient procurer sur toutes choses la paix & l'union dans leur maison ; afin de trouver entr'eux une consolation reciproque, & de répandre mutuellement leur cœur l'un dans l'autre. Il luy representa que s'il eut veu un de ses serviteurs la maltraitter qu'il ne l'auroit pas enduré ; qu'il auroit bien sceu le châtier & y apporter le remede ; mais que comme c'estoit une servante, il reservoit cela à ses soins, & qu'il la luy abandonnoit pour la traitter comme elle le jugeroit à propos.

Ce fut donc alors que Sara commença, comme dit l'Ecriture, d'affliger Agar. La servante persecuta long-temps la maistresse, & la maistresse à son tour persecuta la servante. L'une avoit tourmenté l'autre par un excés d'insolence ; & Sara tourmenta ensuite Agar par une juste severité. Car à Dieu ne plaise, dit saint Augustin, que cette sainte femme traittast de la sorte Agar par un esprit de vengeance. Elle aimoit trop celle qu'elle avoit voulu par une pure bonté rendre mere au lieu d'elle, pour la haïr ensuite avec quelque cruauté. Elle fit voir qu'il pouvoit y avoir des coleres justes, & des especes de duretez tres-salutaires, & qu'il y avoit quelquefois des ames orgüeilleuses & rebelles que les Pasteurs de l'Eglise que Sara representoit, se trouveroient

obligez de traitter de cette sorte pour dompter leur fierté, & pour les reduire dans leur devoir; employant charitablement des menaces, des reprimendes & des maux mesmes passagers, pour en prévenir d'autres qui n'auroient jamais de fin. C'est avec cet esprit de douceur que Sara persecutoit Agar, si on peut appeller persecution un chastiment fait avec tant de sagesse. ABRAHAM ET SARA.

Il semble que cette admirable femme prévoyoit par avance dans l'orgüeil de cette mere future, la ferocité du fils qui en devoit naistre; & imitant en ce point Dieu qui resiste aux superbes, elle ne donna point de relâche à Agar jusqu'à ce qu'elle s'humiliast au point qu'elle le desiroit. Cet esprit orgüeilleux ne put souffrir ce traittement. Depuis qu'elle eut une fois conceu du mépris pour sa maistresse, il luy fut difficile de rentrer dans son devoir, & de reprendre pour elle des sentimens de soûmission & de respect. Ainsi voyant que Sara ne changeoit point de conduite, & ne pouvant goûter celle quelle tenoit sur elle, elle se resolut à la derniere extrêmité, & prit la fuite.

Lorsqu'elle estoit dans un desert affreux où elle souffroit la faim & la soif, Dieu qui a égard jusques aux moindres de ceux qui appartiennent à ses serviteurs, eut pitié de cette fugitive, & ce fut pour elle qu'il est marqué la premiere fois dans l'Ecriture qu'il envoya un Ange afin de la consoler. Cet esprit qui ne venoit que pour remettre les choses dans leur ordre naturel, & qui apprit par là aux Pasteurs de l'Eglise, à qui l'on donne aussi le nom d'Anges, ce qu'ils devroient faire dans la conduite des peuples, porta Agar à

s'aller humilier sous la main de sa maistresse, & à ne plus quitter une maison où elle avoit esté comblée de tant de bonheur, lorsqu'elle y avoit esté humble & soûmise, & d'où le seul orgüeil la chassoit. Pour la rendre plus docile à cet avis qu'il luy donnoit; il luy promit que Dieu donneroit une longue posterité au fils qui sortiroit de son sein; plûtost en veuë d'Abraham son pere, que d'elle qui estoit sa mere. Il luy nomma par avance le nom de ce fils, qu'elle appelleroit *Ismaël*, & il luy prédit cette force & cette fierté qui le rendoit intrepide; & qui luy feroit dresser sans crainte ses tentes au milieu de ses freres & de ses voisins.

Agar rendit graces à Dieu d'une protection si visible qui la tiroit de l'état miserable & abandonné où son desespoir l'avoit reduite. Elle revint chercher dans Sara par son humiliation une misericorde, dont son orgüeil jusque-là l'avoit renduë indigne, & elle éprouva combien il luy estoit plus avantageux d'écouter les avis d'un Ange qui luy parloit de la part de Dieu, que les persuasions secrettes de l'esprit du superbe qui ne pense qu'à répandre son orgüeil dans les ames pour les retirer de la voye & de la protection de Dieu, qui ne deffend que ce qui demeure dans son ordre. Ainsi Agar fut soûmise à Sara; & elle fit voir par avance dans cette admirable figure, que la Synagogue seroit enfin soûmise à l'Eglise; qui aprés avoir long-temps persecuté & méprisé l'Eglise à cause de sa sterilité, aprés luy avoir long-temps insulté parce qu'elle se voyoit feconde, elle seroit enfin humiliée sous elle.

Mais saint Gregoire Pape ne s'arrestant pas tant sur ces figures generales que sur les instructions

particulieres que chaque Chreſtien doit tirer de cette circonſtance de la vie d'Abraham & de Sara, dit en expliquant le Livre des Rois, que ceux qui ſont ſous la conduite de leurs Paſteurs doivent beaucoup conſiderer ce qui ſe paſſa ici entre Sara & Agar.

ABRAHAM ET SARA.

Car il peut arriver ſouvent, dit-il, que leur ayant rendu toute ſorte de defference lorſqu'ils commençoient à entrer ſous leur conduite, & qu'ils n'avoient rien encore qui puſt leur donner de l'orgüeil, ils ne laiſſent pas dans la ſuite de les mépriſer inſenſiblement, parce qu'en ſuivant leurs conſeils & en imitant leur vie, ils ſont devenus feconds en quelques vertus: & qu'ainſi au lieu de les en reſpecter d'avantage, ils s'élevent meſme au deſſus d'eux, parce qu'ils voyent peut-eſtre en eux quelque ſterilité, comme Agar en voyoit dans Sara: *Quidam ſubditi dum adhuc ſunt rudes Eccleſiæ Prælatis obediunt, ſed cum paulò aliùs profecere, in eadem obedientiæ humilitate non perſiſtunt.* Qu'ils voyent, ces perſonnes, ce que Dieu & les Anges leur diroient pour les rappeller dans leur devoir, & qu'ils ſe ſoûmettent de bon cœur à ceux d'où, aprés Dieu, leur eſtoit venu tout leur bonheur & toute leur élevation.

altius

Aprés cette action Dieu voulant témoigner à Abraham d'une maniere plus particuliere, que ce ne ſeroit point d'Iſmaël le fils d'Agar qu'il devoit avoir cette longue poſterité tant de fois promiſe, il le vint trouver lorſqu'il eſtoit âgé de quatre-vingt dix-neuf ans, & luy dit: Qu'il eſtoit le Dieu tout-puiſſant qui pouvoit ſeul remplir parfaitement tous ſes deſirs; Et pour nous montrer qu'encore que l'on ait déja beaucoup fait, on ne

doit pas neanmoins, quelque âge que l'on puiſſe eſtre, ſe conſiderer comme eſtant parfait, il ajoûta cette parole celebre qui renferme proprement toute la vie des veritables enfans d'Abraham, c'eſt-à-dire des Chreſtiens : *Marchez en ma preſence.* Que je vous ſois preſent dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous dites, & dans tout ce que vous penſez, *& ainſi ſoyez parfait.* Ne croyez pas l'eſtre encore ; mais travaillez à l'être en faiſant ce que vous faites avec toute l'application que vous y devez apporter.

Il luy dit enſuite qu'il alloit luy declarer la marque viſible & particuliere de l'alliance qu'il alloit faire avec luy, qui eſtoit le ſigne de la Circonciſion : Ce qui porta Abraham à ſe jetter auſſi-toſt par terre pour l'adorer, & pour luy rendre des marques de ſa profonde reconnoiſſance. Dieu voulant relever ce fidele ſerviteur à proportion qu'il s'abaiſſoit davantage, luy dit qu'il l'alloit rendre le pere de tant de peuples & de tant de Rois, que cette durée eternelle qu'il promit à ſa poſterité, nous force à ne pas nous arreſter ſimplement aux Juifs & aux Rois de Juda & d'Iſraël qui ſortirent de ce ſaint Patriarche ; & qui neanmoins n'ont pas eſté eternels, mais aux veritables Chreſtiens qui tiennent encore aujourd'huy à la gloire d'eſtre les enfans de ce ſaint homme.

Dieu changea pour cela ſon nom d'Abram, qui eſt celuy que juſque-là il avoit toûjours eu, en celuy d'Abraham que l'Ecriture ne luy donna qu'alors, parce que Dieu voulut marquer encore mieux par ce changement viſible de ſon nom, combien il eſtoit veritable qu'il l'alloit rendre le pere d'une poſterité éternelle. Il changea de meſme le nom de

Abram signifie un pere élevé, et Abraham, ou plutôt Ab-rab-hamon le pere élevé d'une multitude de peuples. Sarai signifie ma Dame ou ma princesse et Sara signifie la princesse ou la Dame. le dernier est plus absolu et plus noble et dit une plus grande etendue de pouvoir.

de Sarai en celuy de Sara : & en leur ordonnant ce changement par lequel ils se donnoient par un respect reciproque le nom de Seigneur & de maîtresse, il apprit aux maris & aux femmes Chrêtiennes avec quel respect ils devoient se traitter les uns les autres. ABRAHAM ET SARA.

Il assura aussi-tost à Abraham que ce seroit de Sara mesme qu'il auroit un fils : & Abraham se jettant en terre, ne put s'empescher de rire dans le transport d'admiration & de joye dont il fut saisi, ne doutant point sans doute de la puissance de Dieu : mais admirant seulement en luy-mesme comment il pourroit rendre feconde une femme qui avoit esté sterile jusqu'à l'âge de quatre-vingt dix ans. Il n'osa presser Dieu de luy tenir cette promesse, & le profond respect qu'il sentoit pour luy le porta à le prier en quelque sorte de ne déployer pas en tant de manieres la puissance de son bras pour le combler de tant de biens : mais au lieu d'une naissance si miraculeuse d'un nouveau fils, se contenter du petit Ismaël, & de luy conserver seulement la vie.

Mais Dieu qui se plaist toûjours de donner à ses serviteurs beaucoup plus qu'ils ne demandent, ou qu'ils n'osent attendre de luy, l'assura qu'Ismaël vivroit ; & qu'en consideration d'Abraham, il le rendroit le Chef d'une posterité d'où sortiroient douze puissans Rois : mais qu'il ne laisseroit pas de luy donner un fils de Sara ; qu'il l'auroit dans un an, & qu'il l'appelleroit Isaac, pour le faire souvenir du ris du pere & de la mere à la premiere promesse qui leur en fut faite, ou plûtost pour figurer le veritable Isaac, c'est-à-dire JESUS-CHRIST, qui devoit un jour changer en ris & en joye la tristesse & le deüil de toute la terre.

Auſſi-toſt aprés que Dieu eut ceſſé de parler à Abraham, ce ſaint homme alla au moment meſme, par une promptitude qui nous eſt d'un exemple admirable, obeïr à l'ordre que Dieu luy venoit de donner de ſe circoncire, & de circoncire avec luy toute ſa famille, qui pouvoit eſtre de quatre cent hommes. Ce fut la ſeule choſe que Dieu exigea de luy & de tout le peuple qui luy appartiendroit, pour le diſtinguer de tous les autres peuples de la terre.

Tout eſtoit myſterieux dans cette marque; & l'endroit meſme où Dieu voulut l'établir, fait voir qu'il l'avoit choiſie, parce que c'eſtoit par cette partie que le peché originel ſe répandoit comme par une transfuſion dans les hommes; & que c'eſtoit pour l'abolir, comme pluſieurs Peres le diſent, que la Circonciſion s'établiſſoit; ou au moins pour figurer le Baptême qui devoit tres-certainement l'effacer.

Abraham n'heſita point, & ſans raiſonner ſur ce commandement de Dieu il ſe circoncit, & avec luy toute ſa famille; parce que Dieu avoit declaré que tant entre les perſonnes libres qu'entre les eſclaves, celuy qui ne ſeroit pas circoncis ſeroit exterminé du peuple, & mourroit de mort. Ainſi l'on reconnut dans ce grand exemple qu'un homme juſte ne doit pas ſe contenter d'eſtre circoncis, c'eſt-à-dire, d'eſtre juſte luy-meſme; mais qu'il doit auſſi circoncire tous ceux qui luy appartiennent, & n'avoir à ſon ſervice que des perſonnes qui ſoient à Dieu. Noſtre negligence pourra en ce point ne pas imiter Abraham non plus qu'en beaucoup d'autres choſes. Mais nous aprenons au moins d'abord dans ce grand modele, quelle eſt la regle que les Maiſtres doivent gar-

det à l'égard de leurs serviteurs. Voyons-y aussi tous tant que nous sommes, celle que nous devons garder pour nous-mesmes : Et si nous nous flattons de l'esperance d'estre du peuple de Dieu ; considerons serieusement si nous nous distinguons assez des autres peuples, non plus par la circoncision de la chair, mais par la circoncision du cœur dont l'autre n'estoit que la figure.

ABRAHAM ET SARA.

Dieu traittoit charnellement les Juifs, parce qu'ils estoient charnels. Il leur imposoit une circoncision charnelle ; afin qu'il parust sur leur corps qu'ils estoient à Dieu, comme on fait encore aujourd'huy des marques exterieures & visibles sur des bestes & des troupeaux, pour montrer à qui ils appartiennent. Mais nous sommes traittez avec plus d'honneur ; quoy que non avec moins d'exactitude. La douleur de la circoncision de la chair passoit en peu de temps ; mais celle de la circoncision du cœur, est une circoncision de toute la vie, & qui se doit faire quelquefois avec des retranchemens si penibles que le fer ou la pierre qui couppoient la chair n'estoient peut-estre pas si sensibles.

Ne nous trompons pas nous-mesmes. Tremblons quand nous voyons Dieu protester que quiconque n'auroit pas la circoncision charnelle, seroit exterminé de son peuple. Ne doutons pas qu'il ne dise de mesme que quiconque n'aura pas la circoncision du cœur sera exterminé de ce peuple qui le benira à jamais, & qui possedera la veritable terre promise. C'est pourquoy lorsque nous reconnoistrons dans nos desirs & dans nos affections secrettes, quelque chose qui déplaira à Dieu, & qu'il nous commandera de circoncire ; n'hesitons point ; obéïssons-luy avec la



mesme ardeur qu'Abraham, quelque peine que nous en puissions sentir. Ne pensons qu'à la grandeur de Dieu qui nous le commande, & tenons-nous heureux comme Abraham d'avoir quelque occasion de luy pouvoir témoigner que nous voulons luy estre fideles, & entrer par nostre fidelité dans le nombre de son peuple, qui est un peuple d'obéïssance.

La suite de la vie d'Abraham nous conduit maintenant à cette apparition fameuse de trois Anges, ou l'on peut dire que s'est accompli ce que le Fils de Dieu a dit de luy dans l'Evangile : Qu'*il a desiré de voir le jour du Seigneur, qu'il l'a veu & qu'il s'en est réjoüi.* Voici de quelle maniere l'Ecriture rapporte cette apparition, dont tous les Hebreux dans la suite honorerent le lieu mesme où elle se fit, qui estoit le Chesne de Mambré.

Lorsque ce saint homme estoit à l'entrée de sa tente sur l'heure du midi, selon sa coûtume, pour découvrir de loin s'il ne verroit personne qu'il put retirer chez luy pour le mettre à l'abri de la chaleur du jour, & luy rendre le secours de la plus tendre hospitalité, Dieu comme pour recompenser cette vertu, & pour nous apprendre à nous-mesmes combien nous la devions cherir, luy apparut, puisque, comme disent les Saints Peres, de trois Anges qu'il vit il n'en adora qu'un seul : *Tres vidit & unum adoravit* ; reconnoissant en mesme temps l'unité de Dieu, & la Trinité de ses personnes.

C'est aussi cet endroit que l'Apostre saint Pierre a en veuë, lorsque pour nous porter à exercer l'hospitalité, il nous dit dans son Epistre, qu'il est

arrivé quelquefois qu'en pensant ne recevoir que des hommes, on avoit receu des Anges : *Quidam enim latuerunt Angelis hospitio receptis.* Mais JESUS-CHRIST dans la suite a fait encore plus, en nous declarant qu'en recevant les hostes chez nous, nous le recevions luy-mesme, & qu'il nous diroit à son Jugement : *J'estois étranger, & vous m'avez retiré chez vous.* ABRAHAM ET SARA.

Si donc l'amour de cette vertu nous embrase, jettons ici les yeux sur Abraham, & voyons avec quelle ferveur il l'exerce. Bien loin de se tenir importuné de ceux qui luy demanderoient l'hospice, il court au contraire au devant d'eux. Il se tient à la porte de sa tente pour les découvrir. Il a autant de peur qu'ils ne luy échappent, que nous en avons nous autres qu'ils ne viennent à nous. Dés qu'il les peut appercevoir, il va les saluer, il se prosterne en terre en leur presence, il les prie de venir à luy, & il les en conjure avec tant d'instances, que l'on voit bien qu'il estoit persuadé qu'il recevoit plus dans ces rencontres qu'il ne donnoit. Heureux si nous pouvions l'imiter en faisant l'aumosne, & si bien loin d'estre chagrins en voyant les pauvres qui nous cherchent, nous les allons chercher nous-mesmes pour les prévenir, & pour leur donner de bon cœur & avec une volonté pleine, des aumosnes que leurs importunitez ont tant de peine quelquefois d'arracher à nostre avarice & à nostre dureté.

Aussi-tost donc que ce saint homme eut obtenu cette grace qu'il leur avoit esté demander luy-mesme & non par ses serviteurs, ce qui couvre encore de confusion ceux qui au lieu de faire l'aumosne eux-mesmes la font faire par leurs do-

mestiques, il vient plein de joye avertir Sara sa femme, qui estoit sa compagne & sa coadjutrice dans toutes les pratiques de ses vertus, comme les femmes Chrestiennes doivent s'unir ensemble avec leurs maris, pour pratiquer le bien d'un commun consentement. Il luy donne ordre de faire promptement cuire trois pains sous la cendre. Et pendant que cette Reyne future de tant de peuples accommodoit de ses propres mains les pains qu'elle préparoit à ses hostes; Abraham va à son troupeau luy-mesme, prend ce qu'il y avoit de meilleur & de plus tendre, le donne promptement à cuire; & va retrouver ses hostes ausquels il lave les pieds par une humilité que tous les Saints depuis, tous les Solitaires, tous les Religieux, & tous les Fondateurs d'Ordres ont pris pour modele.

L'Ecriture marque ensuite que mesme lorsque ces hostes mangeoient, il se tenoit debout proche d'eux comme un serviteur, luy qui en avoit quatre cent qui luy estoient si absolument soûmis. Il prenoit de tout son cœur la forme & la contenance d'un valet; & il benissoit Dieu dans ces services si bas qu'il rendoit aux autres; regardant comme un coup de sa Providence ces occasions favorables qu'il luy presentoit. Il n'eut point ces apprehensions timides de se deshonorer luy-mesme devant ses domestiques, comme nostre orgüeil nous les inspire si souvent, lorsque nous souhaitterions faire quelque action humble en presence de ceux qui nous servent. Il estoit au contraire ravi de joye de leur pouvoir donner cet exemple; & il n'y en a gueres eu d'entre les Saints Peres qui n'ayent pris sujet d'ici d'avertir les

peres de familles, de voir dans ce grand exemple combien ils devroient avoir ſoin d'édifier leurs domeſtiques, auſſi bien que de les appliquer tous à leur travail & à leur employ particulier, comme faiſoit Abraham, afin qu'il ne ſe trouvaſt point de vuide dans leur journée, & de prévenir ainſi les deſordres que l'oiſiveté apporte toûjours avec elle. ABRAHAM ET SARA.

Aprés cela donc faut-il s'étonner ſi Dieu touché de tant de vertus qu'Abraham témoignoit dans la reception de ces hoſtes, ou plûtoſt en le recevant luy-meſme, voulut comme l'en récompenſer ſur l'heure, l'aſſurant enfin de la naiſſance future de ce fils qu'il luy avoit ſi ſouvent promis ; & luy diſant que dans un an il reviendroit au meſme temps & que Sara auroit un fils.

Il eſt vray que cette promeſſe frappa tout d'un coup Sara, qui par un reſpect & une modeſtie qui eſt d'un grand exemple aux femmes Chreſtiennes, ne ſe preſentoit pas devant ces hommes, & ſe tenoit renfermée dans le ſecret de ſa tente, pendant qu'elle laiſſoit à ſon mari le ſoin de les entretenir, aprés avoir fait pour eux dans ſon domeſtique tout ce que l'on pouvoit attendre d'elle. Helas ! dit-elle, à l'âge où je ſuis, aurois-je un enfant ? Et elle ajoûta cette parole que devroient remarquer les perſonnes de ſon ſexe qui ſont avancées en âge : Maintenant que je ſuis vieille, dit-elle, pourrois-je encore aimer les plaiſirs des perſonnes jeunes ? De plus, ne vois-je pas l'âge & l'impuiſſance où eſt *mon Seigneur*. C'eſt le nom que ſaint Pierre fait remarquer aux femmes Chrêtiennes, qu'elle donnoit à Abraham, pour leur faire concevoir par là le reſpect & la ſoûmiſſion

qu'elles doivent à leurs maris. Ainsi dans le transport de tous ces mouvemens differens, elle se laissa aller à un ris, dont, comme dit saint Ambroise, elle ne sçavoit pas la cause ny le mystere : *Risit adhuc nesciens quid rideret : risit quod publicam esset in Isaac paritura lætitiam.*

Les Anges demanderent pourquoy Sara avoit ris, comme s'il y avoit quelque chose qui fust impossible à Dieu. La crainte la saisit à cette parole, & toute tremblante elle nia qu'elle eut ris. Cela n'est pas, répondit l'Ange, & vous avez ris ; & ils s'en allerent en assurant que dans un an ils reviendroient & que Sara auroit un fils.

Lors qu'Abraham, pour achever de rendre tous les devoirs de l'hospitalité, conduisoit ces Anges, Dieu luy fit voir combien il le regardoit comme un veritable ami, puisque la marque la plus particuliere de l'amitié, est de communiquer ses secrets à son ami. Il luy dit donc qu'il ne pouvoit luy celer les desseins qu'il formoit sur Sodome & sur Gomorre, & que luy ayant déja donné tant de marques de son amour, il ne luy refuseroit pas celle-là.

Il luy dit que le cry de Sodome & de Gomorre estoit monté jusqu'à ses oreilles, mais pour donner une regle aux Juges, & en general à tout le monde, de ne pas croire legerement sur des rapports, il ajoûta qu'il alloit voir luy-mesme s'il estoit vray qu'ils fussent coupables de tant de crimes, afin de les punir ensuite. Ce fut alors qu'Abraham qui venoit de faire voir son ardente charité pour les gens de bien en recevant ces hostes ; fit encore voir celle qu'il avoit pour les pecheurs, en tâchant de fléchir Dieu sur eux, & en s'opposant à sa colere.

Il n'eut rien du zele emporté de ces ames cruelles, si on l'ose dire, qui oubliant leurs imperfections & leurs vices spirituels, voudroient attirer tous les foudres du Ciel sur ceux qui tombent en quelque desordre grossier, qui devroit au contraire exciter leur compassion, s'ils estoient vrayment charitables. Il fut touché jusqu'au fond du cœur de la perte de ces malheureux. ABRAHAM ET SARA.

Quoy que Dieu luy eut dit luy-mesme que leurs pechez jettoient comme un cri, c'est-à-dire qu'ils le commettoient si publiquement & avec tant d'impudence, que cette effronterie arrachoit malgré luy sa vengeance; il chercha encore néanmoins quelque remede à leur mal, & ne trouvant rien dans ces pecheurs qu'il pust representer à Dieu pour tâcher de le fléchir, il tâcha au moins de l'arrester par la veuë des justes qui pourroient estre meslez avec eux. Vous, ô Dieu, luy dit-il, qui jugez toute la terre, & qui estes si équitable dans vos jugemens, pourriez-vous confondre les bons avec les méchans, & ne sauverez-vous pas plûtost les méchans, de peur de perdre les bons avec eux?

Il representa cela d'une maniere si touchante, que Dieu l'assura que si dans ces cinq Villes il se trouvoit seulement cinquante justes, il pardonneroit au reste en leur consideration. La charité de ce saint homme ne put encore s'arrester là. Il estoit d'un costé saisi de frayeur en voyant la Majesté de celuy auquel il parloit, qui luy fit dire qu'il ne se regardoit devant luy que comme de la poussiere & de la cendre, *Cum sim pulvis & cinis:* Mais de l'autre, il voyoit avec douleur ce grand nombre de personnes qui alloient perir.

Ainsi descendant peu à peu de cinquante à quarante-cinq, puis à quarante, à trente & à vingt, il se reduisit enfin jusques à Dieu, & Dieu l'assura encore que s'il se trouvoit dix hommes justes en ces Villes, il les épargneroit toutes en faveur d'eux.

Il semble qu'alors le respect & la retenuë fermerent la bouche à Abraham, & que l'étonnement dont il fut frappé de la corruption prodigieuse de ces Villes où il n'y avoit pas mesme dix personnes justes, étouffa toutes ses prieres, & l'empescha de parler davantage pour ces peuples, de peur de se rendre importun.

Pour nous qui voyons ce grand exemple de la severité de Dieu, tremblons en considerant le peril qu'il y a de demeurer dans les Villes, où, comme dit saint Bernard, les étincelles de ce malheureux embrazement volent encore de toutes parts. Craignons de resister comme ces peuples malheureux à tous les maux que Dieu nous envoye pour nous convertir; puisque Sodome & ces autres Villes n'avoient tiré aucun usage des fleaux de la guerre, & de la violence des ennemis, dont le seul courage d'Abraham les délivra. Apprehendons de nous rendre inutile la presence & la veuë des justes qui vivent au milieu de nous, peut-estre à nostre condamnation, comme Sodome ne tira aucun avantage de l'innocence de Loth; & voyons avec frayeur que vivant avec les méchans, nous avons plus à craindre de leur devenir semblables, qu'à esperer de les rendre semblables à nous.

Estimons à l'avenir les gens de bien, quand mesme ils n'auroient rien dans l'exterieur que de

vil & de méprisable. Voyons ici que ce sont proprement ces personnes qui soûtiennent les Villes, qui retiennent la colere de Dieu, & qui l'empeschent de déployer son bras pour les perdre. Que les méchans ne méprisent & ne persecutent plus ceux qui sont peut-estre cause qu'ils subsistent encore au monde: & lorsqu'ils voyent ici que ce sont leurs crimes qui attirent les feux du Ciel sur la terre; qu'ils cherchent le secours de ceux dont les prieres ont le pouvoir de les retenir.

ABRAHAM ET SARA.

Lors qu'Abraham eut veu que la perte des Sodomites estoit sans remede, & qu'il eut laissé Dieu dans la resolution d'aller reduire ces Villes en cendre, il demeura comme interdit dans le mesme lieu où on venoit de luy prédire ce jugement épouvantable, & estant penetré de douleur il attendoit quel en seroit l'évenement. Estant possedé de ces pensées, il leva les yeux du costé de Sodome, dit l'Ecriture, & il en vit sortir de loin une épaisse fumée, comme d'une fournaise ardente.

On ne dit point quels furent alors ses sentimens, mais on marque seulement qu'il se retira aussi-tost de ce lieu; soit que la douleur que luy causoit la veuë de cette desolation luy fust insupportable, soit que la crainte dont cet effroyable jugement de Dieu le penetroit, luy fist apprehender ce voisinage.

Il alla donc continuer la vie qu'il semble que Dieu vouloit qu'il fist toûjours dans cette terre qu'il luy avoit promise, qui estoit la vie d'un voyageur & d'un étranger qui passe; & en parcourant tant d'endroits, dit saint Chrysostome, il

fit luire en divers lieux l'exemple de sa pieté, pour l'opposer en quelque sorte à la corruption de ces Villes abominables. Il vint dans la Ville de Gerare, dont Abimelech estoit Roy : & en y entrant il prit les mesmes précautions touchant Sara sa femme, qu'il avoit prises auparavant en entrant dans l'Egypte, c'est-à-dire qu'il parla d'elle comme si elle eut esté sa sœur. Car Abraham craignit avec sujet que le Roy de ce païs ne desirast de la posseder, parce que le grand âge ne luy avoit pas effacé cette beauté que l'Ecriture dit qu'elle avoit.

Abimelech ne manqua pas de concevoir les desirs qu'Abraham avoit préveus : & ce Roy croyant que Sara n'estoit que la sœur d'Abraham, il la luy enleva & l'emmena dans son Palais. Mais Dieu qui ne se lasse point d'estre le Protecteur de ceux qui ne se lassent point de mettre en luy sa confiance, épouvanta ce Prince pendant la nuit par tant de menaces, en luy declarant que Sara estoit mariée; que ce Roy tout épouvanté de ces paroles de terreur, & du peril où il s'estoit veu de commettre sans le sçavoir un adultere, dit à Dieu avec la liberté que luy donnoit la netteté de sa conscience, & la simplicité avec laquelle il avoit agi en cette rencontre : Punirez-vous, mon Dieu, un peuple juste qui n'a peché que par ignorance ? N'estes-vous pas témoin vous-mesme de la simplicité de mon cœur, & que je n'ay pris cette femme, que parce qu'Abraham m'assuroit qu'elle estoit sa sœur ? Je sçay, luy répondit Dieu, qu'en cela vous avez agi simplement, & c'est pour cela que je vous ay empesché de tomber dans un aussi grand crime qu'est l'adultere. Maintenant que

vous estes averti de la verité, rendez promptement cette femme à celuy à qui elle appartient, autrement je vous vas faire mourir, & tout ce qui est à vous.

ABRAHAM ET SARA.

Ce Prince se leva tout effrayé au milieu de la nuit. Il frémit en voyant le peril où il avoit esté de tomber dans un adultere : & il jugea par les maux dont Dieu l'avoit déja prévenu, de ce qu'il en devoit attendre s'il eut passé outre. Il appella ses gens, & il leur dit ce qu'il venoit d'apprendre. Ils en furent effrayez aussi eux-mesmes, & l'idée d'un adultere les toucha encore plus que les maux dont Dieu menaçoit de le punir.

On appella sur l'heure Abraham ? Que m'avez-vous fait, luy dit Abimelech : En quoy vous avons-nous offensé, pour nous faire tomber sans le sçavoir, dans un si grand crime ; & pour attirer ainsi toutes les vengeances de Dieu sur moy & sur mon Royaume ? Je ne sçavois pas, luy répondit Abraham, si l'on craignoit Dieu dans ce Royaume, & si on feroit scrupule d'y commettre un adultere. J'ay eu peur aussi que pour avoir librement la femme, on ne pensast à tuer le mari. C'est pourquoy j'ay dit qu'elle estoit ma sœur, comme elle l'est en effet : Nous sommes convenus ensemble qu'elle me feroit cette grace par tout où nous irions, afin que je ne fusse point maltraitté à cause d'elle.

Abimelech receut une excuse si équitable ; il combla Abraham de presens, il luy rendit sa femme, & il luy permit de demeurer en quelque endroit de son Royaume qu'il luy plairoit. Il dit aussi à Sara en riant qu'il avoit donné à son pretendu frere mille sicles d'argent pour avoir dequoy

achetter un voile; soit que ce fust pour en couvrir à l'avenir sa beauté, & que personne ne fist des desseins sur elle; soit que ce fust pour témoigner publiquement par cette marque qu'elle estoit déja mariée. Et, comme dit l'Ecriture, aprés qu'Abraham eut prié pour Abimelech, Dieu guerit ce Prince des playes qu'il luy avoit envoyées pour prévenir un adultere.

C'est ainsi que Dieu sauva pour la seconde fois Abraham & Sara, & qu'il délivra aussi Abimelech, qui apparemment estoit un Prince craignant Dieu, qui adoroit le vray Dieu comme Melchisedech Roy de Salem, puisque l'on voit ici qu'il luy parloit si familierement, qu'il ose en luy parlant appeller son peuple, un peuple juste: *Gentem sanctam*, & qu'il avoit une si grande horreur de commettre un crime. Cependant la maniere dont Dieu le traitta, & la peine dont il frappa toutes les femmes qui luy appartenoient; est étonnante. Elle nous fait voir, comme dit saint Augustin en écrivant contre Julien, que l'ignorance ne nous excuse pas devant Dieu, & qu'elle peut bien diminuer le peché, mais non l'effacer tout-à-fait.

Ce Saint regarde mesme la conduite que Dieu tint en cette rencontre, comme estant tres-propre pour nous faire concevoir le peché originel qui passe du pere aux enfans; & qui fait qu'ils sont punis à cause de luy d'un crime qu'ils ne connoissent pas. Car on voit dans la punition de ces femmes, que Dieu frappe quelquefois des personnes, non pour leurs pechez propres, mais pour ceux des autres, & que si la contagion d'un adultere que ce Prince alloit commettre sans avoir le

cœur adultere, passe d'un homme dans des femmes qui luy appartiennent, le crime du pere peut bien, à plus forte raison, passer en des enfans qui sortent de luy : *Vides contagionem transire peccati de viro ad fœminas quibus miscebatur aut dominabatur, & in prolem de parentibus non vis transire, ex quorum seminibus propagatur? Vide quam sit inscrutabilis altitudo judiciorum sapientiæ Dei & garrire desine contra originalis secreta peccati.*

ABRAHAM ET SARA.

Nous voici enfin arrivez, en suivant l'ordre de l'Ecriture, à la naissance d'Isaac, naissance toute miraculeuse en elle-mesme, & toute pleine de mysteres, lorsqu'on la considere comme la figure de la naissance du veritable Isaac qui nous a apporté la vraye joye, & qui a dissipé la tristesse qui couvroit toute la terre, puisqu'il est venu effacer le peché du monde.

C'est donc cet Isaac qu'il faut envisager dans celuy qui naist de Sara, & qui la comble d'une telle joye, que sans s'arrester aux douleurs de l'enfantement, elle n'estoit possedée que de la joye d'avoir un fils. Qui peut dire ici la profonde reconnoissance & les adorations que cette sainte femme rendit dans le secret & dans le public à Dieu, qui accomplissoit si divinement tout ce qu'il luy avoit promis, quoy qu'elle n'eut pû en esperer l'accomplissement ? Elle prévit comme la sainte Vierge, dont elle estoit la figure, que tous ceux qui entendroient parler de cette naissance dans la suite des siecles, prendroient part à sa joye, & qu'ils la publieroient bien-heureuse : *Risum fecit Dominus : Quicumque audierit corridebit mihi.*

Cette admirable femme dans la joye que luy causa cet enfantement, & qui luy fit sans doute sur-

montrer avec plaisir toutes les peines dont il fut accompagné, a esté la figure des Elûs, qui auroient dans la suite de tous les siecles quelques peines pour enfanter leur salut, mais qui s'éleveroient neanmoins au dessus de toutes ces peines par la joye dont ils sçauroient qu'elles seroient bien-tost suivies.

Ainsi, comme saint Augustin dit de Sara, qu'elle a accouché d'Isaac avec des transports de joye qui étoufferent en quelque sorte dans elle le sentiment de ses douleurs, *Ego puto Saram lætam peperisse cum pareret*; on peut dire de mesme des veritables Chrestiens, qu'encore qu'ils souffrent ici des maux qui passent, ils sont neanmoins en quelque sorte insensibles à ces maux, dans la veuë des biens infinis qu'ils leur produisent.

Au huitiéme jour Abraham ne manqua pas, selon l'ordre qu'il avoit receu de Dieu, de circoncire son fils, & de luy donner le nom qu'il devoit porter, c'est-à-dire Isaac. Et ce qui est remarquable, c'est que Sara voulut elle-mesme donner la mammelle à son fils. Elle ne voulut point se décharger sur d'autres de ce devoir qui est si naturel aux meres; comme on le fait si frequemment aujourd'huy; & toute Princesse qu'elle estoit, elle fit ce que les femmes, qui sont le plus du commun, ne veulent plus faire.

Que ne pouvoit-elle point dire pour se dispenser de cette obligation, si elle eut eu moins d'amour pour son fils? Quelle excuse ne pouvoit-elle pas prendre del sa vieillesse qui estoit si avancée? Elle ferma les yeux à toutes ces vaines raisons: Et adorant Dieu, qui par le mesme miracle qu'il l'avoit rendu mere, luy donnoit ensuite du lait pour son

fils;

fils; elle ne refuſa pas à Iſaac ce lait qu'on pouvoit appeller miraculeux, & elle fut d'un grand exemple à toutes les femmes Chreſtiennes, pour ne point ſe décharger ſur de fauſſes meres, c'eſt-à-dire ſur des nourrices empruntées, du ſoin de nourrir leurs enfans. ABRAHAM ET SARA.

Si elles oublient l'ordre de Dieu & la Loy de la nature, qu'elles ne ſoient pas inſenſibles à ce grand exemple. Que le deſir qu'elles ont de ſe faire aimer de leurs fils, les porte à leur donner leur lait, qui ſemble répandre dans ces petits l'amour avec la vie. Qu'elles ne ſoient plus ſi delicates pour ſe diſpenſer d'un devoir que nulle des beſtes meſme ne refuſe à ſes petits, & que leur incontinence ne les faſſe pas dégenerer de leur dignité, puiſqu'elles ne ſont meres qu'à demi, lorſqu'elles refuſent de nourrir les enfans qu'elles ont mis au jour.

Que les femmes de Condition ne rougiſſent point auſſi de ce devoir. Qu'elles ſe ſouviennent que Sara eſtoit plus grande Princeſſe qu'elles ne peuvent eſtre; & que c'eſt elle que ſaint Pierre leur propoſe pour modele, auſſi bien qu'aux perſonnes du commun. Que le deſordre d'une méchante coûtume ne prévale point ſur la nature; Qu'elles conſiderent avec frayeur de combien de funeſtes ſuites elles ſe rendent reſponſables devant Dieu, lorſqu'elles ſe déchargent ſur des femmes étrangeres du ſoin de nourrir leurs enfans.

Lorſque Sara eut achevé d'allaitter Iſaac, ce qui fut, comme on le croit, au bout de cin ans; Abraham en le ſévrant fit un grand feſtin, ſelon la coûtume qui ſe pratiquoit alors, afin de témoigner la joye que l'on ſentoit de ce que l'on avoit un fils qui com-

mençoit à passer à une nourriture solide & à donner des esperances qu'il vivroit longtemps.

Mais cette joye de toute la maison d'Abraham fut bien-tost troublée par un évenement que l'Ecriture rapporte ensuite. Agar & son fils Ismaël eurent peine à souffrir cette réjoüissance : Et comme ils n'avoient garde d'attendre qu'Abraham eust des enfans de Sara ; s'estant promis pendant plus d'une douzaine d'années d'estre les heritiers de ses grands biens, ils eurent de la douleur qu'un autre vint les déposseder de cet heritage, qu'ils voyoient causer tant de joye & au pere & à la mere.

Ismaël donc estant poussé par un secret dépit, traittoit mal le petit Isaac, & il ne laissoit passer aucune occasion de luy faire sentir ses ressentimens. La mere qui veilloit sur son fils & qui ne le perdoit point de veuë, découvrit tout d'un coup ces persecutions d'Ismaël à l'égard de son fils, que l'Ecriture, par un terme qui luy est ordinaire, exprime par le mot de *jeu*, c'st-à-dire, de mépris & de raillerie. Son amour fut blessé aussi-tost de ces traittemens injurieux, & penetrant d'abord les suites qui en pourroient arriver, elle voulut les prévenir de bonne heure, & chasser cet enfant de chez elle. Et parce que sa mere Agar estoit aussi coupable elle-mesme, en ce qu'elle favorisoit peut-estre, ou au moins en ce qu'elle n'arrestoit pas les emportemens d'Ismaël, elle resolut de les chasser ensemble, & elle pria Abraham de les renvoyer.

Abraham fut surpris de cette proposition. Sa charité qui estoit tendre, & qui ne se renfermant pas dans le seul Isaac, se répandoit aussi sur Ismaël qu'il regardoit comme son fils ; ne pût goûter un traittement si dur. Mais lorsqu'il hesitoit sur ce

qu'il avoit faite, Dieu pendant la nuit luy fit connoistre que Sara ne faisoit rien en cela par un mouvement de vengeance : Que c'estoit par un ordre secret de sa Providence qu'elle luy avoit fait cette proposition : qu'il l'accomplist sans crainte, & il luy promit neanmoins qu'en sa consideration il ne laisseroit pas d'avoir soin du petit Ismaël, & de le rendre un puissant Prince. ABRAHAM ET SARA.

Si nous n'avions pas une assurance formelle de saint Paul, que tout ce qui se passoit dans la vie d'Abraham & des autres Patriarches, estoit une figure continuelle de l'avenir, en pourroit-on douter aprés ce que ce mesme Apostre dit ici en particulier de ces deux petits enfans, qui renfermoient de si grands mysteres, & qui nous marquoient nous-mesmes, & tous les Chrestiens qui vivront jusques à la fin des siecles ? Car, comme dit admirablement saint Augustin, en développant ces mysteres, & en expliquant les paroles de saint Paul, Ismaël representoit tous ceux qui soit dans le Vieux ou dans le Nouveau Testament, serviroient Dieu dans la veuë des recompenses terrestres : & Isaac ceux qui soit dans le Vieux ou dans le Nouveau Testament serviroient Dieu par le mouvement d'un amour pur & desinteressé.

Ce n'est donc point seulement parce qu'Ismaël estoit né d'une servante qu'il fut chassé de la maison & de l'heritage d'Abraham. Jacob bien-tost aprés eut plusieurs enfans de quelques servantes, qui neanmoins partagerent également son heritage avec les autres qui estoient nez de Lia & de Rachel. C'est parce qu'Ismaël estoit entré dans tous les sentimens de la servante, & qu'il imitoit l'orgueil de sa mere Agar : *Non illi obfuit uterus an* Tract. 11. in Ioan. cap. 3.

cillæ. Unde ergo expulsus nisi quia ancillam superbientem imitatus est? Nisi quia erexit cervicem, & voluit seducere fratrem suum ludens cum illo?

Apprenons donc à nous connoiſtre nous-meſmes dans cette image. Que la maiſon d'Abraham devienne aujourd'huy comme noſtre école, pour y contempler tout ce qui ſe paſſe dans l'Egliſe. Il y en a qui appartiennent à Iſmaël, comme il y en a qui appartiennent à Iſaac. Il y en a qui ne ſont nez que ſelon la chair; il y en a d'autres qui ſont nez ſelon l'eſprit. Il y en a qui aiment le monde: Il y en a qui aiment Dieu. Il y en a qui ont de l'attache à cette vie; Il y en a qui ne ſoûpirent qu'aprés une vie plus heureuſe: Il y en a qui mettent leur plaiſir à s'établir ſur la terre; Il y en a qui ne mettent leur treſor que dans le Ciel. Ceux qui ſont nez ſelon la chair, perſecutent ceux qui ſont nez ſelon l'eſprit. Ils troublent la maiſon de leur pere par leurs querelles & par leurs diſputes. Ils affligent Sara, qui eſt l'Egliſe; Ils ne peuvent laiſſer leurs freres en paix, comme Iſmaël n'y pouvoit laiſſer le petit Iſaac. Un ſecret mouvement d'envie & un eſprit d'orgüeil les poſſede. Ils s'élevent en eux-meſmes comme Iſmaël. Ils ſe regardent comme les premiers nez: & ils ſe promettent d'acquerir par leurs ſeditions & par leurs troubles un heritage où l'on n'arrive que par la concorde & par la paix.

Mais qu'arrivera-t-il à ces perſonnes aprés qu'ils auront longtemps exercé leurs freres, & qu'ils n'auront pas épargné leur ſimplicité & leur innocence? Que fera l'Egliſe marquée par Sara, que fera Abraham, que fera Dieu à la fin du monde? Il chaſſera pour jamais ceux qui eſtoient pour un

temps dans sa maison; qui y estoient mesme en consideration, comme Ismaël y estoit dans la maison d'Abraham; & à la fin du monde ils entendront cette parole terrible mais juste: *Chassez la servante & son fils:* Chassez ces ames serviles, ces ames orgüeilleuses, ces ames turbulentes, *parce qu'elles n'auront point de part avec les enfans de la paix* qui auront servi Dieu avec amour, avec soûmission, & avec concorde. ABRAHAM ET SARA.

Que ne pouvons-nous nous representer la surprise où seront ceux qui se verront chassez de la sorte! Celle où l'Ecriture nous marque que fut Agar avec son fils n'en est qu'une legere image. Car il est dit que lorsqu'elle eut consumé le pain & l'eau qu'Abraham luy avoit donné en partant, lorsqu'elle estoit toute languissante dans le desert, n'en pouvant plus de faim & de soif, son fils & elle, elle laissa Ismaël couché sous un arbre, & alla plus loin sous un autre, afin de ne pas voir de ses yeux sa mort, & d'y attendre la sienne propre.

Quel horrible changement pour des personnes qui un moment auparavant joüissoient de toutes sortes de biens dans la maison d'Abraham; mais qui s'estoient oubliez eux-mesmes au milieu de cette abondance? Tremblons-nous assez en voyant cette figure, & y comprenons-nous assez ce qui nous arrivera un jour, quelque heureux que nous puissions estre ici dans la compagnie de nos freres, si nous ne sommes les enfans de la promesse, & si nous ne servons Dieu avec cet amour desinteressé, & avec cette charité qui subsiste eternellement? Considerons-nous assez que si nous n'avons cet amour d'un fils, quelque affection qu'ayent pour nous les plus saints Pasteurs de l'Eglise, com-

me Abraham en avoit pour Ismaël, ils ne pourront empescher Dieu d'executer ses desseins, & qu'il leur dira à eux-mesmes : *Chassez-les : Ejicez*; les obligeant ainsi de faire ceder toute leur tendresse aux arrests irrevocables de Dieu ? Car, comme dit saint Augustin; ce n'est pas tant parce qu'Isaac est né de Sara qu'il a esté l'heritier : que parce qu'il est né selon la promesse: & que Dieu l'avoit choisi pour heritier, comme il le dit ici à Abraham en luy donnant ordre de chasser Ismaël avec sa mere.

Cependant Dieu eut pitié d'Ismaël & d'Agar dans cette desolation effroyable en laquelle ils estoient reduits au milieu de ce desert où personne ne les pouvoit secourir. Et lors qu'Agar se répandoit en pleurs & en gemissemens, & qu'elle élevoit ses cris jusqu'au Ciel, Dieu qui se plaist quelquefois de faire sentir son secours à ceux qui n'en peuvent attendre d'ailleurs, & qui differe souvent de le faire jusques aux dernieres extrêmitez, fit luire tout d'un coup un rayon d'esperance sur cette mere desolée, & il luy fit comprendre qu'il alloit faire éclater sur elle & sur son fils en l'aggrandissant dans le monde, la mesme puissance qu'il avoit fait éclater dans la personne du Maistre & de la Maistresse qu'elle venoit de quitter. Il montra à cet orphelin & à cette veuve qu'il estoit le protecteur de ces sortes de personnes, & qu'il pouvoit en un moment les rétablir lorsque tout paroissoit desesperé. Il luy découvrit une source d'eau proche d'elle pour la soulager dans la soif qui la pressoit, elle & son fils. Elle reprit courage; son fils crut en âge, & il devint dans la suite le Chef d'un peuple nom-

breux, qui de son nom s'appella le peuple des Ismaëlites. ABRAHAM ET SARA.

Lorsque les choses se passoient de la sorte dans la famille d'Abraham, Dieu suscita l'esprit d'Abimelech, & il le porta à faire une alliance stable avec luy. Ce Prince qui en tout ce que l'on en rapporte paroist sage & moderé, ouvrit les yeux pour considerer la sagesse d'Abraham; & ayant senti par sa propre experience combien Dieu s'estoit declaré son Protecteur, il n'eut pas de peine à juger qu'un homme qui se conduisoit avec tant de sagesse, & qui estoit soûtenu d'un si grand appuy, feroit indubitablement de grands progrés dans la suite, & pourroit devenir un puissant Prince dans ce païs.

Estant plein de cette pensée, il ne songea point comme auroient pû faire d'autres Princes moins sages, à declarer la guerre à Abraham, ny à rassembler toutes ses forces afin de l'opprimer avant qu'il pust se fortifier davantage. Il aima mieux l'avoir pour ami que de se declarer son ennemi, & il l'alla trouver avec son General d'armée, pour jurer ensemble une alliance eternelle. Je sçay, luy dit-il, que Dieu est avec vous dans tout ce que vous faites. Jurez-moy donc que vous ne ferez aucun tort ny à moy, ny à toute ma race; mais que vous me traitterez avec le mesme esprit de charité que je vous ay témoigné lorsque vous estes entré dans mes Estats comme un étranger.

Abraham qui estoit plein de reconnoissance pour Dieu & pour les hommes, n'eut aucune peine à agréer cette proposition. Il prit seulement cette occasion pour luy faire un reproche de ce qu'il avoit souffert que ses domestiques insultassent aux

siens, & qu'ils leurs enlevassent par violence un puits qu'ils avoient creusé. Abimelech protesta qu'il n'avoit point oüi parler de ce different, & il luy dit qu'il avoit tort de ne l'en avoir pas averti.

Mais Abraham qui ne cherchoit que la paix, & qui aimoit mieux souffrir une perte & une injure que d'exciter des procés, avoit par une sagesse & par une moderation qui est d'un grand exemple, dissimulé tous ces sujets de plainte pour vivre en paix, principalement avec des étrangers & avec des gens du monde. Ainsi il jura une alliance avec Abimelech, & il luy fit quelques presens pour ce puits que ces gens avoient creusé & qu'Abimelech voulut qu'il posseda comme en estant le legitime Maistre. Ce fut le celebre puits de Bersabée, ainsi nommée à cause de cette alliance. Abraham y planta un bois, y dressa un Autel, où il invoqua le Nom du Seigneur, comme il avoit coûtume dans tous les lieux où Dieu luy faisoit quelque grace; & il demeura assez long-temps dans la terre de Palestine.

Nous voici venus enfin à l'endroit de la vie d'Abraham où l'on voudroit toûjours penser, & dont on ne peut rien dire, tant on sent que les paroles manquent lorsque l'on veut parler de cet admirable sacrifice, où ce pere fut tout prest de rendre à Dieu le fils qu'il avoit receu de luy aprés des promesses tant de fois reïterées; & des assurances si formelles que de ce fils naistroit une longue posterité qui égaleroit en nombre les étoiles du Ciel & le sable de la Mer.

Dieu aprés toutes ces promesses tenta son serviteur, comme dit l'Ecriture, non pour sçavoir jusqu'où alloit sa foy, & l'amour qu'il luy por-

toit, puiſqu'il ne le pouvoit ignorer, mais pour le luy faire connoiſtre, ou plûtoſt, comme dit ſaint Auguſtin, pour nous le faire connoiſtre à nous-meſmes, & pour nous donner dans ce Pere de tous les fideles, l'exemple d'une parfaite obeïſſance, qui eſt proprement la vertu par laquelle il veut eſtre honoré de nous. ABRAHAM ET SARA.

C'eſt pourquoy, comme dit ſaint Auguſtin, lorſque nous penſons à cet endroit de la vie d'Abraham, & que nous nous occupons l'eſprit des circonſtances de ſon ſacrifice avec un plaiſir qui nous eſt toûjours nouveau, penſons d'une autre part que cet homme que nous admirons ſera un jour noſtre Juge, & que ſon obeïſſance s'élevera contre nous au Jugement de Dieu pour condamner toutes nos deſobeïſſances.

Dieu le tenta donc; il luy parla au milieu de la nuit; il luy commanda de ſe lever à l'heure meſme, de prendre Iſaac, ce fils unique qu'il cheriſſoit ſi tendrement, de l'aller égorger de ſa propre main, & de luy en faire enſuite un holocauſte. Il ſembleroit aux impies que Dieu ſeroit cruel, ſi on l'oſe dire, de faire un tel commandement, & d'ordonner à un pere un parricide. Mais comment pourroit-on croire cela de Dieu, luy qui a tant d'horreur de l'homicide, & qui le deffend ſi expreſſément dans le Decalogue?

Comme il connoiſſoit le grand courage d'Abraham, il luy préparoit par ſa bonté une grande occaſion pour l'exercer, comme l'on a veu depuis que connoiſſant la grande foy de ſes Martyrs; il leur a préparé par la meſme bonté, comme à ſaint Laurent, les feux & les tourmens les plus cruels. Il vouloit auſſi procurer à noſtre foibleſſe ce grand

exemple afin d'animer nostre lâcheté, & d'apprendre d'Abraham nostre Pere, à ne point raisonner sur les ordres de Dieu, mais à obeïr avec simplicité à tout ce qu'il nous ordonne.

C'est une obeïssance trop delicate de ne vouloir obeïr que dans les choses qui nous plaisent, & de laisser celles qui ne nous sont pas agréables. Des serviteurs, comme nous sommes tous, à l'égard de Dieu, ne doivent pas prendre la liberté de faire ces discernemens à l'égard des commandemens de leur maistre, & nous ne souffririons pas chez nous des gens qui agiroient de la sorte, puisque l'on peut dire que voulant se partager pour faire nostre volonté, ils ne feroient jamais que la leur & jamais la nostre.

Si donc nous qui ne sommes rien, voulons qu'on obeïsse à tout ce que nous commandons, quelle profonde obeïssance devons-nous à Dieu? C'est l'exemple qu'Abraham nous donne ici, qui nous apprend à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'il nous demande, à estre prests à toute heure de luy rendre ce que nous avons receu de luy, à ne nous défier jamais de la solidité de ses promesses, quoy qu'il nous commande des choses qui semblent mesme les détruire; à ne préferer jamais à luy-mesme les biens qu'il nous avoit donnez, & à estre fermement persuadez, comme Abraham, que Dieu a mille ressources pour accomplir tout ce qu'il veut, par des voyes mesme qui y paroissent contraires.

Ce fut de la sorte que ce saint Patriarche n'hesita point dans sa foy. Il sçavoit que ce n'estoit que par la toute-puissance de Dieu qu'il avoit eu Isaac dans son extrême vieillesse; & il crut qu'il

ne feroit pas plus difficile à Dieu de le reſſuſciter s'il le vouloit, aprés qu'il le luy auroit offert en holocauſte. La grandeur de celuy qui luy faiſoit ce commandement l'occupoit tout. Il ſe leva à l'heure meſme pour y obeïr. Il fit lever Iſaac ſans luy rien dire, & pendant trois jours il eut cet objet toûjours preſent devant luy, juſqu'à ce qu'il fut arrivé au lieu où Dieu vouloit qu'il luy fiſt ce ſacrifice. Il arma ſa main d'un couteau pour immoler ſon propre fils. Il vit que ce qui auroit eſté une inhumanité brutale ſi Dieu ne l'avoit ordonné, devenoit aprés ſon ordre une action de pieté. ABRAHAM ET SARA.

La meſme foy qui luy avoit fait croire que ce fils naiſtroit contre tant d'apparences, le porta à l'immoler à Dieu aprés qu'il fut né. Il ne refuſa point ſon miniſtere à ce ſacrifice ſanglant, qu'il ſçavoit devoir eſtre agreable à celuy qui l'exigeoit de luy. Il oublia qu'il eſtoit pere, il ſe ſouvint ſeulement qu'il eſtoit Sacrificateur : *Deponit paternæ pietatis indicium induit Sacerdotis diram conſtantiam.* Sa foy demeura toûjours ferme, toûjours inébranlable. Sa pieté fut toûjours la meſme, ſoit qu'il receut Iſaac de Dieu qui le luy donnoit, ou qu'il rendit Iſaac à Dieu qui le luy redemandoit.

Dés qu'il fut arrivé à la montagne que Dieu luy avoit marquée, il chargea ſon fils du bois qui le devoit conſumer. Il porta le fer d'une main & le feu de l'autre. Iſaac en montant luy demandoit où eſtoit donc la victime qu'il vouloit offrir. Abraham ſans s'expliquer luy répondit que Dieu y pourvoiroit : Et eſtant enfin arrivé au haut de cette montagne ; il prit ſon fils, il le lie, il

luy declare l'ordre qu'il avoit receu de Dieu, & d'un œil sec & sans pâlir il tira l'épée, & la leva sans sçavoir que Dieu l'alloit arrester. Il se fut mesme immolé aussi luy-mesme de bon cœur avec son fils, ou au lieu de son fils, si Dieu le luy avoit commandé; tant il estoit embrazé d'amour pour Dieu, & tant il cherchoit avec ardeur les occasions de luy témoigner ce qu'il eust esté prest de faire pour son service & pour sa gloire.

O rare exemple d'obeïssance! ô modele incomparable de soûmission pour le pere, & de patience pour le fils! O pieté prodigieuse & d'Abraham & d'Isaac, c'est-à-dire du Prestre & de la victime! A-t-on jamais veu dans d'autres rencontres la foy triompher si divinement de la nature; & la raison de l'homme soûmise plus absolument à la volonté de Dieu! A-t-on jamais veu une action plus cruelle en apparence devenir un plus grand acte de Religion, & la cruauté se transformer plus saintement en sacrifice?

Où sont ces peres & ces meres qui immolent si inhumainement leurs enfans, non à Dieu mais au demon, & qui témoignent autant de resolution pour les sacrifier au Prince de ce monde, qu'Abraham en témoigne pour sacrifier Isaac au Dieu du Ciel & de la terre? Que diront-ils de ce faux amour qui perd leurs enfans, lorsqu'ils verront qu'au lieu que la cruauté apparente par laquelle ce bien-heureux homme offre son fils à Dieu est une pieté veritable, l'amitié apparente au contraire qui fait qu'ils empeschent leurs enfans de se donner à Dieu est une veritable impieté? Que ne se desaveuglent-ils à ce grand objet; & que ne conçoivent-ils ici que leur plus grande

gloire est de rendre à Dieu ce qu'ils ont receu de luy ; & que le moyen de ne pas perdre leurs enfans, est de les perdre, si on l'ose dire, puis qu'aprés les avoir perdus, ils les possedent plus glorieusement que jamais. Qu'ils n'ayent donc plus à l'avenir de reserve pour celuy de qui ils tiennent tout ce qu'ils ont. S'il leur demande un fils unique, qu'ils le luy donnent sans hesiter : Et nous lorsque nous voyons dans ce grand exemple combien on doit toûjours estre preparé pour offrir à Dieu les plus grands sacrifices, rougissons de honte lorsque nous considerons nostre tiedeur & nostre indifference en luy sacrifiant les moindres choses. ABRAHAM ET SARA.

Rougissons lorsque nous voyons tant de fois que ce n'est point la voix de Dieu qui retient nostre main quand elle estoit preste à frapper, mais la voix de nostre chair que nous écoutons au lieu de Dieu : & soyons couverts de confusion lorsque bien loin d'estre ravis de joye comme Abraham d'avoir des occasions considerables de témoigner à Dieu l'ardeur de nostre obeïssance, & la foy avec laquelle nous voulons renoncer où à nous-mesmes, où à l'amitié charnelle de nos parens ; nous perdons au contraire le courage, & nous nous dissimulons à nous-mesmes ce que nous sçavons que Dieu nous demande. Helas, dit saint Bernard, nostre joye ne se perd pas lorsque nous offrons à Dieu ce qu'il exige de nous, comme nous voyons ici qu'Isaac ce fils de joye ne meurt point : il demeure en vie ; il n'y a qu'un belier qui meurt, c'est-à-dire nostre opiniastreté & nostre desobéïssance ; & il ne nous reste comme à Abraham, aprés qu'il a cousté quelque

chose à la nature, que la joye d'avoir obeï à Dieu.

Mais cessons de considerer la foy d'Abraham & l'amour qu'il témoigna pour Dieu par une marque si éclatante, & regardons maintenant cette action comme une image admirable de l'amour infini que Dieu mesme a eu pour nous, & de la charité avec laquelle il a sacrifié son fils unique pour nostre salut. Car, comme dit saint Augustin, Abraham en immolant Isaac estoit l'image de Dieu le Pere; comme Isaac en se laissant immoler estoit l'image de JESUS-CHRIST. Isaac estoit fils unique comme JESUS-CHRIST estoit fils unique de son Pere. Isaac portoit luy-mesme le bois qui le devoit consumer, comme JESUS-CHRIST porta luy-mesme la Croix sur laquelle il devoit mourir. Mais Abraham n'offroit qu'un fils mortel, qui neanmoins ne mourut pas: au lieu que Dieu le Pere offroit un fils immortel, & qui neanmoins mourut.

Serm. 70. de Temp.

La patience d'Isaac qui ne resista point à Abraham, & qui ne dit pas un mot pour empescher qu'il ne l'égorgeast, n'est-elle pas l'image de celle de JESUS-CHRIST, qui a esté mené comme une brebi à la boucherie, & qui comme un agneau que l'on égorge, n'a pas ouvert la bouche devant ceux qui le crucifioient? Saint Augustin dit de mesme, aprés saint Jerôme, que pour mieux faire voir la solidité de cette figure, & l'accorder mieux avec la verité, le lieu où se fit d'abord ce sacrifice d'Isaac, fut celuy où se fit depuis le sacrifice de JESUS-CHRIST. Isaac ne mourut pas, au lieu que JESUS-CHRIST mourut, parce qu'Isaac ne pouvoit se ressusciter luy-

mesme, au lieu que JESUS-CHRIST s'est ressuscité. Et il ne falloit pas, dit saint Augustin, que l'on fist mourir dans cette figure celuy que l'on n'auroit pas délivré de la mort ensuite: *Non est occisus Isaac neque enim occidi oportuit eum quem tunc resurgere non oportebat, sed ejus vitam à mortis periculo liberari.* ABRAHAM ET SARA. In Psal. 51.

Cependant ce sacrifice non sanglant, & qui figuroit encore si divinement le sacrifice de nos Autels; où le vray Isaac est tous les jours immolé, sans neanmoins mourir, ce sacrifice, dis-je, ne se passa pas sans effusion de sang, puisqu'au lieu d'Isaac, Abraham égorgea un belier qu'il vit prés de luy, & qui marquoit encore JESUS-CHRIST par une autre admirable figure, puisque comme ce belier estoit arresté par les cornes aux épines d'un buisson, JESUS-CHRIST de mesme est demeuré parmy les Juifs qui l'ont picqué comme des épines, qui l'en ont mesme couronné; & qui l'ont attaché en Croix: *Quasi cornibus inter spinas hærebat quando ad crucis cornua clavorum crucifixione pendebat.*

Et enfin la promesse que Dieu fit à Abraham ensuite de ce sacrifice, *de rendre sa posterité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel, & que le sable de la mer*; n'a esté proprement accomplie que dans JESUS-CHRIST, puisque si on ne l'entendoit que de la posterité d'Abraham selon la chair, les Juifs, quelque nombreux qu'ils fussent, n'étoient pas neanmoins infinis; au lieu que c'est JESUS-CHRIST qui a eu veritablement cette posterité infinie par la foy des Gentils qui ont cru en luy, & qui sont devenus les veritables fils d'Abraham. In Abraham.

Tant de rapports ont fait dire à saint Ambroise, qu'Abraham dans cette action mysterieuse avoit en veuë la Passion du Fils de Dieu, & que ce fut alors que fut accomplie la parole que JESUS-CHRIST dit de luy dans l'Evangile, *Qu'il a veu son jour*, c'est-à-dire le jour de son sacrifice & de son triomphe: *Hunc vidit Abraham in isto sacrificio hujus passionem aspexit; & ideo ipse Dominus ait de eo: Abraham voluit videre diem meum; vidit & gavisus est.* Ce fut pour ce sujet qu'au rapport de l'Ecriture, Abraham appella cette montagne, la montagne de Vision; parce que Dieu luy avoit apparu pour luy reveler ce grand mystere, & luy faire voir aussi de quelle mort JESUS-CHRIST devoit mourir.

Aprés qu'Abraham fut revenu du lieu de ce sacrifice fameux, & qu'il goûtoit la joye d'avoir pû offrir à Dieu de bon cœur ce qu'il avoit de plus cher au monde, sans que neanmoins il eut perdu ce fils qu'il luy vouloit immoler, il sembloit qu'il ne luy pouvoit plus rien arriver sur la terre qui le pust toucher, & qu'aprés cette épreuve de son grand détachement, il devoit regarder avec beaucoup d'indifference tous les autres évenemens de la vie. Mais Dieu qui entremesle toûjours dans la vie de ses serviteurs la tristesse & la joye, & qui sçait proportionner les peines qu'il leur envoye à la grandeur de leur courage, en envoya une à Abraham, que nous marque l'Ecriture dans la suite de son histoire, dont elle avouë qu'il fut extrêmement affligé.

Ce fut la mort de Sara, que Dieu enleva de ce monde la premiere, comme pour ne luy pas causer la douleur de survivre son mari. Cette

admirable

admirable femme pour qui l'on vit qu'Abraham avoit toûjours eu un respect & une affection qui devroit estre le modele des personnes mariées; avoit comme de concert avec son mari, pratiqué ensemble toutes sortes de vertus, sans luy avoir rien apporté de ces obstacles, que l'on voit souvent avec douleur que les femmes apportent aux bonnes resolutions de leurs maris. Elle avoit appris d'abord sans s'effrayer le dessein qu'Abraham forma de quitter son païs pour aller vivre en étranger dans une terre inconnuë; & quoy que Dieu ne luy eut pas parlé à elle-mesme comme à Abraham, elle ne douta point que Dieu ne luy parlast par son mari, & elle suivit avec joie l'ordre que Dieu avoit établi, qui estoit celuy de la soûmission & de l'obeïssance qu'elle rendoit aussi fidellement à Abraham, qu'Abraham la rendoit à Dieu.

ABRAHAM ET SARA.

Lorsqu'elle fut dans cette terre, elle n'y témoigna aucune impatience, ny aucun desir de retourner dans son ancien païs. Elle y souffrit de bon cœur toutes les incommoditez des étrangers, & elle conceut le mesme détachement que son mari de tout le monde, pour ne mettre son cœur qu'en Dieu.

La famine qu'elle souffrit ne l'étonna point. Elle ne murmura ny contre Dieu ny contre Abraham qui l'avoit tirée d'un païs où elle n'eut eu rien de semblable à craindre. Elle alla d'un pas ferme dans l'Egypte. Elle pût bien prévoir les maux qui luy pourroient arriver dans ce païs: mais elle ne pût les craindre, parce qu'elle s'appuyoit sur Dieu qui l'y conduisoit.

C'est pourquoy on ne marque rien de foible

lorſqu'elle ſe vit ſeparée d'avec Abraham, & dans la puiſſance d'un Roy idolâtre qui formoit des deſſeins ſur elle; Elle ſe repoſa de tout ſur Dieu qui écouta ſes gemiſſemens, & qui eſtant touché de ſes larmes, la délivra de ce peril avec éclat. Elle n'eut rien auſſi de ces timiditez qui font craindre aux lâches lorſqu'ils ſont ſauvez d'un danger, de s'y expoſer de nouveau. Elle alla lorſqu'il le fallut dans le païs de Gerare avec la meſme intrepidité qu'elle avoit eſté dans l'Egypte, & elle ſe vit auſſi tranquillement entre les mains d'Abimelech, qu'elle s'eſtoit veuë entre celles de Pharaon, parce que plus elle croiſſoit en âge; plus auſſi les nouveaux ſecours qu'elle recevoit de Dieu, luy faiſoient mettre en luy ſa confiance & ſon amour.

C'eſt cet amour ſi pur, ſi tendre, ſi ardent qu'elle avoit pour Dieu, qui luy faiſant entierement oublier tant de vanitez qui occupent d'ordinaire les femmes, & qui la faiſant renoncer à ces ajuſtemens & à ces parures qui font toutes leurs applications, la porta au contraire à nourrir ſa pieté interieure par les exercices exterieurs de la charité, de l'aumoſne & de l'hoſpitalité, où elle appreſtoit elle-meſme comme une ſervante, ce qui eſtoit neceſſaire pour les beſoins de ceux qui entroient chez elle.

On ne dit rien de ſa modeſtie, aprés ce que le Prince de l'Egliſe en a dit luy-meſme dans ſes Epiſtres, où il la repreſente comme un modele achevé dont toutes les femmes Chreſtiennes peuvent apprendre ce qu'elles doivent à Dieu, à leurs maris, à leurs enfans, à leurs domeſtiques, & à elles-meſmes.

Enfin aprés tant de vertus, aprés avoir conceu si divinement un fils qui n'a pas esté moins la joie du monde que la sienne propre, aprés avoir esté à l'égard d'Abraham l'interprete de tous les desseins de Dieu sur ce fils nouveau né, aprés avoir esté au hazard de le perdre, quoy que peut-estre sans le sçavoir, puisqu'il n'est point marqué qu'Abraham luy en communiquast rien, elle acheva enfin une si sainte vie par une tres-paisible mort, laissant la memoire de son nom, l'odeur de sa bonne vie, & l'admiration de ses vertus, pour servir d'exemple dans la suite de tous les siecles. ABRAHAM ET SARA.

Abraham fit voir dans cette rencontre quelle estoit sa sensibilité & sa tendresse; & les larmes que cette ame si ferme d'ailleurs répandit, condamnent la dureté de ces personnes indifferentes qui cachent leur stupidité, pour ainsi dire, sous une vaine apparence de fermeté & de courage.

Luy qui venoit de voir la mort toute prochaine de son fils Isaac avec des yeux secs, & qui avoit levé sans paslir le couteau pour l'égorger, ne vit pas sans larmes la mort de Sara, & il en témoigna un grand deüil, au rapport de l'Ecriture. Ce n'est pas, dit saint Paulin, que sa grande foy hesitast dans cette rencontre. Ce pere des fidelles ne pouvoit douter de la resurrection des morts: & ce n'estoit pas tant la peur de la perdre; que le desir de la suivre qui l'affligeoit. Mais estant, dit saint Paulin, dans une pleine assurance pour ce qui regardoit Sara, il ne songea plus qu'à luy rendre les derniers devoirs de l'humanité naturelle: *Saram suam flevit non utique diffidentia recipiendæ sed prægressæ desiderio; & hu-* Paulin. p. 335.

manitatis memor non ſprevit corporis curam propter animæ ſecuritatem.

Le premier ſoin qu'il eut fut de luy chercher un lieu pour ſa ſepulture. Comme il s'eſtoit ſeparé de la maniere de vie des idolâtres, & des idolâtres meſmes pendant ſa vie ; il voulut auſſi s'en ſeparer aprés ſa mort ; & il ne put ſouffrir que ſa ſainte femme Sara fut enſevelie avec des perſonnes qui adoroient des dieux étrangers. C'eſt pourquoy il alla dans la Ville voiſine de Heth prier le peuple qui y habitoit de luy vendre quelqu'un de leurs ſepulcres pour y enterrer Sara. Ce peuple le receut avec reſpect, le regardant comme un *Prince de Dieu*, PRINCEPS *Dei es apud nos.* Ils luy offrirent ce qu'ils avoient de plus beau, ils ſe tinrent honorez de ſa demande ; & ils l'aſſurerent que quelque lieu qu'il luy pluſt de choiſir, perſonne ne l'inquietteroit.

Mais Abraham, dont ils ignoroient quel eſtoit le deſintereſſement, n'eut garde d'accepter ces offres ; & aprés leur avoir témoigné avec un profond reſpect la reconnoiſſance qu'il en avoit, il leur dit que s'ils avoient pour luy un ſi grand fond de bonne volonté, toute la grace qu'il leur demandoit eſtoit de prier un de leurs Citoyens nommé Ephron, de s'accommoder avec luy d'un champ & d'une caverne double qu'il y avoit fait faire pour luy ſervir de ſepulcre.

Ephron en preſence de tous offrit de bon cœur & ce champ & cette caverne à Abraham : mais cette ame genereuſe qui ne pouvoit rien recevoir de perſonne, & qui n'avoit accoûtumé que de donner, témoigna qu'il ne recevroit point gratuitement cette terre. C'eſt pourquoy Ephron

cela veut dire selon le genie de la langue s.te un grand prince comme mons dei veut dire une grande montagne. dans les autres langues on donne aussi l'epithete de Divin a ce qui est grand, noble excellent.

ayant esté contraint de luy en dire le prix, Abraham le luy paya sur l'heure en presence de tous, & cette caverne devint ainsi le sepulcre de Sara, & ensuite le sien propre, & de ses enfans aprés luy. ABRAHAM ET SARA.

Il n'y a gueres d'entre les Saints Peres de l'Eglise, qui considerant ce que fait ici Abraham, n'admire que ce saint homme à qui Dieu avoit promis toute la terre de Chanaan, n'y ait rien neanmoins desiré autre chose en propre qu'un sepulcre. Il y est par tout étranger, par tout voyageur. Il n'y habite que sous des tentes, & il n'y veut rien posseder que la place d'un tombeau. Une autre terre qu'il avoit en veuë l'occupoit. Le Ciel seul remplissoit ses desirs, & il ne comptoit pour rien les richesses de la terre. Il semble qu'un saint empressement d'en sortir pour joüir de Dieu, ne luy permettoit d'envisager ici bas que le sepulcre. Il ne se nourrissoit que des pensées de la mort qu'il ne regardoit pas comme nous avec frayeur, & pour laquelle au contraire il n'avoit que des desirs.

Qui sont les Grands, qui sont les riches qui imitent cet exemple? Qui sont ceux qui possedent de grandes terres, qui en ayent le mesme détachement, & qui ne s'y regardent plus que comme n'y devant posseder que la place d'un sepulcre? Font-ils dans la possession de grandes terres, quelquefois acquises par des injustices, ce qu'Abraham fait dans une terre que Dieu mesme luy avoit donnée; & font-ils dans le Nouveau Testament, ce qu'Abraham a fait mesme avant l'Ancien?

Aprés donc que Sara fut morte, & qu'Abra-

ham l'eut enfevelie, ce faint Patriarche ne penfoit plus qu'à la mort luy-mefme, dont il femble que fa grande vieilleffe ne pouvoit pas eftre fort éloignée. Mais dans ces dernieres années de fa vie il apprit aux peres & aux meres Chreftiennes quels doivent eftre leurs plus grands foins avant que d'aller paroiftre devant Dieu; & il leur fit voir qu'ils ne doivent plus penfer aux chofes de la terre, finon pour l'établiffement de leurs enfans. C'eft la derniere chofe que fit cet admirable homme.

Comme il fçavoit par la grande lumiere de fa foy, de quelle importance il eftoit de donner une femme à fon fils Ifaac, & de bien choifir celle qui devoit donner des enfans à un homme de la race duquel JESUS-CHRIST mefme devoit naître, il raffembla en quelque forte pour cette action tout ce qu'il avoit de force & de vigilance; & il fit voir deflors que les Mariages pour eftre Saints & heureux, devoient eftre précedez de beaucoup de prieres.

Ce qu'il defiroit dans celle qu'il cherchoit pour eftre femme de fon fils, n'eftoit ny la beauté, ny les richeffes. Il ne fe mit en peine que de la vertu, & du culte du vray Dieu. Il craignoit de donner à ce fils*, qui eftoit le fruit de tant de vœux, & l'effet de tant de miracles, une femme qui eftant idolâtre, eut efté entierement indigne de luy, quelques avantages qu'elle eut pû avoir d'ailleurs: & il craignoit qu'une adoratrice de faux dieux ne corrompift peu à peu l'efprit d'un jeune homme, qui ayant efté élevé jufque-là dans une grande crainte de Dieu, & dans une entiere innocence, n'eut pû enfuite fe délivrer des arti-

* le principal motif d'abraham est qu'il n'ignoroit pas que Dieu avoit maudit les chananéens et qu'il avoit resolu apres les avoir destruits de donner leur terre a sa posterité a quoi l'alliance d'isaac avec une chananeene eut mis obstacle. pour ce qui est de l'idolatrie on sait que la famille de nachor n'en etoit pas exempte temoin les teraphim que rachel derobe a laban. a ce passage de l'ecriture la tradition des juifs et que nachor etant statuaire fabriquoit des idoles ajoutent meme qu'abraham avoit travaillé avant sa

fices d'une femme, ny resister à ses attraits.. ABRAHAM ET SARA.

C'est un exemple que saint Ambroise trouve si considerable, que dans les loüanges qu'il a faites de ce saint Patriarche, il ne se lasse point de le proposer à tous les Chrestiens, afin de voir avec quelle sagesse & avec quelles précautions ils doivent marier leurs enfans, puisque si JESUS-CHRIST ne doit pas naistre de leur Mariage, comme de celuy d'Isaac; il en doit naistre au moins des enfans qui appartiennent à JESUS-CHRIST, & qui soient vraiment ses membres: *Sæpe illecebra mulieris decepit etiam fortes maritos, & à religione fecit discedere. Primum ergo in conjugio religio quæratur.* Ambr. l. 1. de Abr. cap. vlt.

Dans cette pensée toute pleine de pieté, Abraham que son long âge rendoit incapable de faire les choses par luy-mesme, appelle Eliezer, pour les disposer par luy. Cet Eliezer estoit l'Intendant de sa maison, & d'une si grande pieté, qu'il semble que l'on pourroit dire qu'aprés Abraham & Isaac, il n'y avoit rien de si grand que luy sur la terre. La longueur du temps durant lequel il avoit vécu avec Abraham ne luy avoit rien osté du profond respect qu'il luy devoit; & cette espece de necessité que son Maistre avoit de ses services pour le reglement de sa maison, ne luy avoit point donné cet air de fierté que l'on ne voit que trop dans ceux qui manient les affaires des Grands, & qui ont la veuë & l'Intendance de leurs maisons.

Il ne se laissa point aller à cette sagesse toute charnelle qui est si ordinaire à ces sortes de personnes, qui les abrutit en quelque sorte en ce qui regarde les choses de Dieu, & qui ne leur laisse

vocation, expliquant ur chaldæorum I iii non d'une ville de chaldée qui s'apellat ur mais du feu, ainsi nommé en hebreu ~~dans cette langue~~; car ils disent qu'aprés sa conversion ayant brisé les idoles de thare et de nachor et refusé d'adorer le soleil, nemrod le fit jetter dans une fosse pleine de d'autres disent que ce fust son pere même qui l'y et qui se convertit voyant que le feu l'avoit le suivit dans son voyage pendant lequel il m

des yeux que pour les choſes temporelles. La pieté de ſon Maiſtre l'occupoit encore plus que les richeſſes : & quoy qu'il fuſt d'une regularité ſans exemple dans ces dernieres, il crut que la veuë continuelle de tant de vertus qui ſe pratiquoient tous les jours devant ſes yeux, eſtoit un treſor dont Dieu luy redemanderoit un compte plus rigoureux que des biens de ſon Maiſtre ; & que le peu de ſoin qu'il auroit de les imiter attireroit ſur luy la condamnation de Dieu, & des Anges & des hommes.

Ayant donc crû toûjours en vertu plûtoſt qu'en biens & en richeſſes, comme font ſouvent ceux qui ſont dans ces places, & Abraham connoiſſant qu'il eſtoit un Miniſtre aſſez fidelle pour executer ſes deſſeins ponctuellement, & pour ne traverſer point le Mariage d'Iſaac par la propoſition de quelque fille qui apportaſt beaucoup de biens à ſon jeune Maiſtre, ſans prendre garde à ce qui regarderoit ſa religion & ſes mœurs ; Ce ſaint Patriarche l'appelle, luy declare la commiſſion qu'il luy donnoit pour l'alliance d'Iſaac, & il ne luy ordonne en ce point qu'une ſeule choſe, qui eſtoit de ne prendre aucune fille du païs de Chanaan où il eſtoit alors ; mais d'aller dans la Meſopotamie, qui eſtoit le lieu d'où il eſtoit ſorti en venant dans la terre que Dieu promettoit à ſa race.

Cela luy eſtoit ſi fort à cœur, qu'il obligea Eliezer par ſerment de luy tenir parole en ce point, & l'Ecriture marque que pour faire ce ſerment, il obligea cet œconome *de mettre ſa main ſur ſa cuiſſe*, non pas tant pour obſerver la coûtume des ſermens qui eſtoit peut-eſtre alors en uſage, com-

Sous.

me elle l'est maintenant de lever la main en haut; que pour figurer, comme dit saint Augustin, un grand mystere; & pour faire ainsi jurer Eliezer par celuy-là mesme qui devoit naistre un jour de sa race, c'est-à-dire JESUS-CHRIST, puisque sans cette veuë, Abraham n'auroit point obligé Eliezer de mettre sa main sur sa cuisse, comme sur quelque chose de Saint; & comme on feroit mettre aujourd'huy la main sur l'Autel, sur l'Evangile, ou sur JESUS-CHRIST mesme dans son Sacrement.

ABRAHAM ET SARA.

Serm. 75. de Temp.

Sous.

Eliezer fit ce que son Maistre desiroit de luy: mais il n'eut qu'une difficulté qu'il luy proposa. Il craignit qu'allant si loin, c'est-à-dire peut-estre huit ou neuf journées, chercher une fille pour Isaac, il n'en trouvast point qui voulust quitter son païs, & qui ne donnast son consentement à ce Mariage qu'au cas qu'Isaac viendroit demeurer avec elle au lieu où elle demeuroit. C'est dequoy Abraham luy ordonna bien de se donner de garde, & de ne souffrir jamais que son fils quittast ce païs, parce que Dieu avoit promis de le luy donner.

Ce serviteur ainsi instruit, & aprés Dieu fondant l'heureux succés de son voyage sur la sainteté de son Maistre plûtost que sur son industrie, vint about de toutes choses avec une facilité qui paroist miraculeuse, & on vit dans cette rencontre que lorsque l'on ne cherche que Dieu dans ses entreprises, elles reüssissent sans aucune peine, & comblent de joye ceux qui les ont faites. Il amena à Isaac l'admirable Rebecca, & l'on peut dire peut-estre d'Abraham ce qui est dit d'Isaac, qu'il n'y eut que la joye qu'il eut de voir

son fils heureusement pourveu qui le consola de la mort de Sara.

Le dernier soin que ce saint homme eut encore avant que de mourir, fut, comme il est marqué dans l'Ecriture, de prévenir les querelles & les procés qui pourroient naistre entre ses enfans; & de partager dés son vivant les choses avant tant de sagesse, que ny son fils Ismaël qu'il avoit eu d'Agar; ny les autres enfans qu'il eut depuis la mort de Sara d'une autre femme qu'il prit, nommée Cethura, ne pussent inquieter Isaac, ny luy oster rien de la terre que Dieu luy avoit promise. Aprés cela il mourut en paix, &, comme dit l'Ecriture, plein de jours & dans une heureuse vieillesse, l'an de sa vie 175. & le 75. de son fils Isaac, qui l'ensevelit avec Ismaël fils d'Agar, dans le sepulcre ou estoit Sara sa mere, & qui le pleura autant qu'un si saint homme devoit l'estre.

Ce fut ainsi que mourut ce saint Patriarche, dont la foy n'eut point d'exemple, & dont la gloire, comme dit l'Ecriture, n'a rien eu depuis qui luy fust semblable : *Non est inventus similis illi in gloria.* Plus il prit plaisir à se rabaisser sous la main de Dieu, plus Dieu prit plaisir à le relever. Il vécut comme un étranger sur la terre, parce qu'il estoit Citoyen du Ciel; & plus il se détachoit de ses biens; plus Dieu le combla de richesses. Il éprouva toutes sortes de tentations pendant sa vie. Il passa par toute sorte d'afflictions; mais par tout il fut fidelle à Dieu, & le Saint Esprit luy rend ce témoignage qu'en toutes choses il garda sa loy : *Conservavit legem excelsi, & in tentatione inventus est fidelis.*

Aussi Dieu prit plaisir à faire voir dans ce pere

des fideles combien ceux qui seroient à luy, luy ſeroient chers, & combien ſa Providence veilleroit pour les proteger. Ils doivent ſe promettre le meſme ſecours qu'ils ont veu dans Abraham. De pauvre qu'il eſtoit lorſque pour ſuivre Dieu qui l'appelloit il alla dans une terre étrangere, il devint puiſſamment riche, & un inconnu, s'acquit un nom qui ſe fit reſpecter des plus grands Rois.

ABRAHAM ET SARA.

Les perils & les maux que Dieu permit qu'il endura pour exercer & pour faire connoiſtre ſa grande foy, retournerent tous à ſa gloire, & il ne ſe vit dans les exils, dans les craintes, dans les obligations de changer ſouvent de lieu, dans l'enlevement de ſa femme, dans l'immolation de ſon fils unique, que pour goûter la douceur des conſolations ineffables que Dieu faiſoit ſucceder à ces penibles épreuves. Il ſemble que Dieu n'arreſtoit ſes regards que ſur luy, & que ſa Providence n'eſtoit occupée que du ſoin de le conſerver. Il n'épargna perſonne de ceux qui penſoient à luy nuire, & il ſembloit eſtre plus patient dans les outrages qu'on luy faiſoit à luy-meſme, que dans ceux que l'on faiſoit à Abraham.

Auſſi ce Saint qui avoit tant d'experiences de la conduite de Dieu ſur luy, ſe repoſoit entierement ſur ſes ſoins, & il n'avoit point d'autre application qu'à le ſuivre fidelement par tout, & auſſi bien dans les maux que dans les biens de la vie.

Si donc la vertu de pere eſt un aiguillon qui doive exciter les enfans, nous avons dans ce pere de tous les fidelles dequoy nous animer à la vertu. Nous y avons des modeles pour toutes ſortes de bonnes œuvres. Nous voyons dans luy

qu'il a commencé par où les plus parfaits finissent, c'est-à-dire par le détachement general de toutes les choses de la terre ; de sa maison, de ses parens & de ses amis.

Il nous a fait voir que toute la pieté d'une personne qui vit de la foy comme luy, ne consiste qu'en cette seule chose, à suivre Dieu, & à recevoir également de sa main les biens & les maux : estant toûjours prest de le benir dans les maux, & de luy rendre les biens aussi-tost qu'il les redemande. Enfin il nous a montré qu'un homme qui vit de la foy ne doit point vivre pour ce monde : qu'il doit s'y regarder comme un étranger, & qu'il ne doit avoir l'esprit occupé que du Ciel & des recompenses eternelles que Dieu nous y prepare.

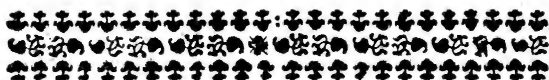
Que si nous ne sentons cette disposition dans nos cœurs, & si nous cherchons nostre plaisir & nos satisfactions en ce monde, craignons de n'être point trouvez un jour du nombre des enfans de ce bien-heureux pere ; & que Jesus-Christ ne nous dise comme aux Juifs, en nous reprochant nostre luxe & nostre mollesse, *Hoc Abraham non fecit :* Abraham n'a pas vécu de la sorte. Et si les personnes riches veulent se tromper eux-mesmes, en disant que comme ce saint homme s'est sanctifié en joüissant de ses richesses, ils peuvent de mesme joüir paisiblement de leurs biens & goûter les plaisirs : qu'ils tremblent en écoutant ce qu'Abraham dit luy-mesme à un riche au rapport de Jesus-Christ dans l'Evangile ; & qu'ils craignent qu'au lieu d'entrer dans son bien-heureux sein pour s'y reposer, comme l'Eglise le souhaitte tous les jours pour les fideles

qui meure; il ne les en chasse au contraire: & qu'il ne leur dise: *Mon fils, souvenez-vous que vous avez eu vos satisfactions pendant vostre vie*; & que vous ne m'avez pas imité, en ne mettant comme moy vostre tresor que dans le Ciel. Ainsi comme je ne voy rien dans vous de ces desirs ardens pour Dieu qui m'ont embrasé le cœur pendant presque les deux siecles que j'ay vécu sur la terre, je ne puis aussi vous admettre à un repos que vous n'avez point desiré, ny à un bonheur qui ne vous a occupé ny l'esprit ny le cœur pendant toute vostre vie.

C'est pourquoy en voyant de quelle maniere JESUS-CHRIST nous represente Abraham dans l'Evangile, nous avons sujet de croire qu'il ne sera pas moins le Juge que le Pere des fideles; & que comme il aura des tendresses de pere pour ceux qui auront esté pauvres de cœur & d'affection comme luy, il sera aussi le fleau & le persecuteur des riches qui se seront abandonnez aux plaisirs & à la bonne chere. Puisque c'est Dieu mesme qui nous le represente comme gardant aprés sa mort cette conduite à l'égard de ceux qui le regardent & qui le prient comme leur pere, ne l'oublions point: Et si nous sommes assez heureux pour l'imiter dans ce détachement de tous les biens de la terre; ajoûtons-y encore le détachement de tous les biens de l'esprit; en publiant de nous, comme luy, quelques graces que Dieu nous ait faites, que nous ne sommes que poudre & que cendre, & estant tres-persuadez dans le fond du cœur que nous ne sommes rien. Ce n'est pas une chose fort loüable pour nous de croire que nous ne sommes rien, lorsque nous ne som-

mes rien en effet : mais de demeurer toûjours dans cette persuasion, lors mesme que Dieu nous honore de ses plus grands dons, qu'il nous admet à sa familiarité, & qu'il nous découvre ses secrets; c'est ce qui seroit grand, & en quoy nous aurions le bonheur d'imiter veritablement nostre tres-saint Patriarche.





LOTH.

NOus n'aurions point ſeparé Loth d'avec Abraham dans la Vie que nous avons faite de ce ſaint Patriarche, ſi la ſeparation qui ſe fit entre ces deux juſtes, ne nous avoit donné lieu auſſi de parler d'eux ſeparément. Car on peut dire que comme nous avons fait voir dans Abraham l'image des juſtes les plus parfaits ; nous avons au contraire dans Loth l'image des juſtes qui ſont encore bien foibles. Et ce qui nous doit porter d'autant plus à conſiderer en particulier la Vie de ce ſaint homme, eſt que ſouvent les foibleſſes des Saints ne nous ſont pas moins utiles que leurs vertus ; & que nous voyons beaucoup mieux dans ces grands modeles avec quel ſoin nous devons fuïr les foibleſſes où ils ſont tombez, & cela d'autant plus que nous n'avons pas comme eux d'autres grandes vertus par leſquelles ils ſe ſont ſoûtenus dans leurs foibleſſes.

On n'oſeroit pas, en parlant d'un ſi ſaint homme, l'accuſer d'imperfection, ſi ſaint Auguſtin qui avoit un profond reſpect pour tous ces Saints, n'en avoit parlé de la ſorte ; & s'il n'avoit dit que ſa ſeparation d'avec Abraham en eſtoit une preuve indubitable : *Loth longè inferior erat Abraham. Niſi enim inferior fuiſſet à Beato Abraham ſeparari non meruiſſet, nec ei Sodomorum habitatio placuiſſet.* *De Temp. Serm. 70.*

Mais nous ne dirons rien ici de cette separation qui fut la cause de tous ses maux, parce que nous en avons parlé dans la vie d'Abraham, où l'on peut voir que ce saint Patriarche fit paroistre autant de sagesse & de charité, que Loth son neveu fit paroistre d'imperfection.

Ce qui est étonnant, est qu'en quittant la compagnie du plus saint homme qui fust au monde, il alla choisir sa demeure parmi les peuples les plus corrompus qui fussent alors sur la terre. Et quoy que les Saints Peres remarquent que Dieu envoyoit cet homme aux Sodomites, afin que la veuë de son innocence les fist rougir de leurs desordres, & les portast à se convertir, le peu de fruit que ce peuple tira de la veuë de Loth doit confondre la vanité de ceux qui se croyant peut-estre trop legerement poussez de Dieu, & qui estant animez par un zele indiscret, quittent la compagnie des personnes saintes pour aller dans le monde contribuer, comme ils se l'imaginent, à la conversion de ceux qui s'y perdent par une vie toute relâchée.

Loth devoit regarder le malheur qui luy arriva dans cette Ville lorsqu'il s'y fut établi, & la captivité miserable de toute sa famille, comme une punition dont Dieu le frappoit pour le châtier de la facilité avec laquelle il s'estoit separé d'avec Abraham. Cette rencontre luy devoit d'autant plus ouvrir les yeux pour le porter à retourner auprés de luy, que ce fut sa charité seule qui le délivra d'un si malheureux estat. Cependant tant de differentes considerations, tant d'engagemens qu'il avoit depuis tant d'années auprés d'un oncle avec lequel il avoit renoncé à

la

la terre de sa naissance & à ses parens, ne le purent faire resoudre à quitter cette detestable demeure. Il se separa encore une fois d'avec Abraham, & le plaisir qu'il goûtoit dans la beauté de ce païs, l'emporta sur toutes les raisons qu'il avoit de le fuïr. LOTH.

Que si la veuë de cette foiblesse de Loth nous surprend, voyons d'un autre costé de quelle maniere il se soûtient dans cet estat; & reconnoissons dans ce grand exemple avec quelle crainte & quel tremblement doivent vivre parmi les personnes du monde, ceux qui estant justes & craignans Dieu, n'ont pas néanmoins assez de force pour s'en separer.

On peut reduire tout ce qu'il faisoit dans Sodome à deux choses : c'est-à-dire qu'il y fuyoit le mal & qu'il y faisoit le bien. Il pouvoit voir la corruption des Sodomites; mais il la voyoit avec horreur: il la voyoit en gemissant. Ses yeux & ses oreilles estoient justes dans ce païs d'abomination; & comme le dit si souvent saint Augustin, la veuë continuelle des Sodomites estoit sa persecution continuelle.

Que ceux qui vivent dans le monde, & qui aprés avoir peut-estre eu quelques desirs d'abord de s'en separer, n'ont pas eu assez de courage dans la suite pour accomplir leurs bonnes resolutions, jettent les yeux sur cét exemple. Qu'ils apprennent de Loth à ne se pas familiariser peu à peu avec le mal que commettent devant leurs yeux les personnes du monde.

Qu'ils demeurent fermes pour condamner dans leur cœur cette vie toute payenne si differente de celle qu'ils menent; & qu'ils gardent la pureté

dans leur cœur, dans leurs yeux, & dans leurs oreilles, parmy des personnes qui les pourroient corrompre par leur seule veuë, si Dieu ne les soûtenoit continuellement, & s'ils ne veilloient sans cesse sur eux-mesmes. Qu'ils entrent dans les sentimens de Loth & de tous ceux qui ont du zele pour Dieu & pour sa gloire, lorsqu'ils voyent de grands pecheurs : Qu'ils apprennent à dire comme eux : *J'ay vû les pecheurs & j'en ay seché de douleur.* Qu'ils sentent cette persecution, & qu'ils éprouvent ce que dit saint Augustin au sujet de Loth, que les persecutions & les playes qui déchirent le cœur ne font pas moins de mal que celles qui déchirent le corps : *Non tibi videatur excruciator cordis levior esse quam corporis.*

Aug. tom. 7. contra semid. epist. Gaudentii.

Ce ne sont point des idées que ces maux interieurs que les bons sentent en vivant parmy les méchans. Celuy qui ne les sent pas doit se défier de luy-mesme ; & il doit tenir pour suspecte la vertu qu'il croit avoir. C'est en cette maniere, selon saint Augustin, que s'accomplit la parole si celebre de saint Paul : *Que tous ceux qui veulent vivre avec pieté en* JESUS-CHRIST, *souffriront des persecutions.* HANC *persecutionem Lot patiebatur in Sodomis.*

Ibidem.

Ainsi ce n'est pas assez à des Chrestiens de ne pas faire le mal qu'ils voyent faire aux autres : ce qui neanmoins est déja assez difficile en vivant toûjours parmy les méchans. Il faut encore, comme Loth, sentir une douleur profonde & continuelle du mal que l'on voit & que l'on ne peut corriger. Plus les maux dont on est témoin sont abominables : plus on en doit estre touché.

Que si l'accoutumance nous a endurcis, & si à force de voir ou d'entendre le mal, nous y sommes devenus insensibles, plaignons nostre dureté; voyons avec confusion que nous sommes bien éloignez du saint homme Loth : & s'il paroist imparfait en le comparant avec Abraham, avoüons au moins qu'il est bien parfait lorsque nous le comparons avec nous. LOTH.

Mais, comme j'ay déja dit, Loth ne nous apprend pas seulement à éviter le mal que nous voyons faire aux méchans parmy lesquels nous demeurons : il nous fait voir encore que nous devons continuer avec soin de faire le bien que nous avons vû pratiquer lorsque nous estions avec des personnes de pieté.

Et c'est encore ici une grande instruction pour les personnes foibles, qui ayant esté élevées chez des personnes de pieté, comme Loth chez Abraham, les quittent ensuite & se retrouvent avec des personnes d'une condition bien differente. C'est alors, si elles veulent conserver les graces que Dieu leur avoit faites d'abord, qu'elles doivent par une pratique continuelle de ces mesmes exercices, témoigner à Dieu qu'elles n'oublient rien de ce qu'elles ont vû faire à ses serviteurs; & qu'elles n'ont point de plus grande joye que de continuer au milieu des méchans la mesme vie qu'elles faisoient au milieu des bons. Qu'elles ne craignent point, non plus que Loth, de paroistre singulieres, & de s'attirer par cette singularité la haine & l'aversion de ceux qui ne leur ressemblent pas.

Loth avoit appris d'Abraham à exercer l'hospitalité & l'aumône : & quoy que ce fussent des

vertus bien inconnuës aux Sodomites; il ne laiſſoit pas de continuer à les pratiquer en leur preſence. Et ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'il les pratiquoit avec la meſme ardeur & le meſme feu de charité qu'il l'avoit vû faire à Abraham, qu'il avoit pour cela le meſme empreſſement que luy: qu'il craignoit comme luy, que les ſujets de l'exercer ne luy échapaſſent: Qu'il n'avoit non plus qu'Abraham, aucun chagrin lorſqu'il voyoit des perſonnes qui avoient beſoin de ſa charité: Qu'il les alloit chercher luy-meſme; & que nonobſtant la douleur que luy cauſoit la veuë des Sodomites, il ſe tenoit neanmoins à la porte de ſon logis, pour découvrir de loin s'il ne verroit pas quelque étranger qu'il puſt retirer.

Voilà ce qui peut ſeul ſauver les bons qui vivent parmi les méchans. Il faut que comme Loth, ils ſoient fervens dans le bien qu'ils font: S'ils ſe relâchent, & s'ils font le bien foiblement; ils ſont dans un danger viſible de ſe perdre. Qu'ils conſiderent dans Loth que c'eſt à cette ferveur pour l'hoſpitalité que Dieu attacha ſon ſalut; & qu'il eut eſté en peril d'eſtre confondu avec les Sodomites, s'il n'eut eſté au devant des Anges qui les venoient reduire en poudre.

Car l'Hiſtoire Sainte nous dit que les Anges qui venoient de quitter Abraham vinrent trouver Loth dans Sodome aux approches de la nuit qui alloit envelopper ce peuple abominable dans une nuit eternelle. Loth qui eſtoit comme dans une ſainte embuſcade, ſi on l'oſe dire, pour obſerver les paſſans, ayant vû de loin ces deux perſonnes, courut au devant d'eux à ſon ordinaire, les ſalua en ſe proſternant en terre devant eux, ſelon qu'il

l'avoit toûjours vû pratiquer à Abraham ; & il les pressa avec tant d'instances de venir se retirer chez luy, qu'ils ne purent resister à une si sainte violence. LOTH.

Mais ce qui fut à Loth une nouvelle matiere d'exercer la vertu, devint aux Sodomites un nouveau sujet d'exercer leur brutalité ordinaire. Dés qu'ils sçurent que Loth avoit chez luy ces étrangers, ils vinrent en foule depuis le plus petit jusqu'au plus grand : ils environnerent son logis, lorsque ces étrangers mangeoient paisiblement ce que la charité de Loth leur avoit promptement fait preparer, & ils luy crierent qu'il leur donnast sur l'heure ces deux personnes, afin qu'ils contentassent leur passion detestable.

Ce fut alors que Loth voyant ainsi les droits les plus saints de l'hospitalité violez ; alla dans un transport de douleur que luy causoit d'une part la charité pour les hostes, & de l'autre l'horreur de ces abominations, parler luy-mesme à ce peuple, fermant bien seurement la porte de sa maison. Il les conjura : il les exhorta, il pleura devant eux, il fit tout ce qu'il put pour les toucher, sans en pouvoir venir about.

L'effroy mesme dont il fut saisi, & qui luy faisoit chercher un prompt remede à un si grand mal, luy en fit trouver un bien extraordinaire, qui fut de proposer plûtost à ces peuples furieux ses deux propres filles ; afin de sauver ces deux hostes. On n'examine point cette action de Loth pour sçavoir s'il pouvoit la faire sans crime. Ce fut une malheureuse necessité, & ce que l'on en peut dire de plus raisonnable aprés saint Augustin, est que le trouble effroyable dont il fut saisi, *Lib. contra mendac. c. 9.*

l'excusoit beaucoup alors ; outre qu'il avoit une secrette esperance que ces personnes n'auroient garde de rien attenter sur ses deux filles, lors principalement qu'ils sçavoient qu'elles estoient promises à deux Citoyens de Sodome.

Mais ce peuple sentant sa passion s'augmenter par l'obstacle mesme qu'il y trouvoit, n'écouta point Loth ; & se trouvant mesme importuné de ses remontrances, ils luy parlerent avec fierté. Ils luy dirent qu'estant un étranger qui n'estoit venu que depuis peu chercher un azile chez eux, il avoit tort de les traitter comme des enfans & de vouloir devenir leur Maistre & leur faire des leçons : Et lorsqu'ils alloient passer aux dernieres violences, les Anges enfermez chez Loth, qui pensoient plus à sauver Loth que Loth ne pensoit à les délivrer, ouvrirent tout d'un coup la porte de son logis, le vinrent tirer d'entre les mains de ce peuple, & refermerent la porte. Aussi-tost par un miracle, dont on a vû souvent des exemple, ils frapperent ce peuple d'un aveuglement exterieur, qui n'estoit qu'une legere figure de leur aveuglement interieur ; ensorte qu'ensuite cherchant la porte du logis de Loth, ils ne la pouvoient trouver.

Cet objet surprenant de tout un peuple qui cherche la maison d'un juste sans en pouvoir trouver l'entrée, parce qu'il estoit frappé d'aveuglement, a extrêmement occupé les Saints Peres, & saint Gregoire le Grand entr'autres dit, que l'on vit alors une admirable figure de ce qui se feroit dans toute la suite des siecles où les méchans chercheroient toûjours à nuire aux bons. Qu'ils tourneroient comme autour du logis d'un

Lib. 6. mor. c. 16.

homme juste pour trouver en luy quelque chose qu'ils y pussent condamner ; qu'ils observeroient malignement toutes ses actions & toutes ses paroles ; mais que ne trouvant aucune ouverture à leurs méchans desseins, l'aveuglement dont ils seroient frappez les forceroit d'avoir recours aux calomnies ; & à forger eux-mesmes des maux imaginaires, parce qu'ils n'en trouveroient point de veritables : *Quia bonum quod vident accusare nequeunt ; caecati malitia, malum quod non vident ad accusationem quaerunt.* LOTH.

Les Anges qui ne pensoient qu'à estre promptement les Maistres des jugemens de Dieu, & les executeurs de ses vengeances, declarerent leur dessein à Loth, & ils l'avertirent que s'il avoit quelqu'un qui fust à luy dans la Ville, ou fille, ou gendre, qu'il les en tirast promptement, parce qu'ils l'alloient reduire en cendre. Loth effrayé alla sur l'heure avertir deux de ses gendres futurs, à qui il avoit promis ses filles ; & il leur dit qu'il se sauvassent sans perdre de temps, parce que la Ville alloit estre exterminée.

Ces deux gendres n'eurent pas tant de foy que Loth. Ils regarderent ces paroles comme des chansons, ainsi qu'un grand nombre de Chrêtiens regardent aujourd'huy tout ce qu'on leur dit des feux de l'enfer. Et l'on voit dans leur perte deux choses qui nous doivent terriblement humilier : l'une qu'il ne faut pas trop s'appuyer sur l'union ny sur la liaison que l'on a avec les serviteurs de Dieu, si on ne vit comme ils vivent : L'autre que les serviteurs de Dieu, quelques Saints qu'ils soient, & quelque zele qu'ils ayent pour le salut de ceux qui leur sont unis par les liens

les plus étroits de la nature, ne peuvent neanmoins les tirer d'une perte eternelle, si Dieu luy-mesme n'agit dans le cœur de ceux à qui ils veulent du bien, & s'il ne leur donne la foy pour croire & pour pratiquer fidelement ce qu'on leur dit.

Loth donc estant revenu chez luy sans rien faire, lorsque le matin luisoit déja, les Anges le presserent de sortir avec sa femme & ses deux filles. Et comme Loth tout étonné, soit par attache à sa maison, soit par un regret de n'amener pas ses gendres, soit par un desir de conserver quelque chose de ce qu'il possedoit, differoit trop de sortir, les Anges par une heureuse violence, le prirent luy, sa femme & ses filles par la main, & firent ce qu'il seroit à souhaitter qu'ils fissent à beaucoup de personnes, qui different trop longtemps à se convertir & à se retirer des occasions qui les perdent.

Lorsqu'ils l'eurent mis hors de la Ville, ils luy representerent la grace que Dieu luy faisoit; de le sauver seul de cet incendie: Ils leur ordonnerent à tous de ne point regarder derriere eux, soit pour exiger d'eux cette seule marque de leur obéïssance, soit pour témoigner par là combien ils destoient cette Ville, & leur oster toute sorte de compassion pour ce peuple abominable, soit enfin pour arrester leur curiosité. Ils luy commanderent aussi de s'éloigner de tout le voisinage de Sodome; & d'aller promptement sur une montagne voisine.

Loth par un ressentiment de sa foiblesse qui subsistoit encore dans une rencontre si extraordinaire, apprehenda de se retirer sur une montagne.

L'exemple d'Abraham qui ne vivoit que ſous des tentes ne le toucha point. LOTH.

Il conjura ces Anges d'agréer qu'il ſe retiraſt dans la petite Ville de Segor qui eſtoit proche; & Dieu par une condeſcendance qui eſt d'un grand exemple aux Paſteurs lorſqu'ils trouvent des ames foibles, accorda cette Ville à la foibleſſe de Loth; & il l'aſſura qu'en ſa conſideration il l'épargneroit. Mais il luy dit qu'il ſe preſſaſt; & il en rendit cette raiſon que les Saints Peres ont beaucoup peſée: *Parce*, dit-il, *que je ne puis rien faire juſques à ce que vous ſoyez entré dans cette Ville.* Montrant ainſi par un exemple tres-conſiderable aux Grands, combien Dieu qui eſt tout-puiſſant, donne néanmoins des bornes à ſa Puiſſance, pour ne point aller au delà de la juſtice, & pour ne pas faire ſentir le moindre mal aux innocens lorſqu'ils puniſſent les coupables.

Ouvrons maintenant les yeux pour voir un des plus redoutables jugemens que Dieu ait jamais exercez viſiblement ſur les pecheurs, où il fit voir qu'il avoit dans ſes treſors, non plus les eaux comme au deluge pour purger la terre en la puniſſant, mais les feux & les feux de ſoulphre pour ſurprendre les méchans tout d'un coup, & non peu à peu, comme il avoit fait au deluge, & pour punir dans des perſonnes abominables le feu d'une paſſion horrible, par un autre feu qui montroit par ſa puanteur combien ce crime eſtoit en horreur à ſes yeux.

Voyons dans l'embrazement de Sodome & de Gomorre une des images qu'il a plû à Dieu de nous donner des feux de l'enfer: où les damnez ſeront eternellement tourmentez par le feu & par

la puanteur de leurs crimes : *Ubi & ignis incendit & fœtor sulphuris necat.*

Tenons nos ames d'autant plus attentives sur ce grand objet que JESUS-CHRIST nous propose luy-mesme dans l'Evangile la surprise de ces Villes abominables, comme une surprise où seront tous ceux qui ne veilleront pas avec autant de soin qu'il nous a commandé de le faire : & quelque horreur que nous ayons de ces Villes si justement embrasées, n'oublions point ce que JESUS-CHRIST nous a dit, que ceux qui ne luy obéïroient pas, ny aux Pasteurs qu'il nous envoye de sa part, seroient traittez un jour avec plus de rigueur que Sodome & que Gomorre.

Appliquons-nous à leur sujet ce qu'il dit au sujet d'autres personnes sur qui il avoit paru quelque jugement terrible : *Vous croyez peut estre que les peuples de Sodome & de Gomorre sont les plus coupables du monde ? Non ; Mais si vous ne faites penitence vous perirez tous comme eux.* Ne demeurons pas insensibles à cet effroyable spectacle. Representons-nous un peuple entier enveloppé dans les flâmes, sans que Dieu épargnast mesme les enfans de ces coupables. Estant irrité de leurs emportemens, il ne voulut pas qu'il restast rien d'eux ; & il crut faire grace à ces enfans de les prévenir de bonne heure par une mort prompte, afin de ne leur donner pas le temps d'imiter un jour les abominations de leurs peres.

Nonne provisum est eis ne diu viventes exempla sequerētur Patrum? Aug. quæst. ex veteri. Test. qu. 13.

Ceux qui leur avoient donné la vie devinrent en quelque sorte leurs bourreaux, puisqu'ils obligerent Dieu de les perdre pour eux & avec eux, afin qu'il n'y eust plus rien dans le monde qui renouvellast leur memoire : & cette severité de

Dieu qui n'épargna ny les enfans ny les bestes, LOTH.
ny les terres de ces miserables, doit produire en nous le mesme effet qu'elle produisit dans le saint homme Loth. De sorte que comme il fut saisi de peur en se voyant échappé seul d'un si grand embrasement, & que sa reconnoissance fut meslée de tremblement; nous de mesme, si nous voyons que Dieu nous sauve de la corruption du monde, qui, comme Sodome, attaque quelquefois les Anges, c'est-à-dire ceux qui vivoient comme des Anges, & qui conduit dans des feux plus à craindre que ceux de Sodome, nous devons à la verité en estre reconnoissans; mais nous devons en mesme temps accompagner nostre reconnoissance de tremblement & de crainte.

Ainsi ne nous flattons plus & ne nous trompons plus nous-mesmes par une esperance fausse des misericordes de Dieu. Dieu est tout misericordieux, personne n'en doute, & que ferions-nous si cela n'estoit? Il y a peut-estre déja long-temps que tout le monde auroit esté reduit en cendres, comme Sodome & Gomorre, si Dieu n'étoit plein de misericorde.

On voit mesme celle qu'il exerça long-temps envers ce peuple. Il souffrit long-temps leurs excés. Le cry de leurs pechez, comme il dit luy-mesme, sollicitoit sa justice de ne plus retenir ses vengeances, lorsque sa misericorde vouloit les épargner encore.

Il envoye mesme ses Anges dans cette Ville criminelle, pour nous convaincre nous-mesmes par le traittement qu'on vouloit leur y faire, combien cette vengeance qu'il alloit exercer estoit juste; voulant en quelque sorte prendre à témoin

toute la terre & les Sodomites mesmes, que ce n'étoit qu'à regret qu'il les punissoit par ces flâmes, & que c'estoit ces peuples eux-mesmes qui l'avoient forcé de les traitter de la sorte; Mais il voulut faire voir aussi qu'aprés que l'on a méprisé long-temps ses misericordes & abusé de ses bontez, il change sa patience en fureur; & qu'en demeurant dans l'impenitence nous sollicitons sa justice contre nous & que nous provoquons sa colere.

Mais n'obmettons point un autre jugement de Dieu qui parut encore soudainement sur une des personnes qui venoient, par une grace particuliere, d'échapper de cet incendie. C'est la femme mesme de Loth.

Cette femme oubliant par une legereté qui est ordinaire à ce sexe, l'ordre que les Anges luy avoient donné, de ne point regarder en arriere, & ne pouvant croire que la satisfaction qu'elle accorderoit à sa curiosité en voyant de loin une Ville en feu, luy dust couter la vie, se laissa aller au desir de ses yeux: & entendant le bruit & l'impetuosité des flâmes, avec les cris de ceux qui en estoient devorez tout vivans, elle se retourna en arriere pour regarder cet objet.

Mais en voulant voir ce spectacle de terreur, elle devint elle-mesme un spectacle effrayant, & elle fut changée sur l'heure en une statuë de sel, qui a esté comme un *monument eternel*, selon les paroles de l'Ecriture, qui apprend aux hommes à quel danger ils s'exposent, lorsqu'ils sont incredules aux menaces que Dieu leur a faites, & qu'ils ne peuvent se persuader qu'un petit regard, ou une faute qui paroist legere ne pourra estre si rigoureusement punie.

C'est donc pour nous que Dieu permit cet evenement si touchant ; & JESUS-CHRIST nous ordonne luy-mesme dans l'Evangile de nous souvenir de la femme de Loth. Il a voulu, comme le dit souvent saint Augustin, que ce sel nous assaisonnast, pour user de ce terme, & qu'elle apprist à ceux qui ont resolu de quitter le monde, de ne pas retourner la teste en arriere, pour reprendre l'usage des plaisirs & des divertissemens qu'ils avoient quittez, de peur que n'avançant pas dans la voye de Dieu, ils ne s'arrestent tout d'un coup comme cette femme, & que leur exemple serve ensuite comme d'un aiguillon à ceux qui marchent, pour les porter à perseverer jusqu'au bout : *In via posita retrorsum respexit : Ubi respexit ibi remansit. Facta est statua salis ut illius contemplatione condiantur homines, cor habeant, non sint fatui, non retro respiciant, ne malum exemplum dantes ipsi remaneant & alios condiant.*

LOTH.

August. in Psal. 75.

Ce châtiment si soudain fut un nouveau sujet de frayeur à Loth. Il avoit prié l'Ange d'agréer qu'il se sauvast dans Segor, parce qu'il ne pouvoit aller sur une montagne, & aprés qu'il en eut reçû la permission ; l'effroy & le trouble où il se vit luy fit quitter Segor pour aller chercher sa sureté sur une montagne voisine, & dans un antre qu'il y trouva, où il se retira avec ses deux filles.

Ce fut là qu'arriva cet inceste si fameux qui nous fait horreur. Ces deux filles estant dans l'épouvante que l'on peut se figurer, & voyant leur pere dans l'abbattement que la perte de sa Ville, de ses biens & de sa femme, luy pouvoient causer, s'imaginerent peut-estre que ses feux qui

avoient brûlé Sodome & les autres Villes, avoient ainsi que les eaux du deluge, inondé toutes les Villes du monde.

Croyant donc qu'il n'y avoit plus que leur pere & elle dans toute la terre, elles penserent à conserver la race des hommes. Elles enyvrerent pour ce sujet leur pere pendant deux nuits, & elles conçûrent de luy, l'aisnée eut un fils nommé Moab, qui fut ensuite le pere des Moabites, & la cadette un fils nommé Ammon, qui fut le pere des Ammonites.

Il n'y a point d'ame chaste qui ne rejette le souvenir de cette action monstrueuse, & qui ne s'étonne comment des filles ont pû aller jusques à ce point d'impureté.

Ce n'est pas que les Saints Peres n'ayent un peu excusé l'ignorance qui les jetta dans cet excés; & en condamnant leur action, ils sont demeurez d'accord que ce ne fut point l'intemperance qui les jetta dans cet inceste; mais l'ignorance & l'erreur; ce qui diminuë beaucoup leur faute; comme l'yvresse où estoit Loth l'excuse aussi beaucoup puisqu'il ne s'apperçût point de cet inceste; & que tout son mal fut de s'estre
Aug. lib. 22. contra Faustum. laissé prendre de vin; *Peccavit Lot non quantum meretur incestus, sed quantum meretur illa ebrietas.*

Les filles qui luy procurerent cette yvresse & cet inceste, sont bien plus coupables; &, comme dit saint Augustin, il leur eut esté bien plus avantageux de demeurer eternellement steriles, que de
In Psal. 59. devenir meres de cette sorte: *Melius erat ut steriles remanerent, quam sic matres fierent.*

Mais ce saint Pere qui blâme l'action en soy,

soûtient que pour en juger équitablement, il faut pesér leur intention, qui n'a jamais esté le plaisir; & l'enyvrement qu'elles procurerent à Loth, est la justification mesme du pere & des filles, puisqu'elles estoient bien persuadées que leur pere n'auroit eu garde d'approcher d'elles en le sçachant, & qu'elles ne pouvoient mieux témoigner que par ces manieres recherchées, qu'elles avoient aussi horreur elles-mesmes de ce qui se passoit: mais qu'elles s'y croyoient contraintes par une necessité inévitable: *Ab illo opere patrem ita abhorrere sentiebant, ut id se impleturas esse non crederent nisi ejus ignorantiam procurarent.*

LOTH.

Aug. contr. Faust. lib. 22.

C'est là que finit l'Histoire de Loth dans l'Ecriture Sainte; qui rapporte également le bien & le mal des plus grands hommes. On ne peut se lasser d'admirer les foiblesses & les imperfections qui se trouvent dans Loth & dans toute sa famille: & on conçoit de là que lorsque le chef est languissant, tout le reste de la famille se ressent de sa langueur.

Cela paroist encore beaucoup plus lorsque l'on compare Loth avec Abraham. Abraham n'a aucune foiblesse. Il semble qu'il croisse de jour en jour dans sa foy & dans son amour pour Dieu. Le feu de sa pieté passe dans toute sa famille, Sara sa femme, son fils Isaac; & jusques à ses domestiques font paroistre une vertu prodigieuse: Au lieu que Loth est foible en luy-mesme; sa femme devient un exemple de foiblesse à toute la terre; & l'action que ses filles firent si indiscretement en est encore aujourd'huy l'horreur & l'execration.

Concevons de là quel mal c'est que de ne pas

tendre à la plus haute perfection, & de demeurer toûjours dans un estat de bassesse. Voyons avec frayeur le mal que nous nous causons à nous-mesmes & à tous ceux qui nous environnent, & tâchons ainsi que les deffauts des grands hommes nous servent autant que leurs vertus.

Car quelques foiblesses que nous disions que Loth ait pû avoir, nous ne devons pas laisser de conserver un profond respect pour luy. Il estoit juste: & il exerçoit l'hospitalité avec une ardeur qui ne pouvoit venir que de sa foy. Il se conserva pur au milieu de Sodome, par un miracle plus grand que si quelqu'un se fust conservé sans brûler au milieu de l'incendie de ces Villes. Et l'Apostre
2 S.Pierre. ch.2.v.8. saint Pierre dit de luy que *ces abominables le tourmentoient par leur vie infame; Qu'il estoit tourmenté dans son ame juste par leurs actions detestables, qui offençoient ses oreilles & ses yeux.*

Aussi il merita seul d'estre sauvé de cet embrazement, qui estoit une image visible des flâmes eternelles de l'enfer: & ce saint homme fut une figure admirable de toute l'Eglise de JESUS-CHRIST & de ses Elûs, qui gemissent au milieu des pecheurs parmi lesquels ils sont meslez: mais aux crimes desquels ils ne prennent aucune part, & de la societé desquels ils seront visiblement délivrez au jour du Jugement, auquel les pecheurs iront dans des flâmes eternelles.

Ainsi en imitant d'un costé sa pieté, craignons de l'autre de tomber dans ses imperfections, & d'autant plus que nous voyons dans Loth que des fautes que l'on fait comme luy sans le sçavoir, & dans une espece d'yvresse d'esprit, ont des suites malheureuses qui durent long-temps, comme les

les enfans qu'il eut de son double inceste, d'où LOTH. sortirent les Moabites & les Ammonites, causerent depuis des maux presque infinis au peuple de Dieu. Ne mesurons pas nos imperfections sur la vie relaschée & corrompuë des autres hommes. S'il y a des peuples de Sodome & de Gomorrhe en comparaison desquels nous pourrions paroistre Saints comme Loth, il y a aussi un Abraham, un Isaac & une Sara, en comparaison desquels nous sommes tres-peu de choses.





ISAAC ET REBECCA.

LA Vie de nostre saint Pere Isaac est en grande partie renfermée dans celle d'Abraham, & nous ne la verrions point ici en particulier, aprés avoir veu ailleurs les promesses si solemnelles que Dieu fit de le donner, sa naissance si pleine de merveilles, & son immolation si remplie d'obeïssance; si ce saint homme n'avoit survécu à Abraham, & s'il n'estoit arrivé dans sa vie & dans celle de Rebecca quelques particularitez qui sont tres-mysterieuses, & que nous ne pouvons omettre. Ainsi nous reprendrons cette vie au mariage d'Isaac, que nous n'avons rapporté qu'en tres-peu de mots dans la Vie d'Abraham.

On a veu avec quel soin ce saint homme & ce sage Pere donna ordre que son fils n'eut point de femme idolâtre, de peur qu'insensiblement elle n'eut la force par ses attraits & par ses discours, de le détacher du culte de Dieu; & on a admiré l'exemple qu'il a donné en ce point à tous les peres de famille, de choisir en mariant leurs enfans, des personnes dont l'on n'eut rien à craindre au regard de la pieté & de la religion. Ayant donc chargé de ce soin un serviteur tres-fidele nommé Eliezer, cet homme alla dans la Mesopotamie au lieu où demeuroit Nachor frere d'Abraham.

Lorsqu'il fut dans ce païs où l'on adoroit le vray Dieu, il ne pensa qu'à s'acquitter sagement

de la commiſſion de ſon Maiſtre. Et comme il connoiſſoit de quelle importance il eſtoit de donner une femme au jeune Iſaac, & une poſterité à Abraham qui ne dégeneraſt point de ſa vertu, il ſemble qu'il ſe reconnut trop foible pour executer par ſa ſeule ſageſſe un ſi grand ouvrage. Ainſi dans la veuë & dans le reſſentiment de ſon impuiſſance il eut recours à la priere, & il s'addreſſa à Dieu afin qu'il l'aſſiſtaſt dans cette occaſion, donnant un grand modele à tous les Paſteurs de l'Egliſe qu'il repreſentoit, de la ſageſſe avec laquelle ils doivent chercher des épouſes à JESUS-CHRIST, qui eſt le veritable Iſaac, & procurer des alliances ſaintes & ſpirituelles, qui ſont une des principales fonctions de leur miniſtere, & celle que l'Apoſtre ſaint Paul avoit le plus au cœur: *Deſpondi vos uni viro, &c.* ISAAC ET REBECCA.

Ayant donc invoqué Dieu, non dans la veuë de ſes merites; mais des merites d'Abraham ſon Maiſtre qui l'envoyoit; il le pria de luy donner quelque marque viſible par laquelle il puſt connoître ſans ſe tromper, qui eſtoit celle qu'il avoit deſtinée pour femme à Iſaac ſon jeune Maiſtre. Il ne voulut point prendre pour cela aucune marque d'une beauté particuliere, ou de quelque agréement du corps qui ſignalaſt une fille, mais un office de charité, & ſe tenant proche d'un puits où toutes les filles de la Ville ou Abraham l'avoit envoyé, venoient puiſer de l'eau vers le ſoir, il pria Dieu que celle d'entre elles à qui il demanderoit à boire, & qui luy en preſenteroit ſans heſiter, non ſeulement à luy, mais encore à ſes Chameaux, fut celle qu'il préparoit pour femme à Iſaac.

A peine avoit-il formé ce projet, que Rebec-

ca fille de Bathuel, & petite fille de Nachor frere d'Abraham, vint à ce puits avec une cruche pour y puiser de l'eau. C'estoit une jeune Vierge qui estoit parfaitement bien faite. Lorsqu'elle eut tiré de l'eau & qu'elle s'en retournoit dans la Ville, Eliezer vint la prier de luy donner à boire.

Cette admirable fille ; ce modele de toutes les Vierges Chrétiennes, dont l'ame avoit encore sans comparaison plus de beauté que le corps, fit voir dessors que l'ornement des Vierges Chrétiennes estoit la charité & la compassion pour tous ceux qui souffrent quelque besoin. Elle ne méprisa point un inconnu, elle ne rebuta point dédaigneusement un étranger ; elle ne refusa point scrupuleusement de rendre un bon office necessaire à un passant. Elle posa sa cruche en bas, & elle donna à Eliezer avec cette joie & avec cette promptitude que l'on nous recommande si fort dans nos bonnes œuvres, un verre d'eau qui luy valut ensuitte un Royaume. Et pour mieux marquer encore la plenitude de sa volonté, & donner en mesme temps à ce rare exemple des œconomes, une marque assurée qui ne luy laissat plus aucun doute, elle le pria aprés qu'il eut bu, de faire boire aussi ses Chameaux ; qui estoit comme le signal qu'Eliezer avoit demandé à Dieu.

Elle alla donc elle-même puiser de l'eau qu'elle répandit dans des auges, jusques à ce qu'il y en eut autant qu'il falloit pour tous ces Chameaux. Alors ce serviteur admirable étant transporté au dedans de luy d'une joye dont Rebecca ne pouvoit encore connoistre la cause, la contemploit sans dire mot, dit l'Ecriture, pendant qu'elle luy

rendoit ces bons offices : & il ne pensoit qu'à s'as- ISAAC ET REBECCA.
surer bien de la volonté de Dieu, de peur de se tromper dans une si grande affaire : & lorsqu'elle eut achevé de luy rendre ce service avec un silence qui faisoit voir combien elle sçavoit allier la charité avec la modestie ; Eliezer par une reconnoissance tres-juste, mais qui n'estoit encore que comme les prémices de celle qu'il préparoit, luy offrit des pendans d'oreilles & des brasselets d'une beauté extraordinaire. Il luy demanda de qui elle estoit fille, & s'il y avoit place dans la maison de son pere pour le recevoir.

Elle luy répondit qu'elle estoit fille de Bathuel, petite-fille de Nachor ; qu'il y avoit beaucoup de place chez elle, & une grande abondance de fourage pour ces bestes. Ce fut alors qu'Eliezer voyant que Dieu l'avoit conduit si divinement chez le frere de son Maistre, luy rendit de tres-humbles actions de graces de ce qui se passoit, pendant que cette jeune Vierge couroit chez elle pour dire ce qui venoit de luy arriver.

Elle avoit un frere nommé Laban, qui aussitost qu'il eut appris ce qui luy venoit d'arriver, & qu'il eut veu les pendans d'oreilles & les brasselets qu'Eliezer avoit donnez à sa sœur, courut pour aller trouver Eliezer auprés de ce puits où il estoit avec ses Chameaux : Que ne venez-vous, s'écria-t-il de loin ? Pourquoy demeurez-vous là, Nous avons dequoy vous loger. Faites-nous l'honneur de venir chez nous, & en luy parlant de la sorte, il l'emmena avec ses Chameaux. Lorsqu'il fut entré, on luy offrit à manger avec une affection qui nous apprend de quelle maniere on doit exercer l'hospitalité.

Mais ce ſage ſerviteur, qui penſoit moins à luy qu'à ſon Maiſtre, & qui negligeoit ce qui ne regardoit que ſa perſonne particuliere, pour ne ſe ſouvenir que des intereſts d'Abraham, par un deſintereſſement qui eſt la regle que devroient ſuivre les Paſteurs de l'Egliſe à l'égard de Dieu, il proteſta qu'il ne boiroit & qu'il ne mangeroit point jusques à ce qu'il ſe fut éclairci ſur le ſujet qui l'avoit emmené en ce païs.

Il dit qu'il eſtoit à Abraham: Il fit connoiſtre de quelle maniere Dieu avoit comblé ſon Maiſtre de toutes ſortes de biens, & comment enſuite il luy avoit donné un fils qui en devoit eſtre l'heritier unique. Qu'Abraham luy avoit commandé de venir chercher pour ce fils qui occupoit toutes ſes penſées, une femme dans le païs de ſes parens, avec un ordre exprés d'emmener celle qui ſeroit ſa femme, & de ne point laiſſer venir ſon jeune Maiſtre dans le païs de celle qu'il épouſeroit.

Il leur découvrit enſuite le ſigne qu'il avoit prié Dieu de luy donner pour luy faire connoiſtre en cela ſa volonté, & comment la jeune Rebecca avoit parfaitement accompli tout ce qu'il avoit projetté: Qu'ainſi il n'attendoit plus que leur déciſion pour prendre ſes meſures, & voir ce qu'il auroit à faire. Laban & Bathuel dirent tous deux que Dieu paroiſſoit trop viſiblement dans cette conduite: qu'ils n'avoient qu'à s'y ſoûmettre. Qu'il eſtoit maiſtre de Rebecca; & qu'il la pouvoit mener pour eſtre la femme de ſon jeune Maiſtre.

Eliezer à cette parole ſe proſterna en terre pour adorer Dieu, & il combla enſuite la future Epouſe

d'Isaac de presens tres-riches, de vases d'or & d'argent, & de vestemens précieux, & il en donna aussi à ses freres & à sa mere. On fit ensuite un festin magnifique; & le lendemain matin Eliezer par une diligence qui fait voir aux Pasteurs de l'Eglise, que dés qu'ils ont achevé l'ouvrage mesme de charité, & d'un engagement inévitable qui les retenoit en quelque lieu pour le service de Dieu, ils doivent promptement retourner chez eux; pria avec instance Bathuel & Laban de luy permettre de s'en retourner. La mere & les freres de Rebecca ne purent souffrir cette proposition. Ils demanderent au moins dix jours pour se disposer à se separer. ISAAC ET REBECCA.

Mais ce serviteur incomparable ne s'arrestant point à ces tendresses, & ne pensant qu'à son Maistre qui estoit absent, & à suivre Dieu qui le conduisoit si visiblement dans ce voyage, dit resolument qu'il falloit qu'il s'en allast. Ainsi toute la maison s'en rapporta à Rebecca. On l'appella, on luy demanda si elle vouloit bien partir & s'en aller avec cet homme. Elle répondit fermement qu'elle le vouloit bien, par une generosité qui a toûjours esté regardée comme la figure de celle avec laquelle les Epouses de JESUS-CHRIST doivent renoncer pour jamais à la maison de leur pere & de leur mere, afin de suivre JESUS-CHRIST qui les demande pour Epouses.

Aprés ce consentement de Rebecca, qui a fait voir dans la suite de tous les siecles, combien en de semblables affaires on devoit avoir égard au consentement des filles que l'on vouloit engager dans le Mariage, ses parens la laisserent aller. Ils

luy donnerent sa nourrice & d'autres filles pour l'accompagner, & ils luy souhaitterent toutes sortes de prosperité. Elle monta aussi-tost avec ses suivantes sur les Chameaux d'Eliezer, qui revint en diligence trouver celuy dont il avoit si heureusement accompli les ordres.

Lorsqu'ils estoient prests d'arriver, Isaac estoit sorti du logis pour aller dans la campagne ; & ayant veu de loin sur le soir une grande troupe de Chameaux, se doutant de ce que c'estoit; il alla au devant d'eux. Dés que Rebecca l'eut veu, & qu'elle eut sceu d'Eliezer que c'estoit Isaac; elle descendit promptement à terre & se voila. Eliezer raconta à Isaac tout ce qui s'estoit passé, & Isaac comblé de joye la mena aussi-tost dans la tente de Sara sa mere. Il l'aima avec tant de tendresse, dit l'Ecriture, qu'il n'y eut que cet amour qui fust capable d'adoucir la douleur que la mort de Sara luy avoit causée.

Ce Mariage d'Isaac & de Rebecca a esté rapporté si au long par le Saint Esprit dans l'Ecriture, afin qu'il fust à jamais le modele de tous les Mariages Chrestiens, & une preuve de ce que Salomon a dit depuis : Que c'est proprement Dieu qui donne à l'homme une femme sage. La prudence d'Abraham, la fidelité & la pieté de l'entremetteur qui le negocioit ; l'amour si tendre d'Isaac, le respect si profond de Rebecca, la moderation des parens de la fille, qui ne firent rien qu'aprés son consentement, la modestie de la fille, qui estant exempte de toute passion, suivit le choix de ses parens ; enfin le soin que tout le monde y témoigna de consulter la volonté de Dieu, & non le bien ou la beauté, sont autant

de regles qui doivent estre inviolablement gardées dans ces alliances, & dont on ne peut s'éloigner sans se mettre au hazard de contracter des Mariages aussi malheureux dans les suites, que celuy d'Isaac & de Rebecca a esté heureux. ISAAC ET REBECCA.

On n'ignore pas ce que les Peres en ont dit; qui ont regardé ce Mariage, rapporté avec tant d'étenduë, comme une chose trop sainte, pour n'être consideré que comme un simple Mariage. Ils l'ont regardé au contraire dans toutes ses circonstances comme une figure admirable du Mariage de JESUS-CHRIST, à qui son Pere a donné l'Eglise pour Epouse; aprés qu'il a esté offert en sacrifice comme Isaac. Mais sans s'arrester trop à ces Mysteres, l'on peut voir ce que saint Augustin en dit dans un Sermon qu'il a fait sur ce sujet, où il marque qu'Abraham fut en cette rencontre l'image du Pere Eternel, & Isaac de JESUS-CHRIST: Qu'Eliezer representoit les Ministres du Fils de Dieu qui vont chercher dans des terres éloignées des Epouses à JESUS-CHRIST figurées par Rebecca, & qui la trouvent auprés de l'eau, c'est-à-dire dans l'eau du Baptême, où se fait ce Mariage divin. Ils donnent à Rebecca des pendans d'oreilles & des brasselets; comme JESUS-CHRIST & ses Ministres parent son Epouse par des ornemens infiniment plus precieux, lorsqu'ils enrichissent ses oreilles des paroles de l'Ecriture, & qu'ils embellissent ses bras par de saintes œuvres: *Verba divina margaritis omnibus pretiosiora dedit Christus Ecclesiæ; dedit opera bona in manu Ecclesiæ.*

Ces ornemens appartiennent en propre à JESUS-CHRIST, & l'Eglise les reçoit de luy par l'en-

entremise de ses Ministres, qui doivent apprendre d'Eliezer à ne s'attribuer rien à eux-mesmes, mais reconnoistre que tout vient de Dieu, desirant que l'Epouse de JESUS-CHRIST ne regarde que Dieu, & ne s'attache qu'à luy seul, sans penser à ceux qui ont trop de gloire de se dire les amis de l'Epoux & de l'Epouse. Enfin on demanda à Rebecca si elle vouloit bien quitter ses parens pour suivre cet homme, comme on demande à l'Eglise si elle veut croire en JESUS-CHRIST. Rebecca répondit sans hesiter qu'elle vouloit bien y aller, *Vado*; comme l'Eglise répond tout d'un coup *Credo*; Je croy en JESUS-CHRIST. Isaac vient au devant de Rebecca, comme JESUS-CHRIST vient au devant de l'Eglise. Il sort de la maison d'Abraham son pere & va aux champs, comme JESUS-CHRIST est sorti du sein de son Pere pour venir en terre. Rebecca se couvre devant luy par modestie, comme l'Eglise s'humilie devant le Fils de Dieu. Isaac fait entrer Rebecca dans la maison de Sara; & il l'aime tant qu'il se console par cet amour de la mort de sa mere; comme JESUS-CHRIST a tant aimé l'Eglise qu'il l'a fait entrer en la place de la Synagogue, & qu'il s'est consolé de la perte des Juifs, par l'amour qu'il a eu pour les Gentils.

Si ces figures ne nous regardoient pas nous-mesmes, on s'y arresteroit moins. Mais, comme dit saint Augustin, nous y avons tous part, & nous estions figurez dans ces ombres saintes: Considerez avec des transports de joye, s'écrie-t-il, que nous avons receu la verité de ce dont on ne voit ici que la figure, & que JESUS-CHRIST a bien voulu nous choisir pour se préparer en nous

Ibidem.

une Epouse : *Considerate & gaudete quia quod in illis figuratum est ; in nobis Christo donante impletum est, qui de nobis sponsam sibi spiritalem præparavit.* Ce Saint Docteur represente souvent cette verité à son peuple, afin qu'ils se souviennent de la bonté infinie que JESUS-CHRIST leur témoigne en leur faisant un si grand honneur, & qu'ils craignent d'avoir encore quelque souillure & quelque reste de leur premiere corruption qui blesse les yeux de cet Epoux immortel, & qui refroidisse la charité qu'il a euë pour nous. ISAAC ET REBECCA.

Mais pour ne pas nous égarer de nostre Histoire, l'Ecriture marque ensuite que la joye qu'Isaac receut de Rebecca, fut bien-tost troublée par la douleur que luy causa la sterilité de sa femme. Dieu entremesloit ainsi dans la vie de ses serviteurs les biens & les maux ; & comme il avoit longtemps affligé Abraham par la sterilité de Sara ; il affligea de mesme son fils Isaac pendant vingt ans par la sterilité de Rebecca.

Dieu vouloit aussi nous faire comprendre par là, selon la remarque de saint Chrysostome & des autres Peres, que cette race sainte d'où JESUS-CHRIST devoit sortir, n'estoit pas tant un effet de la nature que de la grace ; que tout y estoit miraculeux, & faisoit voir à l'œil l'ouvrage de la bonté de Dieu & de sa souveraine Puissance.

Isaac dans cette affliction, comme remarque l'Ecriture, eut recours à Dieu, & il le pria de rendre la fecondité à sa femme. Comme il sçavoit les miracles qu'il avoit faits en ce point dans son pere & dans sa mere ; & que luy-mesme estoit devenu par sa naissance la preuve du pouvoir absolu de celuy qu'il invoquoit,

il n'eut pas de peine à se persuader que Dieu pouvoit luy accorder sa priere ; & ce fust ainsi qu'il voulut contribuer encore à rendre sa race, comme avoit fait Abraham, une race toute de foy, & où la nature eust moins de part que la grace.

C'est pourquoy comme il est marqué qu'Abraham ne s'affoiblit point dans sa foy lorsqu'on luy promit Isaac, & qu'il ne s'arresta point à considerer la foiblesse de son corps cassé de vieillesse, ny l'abbattement de celuy de Sara ; mais qu'il espera contre toutes les apparences d'esperance ; on peut dire de mesme qu'Isaac ne s'affoiblit point dans sa foy en demandant des enfans ; & qu'encore qu'il eut déja veu vingt années s'écouler sans qu'il eust receu aucun fruit de tant de prieres, il ne laissa pas de demeurer toûjours ferme : nous donnant ainsi à nous autres un grand exemple de foy lorsque nous prions, pour nous empescher de nous rebuter, comme font tant de personnes ; lorsqu'elles ne reçoivent pas de Dieu ce qu'elles luy demandent aussi-tost qu'elles le luy avoient demandé ; & pour nous faire, comme Isaac, attendre sans hesiter les momens de Dieu, sans douter non plus que luy, ny de sa bonté, ny de sa puissance.

Il fut donc enfin exaucé, & au bout de vingt ans Rebecca se trouva grosse. Mais la joye qu'ils ressentoient l'un & l'autre de la grace que Dieu leur avoit faite en ce point, fut presque aussi-tost changée en tristesse par un évenement qui surprit étrangement Rebecca. Elle sentit dans son sein comme un combat de deux petits qui s'y battoient déja sans se connoistre, & qui comme pour disputer à qui sortiroit le premier, se pres-

foient l'un l'autre afin de se faire place. ISAAC ET REBECCA.

La mere étonnée d'un accident si nouveau qui luy causoit des douleurs mortelles, répandit des pleurs & des gemissemens. Si cela devoit arriver de la sorte, s'écria-t'elle ; ne m'eut-il pas esté plus avantageux de demeurer toûjours sterile ? Comme cette lutte des enfans qui continuoient de se battre dans ses entrailles, luy fit reconnoistre sans peine qu'il y avoit en cela quelque chose de surnaturel ? elle eut recours à Dieu qui conduit toute la nature & qui est au dessus de la nature ; & elle le consulta pour sçavoir ce que prédisoit cette guerre intestine qu'elle sentoit dans ses entrailles.

Dieu fut touché de ses peines & de ses prieres, & il luy répondit qu'elle estoit grosse de deux jumeaux d'où sortiroient un jour deux peuples. Il luy declara le mystere de son conseil, & les secrets impenetrables de sa predestination, en luy témoignant qu'il assujettiroit l'aîné au cadet, & qu'il aimeroit Jacob mais qu'il haïroit Esaü.

Ce sont icy des mysteres qui nous doivent d'autant plus occuper qu'ils nous regardent, & qu'ils continuent de se passer jusques à la fin des siecles. Ce sont ces jugemens terribles de Dieu sur les hommes & ces arrests irrevocables de sa justice, que saint Paul luy-même avoit presens dans l'esprit, & qu'il exhortoit les fideles à rappeller toûjours dans leur memoire. C'est en considerant ces deux freres que Rebecca conceut en même temps d'Isaac, de qui Dieu dit avant qu'ils fussent nez ou qu'ils eussent fait aucun bien ou aucun mal ; J'ay aimé Jacob & j'ay haï Esaü, que ce saint Apostre s'écrie : *O profondeur des trésors* *Lib. contra mendac. c. 9.*

de la Sagesse & de la science de Dieu! Que ses jugemens sont impenetrables & incomprehensibles!

C'est par le discernement, dit ce Docteur des Nations, que Dieu a voulu faire voir *que ses Decrets demeuroient fermes selon son élection eternelle, & que tout venoit, non de nos œuvres, mais de l'appel & du choix de Dieu*; & c'est en tremblant luy-mesme dans la veuë de cette severité d'un côté & de l'autre de cette misericorde de Dieu, qu'il rend témoignage à sa justice lorsqu'il s'écrie: *Que dirons-nous donc? Est ce qu'il y a en Dieu de l'injustice? Dieu nous garde de cette pensée. Car il dit à Moyse, Je feray misericorde à qui il me plaira de faire misericorde, & j'auray pitié de qui il me plaira d'avoir pitié.*

Pour nous imitons ce saint Apostre. Tremblons comme luy au souvenir de ces jugemens; & choisissons plûtost de nous en édifier en secret en nous affermissant humblement dans la crainte de celuy qui fait ces discernemens terribles, que d'en parler inutilement au dehors, & de former des difficultez steriles qui ne produisent aucun fruit. Gemissons devant Dieu qui a entre ses mains les clefs de la vie & de la mort; qui ouvre sans que personne puisse fermer, & qui ferme sans que personne puisse ouvrir; & persuadons-nous une bonne fois que c'est en sa seule misericorde que nous devons mettre nostre unique confiance.

Aprés donc que Rebecca eut eu cette réponse de Dieu, qui luy fit entrevoir tant de choses pour l'avenir, & qu'elle garda secrette dans elle-mesme, elle reconnut lorsque le temps de ses couches fut venu, que tout ce qu'on luy avoit dit

estoit veritable. L'enfant qui sortit le premier estoit plein de poil & fut pour ce sujet nommé Esaü ; L'autre qui le suivoit aussi-tost, tenoit de sa main le pied de son frere ; ce qui fut cause qu'on luy donna le nom de Jacob. ISAAC ET REBECCA.

Ces Mysteres, comme nous avons marqué, retraçoient les mesmes figures que les deux petits d'Abraham, Ismaël & Isaac, & la guerre qu'ils se faisoient dés le ventre de leur mere, figuroit tout ce qui se feroit & ce qui se fait encore tous les jours dans l'Eglise, dont Rebecca estoit l'image. Car c'est elle qui dans la suite de tous les siecles sentira dans ses entrailles ces déchiremens interieurs que Rebecca n'a sentis qu'une seule fois. Elle y renfermera deux peuples ; l'un sera un peuple de bons Chrestiens : l'autre sera un peuple de Chrestiens méchans & corrompus. Ces differens peuples se feront une guerre continuelle. S'il n'y avoit que des justes dans l'Eglise, ou s'il n'y avoit que des méchans, peut-estre qu'il y auroit moins de guerre. Les bons n'auroient point de zele pour convertir les méchans, & les méchans n'auroient point de desirs de pervertir & de persecuter les bons. Mais la guerre qui déchire ses entrailles durera jusques à la fin du monde, parce que du mesme sein de Rebecca, c'est-à-dire du sein de la mesme Eglise, & de la mesme eau du Baptême, sortira un peuple charnel appartenant à Esaü, & un autre peuple spirituel appartenant à Jacob, c'est-à-dire à JESUS-CHRIST, ou plûtost qui est JESUS-CHRIST mesme.

Saint Augustin remarque encore dans la naissance de ces petits un grand Mystere, lorsqu'il dit qu'il a plû à JESUS-CHRIST avant que de

paroiſtre luy-même au monde, & de ſortir du ſein d'une chaſte Vierge, pour eſtre le Chef auguſte de ce grand Corps qu'il vivifie & qu'il anime, de faire paroiſtre avant luy ſur la terre, des Juſtes, des Patriarches & des Prophetes, qui ont eſté veritablement les membres de ſon Corps, quoy qu'ils le précedaſſent, comme la main du petit Jacob ſortit la premiere avant que la reſte parut. C'eſt ce divin Chef qui a ſoumis Eſaü à ſa puiſſance, puiſqu'il a fait voir que les Juifs, & que les mauvais Chreſtiens n'ont eſté & ne seront au monde que pour ſervir & pour perfectionner ſes Elûs. Ils ſemblent avoir maintenant quelque avantage ſur les bons, comme Eſaü ſembloit avoir l'avantage ſur Jacob : mais on reconnoiſtra à la fin du monde quel ſera celuy de ces deux peuples qui aura eſté beni de Dieu, ou celuy qui en aura eſté rejetté.

L'Ecriture marque enſuite que lorſque ces deux jumeaux furent devenus grands, ils firent bientoſt voir le diſcernement que Dieu avoit fait d'eux dés le ventre de leur mere, par la difference de la vie qu'ils embraſſerent, & à la quelle leur naturel les portoit. Eſau eſtoit tumultueux & agiſſant ; toûjours en campagne, toûjours à la chaſſe ; & il marquoit ainſi les gens du monde tout plongez dans les choſes exterieures, & toujours dans l'agitation & le tumulte. Jacob au contraire eſtoit ſimple & paiſible, toûjours dans le repos de ſa maiſon ; figurant ainſi les perſonnes qui ſont ſeparées du monde, au moins d'affection & de volonté, s'ils ne le peuvent eſtre autrement ; qui ne prennent nulle part aux divertiſſemens dont tous les autres hommes ſont enchantez

chantez, qui se separent du bruit & du tumulte; ISAAC ET
& qui se tenant toûjours renfermez dans le secret REBEC-
de leur conscience, comme Jacob dans le secret de CA.
sa maison, y goûtent Dieu paisiblement, & se tiennent comme à l'abri dans ce port contre toutes les dissipations du monde.

Les deux differentes vies de ces deux enfans firent deux effets differens dans l'esprit de leur pere & de leur mere. Isaac semble en aimer davantage Esaü, parce qu'il luy faisoit souvent manger de ce qu'il luy apportoit de sa chasse: Mais Rebecca en aimoit beaucoup mieux Jacob, parce qu'estant doux & paisible, il luy tenoit toûjours compagnie & demeuroit dans le logis.

Un jour donc qu'Esaü revint tout affamé de la chasse, ayant veu à Jacob des lentilles, il eut une passion ardente de les manger. C'est pourquoy ne pouvant resister à sa gourmandise, il dit à son frere qu'il luy donnast cette nourriture, parce qu'il estoit extraordinairement fatigué. Jacob prit cette occasion pour luy faire ceder son droit d'aisnesse. Esaü répondit; qu'estant sur le point de mourir de faim & d'abbattement, il ne voyoit pas à quoy luy serviroit ce droit. Ainsi par un serment solemnel, il ceda sa primogeniture; & il mangea ensuite fort paisiblement cette nourriture, sans se mettre beaucoup en peine, dit l'Histoire Sainte, de ce qu'il avoit vendu son droit d'aisnesse.

Ce fut ainsi qu'Esaü; cet homme abruti pour les choses de la terre, & à qui saint Paul donne *Hebr.12.*
avec tant de raison le nom de *profane*, fit plus d'état d'une nourriture vile que de la chose du monde qu'il devoit le plus aimer. Il préfera une

satisfaction passagere à toutes les benedictions qu'il avoit droit d'attendre un jour de son pere, & il vendit pour un rien ce qu'il devoit conserver aux dépens mesme de sa vie. Jacob au contraire qui avoit apparemment esté instruit par Rebecca de la secrette disposition de Dieu sur luy & sur Esaü, & qu'avant mesme leur naissance il avoit voulu le préferer à l'aisné, trouva l'occasion de porter doucement son frere à luy faire cette cession. Il conduisit les choses avec une telle sagesse, que sans user de violence il se confirma son droit, plûtost qu'il ne l'osta à son frere. Il luy enleva par une addresse ingenieuse, un tresor qui ne luy appartenoit pas, & dont il témoigna n'estre que trop indigne par le mépris qu'il en fit, & il retira d'entre les mains d'un injuste possesseur une grace qui ne luy convenoit nullement, & que Dieu qui peut tout & qui est toûjours juste dans ce qu'il fait, accorda à son cadet.

Mais helas! que l'on permette de dire ici que tout le monde a horreur d'Esaü, de ce qu'il abandonne pour une nourriture méprisable une chose si pretieuse; & que cependant il y a une infinité de Chrestiens qui font tous les jours quelque chose d'incomparablement plus funeste que ce qu'a fait Esaü, lorsqu'ils préferent les vaines satisfactions du monde au royaume mesme de Dieu; & qu'ils cedent le droit qu'ils ont à ce divin heritage en qualité de Chrestiens & d'enfans de Dieu, pour avoir le plaisir de contenter une passion malheureuse qui passe dans un moment. Ils se donnent le present; & ils quittent tout l'avenir. Ils se reservent le soin du corps, & ils quittent celuy de l'ame, & ils ont encore cela de com-

mun avec Esaü, qu'aprés avoir fait un si monstrueux partage, ils se mettent peu en peine de leur perte, parce qu'ils ne la connoissent pas; & que leur aveuglement leur donne de l'indifference pour ce qu'ils devroient pleurer continuellement s'ils estoient plus sages. ISAAC ET REBECCA.

Pour nous, dit saint Chrysostome, apprenons de cette Histoire, qui n'est écrite que pour nostre instruction, à ne pas negliger les biens que Dieu nous promet dans l'autre monde. Ne perdons pas des recompenses si relevées pour les bassesses de la terre. Que l'idée du Royaume des Cieux efface de nostre esprit ce que le demon tâche de nous faire aimer ici à sa place. Rejettons l'attrait des biens & des plaisirs passagers qu'il nous presente, & ne nous privons pas nous-mesmes par nostre faute & par une folie qui seroit incomprehensible, de ce que nous devrions acheter si nous le pouvions, par la perte de tous nos biens & de nostre propre vie. Imitons en cela Jacob, qui ceda de bon cœur un plaisir qui passoit bien viste, en se privant de ces lentilles pour les laisser à son frere, & qui merita par là un honneur qui ne passera jamais : *Cessit cibum voluptatis, & sumpsit honorem dignitatis.* Hom. 50. In Psal. 136

La suite de la Vie d'Isaac nous conduit maintenant aux promesses solemnelles que Dieu luy fit d'accomplir dans luy tout ce qu'il avoit promis à Abraham son pere. Et lors qu'une famine qui arriva dans le païs où il estoit, l'obligea d'aller chercher du secours ailleurs, Dieu qui pour nostre instruction ne vouloit pas dés ce temps-là mesme délivrer ses plus fideles serviteurs des maux publics dans lesquels il les laissoit enveloppez

comme le commun du monde, l'empeſcha d'aller dans l'Egypte pour y trouver du ſoulagement à ſes beſoins. Il luy ordonna de ſe tenir dans la terre qu'il luy montreroit, & qu'il luy promettoit de luy donner comme il l'avoit promis à Abraham. Il luy témoigna, comme pour l'exciter luy-meſme par le ſouvenir des vertus de ſon pere, qu'il n'oublieroit point l'obeïſſance qu'il luy avoit renduë en voulant bien luy ſacrifier un fils unique, ny l'exactitude avec laquelle il avoit toûjours accompli ſes ordres. Ainſi il luy reïtera la promeſſe qu'il avoit faite à Abraham, de multiplier ſa race comme les étoiles du Ciel, & de benir en luy tous les peuples de la terre.

Iſaac par ces promeſſes de Dieu conceut comme un renouvellement de fidelité pour luy ; & bien loin de laiſſer éteindre le feu de ſes premieres vertus, il uſoit ſagement de toutes les occaſions des maux, des afflictions & des famines, pour faire voir à Dieu qu'il ne vouloit point degenerer de la vertu d'Abraham, ny recevoir lâchement les graces qu'il luy feroit en veuë des merites d'un autre, ſans s'efforcer de s'en rendre digne auſſi luy-meſme. Ainſi évitant l'Egypte comme un écueil, il alla demeurer à Gerare d'où Abimelech eſtoit Roy.

Comme il imitoit en toutes choſes ſon pere Abraham, il l'imita auſſi juſque dans la precaution qu'il eut en entrant dans ce païs qu'il ne connoiſſoit pas, de dire que Rebecca eſtoit ſa ſœur & non ſa femme, ainſi qu'Abraham avoit eu ſoin par tout de celer que Sara fuſt ſa femme. Il craignoit, comme avoit fait ſon pere, que ces peuples ne le tuaſſent pour joüir ſans ſcrupule de

Rebecca ; estant persuadez que ce seroit un moindre crime de tuer le mari afin de posseder ensuite legitimement sa femme, tant ils témoignoient par là avoir horreur de l'adultere. ISAAC ET REBECCA.

Il dit donc que Rebecca, qui estoit parfaitement belle, estoit sa sœur, & on le crut. Mais aprés avoir demeuré assez de temps en ce païs selon l'ordre de Dieu, il arriva un jour que le Roy de cette Ville regardant par hazard par ses fenestres, vit de loin Isaac qui prenoit avec Rebecca de petites familiaritez qui estoient tres-honnestes en soy ; mais qui neanmoins ne pouvoient estre permises qu'à un mari.

Il n'en fallut pas davantage pour faire juger à ce Prince, que certainement Rebecca estoit la femme d'Isaac & non sa parente, & dans cette crainte il le fit promptement venir. Il se plaignit du danger où il l'avoit exposé luy & son Royaume, en les mettant dans le peril de commettre, sans le sçavoir, un adultere, & il declara sur l'heure que quiconque oseroit toucher à la femme d'Isaac mourroit tres-certainement. Ainsi ce saint homme qui avoit suivi Dieu dans les dangers, & qui mettoit toute sa confiance dans sa protection, le trouva fidele ; & il éprouva que Dieu avoit tourné si heureusement l'esprit des Princes en sa faveur, qu'il eut pour deffenseurs ceux-là mesme qu'il avoit le plus sujet d'apprehender.

Comme c'estoit par la soûmission qu'Isaac rendoit à la volonté de Dieu qu'il demeuroit dans ce païs, & que Dieu benit tout ce qui est dans son ordre, il est marqué que ce saint Patriarche y devint extrêmement puissant, & que n'y estant venu

d'abord que pour éviter la faim, il y acquit ensuite beaucoup de richesses. Mais, comme remarque l'Ecriture, il ne se tint pas oisif, en ce païs, & quoy qu'il sceust que Dieu le luy destinoit & à sa race; il ne se reposa pas lâchement sur ses promesses: mais il travailla de son costé. Il sema & il cultiva les terres, & il fit rougir ainsi par ces exercices laborieux, ceux qui ne veulent point travailler de leurs mains, & qui passent tout leur temps dans la mollesse d'une vie oisive. Que les Chrestiens regardent donc Isaac leur pere dans ces emplois, comme leur modele. Il est où Dieu veut qu'il soit: il y est comme un étranger, il n'y possede rien en propre; mais parce qu'il y travaille, & qu'il travaille dans la veuë de Dieu, Dieu le benit & luy donne, selon l'expression de l'Ecriture, le centuple, comme pour nous figurer par avance de quelle maniere les petits travaux que nous voudrions prendre en ce monde seroient recompensez dans l'autre.

Que ne voyons-nous donc dans ce grand exemple, ce que nous devons imiter? Que ne comprenons-nous que quand Dieu nous auroit asseurez de sa propre bouche qu'il nous donneroit le Royaume des Cieux, nous ne serions pas dispensez pour cela de travailler pour l'acquerir?

Dieu qui dés le commencement du monde a fait la guerre aux paresseux, & qui condamne si terriblement la paresse dans ses Ecritures, nous veut-il faire tomber dans ce mal par le bien qu'il nous promet? Et ne devons-nous pas estre convaincus par la conduite de ces admirables Saints qu'il nous propose, que nous devons tout attendre de Dieu, comme si nous n'esperions rien de

nostre travail; mais qu'en mesme temps nous devons travailler comme si nous n'attendions rien de Dieu. ISAAC ET REBECCA.

Que n'eut point pû dire Isaac s'il eut esté aussi lâche que nous? Qu'ay-je besoin de me fatiguer, eut-il pû dire, puisque Dieu a juré de me donner ce Royaume? Ce qu'il m'a promis, & à Abraham mon pere, peut-il me manquer? Je n'ay donc qu'à me tenir en repos, & attendre paisiblement l'effet de ses promesses. Mais que cette ame sainte n'a garde de raisonner de la sorte, & que nous sommes redevables à la bonté de Dieu qui nous fait instruire de ses travaux dans l'Ecriture; ausquels mesme elle semble plus attribuer les grandes richesses d'Isaac qu'à la protection de Dieu & à la fermeté de ses promesses.

Mais ce saint Patriarche éprouva bien-tost l'envie qui est comme inévitable à ceux qui s'aggrandissent dans le monde; & plus Dieu élevoit son serviteur; plus les hommes s'efforçoient de le rabaisser. Ceux de ce païs par une malignité basse allerent remplir de terre tous les puits dont Isaac se servoit pour abbreuver ses troupeaux; & le Roy mesme Abimelech ne put par cette generosité qui doit estre comme naturelle aux grands Princes, s'élever au dessus d'une passion si méprisable.

Il vint trouver Isaac & il le pria de se retirer; faisant voir par ce changement si soudain qu'il faut faire peu de fond sur l'amitié de ces sortes de personnes, & qu'ils sont capables d'envie & de jalousie comme le reste des hommes. Retirez- « vous de mes terres, luy dit-il, vous y estes devenu « plus puissant que moy. »

Que faites-vous, ô Prince, s'écrie ici saint
Hom. 51. Chrysostome, ou chassez-vous ce juste, & pourquoy le chassez-vous? Il est devenu, dites-vous, plus puissant que vous? Mais que ne vous mettez-vous en estat de devenir aussi puissant que luy en adorant le mesme Dieu qu'il adore? Ne reconnoissez-vous pas que c'est luy qui le protege, que c'est luy qui le benit; & que par tout où vous le chasserez, vous ne pouvez empescher que son Dieu ne l'accompagne? Quoy que vous ayez veu Isaac s'enrichir & devenir puissant, l'en avez-vous veu moins doux, moins reconnoissant, moins soûmis à vous? Pourquoy donc éloigner de vous un homme qui ne vous a jamais offensé?

Mais ce Prince ne sçavoit pas ce qu'il faisoit en ordonnant à Isaac de se retirer. Il estoit en cela l'organe des volontez de Dieu, quoy qu'il l'ignorast; & Isaac qui sçavoit prendre tous les évenemens de la vie comme venant de la part de Dieu; comprit par cet ordre du Prince, qu'il vouloit continuer à le détacher de la terre, & à n'y avoir aucun lieu stable. Il benit en quelque sorte la jalousie d'Abimelech, qui luy donnoit lieu de témoigner à Dieu qu'il ne tenoit à rien, qu'il estoit toûjours prest de tout quitter; & qu'il n'y avoit qu'un lieu d'où il souhaittoit ne pouvoir estre jamais chassé, qui estoit le Ciel.

Isaac s'estant donc retiré pour le bien de la paix, il vint dans un lieu desert où Abraham son pere avoit demeuré avant luy, il y fit recreuser les mesmes puits qu'il y avoit creusez, & que ceux du païs par la mesme envie avoient ensuite remplis de terre. Il prenoit plaisir en renouvellant les travaux d'Abraham, de se rafraischir en mes-

me temps sa memoire. Et il apprenoit desslors aux Pasteurs de l'Eglise qu'il figuroit, qu'ils ne devoient point avoir de plus grand plaisir que de continuer dans l'Eglise les travaux de ceux qui les avoient précedez, & d'aimer mieux rétablir leurs ouvrages gastez & corrompus, peut-estre par la longueur du temps, & les rendre par leurs soins utiles à leurs peuples, que d'en faire de nouveaux eux-mesmes. ISAAC ET REBECCA.

Mais quoy que ce lieu fust si doux à Isaac, à cause que son pere l'avoit comme sanctifié en y demeurant avec luy, les nouvelles querelles que quelques Pasteurs luy vinrent faire l'en chasserent encore. Ils pretendirent injustement que ces puits nouvellement recreusez estoient à eux, comme estant dans un fond de terre qui leur appartenoit.

Isaac, que l'Ecriture propose par tout comme un modele de patience & de douceur, fit voir que ce n'est pas assez de pratiquer cette vertu à l'égard des Princes & de ceux qui sont puissans dans le monde, comme il avoit déja fait à l'égard du Roy de Gerare; mais qu'il faut encore l'étendre jusques aux derniers des hommes, afin d'avoir autant qu'il se peut, comme a dit saint Paul depuis, la paix avec toute sorte de personnes.

Il se retira donc encore delà, & il alla dans un païs plus éloigné pour y recreuser un puits d'où on le chassa encore. Surquoy il faut remarquer que l'Ecriture ne s'étendroit pas tant à parler de ces puits creusez que les étrangers rebouchoient avec tant de soin, s'ils ne marquoient une figure importante.

Car selon les Saints Docteurs de l'Eglise, ces

puits creusez marquoient les plus pures sources de la verité que les serviteurs de Dieu approfondissent avec de grands travaux, afin d'en desalterer la soif de leurs peuples. Ils marquoient l'Ecriture Sainte & la Tradition, dont les étrangers, c'est-à-dire les Heretiques, veulent secher & corrompre les eaux par leurs interpretations toutes terrestres, & il se faisoit alors ce qui se devoit continuer dans la suite de tous les siecles, ou ceux qui n'employeront leurs travaux sacrez que pour creuser ces sources d'eau vive, & les donner ensuite gratuitement à ceux de la conduite desquels Dieu les a chargez, auront à souffrir des envieux qui s'opposeront à leurs saints travaux.

Mais qu'ils imitent Isaac dans sa douceur, qu'ils cedent à la violence, & que pour adoucir leurs maux, ils se souviennent qu'ils leur viennent de la part des *étrangers*. Ils les troubleront pour un temps; mais ils n'auront point de part enfin dans la terre que Dieu leur a promise à eux, & à ceux dont ils reverent & tâchent de perpetuer les ouvrages.

Saint Gregoire nous apprend encore une autre verité au sujet de ces *puits*, lorsqu'il nous dit que le travail avec lequel Isaac les creusoit, figuroit la peine avec laquelle chacun doit tâcher d'approfondir sa conscience pour y trouver l'eau claire de la grace, & les pensées chastes & pures; lors que le demon au contraire tâche par ses tentations de les rendre impures & de les corrompre. Qu'on ne se rebute point dans ce travail. On voit bien ici qu'Isaac souffroit les violences mais qu'il ne se rebutoit pas. Plus on troubloit ses travaux passez, plus il en entreprenoit de nou-

veaux; Plus on luy refusoit l'eau pure, plus il s'opiniastroit à s'en procurer. Il se roidissoit contre la malignité de ceux qui ne luy vouloient point de bien; & il se resolut de creuser tant de puits & en tant d'endroits qu'enfin il en trouveroit un, où on le laisseroit en repos. Cela luy arriva en effet. On ne luy opposa aucune violence à un qu'il creusa le dernier, & cette ame toûjours tranquille, toûjours soûmise à Dieu; à qui il n'avoit jamais fait aucune plainte de ces mauvais traittemens, luy témoigna aussi-tost sa profonde reconnoissance pour la paix dont il le faisoit joüir. ISAAC ET REBECCA.

Comme Dieu n'aime rien tant que la gratitude, il fut touché de ces actions de graces que luy rendit Isaac, & comme il estoit en un lieu nommé Bersabée, où Abraham son pere avoit demeuré, il luy apparut, il l'assura qu'il seroit toûjours avec luy, comme il avoit esté avec Abraham. Il luy deffendit de rien craindre; Il ne voulut pas que toutes ces peines qu'on venoit de luy faire fissent aucune impression sur son esprit, & il luy promit de le rendre plus puissant que tous ceux qui le voudroient inquieter.

Isaac vit bien-tost l'effet de ces promesses. Car Dieu toucha tout d'un coup l'esprit d'Abimelech qui l'avoit chassé, il vint avec le General de ses armées, le trouver dans un desert éloigné ou l'injustice de ses Sujets l'avoit forcé de se retirer. Dés qu'Isaac l'apperceut, il alla au devant de luy, pouvant bien oublier les injures qu'il en avoit receuës; mais ne pouvant oublier le respect qu'il luy vouloit toûjours porter. Prince, luy dit-il, qui vous oblige de venir si loin chercher un homme qui a eu le malheur de tom-

ber dans vostre indignation, & que vous venez de chasser si honteusement de vos terres ?

Nous avons enfin reconnu, luy répondit-il, que Dieu estoit avec vous; & il est aisé de juger par ce que nous avons déja veu, en quelle grandeur il doit vous élever dans la suite; nous avons crû qu'il nous seroit avantageux de faire avec vous une alliance qui fust stable, par laquelle vous vous engageriez à ne nous faire aucun tort à l'avenir. Car aprés tout, quelque plainte que vous fassiez de ma conduite, vous demeurerez d'accord neanmoins que nous ne vous avons fait aucun mal, & que nous nous sommes contentez de vous renvoyer en paix, sans vous rien prendre de ce qui vous appartenoit. Isaac répondit à ce Prince par beaucoup d'honnestetez. Il luy fit un festin, & le lendemain matin ayant fait avec luy l'alliance qu'il desiroit, il le reconduisit en luy rendant tous les témoignages qu'il put de ses respects & de sa reconnoissance.

Tout estant ainsi en paix au dehors au regard d'Isaac, il trouva dans sa propre famille des sujets d'affliction, pour estre comme un contrepoids à ses grandes prosperitez. Ce fut celuy pour qui il avoit le plus de tendresse, comme cela arrive d'ordinaire, qui luy causa le plus de chagrin. Esaü qu'il aimoit uniquement, comme l'Ecriture le marque, estant âgé de quarante ans, se maria sans rendre en ce point à son pere ny à sa mere la déference qu'il leur devoit. Il devint ainsi à toute la posterité l'exemple d'un aussi malheureux Mariage, que celuy d'Isaac son pere l'avoit esté d'un Mariage sagement conduit.

Ayant donc pris deux femmes sans aucune de

ces précautions si admirables qu'Abraham avoit prises à l'égard de la femme qu'il avoit cherchée à son fils, elles blesserent étrangement le cœur d'Isaac, non seulement par le dereglement de leurs mœurs & par leur fierté opiniastre, mais encore plus incomparablement par le culte qu'elles rendoient aux Idoles. Ce saint homme vit ces maux avec douleur, comme marque l'Ecriture; mais il n'en dit mot; & comme il venoit de témoigner une patience si admirable envers les personnes du dehors; il en témoigna de mesme envers son propre fils dont il avoit receu une offense si sensible

ISAAC ET REBECCA.

Ceux qui dans leurs mariages ne se font point de scrupule de blesser ceux, sans le conseil desquels ils n'y devroient faire aucune démarche, doivent voir dans la malheureuse suite de celuy d'Esaü, ce qu'ils peuvent attendre d'une alliance que Dieu a si peu benie dans son principe.

Ils peuvent, comme Esaü, joüir paisiblement du fruit de leur crime, & satisfaire tranquillement la passion qui a esté la seule regle qu'ils y ont suivie. Mais Dieu leur fera voir tost ou tard qu'en méprisant leurs parens, ils l'ont méprisé luy-mesme, puisque c'est luy qui leur commande de les honorer, & ils doivent considerer dans ce que l'Ecriture marque ensuite de la benediction de Dieu, qui au lieu d'Esaü passa à Jacob, ce qu'ils perdront un jour par leur faute, & avec quelle équité Dieu fera passer à d'autres les benedictions qu'il répand sur les Mariages qui se font selon ses regles.

Ouvrons donc les yeux maintenant pour voir de quelle maniere Dieu enfin accomplit ce qu'il

avoit resolu du commencement. Quelque patience qu'il ait sur les pecheurs, & quoy qu'il les souffre avec toute sorte de douceur : ils éprouvent enfin neanmoins que ses arrests sont irrevocables, & que ce qu'il avoit ordonné sur eux dans sa justice inflexible s'accomplit infailliblement. Sa sagesse dispose si admirablement les choses, & elles s'executent si naturellement, qu'il semble presque qu'elles se fassent comme par hazard ; mais par un hazard que toute la sagesse ou toute la bonne volonté des hommes ne peut empescher, comme on vit que ny Esaü ; ny mesme Isaac son pere, ne put retracter ce que Dieu avoit une fois arresté.

Car l'Ecriture marque que lorsque ce saint Patriarche se sentoit déja vieux il appella Esaü, & luy dit : Vous voyez, mon fils, l'âge où je suis, & que ma vieillesse m'a déja obscurci les yeux. Comme donc je ne sçay pas quel sera le jour de ma mort, prenez promptement vostre arc & vos fléches, & preparez-moy à manger de ce que vous aurez pris à la chasse, afin qu'aprés avoir mangé je vous donne ma benediction avant que je meure. Esaü partit aussi-tost, mais Rebecca qui avoit oüi ce qu'Isaac venoit de dire, & qui sçavoit dés devant la naissance de ces deux freres que c'estoit à Jacob que la benediction du pere estoit deuë ; fut en cette rencontre pour Jacob l'instrument de la volonté de Dieu. Elle se mit en peine de luy attirer la benediction d'Isaac, plûtost par un effet de l'amour que Dieu avoit de tout temps porté à ce puisné de ses enfans, que par le mouvement de son affection maternelle.

Mon fils, luy alla-t-elle dire, je viens d'ap-

prendre le dessein de vostre pere, & il vous est d'une grande importance de ne pas vous endormir dans cette occasion. Ecoutez-moy donc & suivez mes conseils. Allez promptement au troupeau; & apportez-moy deux Chevreüils, afin que les ayant preparez au goust de vostre pere, vous les luy portiez & qu'il vous benisse. Jacob effrayé de cette entreprise representa à sa mere que son frere Esaü estoit plein de poil, & qu'il estoit en cela bien different de luy : Qu'ainsi encore qu'il pust tromper les yeux de son pere qui ne voyoit plus; il ne pourroit au moins tromper ses mains s'il demandoit à le manier : Je me mets donc au hazard, ajoûta-t-il, d'attirer plûtost sa malediction sur moy que sa benediction, lorsqu'il reconnoistra que j'auray voulu le tromper.

ISAAC ET REBECCA.

Mais cette mere toute pleine de foy, & qui sans blesser en rien la tendresse qu'elle avoit toûjours remarquée dans son mari pour Esaü; attendoit avec patience le moment auquel il plairoit à Dieu d'accomplir ce qu'il avoit resolu sur ces deux freres, encouragea Jacob, & elle n'usa de cette addresse que pour épargner, si elle l'eut pû, la douleur qu'Isaac auroit sans doute de faire une chose qui seroit contre son gré, en assujettissant Esaü à Jacob, ce qu'il estoit neanmoins obligé de faire.

Ayant donc preparé ces Chevreüils au goust de son mari, & comme elle avoit accoûtumé par une charité & une condescendance qui est d'un grand exemple aux femmes Chrestiennes, qui voyent jusques où elles doivent porter leur complaisance pour leurs maris, elle en prit les peaux

champ rempli de toutes sortes de fleurs que Dieu a beni. Que Dieu vous donne, ô mon fils, une abondance de blé & de vin, de la rosée du Ciel & de la graisse de la terre. Que les peuples vous soient assu-assujettis, & que les tribus vous rendent leurs profonds hommages. Soyez le maistre de vos freres, & qu'ils se courbent devant vous. Que celuy qui vous maudira soit maudit luy-mesme, & que celuy qui vous benira soit comblé de benedictions. ISAAC ET REBECCA.

Ce fut ainsi qu'un peré sans le sçavoir, presta sa voix & son ministere aux secrettes volontez de Dieu. Ce fut ainsi que sa Providence divine fit voir que tout luy est assujetti; que ses paroles sont stables, & que rien n'en peut alterer la verité. Ce fut ainsi que Dieu fit voir que c'est sa main seule qui ouvre & qui ferme. Il ouvrit à Jacob & il entra dans l'heritage encore plus du Ciel que dans celuy de la terre. Il ferma à Esaü, & encore qu'il fut l'aisné, qu'il fust tout prest de recevoir la benediction d'Isaac; qu'il la demandast avec beaucoup de larmes & de tres-grands cris, il ne put l'avoir.

Car l'Ecriture marque qu'Esaü revenant de la chasse, ayant appris que son frere l'avoit prévenu, il en fut tout consterné; qu'il poussa comme des rugissemens, & que pressant son pere avec ses sanglots & ses larmes, il luy demanda s'il n'avoit qu'une benediction? Il fut en cela selon saint Bernard, l'image de ces lâches Chrestiens qui cherchent avec Dieu les consolations de la terre, & qui n'estant pas tout possedez du goust des choses spirituelles, veulent se préparer des plaisirs terrestres, lorsque les autres pourront leur manquer. *De vit. Mor. C. cap. 213.*

Malheureux qu'ils ſont, ils perdent ce qu'ils devroient aimer plus que leur vie, & ils cherchent enſuite de ſe conſoler de cette perte par les douceurs de la vie. Ils ſçavent que Dieu comble leurs freres de ſes benedictions celeſtes ; & au lieu de gemir & de pleurer juſques à ce qu'ils euſſent recouvré un bien qu'ils s'eſtoient laiſſé échapper, au lieu de luy faire de ſaintes violences par leurs cris & par leurs prieres, pour rentrer dans l'heritage que leur negligence paſſée leur avoit fait perdre, ils demandent en quelque ſorte à Dieu s'il n'a qu'une benediction, & ſi en leur retirant celle qui les auroit rendus éternellement heureux, il ne peut pas au moins leur faire heureuſement paſſer cette vie, qu'ils ſemblent enſuite regarder comme leur unique partage.

Eſaü donc qui eſtoit la figure de ces perſonnes, arracha une autre benediction d'Iſaac ſon pere, qui luy ſouhaitta une abondance de biens en ce monde, mais qui confirma néanmoins la ſoûmiſſion qu'il devoit rendre à ſon frere, & dont il ne ſe pouvoit plus diſpenſer. Cét évenement remplit le cœur d'Eſaü d'une haine implacable contre Jacob, & il n'attendoit que la mort de ſon pere pour le tuër. Mais la ſage Rebecca qui prévoyoit les choſes de loin, crut qu'il falloit éloigner Jacob, afin de donner lieu à la colere d'Eſaü, & de luy laiſſer le temps de pouvoir appaiſer la violence de ſa fureur.

Tout eſt plein de myſteres en ce qui ſe paſſe dans Jacob & Eſaü, & JESUS-CHRIST y paroiſt de toutes parts. C'eſt luy qui en donnant une nourriture d'une couleur rouſſe, dit l'Ecriture, c'eſt à dire par ſa Paſſion, eſt devenu le Maiſtre

de tous les peuples ; & qui en se couvrant comme Jacob de la ressemblance d'Esaü, c'est-à-dire en prenant la ressemblance de la chair du peché : a merité toutes les benedictions de son Pere. C'est de luy proprement qu'il est dit que *l'odeur de ses vestemens est comme l'odeur d'un champ rempli de toutes sortes de fleurs* ; puisque son Nom a esté comme un parfum admirable qui s'est répandu dans tout le monde : Sa benediction est *de la rosée du Ciel*, c'est-à-dire de la parole de Dieu, qui comme une pluye feconde rend la terre fertile en toute sorte de vertus.

ISAAC ET REBECCA.

On joint à sa benediction *l'abondance de la terre*, c'est-à-dire l'abondance des peuples qui croyent en luy ; & ce *froment* & ce *vin* sacré qui dans le Mystere de nos Autels, rassemble & réünit tous les fidelles. Il est le Maistre d'Esaü son frere, parce que le peuple fidele qui croit en luy, a l'avantage sur les Juifs ; & les Juifs à l'imitation d'Isaac le benissant tous les jours sans le sçavoir, croyent en benir un autre, lorsqu'ils recitent les Ecritures Saintes, dont ils sont les depositaires, & qui regardent JESUS-CHRIST en effet, quoy que les Juifs ne le croyent pas. C'est JESUS-CHRIST véritablement que l'on ne peut maudire sans estre maudit soy-mesme, & que l'on ne peut benir sans estre beni. C'est luy qui comme Jacob quitte la maison de son pere, & sans autre chose que le baston qui marquoit la Croix, va dans une terre étrangere où il a douze enfans, c'est-à-dire douze Apostres qui remplissent tout le monde :

Tant de Mysteres réünis ensemble nous éblouïssent en quelque sorte, & saint Augustin en estant comme épouvanté luy-mesme, s'écrie : *O actions*

Dei Civit. Dei. lib. 16. cap. 37.

admirables, mais toutes prophetiques, qui se passoient à la verité sur la terre, mais qui estoient toutes reglées par le Ciel, qui s'executoient visiblement par les hommes, mais qui se conduisoient invisiblement par le souverain pouvoir de Dieu mesme! Combien rempliroit on de volumes si l'on vouloit examiner en particulier tant de circonstances mysterieuses? ORES *gestas sed prophetice gestas, in terra cœlitus, per homines sed divinitus! Si excutiantur singula tantis fœcunda mysteriis, multa sunt implenda volumina.*

C'est donc ici que finit l'Histoire d'Isaac & de Rebecca, & l'Ecriture Sainte ne nous rapporte plus que la mort de ce saint Patriarche. Ce qu'elle nous en a dit suffit pour nous donner une admirable idée de la vertu de ce saint Homme. Il a esté dés sa jeunesse un modele pour tous les enfans, où ils apprennent combien ils sont obligez d'entrer dans les sentimens de leurs parens, lorsque Dieu leur en donne de tels qu'estoit Abraham, & d'agréer les bons desseins que l'Esprit de Dieu qui les pousse leur fait former sur leurs personnes, comme Isaac agréa de bon cœur le sacrifice que son pere fut tout prest de faire de luy.

Le respect profond qu'ils doivent à ces personnes dont ils tiennent la vie, leur doit faire respecter en eux l'autorité de Dieu mesme, & leur persuader, comme Isaac l'estoit, que c'est à Dieu qu'ils rendent la soumission qu'ils rendent à leurs peres. Mais aprés avoir témoigné à Dieu cette pieté interieure dans leur jeunesse, qu'ils tâchent de n'en pas dégenerer, & qu'ils la conservent ensuite comme Isaac, pendant toute leur vie. Car il semble que ce saint Homme se soit toûjours

regardé devant Dieu tel qu'il eſtoit lorſqu'il baiſ- ISAAC ET
ſoit le coû ſous le couteau de ſon pere ; & qu'il REBEC-
ait mille & mille fois témoigné à Dieu au fond CA.
de ſon cœur, qu'il eſtoit encore preſt de luy donner ſa vie, s'il luy plaiſoit de la demander, & par les mains de qui il luy plairoit de la luy demander. C'eſt cette diſpoſition ſtable & toûjours fixe de ſon cœur qui luy a donné cette patience étonnante qui a paru en luy avec eclat dans toute ſa vie. Il a eu des perſecuteurs, & il a eu des perſonnes qui ſans ſujet l'ont traitté indignement, qui l'ont chaſſé honteuſement de leur païs, qui l'ont pourſuivi de place en place ; qui ont détruit tous ſes travaux ; & qui lorſqu'ils ont eſté comme forcez par l'abondance des graces que Dieu répandoit ſur luy, de venir enfin rechercher ſon amitié, ont eſté reçûs de luy à bras ouverts, ſans que ce ſaint Homme euſt aucun reſſentiment de leurs injures paſſées. Car il n'avoit garde de ſouffrir que ſa patience qu'il tenoit toûjours preparée aux plus grandes épreuves, & à la mort meſme, luy échapaſt dans des occaſions plus legeres.

Que ſi les enfans ont en luy de ſi grands exemples, que les peres n'en ont pas de moindres, & ils voyent dans Iſaac avec qu'elle moderation ils doivent ſouffrir la douleur que leurs enfans leur cauſent quelquefois, lorſqu'ils ne ſuivent point le bon exemple qu'ils leur donnent, & qu'ils les bleſſent en des occaſions remarquables, dans leſquelles ils ont eux-meſmes autrefois tenu des conduites toutes differentes. Rien ne fut plus ſage que la conduite d'Iſaac dans ſon mariage, & la déference qu'il rendit en ce point à ſon pere eſt un exemple pour tous les ſiecles ; & au contraire rien ne

fut moins excusable que la conduite d'Esaü en ce point ; & l'Histoire marque assez le chagrin qu'Isaac en ressentit. Heureux mille fois si ce Pere si sage eut eu dans Esaü un fils qui luy eut ressemblé, & s'il eut trouvé en luy un amour aussi tendre qu'estoit celuy que l'Ecriture marque qu'il luy portoit.

Mais si tout le monde a de si grands objets à imiter dans Isaac, il semble que les Ministres de Dieu qui servent utilement l'Eglise en ont de plus particuliers ; lorsqu'ils voyent ce Saint toûjours occupé à foüiller des puits, pour y trouver l'eau pure qu'il préparoit à ses troupeaux. Ils doivent apprendre de luy à fuïr l'oisiveté, & à penetrer avec la grace de Dieu, la profondeur de l'Ecriture pour y puiser ces eaux vives & vivifiantes qui desalterent ceux que Dieu a commis à leur soins. Que s'ils trouvent en cette occupation des personnes qui les inquiettent, & qui portant envie à la benediction que Dieu donne à leurs travaux, s'efforcent de les rendre inutiles, & de reboucher les puits qu'ils avoient creusez eux & leurs peres avec tant de peine ; qu'ils cedent doucement à l'envie ; qu'ils n'opposent point l'aigreur à l'aigreur ; qu'ils joignent la paix à l'amour de l'Ecriture, & qu'à l'imitation d'Isaac ils changent tant de fois de place qu'enfin ils en trouvent une où on les laisse en repos. Ce ne sont point eux qui seront coupables de cette espece d'inconstance, comme ce n'estoit point Isaac qu'il falloit accuser de cette espece de legereté qui le faisoit aller ainsi en divers lieux, ce sont ceux qui les persecutent & qui les contredisent qui en répondront devant Dieu ; Pour eux ils n'ont qu'à souf-

frir en paix toutes leurs injuſtices, & y apporter le remede avec la plus grande douceur qu'ils peuvent. ISAAC ET REBECCA

Mais en finiſſant cette Vie que dirons-nous de l'admirable Rebecca, cette femme qui eſtant donnée ſi viſiblement de Dieu à Iſaac, fit avec luy le Mariage le plus Saint du monde, & qui peut-eſtre propoſé comme un modele achevé. Jamais un mari & une femme ne ſe ſont porté reciproquement plus d'amour ny plus de reſpect; & l'on voit par tout que comme Iſaac offrit à Dieu d'ardentes prieres pour le prier de remedier aux peines de Rebecca; Rebecca de meſme étudioit toutes les occaſions de pouvoir ſatisfaire à ſon mari. Elle ne combattit jamais ſes humeurs & ſes intentions. Elle tâcha au contraire de s'y conformer: & lorſqu'elle le vit ſouffrir avec patience les derniers outrages, elle ne tâcha point de luy en inſpirer du reſſentiment. Elle ne fit pas ce que feroient aujourd'huy tant de femmes moins ſages qu'elle, qui ſe plaignent de la lâcheté & de l'inſenſibilité de leurs maris lorſqu'on les offenſe, & qui les animent elles-meſmes à la vengeance au lieu de les appaiſer.

Cette admirable femme apprit d'abord à celles de ſon ſexe, que lorſqu'elles entrent dans une famille Chrétienne, & que Dieu les donne à un mari ſage, elles doivent avoir un ſaint zele pour imiter les vertus dont elles ſont témoins oculaires, & pour retracer dans elles les vertus de celles qui les ont précedées dans leur famille, comme il ne faut pas douter que Rebecca ne ſe ſoit particulierement étudiée à faire revivre dans elle

tout ce qu'elle avoit appris de Sara sa belle mere. Ce fut sa vertu qui l'excita à s'établir dans cette gravité & dans cette solidité d'esprit, qui luy fit oublier la maison de son pere, comme Sara avoit oublié la sienne, & qu'elle n'eut jamais la pensée d'y retourner non plus que Sara, qui avoit étouffé dans elle tous les sentimens qui sont si naturels à ce sexe. Ce fut d'elle & des exemples de sa Vie dont elle s'estoit fait instruire, qu'elle apprit à mettre sa principale application à élever ses enfans.

Dés qu'elle les sentit dans son sein, elle commença à se mettre en peine d'eux. Elle pria Dieu, elle le consulta, elle le conjura par de ferventes prieres de luy réveler les desseins qu'il avoit formez sur eux; & les ayant connus; elle eut les mesmes empressemens de charité pour son petit Jacob contre Esaü; que Sara en avoit eu pour Isaac contre Ismaël. Elle ménagea plus néanmoins Isaac que Sara n'avoit ménagé Abraham. Elle ne voulut point contrarier l'amour qu'il sentoit pour Esaü. Elle crut devoir avant toutes choses garder la paix dans sa famille; & réglant ses affections sur les ordres qu'elle avoit reçûs de Dieu, elle ne pensa qu'à les faire executer sagement sans faire aucune violence. Elle chercha pour cela tous les temperamens possibles, elle usa des artifices les plus innocens pour porter les choses au point où Dieu les vouloit, & pour suivre plûtost en cela les ordres de la Providence que son inclination particuliere.

Voilà l'exemple des meres Chrestiennes. Voilà les modeles de qui elles doivent apprendre la maniere de se conduire sagement envers

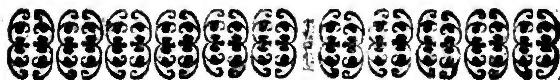
leurs maris. C'est par leurs ardentes prieres qu'elles doivent attirer de Dieu les lumieres pour les éclairer dans leur conduite. Elles doivent gemir & prier jusques à ce que Dieu leur releve enfin ce qu'il a résolu sur leurs enfans. Quand elles ont connu de luy sa volonté, c'est à elles à chercher sagement les moyens de l'executer. Elles ne doivent point s'élever néanmoins de leurs connoissances ; & si leurs maris, comme Isaac, ont les yeux un peu fermez, s'ils ne connoissent pas comme elles ce que Dieu a résolu de faire de leurs enfans : elles doivent suppléer doucement à leurs défauts, leur faire prester, sans que presque ils s'en apperçoivent, leur ministere aux ordres de Dieu, les conduire insensiblement au point où Dieu les desire ; mais avec tant de moderation & tant de sagesse, que leurs maris, comme il est marqué d'Isaac, soient enfin surpris eux-mêmes de la lumiere qu'elles avoient euë en ce point, & obligez de reconnoistre qu'elles estoient conduites par l'Esprit de Dieu.

ISAAC ET REBECCA.

Que si aprés cette sagesse elles se voyent dans la necessité de séparer leurs enfans l'un d'avec l'autre pour prevenir les querelles & les disputes ; qu'elles cedent à la necessité : & que sans consulter leur tendresse particuliere elles se rendent à la raison. Qu'elles retiennent Esaü chez elles, & qu'elles renvoyent s'il le faut hors de leur logis leurs cher Jacob ; quoy qu'elles se fassent peut-estre en ce point la mesme violence que Rebecca, que l'on peut dire n'avoir pas moins senti de douleur dans cette longue separation d'avec ce fils si cheri d'elle, qu'elle en avoit

ſenti autrefois lorſque ces deux freres ſe battoient dans ſes entrailles. Lorſque les meres Chrétiennes auront gardé ces régles de moderation & de ſageſſe dans la conduite de leurs enfans, elles auront ſujet d'en eſperer d'heureuſes ſuites, & d'attendre elles-meſmes de Dieu la récompenſe qu'il promet à leur fidelité & à leur zele.





JACOB.

LE saint Patriarche Jacob dont on écrit ici la Vie, ne dégenera en rien de la pieté de son pere Isaac, de celle d'Abraham son ayeul, & il eut cét honneur qui luy fut commun avec ces deux grands hommes qui l'avoient précedé, que Dieu mesme ne le voulut point separer d'eux ; mais que par un titre particulier, il voulut s'appeller le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob. Ce n'est pas tant neanmoins commencer ici son Histoire que la continuer, puisqu'aprés avoir vû dans la Vie d'Isaac & de Rebecca sa naissance toute mysterieuse, la maniere dont il retira de son frere le droit d'aisnesse, & ensuite la benediction de son pere, c'est avoir vû une grande partie de son Histoire,

Ainsi pour ne point faire de redites, & pour reprendre cette Vie où on l'avoit quittée, on se souviendra que l'on vit l'étonnement du pere, & la fureur du frere lorsque Jacob eut surpris la benediction d'Esaü, au moment mesme qu'Esaü se la promettoit. Comme donc ce frere irrité ne nourrissoit dans son cœur que des desseins de vengeance, & qu'il n'attendoit que la mort de son pere pour la satisfaire par la perte de Jacob ; Rebecca qui comme une sage mere, estoit instruite de tout ce qui se passoit dans sa famille, & qui n'estoit occupée qu'à apporter les remedes aux maux

qu'elle prévoyoit pouvoir arriver, crut qu'il falloit necessairement separer ces deux freres, & qu'elle ne devoit pas se mettre au hazard de les perdre peut-estre tous deux en un mesme temps.

Chaque jour donc la confirmant dans cette pensée, & reconnoissant à veuë d'œil que la fureur d'Esaü se grossissoit de plus en plus, elle chercha des pretextes favorables pour mettre Jacob hors du logis, & de l'oster de devant les yeux de son frere. Et comme elle ne vouloit rien faire sans la participation & sans l'agréement de son mari, ou plûtost sans ses ordres formels, elle ménagea les choses avec tant d'addresse, qu'Isaac ordonna luy-mesme à Jacob de faire ce qu'elle souhaittoit le plus, c'est à-dire de se retirer. Car comme elle estoit témoin elle-mesme tous les jours de la douleur qu'Esaü avoit causée à son pere en prenant en mariage des femmes du païs où ils demeuroient ; elle crut que ce seroit une occasion favorable d'éloigner Jacob, si elle prioit Isaac de ne pas souffrir qu'il prist pour femme pas une des filles du païs, mais qu'il l'envoyast en chercher une dans la Mesopotamie au lieu d'où ils estoient venus.

Isaac trouva les peines de Rebecca tres-raisonnables, & y entrant aussi luy-mesme, il appella Jacob que sa mere avoit déja disposé à cette separation, & il luy dit aprés luy avoir confirmé de nouveau la benediction qu'il sembloit auparavant ne luy avoir donnée que par surprise, qu'il eust soin de ne point prendre en mariage aucune des filles de Chanaan : mais qu'il allast chez Bathuel son grand pere, & que là il prist quelqu'une des filles

de Laban ſon oncle, qui eſtoit frere de Rebecca. JACOB.

On vit donc que ce ſage pere eſtant inſtruit par les avis de ſa femme, obſervera la meſme choſe à l'égard de ſes enfans, que ſon pere Abraham avoit obſervé à ſon égard ; & que comme Abraham avoit donné des ordres ſi précis à Eliezer d'aller en ce païs y choiſir une femme pour Iſaac ; Iſaac eut auſſi le même ſoin pour Jacob. Il y eut cette difference, qu'Abraham ne voulut point que ſon fils Iſaac demeuraſt au païs de ſa femme ; au lieu qu'Iſaac & Rebecca, furent obligez de ſouffrir que Jacob y demeurat au moins pendant quelques années. Car encore qu'il y euſt le meſme peril pour l'idolâtrie, qui eſt ce qu'Abraham craignoit à l'égard d'Iſaac ; l'état des choſes eſtoit bien different pour Jacob, qui ne pouvoit demeurer dans la maiſon d'Iſaac avec la même ſecurité qu'Iſaac avoit dans celle d'abraham ſon pere. Car on crut qu'il n'y avoit point de plus grand mal à apprehender qu'une guerre inteſtine entre deux freres, & les apparences toutes viſibles de quelque meurtre.

Ce fut donc ainſi que cette innocente victime de l'animoſité de ſon frere fut exilée de la maiſon de ſon pere. Ce fut ainſi que ce fils de tant de vœux fut arraché, pour ainſi dire, d'entre les bras de ſa mere. Ce fut ainſi que Jacob fut forcé à une ſeparation douloureuſe : & au lieu que Dieu avoit éprouvé Abraham en le retirant de ſon païs pour le faire venir en la terre de Chanaan, Dieu éprouva au contraire Jacob en le retirant de la terre de Chanaan pour le faire aller dans la Meſopotamie.

Il ſort de la maiſon de ſon pere comme un fu-

gitif qui tremble pour sa propre vie. Il ne prend avec luy qu'un baston ; & il s'abandonne en cét état à la Providence de celuy qui regle tout, & qui avoit déja si divinement conduit son pere & son ayeul Abraham dans tous leurs voyages. Il quitte la douceur d'un pere & la tendresse d'une mere sans sçavoir quand il reviendroit & si jamais il les reverroit. Son unique consolation fut qu'il ne fit rien que par un esprit de soûmission & d'une humble obëïssance qu'il rendoit encore plus à Dieu qu'il ne la rendoit aux hommes.

Les ames religieuses ont-elles jamais assez jetté les yeux sur ce grand modele, & ont-elles assez consideré ce dépoüillement de toutes choses, ou se reduit cét admirable homme, sans sçavoir rien de ce qui luy devoit arriver ? N'auront-elles pas quelque zele en le voyant dans ce denuëment de tout, & en mesme temps dans cette ferme confiance en Dieu, de l'imiter dans ces vertus, de renoncer de bon cœur comme luy, à la maison de leur pere, & à la tendresse de leur mere pour suivre Dieu qui les appelle, & pour n'avoir point d'horreur des routes inconnuës par lesquelles il lui plaist de les conduire ? Car a-t'on jamais vû un plus grand détachement du present, & un plus grand abandonnement entre les mains de Dieu pour ce qui regardoit l'avenir ?

Ce saint fugitif devint aussi en cét état la consolation de ceux qui par des tempestes inopinées ausquelles ils n'auroient donné aucun lieu, ou au moins fort innocemment comme Jacob, se verroient contraints néanmoins de se separer d'avec les personnes qui leur seroient les plus cheres & qu'ils n'aimoient pas avec moins de tendresse

que s'ils estoient leur pere ou leur mere. Il fit voir que dans la suite des siecles il pourroit y avoir des gens qui seroient arrachez comme du sein de leurs peres & de leurs meres, par des animositez domestiques. Mais ces absens exilez ne sont peut-être pas moins à cœur pour cela à Isaac & à Rebecca, que ces freres tumultueux qui les ont obligez de se retirer, & qui joüissent à la verité de leur presence; mais qui n'ont peut-estre pas tant de part à leur tendresse. JACOB.

Qu'ainsi ils imitent Jacob sans rien craindre. Qu'ils cedent comme luy à la violence des personnes emportées: Qu'ils se rendent paisiblement à l'envie que l'on a conçûë contre eux: Qu'ils imitent Jacob dans ce fond de tendresse qu'il garda toûjours pendant son éloignement forcé, pour Isaac & pour Rebecca, puisque la longueur de cette separation, ne servit qu'à augmenter l'amour que Jacob leur portoit, & à luy faire attendre avec plus d'impatience le temps auquel il plairoit à Dieu de les rejoindre. Qu'ils imitent encore cette douceur admirable que Jacob garda pour ce frere mesme qui estoit la cause de sa fuite; puisque, comme saint Augustin dit si admirablement, il put bien s'éloigner de luy pour éviter ses emportemens; mais il ne put pas le haïr: *Vitare scivit, odisse nescivit*: Et qu'ils l'imitent enfin dans le soin qu'il eut de se preserver de l'idolâtrie qui régnoit dans le lieu où il se retira, & de conserver sa pieté envers Dieu, dont il avoit eu de si rares exemples dans les personnes d'avec lesquelles on le chassoit. *De Tem. Serm. 168*

Mais voyons maintenant de quelle maniere Dieu se rend le protecteur de ceux qui sont inju-

ſtement perſecutez, par les perſonnes qui les devroient aimer davantage. Admirons la charité avec laquelle il vient eſſuyer les larmes de ceux qui pleurent, & conſoler luy-meſme ceux qu'il trouve accablez dans une profonde douleur, ſa bonté infinie ne pouvant abandonner ceux que le monde abandonne, & ſe rendant le Protecteur de ceux que l'on s'efforce d'opprimer.

Car il eſt marqué que Jacob eſtant ainſi hors de la maiſon de ſon pere; & tout penetré d'abbattement, aprés avoir marché ſeul pendant un jour, ſçachant ce qu'il venoit de quitter, & ne ſçachant ce qu'il trouveroit, ſe repoſa aprés le coucher du Soleil, en un lieu nommé Luza, & qu'il ſe coucha par terre, prenant pour oreiller une pierre qu'il mit ſous ſa teſte. Il n'y a rien, dit ſaint Ambroiſe, dans cét état où l'Ecriture nous le repreſente, qui reſſente la molleſſe, où qui faſſe voir que dans la maiſon de ſon pere, quoy qu'y vivant d'une vie paiſible, il s'y fut laiſſé aller à des délicateſſes trop effeminées.

Il apprend ainſi, dit ce Pere, qu'un peu de dureté eſt bien ſeante à ceux qui veulent quitter la maiſon paternelle pour ſuivre Dieu qui les appelle, & qu'il leur eſt bon de s'accoûtumer tout d'un coup en ſortant de chez eux, à une vie laborieuſe & penitente, afin d'apprendre de bonne heure à leur corps à s'endurcir aux travaux & aux fatigues, ſans chercher de conſolation ſur la terre.

En cét état donc il s'endort, ſi l'on peut appeller ſommeil le repos penible que l'on prend en cette maniere. Mais Dieu qui attendoit là ſon Athlete pour le fortifier dans ſon découragement, & qui

qui prend plus de plaisir de voir ses serviteurs JACOB.
couchez sur cette sorte de lit ; que sur des lits où la mollesse & le luxe regne ; luy fit paroistre en songe une échelle mysterieuse, posée d'un bout sur la terre, dont l'autre bout alloit jusqu'au Ciel ; au haut de laquelle il luy parut appuyé ; & sur les échelons de laquelle les Anges continuellement ou montoient ou descendoient.

Cette échelle & les mysteres qu'elle renferme ont esté le sujet de la meditation de tous les Saints Peres ; & il semble que Dieu voulut alors representer sensiblement à son serviteur une image de sa Providence ; qui sçavoit atteindre depuis la terre jusqu'au Ciel ; & regler tout avec une souveraine sagesse. Il parut au haut de cette échelle pour montrer que luy seul & sa volonté absoluë estoit la premiere cause & comme le premier mobile de tout ce qui se faisoit. Les Anges qui montoient & qui descendoient marquoient le pouvoir absolu que Dieu a sur toutes ses creatures, & de quelle maniere il sçait conduire les inferieures par celles qui leur sont superieures.

Ces divers échelons faisoient voir aussi les divers instrumens de sa Providence, qui sont comme un enchaisnement divin ; & dont il faut prendre garde de ne rompre pas un seul chaisnon ; puisque c'est par cette suite de moyens reglez & ordonnez de Dieu que les uns s'élevent ; & que les autres s'abbaissent.

Ainsi Dieu en faisant voir cette vision à Jacob ; luy fit encore comprendre en luy découvrant le mystere ; qu'il ne seroit pas moins son Protecteur dans la Mesopotamie, qu'il l'avoit esté jusque-là dans la maison paternelle ; Qu'il luy tien-

droit luy-mesme lieu de pere dans ce nouveau païs où il alloit ; qu'il luy donneroit le secours de ses Anges pour l'assister par tout ; & qu'il veilleroit sur luy de telle sorte, qu'il sembleroit n'avoir de la vigilance que pour luy seul, & que sa Providence seroit toute occupée à le deffendre.

Et afin qu'il ne pust douter de la certitude de cette vision, il y ajoûta des paroles formelles : *Ne craignez point*, ô Jacob, luy dit-il, *Je suis le Dieu d'Abraham vostre pere, & le Dieu d'Isaac. Je vous donne à vous & à vostre race la terre sur laquelle vous dormez presentement. Vostre posterité sera nombreuse comme la poussiere de la terre, & en vous tous les peuples seront benis. Je seray vostre garde par tout où vous irez ; & je vous feray enfin revenir dans cette terre.*

Mais admirons ici de quelle maniere Jacob receut cette vision & ces promesses de Dieu. Il n'eut rien de cette legereté, ny de cette vaine joie dont se sentent quelquefois transportées des ames qui n'ont rien de grave ny de solide lorsque Dieu leur fait des graces ausquelles elles ne s'attendoient point. La surprise où elles se trouvent alors dans ces dons dont on les prévient, fait voir à nud ce qu'elles sont, & découvre tout d'un coup combien elles ont de foiblesse.

Jacob au contraire qui avoit un esprit toûjours masle, toûjours ferme, & toûjours humilié devant Dieu, bien loin de sentir ce fond d'humilité s'alterer en cette rencontre, fit voir au contraire combien elle s'estoit augmentée. Il se réveilla, dit l'Ecriture, il se leva tout tremblant & tout penetré de crainte : & ne trouvant point de paroles assez fortes pour exprimer la frayeur dont

la presence de Dieu l'avoit saisi, il dit ce que JACOB.
nous devrions dire avec encore bien plus de raison nous-mesmes lorsque nous entrons dans nos Eglises : *O que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu ; c'est la porte du Ciel mesme.*

Il pensa aussi-tost à témoigner à Dieu sa reconnoissance pour une faveur si particuliere ; & à l'imitation d'Abraham son pere qui luy élevoit des Autels dans tous les lieux où il recevoit quelque nouvelle grace, il prit la pierre mesme sur laquelle il avoit posé sa teste pendant son sommeil, & y versant de l'huile par une ceremonie qui depuis est passée jusqu'à nous dans la consecration des Autels, il l'érigea comme un monument eternel de sa pieté & de ses hommages.

Les promesses aussi que Dieu venoit de luy faire l'éleverent si peu, qu'il témoigna qu'il seroit parfaitement content s'il luy donnoit seulement du pain ; & il fit ce vœu solemnel qui marquoit son détachement de tous les biens de ce monde, & son attachement à Dieu seul ; & qui figuroit la disposition dans laquelle devoient estre un jour les veritables Chrestiens, & particulierement les ames religieuses qui fuyent le monde & leurs faux freres, comme Jacob fuyoit Esaü : *Si Dieu me fait la grace d'estre avec moy & de me garder dans la voye par laquelle je marche : S'il me donne du pain pour me nourrir, & des habits pour me couvrir, & que je retourne heureusement à la maison de mon pere, il sera eternellement mon Dieu : cette terre que j'érige sera appellée la maison de Dieu, & je luy offriray la disme de tout ce qu'il m'aura donné.*

Apprenons de ce grand exemple à nous abbais-

ser à proportion que Dieu nous éleve. Soyons pauvres comme Jacob dans nos plus grands biens; & puis qu'avant l'Evangile mesme il a pratiqué l'Evangile en ne demandant que son pain; rougissons de desirer autre chose. Prenons plaisir à témoigner à Dieu que c'est de luy seul que nous tenons tout ce que nous possedons, en luy offrant au moins la disme comme Jacob. Retranchons tout ce que nous pourrons à nostre delicatesse, afin d'avoir dequoy luy sacrifier davantage par nos aumônes; & quand nous aurons une fois fait des resolutions saintes comme Jacob, ayons soin de les accomplir avec la mesme fidelité que luy, en disant de Dieu comme il disoit : Il sera mon Dieu pendant toute l'éternité.

Que cette vision mysterieuse qu'il eut nous anime. Voyons du bas de la terre où nous sommes, Dieu au plus haut des Cieux qui nous regarde, & faisons-nous comme une échelle pour aller à luy, de toutes les œuvres de pieté dont il met le desir dans nostre cœur, & de toutes les afflictions qu'il nous envoye. C'est ainsi que les Saints, c'est ainsi que les Martyrs, à l'imitation de Jacob ont consideré le Dieu qu'ils adoroient, & pour qui ils sacrifioient leur vie; & selon la parole d'un excellent Evesque de Marseille, ils faisoient des chevalets & des rouës sur lesquelles on les tourmentoit, comme une échelle pour monter à Dieu, qui estoit le spectateur de leurs combats : *Ad cœlestis regiæ januam gradibus pœnarum suarum ascendentes scalas sibi quodammodo de eculeis catastisque fecerunt.* Sal. lib. j.

L'Ecriture ne nous dit rien des sentimens de Jacob pendant le reste de son voyage; mais elle

nous laisse assez à juger, combien sa tristesse fut changée en joie; lors qu'il vit Dieu se declarer si visiblement pour luy dans l'état le plus penible où il fut de toute sa vie. JACOB.

La crainte qu'il pouvoit avoir euë de s'estre attiré plûtost la malediction que la benediction en surprenant son pere, fut alors tout-à-fait bannie. Il conceut une nouvelle estime pour la sagesse & pour les lumieres de Rebecca sa mere; ne pouvant plus douter qu'elle n'eût esté conduite par l'Esprit de Dieu dans tout ce qu'elle luy avoit ordonné de faire. La bonté & la grandeur de celuy qui venoit de luy apparoistre & de luy parler, remplissoient tout son esprit, & y faisoient succeder des mouvemens tantost d'amour & tantost d'abbaissement. Il ne se le proposoit plus que comme estant toûjours au haut de cette échelle mysterieuse, & il regardoit tous les pas qu'il faisoit, comme autant d'échelons par lesquels il souhaittoit de s'élever jusqu'à luy.

Le voyage donc d'un homme que Dieu conduisoit de la sorte ne pouvant qu'estre heureux; il trouva en effet qu'aux premieres informations qu'il fit en parlant à quelques bergers pour sçavoir où demeuroit Laban son oncle, il fut aussi heureux que l'avoit esté avant luy Eliezer; & on luy montra tout d'un coup Rachel qui venoit auprés d'un puits, comme Eliezer y avoit trouvé Rebecca. Il y eut cela de different que Rebecca prévint Eliezer par un bon office, en luy donnant à boire à luy & à ses Chameaux; au lieu que ce fut Jacob qui prévint Rachel, en retirant luy seul une grosse pierre qui empeschoit de faire boire ses brebis: & que l'on ne pouvoit oster à cause

de sa pesanteur, que lorsque tous les bergers estoient rassemblez.

Jacob aprés ce bon office dit à Rachel qui il estoit; & dés qu'il luy eut nommé le seul nom de Rebecca dont il estoit fils, il pleura & il l'embrassa. Rachel courut aussi-tost avertir Laban son pere de ce qu'elle venoit d'apprendre, & il vint aussi-tost au devant de son neveu Jacob. Il se jetta à son cou avec une ardeur qui faisoit assez voir la force de son amour, & en le tenant embrassé de cette sorte, il le conduisit dans sa maison, où Jacob trouva par tout une affection tendre & sincere, qui le consola en quelque sorte de la perte qu'il venoit de faire de la douceur d'une maison paternelle, où il goûta une paix qui ne fut plus troublée par les inimitiez & par les emportemens de son frere. Ils s'entretinrent à loisir du sujet qui l'avoit porté à aller dans ce païs: Laban écouta attentivement ce qu'il dit de l'ordre positif qu'Isaac luy avoit donné de prendre quelqu'une de ses filles en Mariage; Il entra dans toutes ses propositions, Il luy offrit de bon cœur sa maison pour azile, & il laissa à son choix celle de ses filles qu'il voudroit prendre pour femme.

Cependant Jacob accoûtumé au travail, & qui ne sçavoit ce que c'estoit que l'oisiveté, rendit de si grands services à son oncle, que saint Augustin le propose en ce point comme un modele à toutes les personnes retirées & religieuses, pour les exhorter à fuïr la perte du temps. Un mois donc s'estant passé pendant lequel il faisoit par une magnanimité heroïque, plus que plusieurs mercenaires ensemble n'eussent pû executer, La-

ban qui d'un costé voyoit cela avec joie, ne put de l'autre le souffrir sans confusion. Il vint trouver Jacob. Il luy dit qu'il n'estoit pas juste que parce qu'il estoit son neveu il le servist gratuitement; & il luy demanda ce qu'il souhaittoit de luy. JACOB.

C'est ici que l'on commença la premiere fois de parler de ces deux filles de Laban qui sont si mysterieuses. dont on a tant parlé depuis, & dont on parlera encore jusques à la fin des siecles. Ce fut ici, dis-je, qu'on entendit nommer la premiere fois Lia & Rachel, qui ont donné lieu aux Saints Docteurs de l'Eglise à marquer de si grands mysteres, aussi-bien que ces deux autres sœurs de l'Evangile Marthe & Marie.

Car Laban ayant ces deux filles, dont Lia qui estoit l'aisnée avoit les yeux malades; & l'autre nommée Rachel estoit au contraire parfaitement belle, Jacob qui n'avoit point l'esprit mercenaire, & qui aimoit beaucoup Rachel, ne pensa à autre chose, qu'à offrir à Laban son service pendant sept années, afin d'avoir ensuite cette seconde de ses filles en Mariage. Laban en estant convenu; & n'y ayant personne au monde qu'il préferast d'avoir pour gendre, l'Ecriture marque que Jacob servit ces sept années de si bon cœur & avec tant de courage, qu'encore que pour l'ordinaire on trouve le temps long jusqu'à ce que l'on joüisse de ce que l'on aime, il trouva neanmoins que ce n'estoit presque qu'un moment, tant la recompense qu'il se promettoit au bout de ce temps luy paroissoit considerable, & tant le bien de joüir de Rachel remplissoit tout son esprit.

Il ne faut, comme marquent les Saints Peres, que jetter les yeux ſur cette diſpoſition de Jacob pour nous faire rougir de noſtre langueur dans le ſervice que nous rendons à Dieu ; & pour nous faire comprendre que ſi nous avions autant d'ardeur pour la beauté de l'autre vie que Jacob en avoit pour Rachel qui la figuroit, nous travaillerions plus genereuſement pendant ſept ans, c'eſt-à-dire pendant toute cette vie ; & que l'eſperance de ces beautez eternelles que l'on nous promet, occuperoit de telle ſorte noſtre eſprit, que le travail de cette vie nous paroiſtroit le travail d'un petit moment.

Les ſept années de Jacob eſtant accomplies, il demanda Rachel à Laban, qui aſſembla tous ſes amis, & qui leur fit un feſtin. C'eſt peut-eſtre là la premiere fois qu'il eſt parlé d'un feſtin de nopces, que la neceſſité a établi d'abord, afin de donner à manger à un grand nombre de perſonnes d'une ou plûtoſt de deux familles, que l'on invite de venir eſtre les témoins d'une nouvelle alliance ; mais que le luxe enſuite a étendu juſques à des profuſions qui font gemir toutes les perſonnes ſages ; & où au lieu de la crainte de Dieu qui y doit regner, on ne voit regner au contraire que la diſſolution & les débauches.

Aprés ce feſtin, la nuit eſtant venuë, & Jacob s'eſtant couché, on fit pendant les tenebres entrer dans ſa chambre & dans ſon lit, ſelon la coûtume qui s'obſervoit alors pour épargner la pudeur des nouvelles mariées, non pas Rachel comme Jacob le ſuppoſoit, mais Lia ſa ſœur aiſnée, par une action qui eſtoit toute myſterieuſe ſans doute, mais où l'on ne peut excuſer neanmoins ny

Laban ny Lia de peché. Jacob s'estant apperceu JACOB.
le matin de cette surprise, il en fit ses plaintes à Laban, avec une émotion qui peut un peu justifier ceux qui en cherchant principalement la vertu & la sagesse dans la personne qu'ils prennent pour femme, sont bien aises aussi en mesme temps qu'il ne s'y trouve aucun défaut de corps, & particulierement de visage. Il demanda donc à Laban s'il n'estoit pas convenu de luy donner Rachel au bout des sept ans. Laban en demeura d'accord; Mais il tâcha d'excuser la faute qu'il avoit faite, en luy disant, que ce n'estoit pas la coûtume en son païs de marier les cadettes avant les aisnées. Qu'ainsi il le prioit d'achever son Mariage avec Lia pendant sept jours; & qu'ensuite il luy donneroit Rachel, avec cette condition neanmoins, qu'il le serviroit encore sept années aprés qu'il l'auroit prise pour femme.

On ne peut douter que la plus grande consolation de Jacob dans ces nopces qui le réjoüirent & que la presence de son pere & de sa mere luy eut rendu certainement bien plus agreables, fut au moins de ce qu'en se mariant il n'avoit pas imité Esaü son frere, & de ce qu'il avoit rendu en ce point à un pere & à une mere si sages tout ce qu'il leur devoit, ne suivant que leur choix, & ne faisant rien que par leur ordre.

Il est marqué que lorsque Jacob eut enfin Rachel, il en conceut tant de joie que l'on vit bien qu'il l'aimoit sans comparaison plus que Lia. Mais Dieu fit voir par un mesme coup de sa Providence qu'il sçait temperer la joie de ses serviteurs, & qu'il partage differemment ses dons avec une sagesse toute divine. Car Jacob dans la con-

ſolation qu'il ſentoit de ce qu'il avoit Rachel pour femme, eut la douleur de la voir ſterile ; & Lia au contraire ſe conſola du deſagrément de ſon viſage par ſon heureuſe fecondité.

Cette pieuſe femme n'oublia point la reconnoiſſance qu'elle devoit à Dieu pour les graces qu'il luy avoit faites, & en ſe comparant à ſa ſœur qui eſtoit ſterile ; bien loin de luy inſulter, elle reconnut que ſa fecondité eſtoit un don de ſa miſericorde ; & elle voulut par les noms qu'elle donna à ſes enfans, qu'ils fuſſent tous comme autant de monumens qui rappellaſſent dans ſon eſprit les ſentimens de gratitude qu'elle voulut en conſerver. Elle donna ainſi aux meres Chrêtiennes un grand exemple de la reconnoiſſance qu'elles doivent à Dieu pour les enfans qu'il leur donne, & on peut dire que cét exemple de Lia a eſté ſuivi dans la ſuite des ſiecles par beaucoup de meres Chreſtiennes, qui ont offert à Dieu avec tant de pieté les enfans qu'il leur avoit fait concevoir, ou plûtoſt qui les luy ont rendus comme des dons qu'elles n'avoient receus que pour les luy redonner enſuite, que celles qui ſont ingrattes à Dieu en ce point devroient rougir de leur peu de gratitude.

Il eſt marqué au contraire que Rachel conceut de l'envie contre ſa ſœur, en voyant qu'elle donnoit à Jacob une bonne partie de ces enfans, qui furent ſi fameux enſuite, dont les noms partagerent depuis toute la terre de Chanaam, & qui donnerent leurs noms à chaque Tribu. Elle nous fit donc voir deſlors que l'envie ſouvent regneroit principalement entre les freres & les ſœurs, meſme les plus ſaintes, & pour des dons qui dé-

pendent aussi souverainement de la pure bonté de Dieu que la fecondité des meres. Elle montra que ces personnes bien loin de se réjoüir du bien qui arriveroit à ceux & à celles qui leur seroient unies par un lien si étroit, seroient affligées au contraire de ce que les autres auroient quelque avantage au dessus d'elles. JACOB.

Les freres & les sœurs doivent s'examiner sur ce grand modele, & voir sincerement si elles ont pour les avantages ou temporels ou spirituels, ou du corps ou de l'esprit, que Dieu semble faire plus aux autres qu'à elles-mesmes, cette joie que saint Paul, ou plûtost que la charité, & Dieu mesme qui est la charité, veut qu'elles sentent dans ces rencontres.

Mais on ne peut omettre de dire ici que ces deux sœurs furent, selon tous les Saints Peres, une figure fameuse de deux differentes vies qui dans la suite des temps devoient partager tous les fideles, dont l'une representée par Lia seroit dans l'action, & l'autre figurée par Rachel seroit dans la contemplation paisible de la verité. Jacob aimoit beaucoup mieux Rachel que Lia, parce qu'il n'y a rien qui plaise tant aux grands justes que la contemplation de la sagesse eternelle & des veritez saintes.

Cependant, comme il est marqué dans ces deux sœurs, on ne peut gueres selon l'ordre ordinaire, avoir Rachel, c'est-à-dire, joüir de cette bienheureuse contemplation qu'aprés avoir eu Lia, c'est-à-dire aprés s'estre exercé dans les bonnes œuvres de la vie active. Il faut estre Marthe avant que d'estre Marie: puisque ces deux sœurs nous representoient dans la loy nouvelle la

mesme chose que Lia & Rachel nous avoient figuré dans l'ancienne.

C'est pour ce sujet qu'il est marqué que Rachel estoit parfaitement belle, & que Lia au contraire avoit les yeux malades, parce que, comme on vient de dire, il n'y a rien de plus beau que la contemplation de la verité, & qu'au contraire l'agitation de la vie active empesche l'esprit d'être assez tranquille & assez recueilli pour contempler la verité qui est toute pure. On ne voit point le Soleil lorsque les nuages obscurcissent l'air, & une eau troublée ne represente pas nettement l'image de celuy qui s'y regarde.

L'empressement qu'il est difficile d'éviter dans les actions exterieures mesme les plus saintes, tend toûjours à separer l'ame de Dieu si elle n'y prend garde, & il n'y a que la fecondité de Lia, c'est-à-dire la multiplication de ses bonnes œuvres qui puisse la consoler de la foiblesse de ses yeux. Rachel au contraire est sterile, & cette sterilité doit estre comme un contrepoids au plaisir ineffable qu'elle gouste dans la contemplation de la verité.

Rachel est belle, dit saint Gregoire, mais elle est sterile. Lia n'est pas belle mais elle est feconde. La sterilité de Rachel vient de ce que celuy qui s'applique à Dieu, a sans doute des veuës plus penetrantes, mais elle produit moins d'enfans à Dieu. Lia au contraire contemplant moins, mais travaillant davantage, est aussi plus fertile & convertit davantage d'ames : *Rachel pulchra sed infœcunda quia mens contemplantis plus videt, sed minus filios Deo generat. Lia autem in labore prædicationis minus videt, sed amplius parit.*

Mais pour ſuivre noſtre Hiſtoire, il eſt marqué que Rachel ſe voyant ſterile répandit ſa douleur dans le ſein de ſon mari, & qu'elle luy demanda des enfans, c'eſt-à-dire qu'elle le preſſa de prier Dieu pour elle afin qu'il luy en donnaſt, & qu'il euſt en cela autant de ferveur qu'Iſaac ſon pere en avoit témoigné en priant pour Rebecca, dont il fit ceſſer la ſterilité par ſes prieres. JACOB.

Jacob eut trop de reſpect pour oſer ſe comparer à ſon pere; Il demeura humilié ſous la main de Dieu qu'il reconnoiſſoit pour le ſouverain Maiſtre de la nature; Et l'Ecriture marque meſme qu'il ſe mit en colere, & qu'il demanda à Rachel s'il la regardoit comme Dieu, & ſi elle pretendoit qu'il puſt luy accorder ce que Dieu ſeul pouvoit luy donner. Il reſſentit deſlors par avance ce zele ſi ſaint dont les Paſteurs de l'Egliſe ſeroient conſumez dans la ſuite pour la gloire de Dieu, & pour empeſcher que les peuples à qui il les auroit liez, ne miſſent en eux leur confiance, mais en celuy qui n'eſt pas moins l'Auteur de la fecondité des Paſteurs Evangeliques dans la grace, qu'il eſt le Maiſtre de la fecondité des meres dans la nature.

Mais enfin lorſque Jacob avoit déja eu de Lia, ou de Balam & de Zelphra, preſque tous ſes enfans, Dieu, dit l'Ecriture, ſe ſouvint de Rachel, & jettant un regard de compaſſion ſur ſa douleur, il fit ceſſer l'opprobre de ſa ſterilité, & il luy donna un fils qui fut appellé Joſeph. Ce fut la naiſſance de ce fils tant cheri depuis, qui termina les ſept dernieres années du ſervice que Jacob devoit à Laban. C'eſt pourquoy il ne penſa plus qu'à s'en retourner dans ſon païs, afin de joüir encore

des embrassemens de son pere & de sa mere, & il espera qu'un éloignement de quatorze années auroit sans doute appaisé l'esprit d'Esaü.

Ce fut ainsi que ce saint Homme eut ces douze Patriarches si fameux dont Dieu le benit, pour recompenser en quelque sorte la chasteté qu'il avoit gardée si inviolablement jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans : & quoy que S. Bernard parlant de ces admirables figures de l'Ancien Testament, dise d'elles, & en particulier de celles du Patriarche Jacob, qu'elles ont des sens & des mysteres qui à la verité sont tres-agreables, mais que neanmoins l'écorce & l'apparence exterieure de la lettre en plaist moins : *In operibus eorum decora & delectabilis est significatio mystica, ipsa tamen si per se considerentur, invenientur aliquanto minus digna : pretiosa quidem fercula sed vasa non adeo pretiosa*; on ne peut pas neanmoins s'empêcher d'en développer quelque chose, & de considerer Jacob comme la figure du Sauveur.

Il a douze enfans celebres qui sont devenus les Peres du peuple Juif, comme JESUS-CHRIST a eu douze Apostres qui sont devenus les Peres de tous les fidelles. Jacob a ces enfans de ces femmes, tant de celles qui estoient libres que des autres qui estoient esclaves ; comme JESUS-CHRIST se sert dans son Eglise tant des vrais Pasteurs que des mercenaires pour s'acquerir de nouvelles ames. Ces femmes de Jacob avoient comme une jalousie entr'elles à qui donneroit plus d'enfans à leur mari ; comme les Pasteurs qui aiment vraiment JESUS-CHRIST, n'ont point de plus grande passion que de luy convertir beaucoup de personnes. Rachel portoit envie à Lia à cause de sa fecondité, comme on

ne voit que trop, & mesme entre les plus excellens Ministres de l'Eglise des mouvemens d'envie contre ceux qui y font plus de fruit qu'eux. JACOB.

Mais si les vrais Pasteurs ont sujet de se consoler & de s'instruire de cette figure; que les mercenaires tremblent en voyant que les servantes qui les marquoient demeurent toûjours servantes. Ceux au salut desquels ils travaillent entreront dans le rang des enfans, & partageront un heritage où ils n'auront point de part.

Aprés donc que Jacob eût eu ses enfans, & particulierement Joseph qui nâquit la quatorziéme année de sa demeure dans la Mesopotamie, voyant qu'il avoit enfin exactement accompli tout ce qu'il devoit à son beau-pere, & que les années dont il estoit convenu de le servir pour ses deux filles estoient expirées, il ne pensa plus qu'à quitter cette terre qu'il regardoit comme une terre étrangere, afin d'aller avec toute sa famille dans le païs que Dieu luy avoit promis & qu'il ne perdoit jamais de veuë dans son exil mesme. Il marqua par ce desir d'y retourner, la sainte impatience que les Pasteurs de l'Eglise auroient à l'avenir, de quitter promptement cette terre qu'ils doivent regarder comme un lieu de servitude & de bannissement, afin de rentrer avec tous les enfans que Dieu leur auroit donnez dans leur veritable patrie.

Ainsi estant plein de cette pensée, sans considerer d'un costé la longue liaison qu'il avoit euë avec son beaupere, ny de l'autre l'animosité si redoutable de son frere à laquelle il s'alloit exposer, il declara à Laban quel estoit son dessein, & il luy demanda son congé.

Laban fut extrémement affligé de cette proposition. Le bonheur dont Dieu avoit visiblement beni sa maison depuis quatorze ans luy revint tout d'un coup dans la memoire ; & il n'eut pas de peine à comprendre que c'estoit au seul Jacob qu'il en estoit redevable : *J'ay reconnu par experience*, luy dit-il, *combien Dieu m'a beni à cause de vous* : ce qui marque en passant combien les personnes de pieté portent par tout le bonheur, & que ceux qui les reçoivent humainement, quand mesme ils ne seroient pas fort à Dieu, se font plus de bien à eux-mesmes par leur hospitalité si genereuse, qu'ils n'en font à ceux à qui ils ouvrent le sein de leur charité.

Lors donc que Laban pressoit ainsi Jacob de demeurer encore avec luy, ce saint Homme luy representa la fidelité avec laquelle il l'avoit toûjours servi, & l'heureux succés que Dieu avoit donné à tous ses travaux qui paroissoit visiblement par l'abondance de ses biens qui s'estoient multipliez presque à l'infini depuis qu'il estoit entré dans sa maison. Il ajoûta qu'à l'avenir il estoit temps qu'aprés avoir travaillé pour les autres, il pensast enfin à luy-mesme ; & qu'il se mist en peine de bien établir sa famille.

Laban ne put resister à des remontrances si sages, & il se vit obligé d'offrir à Jacob telle recompense qu'il luy plairoit pour les services qu'il le prioit avec tant d'instance de continuer encore. Ils convinrent donc qu'à l'avenir tout ce qui naistroit dans leurs troupeaux de brebis & de chévres qui seroit d'une seule couleur, ou tout blanc ou tout noir seroit pour Laban, & que ce qui seroit meslé de plusieurs couleurs seroit pour Jacob.

Mais

Mais comme les gens du monde ne s'oublient jamais, & qu'agissant mesme avec ceux qui sont à Dieu & qui vont toûjours de bonne foy, ils ne pensent bien souvent qu'à les surprendre addroitement, afin de tirer d'eux tout ce qu'ils peuvent pour leur avantage temporel, sans se mettre en peine des interests de ceux qu'ils s'efforcent de tromper, Laban aprés estre convenu de cela avec Jacob, & prévoyant que toutes les brebis d'une mesme couleur auroient sans doute des agneaux qui leur seroient semblables, & qui par consequent luy appartiendroient, il les separa des autres, il les fit garder par ses enfans, & il laissa garder les autres à Jacob.

Ce saint Homme vit tout d'un coup cette injustice artificieuse, mais neanmoins sans s'en plaindre, & Dieu voulut en quelque sorte s'en venger en se declarant pour les interests de Jacob, qui y pensoit si peu luy-mesme, & en faisant justice à un homme qui pensoit si peu à se la faire. Il vit qu'il estoit juste, qu'il eust sa part aux biens de Laban, qui estoient le fruit de ses travaux, & il fit trouver à Jacob malgré les précautions de son parent, les moyens de faire que tous les agneaux qui naistroient à l'avenir fussent de differentes couleus, afin qu'ils luy appartinssent. Jacob donc remplit les canaux où les brebis venoient boire, des branches de divers arbres; Il en osta une partie de l'écorce & il laissa l'autre, afin que cette bigarrure de blanc & de verd fist quelque impression dans les brebis & les chévres en venant boire, & que leurs petits fussent ensuite marquetez de differentes couleurs.

On ne s'arresteroit point à rapporter ici cette

addreſſe ſainte dont Jacob s'enrichit ſi fort, ſi elle n'eſtoit toute remplie de myſteres, & ſi ſaint Gregoire Pape qui l'admiroit, ne nous l'avoit développée par ſa lumiere. Car il nous dit que Jacob alors figuroit par cette action les Paſteurs de l'Egliſe qui doivent repreſenter à leurs brebis, c'eſt-à-dire aux peuples que Dieu leur a confiez les actions des anciens Peres figurées par ces branches d'arbres, afin qu'ils ſe forment ſur eux, & qu'ils faſſent paroiſtre dans leur vie le ſoin qu'ils ont de leur reſſembler.

Ces branches d'arbres de Jacob eſtoient en quelques endroits avec leur écorce, & on l'avoit levée en d'autres, ce qui marque que les Paſteurs en inſtruiſant leurs peuples, s'arreſtent quelquefois ſimplement aux actions exterieures que les Saints ont faites, & aux vertus qui ont paru dans eux au dehors, mais qu'ils paſſent auſſi d'autrefois à leurs vertus interieures, & à la diſpoſition de leur cœur, pour le faire voir comme à découvert & ſans écorce, & tel qu'il paroiſſoit devant Dieu. C'eſt là en abregé tout ce que nous devons étudier dans la vie des Saints, où nous devons contempler d'un coſté la juſtice & la ſainteté qui paroiſt dans ce qu'ils ont fait au dehors; & où nous devons conſiderer auſſi de l'autre l'humilité & la charité interieure qui a eſté comme l'ame des vertus qui paroiſſoient en eux à l'exterieur.

Lorſque Jacob s'enrichiſſoit ainſi de plus en plus, & que preſque tous les agneaux qui naiſſoient luy appartenoient, enſuite de l'accord qu'il avoit fait avec Laban, il arriva ce qui eſtoit preſque inévitable, c'eſt-à-dire que Laban & ſes en-

sans en conceurent de l'envie. Tous les changemens qu'il faisoit dans le marché dont ils estoient convenus d'abord ne luy reüssissoient jamais. JACOB.

Lorsqu'il prenoit pour luy tous les agneaux qui seroient d'une seule couleur, ils venoient presque tous marquetez, & lors ensuite que voyant que le plus grand nombre estoit des agneaux de plusieurs couleurs, il vouloit les retenir pour luy; presque tous les agneaux ensuite naissoient d'une seule couleur, & appartenoient à Jacob. Il changea ainsi les choses par dix differentes fois; & il fut toûjours malheureux dans ces changemens; parce que Dieu s'opposoit toûjours à son injustice, & qu'il donnoit à Jacob une sagesse qui le vangeoit du peu d'équité de son beaupere.

Il semble qu'il fit dans le pere ce qu'il fit dans la suite du temps dans tout le peuple qui en estoit sorti, lorsqu'il donna luy-mesme les ouvertures & les moyens aux Hebreux de s'enrichir des dépoüilles de l'Egypte, & d'emporter avec eux la juste recompense de leurs travaux que les Egyptiens leur avoient toûjours refusée avec tant de dureté.

Laban donc & ses enfans ayant long-temps nourri leurs mécontentemens en eux-mesmes, ils ne purent enfin s'empescher de les faire paroistre à Jacob, qui leut sur leur visage le chagrin qui les rongeoit dans le cœur. Il éprouva ainsi que l'on ne peut reüssir heureusement en ses affaires dans ce monde, quoy qu'en la maniere la plus juste & la plus innocente, qu'il ne s'éleve aussi-tost des envieux qui ne le peuvent souffrir; & qui s'efforcent de traverser le bonheur dont Dieu les

comble, par toutes les voyes que leur malignité peut inventer.

Mais enfin lorsque Jacob vit que le dépit de Laban commençoit à éclatter, & que ses enfans disoient tout publiquement, qu'il s'enrichissoit à leurs dépens, & qu'il leur voloit leur bien; lorsqu'il remarqua que Laban n'avoit plus luy-mesme la mesme ouverture de cœur, il commença à ouvrir les yeux pour voir qu'il pouvoit courir en ce lieu qu'il avoit choisi d'abord comme un azile, les mesmes perils qu'il y estoit venu éviter. Dieu aussi se servit de cette occasion pour luy faire sçavoir que le temps estoit enfin venu auquel il devoit retourner dans la terre de ses peres & au païs de sa naissance.

Tant de voix donc luy parlant de tous costez & le Ciel & la terre s'accordant pour l'instruire de la volonté de Dieu qu'il vouloit suivre aussi bien en se retirant d'avec Laban, qu'il l'avoit fait en venant demeurer chez luy; il ne pensa plus qu'à disposer peu à peu son retour, & à preparer adroitement toutes choses.

Le plus difficile estoit de bien tourner l'esprit des deux filles de Laban qu'il avoit prises pour femmes, qui pourroient peut-estre avoir de la peine à se separer de leur pere & de leur païs.

Il les fit donc venir dans un champ où il paissoit ses troupeaux. Il leur dit tout ce qu'il remarquoit dans Laban leur pere & dans leurs freres. Il leur fit voir les malheureuses suites que ces commencemens pourroient avoir. Il leur découvrit aussi les ordres que Dieu luy avoit donnez de s'en retourner; & il s'étendit extrémement à leur faire voir les injustices que Laban

luy avoit faites dans son bien. JACOB.

Comme les femmes sont d'ordinaire plus sensibles en ce point, cela leur donna lieu de considerer aussi elles-mesmes de quelle maniere Laban leur pere les avoit mariées : Où est ce qu'il nous a donné ? Quelle dotte nous a-t'il offerte ? Ne semble-t'il pas nous avoir desheritées ? Par quel droit a-t'il pris pour luy seul tout le travail de quatorze ans de nostre mari ? Ne paroist-il pas moins avoir marié des filles, qu'avoir vendu bien cher des esclaves ? Ainsi elles entrerent tout d'un coup dans la pensée de Jacob ; & elles l'exhorterent elles-mesmes de faire ce que Dieu luy commandoit.

Ce fut donc de cette sorte que Jacob resolut de quitter le païs & la maison de Laban. Il aima mieux s'en retirer paisiblement que d'y demeurer davantage & s'exposer au peril de venir à des querelles toutes ouvertes. Il apprit par son exemple que les vrais enfans de Dieu doivent ceder à l'envie, & éviter de demeurer avec ceux ausquels ils ne plaisent pas, afin de garder la paix estant éloignez, s'il ne peuvent l'avoir en vivant ensemble.

Mais comme Jacob ne quitta Laban que pour s'en retourner à sa veritable patrie, son exemple nous apprend que Dieu permet souvent qu'il arrive des afflictions & des persecutions à ceux qui le servent, de peur que s'ils se plaisoient dans leur exil, & que rien ne leur y fist de la peine, ils ne perdissent le desir de retourner bien-tost à Dieu qui est leur pere, & au Ciel qui est leur veritable patrie. Il souffre qu'ils soient exercez dans le monde afin qu'ils souhaittent de sortir du mon-

de, & que les hommes les traittent mal, afin qu'ils ne pensent plus qu'à luy.

Ce dessein donc estant pris Jacob garda toûjours un grand secret, pour nous apprendre que lorsque nous pensons à quitter le monde & à nous convertir, ce qui estoit figuré par cette fuite de Jacob, nous devons le faire secrettement, afin qu'un dessein si important ne soit point traversé ensuite. Il prit le temps que Laban estoit occupé à faire tondre ses brebis, & ayant mis ses femmes & ses enfans sur des Chameaux, il s'en alla, emmenant avec luy tous ses biens, pour s'en retourner chez Isaac son pere. Rachel mesme sans en rien dire à Jacob, vola les Dieux d'or & d'argent de Laban, pour se dédommager ainsi en quelque sorte des injustices qu'il leur avoit faites.

Lorsqu'il avoit déja passé le Jourdain; on vint avertir Laban le troisiéme jour que Jacob prenoit la fuite & qu'il s'estoit retiré. Cét homme entrant dans une étrange colere, & prenant avec luy tout son monde & ses parens les plus proches, il poursuivit ce fugitif, & il vint à luy enfin le septiéme jour. Mais lorsqu'il sembloit estre sur le point de le joindre & de s'emporter contre luy avec éclat, Dieu pendant la nuit luy deffendit avec de grandes menaces, de rien faire ou de rien dire d'aigre contre Jacob.

Lors donc qu'il le vit il se plaignit à luy de sa conduite. Pourquoy, dit-il, agir de la sorte? Pourquoy s'enfuïr comme un deserteur? Pourquoy emmenez-vous mes filles comme des captives? Pourquoy m'oster la consolation de leur dire les derniers adieux, & de vous accompagner avec

des marques d'amitié & de réjoüiſſance? N'y a-t'il pas de la folie dans ce procedé? Que ſi vous deſiriez avec tant de paſſion revoir voſtre païs natal,& embraſſer encore une fois voſtre pere,pourquoy falloit-il au moins me voler mes Dieux? JACOB.

Il luy dit pluſieurs choſes ſemblables; & il ajoûta à ces plaintes qu'il pouvoit aiſément ſe vanger de luy, qu'il voyoit luy-meſme qu'il eſtoit aſſez fort pour luy rendre le mal pour le mal; mais le Dieu que vous ſervez, dit-il, & qu'Iſaac vôtre pere adore, me l'a deffendu la nuit precedente. Voilà donc à quoy ſe termina ce voyage ſi précipité de Laban, & ces tranſports de colere avec leſquels il l'avoit entrepris d'abord.

On ne vit jamais mieux l'eſprit des gens du monde que dans la conduite qu'il tint ici à l'égard de Jacob. Il l'accuſe du ſecret qu'il a gardé à ſon égard, & il ne veut pas ſe ſouvenir que c'eſt luy-meſme qui en eſt la cauſe. Il le blâme de ſa fuite, & il ſe diſſimule à luy-meſme que c'eſtoient ſes duretez & ſes injuſtices qui l'obligeoient de fuïr. Il auroit ſujet luy-meſme de demander pardon à Jacob de ſes traittemens paſſez qui l'avoient forcé de prendre cette reſolution violente; & il parle comme ſi Jacob eut dû luy en faire des excuſes.

Ainſi le monde ne croit jamais avoir tort, lorſqu'il a quelque démeſlé avec ceux qui ſont à Dieu. Il ne ſe fait jamais juſtice à luy-meſme, ce ſont toûjours les autres dont il ſe plaint qui ont tort. Comme il joint toûjours la perfidie avec la malice, il témoigne meſme avoir de la tendreſſe pour ceux qu'il hait mortellement, ainſi que Laban feignit d'en avoir pour Jacob, lorſqu'il ſe plaignoit de

ne pouvoir luy dire les derniers adieux.

C'est pourquoy il faut toûjours plaindre les gens de bien qui ont quelque differend avec les personnes du monde. Le monde, quoy qu'i fassent, les fait toûjours passer pour des fous, & pour des personnes dont la conduite est insensée: *Stultè egisti*; quoy que ce soit le procedé du monde qui soit au contraire tout irregulier & entierement contre le bon sens. Car peut-on ne pas rire de la folie de Laban, qui accuse Jacob de luy avoir volé ses dieux. qui par son aveu n'ont pû se deffendre eux-mesmes de la main de celuy qui les voloit?

Mais on ne peut s'empescher de voir encore la conduite du monde dans celle de Laban. Il est toûjours fier en parlant aux personnes de pieté. Il n'a que des menaces dans la bouche. Il semble qu'il ait le pouvoir de les exterminer & de les reduire en poudre, lors mesme que Dieu les a liez comme Laban, & qu'il retient leur main & leur langue captive. Il est tout enflé de sa puissance, & il avouë neanmoins luy-mesme par ses paroles, & encore plus par ses actions, qu'il est dans une entiere impuissance de rien faire. Il court, dit S. Chrysostome, pendant sept jours comme un lion furieux pour devorer Jacob, & lorsqu'il est prés de luy, il est plus doux qu'un agneau. Une main invisible le retient. Il veut & il ne veut pas.

Il voit devant ses yeux celuy qui estoit l'objet de sa haine, il le voudroit perdre, & il n'ose le toucher. Ainsi le monde, quelque puissant qu'il se croye, doit voir combien il est foible contre les serviteurs de Dieu; & que lorsqu'il semble avoir le pouvoir de les exterminer de dessus la

terre, il ne peut si Dieu s'y oppose, leur nuire dans un seul cheveu de leur teste. JACOB.

Mais aprés avoir veu la colere de Laban contre Jacob, qui nous figure la colere du monde contre ceux qui se convertissent & qui le fuyent : *Potest per Laban vel diabolus vel mundus hic exprimi qui cum furore Jacob persequitur* ; voyons maintenant ce que Jacob luy répond.

Il s'excuse d'abord sur sa fuite. Je me retire de chez vous en secret, luy fait dire saint Bernard, comme j'y estois venu en secret. J'y suis venu en me cachant, & je me cache de mesme lorsque j'en sors. Je craignois, ajoûta-t-il, que vous ne m'enlevassiez vos filles de force, & que vous ne leur permissiez pas de se separer de vous. Pour ce qui regarde le vol dont vous m'accusez, voyez vous-mesme par tout, luy dit Jacob. Cherchez de toutes parts, & qui que ce soit que vous trouviez coupable de ce larcin, qu'il soit tué sur l'heure devant tout le monde; ce qu'il disoit, ajoûte l'Ecriture, parce qu'il ne sçavoit pas que Rachel eut volé ses Dieux.

Laban donc à qui ce larcin de ces dieux tenoit au cœur, entra dans la tente de Jacob & dans celle de Lia, aussi-bien que des deux Servantes ; il foüilla par tout sans neanmoins rien trouver. Il vint de mesme dans celle de Rachel qui se hasta de cacher ces dieux sous la litiere du chameau & se mit dessus: & lorsque Laban furetoit de tous costez dans la tente sans qu'il trouvast ce quon luy avoit enlevé, Rachel le pria de l'excuser de ce qu'elle ne se levoit pas de sa place, parce que l'incommodité ordinaire aux personnes de son sexe, venoit de luy arriver.

Ainsi ses recherches ayant esté éludées, Jacob crut avoir droit alors de se plaindre de Laban. Il

entra en colere contre luy, & il luy dit avec force: Qu'ay-je donc fait, & pour quelle faute m'avez-vous perſecuté avec tant de violence? Qu'ay-je fait qui meritaſt que vous viſitaſſiez de la ſorte toutes mes tentes? Qu'avez-vous trouvé qui vous apparinſt, faites-le voir en preſence de tout ce monde, & qu'il ſoit ici noſtre juge. Eſt-ce donc là la recompenſe de vingt années de ſervice? Avez-vous oublié que par mes ſoins vos brebis & vos chevres n'ont jamais eſté ſteriles? Que je n'ay jamais mangé des moutons de voſtre troupeau, & que je ne vous ay jamais montré ce qui avoit eſté mangé des beſtes, parce que je le reparois de moy-meſme. Vous m'avez fait rendre tres-exactement ce que l'on m'avoit volé. J'ay eſté brulé du chaud & du froid pendant le jour & pendant la nuit: le ſommeil a fuy de mes yeux. Et aprés cela ſi le Dieu qu'adore Abraham & que craint Iſaac mon pere, ne fuſt venu à mon ſecours, vous m'alliez apparemment renvoyer nud de chez vous.

On ne peut s'empeſcher de conſiderer dans ce tableau que Jacob fait luy-meſme des vingt années de ſes ſervices, la fidelité que chacun doit apporter à ſon employ, & combien l'on y doit eſtre exact pour ne faire tort à perſonne. On y voit les travaux qu'ont ſoufferts les perſonnes qui plaiſent le plus à Dieu; & combien S. Bernard a raiſon en conſiderant ceux de Jacob, de reprendre la negligence des Moines faineans de ſon temps qui ne faiſoient rien. Mais on y voit encore avec bien plus d'éminence les qualitez d'un veritable paſteur, non des beſtes mais des ames.

Si Jacob a eu tant de ſoin des troupeaux de Laban; ſi ſa vigilance alla juſques à dire luy-meſme qu'il

ne sçavoit ce que c'estoit que le sommeil, que doivent faire les Pasteurs Evangeliques ; & comment en considerant le prix & la grandeur des ames, peuvent-ils se donner quelque relasche & s'abandonner au repos? Quel travail y a-t-il qui leur doive faire peur lorsqu'ils voyent Jacob souffrir le froid & le chaud le plus violent, & passer les jours & les nuits dans ces continuelles fatigues ?

C'est pourquoy saint Gregoire Pape qui estoit vrayment luy-mesme un infatigable Pasteur proposoit ce Patriarche comme le modele de la vie laborieuse des Evesques, & il dit que ce fut par cette force qu'il témoigna à surmonter tant de peines qui se rencontroient dans son employ, qu'il devint ensuite assez puissant pour estre victorieux de Dieu mesme. *Laboriosa fortitudo ut obtineri debeat quæritur? Jacob ad memoriam deducatur, qui ad eam quoque virtutem deductus est, ut non potuerit à luctante Angelo superari.*

Ce discours donc que Jacob fit à Laban appaisa entierement sa fureur. Il voulut mesme jurer une alliance avec luy & en élever un monument qui durast toûjours. Il le conjura de ne point traitter mal ses filles, & aprés avoir fait des sacrifices & mangé ensemble, Laban leur donna à tous les derniers embrassemens, les benit & s'en retourna.

Jacob se sentit penetré de sentimens de reconnoissance pour Dieu de ce qu'il avoit si heureusement appaisé ce beau-pere si irrité, & il resolut plus que jamais de se sacrifier entierement au service d'un Dieu qui sçavoit si bien prendre la deffense de ceux qui l'adorent.

Mais pour estre plus assuré de la confiance qu'il devoit mettre dans le secours de ce puissant protec-

teur, il receut la mesme grace que receut depuis le Prophete Elisée, & il vit comme luy de ses yeux deux armées d'Anges qui l'escortoient de part & d'autre dans sa marche. Il s'écria lorsqu'il les apperceut que c'estoit le camp de Dieu, *Castra Dei sunt hæc.*

Il semble que Dieu voulut figurer ici par avance ce qui parut depuis dans le veritable Jacob; & qu'il assista celuy-ci du secours de ses Anges aprés qu'il eut esté victorieux de Laban, comme il voulut que les Anges vinssent servir le Fils de Dieu lorsqu'il eut surmonté dans le desert la tentation du demon. On vit donc ainsi le soin que Dieu prend de ses élûs, & il verifia à la lettre ce que David a dit depuis dans ses Pseaumes : *Que le Seigneur pose un Camp devant ceux qui le craignent pour les delivrer de tous ceux qui les persecutent.* IMMITTET *Angelus Domini in circuitu timentium eum & eripiet eos.*

Ce secours si inesperé & si surprenant consola donc Jacob qui pouvoit estre encore un peu effrayé du peril dont il ne faisoit que de sortir; mais il le fortifia en mesme-temps contre un autre danger bien plus grand, & dont ce saint homme craignoit extrémement le succez. C'estoit l'entreveuë d'Esaü son frere; & tant de peines qui se succedent les unes aux autres doivent faire remarquer en passant quelle vie menent ici ceux qui sont à Dieu; puisqu'elle est comme un enchaisnement continuel de maux & de perils qui se suivent de si prés, qu'à peine ils s'en trouvent delivrez d'un qu'ils sont aussitost menacez de l'autre. Mais comme l'Ecriture marque en particulier toutes les circonstances de la premiere entreveuë de ces deux freres, & l'ad-

dresse toute divine dont usa Jacob, pour tacher de gagner le cœur d'Esaü, nous ne pouvons mieux faire que de la suivre. JACOB.

Il commença donc par faire donner avis à son frere qu'il pensoit à retourner à son païs, & au lieu qu'il s'estoit retiré sans en avoir rien dit à Laban parce qu'il le craignoit, la crainte au contraire qu'il avoit d'Esaü le porta à luy envoyer des gens pour l'avertir de toutes choses. Il voulut aussi de cette sorte sonder son esprit, & présentir ce qu'il devoit attendre de son voyage.

Mais pour oster à Esaü la peur qu'il auroit peut-estre que ce frere ne vint diminuer son heritage, il luy declara par les gens qu'il luy envoyoit, qu'il avoit des biens en abondance, que Dieu l'avoit enrichi d'un grand nôbre de troupeaux, de serviteurs, & de servantes, & qu'il n'avoit plus besoin de rien.

Esaü fut touché de cette civilité, & vingt années de temps luy ayant fait oublier ses anciennes animositez, ou plûtost Dieu ayant tourné son cœur à la douceur, il promit à ces envoyez qu'il iroit même au devant de Jacob, & il y alla en effet avec quatre cent personnes, soit pour montrer à son frere combien il estoit puissant, soit aussi pour luy faire plus d'honneur.

Il estoit arrivé par une admirable providence de Dieu, qu'en mesme temps que Jacob quitta le païs de Chanaan pour éviter la colere de son frere, Esaü de son costé quitta aussi le païs & la maison d'Isaac & de Rebecca à cause de cette inclination qu'il remarquoit en eux pour Jacob, & qu'il s'alla établir dans l'Idumée, ce qui donna lieu ensuite à Jacob de demeurer plus paisiblement dans son païs, Esaü n'y estant pas.

Lorſqu'il eut ſceu que ſon frere Eſaü venoit au devant de luy avec quatre cent hommes, la peur le ſaiſit, *Timuit valde Jacob.* Quoy qu'il eut tant de preuves de la protection de Dieu, qui meſme eſtoient encore toutes recentes; quoy qu'il ſceuſt qu'il n'avoit rien entrepris que par ſa volonté, il ne laiſſa pas de trembler; & il s'addreſſa à luy par des prieres ferventes pour le ſupplier de le delivrer dans ce moment de la puiſſance d'Eſaü, qu'il craignoit extraordinairement.

Ce ſaint homme n'eſtoit pas encore tant intimidé pour luy que pour ſa famille; & il apprehendoit que s'il reſtoit à Eſaü quelque reſſentiment du paſſé, il ne pouſſaſt les effets de ſa vengeance juſque ſur ſes femmes & ſur ſes enfans, *ne percutiat matrem cum filiis:* En offrant donc à Dieu ſes prieres, il témoigna une humilité ſi profonde, qu'il nous apprit par là que quand nous commençons à prier, nous devons à ſon imitation entrer dans ces ſentimens, nous deſaproprier de tout, & reconnoiſtre que c'eſt uniquement à Dieu que nous ſommes redevables de tout ce que nous avons. *Je n'avois que ce baſton il y a vingt ans*, dit-il, *quand je paſſay le Jourdain; & je retourne aujourd'huy avec deux troupes ſi conſiderables.*

Nous ſerions heureux ſi à ſon imitation nous rentrions toûjours dans noſtre propre pauvreté, & ſi nous nous conſiderions devant Dieu tels que nous eſtions d'abord lorſqu'il commença de jetter ſes premiers regards ſur nous. Nous ſerions heureux ſi nous pouvions dire avec le meſme ſentiment que luy, je n'avois que ce baſton autrefois, & maintenant je ſuis tres-riche. Mris noſtre orgueil ſouvent ne craint rien tant, que de ſe ſouvenir du peu

de chose que nous estions autrefois. Comme nous voulons que tous les hommes en perdent la memoire, nous la perdons aussi nous-mesmes, & nous forçons Dieu en quelque sorte de nous oster à cause de nostre vanité ce qu'il nous avoit accordé autrefois lorsque nous estions penetrez des sentimens de nostre bassesse. JACOB.

Aprés donc que ce saint homme eut ainsi répandu ses craintes & ses inquietudes dans le sein de Dieu, comme sur celuy qu'il sçavoit estre le tout-puissant maistre des cœurs, & qui les tournoit comme il luy plaisoit avec un empire souverain, il eut ensuite recours aux moyens humains pour tascher de se rendre son frere favorable. Il nous fit voir qu'aprés avoir témoigné à Dieu dans nos peines, que nous attendons tout de luy, nous pouvons neanmoins user ensuite de la sagesse qu'il nous a donnée, & consulter la prudence humaine afin de prendre toutes les voyes qu'elle nous ouvre pour bien faire reüssir nos entreprises.

Jacob comprit tout d'un coup qu'il n'y avoit rien de plus puissant pour appaiser les esprits les plus aigris, & pour flechir les cœurs les plus irritez que les presens. Il les prepara donc avec une espece de magnificence, & il disposa de telle sorte ce qu'il vouloit offrir à Esaü, qu'en les recevant peu à peu, & par des intervalles affectez, il y pust faire plus de reflexion ou pour en nourrir davantage sa vanité, ou pour appaiser mieux ses ressentimens.

Tout estant donc ainsi reglé, Jacob sur le soir se retira seul dans sa tente, pour y prendre un peu de repos, ou plûtost pour attirer de nouveau le secours de Dieu par la priere. Ce fut pendant cette nuit qu'arriva cette lutte si fameuse de Jacob avec

un Ange qui dura jusques au matin, & dans laquelle Jacob témoigna tant de fermeté & de courage que l'Ange fut obligé de luy ceder. Mais en le quittant neanmoins, il luy frappa la cuisse qui se secha sur l'heure. Cependant Jacob se sentant comme animé d'un nouveau courage par cette blessure mesme qui estoit toute mysterieuse, il retint l'Ange & il luy dit qu'il ne le laisseroit point aller à moins qu'il ne le benist ; & ce fut en cette occasion que l'Ange changea le nom de Jacob, & qu'il luy donna celuy d'Israël, qui est devenu depuis si celebre.

Il semble que Dieu voulut donner encore cette preuve sensible à Jacob du secours qu'il luy preparoit ; & luy faire voir comme de ses yeux qu'il ne devoit point craindre son frere, puisqu'il avoit eu le pouvoir de luy resister à luy-mesme, *Si vous avez esté assez fort pour prevaloir contre Dieu*, luy dit l'Ange, *combien plus aurez-vous l'avantage sur les hommes* ? Quoy que cette grande figure representast ce qui devoit arriver aux Juifs, les SS. Peres, & particulierement S. Paulin dans sa premiere lettre n'a pas laissé d'en tirer de grandes instructions pour nous, lorsqu'il dit, que nous devons en quelque sorte lutter contre Dieu à l'imitation de Jacob ; en nous efforçant d'accomplir sa loy, & d'approcher le plus prés qu'il nous est possible du modele qu'il nous a donné à imiter par la vie qu'il a menée sur la terre. *Luctare ut teneas Christum, ut diligas inimicum, &c.* Il faut pour cela se roidir, & user de beaucoup de violence.

Pour y reüssir davantage, nous devons à l'imitation de Jacob, comme ajoûte saint Paulin, envoyer devant nous tout ce que nous possedons, &

nous

nous en défaire avant le couchant de nostre vie, JACOB.
comme d'autant de choses qui ne sont que nous embarasser dans le chemin, afin de ne penser plus pendant le reste de la nuit de ce monde, qu'à nous tenir fortement attachez à JESUS-CHRIST, & à ne nous separer point de luy qu'il ne nous benisse.

Et bien loin de craindre qu'il ne nous arrive dans cette lutte la mesme chose qu'à Jacob, & que le nerf de nostre cuisse, c'est à dire que la vigueur de nostre chair ne soit affoiblie; nous devons souhaitter au contraire cette bien-heureuse foiblesse, afin que nostre ame en devenant plus forte, elle marche ferme dans la voye de Dieu & qu'elle ne ressemble point aux Juifs, qui selon que le figura Jacob dans cette occasion par sa blessure mysterieuse ont esté semblables à des boiteux, qui n'ont marché qu'imparfaitement & à demi dans la voye des commandemens de Dieu.

Aprés donc tant de preparations pour cette premiere entreveuë de Jacob & d'Esaü, enfin le moment en arriva, & Jacob jettant les yeux de loin, dit l'Ecriture, vid son frere qui venoit au devant de luy. Ce fut alors qu'il rassembla tout ce qu'il avoit de sagesse, pour se bien conduire dans une occasion d'où dépendoit sa vie & le salut de sa famille.

Il disposa la marche de ses femmes & de ses enfans de telle sorte, que Rachel & Joseph fussent à la queuë comme pour estre moins exposez; & luy comme un General, disent les Peres, marcha à la teste de tous comme voulant se sacrifier pour eux. Lorsqu'il vit Esaü d'assez prés, il se prosterna devant luy par sept differentes fois & par autant d'intervalles.

Il comprit parfaitement que rien n'estoit plus efficace pour appaiser les esprits les plus irritez, que l'humilité & la soumission, & que tout cedoit à ceux qui avoient l'art de ceder ainsi pour un temps aux autres. Quoy que ce fust un decret arresté de Dieu mesme, que Jacob qui estoit le puisné auroit l'avantage sur Esaü ; ce fut neanmoins par ses humiliations & par ses prosternemens qu'il s'acquit cette souveraineté sur son frere.

Esaü en effet fut touché de tant de marques de respect. Il courut se jetter au cou de son frere, & il l'embrassa tres-étroittement, & pendant qu'ils s'entretémoignoient leur tendresse, le reste de la famille de Jacob avançant, donna selon les instructions que ce Patriarche leur avoit données, tous les témoignages possibles de leur déferences pour Esaü par leurs grands abaissemens & par leurs profondes inclinations.

Esaü demanda à son frere ce qu'il pretendoit par ces troupeaux de bestes qu'on luy avoit amenez de sa part. Jacob le supplia de les agréer comme un petit present qu'il luy faisoit, & comme une marque du respect qu'il avoit pour luy. Esaü voulut s'excuser de les recevoir, representant à Jacob les grands biens qu'il possedoit : Mais Jacob le pressa de telle sorte, & il l'engagea avec tant de sagesse & par des paroles si choisies à les recevoir, qu'il ne put s'en dispenser.

Les choses s'estant si heureusement passées, Esaü proposa à Jacob de faire ensemble le reste de leur voyage. Mais Jacob qui craignoit quelque retour dans l'esprit de son frere, & qui estoit trop sage pour ne pas apprehender toûjours ses ressentimens passez, trouva pour s'excuser d'estre plus longtemps

avec luy, une addresse toute sainte qui marque JACOB.
divinement aux Pasteurs des ames, la condescendance dont ils doivent user envers les foibles. J'ay de petits enfans, dit-il à Esaü, qui sont extrémement foibles; j'ay dans mes troupeaux des petits qui sont tout tendres: si je les presse de marcher afin de me pouvoir suivre, je les fatigueray & ils mourront tous. Allez donc devant, & je marcheray sur vos pas selon que je verray que mes troupeaux le pourront faire sans en estre incommodez.

Il luy promit de l'aller trouver chez luy à Seïr, mais il changea de dessein, & la peur, dit saint Augustin, luy fit craindre de s'exposer entre les mains d'Esaü, qui ne seroit peut-estre pas maître de luy-mesme, lorsque dans le festin qu'il ne manqueroit pas de luy faire pour le recevoir, le vin & la chaleur des viandes le porteroit à quelque coup impréveu & à quelque violence.

Esaü voulut au moins luy laisser quelques-uns de ses gens pour l'escorter; mais Jacob le pria de n'en rien faire, & il luy dit qu'il ne desiroit de luy qu'une seule chose, qui estoit son amitié. Ainsi se termina cette entreveuë si long-temps apprehendée, si long-temps préveuë, & qui avoit tenu Jacob en inquietude pendant tant d'années.

Ne pourroit-on pas dire ici qu'il estoit presque necessaire à ce saint Patriarche d'avoir un frere aussi furieux & aussi emporté que l'estoit Esaü, pour donner lieu à tant de vertus, & pour nous faire voir l'ardeur des prieres qu'il avoit employées pour ce sujet, & la sagesse toute divine dont il usa pour se rendre victorieux de sa fierté, &

pour adoucir entierement sa colere ?

Ne falloit-il pas, & pour la propre gloire de Jacob, & pour nostre propre bien, qu'il nous donnast avant l'Evangile mesme, l'exemple d'une conduite toute Evangelique envers nos ennemis, qui peuvent estre emportez contre nous comme Esaü, mais que nous ne devons pas laisser de regarder toûjours comme nos freres ?

Pourrions-nous souhaitter aprés cêt exemple, de n'avoir point d'ennemis, lorsque nous voyons l'usage que nous en pouvons tirer ; & qu'il n'y a rien qui puisse autant contribuer à nostre veritable bien & à nostre solide gloire, que les persecutions qu'ils nous suscitent ? Et lorsque Dieu nous exerce par leurs mauvais traittemens, pouvons-nous voir dans un plus excellent modele combien nous devons toûjours tendre à guerir leur esprit malade, à adoucir leur mauvaise humeur, à vaincre le mal par le bien, comme dit S. Paul ; à étouffer leur colere par nos déferences, comme fait Jacob, à n'opposer que la douceur à la fierté, comme nous commande le Sage ; & à aimer avec tendresse comme JESUS-CHRIST nous l'ordonne, ceux qui n'ont pour nous que des cœurs impitoyables, & qui n'employent tout leur esprit que pour procurer nostre perte ?

Jacob s'estant retiré dans Salem, qui estoit une Ville des Sichimites, afin qu'estant là, il ne fust pas trop voisin de son frere, il luy arriva un accident, dont il fut extrémement affligé, & qui eut de funestes suites. Le Prince de ce païs nommé Hemor, avoit un fils qui s'appelloit Sichem. Ce jeune homme apperceut un jour Dina la fille de Jacob, qui par une curiosité qui est devenuë de-

puis une grande instruction à toutes les jeunes filles, pour leur apprendre à ne se point laisser voir, & à ne point faire de visites mal à propos, estoit allée voir les femmes du païs où elle estoit nouvellement arrivée avec son pere. JACOB.

Ce jeune Prince conceut aussi-tost pour elle une passion si furieuse qu'il l'enleva sur l'heure malgré elle, & qu'il contenta sa passion. Son affection croissant toûjours de plus en plus, aprés qu'il eut commis son crime, il ne put se resoudre à la laisser aller, il employa tout ce qu'il avoit d'industrie pour tâcher de consoler cette jeune fille dans la tristesse que ce rapt luy avoit causée. Ainsi remuant tout avec une chaleur incroyable pour faire ensorte que Dina luy demeurast, il engagea Hemor son pere à la demander à Jacob, afin que son fils l'épousast.

Cette proposition se fit avec toutes les marques de la passion la plus violente, puisque non seulement on ne demandoit point d'argent pour le mariage de cette future épouse; mais qu'on offroit mesme d'en donner autant que l'on en voudroit demander. Jacob qui fut étrangement affligé d'abord de cét accident de sa fille, s'estoit tenu dans le silence, parce que ses enfans estoient assez loin de luy: Mais estant venus, & ayant oüi les propositions du Roy, ils répondirent à son fils Sichem avec un déguisement qui cachoit leur mauvaise volonté; Qu'il y avoit un obstacle capital à cette alliance, parce qu'il estoit incirconcis; & que leur loy les empeschoit de donner leurs filles à ces sortes de personnes. Sichem qui estoit passionné au delà de ce que l'on peut croire, entreprit de persuader à son peuple de se circoncire tous.

Il leur fit voir l'utilité des alliances qu'ils feroient avec ce nouveau peuple qui estoit venu demeurer dans leur voisinage, puis qu'insensiblement tous les biens qu'ils avoient emmenez de loin passeroient à eux & à leurs enfans. Ces promesses d'un avantage futur eurent assez de force sur ce peuple idolâtre pour leur faire agréer une ceremonie douloureuse qui leur estoit fort nouvelle. Sichem fut des premiers à se circoncire, & à son exemple tout ce qu'il y avoit de masles dans cette Ville le fut aussi.

Simeon & Levi fils de Jacob, qui estoient les propres freres de Dina, & les plus penetrez de l'outrage qu'on avoit fait à leur sœur, avoient menagé addroittement cette intrigue. C'est pourquoy ils attendirent paisiblement le troisiéme jour auquel la playe de la circoncision est le plus sensible, & entrant dans cette Ville à l'insceu de Jacob leur pere & de leurs autres freres, n'estant accompagnez seulement que de leurs domestiques, ils vangerent Dina leur sœur, tuerent tous les masles, n'épargnerent pas le fils du Roy mesme qui estoit la premiere cause de ce desordre, non plus que Hemor son pere, qui sembloit y avoir consenti & l'avoir favorisé; & ils emmenerent Dina leur sœur, avec tout ce qu'il y avoit dans la Ville de femmes, d'enfans & de troupeaux.

Quoy que cette action de Simeon & de Levi paroisse pleine de zele pour venger une vierge tres-pure que l'on avoit deshonorée, on ne peut neanmoins l'excuser. Il y a trop de choses qui la rendent criminelle; On y manque de parole, on y use de fourberie & de duplicité, on y commet une perfidie visible, par une alliance simulée. On

ne peut souffrir cette hardiesse de deux fils, qui JACOB.
dans une entreprise si importante ne consultent point leur pere, & qui l'exposent à un peril de sa perte: On y a horreur d'un abus que l'on fait d'une chose Sainte, comme estoit la Circoncision, en faisant servir à leur ressentiment, par une espece d'impieté, une chose que Dieu mesme avoit établie: enfin on ne peut que l'on ne condamne une cruauté excessive dans le sac de toute une Ville pour une offense particuliere.

Tant de circonstances donc rendent cette action si noire, qu'encore que Judith semble l'avoir relevée dans la suite, en disant que *c'estoit Dieu mesme qui avoit mis l'épée en main à ces deux freres pour vanger leur sœur*; On a peine neanmoins à entendre cela autrement que comme on dit d'ordinaire de plusieurs autres personnes, que Dieu se sert d'eux comme d'un fleau pour punir les hommes; & comme il a employé si souvent les Payens & les infideles pour punir son propre peuple lorsqu'il l'avoit offensé.

Aussi l'Ecriture marque formellement que Jacob desapprouva extrémement cette action de ses deux fils, & que la douleur qu'il en conceut dura autant que sa vie, puisqu'en mourant lorsqu'il benissoit ses enfans, il ne put s'empescher de reprocher cette cruauté à ceux-ci. Aussi il comprit tout d'un coup que l'on ne manqueroit pas de luy attribuer cette violence, & qu'elle l'alloit rendre odieux à tous les peuples voisins; parmy lesquels il seroit dans un peril continuel.

Tous ces maux donc joints ensemble, qui ont pour premiere source la curiosité d'une fille, ont fait remarquer à tous les Saints Peres, avec quel

soin les jeunes Vierges doivent se tenir renfermées, & éviter également de voir & d'estre veuës.

Qui pourroit entrer dans les sentimens de Dina, lors qu'ayant esté enfin arrachée par ses freres d'entre les mains de Sichem qui luy avoit osté ce qu'elle avoit de plus cher, elle vit ce qu'une promenade non necessaire, & une curiosité, luy avoit couté à elle-mesme, au Prince qui l'avoit violée, à une Ville toute entiere qu'elle avoit esté voir, & le peril où son pere mesme estoit encore exposé tous les jours aussi bien que tous ses freres?

Que ces sortes de personnes apprennent donc de cét grand exemple, que toute leur pieté doit consister à se tenir dans le secret de la maison de leur pere, & à ne se laisser voir de personne. Qu'elles tiennent pour suspectes toutes les démarches qu'elles font hors de cét azile qui leur doit estre sacré, en voyant par l'exemple de Dina que les choses les plus innocentes peuvent avoir d'horribles suites, & que quelquefois si elles voyent innocemment les autres, on ne les voit pas innocemment: *O Dina otiosè vides, sed non otiosè videris.*

Heureuses celles qui en voyant avec un esprit de foy tant de perils qui les environnent elles-mesmes, & qu'elles peuvent causer aux autres, s'enferment pour jamais dans des retraites saintes, où elles n'ont plus rien à craindre en ce point, & où elles se mettent en état de n'aimer ny d'estre aimée que de cét Epoux invisible qui les voit dans le secret & qui les met à l'abri de tous les perils du monde, du demon & de l'enfer.

Que si cette Histoire renferme tant d'instructions pour les jeunes filles : elle n'en renfermeroit pas moins pour les jeunes hommes, & l'on voit dans l'exemple de Sichem combien, selon l'avis de saint Chrysostome, les peres & les meres Chrétiennes devroient travailler, non pas à entretenir leurs enfans dans leurs folles passions, ny à tâcher comme ce Prince, de les faire réüssir ; mais de les prévenir par leur sagesse & par leur vigilance, d'éteindre des embrazemens lorsqu'ils commencent d'en voir les premieres étincelles, de retenir d'abord par toutes sortes d'addresses des impetuositez que l'on ne peut plus arrester dans la suite, & d'empescher ainsi des desordres qui attireroient la malediction & la vengeance de Dieu sur les peres, sur les enfans, & sur tout un peuple.

Cependant Jacob estant dans l'inquietude de ce qui venoit d'arriver, & craignant que tous les peuples voisins estant irritez de la destruction de la Ville par la perfidie de ses enfans, ne s'assemblassent pour le perdre evec toute sa famille, eut recours à Dieu qui estoit son refuge ordinaire, & sans lequel il ne faisoit pas la moindre entreprise.

Dieu qui vit combien sa crainte estoit juste, luy ordonna de sortir du voisinage de Salem & d'aller à Bethel, où il luy avoit apparu autrefois lorsqu'il fuyoit Esaü son frere. Jacob aussi-tost qu'il eut connu la volonté de Dieu, appelle toute sa famille afin de l'executer promptement : & comme ils estoient tous épouvantez aussi bien que luy de la violence que Simeon & Levi venoient de commettre, & qu'ils se regardoient déja presque comme morts, tant ils apprehendoient la vengeance de Dieu & des hommes ; ce saint Patriarche zelé pour

la gloire de Dieu se servit adroittement de cette disposition de crainte où il les vit, & il ménagea le moment de cette peur dont il les voyoit saisis, pour leur faire renoncer tous à leurs idoles, dit l'Ecriture ; soit aux idoles qu'ils avoient pû apporter d'Haran; ou aux idoles qu'ils avoient pû retenir du sac & du pillage de la Ville des Sichimites. Il apprit ainsi aux Pasteurs combien ils doivent veiller pour prendre adroittement des momens favorables de conversion, & se servir ou des maux publics, ou des perils qui menacent les particuliers, pour faire rentrer en eux-mesmes ceux qui leur sont soûmis, & qu'ils regardent en Dieu comme leurs enfans.

Lors donc que Jacob eut mis ces idoles en pieces, de peur mesme qu'il n'en restast quelque trace, il ne voulut point employer à aucun usage l'or & l'argent dont elles avoient esté faites, mais pour témoigner davantage combien il les detestoit, il les cacha dans la terre sous un arbre, & il exhorta ensuite toute sa famille de se purifier de leurs impuretez passées, & de témoigner le changement de leur cœur par le changement exterieurs de leurs vestemens, donnant un grand exemple aux peres de famille, pour leur apprendre à procurer plus le salut de leurs enfans & de ceux qui leur appartiennent, qu'à leur laisser des richesses, & cette idole de l'or & de l'argent qui les perdroit pour jamais.

Aprés que Dieu eut veu en ce point la fidelité & le zele de Jacob, aussi-bien que de toute sa famille, il répandit la terreur dans tous les peuples voisins, dit l'Ecriture, & il fit connoistre à cette famille qu'en échange de la crainte qu'elle avoit témoignée pour luy, il imprimoit aussi la crainte & l'épouvante dans le cœur de toutes les Nations

qui leur estoient voisines : montrant ainsi que c'est de luy seul que vient l'assurance & le courage, & que quand il luy plaist, où il rend les hommes timides ; ou qu'il les remplit d'une ferme confiance & d'une genereuse audace à laquelle rien ne peut plus resister. JACOB.

Il apparut mesme de nouveau à Jacob : il le benit, & il ordonna encore une fois ce qu'il avoit déja fait au jour qu'il lutta contre luy, qu'au lieu de Jacob on l'appellast *Israël*, qui signifie *voir Dieu*. Quoy que ce mot *d'Israël* & *d'Israëlite*, qui commença deslors, marquast plus les Chrestiens à venir que les Israëlites selon la chair, parce que ce sont proprement eux qui voyent Dieu par la foy; il convient neanmoins à la lettre à Jacob à qui il fut donné d'abord, puisqu'il y a peu de personnes dont l'Ecriture dise qu'ils ayent veu Dieu aussi souvent qu'a fait Jacob.

Il le vit d'abord au haut de cette échelle mysterieuse, d'où il luy parut gouverner le Ciel & la terre, les hommes & les Anges. Il le vit encore lorsqu'il luy apprit dans la Mesopotamie le moyen d'avoir des agneaux de telle couleur qu'il voudroit. Il le vit lorsqu'il luy commanda de sortir de la Mesopotamie avec ses femmes & ses enfans. Il le vit encore lorsqu'il envisagea tout d'un coup des camps preparez pour sa deffence. Il le vit de plus prés lorsqu'il lutta contre luy durant toute une nuit; Il le vit aussi lors qu'aprés le sac des Sichimites il luy ordonna d'aller en Bethel; Il le voit ici pour la septiéme fois, lorsqu'il luy donne, ou plûtost lorsqu'il luy confirme le nom d'Israël, & qu'il luy promet de luy donner la terre qu'il avoit donnée à Abraham & à Isaac, & de multiplier sa race

de telle sorte qu'il en sortiroit des Rois & des Princes.

Cependant aprés la joie de ces promesses, ce saint Patriarche eut la douleur de voir mourir Rachel, qu'il aimoit avec une extréme tendresse, & qui mourut en accouchant de Benjamin. Il la regretta d'une maniere tres-sensible, & il luy dressa un tombeau qui a duré pendant une longue suite d'années.

C'est un des premiers exemples que l'Ecriture nous rapporte de la magnificence des sepulchres que la pieté des vivans a érigez en l'honneur des morts. Jacob a eu depuis des imitateurs: & plust à Dieu que ce que l'on fait aujourd'huy en ce point vinst du fond d'une pieté aussi pure; & que l'on rendist ces honneurs à des personnes qui les meritassent autant que cette innombrable femme, qui fut en tant de manieres si differentes, une figure perpetuelle de l'Eglise, soit qu'on la considere comme sœur de Lia ou comme femme de Jacob; soit que l'on jette les yeux sur sa sterilité, ou sur la naissance toute pleine de mysteres de Jacob & d'Esaü; soit que l'on regarde le zele qu'elle eut d'emporter les idoles de son pere & de les fouler aux pieds; soit enfin, pour passer tant d'autres choses, qu'on la considere dans sa mort mesme, puisque l'on peut dire que l'Eglise peut appeller chacun des enfans qu'elle donne à JESUS-CHRIST son Epoux; les enfans de sa douleur, à cause des douleurs & comme des tranchées d'enfantement que nous luy coutons tous, & des larmes & des gemissemens qu'elle répand devant Dieu pour chacun de nous.

Aprés cette affliction domestique dont Dieu éprouvoit Jacob; lorsque tous les peuples voisins

le laissoient en paix, il en receut encore une autre, JACOB.
lorsque la passion effroyable de Ruben, le premier né de tous ses enfans, le porta à commettre un inceste avec Bala la servante de Rachel, dont Jacob, à la priere de Rachel mesme, avoit eu Dan & Nephthali.

Ruben commit en cela un crime qu'Absalom retraça dans la suite, lorsqu'il eut la hardiesse d'abuser publiquement des dix concubines de David son pere.

Il paroist combien Jacob fut touché de cét outrage, ou le respect que l'on doit aux peres & aux meres fut blessé d'une maniere si étrange, puisqu'en benissant ses enfans avant que de mourir, il maudit Ruben de cette action detestable, que l'on peut compter au nõbre des plus sensibles douleurs qu'ait jamais senties ce saint Patriarche, & qui figuroit par avance, selon les Saints Peres, le mépris criminel que les Juifs feroient un jour de l'humanité sainte du Sauveur, qui estoit comme le lit où reposoit la Divinité : *Ascendisti cubile patris tui.*

Et on ne peut s'empescher de considerer ici en passant combien la vengeance de Dieu pour punir les crimes, quoy qu'elle soit lente quelquefois, est neanmoins inévitable, si on n'a soin de la prévenir. Car il fit maudire ensuite Ruben par Jacob pour cette action, quoy qu'il y eust plus de trente ans qu'elle se fut passée, & que peut-estre il ne s'en souvinst plus luy-mesme. L'aisné d'un si grand homme perdit par là son droit d'aisnesse, & nous plaindrions en cela davantage son malheur, si nous n'estions obligez de nous plaindre plûtost nous-mesmes de ce qu'il nous arrive veritablement un mal dont celuy-ci n'estoit que la figure, par le mé-

pris que nous faisons de JESUS-CHRIST, qui est le veritable Jacob.

Aprés cette douleur que ressentit ce saint Homme dans sa famille, l'Ecriture Sainte en rapporte une autre qui luy causa bien des larmes, c'est la mort d'Isaac son Pere. Ce saint Homme aprés une vie si admirable, avoit enfin atteint l'âge de cent quatre-vingts ans, qui estoit l'année où Dieu vouloit recompenser sa pieté, & particulierement ce sacrifice qu'il luy avoit fait si volontairement de sa vie sous la main d'Abraham son pere; lorsqu'à peine il avoit commencé de la goûter.

Ses deux enfans Jacob & Esaü vinrent alors le trouver à Hebron où il estoit. Jacob qui auroit souhaitté avec passion de se rejoindre à luy en revenant de chez Laban, ne le fit pas neanmoins, ou pour éviter de donner de l'ombrage à Esaü son frere, ou parce qu'Isaac estant extrémement riche & Jacob aussi, il eut pû arriver quelque démeslé entre eux comme il en estoit arrivé entre Abraham & Lot; & il estoit de la prudence de prévenir ces differends. Mais environ douze ans avant la mort d'Isaac, Dieu qui conduisoit toutes choses, le fit rejoindre tout-à-fait avec son pere; qu'il ne voyoit jusque-là que par de legeres entreveuës ou par l'entremise des personnes qu'il luy envoyoit pour s'informer de ses nouvelles.

Il eut donc le bonheur à sa mort de luy rendre tous les devoirs de la pieté d'un bon fils; & aprés ses funerailles, ausquelles Esaü ne manqua pas aussi de se trouver, les deux freres se separerent l'un de l'autre, parce qu'estant extraordinairement riches, la terre de Chanaan ne pouvoit les contenir. Esaü y laissa donc Jacob, & il retourna dans l'Idu-

mée, Dieu disposant si sagement & si paisiblement les choses, que cét homme de bon gré & de luy-mesme abandonna à son frere la terre de Chanaan, qu'il avoit promise à Abraham & à Isaac pour estre leur heritage. JACOB.

Aprés la mort d'Isaac il faudroit entrer dans l'Histoire de Joseph, afin de suivre l'ordre de l'Ecriture; Mais comme on la reserve pour un ouvrage à part qui sera détaché de la Vie de son pere, on se contentera de dire ici un mot de ce qui dans cette Histoire mesme de Joseph regarde en particulier la personne de Jacob. Car les Saints Peres en parlant de la haine que les freres de Joseph luy portoient, & qui alla jusques à le vouloir faire mourir, en rejettent en partie la cause sur Jacob mesme.

Ils disent qu'il témoignoit trop qu'il l'aimoit plus que tous les autres, & quoy que cela fust un peu excusable, puisqu'il estoit le dernier de tous, qu'il l'avoit eu dans sa vieillesse, & qu'il estoit fils de Rachel, pour laquelle il avoit toûjours eu un amour si tendre; il eut mieux fait neanmoins de s'empescher de témoigner au dehors cette affection particuliere. Comme donc il la faisoit trop voir, ou par ses caresses ou par les vestemens plus beaux & plus riches qu'il luy donnoit, cela excita l'envie des autres contre luy, & l'on reconnut par les suites funestes de cette envie, que parceque Jacob aimoit plus Joseph que les autres, ce fut par Joseph mesme qu'il fut plus sensiblement affligé.

On a toûjours regardé depuis cét exemple comme un grand modele pour les peres & pour les meres. Ils se perdent & ils perdent en mes-

me temps leurs enfans, s'ils leur témoignent plus d'affection qu'à leurs autres freres ou à leurs autres sœurs. Comme il est difficile que cette inégalité d'affection ne produise quelque fierté dans ceux qui sentent qu'on les aime davantage, & de l'abbattement au contraire & du dépit dans les autres qui ne souffrent qu'avec douleur qu'on les aime moins, on ne voit plus ensuite que des querelles & des disputes entre ces esprits déja aigris & irritez, & au lieu de cét amour fraternel, & de cette tendresse qui devroit regner entre eux; on ne voit que des inimitiez & des haines, qui passent quelquefois jusques aux dernieres extrémitez.

C'est pourquoy saint Ambroise faisant reflexion sur ce qui est marqué ici de l'amitié que Jacob avoit pour Joseph, dit qu'un pere ne sçauroit acquerir un plus grand tresor à son fils qu'il aime, que l'amour de tous ses freres. C'est le plus bel heritage qu'il puisse luy laisser, & le plus riche don qu'il luy puisse faire. Puisque la nature les a rendus tous égaux par leur naissance, que l'amitié d'un pere ne les divise point. Qu'il leur partage également son amour. Tous les avantages particuliers qu'il pretend leur faire ne leur peuvent estre utiles, puisqu'il ne le peut faire qu'en blessant la pieté. Et faut-il s'étonner ajoûte ce saint Docteur, si un bien, si une terre que l'on veut donner en particulier à un fils, excite ensuite l'animosité des autres enfans, puisqu'on voit ici qu'un vestement un peu plus beau que Jacob donne à Joseph luy attira une si effroyable haine?

Ce n'est pas neanmoins que ce mesme Docteur n'excuse

n'excuse beaucoup Jacob dans cette affection excessive, si on peut l'appeller de la sorte. Il aimoit particulierement Joseph, dit-il, mais c'estoit parce qu'il voyoit en luy plus de vertu que dans ses freres, & cét amour singulier estoit plus un mystere, dit-il, qu'un simple effet de la nature. JACOB.

On ne s'étendra donc point à representer icy quelle fut la douleur que sentit ce saint Patriarche, lorsque les meurtriers mesme de Joseph, c'est-à-dire, ses freres, vinrent luy dire que son fils Joseph estoit mort, & que luy montrant son vestement qu'ils avoient teint de sang d'un chévreau, ils luy dirent qu'apparemment quelque beste carnassiere l'avoit dévoré. Il déchira ses vestemens à cette nouvelle, & il se revestit d'un cilice. Il fut le premier, comme on le remarque, qui nous enseigna à prendre cette marque de douleur dans les grandes afflictions; & il donna alors un exemple qui a depuis esté suivi d'une infinité de personnes. Il pleura amerement ce fils qu'il aimoit si tendrement, & il protesta qu'il ne se consoleroit de la mort de Joseph, que lorsqu'il iroit se rejoindre à luy dans l'autre monde.

Cette douleur de Jacob dans la perte de son fils, devroit, selon les Saints, porter les peres & les meres Chrestiennes à pleurer leurs enfans, non pas tant lorsqu'ils les voyent mourir dans le corps, que lorsqu'ils les voyent perir dans l'ame. Quoy que l'estat de Joseph fust digne de compassion, ses freres qui le faisoient souffrir estoient encore beaucoup plus à plaindre, & si Jacob eut sceu la verité des choses, il auroit dû beaucoup plus regretter ces homicides, que cét enfant mesme qu'il croyoit mort.

Il est marqué ici de la douleur de Jacob qu'elle ne se guerissoit point & que le temps ne la pouvoit adoucir. C'est ce que l'on devroit encore beaucoup plus dire de la douleur de ceux qui pleurent le déreglement de leurs enfans, soit à l'égard des peres & des meres, soit à l'égard des Pasteurs qui sont les peres de ceux qu'ils conduisent. Puisqu'ils ne doivent point cesser de répandre leurs larmes, jusqu'à ce que la cause qui les leur fait verser soit arrestée.

Et si cela est veritable de ceux qui ne sont peres que selon la chair, combien le doit-il plus estre de ceux qui le sont selon l'esprit, c'est-à-dire des Pasteurs de l'Eglise qui doivent passer leur vie dans les larmes, & leurs années dans les gemissemens, lorsqu'ils se representent, que non pas un seul de leurs enfans, mais souvent une infinité, sont devorez invisiblement par une beste meurtriere, qui imprime sur eux des morsures qui dureront eternellement : *Fera pessima devoravit filium meum.*

Qu'ils voyent si l'Ecriture dit que Jacob se consola de la mort de son cher Joseph, & qu'ils avoüent que s'ils sont si faciles à essuyer leurs larmes, & si la perte de ceux que Dieu a commis à leur soin leur fait des impressions si legeres, c'est une marque qu'ils n'avoient gueres d'amour pour eux, ny guere d'amour aussi pour Dieu, qui veut qu'ils luy témoignent leur ardente charité par la grande tendresse qu'ils auront pour ses agneaux : *Si diligis me pasce agnos meos.*

Nous ne dirons donc plus rien ici de l'Histoire de Joseph, ny des biens que ses freres luy procurerent en pensant luy procurer de grands maux.

C'est un sujet trop vaste & qu'il faut reserver à la vie de Joseph mesme. Contentons-nous ici de considerer l'estat & du fils & du pere. L'un pleuroit toute sa vie son fils qu'il croyoit mort : L'autre passoit toute sa vie estant separé de son pere qu'il aimoit si tendrement, en attendant le temps auquel il plairoit à Dieu de les réünir. Il garde un profond silence dans l'élevation qui suivit son malheur, sans se précipiter de le faire sçavoir à Jacob afin d'appaiser sa douleur, que l'on peut dire avoir esté infinie, mais qui en échange fut suivie de la plus grande joie qui soit peut-estre arrivée à aucun homme sur la terre. JACOB.

Car lorsqu'aprés avoir pleuré si long-temps ce fils comme mort, on luy vint redire tout d'un coup qu'il vivoit, & que non seulement il vivoit, mais qu'il regnoit dans l'Egypte, l'Ecriture Sainte qui ne dit rien par exaggeration, dit qu'il fut tout transporté hors de luy, & qu'il revint comme d'un profond sommeil, sans pouvoir croire ce que ses enfans luy disoient.

Il n'y eut que les preuves qu'il voyoit de ses propres yeux qui le purent convaincre de la verité des choses, lorsqu'il vit un grand nombre de chariots que Joseph luy envoyoit, afin qu'il vinst avec toute sa maison & tout ce qu'il possedoit, le retrouver dans l'Egypte. Quand il vit donc alors que ce n'estoit plus un songe, *il commença à revivre*, dit l'Ecriture, & il s'écria qu'il se croyoit trop heureux si avant que de mourir, il pouvoit avoir la joie de voir encore une fois son fils Joseph qu'il avoit cru mort pendant plus de vingt années.

C'est donc ainsi que Dieu entremesle presque

toûjours les maux & les consolations dans la vie de ses élûs, ce qui paroist avec eminence dans celle du saint homme Jacob. Plus il multiplie les afflictions dont il les exerce, plus il les console dans la suite, selon la parole de David: *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Une ame legere & moins solidement établie dans la crainte de Dieu que n'estoit celle de Jacob, se seroit alors abandonnée à une profusion de joie, & elle n'auroit pensé qu'à aller promptement voir un fils si élevé en grandeur, afin de goûter auprés de luy les douceurs d'une si bonne fortune. Mais Jacob qui pendant toute sa vie n'avoit pas fait un seul pas sans consulter Dieu, & sans en avoir receu de luy un ordre particulier, ne quitta point cette conduite sainte dans cette rencontre, lorsque tant d'apparences luy pouvoient persuader qu'il n'y avoit pas mesme sujet de déliberer.

Ce ne fut donc point sa grande vieillesse qui le fit hesiter, ny la peur que la fatigue d'un si long voyage ne le fist mourir en chemin avant que de pouvoir joüir de la consolation qu'il se promettoit en voyant son fils. Mais ce qui le tint en suspens fut qu'il apprehendoit que toute sa famille qu'il menoit dans l'Egypte n'en apprist insensiblement les maximes & n'en imitast les desordres, particulierement au sujet de l'idolâtrie.

Quelque force qu'il sentist en luy-mesme, & quoy que le grand amour qu'il avoit pour Dieu luy donnast presque une assurance qu'il n'auroit jamais d'autre Dieu que luy, il ne laissoit pas de

craindre pour ses enfans un mal qu'il ne craignoit JACOB.
pas pour luy-mesme, & il fut en ce point un grand exemple aux peres & aux meres, de ne rien faire & de ne rien entreprendre qui puisse nuire, non seulement à leur salut propre, mais encore à celuy de leurs enfans, qu'ils doivent aimer autant que leur salut mesme.

Ils ne seront pas excusez d'une entreprise perilleuse, parce qu'ils auront eu assez de force pour y resister eux-mesmes, s'ils y ont en mesme temps exposé des ames foibles, qui n'ont pas assez de fermeté pour soûtenir ces dangers. Quelque necessité qu'il leur paroisse de hazarder dans ces occasions, ils voyent dans Jacob qu'il n'y avoit point de plus grande necessité que celle qui l'obligeoit d'aller en Egypte, puisque la faim le pressoit si fort, & que sans ce voyage la mort luy estoit comme assurée. Cependant il hesite & sans penser à la joie de voir Joseph; sans considerer un bien present, il est inquietté de l'avenir, & il attend un ordre formel de Dieu pour entreprendre ce voyage.

Il craignoit aussi que toutes les promesses que Dieu luy avoit faites d'établir sa race dans la terre de Chanaan ne receussent quelque atteinte par ce changement, & que ses enfans voyant Joseph regner dans l'Egypte ne songeassent à s'établir plûtost à l'avenir dans ce lieu, qu'à joüir de la terre que Dieu avoit promise à leurs peres.

C'estoit dans ces craintes qu'en partant il offrit à Dieu un sacrifice solemnel; & que Dieu encore une fois s'apparut à luy pour le fortifier & pour l'instruire de l'avenir : *Ne craignez point Jacob*, luy dit-il, *Allez en Egypte. Je rendray là vostre*

posterité puissante. Je vous y accompagneray lorsque vous irez : & je vous en rameneray aprés vôtre mort. Ce sera Joseph vostre fils qui vous fermera les yeux.

Heureux vieillard, s'écrie saint Ambroise, que pouvoit manquer à un homme à qui Dieu ne manquoit jamais ? Ou qui pouvoit estre dans une aussi grande assurance au milieu de son propre païs, que le fut ce saint Patriarche dans une terre étrangere ? Vit-on jamais un homme aussi riche au milieu de sa plus grande abondance, que celuy-ci l'estoit dans la misere mesme & dans la famine ? Quel bonheur à un homme d'avoir ainsi Dieu mesme pour guide & pour compagnon de son voyage, & d'estre assuré de sa propre bouche qu'il sera avec luy dans toutes ses démarches ?

Aprés donc cette assurance Jacob ne pensa qu'à aller retrouver ce qu'il avoit de plus cher au monde, & qu'une absence de plus de vingt années luy avoit encore rendu infiniment plus cher. Il entreprend ce voyage si fameux dans l'Egypte, dont le retour long-temps aprés fut encore infiniment plus celebre. Il va avec soixante & dix personnes dans l'Egypte ; & on reverra leurs enfans sortir quelques siecles aprés avec une multitude infinie. Il y va y estant conduit par un enchaisnement de miracles invisibles que Dieu fit en la personne de son fils Joseph, & il en sortira par un nombre de prodiges éclatans. Il va enfin soulager dans l'Egypte la faim qui le pressoit ; & prendre part à l'abondance de ce païs, à laquelle il avoit un droit tout acquis, puisque c'estoit à la sagesse de son fils Joseph que l'Egypte devoit tout.

Lorsqu'il fut prest du lieu où estoit Joseph, il envoya Juda l'avertir qu'il arrivoit. Joseph aussitost fit preparer un chariot pour aller au devant de son pere, & l'Ecriture pour marquer en un mot la joie de cette entreveuë, dit seulement que Joseph se jetta au cou de son pere, & qu'il pleura en l'embrassant. JACOB.

Pour Jacob, bien loin de souhaitter une longue vie, afin de joüir long-temps de Joseph, il n'eut rien de ces pensées basses, & il protesta au contraire qu'il mourroit avec joie, puisqu'il avoit le bonheur de le voir encore. Joseph le presenta à Pharaon, qui le receut d'une maniere que fit voir combien il sentoit les obligations qu'il avoit à Joseph. Il interrogea ce bon vieillard de son âge, comme l'on fait d'ordinaire.

Mais ce saint Homme rendant au Roy ses profonds respects, ne fut point ébloüi de sa grandeur. Il ne se laissa point aller à faire de basses flatteries. Il ne voulut point tirer avantage de la grandeur de son fils. Il voulut bien mesme s'exposer au mépris & à l'aversion de ce Prince, en avoüant qu'il estoit d'une profession que tous les Egyptiens detestoient; c'est-à-dire berger & Pasteur de troupeaux. Il répondit en deux mots à ce que Pharaon luy demandoit; & il rappella en son esprit toute sa vie passée, pour se representer à luy-mesme, encore plus qu'au Prince auquel il parloit, que Dieu l'ayant toûjours fait passer de lieu en lieu, & de païs en païs, afin de detacher son cœur de toute la terre, c'estoit alors plus que jamais qu'il devoit se considerer en Egypte comme un étranger.

Ainsi il dit au Roy qu'il avoit cent trente ans,

& que jusque-là il avoit vécu dans de continuelles afflictions, & dans des changemens toûjours nouveaux, nous marquant ainsi à nous-mesmes, selon la reflexion de saint Augustin, qu'un Chrestien doit se considerer ici comme un étranger, & soûpirer continuellement vers sa bienheureuse patrie.

Jacob estant donc en Egypte il alla s'établir dans la terre de Gessen que Pharaon luy avoit donnée, il y vécut pendant dix-sept années, & lorsqu'il estoit âgé de cent quarante-sept ans, comme il vit qu'il ne pouvoit pas vivre encore beaucoup, il fit venir Joseph son fils, & il le pria de le faire ensevelir dans la terre de Chanaan & non dans l'Egypte. Il témoigna avoir cela tellement à cœur que ne se contentant pas de la promesse que Joseph luy en fit; il l'y engagea par un serment solemnel qu'il exigea de luy; mais non pas tant en se défiant de sa fidelité, que pour donner lieu à Joseph mesme de témoigner à Pharaon qu'il ne pouvoit se dispenser de faire ce que son pere luy avoit recommandé d'une telle sorte. Car ce saint Vieillard prévoyoit que Pharaon apparemment exhorteroit Joseph de dresser à son pere quelque tombeau superbe dans l'Egypte.

Mais il faut remarquer ici qu'encore que ce soin que Jacob témoigna de faire reporter son corps mort dans la terre de Chanaan, puisse autoriser le desir que des personnes de pieté témoignent quelquefois de se faire enterrer en des lieux Saints, & dans une compagnie de personnes qui servent Dieu, Jacob neanmoins avoit en cela d'autres veuës: & qu'il souhaittoit en donnant cét ordre à Joseph, que ses enfans n'eussent pas la moindre tentation de s'établir dans l'Egypte, mais qu'ils

esperassent toûjours avec confiance que Dieu les en délivreroit un jour. JACOB.

Il pouvoit aussi avoir dans l'esprit que la veuë de son tombeau avertiroit sa race, lorsquelle seroit retournée dans la terre de Chanaam, de servir le mesme Dieu qu'il avoit toûjours si fidellement servi, & de fuïr avec horreur le culte des dieux étrangers.

De plus, comme ajoûtent les Saints Peres, la foy qu'il avoit des merveilles que JESUS-CHRIST devoit faire dans cette terre promise, luy faisoit souhaitter avec ardeur d'y reposer aprés sa mort, & d'avoir ainsi part de plus prés au salut qui s'y opereroit. Nous serions heureux nous autres, ajoûtent ces Saints, si nous avions autant d'ardeur que Jacob en témoigne ici d'estre aprés nostre mort dans la veritable terre promise, c'est-à-dire dans le Ciel dont la terre de Chanaam n'estoit qu'une foible peinture.

L'Ecriture Sainte ne nous rapporte plus de Jacob que ce qu'il fit à l'égard des enfans un peu avant que de mourir, les benedictions qu'il leur donna, & les Propheties qu'il fit de ce qui devoit arriver. Cét homme rempli de Dieu voyoit tout l'avenir comme ouvert devant ses yeux, & il comprenoit de loin les choses, que le mesme Esprit qui les luy apprenoit, luy fit dire ici en presence de tous ses enfans. Dés qu'il se vit prest de mourir il en fit donner avis à Joseph, qui ne manqua pas de suspendre toutes ses affaires pour aller rendre à un pere ce devoir indispensable. Il luy mena avec luy ses deux enfans Manassé & Ephraïm, afin que Jacob les benit. Ce saint Patriarche les adopta, & il voulut qu'on les regar-

dast comme estant ses enfans propres, & qu'ils eussent également part avec les autres dans la distribution de la terre de Chanaam, Ainsi au lieu que ces deux enfans sans cette adoption, n'eussent herité que de la part de Joseph; ils eurent chacun une Tribu separée comme les enfans de Jacob.

Ce saint Vieillard sembloit n'avoir point de meilleur moyen de témoigner sa tendresse pour Joseph, que de la répandre ainsi sur ses enfans. Joseph donc s'humilia profondement devant son pere mourant, par un exemple qui est passé depuis jusques à nous, les enfans, quelque élevez qu'ils soient dans le monde, tenant toûjours à gloire de s'abbaisser devant leurs peres pour recevoir leurs dernieres benedictions.

Il y eut cela de remarquable que lorsque Joseph presentoit aussi ses deux enfans à ce saint Vieillard, l'aisné d'abord qui étoit Manassé, & Ephraïm ensuite qui estoit le cadet; Jacob plus clairvoyant des yeux de l'ame qu'il ne l'estoit de ceux du corps, au lieu de mettre sa main droitte sur Manassé qui estoit à sa droite, & sa gauche sur Ephraïm, croisa les bras, & mit sa main droitte sur Ephraïm, & sa gauche sur Manassé qui estoit laisné, figurant en ces deux freres le mesme mystere qui avoit déja esté figuré dans sa propre personne à l'égard d'Esaü son frere; & faisant voir que dans les siecles suivans Dieu ne choisiroit pas ce qui paroistroit davantage selon le monde, mais ce qui seroit de plus méprisable en apparence.

Ce n'est pas que les Saints Peres ne reconnoissent d'autres Mysteres, dans cette action qui a esté si fameuse & qui ne se fit point alors au hazard, & que Joseph mesme avec toute sa sagesse ne pût

empescher. Car ils disent tous que Jacob alors croisant les bras marquoit visiblement la Croix du Sauveur qui devoit sauver les Gentils comme le peuple cadet, parce qu'ils criroient en JESUS-CHRIST Crucifié, & qui devoit au contraire abandonner les Juifs figurez par Manassé, à cause de l'incredulité qu'ils auroient à l'égard du Fils de Dieu, de sa Mort & de sa Resurrection. JACOB.

Aprés cela, dit l'Ecriture, Jacob fit venir ses enfans pour leur dire également les biens & les maux qui leur devoient arriver : *Mes enfans*, leur dit-il, *écoutez Israël ; écoutez vostre pere. Apprenez de sa bouche ce qui vous arrivera dans la suite de tous les temps.* Il leur dit plusieurs differentes choses dont les unes devoient s'accomplir peu de temps aprés, les autres sous Josué, les autres sous les Juges, les autres du temps de JESUS-CHRIST, & dont les autres enfin ne s'accompliront qu'à la consommation des siecles & au temps de l'Antechrist.

Il commença par Ruben, l'aisné de tous ses enfans : *Ruben*, dit-il, *vous estes mon premier né ; vous estes ma force, & le commencement de ma douleur. Vous estiez destiné à estre le premier dans la distribution de mes dons, & à posseder la souveraine puissance. Mais vous vous estes répandu comme l'eau, vous ne croistrez point, parce que vous avez monté sur le lit de vostre pere, & que vous avez soüillé sa couche.*

Comme ce sont ici les dernieres paroles d'un Patriarche si éclairé de l'avenir, si cheri de Dieu, & qui en mourant laisse ses enfans Chefs de douze Tribus de cette terre fameuse qu'il sçavoit tres-certainement leur devoir tomber en partage, il est

bon en finiſſant la Vie de ce ſaint Homme de penſer tout ce qu'il dit.

Ce pere, quoy que plein de tendreſſe, preſte luy-meſme ſa langue pour eſtre l'interprete & l'organe de la vengeance de Dieu ſur le premier né de ſes fils. Il prononce de ſa propre bouche l'Arreſt de Dieu ſur ce coupable. Depuis qu'il eut commis ce deteſtable inceſte avec Bala femme de Jacob, ce pere patient put bien ſouffrir cét autrage, mais pour cela il ne demeure pas impuni. Plus de trente ans aprés ce ſaint Homme s'en ſouvient eſtant preſt de rendre l'ame, ou plûtoſt il fait voir que Dieu s'en ſouvenoit; & qu'il avoit oſté à ce fils inceſtueux le droit d'aiſneſſe, & tous les autres avantages qui naturellement luy eſtoient deus,

Ainſi quoy que la juſtice de Dieu ſoit lente à punir nos pechez, elle n'en eſt pas pour cela moins rigoureuſe; & encore que les peres pardonnent ou qu'ils diſſimulent les offenſes de leurs enfans, on voit ici de quelle maniere Dieu les punit toſt ou tard. Il frappe meſme ces enfans dénaturez juſque dans leur race. Il fait ici ce qu'il avoit déja fait à la poſterité de Cham, qu'il avoit maudite à cauſe du mépris qu'il fit de ſon pere, quoy qu'il fuſt moindre que ne fut celuy que Ruben fit de Jacob.

Il y eut ſeulement cette difference, que Noé maudit Cham ſur l'heure; au lieu que Jacob attendit à ſa mort à prononcer l'arreſt de Ruben & la perte de tous ſes droits qui luy devoient naturellement acquerir le Royaume & le Sacerdoce, & au moins une double part dans l'heritage de ſes freres.

Ne doit-on pas ici déplorer le malheur des hommes, qui pour satisfaire une passion brutale & un plaisir d'un moment, se privent eux-mesmes de tant davantages si considerables ? Ils n'en voyent rien, ils n'en croyent rien dans le temps present, comme Ruben aprés ce plaisir passager, ou Esaü avant luy aprés avoir mangé des lentilles ne pensoient point à la perte qu'ils venoient de faire. Mais tout le monde la voit dans la suite, & toute leur posterité en gemit. JACOB.

Que si neanmoins ces passions & ces plaisirs qui nous emportent, ne nous privoient que de quelques avantages temporels, on pourroit s'en consoler ; mais comme tout estoit mysterieux dans ce peuple, on voit sans peine que le dépoüillement de ces droits de Ruben, marquoit d'autres biens infiniment plus considerables dont nous nous privons nous-mesmes, lorsque nous soüillons la couche de JESUS-CHRIST nostre pere ; c'est-à-dire lorsque nous deshonorons sa Croix Sainte où il s'est reposé à la mort.

Comprenons donc que Ruben a beaucoup d'imitateurs, & que si nous n'avons à l'avenir un profond respect pour la Croix sacrée du Sauveur, & pour ses humiliations & ses souffrances, nous avons esté marquez deslors nous-mesmes dans cette malediction qu'il a receuë ; *Que nous nous répandrons comme l'eau, que nous ne croistrons point, & que nous ne devons attendre un jour que l'indignation de nostre Juge :* EFFUSUS *es sicut aqua non crescas ; maculasti stratum patris tui.*

Que si l'exemple de Ruben, & si cette malediction que son pere prononce contre luy à sa mort quoy-qu'il fust son fils aisné, nous apprend à res-

pecter nos peres, & à ne commettre rien qui les deshonore, voyant aprés combien d'années Dieu se vange enfin de ces sortes d'injures, lorsque nous ne nous en souvenions plus nous-mesmes, l'exemple de Simeon & de Levi, qui sont les deux fils de Jacob qui suivoient Ruben, ne nous apprend pas moins à ne rien entreptendre sans les consulter, & à ne les pas exposer dans les perils pour satisfaire nos passions & nos vengeances.

Ruben est tombé dans l'indignation & dans la malediction de son pere par un peché d'impureté; & Simeon avec son frere Levi, y tombent de même, par un peché de colere. La douceur de Jacob qui estoit, comme on l'a veu dans toute sa vie, son veritable caractere, ne put souffrir l'éclat de la vengeance de ses deux enfans qui s'emportent jusqu'à détruire toute une ville pour punir la faute du Prince qui y commandoit.

Il témoigna d'abord combien cette action luy avoit dépleu; & il ne peut s'empescher de témoigner encore en mourant l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur. *Simeon & Levi*, dit-il, *sont des vases de guerre, des gens violens & injustes. Je ne veux point avoir de part à leur entreprise, ny exposer ma gloire en me trouvant dans leurs resolutions & leurs assemblées, parce qu'ils ont tué un Prince dans leur fureur; & mis en poudre les murailles d'une ville. Que leur fureur soit maudite parce qu'elle a esté opiniastr, & que leur colere tombe dans la malediction, parce qu'elle a esté jusques aux plus grandes duretez. Je les diviseray dans Jacob, & je les disperseray dans Israël.*

Tremblons dans ces paroles, lorsque nous y voyons combien avant l'Evangile mesme, la colere

estoit hoïe & detestée de Dieu & de ceux qui estoient à luy. Jugeons de quel œil elle doit estre regardée dans nous aprés que dans l'Evangile JESUS-CHRIST nous en a interdit les moindres mouvemens, & qu'il nous a défendu jusques aux plus petits murmures.

Voyons par l'éloignement que Jacob témoigne avoir d'entrer dans les pensées de ces deux enfans, l'horreur que Dieu a de nous lorsqu'il voit que la colere nous conduit & nous anime ; & si ce saint Patriarche ne croit point qu'il y ait de plus grande malediction sur ces furieux que de *les diviser dans Jacob & de les disperser dans Israël*, craignons pour nous ce que nous figuroit cette peine, & apprehendons d'estre divisez pour jamais de la veritable terre promise.

Et en effet n'est-il pas juste, que la colere estant le peché qui est le plus opposé à la paix & à l'union qui regne souverainement dans le Ciel, elle en soit eternellement bannie, & que les personnes coleres ayant en ce monde troublé la douceur de la concorde & le nœud sacré qui doit lier tous les Chrestiens ensemble, *per quos unitatis vinculum jucundum turbatum est*, ils soient enfin séparez de ce grand corps dont la charité unit étroittement tous les membres, & condamnez à demeurer avec ceux qui vivent dans une fureur continuelle ?

Ayons donc horreur de ce peché, & fuyons la colere comme un serpent, quelque juste qu'elle nous paroisse. Simeon & Levi crioient la cause de leur ressentiment legitime ; & en effet le rapt & le violement d'une sœur estoit une action fort noire. Cependant parce que l'amertume de leur zele alla trop avant, Jacob leur pere leur dit en mourant *que*

estes couché pour vous reposer comme un lyon & comme une lionne : & qui le réveillera ? Le sceptre ne sera point osté de Juda, & il ne cessera point de sortir des Princes de sa race, jusques à ce que vienne celuy qui doit estre envoyé, & qui sera l'attente de toutes les nations. Il liera son asnon à la vigne & son asnesse au cep de la vigne. Il lavera sa robe dans le vin, & son vestement dans le sang qui sort de la vigne. Ses yeux sont plus vifs que le vin ; & ses dents plus blanches que n'est le lait. JACOB.

Voila ce que ce grand Patriarche & cet admirable Prophete dit de Juda ; qu'il releve au dessus de tous ses freres. Il luy donne tant de loüanges, que l'on voit bien que c'estoit JESUS-CHRIST même qu'il avoit en veuë dans tout ce qu'il dit, comme en effet les saints Peres ont expliqué toutes ces paroles du Sauveur ; qui devoit naistre de la Tribu de Juda. Jacob luy donne le droit d'aisnesse ; & il l'establit maistre au dessus de tous ses freres ; pour marquer la souveraine puissance que JESUS-CHRIST devoit avoir sur tout le monde.

Ce saint Patriarche le compare à un *lion*, ce qui pourroit marquer à la lettre la force de cette admirable Tribu de Juda, qui se signala toûjours au dessus de toutes les autres Tribus; mais ce qui figuroit incomparablement mieux la force toute-puissante du Seigneur, qui est appellé dans l'Apocalypse *le lion de la Tribu de Juda*, qui a usé de sa force toute-puissante pour terrasser un ennemi redoutable, & qui inspire son courage & son ardeur à tous ceux qui sont à luy, pour fouler aux pieds aprés luy le mesme adversaire qu'il a vaincu.

C'est par cette force souveraine, qu'il a remporté sur le demon ces *depoüilles* dont Jacob parle, en se

reposant comme un lion c'est-à-dire, en mourant volontairement sur la Croix, & en détruisant par sa mort le demon & l'Enfer. *Et qui le réveillera?* dit Jacob, sinon luy-mesme, répond saint Ambroise, & la puissance de son pere; puisque comme il estoit né, qu'il estoit mort, & qu'il s'estoit endormi sur la Croix par sa souveraine puissance, il s'est réveillé de mesme par un pouvoir absolu, estant la résurrection & la vie, estant le maistre de toutes choses, tout-puissant aussi-bien pour résusciter que pour mourir.

On voit ensuite cette celebre Prophetie, qui marquoit particulierement & précisement la naissance du Sauveur, lorsqu'il dit, *qu'il ne cesseroit point de naistre des Princes de Juda, jusques à ce que le Messie vinst au monde*, ce qui s'est accompli à la naissance du Fils de Dieu, puisque jusque là la Tribu de Juda possedoit le royaume dans sa ville capitale qui estoit Jerusalem, & qu'il ne fut transferé à un étranger, c'est-à-dire, à Herode Ascalonite; & par une puissance étranger, c'est-à-dire, par la nomination d'Auguste, que lorsque JESUS-CHRIST vint au monde, pour establir un autre royaume qui n'auroit jamais de fin; & qui devoit voir sortir de Pontife en Pontife des Vicaires, qui ne cesseroient point d'exercer sa puissance royale & sacerdotale sur la terre, jusqu'à ce que celuy qui autrefois devant son premier avénement estoit l'attente des nations, & qui l'est encore maintenant jusques à son second, vienne combler les siens d'une joye & d'un bon-heur éternel.

Jocob prophetise encore plus clairement la passion de JESUS-CHRIST, lorsqu'il dit, *qu'il lavera ses vestemens dans le vin*, c'est-à-dire, dans

ſon propre Sang, qui a teint l'humilité dont il étoit JACOB.
couvert comme d'un veſtement ; & qui a blanchi enſuite ſon Egliſe qu'on peut dire encore eſtre le veſtement de JESUS-CHRIST, en la rendant toute pure de ſes taches & de ſes ſoüillures paſſées. On compare ſon Sang au *vin*, parce que ſelon d'autres figures de l'Ecriture, qui marquoient encore ſa paſſion, il a pendu à la Croix comme une grappe de raiſin pend au bois.

C'eſt pourquoy Jacob au meſme endroit marque auſſi-toſt l'Egliſe qui eſt le fruit de la Paſſion du Sauveur, lorſqu'il dit ; *Qu'il liera ſon aſnon à la vigne, & ſon aſneſſe au cep de la vigne* puiſque ces deux animaux, comme il fut encore marqué depuis à l'entrée triomphante de JESUS-CHRIST dans la ville de Jeruſalem, figuroient les deux peuples dont l'Egliſe eſt compoſée, le peuple Gentil eſtant marqué par l'aſnon, qui n'avoit point encore eſté ſoûmis à aucun joug ; & le peuple Juif par l'aſneſſe qui avoit eſté aſſujettie à la loy. Mais au lieu que dans l'Evangile il eſt dit que JESUS-CHRIST les fit délier, afin qu'on les luy amenaſt, *Solvite & adducete*; ce qui figuroit qu'on les délivreroit de leurs anciens deſordres; il eſt dit ici au contraire qu'il les lieroit à la vigne, c'eſt-à-dire à l'Egliſe ; par l'heureux lien de la foy & de la charité, ce qu'il devoit accomplir par ſes miniſtres, que Jacob releve auſſi-toſt, lorſqu'il dit : *Ses yeux ſont plus vif que le vin, & ſes dents plus blanches que n'eſt le lait.*

Car ces deux comparaiſons marquent viſiblement les Paſteurs de l'Egliſe, qui ſont les *yeux* & les *dents* du Fils de Dieu ; ils ſont ſes *yeux*, parce qu'ils éclairent les Fidelles, & ces yeux ſont *plus vifs que le vin*, ce qui marque leur zele ardent &

leur charité toute brûlante pour le prochain. Ils sont sens *dents*, parce que les Pasteurs de l'Eglise mangent en quelque sorte, ceux ausquels ils annoncent la parole de la vie, & en les détachant du corps des payens dont ils estoient les membres, ils les mangent pour les faire passer dans leur corps, ou plûtost dans celuy de JESUS-CHRIST Ce sont là les mysteres admirables que le saint Patriarche Jacob prévoyoit en mourant, & qu'il prédisoit à ses enfans deux mille ans avant qu'ils arrivassent.

Ce Saint en continuant ces bénedictions fameuses semble avoir devant les yeux tous les differens estats de l'Eglise. Il dit de Zabulon, *qu'il trafiquera sur la mer*, & il marque ainsi les Predicateurs de la verité, à qui Dieu diroit comme à saint Pierre: *Ne craignez point, à l'avenir, vous serez un pescheur d'hommes.*

Il dit d'Issachar, *qu'il a vû le repos & qu'il l'a goûté, parce qu'il estoit bon*; & qu'il a *soûmis son épaule au joug:* marquant en quelque sorte par là ce nombre infini de Solitaires, qui ayant *goûté* par l'esprit de Dieu *la douceur* d'une vie solitaire & retirée, ne s'y laissent pas aller à un repos oysif; mais *soûmettent* volontairement *leurs épaules au joug* d'une vie penitente, & embrassent de tout leur cœur les exercices laborieux qui s'y rencontrent.

Pour Dan, Jacob en parle comme d'un *serpent* dangereux, qui se tient en secret sur les chemins pour dévorer les passans. Les saints Peres ont cru que ce saint Patriarche marquoit par là l'Antechrist; qu'ils ont cru devoir sortir de cette Tribu; & ce saint homme voyant d'une seule veuë les maux innombrables, que cét homme de peché causeroit dans l'Eglise; il rompt son discours pour s'écrier

tout d'un coup : *Seigneur, j'attendray vostre salut ;* JACOB.
marquant par là que ce ne seroit que par ce secours tout-puissant, que l'on pourroit resister à la violence & aux efforts de cette persécution.

Jacob louë Gal de sa préparation aux combats, & de son courage intrepide dans les guerres : *Il se ceindra*, dit-il, *& il combattra*, comme pour marquer ce peuple infini de Martyrs, qui dans les premiers siecles se tenoient toûjours prests à la mort, & qui résistoient aux tourmens avec une force invincible.

Il passe ensuite à Aser, & il dit que Dieu le benira, en luy donnant *un pain nourrissant qui sera les délices des Roys* : ce qui, selon les Saints Peres, marquent l'Eucharistie, & ce pain descendu du Ciel, qui remplit d'une joye ineffable les ames saintes qui le reçoivent cōme leurs plus saintes délices.

Jacob dit de Nephtali, qu'il est *comme un cerf qui court à perte d'haleine, & qui répand de toutes parts la douceur de ses paroles :* Pouvoit-il mieux marquer les Predicateurs, qui sont prompts comme des cerfs pour aller où Dieu les envoye, & qui font retentir de toutes parts la voix de leurs Predications ?

Lorsque ce Saint passe ensuite à la benediction de Joseph, il semble que toute sa tendresse se réveille. Il se souvient de toutes les persécutions qu'on luy a suscitées : *Ils luy ont parlé avec aigreur*, dit-il, *ils l'ont querellé ; ils luy ont porté envie ; mais il a mis toute sa force & toute son esperance dans le Seigneur, & les chaisnes dont on avoit lié ses mains & ses bras ont esté brisées. Que pour cela Dieu le comble de toutes ses benedictions, & de toute sorte de fécondité, jusq'à ce que vienne ce-*

luy qui est le desir des collines éternelles.

Il semble que ces paroles marquent plus particulierement, ceux qui dans l'Eglise sont persécutez injustement par leur freres ; & qui mettent alors à l'imitation de Joseph, toute leur deffense & toute leur force dans la main de Dieu, devant lequel ils se tiennent toûjours humbles. Cette tendresse qu'il témoigne pour Joseph, nous apprend que Dieu aime d'un amour plus tendre ces personnes ; & que comme c'estoit l'affection porticuliere qu'il leur portoit, & les dons de graces qu'il leur avoit faites ensuite de cét amour, qui leur avoient attiré l'envie & la persécution de leurs freres ; ce sont de mesme ces persécutions qui font, qu'il redouble encore ensuite son amour pour eux.

Ainsi lorsqu'il est satisfait de leur humble patience, il *brise enfin toutes leurs chaisnes*, & pour les récompenser de l'envie injuste que leur freres leurs ont portée ; il les rend *féconds*, & il leur fait par leurs persécutions mesmes remporter une infinité de dépoüilles, en convertissant plusieurs ames, & quelquefois les propres persécuteurs qui leur avoient fait la guerre. C'est la maniere dont Dieu console meintenant leurs travaux, jusqu'à ce qu'il vienne luy-mesme se donner à eux, & remplir parfaitement tous leurs desirs : *Donec veniat desiderium collium æternorum.*

Jacob finit ces benedictions par celle de Benjamin : *Benjamin est un loup devorant*, dit-il, *Au matin il mangera la proye, & au soir il divisera les dépoüilles*. Et quoy que ces paroles puissent marquer à la lettre, la force future de la Tribu de Benjamin, tous les Peres néanmoins s'accordent unanimement, & ils disent que cette parole estoit vi-

JACOB.

ſiblement une Prophetie de S. Paul, qui par ſes cruelles perſécutions contre l'Egliſe devoit eſtre comme *un loup* d'abord; mais qui ſe convertiſſant enſuite, édifia plus l'Egliſe qu'il ne l'avoit détruite; combatit plus pour elle qu'il ne l'avoit combatuë; ſouffrit plus pour les fideles qu'il ne les avoit fait ſouffrir, & ſelon la parole de Jacob, *partagea les dépoüilles*, non ſeulement en enlevant au demon ceux qu'il luy avoit donnez, mais en arrachant encore de ſa tyrannie preſque tout le monde, pour le rendre à JESUS-CHRIST, ſon véritable & légitime Maiſtre, afin de le faire paſſer dans l'heritage & dans le Corps de l'Egliſe.

Ce furent là les merveilles & les Propheties admirables que fit Jacob avant ſa mort. Elles marquoient clairement l'avenir comme tout le monde le voit, & l'on peut dire, que c'eſt plus pour nous que ce ſaint Homme parloit alors que pour ſes enfans. Il puiſa dans la ſource de la vérité, & dans cét abyſme impénetrable de clartez divines, des ſecrets que ceux à qui il parloit ne pouvoient comprendre, & qui n'ont eſté bien entendus que lorſqu'il ont eſté accomplis.

Dieu qui ſembloit prendre plaiſir à converſer ſi familierement avec ce ſaint Patriarche, voulut luy réveler des myſteres qui juſque-là avoient eſté cachez au monde; & il nous apprit par ſon exemple, que ſi nous voulions avoir l'eſprit élevé au deſſus de ce que l'on voit dans le monde, & découvrir par la foy des merveilles que le commun des hommes ne connoiſt pas, & qui ſont la nourriture des ames celeſtes, nous devrions converſer comme luy avec Dieu, & trouver noſtre joie à ne nous occuper que de luy.

Honorons donc ce grand Prophete, dont Dieu ouvre la bouche avant sa mort, afin qu'il parle pour nostre instruction, plus que pour l'instruction de ceux qui luy estoient presens. Ne nous regardons pas moins les enfans de Jacob que les enfans d'Abraham ; puisque Dieu luy-mesme ne separe point ces Patriarches, & que par tout il s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob.

Si nous avions esté alors presens devant ce saint Homme, nous l'aurions sans doute honoré autant que faisoit Joseph, & toutes ses paroles, quoy que obscures pour nous, seroient imprimées dans nôtre cœur. Que ne l'écoutons-nous aujourd'huy avec le mesme respect, lorsque nous avons l'intelligence de ce qu'il a dit, & que l'accomplissement des mysteres, nous donne encore une plus sainte frayeur, pour les Propheties sacrées qu'il en faisoit?

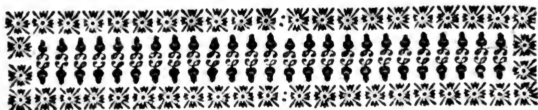
Ainsi comme S. Paul dans son Epistre aux Hebreux, ne rapporte en parlant de Jacob, que les dernieres benedictions qu'il donna à ses enfans, comme une des plus grandes preuves de son admirable foy : *Ce fut par la foy*, dit-il, *que Jacob benit chacun de ses enfans* ; Lisons & écoutons de mesme avec un esprit de foy, ce qu'il prononça alors ; & si ce grand Apostre pour affermir la foy des fideles ausquels il écrivoit, leur répresente celle des Patriarches, prenons cét avis pour nous-mesmes, & que les Saints du Vieil Testament, occupent nostre esprit aussi-bien que ceux du Nouveau.

Nous ne ferons en cela que ce qu'a fait S. Paul luy-mesme, qui apparemment doit avoir eu pour Jacob une véneration plus particuliere, puisque selon les Saints Peres, c'est le Prophete qui l'a marqué si l'ong-temps auparavant.

Tirons donc l'utilité que nous devons de la Vie de ce ſaint Patriarche ; Reſervons-nous comme luy aux promeſſes que Dieu nous fait ; ne nous impatientons point dans les maux qui ſe preſentent à ſouffrir, & ne doutons point de la certitude des biens qui les doivent ſuivre. Vivons à ſon imitation comme des étrangers, & quoy qu'il ne paroiſſe rien à l'exterieur, ny dans noſtre vie, ny dans noſtre mort, des grandeurs que Dieu nous a promiſes, n'en doutons pas néanmoins non plus que Jacob, qui tout étranger qu'il eſtoit dans l'Egypte, & hors de la terre de Chanaam, s'en regardoit néanmoins tellement comme le Maiſtre, qu'il la partageoit déja à ſes enfans, & qu'il leur marquoit en particulier les endroits qu'ils devoient occuper en propre. JACOB.

C'eſt ainſi qu'encore que dans noſtre pauvreté & dans noſtre baſſeſſe préſente, il ne paroiſſe rien dans nous de la gloire que l'on nous promet dans le Ciel, nous n'en doutons pas néanmoins ; mais que nous la regardons par une ferme eſperance, comme ſi nous la poſſédions déja.





JOSEPH.

APrés avoir écrit la Vie du saint Patriarche Jacob, l'ordre nous porte naturellement à écrire celle de Joseph son fils, qui n'eut pas moins de soin de marcher sur les traces de son pere, que Jacob en avoit eu de marcher sur celles d'Isaac, & Isaac sur celles d'Abraham.

Nous verrons un Saint que Dieu a pris plaisir à élever & à rendre grand & puissant dans le monde, & qui eut pour fondement de sa grandeur la haine injuste de ses freres, comme Jacob eut pour fondement de ses benedictions la haine injuste d'Esaü.

Il fallut pour faire obtenir à Jacob le droit d'aisnesse, que les persécutions de son frere luy en ouvrissent les moyens ; & il fallut pour faire respecter Joseph de tous ses freres, qu'ils le persécutassent & qu'ils le vendissent comme un esclave.

Le fils aussi-bien que le pere, ne put trouver du repos dans leur maison paternelle. L'un s'enfuït volontairement, pour aller comme un banni chercher un azyle dans des païs éloignez ; L'autre fut vendu & emmené dans des Royaumes inconnus ; mais où la benediction de Dieu les accompagna l'un & l'autre, lorsqu'ils ressentoient si cruellement les effets de la malignité des hommes.

On n'entreprend qu'en tremblant le récit de ces

merveilles. On ſent que l'on ſuccombe ſous le poids d'un des plus grands effets de la ſageſſe de Dieu. On ne vit peut-eſtre jamais mieux la toute-puiſſance de ſa conduite, & la facilité avec laquelle ſa Providence accomplit ſes plus grands ouvrages. Elle y fait ſervir la réſiſtance meſme de ceux qui s'y vouloient oppoſer, Elle fait par eux tout ce qu'elle veut, lorſqu'ils ne croyent faire que ce qu'ils veulent eux-meſmes. Toutes les penſées & tous les obſtacles de ceux qui combattent ſes deſſeins, ſont autant de pas & de démarches pour les faire réüſſir. JOSEPH.

Entrons donc dans cette fameuſe Hiſtoire, par laquelle Dieu a voulu marquer viſiblement que c'eſt luy qui régle tout dans le monde, & convaincre les plus incrédules que les hommes ne peuvent luy réſiſter, qu'il ſurprend les plus habiles dans leur ſageſſe, & que comme a dit le plus ſage de tous les hommes, il n'y a point de ſageſſe ny de prudence, ny de conſeil, qui puiſſe s'oppoſer à ſa volonté.

On verra un homme qu'il éleve de la priſon ſur le thrône, triompher de la fauſſe ſageſſe du monde, & faire paroiſtre avec éclat une autre ſageſſe toute divine, qui n'a rien ny de l'aveuglement, ny de l'orgueil qui accompagne la vaine ſageſſe des hommes, & qui ſe tenant ſoûmiſe à Dieu qu'elle reconnoiſt comme ſon principe, voit enſuite que tout le monde luy eſt ſoûmis.

Dieu a voulu faire paroiſtre viſiblement ce grand exemple, pour nous apprendre par là ce qu'il fait toûjours viſiblement, & il a pris plaiſir de peindre dans ces merveilles ſenſibles, d'autres miracles de la grace qu'il a operez par le véritable Joſeph, dont celuy-ci n'a eſté qu'une légere peinture.

Car tout ce que l'on verra ici dans ce ſaint Patriarche ce choix que Dieu fit de luy d'entre tous ſes freres ; ce regard d'amour particulier dont il le prévint, ces abaiſſemens où il permit qu'il fut réduit, cette autorité ſuprême dont ils furent ſuivis bien-toſt aprés ; ces hommages que luy rendirent ceux meſmes qui l'avoient voulu tuer afin de ne luy point rendre hommages, ſont autant de figures de ce qui arriva à JESUS-CHRIST.

Conſidérons donc ces reſſorts admirables de la ſageſſe de Dieu, & avoüons que les évenemens qui y paroiſtront ſont tels, que ſi tout l'eſprit humain s'eſtoit épuiſé, pour imaginer quelque choſe de ſurprenant, il n'auroit pû égaler par ſes fictions ce que nous allons voir dans la verité de cette Hiſtoire.

Nous ne répeterons rien ici de la naiſſance de Joſeph, nous l'avons déja marquée dans la Vie de Jacob. On peut dire qu'en venant au monde, il fut comme Iſaac ſon ayeul, la joye de ſon pere & de ſa mere. Il vint au monde comme par miracle, & Dieu touché en quelque ſorte des prieres de Jacob & des larmes de Rachel, fit ceſſer en luy donnant ce fils, l'opprobre de ſa ſterilité.

De plus, ſon pere vit ceſſer au meſme-temps de ſa naiſſance, les quatorze années de ſervice qu'il devoit à Laban, pour les deux filles qu'il luy avoit données en mariage. De ſorte que la joie de l'un & de l'autre eſtant parfaite, Jacob ne penſa plus qu'à ſortir de cette terre étrangere, afin de retourner avec Joſeph & ſes autres freres dans la terre de Chanaam.

Il ſeroit donc ſorti tout petit, & preſque auſſitoſt aprés ſa naiſſance du lieu qui la luy avoit don-

née ; si Laban par ses instances n'eut obtenu de Jacob, le plus doux de tous les hommes, qu'il demeurast encore six ans avec luy. JOSEPH.

Comme donc Joseph fut le dernier des enfans que son pere eut dans la maison de Laban ; ce fut en mesme-temps celuy qu'il aima davantage, outre qu'il estoit le fils de Rachel, que Jacob aimoit avec beaucoup de tendresse ; & que de plus il mérite par sa vertu extraordinaire, d'estre distingué de ses autres freres.

Mais ce fut cét amour mesme de son pere, qui luy causa de grandes douleurs ; car ses freres ayant conçû contre luy une envie étrange de ce qu'il sembloit que Jacob le préferoit à eux tous, ils prirent contre luy des résolutions sanguinaires.

Les songes aussi que Dieu envoya à Joseph pour marquer sa grandeur future, & la naïveté avec laquelle ce jeune enfant en faisoit le récit à ses freres ; contribuerent beaucoup aux malheurs qui luy arriverent. Je voyois en songe, leur disoit-il, que liant tous ensemble des gerbes dans un champ, la mienne se tenoit comme debout, & que les vostres se venoient ranger tout au tour & se courber pour la respecter.

Il me sembloit aussi, ajoûta-t'il, voir le Soleil, la Lune & onze étoiles m'adorer. Surquoy Jacob luy-mesme se trouvant surpris, s'écria : Est-ce donc, mon fils, que moy, que vostre mere & vos freres vous adorerons ? Mais ce saint Patriarche, bien loin de se laisser aller à des mouvemens d'envie, comme faisoient ses enfans à l'égard de Joseph, considéroit au contraire en luy-mesme les mysteres que ces songes prédisoient.

Tous ces présages de l'élevation future de ce

jeune enfant, redoublerent contre luy l'animosité des autres qui monta jusqu'à son comble; lorsqu'ils remarquer que ce plus petit d'entre eux, bien loin de les imiter dans les déreglemens où ils tomboient, les en reprenoit au contraire & les en accusoit librement devant son pere.

Car il ne mit pas lâchement sa charité & sa douceur à dissimuler & à nourrir les desordres qu'il voyoit: mais à les corriger & s'efforcer de les arrester. Il n'eut point d'égard au nom de freres. Plus il aimoit ceux avec qui il estoit si étroitement lié par la nature; plus il se croyoit obligé de travailler à leur véritable bien, & à tâcher de les guerir de leurs playes mortelles,

Il ne considera point non plus qu'il estoit le plus petit de tous, qu'il n'estoit point chargé de la conduite de ses freres; qu'il pourroit mesme se trouver mal des bons offices qu'il leur voudroit rendre en ce point.

Il eut assez de lumiere pour découvrir que le mal n'estoit pas moins mal, pour estre commis par un grand nombre de personnes, qu'il n'estoit pas moins obligé de le reprendre, pour estre seul à élever sa voix, & porter sa plainte aux oreilles de son pere, & abandonner l'avenir à Dieu. Il se contenta d'accomplir dans le temps present, ce qu'il croyoit que sa conscience demandoit de luy.

Ainsi il ne cessoit point de reprendre ses freres, & d'avertir son pere de tout ce qui se passoit, donnant en ce point un grand exemple aux freres & aux sœurs, de la maniere dont ils se doivent aimer, pour ne point souffrir qu'il se passe rien dans une famille, qui ne soit selon la Loy de Dieu & les régles de l'honnesteté.

Mais lorsque les malades sont résolus de ne point guérir, ils haïssent ceux qui s'efforcent de procurer leur guérison. Ils rejettent leur main charitable, qui leur offre le remede dont ils ont besoin dans leurs maux, & ils rendent à la tendresse de leur charité, l'aigreur & l'amertume d'une volonté envenimée par la haine. JOSEPH.

Ainsi ces freres ne pouvant plus souffrir la liberté des reprimendes de Joseph, résolurent de le perdre, afin que sa mort au moins luy imposast le silence qu'ils souhaittoient, & que leur violence étouffast sa voix, que la crainte mesme de leurs traittemens n'arrestoit pas.

Sans considerer donc que tout le mal qu'ils feroient à ce jeune homme de seize ans, rejalliroit contre leur propre pere qui l'aimoit extrêmement, & qu'en faisant mourir un fils qui luy estoit si cher, ils le mettroient au hazard de mourir aussi luy-mesme, aprés avoir pendant un long-temps fait voir à ce témoin & à cét accusateur de leur vie, le fond de leur mauvaise volonté par toutes les marques qu'ils pouvoient luy en donner au dehors, ne luy pouvant parler doucement, & ne pouvant mesme souffrir sa veuë; leur animosité croissant toûjours, ils passerent enfin jusqu'à la résolution toute formée de le tuer; & ils n'attendirent plus que l'occasion favorable, pour executer leur cruel dessein avec tant d'addresse qu'ils pussent se disculper de sa mort devant leur pere.

On ne vit jamais un plus grand exemple de ce que peut dans les hommes la passion de l'envie. Celle de Caïn contre Abel, ou d'Esaü contre Jacob, n'a rien de plus éclatant que celle de ces freres cy contre Joseph. Ils haïssoient ce jeune

homme parce qu'il estoit vertueux, & parce qu'eux ne l'estoient pas.

Ils luy firent un crime de l'amour particulier que Jacob luy portoit, & que sa vertu luy avoit attirée. Ils voulurent le rendre coupable, parce que Dieu mesme marquoit par des songes mysterieux le dessein qu'il avoit de l'élever en honneur: & ils firent voir deslors que dans la suite des temps, les envieux s'attacheroient toûjours aux grandes vertus; que ceux qui n'auroient qu'une pieté apparente, & qui commettroient en secret des choses honteuses, persecuteroient ceux qui sont veritablement vertueux: que dés qu'un homme se signaleroit parmi le peuple de Dieu, par les faveurs extraordinaires qu'il en auroit reçûës, ses propres freres qui l'en devroient aimer d'avantage, seroient eux-mesmes les premiers à le haïr, qu'ils combattroient en luy les dons de la grace, & que la fureur de leur envie iroit si avant, qu'ils passeroient quelque fois jusques à desirer & à procurer leur mort, sans penser que ce seroit un frere qu'ils persécuteroient en sa personne, & qu'ils feroient en cela comme ces freres de Joseph, un étrange outrage à Dieu mesme qui est leur pere.

Lors donc que ces personnes ayant formé cette résolution détestable, gardoient leurs troupeaux dans un champ assez éloigné de la maison, Jacob appella Joseph, & il luy donna ordre d'aller sçavoir de leurs nouvelles ne prévoyant pas, tout Prophete qu'il estoit, les suites funestes de ce voyage.

Car du plus loin que ses freres virent Joseph, ils s'écrierent entre eux comme avec des transport de joie, que la facilité d'accomplir enfin leur

dessein

deſſein ſanguinaire pouvoit leur inſpirer; Voicy nôtre conteur de ſonges qui vient, dirent-ils, faiſons-le mourir; nous le jetterons enſuite dans quelque vieille ciſterne, & nous dirons à noſtre pere que quelque beſte l'a dévoré. Ce ſera alors que nous verrons à quoy luy auront ſervi ſes ſonges. JOSEPH.

Mais Ruben l'aiſné de tous, ſe trouva percé juſqu'au fond du cœur de cette propoſition : Et ſoit qu'il fût touché d'un ſentiment de compaſſion pour l'innocence de Joſeph, ou qu'il fût bien aiſe de menager cette occaſion, pour ſe remettre bien dans les bonnes graces de ſon pere, qu'il avoit perduës par ſon inceſte, il repreſenta à ſes freres qu'il y auroit trop d'inhumanité, à tremper leurs mains dans le ſang d'un frere, qu'il valloit mieux le jetter dans quelque ciſterne & le laiſſer là mourir : ce qu'il diſoit, ajoûte l'Ecriture, dans le deſſein de le ſauver, & de le retirer du lieu où on l'auroit mis, pour le rendre enſuite à ſon pere.

Dieu qui conduiſoit l'emportement de ces furieux, comme il conduit toûjours & regle par ſa ſouveraine ſageſſe les plus grandes paſſions, fit que tous ſes freres ſe rendirent à l'avis de Ruben ; & auſſi-toſt que Joſeph fut venu à eux, ils luy oſterent ſa robe, & ſans eſtre touchez de ſes prieres, ni des larmes qu'il répandoit pour tâcher de les fléchir, comme eux-meſmes ſe le reprocherent dans la ſuite, ils le deſcendirent dans une ciſterne, comme dans un lieu où il puſt bien-toſt trouver la mort qu'ils luy ſouhaittoient, & que ſans Ruben ils luy auroient procurée de leurs propres mains.

Ainſi donc cét innocent jeune homme, qui avoit prévû en ſonge ſa grandeur future, ne prévit pas ſa captivité qui étoit ſi proche. Dieu qui lui réve-

loit les choses qui estoient plus éloignées, ne luy découvroit point les maux qui le ménaçoient de si prés. Il le rendit divinement la figure de JESUS-CHRIST, qui céda pour un temps à l'envie de ses propres freres, pour en estre adoré ensuite. Son pere céleste, ainsi que fit Jacob, l'envoya luy même aux Juifs ses freres avec un esprit de paix, & ils le reçûrent, ainsi que les freres de Joseph, avec un esprit envenimé par l'envie. Les freres de Joseph le dépoüillerent de sa robe, comme les Juifs dépoüillerent le Sauveur de l'humanité dont il s'étoit revestu. Joseph fut descendu dans une cisterne, comme JESUS-CHRIST descendit dans un tombeau & dans les limbes. Les freres de Joseph luy insulterent dans ses souffrances: Voilà, disent-ils, ce conteur de songes que nous devons adorer, qu'il voye de quoy luy servent ses songes; comme les Juifs insulterent à JESUS-CHRIST dans ses maux; Voilà ce pretendu Roy d'Israël, dirent-ils: Qu'il descende de la Croix, nous croirons en luy & nous l'adorerons.

Lors donc que ses freres meurtriers qui par une action si noire, estoient la figure d'un crime encore plus horrible & d'un déïcide, s'applaudissoient à eux-mesmes, d'avoir enfin satisfait leur envie contre Joseph, ils s'asseirent tranquillement sur le bord de cette cisterne, & ils y prenoient paisiblement leur repos. Ce fut alors que la providence de Dieu qui veille particulierement sur ceux que l'on persécute injustement, fit passer prés de ce lieu quelques marchands étrangers qui estoient Ismaëlites, & qui alloient vendre en Egypte des parfums & des aromates.

Dés que Judas les apperçût, il proposa à ses

freres de vendre Joseph à ces marchands : Aussi-bien, leur dit-il, dequoy sa mort nous serviroit-elle ? Nous aurions toûjours cela à nous reprocher. Au lieu que de cette maniere, nous conserverons nos mains pures, & que nous n'entendrons jamais parler de ce réveur qui nous a fait tant de peines. Ils entrerent tous dans sa pensée. Ils retirerent Joseph de cette cisterne ; & ils le vendirent vingt pieces dargent à ces étrangers, qui le menerent en Egypte. JOSEPH.

La figure en cela est conforme à la vérité, & on y voit tant de rapport de JESUS-CHRIST avec Joseph, que le nom de celuy qui fut cause que l'un & l'autre fut vendu, est le mesme, quoy-que Judas en vendant son frere, eut un dessein bien different de l'impie Judas, lorsque cét apostat vendit le Sauveur du monde.

Le prix aussi fut presque pareil ; & il y eut cette différence, qui rendit cette conjoncture encore plus ignomineuse à JESUS-CHRIST, que Joseph ne fut vendu que pour estre esclave, au lieu que JESUS-CHRIST fut vendu, pour estre attaché en Croix.

Ce fut donc là, que se termina la colere des freres de Joseph. Ils le vendirent de peur de l'adorer; & ce sera parce qu'ils le vendirent qu'il l'adoreront. Ils seront pris eux-mesmes dans leur propre sagesse: & en combattant l'élevation de Joseph, ce sera l'opposition mesme qu'ils y font maintenant, qui la va bien-tost procurer.

Ce jeune homme qui paroist si digne de compassion, lorsqu'on le considere en cét état, ou menacé de la mort, ou enfoncé dans le fond d'une cisterne, ou vendu comme un esclave, commence dés ce

moment à jetter les fondemens de sa grandeur future. Il n'est rabaissé dans de si profondes humiliations, qu'afin d'estre plus glorieusement élevé ensuite, & soit dans ses abaissemens, soit dans sa gloire, il n'est qu'une foible peinture de ce qui arriva au véritable Sauveur, non de l'Egypte, mais de tout le monde, qui fut annéanti en quelque sorte, afin de recevoir ensuite une gloire infinie, & un nom qui fust au dessus de tout nom.

Aprés qu'on eut emmené Joseph de cette sorte, ses freres ne songerent plus qu'à se disculper à l'égard de leur pere, auquel ils sçavoient combien Joseph estoit cher. Ainsi ils executerent ce qu'ils avoient concerté entr'eux ; c'est-à-dire, qu'ils teignirent sa robe dans le sang d'un chevreau, & en l'envoyant à Jacob, ils lui firent dire qu'ils avoient trouvé cette robe ainsi ensanglantée, & qu'il vist si c'estoit celle de son fils. Jacob la reconnut aussi-tost, & dans le transport de sa douleur, il s'écria ; Ah une beste carnassiere a dévoré mon fils : Joseph est mort ; assurément Joseph a esté mangé d'une beste. Il déchira aussi-tost ses habits, & estant abymé dans la douleur, il se revestit d'un cilice.

Mais laissons & Jacob dans sa douleur, qui fut une des plus sensibles qu'il eut de sa vie, & les freres de Joseph dans la malheureuse joye de s'estre enfin débarassez de la veuë d'un jeune homme, qui leur estoit insuportable, & voyons de quelle maniere Dieu n'abandonne jamais les innocens persécutez, & comment il leur fait souvent trouver plus d'amitié parmi des étrangers, que dans leur propre païs, & au lieu de leurs propres freres.

Ce jeune homme se trouvant dans l'Egypte, ne s'abandonna point inutilement à la douleur. Dieu

qui le soûtenoit lui fit comprendre que le temps de l'affliction estoit un temps précieux. Ainsi bien loin de se relâcher de sa vertu ordinaire, il la couronna au contraire du surcroist de sa patience. Il suivit Dieu qu'il regardoit par tout comme son guide, & ne croyant point que les hommes eussent aucun pouvoir sur d'autres hommes s'ils ne l'avoient reçû de luy ; c'estoit luy qu'il regardoit dans ses freres ; & il n'avoit garde de murmurer de ses maux, puisqu'ils ne les luy avoient faits que par son ordre.

JOSEPH.

Lorsqu'il fut arrivé en Egypte, on le vendit à Putiphar qui estoit un grand Seigneur de la Cour de Pharaon, & qui avoit une des charges les plus considerables du Royaume. Il ne fallut pas beaucoup de temps à cét homme, pour reconnoître qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune esclave. Sa prudence & sa modestie éclatoient dans toutes ses actions & dans toutes ses paroles. Sa fidelité gagna le cœur de Putiphar son maistre, qui voyant avec une secrette admiration, que ce jeune esclave n'avoit rien de servile dans ses mœurs, peu à peu il l'estima de telle sorte, qu'enfin il se reposa sur luy du soin de toute sa maison.

Joseph donc fut en ce point, un grand modele pour tous ceux qui ont quelque employ chez les Grands, & en general pour tous ceux qui rendent service aux autres hommes. Ils voyent en luy que cét état de servitude, bien loin d'être un obstacle à leur vertu, y peut au contraire contribuer beaucoup, s'ils ont soin comme Joseph d'avoir toûjours Dieu devant les yeux, & de l'invoquer avec tant de ferveur, qu'il benisse tous leurs travaux comme il benit ceux de Joseph, & qu'à cause d'eux il ren-

de heureux les maiſtres meſmes qu'ils ſervent.

Un jeune homme de dix-ſept ans devient icy leur maiſtre, & il leur fait voir par ſa gravité, & par ſa modeſtie, qu'il n'y a point de lieu ny d'état où l'on ne puiſſe & où l'on ne doive ſervir Dieu préferablement aux hommes, & que c'eſt au contraire en ſervant bien Dieu qu'on ſert bien les hommes. Ny l'Egypte qui eſtoit un païs d'idolatrie, ny l'état deſclave, & le meſlange avec d'autres ſerviteurs qui n'eſtoient pas ſi ſages que Joſeph, ne luy nuiſirent en aucune ſorte. Il fut le meſme en Egypte, qu'il avoit toûjours eſté dans la terre de Chanaan. Il fut auprés de Putiphar tel qu'il eſtoit auprés de Jacob. Il eſtoit par tout ſage, par tout vertueux; par tout ſaint: & ſon malheur bien loin d'avoir alteré ſa vertu, ſembloit au contraire n'avoir ſervi qu'à la faire paroiſtre avec plus d'éclat, & à l'affermir d'avantage.

Ainſi l'Egypte poſſédoit dans un jeune eſclave, un tréſor qu'elle ne connoiſſoit pas encore, & qu'elle eut pû préferer à Pharaon, puiſqu'elle, avec ſon Roy, reçût de cét eſclave dans la ſuite un ſecours qu'ils ne purent recevoir que de luy, dans leur preſſante néceſſité.

Mais lorſque Joſeph joüiſſoit d'une paix profonde dans la Maiſon de Putiphar, le demon qui ne pouvoit ſouffrir ſa vertu, & qui vit avec douleur l'inutilité de tout ce qu'il avoit fait juſque là contre ce ſaint jeune homme, ne put demeurer en repos, ny donner un frain au dépit qu'il en concevoit. Aprés avoir taſché de le corrompre d'abord dans la maiſon de ſon pere, par le mauvais exemple de ſes freres, auquel il réſiſta avec une force qu'il n'avoit garde de prévoir; aprés avoir tâché de l'abbattre par

diverses sortes d'afflictions, au milieu desquels il garda toûjours une invincible patience, enfin ayant vû que la haine dont il avoit rempli ses freres contre luy, avoit esté sans effet, il prit d'autres mesures pour le perdre; & comme ce jeune homme estoit fort bien fait & beau de visage, il crut qu'une femme seroit un grand instrument pour ses desseins. JOSEPH.

Il imprima dans le cœur de la femme de Putiphar, une passion ardente pour Joseph. Il fit qu'elle le regarda avec trop d'attention; & comme les yeux sont les fenestres de l'ame, & que c'est par cette porte ordinaire, que l'impureté passe dans le cœur; cette femme fit bien-tost voir que l'impudicité de ses regards avoit rendu son ame impudique.

Ainsi lorque Joseph avoit déja passé dans la maison de Putiphar, prés d'une douzaine d'années, y vivant avec une pureté qui devoit oster à cette femme, toute l'esperance de pouvoir le faire consentir à son crime, elle fut transportée d'un si ardent amour, qu'aprés s'estre contentée jusque-là de le regarder frequemment, sans que ce chaste jeune homme comprist rien à ce langage des yeux, enfin ne pouvant plus résister à sa passion impudique, ny s'instruire elle-mesme à la pureté, par la modestie d'un esclave, elle laissa passer son amour infame du secret du cœur, où jusque-là elle l'avoit renfermé, aux parolles, aux sollicitations, & enfin dans une violence toute ouverte.

Mais elle trouva Joseph inébranlable par une force & par une solidité, qui l'a rendu dans la suite de tous les siecles un modele achevé de chasteté. La crainte de Dieu qu'il ne perdoit point de veuë, luy representa aussi-tost quelle seroit la grandeur de ce péché s'il le commettoit. De plus la fidélité &

le respect qu'il devoit à Putiphar son maistre le retint dans le devoir. Il m'a rendu maistre de tout ce qui est dans sa maison, dit - il à cette femme passionnée ; J'ay un plein pouvoir sur toutes choses : sa bonté pour moy n'a point gardé de mesures, il n'y a que vous seule sur qui je n'ay aucune puissance ; comment donc luy pourrois-je faire un si grand outrage ?

Toute personne qui n'auroit pas esté possedée d'un amour aussi furieux, qu'estoit celuy que le demon avoit allumé dans le cœur de cette femme pour Joseph, seroit rentrée dans son devoir par la réponse si sage, d'un homme qui estoit si éloigné d'avoir par luy-mesme de mauvais desirs sur cette femme, qu'il repoussoit au contraire d'une maniere si admirable ceux qu'une femme avoit sur luy, & qui n'auroit pas manqué de deserter promptement ce logis, & de fuir une occasion si périlleuse, si sa condition d'esclave ne l'y eut retenu par un engagement inévitable.

Mais cette femme estant véritablement esclave du peché au lieu que Joseph, quoy-qu'esclave en apparence, estoit véritablement libre, ralluma ses feux détestables par ce qui les devoit éteindre, & sentit sa passion s'augmenter par la résistance que Joseph y apportoit. Ainsi l'ayant un jour trouvé seul, elle le prit par son vestement, & voulut absolument le contraindre de faire sur l'heure, ce qu'il avoit toûjours refusé avec tant de force.

Joseph se voyant dans un péril si pressant, fit ce que tous les Saints ont dit depuis, qu'il faut faire dans de sẽblables occasions, c'est-à-dire, qu'il s'enfuït ; & laissa même son manteau entre les mains de sa maistresse. Il ne s'arresta point à considérer

les ſuites que cela pourroit avoir, ny combien il luy ſeroit dangereux d'irriter une femme puiſſante & effrontée, qui ne manqueroit pas de changer ſon affection, dans une haine auſſi ardente que l'avoit eſté ſon amour. Il dit apparemment ce que la chaſte Suzanne dit enſuite dans un péril preſque pareil. Je me voy de toutes parts dans le péril; & menacé de tomber, ou entre les mains de Dieu, ou entre celles des hommes: mais il m'eſt bien plus avantageux de tomber injuſtement dans celles des hommes, que de me rendre digne de la colere de Dieu.

C'eſt-là ce qui rendit alors Joſeph l'admiration de tous les ſiecles: C'eſt ce qui l'a fait conſiderer comme un Martyr de la chaſteté. Saint Chryſoſtome l'a plus admiré en conſervant ainſi ſon ame pure, au milieu de tant de ſolicitations ſi preſſantes, qu'il n'admiroit les trois enfans de Babylone, qui ne brûloient pas au milieu des feux. On put bien retenir ſon manteau, dit ſaint Ambroiſe, mais on ne put ſe rendre maiſtre de ſon ame. Le crime s'offrit à luy avec tous les attraits imaginables, & il n'en fut point touché; & il aima mieux s'expoſer à tous les maux de la vie, & à la mort meſme, que de perdre ce qu'il devoit à Dieu, à Putiphar, & à ſoy-meſme.

Il ne fut pas long-temps ſans eſtre récompenſé d'une action ſi loüable, d'une maniere bien ignominieuſe ſelon les hommes, mais bien glorieuſe devant Dieu. Car cette femme Egyptienne regardant ce refus de Joſeph, comme un outrage inſuportable, & changeant tout d'un coup ſon amour en une haine pleine de rage, fit ſur l'heure un grand vacarme dans le logis, comme ſi Joſeph l'eut ſollicité à commettre un crime. Elle ſe plaignit & à ſes domeſti-

ques & à son mari, qu'on avoit fait venir en sa maison un esclave inconnu, qui avoit eu l'effronterie d'attenter à son honneur.

Elle tenoit en main ce manteau de Joseph, qui luy reprochoit tacitement son impureté, & qui la couvroit de confusion en elle-mesme. Sa malice ingénieuse se joignant à son impudence, qui ne manque jamais à ces sortes de femmes, fit qu'elle se servit de ce manteau mesme, comme d'une preuve de la fidélité qu'elle avoit gardée à son mari, dans une occasion où on l'avoit pressée de la violer. Elle jettoit ses cris avec des transports si violens & des ressentimens si vifs, que l'on voyoit bien que dans la fureur dont elle estoit possedée, elle eut souhaitté de voir expirer sur un échafaux, celuy-là mesme à qui elle venoit d'offrir sa couche.

Elle devint donc un de ces exemples fameux, qui ont fait voir depuis dans la suite des siecles, ce que devoient craindre ceux qui par l'amour qu'ils ont pour la justice & pour leur devoir, refuseroient d'entrer dans toutes les passions, & dans toutes les pensées des femmes.

Cependant Putiphar par une crédulité excessive, & que l'Ecriture condamne, crut trop de léger ce que luy disoit sa femme. Il n'examina pas assez cette accusation atroce contre un jeune homme, dont il avoit reconnu la sagesse & la gravité pendant une douzaine d'années. Il ne vit pas que ce manteau devoit plûtost servir de preuve contre sa femme, que contre Joseph. Il ne considéra point qu'il eut été aisé à un jeune homme vigoureux aâgé de vingt-sept ans, de retirer son vestement d'entre les mains d'une femme si son amour pour la pureté, & le respect qu'il gardoit toûjours pour sa mai-

ſtreſſe ne luy eu fait également craindre & de la toucher elle-même & de ſe laiſſer toucher par elle. JOSEPH.

Il condamna donc tout d'un coup un innocent ; ſa crédulité le rendit en meſme-temps injuſte & cruel. Il le fit mettre dans la priſon royale, où l'on gardoit les priſonniers d'Eſtat. David dit qu'il y fut humilié juſques à avoir les fers aux pieds, & à ſouffrir de tres-rudes traittemens, & il devint le premier exemple que l'Ecriture rapporte, qui fait voir que les priſons ne ſont pas toûjours pour les coupables, & que les plus innocens n'en ſont pas exempts.

S'il fut le premier que l'Ecriture nous marque, il n'a pas eſté l'unique au moins qui ait éprouvé que l'on écoute ſouvent avec trop de facilité la voix de la calomnie, & que l'on impoſe ſilence à la vérité. Il y a eu de tout temps des perſonnes paſſionnées & artificieuſes, qui ont parlé contre des innocens, & qui ont parlé ſans témoin & ſans d'autres preuves, que celles meſme qui les devoient confondre, Ils n'ont pû, non plus que cette femme, ſouffrir la conduite pure de ceux dont la vie innocente, eſtoit la condamnation de leur vie. Ils ont comme la femme de Putiphar, entrepris de ſacrifier à leur vengeance, ceux qu'ils ſçavoient en eux-meſmes être tres-purs, & qui n'avoient point d'autre crime, que de ne vouloir pas conſentir au crime, & ils ont voulu punir la vertu dans les autres, aprés l'avoir eux-meſmes foulée aux pieds.

C'eſt donc ainſi, que les priſons ſont devenuës quelquefois le partage des innocens, & que ceux meſmes qui vouloient corrompre la verité, ont mis dans les fers ceux qui n'avoient pas voulu en eſtre les adulteres. Mais que Joſeph devienne aujour-



d'huy l'instruction de ceux qui tombent dans cét état. Qu'ils ne se troublent point de leurs maux présens, puis qu'ainsi qu'il est marqué de Joseph, Dieu descend avec les siens dans les cachots, & qu'il ne les abandonne point dans leurs chaisnes.

Qui n'aient, non plus que Joseph, aucun ressentiment contre ceux qui ont contribué à leurs maux, & que pour suivre l'instruction & l'exemple du véritable Joseph, dont celuy-cy estoit la figure, ils croyent que leur violence les oblige encore plus de les aimer. Qu'ils comptent les jours de leur affliction, pour les plus heureux jours de leur vie, & qu'ils la regardent comme le fondement de la gloire, & de l'élevation qu'ils ont sujet d'attendre, non pas peut-estre visiblement en ce monde comme Joseph, puisque ce n'est plus là maintenant la conduite que Dieu tient sur ses serviteurs, mais dans le Ciel mesme, où il leur réserve leur récompense.

Lors donc que Joseph se vit enfermé si durement dans cette prison, son premier soin, comme l'Ecriture le marque, fut de se tenir attaché fortement à Dieu, de se soûmettre à sa volonté & de garder fidelement sa loy. C'est ce que ce pere admirable des Machabées representa en mourant à ses enfans: *Souvenez-vous*, leur dit-il, *mes enfans que Joseph dans le temps de son affliction la plus pressante, conserva avec soin la loy de Dieu, & qu'il devint par là le Roy de l'Egypte.* JOSEPH *in tempore angustiæ suæ custodivit mandatum, & factus est Dominus Ægypti.*

Cette chûte surprenante ne l'étonna point. Il vit qu'en un moment d'un état tres-heureux, il tomboit dans le plus malheureux qui fust au monde, & que de la grande gloire qu'il possédoit chez

Putiphar, il tomboit dans la plus grande confusion. JOSEPH.

Cependant il demeura toûjours paisible. Il semble que la patience qu'il avoit déja pratiquée en se voyant si mal traité de ses freres, & vendu par eux comme un esclave, avoit engraissé son ame, si on ose user de ce terme, & qu'elle l'avoit rendu invincible aux plus grands maux ; & comme ce fut cette patience qui luy avoit conservé sa chasteté, & qui l'avoit empesché de se corrompre au milieu de la corruption mesme; ce fut elle aussi qui l'empêcha de s'abbattre, dans les fascheuses suites que cette vertu si pur luy attira.

Il comprit son mal aussi grand qu'il estoit en effet. Il sentit que non seulement il estoit dans les souffrances, mais que ces souffrances de plus étoient accompagnées d'infamie & d'opprobres. Il vit qu'il passoit publiquement dans le monde, pour la personne la plus ingratte qui fut jamais, pour un jeune homme effronté qui s'estoit terriblement oublié luy-mesme, & pour un domestique insolent, qui avoit récompensé toute la bonté qu'un maistre tres-bon & tres-indulgent luy avoit toûjours témoignée, par le plus grand outrage qu'il luy pust faire. Il falloit que par cette confusion, il fust encore la figure du véritable Joseph, c'est à dire de JESUS-CHRIST, qui a souffert comme un coupable, & qui a esté mis au rang des méchans & des scélerats : *Et cum iniquis reputatus est.*

Mais si ce bien-heureux Martyr de la chasteté, comme l'appelle saint Ambroise, fut fidelle à Dieu, Dieu ne luy fut pas moins fidele. Il éprouva que plus on s'efforce pour luy, plus on reçoit de luy les marques de sa bonté, & que les cachots les plus sombres & les plus inaccessibles à la compassion des

hommes, ne le sont pas aux consolations de Dieu. Il descendit avec luy dans cette fosse profonde, selon l'expression de l'Ecriture, & il luy fit trouver grace auprés de celuy qui commandoit dans cette prison.

Car cét homme voyant briller dans Joseph tant de vertu, & tant de sagesse, il comprist bien-tost la grandeur de ce trésor caché qu'il renfermoit, & il luy donna un pouvoir absolu sur tous les autres prisonniers, de sorte que dans ce lieu mesme, où on ne l'avoit mis que pour l'humilier, on respecta son autorité, & qu'il ne s'y faisoit rien que par ses ordres.

Il entra donc dans cette prison, dit saint Chrysostome, plûtost comme un maistre que comme un criminel; plûtost comme un sage proviseur, que comme un prisonnier miserable. Il purgea la salleté de ce lieu en y entrant, & sa présence seule le rendit plus auguste que le Palais de Pharaon. Un homme qui sembloit sans consolation, devint le consolateur de tous ceux qui estoient les compagnons de son malheur. Il fut libre dans ce lieu d'esclavage; il devint puissant, où les autres perdent toute leur puissance, il fut honoré de ceux-là mesme qui estoient commis pour le deshonorer. La malice & la calomnie, céda malgré elle à la vérité; & ce qu'elle avoit fait pour flétrir l'innocence, retourna à sa plus grande gloire.

Ainsi on ne vit jamais une plus admirable figure du veritable Joseph, qui ayant esté injustement vendu par ses freres, & condamné, quoy-qu'innocent, non à la prison, mais à la mort, *fut libre parmi les morts*, selon l'expression de David, devint le maître des enfers, reçût un pouvoir absolu sur ceux

que le véritable Pharaon tenoit dans les chaisnes, & fut le consolateur de tous ceux qui gémissoient dans une longue captivité. C'est pourquoy lorsque nous contemplons Joseph partager si charitablement ses consolations, à tous ceux qui estoient dans cette prison, ce n'est pas tant ces personnes que nous devons considerer, que nous-mesmes qui estions figurez par ces prisonniers, & à qui le véritable Joseph est venu faire part de sa compassion, & de ses misericordes. JOSEPH.

Mais voyons maintenant de quelle voye Dieu se servit pour tirer enfin Joseph de l'oppression, & pour le faire monter au comble de la gloire où il avoit résolu de l'élever. Ce fut par deux songes que l'on avoit commencé autrefois à prendre le dessein de le perdre; & c'est maintenant par deux autres songes, que Dieu commence à procurer sa délivrance & son aggrandissement.

Lorsqu'il estoit dans la prison, deux Officiers considerables de la Cour, ayant offensé Pharaon, y furent envoyez, & recommandez avec soin à Putiphar, qui estoit le Gouverneur de ce lieu; & chez qui Joseph avoit demeuré tant d'années. Aprés qu'il y eurent esté quelque-temps, & que Joseph qui ne refusoit ses consolations & ses visites à pas un des prisonniers, les alloit voir un jour afin de les soûtenir dans cét état d'affliction, & d'empescher qu'ils ne se laissassent abbattre, Dieu leur envoya à chacun un songe, par lequel il leur prédisent l'avenir.

Ces songes, comme leur ayant esté exprés envoyez de Dieu, firent une impression extraordinaire sur leurs esprits: de sorte que Joseph les allant visiter à son ordinaire, les trouva plus pensifs &

grins qu'ils n'avoient accoûtumé. Leur en ayant demandé la cause, l'un de ces Officiers qui estoit le grand Eschanson de Pharaon, luy dit, qu'il avoit eu un songe qui l'embarassoit, parce qu'il ne pouvoit deviner ce qu'il vouloit dire. Joseph luy faisant espérer que Dieu qui envoye les songes en feroit connoistre aussi l'explication : l'obligea de luy dire ce que c'estoit.

Je croyois voir, luy dit-il, une vigne qui avoit trois seps. Je voyois des boutons venir peu à peu à cette vigne, & ces boutons fleurir & se noüer & passer en grapes de raisins, qui grossissoient insensiblement, & enfin lorsqu'elles furent meures j'en pris que je pressay de ma main dans la couppe de Pharaon, pour luy presenter à boire, il est aisé dit Joseph, de voir ce que Dieu vous marque. Ces trois seps de vigne sont trois jours, au bout desquels Pharaon se ressouviendra de vous. Il vous rétablira dans vostre charge, & vous luy donnerez à boire comme auparavant.

Cét Officier fut surpris d'une explication si juste, si nette, & si tost trouvée. C'est pourquoy l'autre Officier qui estoit le grand Pannetier, se promettant quelque succés semblable de son songe, luy dit, qu'il croyoit pendant la nuit avoir trois corbeille de farine sur sa teste, & que dans celle qui estoit la plus haute, il y avoit toute sorte d'ouvrages de patisserie, que les oiseaux venoient becqueter de toutes parts.

Joseph alors figurant dans ce lieu de supplices le véritable Joseph, lorsqu'il fut depuis élevé en Croix entre deux voleurs, qui furent les compagnons de sa mort, dont il sauva l'un & laissa l'autre; ou figurant la justice terrible avec laquelle il délivre tous les

jours de ses élûs de la mort ; & laisse tous les réprouvez ; dit à ce Pannetier avec douleur, que ces trois corbeilles marquoient trois jours, au bout desquels Pharaon le feroit attacher en croix, où les oiseaux mangeroient sa chair. JOSEPH.

Cela arriva en effet comme Joseph l'avoit prédit ; & Joseph par un effet de la fragilité humaine, comme marque S. Augustin, au lieu d'attendre sa délivrance de Dieu, & de mettre en luy seul son espérance, pria l'Escanson de se souvenir de luy lorsqu'il seroit rétabli auprés de Pharaon, l'assurant qu'il estoit tres-innocent, dans ce lieu où l'on ne devroit mettre que des coupables. Mais soit que ce saint homme se hastast trop d'avoir recours aux moyens humains, comme le marque ce saint Docteur, & qu'il mist trop, comme on a dit, son espérance dans les hommes, & qu'à cause de cela Dieu voulust punir cette espece de précipitation & d'empressement, par une prison qui dura encore deux ans ? soit qu'il voulût exercer & éprouver de plus en plus la vertu de son serviteur, soit qu'il fallust enfin que pour figurer parfaitement, celuy dont il estoit l'image, les trois années qu'il demeura enfermé en prison, marquassent les trois jours que JESUS-CHRIST, demeura enfermé dans le sepulchre avant que de ressusciter, cét Eschanson se voyant en place, oublia comme cela arrive, & son malheur, & Joseph qui le luy avoit fort adouci, & qui le luy avoit prédit si divinement la sortie. Ainsi il se passa deux ans entiers avant qu'il parlast à Pharaon de Joseph, & voicy l'occasion qui fit qu'il se souvinst de luy, & qui le força en quelque sorte de le faire.

Dieu qui avoit ses desseins sur son serviteur, envoya deux songes à Pharaon qui l'étonnerent, &

dont il s'opiniastra à vouloir sçavoir la signification. On vit en cette rencontre de quelle maniere Dieu, qui conduit tout dans le monde, remuë l'esprit des Grands & des Rois, afin qu'ils soient tels à l'égard de ses serviteurs, qu'il a résolu qu'ils soient, & qu'il se serve d'eux à leur égard, comme des instrumens ou de sa justice, ou de sa misericorde.

Il fit donc voir à ce Prince ce songe si fameux & si connu, de sept vaches fort grasses qui sortoient du Nil, & qui paissoient dans les marets, & de sept autres ensuite qui sortoient aussi du Nil, mais qui estoient extraordinairement maigres, & qui néanmoins devorerent les sept premieres

Ce Prince s'estant rendormi, vit encore un autre songe de sept épics de blé parfaitement beaux, qui sortoient d'un mesme grain, & qui furent devorez par sept autres qui estoient fort maigres. Pharaon se sentant inquietté de ce double songe par un trouble, dont Dieu vouloit se servir pour élever enfin Joseph, il fit ce que font d'ordinaire les Rois dans ces rencontres, c'est-à-dire, qu'il mit tout son Royaume en peine, afin qu'on le tirast luy-mesme de peine, Il assembla tous ceux qui passoient pour habiles, dans l'interprétation des songes ; mais il ne put rien tirer d'eux. Des esprits qui n'avoient qu'une sagesse toute humaine, ne purent rien comprendre dans les mysteres de Dieu. Ils demeurerent muets, parce que Dieu ne leur ouvroit point la bouche, & il voulut que l'aveu qu'ils feroient de leur ignorance, donnast encore un nouvel éclt à la profondeur do la sagesse de Joseph.

Comme cét évenement causa un grand bruït dans toute la Cour, & que chacun de ceux qui étoient le plus affactionnez au Roy, s'empressoit de

luy indiquer les personnes, qui pourroient luy donner quelque satisfaction sur ce point, cét Eschanson qui avoit esté prisonnier il y avoit deux ans, & qui avoit connu par sa propre expérience, quelle estoit la pénetration & la justesse de Joseph dans l'explication des songes, se souvint enfin de luy, & il confessa l'ingratitude qui luy avoit fait oublier pendant deux ans, un homme dont il devoit se souvenir toute sa vie. JOSEPH.

Il vint aussi-tost trouver Pharaon, & quoy-qu'il eust de la peine de le faire souvenir de ce qui luy avoit déplû autrefois dans sa personne, il passa néanmoins par dessus cette mortification, afin de ne point refuser au Roy un soulagement qui luy pourroit plaire. Il luy dit les choses comme elles s'étoient passées, sa prison; celle de son grand Pannetier; leurs songes, l'explication qu'un jeune homme qui estoit prisonnier avec eux y donna sur l'heure; & de quelle maniere l'évenement trois jours aprés, confirma la verité de tout ce qu'il leur avoit dit. Il n'en fallut pas davantage pour donner la curiosité à Pharaon de voir promptement Joseph. Il donna ordre qu'on le luy amenast sur l'heure, & on n'eut que le temps de changer ses habits, & de le mettre en état de paroistre devant ce Prince. Ce fut donc en ce moment, que Dieu ayant enfin mis des bornes aux souffrances de son serviteur, le fit passer de la prison à la Cour d'un grand Prince, c'est-à-dire, de la dernier humiliation, au plus haut comble de l'élevement. Il ouvrit sa bouche devant les Rois, & tout le monde admira sa pénetration & sa lumiere. Cette lampe d'une éclatante beauté, qui avoit esté si long-temps cachée dans des lieux obscurs, fut enfin élevée sur le chandelier, & ce ne

fut mesme que parce qu'elle avoit esté dans ce lieu caché, qu'elle passa au lieu le plus éminent de l'Egypte.

Il se trouva enfin que la colere trop légere de Putiphar, & la haine si injuste de sa femme, servirent plus à cét innocent persécuté, que n'auroit pû faire leur amitié quand elle auroit esté la plus ardente. Il falloit qu'il sortist avec infamie de cette maison, pour paroistre avec honneur & avec gloire dans la Cour, & pour devenir plus grand, non seulement que Putiphar, mais que tout ce qu'il y avoit de relevé dans le Royaume.

Mais ce que l'on ne peut assez admirer icy, est que ce jeune homme de trente ans, ne fut point ébloüi d'un passage si soudain, en passant de la sorte du malheur à la plus haute fortune. Il vit sans s'étonner un changement si surprenant, & il parut devant Pharaon avec la mesme paix & avec la même modestie, qu'il avoit toûjours gardée au milieu de ses plus grands maux. Il regarda Dieu seul dans les differens évenemens de sa vie ; & se tenant fermement attaché à luy, il fut toûjours le mesme dans les états les plus differens, & les plus opposez l'un à l'autre. Il sembla mesme vouloir s'humilier devant Dieu, d'autant plus qu'il l'élevoit.

Quoy qu'il sçûst que Pharaon ne l'estimoit qu'à cause de son habileté dans l'explication des songes, il prit plaisir à témoigner à ce Prince, qu'il ne pouvoit rien en cela de luy seul ; & que c'estoit du Dieu qu'il adoroit qu'il tiroit toute sa connoissance. Il se détacha de toutes ses lumieres, il se priva de tout ce qui le pouvoit faire considerer de ce Prince, & sans user mesme de grandes paroles, il dit en deux mots à Pharaon, comme pour luy té-

moigner que c'estoit Dieu seul qu'il devoit regarder ; & que Dieu pouvoit par tout autre qu'il luy plairoit luy interpreter son songe : *C'est Dieu*, dit-il, *qui sans moy répondra à Pharaon, & qui luy annoncera des choses heureuses.* JSEPH.

O humilité, ô modestie ineffable, qui confond prodigieusement la vanité de tant de gens, qui s'introduisent à la Cour & chez les Grands. Bien loin d'affecter lorsqu'ils voyent les Rois prévenus d'une bonne opinion de leur mérite, de la diminuer autant qu'ils pourroient, & de se rabaisser devant leurs yeux au dessous de ce qu'ils sont, à l'imitation de Joseph ; que ne font-ils point au contraire, pour estre estimez d'eux au de-là de ce qu'ils devroient l'estre ? & avec combien de bassesses & de lâches hypocrisies, tâchent-ils de contrefaire ce qu'ils ne sont pas, pour s'attirer de la considération dans leur esprit !

Lors donc que Joseph eut écouté paisiblement les songes de Pharaon, il luy marqua qu'ils ne signifioient tous deux qu'une mesme chose. Il luy dit que les sept vaches graces & les sept épics si beaux, prédisoient sept années d'une abondance extraordinaire; mais que les sept autres si maigres marquoient sept autres années d'une grande sterilité, qui desoleroit toute l'Egypte & le reste de la terre. Il ajoûta que le Roy devoit choisir un homme sage qui eust soin de ménager extrêmement, & de recueillir par tout le bled pendant les sept années d'abondance, pour en faire garder prétieusement la cinquiéme part, dans les greniers que le Roy feroit bâtir en divers endroits de l'Egypte, afin que tout le blé fut sous la puissance du Roy, & que par cette sage provision, il sauvast son Royaume pendant les années de la stérilité suivante.

Le Roy fut surpris de la sagesse de cét avis, & de la modestie de celuy qui le luy donnoit, on ne peut s'empescher en y faisant réflexion, d'entrer dans les sentimens de saint Ambroise, de souhaitter comme luy, qu'il se trouve quelque sage Joseph en nos jours, qui crie, dit saint Ambroise, & qui nous avertisse de prendre garde à nous, afin que si nous sommes dans l'abondance, & que si nous recevons de Dieu des secours en grand nombre pour nostre salut, nous ne nous négligions pas, & que nous ne soyons pas ingrats à Dieu qui en est l'auteur, & qui nous punira peut-estre ensuite de n'ôtre ingratitude, & de nostre peu de prévoyance par une cruelle famine.

Les riches aussi qui ont des biens devroient apprendre d'icy, à ménager utilement pour leur salut cette abondance, & ces superfluitez. Ils devroient mettre tellement en réserve entre les mains de Dieu, tout ce qui ne leur est pas absolument nécessaire pour le temps présent, que lorsqu'à la mort on leur ostera tout, & qu'ils seront comme dans un temps de famine, ils trouvent dans ce besoin les provisions, que la sagesse de l'Esprit Dieu leur aura fait faire pendant leur vie.

Voyons donc maintenant Joseph dans cette nouvelle vie, où Dieu l'éleve luy-mesme par le ministere de Pharaon Il reçût une puissance absoluë sur tout l'Egypte, & un plein pouvoir de faire tout ce qui luy plairoit, jusque-là mesme que le Roy luy donna son propre anneau, pour scéller tout les ordres qu'il auroit besoin d'envoyer; Il luy donna au coû un ornement d'or; il le revestit d'un vestement précieux, & il le fit monter sur son char; Dieu luy rendant ainsi autant de gloire, qu'il avoit souf-

fert d'humiliation, ensorte qu'il pouvoit dire, comme Davit dit depuis; Qu'il avoit brisé les vestemens sales dont il estoit couvert? & qu'il l'avoit environné de joye: *conscidisti saccum meum & circumdedisti me lætitia.* JOSEPH.

Comme c'estoit par sa sagesse qu'il estoit parvenu à ce haut degré d'honneur, ce fut aussi avec la même sagesse qu'il s'y conduisit depuis: & encore que l'on découvre si visiblement dans cette élevation de Joseph, celle où le Pere celeste a fait depuis monter JESUS-CHRIST aprés ses abaissemens & ses souffrances; on ne peut s'empêcher de regarder encore icy Joseph, comme le modele des Ministres de l'Eglise; dont Dieu d'ordinaire affermit la grandeur sur la bassesse qui l'a précedée, comme sur un fondement solide; & qui doivent apporter, comme pour un caractere particulier à leur ministere, la sagesse & la prudence: *Fidelis servus & prudens.*

Cette prudence, comme on le voit en figure dans Joseph, & comme JESUS-CHRIST le dit si formellement dans l'Evangile, doit paroistre à distribuer sagement aux peuples le pain de la parole de Dieu: Et si JESUS-CHRIST joint la *fidelité* avec la *prudence*; qu'ils ayent soin de la faire paroistre particulierement, en ne se croyant pas eux-mêmes les auteurs de leur sagesse, mais en croyant & en voulant comme Joseph, que les autres croyent qu'elle leur vient uniquement de Dieu, afin qu'on luy en rende toute la gloire.

Ce saint homme n'eut garde de croire que ce fut par luy-mesme, qu'il estoit devenu si éclairé dans l'interprétation des songes. Nous voyons assez tous, quel outrage il auroit fait à Dieu s'il se fut attribué, ce qu'il ne tenoit que de ses dons & de ses

graces. Pourquoy de mesme ceux que Dieu a establis pour estre de sages Ministres dans l'Eglise, & qui n'ont point usurpé ce rang d'honneur par eux-mesmes, non plus que Joseph, mais qui l'ont reçû de ceux qui avoient droit de les y appeller, n'ont-ils pas le mesme soin de ne dérober rien à Dieu de sa gloire.

Ce dispensateur fidelle de tous les biens de Pharaon, & de toutes les richesses de l'Egypte, n'eut garde de se considérer autrement, que comme le saint Esprit nous l'a representé depuis par David, c'est-à-dire, comme un homme que Dieu avoit choisi, pour l'envoyer en ce Royaume préparer la place à son peuple, & travailler à l'y faire subsister un jour pendant la famine. *Misit ante eos virum.* Il ne regarda point ces trésors de lumieres qu'il possédoit, comme un don que Dieu luy eut fait pour luy-mesme, mais qu'il avoit reçû pour l'avantage de tout son peuple, dont il se consideroit plûtost comme serviteur que comme le maistre; & il fit voir par cette modestie dans quels sentimens doivent vivre les sages Ministres de l'Eglise, qui ne reçoivēt de Dieu leurs talens, que pour le bien des autres.

Qu'ils craignent seulement de n'estre utiles qu'à leurs peuples, sans l'estre en mesme-temps à eux-mesmes, & s'ils travaillent à soûtenir les ames durant la famine, que ce ne soit que comme Joseph, qui se soûtint aussi luy-mesme, des provisions qu'il avoit faites pour les autres, & qui ne se laissa pas mourir de faim en secourant la faim des peuples. Car il y en a assez qu'un faux zele, pour l'utilité publique, emporte si avant qu'ils s'oublient eux-mêmes, & qui n'ayant que tres-peu d'huile, au lieu de le regarder dans leurs vases, comme firent les

Vierges folles, le prodiguent inconsiderément aux autres, & laissent insensiblement mourir leurs lampes, en perdant peu à peu ce feu de la charité interieure qui doit nourrir, & animer tout ce qu'ils font au dehors.

Joseph ayant donc reçû un plein pouvoir de Pharaon, parcourut aussi-tost toute l'Egypte, & il donna de toutes parts les ordre nécessaires pour l'avenir. Il ne faut pas douter que les faux sages d'Egypte, qui conçûrent apparemment quelque secrette envie contre Joseph, ne prissent quelquefois sujet de railler un peu ce saint homme, & que ne regardant que le present avec des yeux tout charnels, ils ne crussent qu'il y avoit de la folie, de se procurer au milieu de l'abondance, une espece de famine réelle & véritable, par le grand ménagement qu'il faisoit faire des grains, de peur de tomber dans une famine, qui n'estoit dans leur esprit qu'une vision & une chimere.

C'est pourquoy si les sages Ministres de l'Eglise, dont Joseph estoit la figure, ou en general les véritables fidelles, voyent quelquefois que leur sagesse passe pour une folie aux yeux des faux sages du monde, qui sont de véritables fous : qu'ils se consolent de cette pensée que l'on a d'eux : & qu'ils attendent humblement, comme Joseph, l'evenement des choses, qui découvrira où estoit la véritable prudence.

Il ne faut pas oublier aussi ce que David dit de Joseph, lorsqu'il travailloit si utilement pour la subsistance future de l'Egypte, que cét homme si sage & si éclairé de Dieu, cherchoit à répandre dans les autres sa véritable sagesse. *Ut erudiret principes ejus sicut semetipsum & senes ejus prudentiam de-*

ceret. Il ne pouvoit ſouffrir que tous ſes ſoins ſe terminaſſent à procurer aux autres, des ſecours qui ne regardoient que le corps. Son zele avoit peine à laiſſer périr dans l'idolatrie, ceux qu'il empêchoit de périr par la famine, & il ne faut pas douter qu'il n'ait autant tâché de ſervir les ames que le corps, & qu'il n'ait ménagé toutes les ouvertures que Dieu luy faiſoit trouver, pour donner aux hommes de ce païs idolâtre, la connoiſſance du vray Dieu, & de la vanité des idoles.

Et ceci apprend aux Miniſtres de l'Egliſe, qu'encore qu'ils ne doivent point négliger les néceſſitez corporelles de ceux qui s'adreſſent à eux comme à un azile, pour y trouver quelque remede à leurs maux ; ils doivent néanmoins eſtre encore plus touchez de leurs beſoins ſpirituels, & qu'ils doivent au contraire leur témoigner de la tendreſſe dans leurs maux viſibles, pour les mieux diſpoſer à recevoir d'eux les avis qu'ils ont à leur donner pour leur ſalut.

Les ſept années de la fertilité de l'Egypte eſtant enfin paſſées, & le commencement de la famine commençant à ſe faire déja ſentir, Pharaon ouvrit les yeux pour admirer plus que jamais, la pénetration de Joſeph dans l'avenir. Il comprit combien un Roy eſt heureux lorſqu'il a un ſage Miniſtre, & il reconnut ſenſiblement combien un bon conſeil eſt préferable à tous les tréſors. Il admira avec quelle induſtrie ce ſage homme, avoit procuré la fertilité, pour le temps de l'indigence, ſans cauſer l'indigence au milieu de la fertilité, comme font ſi ſouvent les autres qui ſont dans ces places.

Il vit par l'entremiſe de Joſeph ſon peuple ve-

nir fondre à ses pieds, comme à celuy seul qui pouvoit pourveoir à leurs besoins, & ce Prince ne portant point d'envie à la gloire que ce sage Ministre s'étoit si justement acquise, renvoyoit toutes ces personnes à Joseph, & il luy laissa achever l'ouvrage qu'il avoit si heureusement commencé. JOSEPH.

Joseph ne rebuta personne. Il ouvrit les greniers de toute l'Egypte, & lors qu'à peine on avoit déja senti les deux premieres années de la sterilité, on voyoit tous les Egyptiens venir en foule chercher le salut, dans la compassion de celuy qui y avoit travaillé si utilement, pendant les sept années précedentes. Cependant ce n'estoit pas l'Egypte seule qui souffroit alors la famine, comme ce n'estoit pas pour son seul soulagement que Dieu y avoit envoyé Joseph, & qu'il l'avoit rempli de tant de lumieres. On peut dire, au contraire, qu'elle joüissoit d'un bien qui ne luy appartenoit pas en propre, & qu'elle n'avoit que par emprunt; puisque le principale dessein de Dieu estoit la conservation de son peuple; ce qui devroit apprendre aux riches à ne pas s'élever au dessus des serviteurs de Dieu, lorsqu'ils leur font quelquefois part de leur abondance; puisque souvent c'est plus pour ces serviteurs de Dieu que pour eux-mesmes, qu'ils ont reçû les biens qu'ils leur comuniquent.

La terre de Chanaan fut donc aussi frappée de la famine, & Jacob tout saint & tout aimé de Dieu qu'il estoit, sentit comme le reste des hommes, ce fléau péniple quoy-que sans en murmurer & sans s'en plaindre. Ce qui nous fait voir que les maux de cette vie, sont indifferemment pour les bons & pour les méchans; & ce qui doit en même temps retrancher nos plaintes, & nos murmures dans ces rencontres.

Pluſt à Dieu qu'on reçûſt ces afflictions auſſi tranquillement, que Jacob reçût le fléau de cette famine. Son exemple meſme nous fait voir qu'il y a dans ces afflictions publiques, des deſſeins cachez de Dieu qui regardent particulierement ſon Egliſe. Nous ne pouvons pas les découvrir tout d'un coup, comme Jacob ne remarqua pas d'abord le deſſein de Dieu, dans la néceſſité qu'il eut d'envoyer acheter du blé dans l'Egypte : cependant ſi nous avions un peu de ſoumiſſion à la volonté de Dieu comme en avoit ce Saint, nous attendrions avec paix l'éxecution de ſes deſſeins, & nous en admirerions enfin la ſouveraine beauté.

Mais noſtre peu de lumiere & noſtre impatience gaſtent tout. Nous ne regardons que le préſent; & comme nous ne voyons les choſes que par parties, ſans en pouvoir pénetrer la beauté à méſure qu'elles ſe paſſent, mais ſeulement lorſqu'elles ſont enfin toutes accomplies, nous murmurons contre ce que nous devrions adorer, & nous avons peine à ſouffrir ce que nous devrions aimer de tout noſtre cœur. *Non ſuſtinuerunt conſilium ejus.* On comprend que Jacob benit mille fois enſuite, cette famine qui luy procura tant de biens : & nous ne pouvons prévenir l'avenir, & benir Dieu de bonne heure dans les maux dont il nous afflige, avant que de voir les avantage que ſa ſageſſe infinie ſe prépare d'en tirer.

Ce ſaint Homme ſçachant que l'on vendoit du blé dans l'Egypte, fut le premier à preſſer ſes enfans d'y en aller achetter. Pourquoy négligez-vous, leur dit-il ? Pourquoy différez-vous de chercher un remede au mal qui nous preſſe ? Il fit voir admirablement en cela ce que doivent faire, non

ſeulement les Paſteurs de l'Egliſe, mais meſme les chefs de famille, qui doivent avoir les yeux ouverts, pour voir les beſoins de ceux ſur qui ils ont de l'autorité, & pour chercher en meſme-temps les moyens d'y remédier. Les enfans de Jacob ſemblent ſe contenter de reconnoiſtre leur miſere, & ils s'en tiennent la. Mais ce ſaint Homme leur fait voir qu'il faut travailler, qu'il faut agir, & ne ſe pas laiſſer mourir de faim par ſa faute.

Combien de fois un homme ſemblable nous ſeroit-il neceſſaire, pour nous preſſer de ſortir d'un certain aſſoupiſſement, qui ne nous laiſſe les yeux ouverts, que pour voir nos maux, & qui nous les ferme pour voir en meſme-temps les remedes? Nous demeurons dans une pareſſe, qui fait ſécher nos ames dans la langueur, & nous ne faiſons pas un ſeul pas, ny le moindre effort pour en ſortir. Une volonté languiſſante & imparfaite, nous laiſſe entrevoir ce qu'il y auroit à faire; mais noſtre molleſſe en meſme-temps, arreſte toute la ferveur qui nous ſeroit néceſſaire pour l'éxecuter. Beniſſons Dieu donc ſi dans ces rencontres, il nous donne quelqu'un qui nous preſſe pour noſtre propre bien, & qui nous exhorte d'acheter le blé du véritable Joſeph, qui nous ſoûtienne dans noſtre famine.

Les enfans de Jacob ayant ſuivi le conſeil de leur pere arriverent dans l'Egypte. Joſeph leur frere les reconnut auſſi-toſt, mais ſans eſtre reconnu d'eux. Ils l'adorerent dans ce comble de grandeur où il eſtoit, pour accomplir ainſi ces ſonges prophetiques, qui avoient prédit les hommages qu'ils luy rendoient alors, par ces gerbes, qu'il avoit vû autrefois s'incliner devant la ſienne, Dieu ayant voulu marquer par un meſme ſonge, & l'aſſujettiſſe-

ment de ses freres, & la voye même dont il se servoit pour le procurer, qui seroit le blé.

On ne sçauroit assez admirer icy la conduite que tint Joseph, lorsqu'il reconnut ses freres. Ne voyant point Benjamin avec eux, parce que son pere qui l'aimoit tendrement, l'avoit retenu auprés de luy, de peur qu'il ne luy arrivât quelque mal, il eut quelque apprehension qu'ils ne l'eussent traitté avec la même dureté, qu'ils l'avoient traitté luy-même. Ainsi pour s'éclaircir promptement de sa peine, il feignit qu'ils estoient des espions qui prenoient l'occasion du blé, pour venir s'instruire des endroits qui seroient les plus foibles, & par où il seroit plus aisé aux ennemis de se rendre maistres.

Ces freres surpris d'une accusation, dont ils étoient fort éloignez, se justifierent le mieux qu'ils purent devant leur accusateur. Ils luy dirent simplement & humblement ce qu'ils étoient; qu'ils estoient tous freres, qu'ils estoient au nombre de douze, & que leur pere vivoit dans la terre de Chanaam, qu'il avoit retenu avec luy le plus petit de leurs freres, & que le douziéme n'estoit plus au monde.

Joseph estant ravi de joye en luy-même, des assurances qu'on luy donnoit de son pere & de son jeune frere, ne fit rien paroistre au dehors, de ce qu'il sentoit au dedans de luy. Au contraire, conservant toûjours un air severe, il ne témoigna rien croire de tout ce qu'ils luy disoient, & même il les fit mettre en prison, où ils demeurerent pendant trois jours.

Qui dira ici les déchiremens de cœur de ce saint Homme, pendant cet emprisonnement de ses freres; & qui est celuy qui jugeant sainement des

choses, puissent croire que ses freres souffrissent JOSEPH.
autant dans la prison, que Joseph souffroit luy-même de ce qu'il les y retenoit?

Mais ce plus doux de tous les hommes, & qui étoit en toutes choses conduit par l'Esprit de Dieu, vit tout d'un coup qu'il étoit juste qu'ils souffrissent au moins quelque légere punition de leur faute passée, & que le triple crime qu'ils avoient commis dans sa personne, en le voulant tuer, en le jettant dans une cisterne, & en le vendant comme un esclave, fust lavé par une prison au moins de trois jours, qui n'estoit rien en comparaison de celle qu'il avoit endurée luy-même pendant trois ans.

Ainsi, dit saint Gregoire, la charité a aussi ses vengeances & ses supplices. Elle aime avec tendresse, & elle ne laisse pas de chastier. Elle garde la douceur & la compassion dans le cœur, & elle ne laisse pas d'user d'une sainte rigueur pour punir les vices. Joseph pardonne de tout son cœur à ses freres, & il ne laisse pas de les retenir en prison.

C'est, dit ce saint Pape, une grande instruction pour les Pasteurs de l'Eglise; & qui les avertit de garder avec soin la discipline. *Ecce hoc est magisterium disciplinæ.* Ils doivent voir les péchez des hommes avec compassion: cela est tres-juste, ils doivent même les leur pardonner; mais néanmoins ils doivent inévitablement les en punir; *culpis discrete noverit parcere & eas pie resecare, sicut vir sanctus facinus fratrum & dimisit & vindicavit.* Car il faut que les Saints & les fideles Ministres de l'Eglise soient, lorsqu'il plaît ainsi à Dieu, aussi-bien les instrumens de sa justice que de sa misericorde, sans se laisser aller aux sentimens d'une ten-

dresse humaine, qui ruineroit l'ouvrage de Dieu. Joseph qui avoit senti dans sa personne mesme, & dans ses maux précedens jusqu'où va la severité de Dieu sur ses serviteurs, garda cette exactitude, & à l'égard de son propre pere, & à l'égard de ses freres. Il traitta durement l'un en apparence, non seulement, en ne luy faisant pas sçavoir qu'il régnoit dans l'Egypte, ce qu'il eut pû tres-facilement; mais en augmentant encore la douleur continuelle qu'il avoit de sa mort, en luy enlevant Benjamin, & en retenant Simeon dans les chaisnes.

Il fut de même févere envers ses freres, & parce qu'il sçavoit qu'un fratricide ne se pouvoit expier que par une grande pénitence, il les fit passer une, deux & trois fois, par le feu d'une affliction salutaire, non pas tant pour se vanger d'eux, que pour les corriger. Il ne se fit point connoistre à eux & il ne leur donna point le baiser de paix, avant qu'ils eussent confessé leur crime entre eux, & qu'ils s'en fussent accusez & repris les uns les autres en sa presẽce.

Mais cette colére toute divine de Joseph, n'a rien de ces emportemens furieux de ceux qui mesme dans l'Eglise punissent impitoyablement les fautes, & qui prennent plaisir à faire paroistre la grandeur de leur puissance, par l'éclat de leur vengéance. Ils punissent sans misericorde, pour se faire estimer des hommes; & ils ne voyent pas parce qu'ils sont aveuglez de leur passion, qu'ils seroient incomparablement plus estimez, s'ils les punissoient avec plus de douceur, quelque juste que pust estre la colére qu'ils ont contre ceux qu'ils chastient.

Car que ne pouvoit pas dire Joseph pour autoriser ses plus durs traittemens, s'il se fust laissé emporter aux transports de la colere; & qui ne l'auroit

toit cru tres-juste dans tout ce qu'il auroit fait souffrir à des personnes, qui s'estoient rendu indignes de toute misericorde? Mais il se souvient qu'ils sont ses freres, & cela l'arreste. Il marqua ainsi aux puissances Ecclesiastiques, dont il estoit la figure, selon saint Gregoire Pape, & en géneral à tous les Chrestiens, que s'ils regardoient véritablement les autres hommes comme leurs freres, ils auroient pour eux plus de douceur que l'on ne voit tous les jours qu'ils en ont, par des expériences qui font gémir toute l'Eglise. JOSEPH.

Les trois jours de prison des freres de Joseph estant passez, Joseph à qui ce temps avoit paru long, les fit appeller. Il les exhorta de faire ce qu'il leur avoit dit, afin de conserver leur vie. *Car je crains Dieu*, leur dit-il : & en quelque puissance que vous me voyez élevez, je tâche de n'en point abuser, & de me souvenir en tout, que j'ay Dieu au dessus de moy qui me jugera quelque jour, & à qui je rendray un compte exact de toute ma conduite.

On peut dire en passant que par ce seul mot, il donna aux Princes, & à ceux qui les approchent une instruction tres-importante, pour temperer leur puissance absoluë par la justice, & pour donner eux-mesmes des bornes à leur autorité, lorsqu'il n'y a personne sur la terre qui y en puisse mettre.

Tous ces freres furent effrayez à la seule proposition, que Joseph leur fit de faire venir leur petit frere Benjamin. La peine qu'ils comprirent tout d'un coup, que cette séparation feroit à leur pere, les rendit inconsolables : & cette veuë se joignant à la prison, qu'ils venoient de souffrir, leur rappella aussi-tost dans la memoire leur dureté d'au-

trefois contre Joſeph, dont ils ſe firent même en leur langue, des reproches ſi touchans, que Joſeph qui les entendoit ſans qu'ils le cruſſent, ne put s'empêcher d'en pleurer. Il fut contraint pour cela de ſe détourner d'eux, de peur qu'ils ne le remarquaſſent.

On vit en cette rencontre, comme le diſent tous les Peres, la force de la conſcience, qui ſe reproche toûjours ſon crime, auſſi-toſt qu'il ſurvient quelque choſe d'extraordinaire, qui rappelle le pécheur à lui-même. Il y avoit plus de vingt ans, que ces freres avoient maltraitté Joſeph, & une affliction qui leur arrive leur rappelle tout d'un coup ce crime, & les yeux impitoyables avec leſquels ils avoient vû les larmes de cét innocent. Ils confeſſent que c'eſtoit tres-juſtement qu'ils enduroient tous ces maux. Ils n'ont point beſoin d'autre accuſateur que d'eux-mêmes. Leur crime les avoit aveuglez, & la punition que Dieu en tire, leur ouvre tout d'un coup les yeux.

Sur quoy on doit admirer l'avantage des afflictions. Car pendant que nous joüiſſons d'une longue proſpérité, nous ne penſons point au mal que nous avons fait; non plus qu'une perſonne qui s'eſt laiſſé prendre de vin, ne connoiſt point l'état où elle eſt. Mais quand il plaiſt à Dieu de troubler cette fauſſe paix, & de ſe ſervir d'une affliction ſalutaire, pour nous oſter le bandeau qui couvroit nos yeux, nous ſouffrons alors des tortures; nous avoüons que tout ce que nous endurons eſt tres-juſte; & noſtre conſcience ſeule nous punit plus, que tous les tribunaux du monde.

Cependant quelque douleur que reſſentiſſent les freres de Joſeph, il falloit s'en tenir à ce qu'il avoit

arresté, & pour l'assurer qu'ils luy ameneroient Benjamin leur petit frere, il retint en prison Simeon qu'il enchaîna en leur présence. Dieu conduisoit sans doute l'esprit de ce S. Patriarche, & il sçavoit pourquoi il faisoit plûtost tomber le sort sur Simeon, que sur les autres. Peut-estre que cét esprit sanguinaire, qu'il avoit assez fait paroistre dans le meurtre des Sichimites, luy avoit aussi fait prendre plus de part qu'aux autres freres de Joseph, dans les mauvais traittemens qu'on lui avoit fait souffrir, ou au moins il auroit pu les empêcher, si estant le second de tous les fils de Jacob, il se fut joint à Ruben l'aisné de tous, & à Juda qui estoit un des plus considérez d'entre eux, qui s'efforcerent de sauver cette innocente victime. JOSEPH.

Quoi-qu'il en soit, ce fut luy qui demeura pour ostage ; & on renvoya ensuite paisiblement les autres, en leur donnant le blé qu'ils estoient venu achetter ; mais avec un ordre secret de remettre leur argent à l'ouverture de leurs sacs ; & de leur donner de quoy vivre pendant le chemin.

Lorsqu'ils furent de retour dans la maison de Jacob, & que ce pere allarmé d'abord de voir manquer un de ses enfans, eut appris tout ce qui c'étoit passé, & qu'il falloit mener Benjamin en Egypte, pour vérifier tout ce qu'ils avoient avancé, & pour tirer Simeon de captivité, il est vray qu'il fut saisi d'une si grande douleur, qu'il en paroissoit inconsolable. Le souvenir de Joseph, luy revint dans la mémoire. La playe qu'il en avoit sentie, & qui n'étoit pas encore guerie, luy fit juger de ce qu'il ressentiroit, s'il arrivoit quelque malheur à Benjamin. Ainsi ne pouvant se résoudre à le laisser aller, il résolut plûtôt de souffrir les dernieres extrémi-

tez de la faim, que de se mettre au hazard de mourir d'affliction.

Peut-on lire cecy, sans admirer de quelle maniere Dieu traitte ses plus fideles serviteurs? Il punit en eux jusques aux fautes les plus légeres; & il trouve toûjours moyen de les affliger, parce qu'il sçait leur devoir estre le plus sensible. Il porte souvent les playes qu'il leur fait, jusques aux dernieres extrémitez. Il leur rend la vie ennuyeuse: Et c'est quelquefois lorsqu'il leur prépare les plus grandes consolations, qu'il leur fait sentir les plus rudes coups.

Nous sçavons tous quel bonheur il prépare à ce saint Homme, nous sçavons quelle joie il est sur le point de luy faire sentir, lorsqu'il luy fera sçavoir que Joseph son fils vit, & qu'il regne dans l'Egypte, Nous ne croyons pas que jamais homme ait reçû une nouvelle qui l'ait autant réjoüi. Cependant de combien de peines Dieu la fait-il préceder?

Comment aussi un homme qui estoit un si grand Prophete, qui avoit vû Dieu tant de fois, qui luy avoit parlé si familierement, & qui fit voir en mourant que tout l'avenir luy estoit ouvert; comment dis-je cét homme si éclairé, ignoroit-il ce qui se passoit dans un Royaume voisin, & comment est-il prés de vingt-cinq ans à croire que son fils soit mort, lorsqu'il estoit plein de vie?

Comment Dieu conduisit-il aussi l'esprit de Joseph de telle maniere; & comment luy ordonnoit-il intérieurement un si grand secret, comme nous avons déja dit, qu'il ne donne point avis à son pere, de ce qui se passoit dans sa personne, sur tout lorsqu'il estoit devenu si grand & si puissant dans l'Egypte? Mais Dieu veut que les siens souffrent. Il

veut qu'ils soient purifiez de leurs fautes, & que leurs attaches les plus innocentes soient lavées par des peines tres-sensibles. JOSEPH.

Cependant quelque repugnance que Jacob eut de laisser aller Benjamin avec ses freres, il ne put se dispenser de le faire. Il exhorta souvent ses enfans d'aller en Egypte pour avoir du blé, mais sans y mener Benjamin. Ils le refuserent toûjours. Cét homme, luy dirent-ils, qui est si puissant dans l'Egypte, nous a engagez par serment à luy amener nostre petit frere: Autrement il nous a protesté que nous ne verrions pas mesme sa face, & que nous serions traittez comme des espions.

Par quelle fatalité, repliqua Jacob, luy avez vous esté dire, que vous aviez encore un jeune frere? Pourquoy luy en falloit-il parler? Ne voyïez-vous pas que c'estoit là ma mort? Il nous a questionnez répondirent-ils. Il a voulu sçavoir jusques aux moindres particularitez. Il nous a demandé si nôtre pere vivoit encore; & si nous n'avions plus d'autre frere. Nous avons répondu simplement à tout ce qu'il nous demandoit: Car pouvions nous deviner qu'il nous diroit que nous luy amenassions nostre frere? Mais souffrez qu'il vienne avec nous. Nous serions déja revenus par deux fois, si vous n'aviez pas tant differé nostre voyage. Ne voyez-vous pas qu'il est cause que nous allons tous mourir de faim, & que luy-mesme mourra avec nous?

Judas alors entrant plus dans les sentimens de Jacob son pere, & compatissant davantage à sa douleur dans cette extrémité, luy dit: C'est sur moy, mon pere, que je vous prie de vous reposer. C'est moy qui me rends responsable de Benjamin. Prenez-vous-en à moy & à mes deux fils, & tuez-

les si je ne vous le ramene. Bien, dit alors ce pere outré de douleur. Faites-le donc puisqu'il le faut. Allez, prenez avec vous des presens du païs, de ce que vous pourrez trouver de meilleur, & reportez l'argent que vous avez trouvé dans vos sacs, de peur que cela ne se soit fait par méprise. Amenez donc Benjamin puisqu'il le faut. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous rende ce puissant homme d'Egypte favorable; & que vous me rameniez celui qu'il tient en prison, avec mon Benjamin que je vous livre. Pour moy je vous declare que je vas faire icy la plus triste vie du monde, jusques à ce que vous reveniez, & je me considere dés à présent, comme un pere qui a perdu tous ses enfans.

Ainsi Jacob qui n'avoit rien de plus cher au monde que Benjamin, fut obligé de le livrer comme avoit fait auparavant son yeul Abraham, lorsqu'il témoigna à Dieu estre si prest de perdre Isaac, qu'il aimoit avec tant de tendresse. Il abandonna dans sa vieillesse celuy sur lequel seul il se reposoit, & il apprit ainsi, ou plûtost il nous apprend à nous-mêmes, que dans nostre plus grande vieillesse même, & jusqu'à la fin de nostre mort, nous devons nous reposer sur Dieu seul, & craindre de nous attacher à aucune chose, quelque unie qu'elle nous puisse estre par tous les liens de la nature. Comme nous sçavons nous autres la suite de ce voyage, il est difficile que nous entrions autant qu'il faudroit dans la desolation de ce bon pere; Mais en compatissant à sa douleur, voyons de quelle maniere Dieu se prépare d'y remedier.

Aussi-tost que les freres de Joseph furent arrivez en Egypte & que Joseph en eut avis, il donna ordre qu'on préparast un festin. Comme ils

ignoroient la cause de ce traittement, la peur les saisit d'abord, & cét argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs leur vint dans l'esprit. C'est pourquoi pour prévenir le mal qui leur en pourroit arriver, ils dirent à l'Intendant de Joseph qu'ils raportoient cét argent. L'Intendant leur osta tout sujet de crainte, & leur fit voir Simeon leur frere que l'on tira de la prison. JOSEPH.

L'heure du dîner estant venuë, Joseph entre & se met à table. Ses freres luy rendirent un profond hommage & luy offrirent leurs présens, qu'il reçût de tres-bon cœur. Il leur parla avec douceur, & il leur demanda des nouvelles de leur pere; & en regardant Benjamin son jeune frere, qui estoit comme luy fils de Rachel, il fut touché jusqu'au fond de l'ame, & aprés luy avoir souhaitté toutes les benedictions du Ciel, ses larmes qui malgré luy couloient de ses yeux, l'obligerent de sortir pour pleurer plus librement. Estant rentré un moment aprés avec un visage serain & tranquille il se mit à table, & il fit mettre aussi ses freres à une autre table séparée de la sienne, parce que les Egyptiens ne mangeoient point avec les Hébreux, & qu'ils les avoient même en aversion.

Lorsqu'ils estoient ainsi assis chacun selon le rang de sa naissance, Joseph leur envoya des viandes de sa table, mais de telle sorte que la part de Benjamin estoit cinq fois plus grande que celle des autres freres.

Ce festin s'estant passé dans la joie, le lendemain lorsque les freres de Joseph estoient prests de s'en retourner, Joseph donna ordre qu'on emplist leurs sacs de blé, que l'on y remist leur

argent comme on avoit fait la premiere fois; mais que de plus on mist sa coupe dans le sac de Benjamin.

Un moment aprés qu'ils furent partis, Joseph fit courir aprés eux, & se plaignit de leur ingratitude, leur reprochant qu'ils avoient volé sa coupe, & rendu ainsi le mal pour tout le bien qu'il leur avoit fait. Il n'y en eut pas un d'entre eux, qui ne s'excusast de ce crime. Ils consentirent que celuy qui se trouveroit coupable de ce vol fust puni de mort, & qu'ils fussent tous retenus prisonniers, & ils dirent mesme qu'il n'estoit pas vray semblable, que des gens qui avoient eu assez d'integrité pour rapporter l'argent, qu'ils avoient trouvé la premiere fois dans leurs sacs, eussent maintenant l'ame assez basse pour faire un tel vol. On visita donc leurs sacs, & on trouva enfin cette couppe dans celuy de Benjamin.

Ce jeune homme entra dans un étrange surprise, aussi-bien que tous ses autres freres. Il demeura muët en se voyant convaincu par là, d'un crime où il n'avoit aucune part. Tous les autres furent aussi dans une étrange consternation ; Ils déchirerent leurs vêtemens, & remettant leur blé sur leurs asnes ils retournerent dans la ville, & ils vinrent se prosterner devant Joseph, qui estoit encore au mesme lieu où ils avoient mangé ensemble. Pourquoy m'avez-vous ainsi rendu le mal pour le bien, leur dit-il ? Avez vous esperé me pouvoir tromper ? ignorez-vous qu'il n'y a perpersonne qui soit si habile que moy dans la science de deviner ?

Nous n'avons rien à repliquer, luy dirent-ils. Nous sommes manifestement coupables : nous

voilà tous vos esclaves aussi bien que celuy dans le sac du quel on a trouvé vostre couppe. Non, je ne suis point injuste, répondit Joseph. Dieu me garde de commettre une telle violence. Ce sera celuy qui m'a volé ma couppe qui sera mon esclave. Pour vous autres allez-vous-en retrouver vôtre pere. JOSEPH.

Ce fut alors que Judas se signala entre tous les autres, & qu'avec une force & une éloquence que rien ne peut égaler, il representa si vivement à Joseph, la douleur qu'auroit son pere s'il ne renvoyoit point Benjamin, & de quelle maniere il s'estoit engagé, sur peine de la vie de le luy ramener, que lorsqu'il conjuroit Joseph de le retenir en prison au lieu de Benjamin, afin qu'il ne fust pas témoin de la profonde douleur, ou plûtost de la mort de son pere, Joseph fut si touché, que ne pouvant plus estre maistre de luy ny retenir ses larmes, il fit sortir tout le monde, afin que personne ne sçust ce qu'il alloit faire. Alors jettant un grand cri, qui fut entendu de tout le Palais de Pharaon, il leur dit : Je suis Joseph vostre frere. Mon pere Jacob est-il encore en vie ? A cette parole l'étonnement & l'épouvante les saisit tous. Et comme leur crime passé leur causoit de vifs remorts, & qu'ils trembloient en voyant la puissance souveraine, de celuy qu'ils avoient si fort offensé, il fit tout ce qu'il put pour les rassurer.

Ne craignez point, leur dit-il. N'allez point vous remettre dans l'esprit ce que vous m'avez fait autrefois. C'est Dieu qui a permis cela, pour vostre propre avantage. Car la famine ne commence que depuis deux ans : & elle en doit en-

core durer cinq entiers. Ainſi c'eſt Dieu luy-même qui m'a envoyé icy avant vous, afin que vous puiſſiez ſubſiſter pendant ces mauvaiſes années. Ce n'eſt point voſtre conſeil qui a conduit toutes ces choſes; C'eſt uniquement la ſageſſe & la volonté de Dieu, qui m'a rendu ici comme le pere de Pharaon, comme le maiſtre de tout le païs, & comme le Roy de toute l'Egypte. Allez promptement trouver mon pere de ma part. Dites-luy ce que vous voyez, la gloire que je poſſede ici, & qu'il ſe haſte de venir, afin que je le ſoûtienne avec toute ſa famille. Car, comme je vous l'ay déja dit, il y a encore cinq années de mauvais temps à paſſer. Aprés cela il ſe jetta ſur le coû de Benjamin, qui l'embraſſa de ſon coſté tres-étroittement & il donna de meſme le baiſer de paix à tous ſes freres.

On vit alors quelle eſtoit la douceur de ce ſaint Patriarche, & combien ſon exemple doit nous apprendre à oublier les injures. Il eſt ingénieux lui-même, pour excuſer ceux qui l'avoient offenſé, & il eſt ſi éloigné de leur en faire des reproches, qu'il ne penſe au contraire qu'à diſſiper la frayeur dont ils eſtoient ſaiſis au ſouvenir de leur crime. Quoy-qu'il ait une plénitude de puiſſance pour ſe vanger d'eux, il n'uſe néanmoins de ſon pouvoir que pour leur faire du bien, & au lieu d'un viſage de colere, il ne leur témoigne que de la tendreſſe.

Pouvoit-il mieux figurer la bonté ineffable de JESUS-CHRIST, qui ayant eſté vendu par ſes propres freres, non ſeulement leur a pardonné une mort ſi cruelle, mais qui a encore rendu le ſang même qu'ils avoient verſé, le prix de leur redem-

ption, & la guérison de leurs playes?

Apprenons donc de ce saint Homme à aimer nos ennemis. Voyons de quelle maniere il le fait, avant même que Dieu en eust fait un commandement aux hommes, comme il nous l'a fait depuis. Faisons une résolution sincere d'aimer à l'avenir du fond du cœur, ceux qui ne nous veulent pas de bien.

N'imitons pas ceux dont un excellent Auteur dit admirablement, qu'ils se forcent en quelque sorte afin de prier Dieu pour leurs ennemis, & qu'ils ne le font que par réflexion, & non par une inclination véritable & par une plénitude de volonté. Ils aiment plus leurs ennemis de la langue que du cœur, comme dit cét Auteur : *Si quis se cogit ut faciat, faciat tamen ore non mente : præstat vocis officium sed animi non mutat affectum, ac per hoc etiamsi pro adversario suo orare se cogit, loquitur non precatur.* Salvian. lib. 3.

Ce n'est point cét amour des ennemis que l'exemple de Joseph nous inspire, & que le commandement du véritable Joseph nous a ordonné depuis. Il ne veut point que nous ne les aimions que par grimace, & que nous ajoûtions au péché de la haine la fausse gloire d'une charité imaginaire. Il penetre, il sonde le fond de nos cœurs, & comme il a dit par son Apostre, que celuy qui hait son son frere est un homicide, il voit dans le monde parmi les Chrestiens un grand nombre d'homicides, qui ont à la verité les mains innocentes, mais qui ont le cœur envenimé par la haine,

C'est une réfléxion qu'il est important de faire, en voyant ici l'exemple de la douceur de Joseph; parce que tres-certainement il y a peu de person-

nes qui soient exacts à rendre à leurs ennemis & à leurs faux freres, toute la charité dont ils leur sont redevables.

Mais pour revenir à la suite de nostre Histoire; il se répandit tout d'un coup un grand bruit dans la Cour de Pharaon, que les freres de Joseph estoient venus; & l'Ecriture marque, que non seulement Pharaon, mais encore que toute sa Cour en eut une incroyable joye. Il ne faudroit point de plus grande preuve de l'integrité de Joseph, & de l'amour que toute l'Egypte avoit pour luy, que cette seule circonstance. Elle nous fait assez voir qu'on ne le regardoit dans ce royaume, que comme un homme qui ne pensoit qu'au bien des autres, & non pas à ses interests particuliers; & les officiers de Pharaon n'eurent garde en connoissant sa conduite, de s'imaginer qu'il alloit donner à ses freres toutes les Charges, & toutes les richesses de l'Egypte. Ainsi on peut dire véritablement de luy, qu'il fut un Ministre sans envie, & qu'il estoit aimé de tous, parce qu'il sacrifioit ses soins & ses veilles, pour le bien de tout le monde.

Pharaon de son costé se réjoüit, d'avoir trouvé une occasion de témoigner à ce fidele Ministre, la reconnoissance qu'il avoit de ses services, & de l'étendre jusques sur toute sa famille. Il apprit aux Rois combien il est juste, que lorsque ceux qui ont l'honneur de les servir se prodigent entierement pour eux, ils ménagent de leur costé les occasions de leur témoigner, qu'ils ne sont pas aveugles pour ne pas voir le zele avec lequel ils les servent, ni ingrats pour ne les pas sentir, ni impuissans pour ne leur pas donner dans les occa-

ſions des marques de leur juſte reconnoiſſance.

Il ordonna donc auſſi-toſt à Joſeph d'envoyer un grand nombre de chariots à Jacob, pour le faire venir en Egypte avec tout ſon bien, & avec toute ſa famille, & il luy fit dire que toutes les richeſſes de ſon royaume eſtoient à luy. Joſeph qui n'avoit pas pris cette liberté de luy-meſme, executa ponctuellement les ordres de Pharaon, & il fit voir qu'un Miniſtre modeſte qui n'uſurpe rien de luy-meſme, trouve incomparablement plus par cette ſage retenuë; qu'il n'auroit pû faire par des entrepriſes un peu trop hardies, où il ſe ſeroit hazardé de luy-meſme.

Ainſi on n'aura jamais un plus admirable modéle que Joſeph, de la maniere dont il faut ſe conduire envers les Grands. Il montre avec quelle vigilance il faut conſerver leur bien, ſans toucher le moins du monde à leur gloire, en faiſant que les peuples ne reconnoiſſent qu'un Maiſtre, & qu'ils ne ſoient pas reduits, comme cela arrive ſi ſouvent, à eſtre ſujets de tout autre que de celuy dont ils devroient l'eſtre, & à avoir des Maîtres au deſſus de celuy, à qui ils doivent légitimement tous leurs hommages.

On ne redit point icy la joie de Jacob; lorſqu'il apprit cette nouvelle : Nous avons vû dans ſa vie, qu'il n'y a peut-eſtre jamais eu d'homme dans le monde, à qui on ait apporté une nouvelle ſi agréable. Nous avons vû auſſi toutes ſes penſées, dans le changement de païs qu'il ſe vit obligé de faire, & dans cette tranſmigration de ſon peuple dans l'Egypte.

Die luy fit connoiſtre que c'eſtoit luy qui le vouloit. Et s'il eſtoit permis de pénétrer les rai-

ſons pourquoy Dieu qui eſt tout-puiſſant, qui veilloit particulierement ſur ſes ſerviteurs & ſur ſon peuple, & qui pouvoit le ſecourir dans la terre de Chanaan même; ſans le faire paſſer en Egypte, voulut néanmoins qu'il allaſt chercher du ſecours dans un païs étranger; On diroit aprés S. Auguſtin, qu'outre pluſieurs autres raiſons, il y avoit encore celle-ci, que ce ſaint Docteur croit tres-conſidérable. Qu'il vouloit particulierement former ſon peuple dans l'amour, & dans la compaſſion pour les pauvres & les miſerables, & qu'afin de l'exciter plus puiſſamment à cette vertu, il vouloit le mettre dans la néceſſité d'avoir beſoin de la charité des autres en un païs éloigné, & parmi un peuple étranger, pour leur faire une loy de cela même, comme il le fit dans la ſuite: *Soyez compatiſſans*, leur dit-il, *pour les pauvres & les étrangers, car vous-meſmes autrefois avez eſté étrangers dans le païs des autres.*

Aug. de vita Chriſt. cap. 8.

Car, comme ajoûte fort bien ce ſaint Pere, perſonne n'eſt plus porté à la miſericorde, que ceux qui ont eu beſoin eux-meſmes de miſericorde: *Nemo ſic miſero & laboranti ſuccurrit quam qui miſeriarum caſus expertus eſt & laborum.* Et ce fut pour le meſme ſujet, comme dit enſuite le même Pere, que Dieu permit encore dans la ſuite que ce peuple, que l'on reçoit maintenant avec joie dans l'Egypte, y fut traitté avec tant de dureté, afin qu'il en fuſt plus porté par ſon expérience, à avoir pitié de ceux qui ſeroient dans un état ſemblable, & qu'ainſi il accompliſt mieux ſa loy.

Lors donc que Jacob fut enfin venu dans l'Egypte, & qu'il eut fait donner avis de ſon arrivée, Joſeph ne manqua pas d'aller au devant de luy,

& de luy témoigner par là, le profond respect qu'il avoit toûjours conservé pour un si bon pere. Ce qui apprend aux enfans qui se sont élevez dans le monde, à garder toûjours pour leurs peres qui sont moins qu'eux toutes les mesures qu'ils doivent, & à leur rendre tous les témoignages de déference, que cette seule qualité de pere leur donne droit d'attendre d'eux. JOSEPH.

On ne repete point icy la joie mutuelle que ces deux personnes eurent en se revoyant l'un l'autre. Nous considererons seulement la conduite que Joseph garda dans cette rencontre. Car il n'imita pas ceux qui se seroient mis en teste dans cette occasion d'élever leur famille, & de cacher au Roy tout ce qui auroit pû luy déplaire dans ceux qui leur appartiennent. Au contraire il instruisit son pere & ses freres à dire nettement à Pharaon, qu'ils estoient d'une profession qui estoit en horreur, & en exécration dans toute l'Egypte, c'est-à-dire, qu'ils estoient bergers & pasteurs: parce que ce peuple idolâtre adorant les bestes; détestoit ceux qui les tüoient.

Les freres de Joseph ne purent mieux de leur costé, témoigner le profond respect qu'ils luy portoient, qu'en gardant ponctuellement tous ses ordres, & lorsqu'il eut pris les moins bienfaits d'entre eux pour les présenter au Roy, de peur que Pharaon, ne fist des desseins sur eux, afin de les retenir auprés de sa personne, s'il les eut trouvez de bonne mine, ils luy declarerent sans rougir qu'ils s'occupoient depuis leur jeunesse, à paistre & à conduire les troupeaux.

Pharaon les reçût bien, & il leur permit d'aller dans les meilleurs pasturages de l'Egypte. Il

voulut voir aussi Jacob ; il luy demanda son âge ? & Jacob en deux mots luy dit qu'il avoit cent trente ans : & qu'il avoit bien eu du mal pendant sa vie. Ainsi on ne vit rien de grand, rien qui eust l'air de la Cour, rien qui pust plaire aux yeux des hommes.

Et Joseph ne faisoit pas cela par envie contre ses freres de peur que leur élevation ne devinst son abbaissement. Dieu & son culte estoient toûjours présens devant ses yeux. Il craignoit pour ses freres ce qu'il craignoit pour luy-mesme ; c'est-à-dire, que le mélange avec un peuple idolâtre ne leur fist tort, & qu'ils ne perdissent insensiblement de veuë, le Dieu qu'ils devoient uniquement adorer.

Il se mit peu en peine si la veuë de sa famille, qui n'avoit rien que de commun, pourroit diminuer dans l'esprit des peuples, quelque chose de cette grande estime qu'ils avoient de luy. Il ne désavoüa pas sa famille : Il voulut bien la faire voir dans sa médiocrité. Il ne se mit pas en peine de l'élever. Il laissa ses freres dans leur état naturel, & dans leur condition propre, & il se fit autant admirer par cette modestie & par cette humilité, que se font méprisser tant de personnes, qui s'estant avancez auprés des Grands, veulent ensuite, contre toute raison & contre le bon sens, produire à la Cour des gens qui n'y paroissent qu'à leur confusion propre, & à la honte de ceux s'estoient fait une vanité de les élever.

Les Interpretes mesme de l'Ecriture disent, en regardant ici Joseph comme l'image des Pasteurs de l'Eglise, que son exemple apprend à ceux qui sont dans les Charges & dans les dignitez, à ne point

point s'inquietter pour enrichir ses parens, & JOSEPH.
à ne point détourner un bien qui doit estre consacré à la subsistance de ceux qui souffrent la faim. Car Dieu leur demandera un compte exact, de ce bien dont il les avoit rendus les dispensateurs & les œconomes, plûtost que les Proprietaires & les maistres.

On sçait la suite de l'Histoire de Joseph. On sçait que l'Egypte vint mettre entre ses mains, tout ce qu'elle avoit d'argent pour avoir du blé, & que Joseph remit tres-fidelement cét argent dans les coffres de Pharaon. On sçait que les Egyptiens n'ayant plus ny argent ny blé; vinrent donner leurs troupeaux à Joseph, pour avoir dequoy vivre eux-mesmes; & que Joseph en rendit encore Pharaon le Maistre. On sçait enfin que les Egyptiens n'ayant plus que leurs corps & leurs terres, vinrent se rendrent comme des esclaves, & donner tous leurs heritages pour avoir du blé.

Ainsi jamais Roy ne devint si absolument Maistre, ny si légitime possesseur de ses sujets & de tous leurs biens que Pharaon, estant soûtenu des conseils & de la sagesse de Joseph; & on n'a pas manqué de remarquer que le bon traittement que ce Prince fit au saint Homme Jacob & à sa famille; qu'il reçût avec tant de bonté dans ses Estats, luy attira cette juste récompense.

Cependant il faut considerer icy deux choses dans la conduite de Joseph; La premiere, Qu'encore que les Prestres de l'Egypte fussent Prestres des idoles, il les exempta toûjours néanmoins de la loy commune, & qu'il leur fournit gratuite-

ment du blé, sans souffrir qu'ils vendissent rien de leurs troupeaux ny de leurs terres, ce qui a fait voir dans la suite des siecles, quelle réserve il falloit avoir envers les Prestres du vray Dieu, puisque toutes les injures qu'on leur fait; & que tous les honneurs qu'on leur rend retournent au mépris, ou à la gloire de celuy dont ils sont Ministres.

L'autre preuve de la sagesse & de la modération de Joseph, qu'il faut admirer dans une si grande puissance, est qu'estant Maistre de toutes les terres de l'Egypte, il se contenta néanmoins d'éxiger des Egyptiens, la cinquiéme partie du blé qui reviendroit de la semence qu'il leur avoit fournie. Il n'y en a que trop qui n'ont pas la mesme retenuë, & qui n'estant pas de si justes possesseurs, ne laissent pas de prendre la moitié des revenus.

Mais s'il estoit permis de faire icy en passant, une digression sur la rareté du vray blé de l'ame, & de la famine spirituelle, avec combien plus de joie devrions-nous donner tout ce que nous possédons sur la terre, & nous donner nous-mesmes comme des esclaves, pour obtenir du vray Joseph, c'est-à-dire de JESUS-CHRIST, quelque soulagement dans nostre faim?

Nostre malheur est que ce peuple d'Egypte sentoit ses besoins, & que nous ne sentons pas les nostres. Il donnoit de bon cœur tout ce qu'il avoit, pour achepter du blé de Joseph, & il croyoit qu'on luy faisoit grace de recevoir ce qu'il offroit, pour avoir de quoy vivre. Si nous avions assez de foy, pour comprendre dans quelle indigence nostre ame est réduite, nous ne croirions pas faire beau-

coup en renonçant à tout ce que nous possédons JOSEPH.
sur la terre, pour engager en quelque sorte JESUS-CHRIST à se charger du soin de nous, & à nous vendre à un si vil prix, si on l'ose dire, le précieux froment qui nous conserve la vraye vie.

Les Chrestiens devroient aujourd'huy regarder tous les Egyptiens d'alors comme leur image. Ils devroient mettre toute leur espérance en JESUS-CHRIST, comme ils mettoient la leur en Joseph; & comme ils trouvoient leur bonheur & leur joie à dépendre, non pas d'eux, mais de la sagesse & de la prévoyance de ce sauveur de l'Egypte : nous devrions aussi trouver la nostre à dépendre entierement, non de nos soins propres, qui sont toûjours inutiles; mais de la Providence & de la bonté du Sauveur du monde.

Aprés que le temps de cette famine se fut ainsi heureusement passé pour l'Egypte, par la sagesse de Joseph, l'Ecriture rapporte la mort de Jacob son pere, qui arriva seize ans aprés qu'il se fut rejoint à son fils. Joseph rendit à ce pere, & mourant & mort, tout ce que les devoirs de la pieté l'obligerent de luy rendre; & il n'y a personne qui en voyant dans l'Ecriture, les honneurs & les assiduitez qu'il luy rendit alors, le soin qu'il eut de recevoir ses benedictions pour ses enfans, la promesse qu'il luy fit de garder religieusement ses dernieres volontez; la douleur qu'il ressentit à sa mort; le deüil extraordinaire que luy, que toute sa Maison, & toute l'Egypte avec luy, en témoigna, & enfin la magnificence des funérailles qu'il luy fit, ne regarde cét admirable homme comme un excellent modele, aussi-bien en ce point qu'en tout le reste, & qui ne soit excité par

ſon exemple à rendre à ceux dont il a reçû la vie, un reſpect ſincere qui vienne du fond du cœur & qui ſe diverſifie enſuite, & ſe produiſe au dehors par toutes les marques qui luy ſont poſſibles.

Comme le ſaint Homme Jacob n'avoit rien tant demandé à ſon fils en mourant, que la grace de ne le point enſevelir dans l'Egypte, parce qu'il avoit toujours regardé cette terre, comme une terre qui luy eſtoit étrangere, & que la douceur des ſecours & des honneurs qu'il y avoit reçûs, ne lui avoient point fait perdre de vûë la terre promiſe à ſes peres & à ſa race; auſſi-toſt que Joſeph eut gardé ſon corps embaumé pendant les quarante jours, qui eſtoient célebres alors, & qu'on l'eut pleuré enſuite dans le lieu où il eſtoit mort, il fit prier Pharaon par les premiers de ſa Cour, d'agréer qu'il fiſt un voyage en la terre de Chanaam, pour s'acquitter de la promeſſe que ſon pere avoit exigée de luy avec ſerment, de l'enterrer dans le ſepulcre de ſes ayeux.

Pharaon trouva tres-juſte que Joſeph fiſt, ce qu'il s'eſtoit engagé ſi ſolemnellement de faire; & aprés cét agréement du Roy, tout ce qu'il y avoit de grand & de conſiderable dans l'Egypte, voulut ſuivre Joſeph dans ce voyage, & l'accompagner dans les funérailles de ſon pere. On ne vit peut-eſtre jamais plus de chariots à la ſuite d'un corps mort; & on eſt ſurpris de voir comment Dieu, aprés avoir tenu les ſiens pendant leur vie dans l'humilité, dans la pauvreté & dans les ſouffrances, juſques à leur faire chercher bien loin & avec beaucoup de perils, ce qu'il y a de plus néceſſaire à la vie, leur fait enfin rendre à leur

mort des honneurs, dont les plus grands Princes pourroient souvent estre jaloux. JOSEPH.

Quoy-que ce fust la consideration de Joseph, qui attirast la plus grande partie de cette foule de personnes à ce convoy : c'estoit néanmoins Jacob qui en avoit l'honneur ; mais un honneur que l'on pouvoit dire être encore infiniment au dessous de ce que meritoit un homme, qui avoit servi Dieu avec tant de foy, & qui avoit mené une vie si sainte.

Lorsque Joseph fut de retour dans l'Egypte, l'Ecriture nous remarque la crainte que ses freres conceurent de nouveau, qui donna lieu de faire encore voir avec plus d'éclat la vertu de cét homme si admirable. Ils se mirent dans la teste que toute la douceur que Joseph leur avoit témoignée jusques alors, n'estoit peut-estre qu'à cause de la présence de Jacob leur pere, & que la peur de le fâcher l'ayant retenu, il avoit apparemment attendu le moment de sa mort pour tirer vengeance du traittement, qu'ils luy avoient fait dans sa jeunesse.

Ils le vinrent donc trouver, & par une fiction qui n'estoit apparemment qu'un mensonge, ils luy dirent que leur pere en mourant, leur avoit ordonné de luy venir demander pardon de leur crime d'autrefois, & de le prier de ne s'en plus souvenir. Mais Jacob connoissant trop son fils, pour avoir rien à apprehender de semblable. Ce fut la conscience criminelle de ces freres, qui leur fit naistre cette crainte, que Joseph par sa douceur ordinaire guerit de telle maniere, qu'il fit bien voir en leur parlant, qu'il n'avoit pas le moindre ressentiment dans le cœur. Il pleura mesme lorsque

ſes freres vinrent luy faire ce compliment. Ne craignez point, leur dit-il; Perſonne ne peut réſiſter à la volonté de Dieu.

Vous avez eu des deſſeins de me faire du mal; mais Dieu a changé tout ce mal en bien, pour m'élever dans l'état où vous me voyez, & pour ſauver par moy beaucoup de peuples. N'apprehendez donc rien. Je me charge du ſoin de vous nourrir, & de vous donner tout ce qu'il faut pour vous & pour vos enfans. Il leur dit beaucoup d'autres choſes avec un eſprit de douceur & de bonté, dans lequel il demeura toûjours juſques à la fin de ſa vie, qui fut la cent dixiéme année de ſon âge. Il les appella meſme en mourant, & prévoyant par un eſprit prophetique, que ſon peuple retourneroit un jour dans la terre de Chanaam, il leur fit promettre avec ſerment, qu'ils prendroient alors ſes os, pour les tranſporter avec eux dans l'Egypte.

Ce ne fut point par un deſir humain ny par une tendreſſe naturelle, que ce ſaint Homme deſira que ſes os fuſſent un jour portez dans la terre de Chanaam, pour y eſtre mis avec ceux de ſes peres, comme cela ſe fait ſi ſouvent par tant de perſonnes. Ce fut par un ſentiment, & par un eſprit de foy qu'il l'ordonna, comme ſaint Paul nous en aſſure luy-meſme, en écrivant aux Hebreux : *Ce fut par la foy*, dit-il, *que Joſeph en mourant parla à ſes freres de leur retour dans la terre de Chanaam, & qu'il leur donna ordre d'y faire tranſporter ſes os.*

Il n'ordonna point qu'on l'enterraſt dans cette terre auſſi-toſt aprés ſa mort, comme Jacob avoit fait. Peut-eſtre que ſes freres n'euſſent pas trouvé pour cela la meſme facilité, qu'il avoit trouvée

luy-mesme auprés de Pharaon. La mémoire des graces que l'Egypte venoit de recevoir de sa sagesse estant encore toute récente, ils eussent eu peine à obtenir qu'on emportast son corps hors de ce païs. JOSEPH.

Et quoy-que saint Augustin rapporte une autre raison pourquoy Joseph n'ordonna pas qu'on portast son corps en Chanaam aussi-tost aprés sa mort, comme avoit fait Jacob son pere, qui est que Jacob n'avoit point épousé de femme étrangere, au lieu que Joseph en avoit épousé une en prenant la femme de Putiphar, qui estoit Prestre des idoles; il est visible néanmoins que ce saint Patriarche ne fit point ce commandement, parce qu'il voyoit de grandes difficultez, & il aima mieux commander que lorsque la mémoire de ses actions ne seroit plus si fraische, & qu'il se seroit passé quelques siecles, on ne le laissast point dans une terre, qu'il avoit euë en execration autant que Jacob son pere, à cause de l'idolâtrie qui y régnoit.

L'un & l'autre, comme remarquent les Auteurs Ecclesiastiques, nous apprennent à regarder ce monde comme un lieu de passage, & comme un païs qui nous est étranger, pour lequel nous ne devons avoir que du mépris, lorsque nous pensons à la véritable terre promise, où reposent ceux qui sont nos peres selon la foy.

Joseph eut mesme une raison plus particuliere que Jacob, d'ordonner que l'on transférat ses os hors de l'Egypte. Comme il sçavoit la pente que ce peuple avoit à l'idolâtrie, il prévit qu'aprés avoir reçû de si grands secours de luy, ils ne manqueroient pas de devenir les idolâtres de leur

bienfaiсteur, ce qu'ils firent en effet, en érigeant auprés de ſon ſepulcre une ſtatuë qui marquoit avec quelle ſageſſe, il avoit pourvû au plus grand fléau de la famine, qui fuſt jamais arrivée dans ce païs

Un ſi ſaint Homme ne put ſouffrir que ſon corps fuſt l'occaſion d'une impieté ſi déteſtable : & ce fut une des raiſons qu'il eut d'ordonner qu'on transféraſt ſes os, lorſque Dieu viſiteroit ſon peuple, pour le faire retourner dans la terre de Chanaam, montrant en meſme temps la foy ferme & ſeure, qu'il avoit de ce futur retour des Hebreux en la terre de leur pere; & voulant en même temps que cét ordre qu'il donnoit aux ſiens en mourant, fuſt comme un gage indubitable de ce retour, & qui les empeſchaſt d'en douter.

Ainſi, ſelon ſaint Chryſoſtome, ce Patriarche admirable, qui avoit nourri tout Iſraël dans l'Ehypte, fuſt en quelque ſorte celuy qui les en tira, & lorſque Moïſe eſtoit leur conducteur viſible, il eſtoit leur conducteur inviſible, & il marchoit à leur teſte pour les ramener avec luy, dans le Royaume de leurs peres.

Telle fut la vie & la mort de ce ſaint Patriarche, qui depuis le commencement de ſa vie juſqu'à la fin, fut une figure continuelle du véritable Sauveur du monde. Il le fut meſme encore aprés ſa mort, puiſque, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, n'eſtant point marqué pendant ſa vie, que le peuple d'Iſraël ſe multiplia dans l'Egypte, on commence de le dire auſſi-toſt aprés ſa mort, pour figurer ainſi que le peuple Chreſtien ne ſe multiplieroit pas beaucoup, pendant que le véritable Joſeph eſtoit encore en vie : Mais qu'auſſi-

tost qu'il feroit mort, alors ce grain de blé fructifieroit & porteroit beaucoup de fruit.

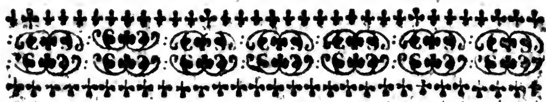
Il n'y a personne, qui sans mesme considerer les rapports que la vie de ce Saint a eus avec JESUS-CHRIST, qui l'a suivi tant de siecles aprés, ne soit épouvanté de la profonde sagesse de Dieu, qui reluit avec éclat dans la conduite seule qu'il tient sur Joseph, & on ne peut que l'on n'avouë que c'est sa Providence, & sa main invisible qui régle, qui dispose & qui gouverne souverainement tout ce qui se fait sur la terre, sans dépendre de la volonté des hommes, qui souvent servent, mesme par leur résistance à l'accomplissement de ses desseins.

On adorera sans doute cette profondeur incompréhensible de connoissance, & cét abyme impénétrable de lumiere qui pénétre tout l'avenir, & qui d'un seul regard voit le passé, & le futur, ou plûtost en qui il n'y a ny passé ny futur; mais qui envisage d'une seule veuë, tout ce qui s'est fait dés le commencement du monde, & tout ce qui se fera jusques à la consommation des siecles. Et cette veuë fera sans doute qu'encore que chacun de nous, ne soit qu'une tres-foible portion de ce grand Tout que Dieu gouverne, il aura néanmoins de la joie en voyant que cette mesme Providence, qui dispose si divinement toutes choses, veille aussi pour le conduire en particulier, & il s'abandonnera absolument à cét œil qui ne dort jamais, & à ce bras tout-puissant qui execute toûjours si bien ce qu'il a résolu de faire.

C'est là sans doute un des effets que ces grands évenemens, & ces grands coups de la conduite de Dieu, qui reluisent dans la vie de ce grand Saint

doivent produire dans chacun de nous. Dieu nous a bien voulu faire écrire ces merveilles ineffables, afin que nous jugions par ce qu'il nous fait sçavoir de sa Providence dans son Ecriture, de ce qu'il continuëra de faire toûjours invisiblement dans le monde, & que nous considerions aussi nous-mêmes dans nostre particulier, les traces de sa Providence sur nous, & les miracles secrets qu'il a operez en nostre faveur. Personne alors ne sera tenté de se vouloir conduire luy-mesme, ni de se reposer sur sa propre sagesse, lorsqu'il en connoistra le néant, en se comparant avec cette sagesse infinie; & on s'abandonnera de bon cœur à ce véritable Joseph, qui veille du haut du Ciel sur son Eglise Sainte, & qui prend un plaisir particulier à répandre ses trésors sur ceux qui reconnoissent leur indigence, & qui s'addressent à luy pour en trouver le remede.

Reconnoissons tous que ce sont les humbles & les pauvres d'esprit, que ce Sauveur de tout le monde soûtient pendant la famine. Ne croyons point faussement estre dans l'abondance lorsqu'en effet nous mourons de faim. Ceux qui venoient implorer autrefois le secours de Joseph dans l'Egypte voyoient leurs besoins; ils sentoient la faim qui les pressoit: mais nous ne voyons pas la nôtre, & c'est cette insensibilité & cette stupidité qui nous rend lâches & négligens dans nos demandes. Prions Dieu donc d'avoir pitié de nostre misere, & de commencer par nous la faire sentir, afin qu'en la comprenant nous en gémissions ensuite, & que nos gémissemens arrachent la compassion & la misericorde de Dieu, qui nous est nécessaire pour y apporter le remede.



JOB.

L'Ordre des temps semble nous devoir maintenant conduire à écrire la Vie du Bien-heureux Job, cét homme incomparable, qui a esté une des plus grandes figures de JESUS-CHRIST avant son avenement, par l'alliance qu'il fit des souffrances avec l'innocence, & par l'exemple qu'il donna de patience avant la loy de grace, comme JESUS-CHRIST nous l'a donné depuis en établissant l'Evangile.

Ce Saint fut choisi d'abord entre des nations idolâtres, pour conserver le culte du vray Dieu, & il fut une des premieres marques que la grace de Dieu se répandroit un jour sur tous les Gentils.

Il eut le bonheur d'estre Saint en toutes sortes d'estats. Il le fut dans la plus grande abondance; il le fut dans la plus extrême pauvreté. Il le fut dans le cours d'une vie paisible; il le fut dans le cours des plus affreuses douleurs. Il le fut enfin sur le trône, & il le fut encore plus glorieusement sur le fumier. On y verra cét homme si Saint benir Dieu, si néanmoins on peut appeller homme celuy qui à l'exterieur en avoit à peine la figure; & qui avoit au dedans une force qui passoit l'homme, & qui n'avoit rien de sa foiblesse.

Il voyoit ses maux comme si un autre que luy les eut endurez, excepté qu'il y auroit esté plus sensi-

ble s'il les eut vû souffrir à quelque autre : Et il démentit en quelque sorte, si on l'ose dire, ses paroles par ses actions, puisqu'il semble contre ce qu'il dit luy-mesme, que son corps fut de bronze & que sa chair fust d'airain. Son cœur fut toûjours plus grand que ses maux ; & quoy qu'ils fussent presque infinis, ils céderent néanmoins à sa fermeté.

Ainsi comme la gloire d'Abram fut d'avoir esté choisi pour estre un exemple de foy : la gloire particuliere de Job à esté de mesme d'avoir esté choisi, pour estre à tous les siecles un modele de patience, mais d'une patience qui luy est toute propre, & que l'on ne peut loüer dans aucun des autres hommes autant qu'en luy, puisqu'elle n'a esté vaincuë que par la patience de celuy dont il estoit la figure.

On trembleroit dans l'entreprise de cette Histoire, si on n'avoit Job luy mesme pour l'Ecrivain de sa Vie. Son humilité dans ses hautes vertus a esté telle, qu'il a pû sans la blesser nous peindre le tableau de sa conduite toute sainte. Dieu mesme a rendu témoignage à son innocence, & à voir de quelle maniere il en parle, il semble qu'il tinst à gloire d'avoir un telle serviteur, & que ses yeux n'étoient attentifs sur la terre que pour le considérer. Il fait son éloge luy-mesme, & il le fait devant le demon qui n'épargne rien, & qui malgré son opiniastreté empoisonnée à flétrir les plus excellentes vertus, fut obligé d'avoüer qu'il n'avoit rien à reprendre, dans tout ce qui paroissoit de ce saint Homme.

Le Bien-heureux Job, selon le sentiment de tous les Saints Peres, descendoit de la race d'Esaü, &

est celuy que l'Ecriture Sainte dans la Genese, Joseph.
marque par le nom de *Johab*, lorqu'elle dit qu'Esaü eut pour fils Rahuel, que Rahuel engendra Zara, & que Zara fut le pere de Jacob, qui est le Prince fameux dont nous écrivons la vie. Il fut donc le petit fils d'Esaü, & cét homme réprouvé de Dieu compta bien-tost entre ses enfans, un des des plus grand serviteurs de celuy qui avoit rejetté son ayeul par un jugement si terrible. Aussi pour confirmer cette vérité nous verrons dans la suite que ce Roy affligé eut pour consolateur dans ses maux, Eliphas de Theman, qui estoit le premier né d'Esaü.

La naissance de ce Saint arriva vers le temps que Jacob avec toute sa famille, alla en Egypte auprés de Joseph, pour y subsister pendant la famine. Il vint au monde plus de cent ans avant Moïse, que l'on croit avoir écrit sa vie; & ils vécurent contemporains plus de soixante & dix ans: ce qui fait voir que nous avons raison de le placer aprés la Vie du Bien-heureux Patriarche Joseph, & de rompre un peu l'ordre de la Bible pour suivre celuy des temps.

Ce Saint vivoit dans la terre d'Hus dont il estoit Roy. Cette terre qui est devenuë plus fameuse par le seul nom de Job, que les Villes les plus celebres ne le sont devenuës, par les grands Conquerans qui y ont établi leur empire, estoit dans les confins de l'Arabie & de l'Idumée, qui appartenoit à Esaü, & dans l'endroit qui depuis devint le partage de la Tribu de Manassé, où l'on dit que l'on montre encore aujourd'huy une Pyramide érigée auprés de son tombeau, selon la coûtume de ces temps-là, lorsque l'on vouloit faire passer la memoire des grands hommes dant tous les siecles suivans,

Ce fut donc sur ce saint Homme, qui sembloit ne devoir avoir aucune part aux graces de Dieu ; puisqu'il venoit d'Esaü, & qu'il vivoit avec des peuples que Dieu devoit faire exterminer par son peuple ; Ce fut, dis-je, sur ce saint Homme que Dieu jetta ses regards, & qu'il le prévint de toutes ses bénedictions, pour figurer qu'un jour ses graces ne se tiendroient pas renfermées dans le peuple Juifs ; mais qu'elles se répendroient sur les Gentils.

Ce regard de Dieu fit allier à ce jeune Prince deux choses bien difficiles à accorder, qui sont une grande vertu avec de grandes richesses. Il ne se laissa point non plus éblouïr par l'éclat, que jettent encore plus les grandes vertus que les grands biens. Ainsi l'Ecriture luy rend encore ce témoignage, qu'il estoit *simple* dans sa profonde sagesse ; qu'il estoit *droit* dans sa puissance absoluë : qu'il estoit *craignant Dieu*, lorsqu'il s'attiroit une crainte respectueuse de tous les hommes ; & que non seulement il *s'éloignoit du mal* ; mais qu'il vouloit aussi le bannir de tout son Royaume. Ce qui fit que le brillant de sa vertu, pour lequel il avoit luy seul les yeux fermez, frappa au contraire les yeux de tous les Princes d'Orient ses voisins, dont il s'attira l'admiration & les loüanges.

Il eut sept fils & trois filles, & c'est par là que l'Ecriture commence à nous faire connoistre quelle estoit la vertu de ce Saint, qui sçavoit qu'en rendant son culte à Dieu dans sa personne particulier, il ne faisoit rien que d'imparfait ; s'il n'accomplissoit aussi les devoirs d'un pere. Outre le soin donc qu'il avoit de les instruire dans la crainte de Dieu, afin qu'ils luy ressemblassent, il est marqué qu'il offroit souvent à Dieu des sacrifices,

pour les fautes secrettes qu'ils auroient pû commettre contre luy, dans les divertissemens innocens qu'ils prenoient ensemble. Job.

Car l'Histoire Sainte nous dit qu'ils faisoient des festins les uns chez les autres, & qu'ils s'assembloient tour à tour dans leurs maisons pour y manger, ne sçachant pas qu'un jour ce seroit l'occasion d'un de ces festins, qui les uniroit tous dans la même ruïne, comme ils les avoient si souvent réünis dans la mesme joie, & que l'une de ces maisons, qui alternativement servoient à leurs divertissemens, deviendroit enfin pour eux une maison de deüil, ou plûtost qu'elle seroit leur tombeau, où ils seroient ensevelis presque tous vivans, passant en un moment de la vie la plus gaye dans la plus funeste mort.

Ce pere qui voyoit tout, & qui sçavoit que l'on peut accorder à la jeunesse des choses innocentes, leur permettoit ces festins, mais il ne s'y trouvoit pas. Sa gravité & son application à ses devoirs, luy donnoient de l'éloignement pour sa personne de ce qu'il toleroit dans ses enfans; & il les purifioit, comme nous avons dit, par ses sacrifices, comme pour se haster de rendre agreables à Dieu, ceux qui devoient bien-tost estre les victimes de la malignité du demon, & une des plus terribles épreuves de la vertu, & de la constance de leur pere.

Il ne travailloit pas ainsi à leur sanctification par saillies & par caprices, comme font tant de personnes, qui se souviennent par intervalles qu'ils sont peres; & qui font agir leur pieté comme par ressorts. L'Ecriture assure qu'il ne se passoit point de jour, que ce saint Homme ne travaillast ainsi à la purification, & à la sanctification de ses enfans;

qui comprirent peut-estre aprés leur malheur, que le salut des enfans est un bon pere, & qu'ils sont à plaindre lorsqu'ils n'ont personnes qui les soûtienne par ses prieres, qui les excite par ses exemples ; & qui sanctifie en quelque sorte par sa sainteté ; ceux qui estoient sortis de luy.

Mais comme ce Saint sçavoit, que rien n'attire tant la benediction sur les enfans, que la tendresse que l'on a pour les pauvres, & il n'est pas croyable jusques où il a poussé cette vertu. Il avouë que c'est la premiere de toutes qu'il a le plus cultivées ; & il dit qu'elle semble estre sortie en mesme-temps que luy du sein de sa mere ; & qu'à mesure qu'il avançoit en âge, elle sembloit aussi prendre en luy de nouvelles forces. Il y a des personnes qui ont de la compassion pour les pauvres, sans les assister ; & il y en a qui les assistent sans témoigner de compassion.

Ce Saint allioit ces deux choses ensemble. Il mesloit ses larmes royales avec les larmes des plus pauvres de ses Estats. Il n'avoit points ces dégoûts des hommes communs & des malheureux, que l'on voit si souvent dans les riches : *Je pleurois*, dit-il, *avec celuy qui estoit affligé, & mon ame estoit penetrée de compassion pour le pauvre.* Il ne leur refusoit rien de ce qu'ils luy demandoient, & il n'avoit point pour eux ces manieres de donner, si languissantes & si lassantes, qui font quelquefois plus gémir qu'elles ne consolent : *Je n'ay point refusé aux pauvres*, dit il, *ce qu'ils vouloient de moy, aussi-tost qu'ils me le demandoient, & je n'ay point lassé les yeux de la veuve, à force de les faires attendre.*

Et ce qui est remarquable, est qu'en leur don-

nant

nant, il leur donnoit son propre bien. C'estoit de ses justes revenus qu'il les nourrissoit : C'estoit de la laine de ses troupeaux qu'il les revestoit. Il n'enlevoit rien aux autres par violence, pour le donner ensuite aux pauvres par une cruelle charité. Il n'y avoit que luy qui s'appauvrissoit en enrichissant les pauvres : qui n'avoient point la douleur de craindre que l'on n'arrachast peut-estre, à d'aussi pauvres qu'eux ce qu'on leur en donnoit. JOB. 31.

Il semble qu'il repossedoit ensuite en leurs personnes avec plus de joie ce qu'ils leur avoit donné & en témoignant d'un costé cette tendresse pour les pauvres ; il faisoit voir de l'autre un si grand détachement de ses biens ; qu'il semble qu'il n'eut rien à regretter ensuite ; lorsqu'il se les vit tous enlevez par une si grande surprise.

Il joignoit mesme à cette tendresse des témoignages d'honneur. Il ne dédaignoit pas de les faire manger à sa table, & il ne croyoit pas y pouvoir avoir de plus honnorable compagnie : *Je n'ay point mangé seul*, dit-il, *le peu que j'ay eu ; & j'ay partagé mon pain avec le pauvre.*

C'est donc ainsi qu'il tâchoit d'attirer la bénediction de Dieu sur luy & sur ses enfans. Il souhaittoit que les bénedictions que les pauvres luy donnoient de toutes parts, fussent écoutées de Dieu ; & qu'elles fissent descendre du Ciel, celles dont il reconnoissoit toûjours avoir un si grand besoin. C'est dans cette veuë que bien loin de se lasser & de s'affoiblir dans cette vertu, il s'y fortifioit toûjours davantage ; ensorte que luy-mesme ne craignoit pas de dire, qu'il estoit *le pere des pauvres* ; & qu'il ne le disoit que parce qu'il sçavoit qu'il l'estoit.

Il semble que cét homme tout prophetique s'accoûtumoit de loin à sentir les douleurs des autres, avant que de sentir les siennes propres. Qu'il se préparoit aux souffrances par la compassion qu'il avoit des souffrances des miserables. Il leur donnoit des consolations qu'il n'eut pas le bonheur de trouver dans ses maux; puisque l'on peut dire, que rien n'eut esté si puissant pour consoler Job dans ses douleurs, que de trouver un autre homme semblable à luy qui y prit part.

C'est donc ainsi que se conduisoit ce Saint à l'égard des miserables. Comme il sçavoit qu'il d'evoit estre le pere commun de tous, il craignoit qu'il ne s'en trouvast quelqu'un d'entre ses Sujets qui n'eut point part à sa bonté, & si ces personnes affligées qui s'adressoient à luy s'estimoient malheureuses, parce qu'elles estoient pauvres, elles ne pouvoient en mesme-temps s'empescher de s'estimer heureuses, de ce quelles estoient les Sujets d'un si bon Prince, qui descendoit dans le particulier de leurs peines, qui estoit comme le *baston & le soûtien du boiteux; l'œil & le guide de l'aveugle*, pour montrer encore ainsi combien il estoit la figure de JESUS-CHRIST, le plus doux de tous les hommes, qui a tant aimé les pauvres, & que l'on a vû conduire les aveugles luy-mesme, & les mener de sa main divine le long d'un Bourg avant que de les guerir.

Ce Saint joignit encore à ce grand amour des pauvres, l'amour de l'hospitalité qu'Abraham & Loth, Isaac & Jacob avoient cultivée avec tant de soin, dans les siecles qui venoient de préceder. Il semble qu'il n'entroit dans son Palais pour s'y reposer, qu'aprés avoir cherché auparavant de toutes

parts s'il n'y avoit point d'étranger qui manquast JOB.
de logement ; & il ne pouvoit se donner de repos, qu'apres en avoir procuré à tous ceux qui en avoient besoin.

Sa porte, comme il dit, *estoit toûjours ouverte au voyageur ; & on ne voyoit point de passant qui fut réduit à n'avoir point de retraitte.* Ainsi il ne faisoit voir qu'il n'estoit plus grand que le reste de ses Sujets, que par la grandeur de ses aumônes, & de ses liberalitez toutes saintes. Comme le Soleil ne se partage point, mais se preste à tous ; sans laisser aucun lieu qu'il n'éclaire de sa lumiere ; sa charité aussi embrassoit tout le monde ; & se répandoit sur tous ceux qui souffroient la nécessité.

Mais avant que de regarder cét homme admirable comme Roy ; & pour le considerer encore dans ses vertus particulieres, nous ne pouvons omettre en le voyant dans son domestique, ce qu'il dit de sa conduite avec ses gens, où il estoit si éloigné de rien faire avec hauteur, & par une autorité absoluë, qu'il dit luy-mesme qu'il ne refusoit pas d'entrer en jugement avec les moindres de ses Officiers : *Si comtempsi subire judicium cum servo meo & ancilla mea cum disceptarent mecum.* Ce Prince admirable qui, comme nous le verrons bien-tost, rendoit si équitablement la justice à tout un peuple, ne refusoit pas néanmoins de se soûmettre à la décision des Juges, pour faire justice à ses domestiques ; & on voyoit un Roy descendre en quelque sorte du Tribunal, pour écouter le jugement par lequel on terminoit les differends, qu'il avoit avec les moindres de ses serviteurs. Quand voit-on cela, sinon sous les meilleurs Princes, &

lorsqu'ils sont tels, que lon ne croit pas qu'il puisse se trouver personne qui se plaigne de leur conduite.

C'est donc en cette moderation qu'il apprit que consistoit la véritable grandeur d'ame. Il nous fit voir qu'il n'y avoit rien de plus glorieux aux Grands, qui peuvent tout par une autorité souveraine, que de s'accoûtumer ainsi à entrer en compte avec leurs domestiques, à prendre avec eux les jettons en main pour calculer, & pour supputer toutes choses; à ne leur retrancher rien de ce qui est dû à leurs justes travaux; & à témoigner ainsi, qu'ils sont persuadez que parmy les hommes, ce n'est point la force qui doit tout regler, comme elle le fait parmy les bestes.

Ils seroient heureux s'ils avoient en ce point, les mesmes yeux que ce saint Homme, & s'ils rentroient comme luy dans leur premier néant, afin de reconnoistre ensuite que la mesme main, qui les a formez dans le sein de leurs meres, & qui les en a tirez, est celle qui a aussi formé les moindres de ceux qui les servent, & que s'ils les blessoient en la moindre chose, Dieu ne manqueroit pas de s'élever contre eux, pour leur faire rendre compte de leurs injustices: *Num quid & in utero fecit me, qui & illum operatus est, & formavit me in vulva unus? Quid enim faciam cum surrexerit ad judicandum Dominus?*

C'estoit aussi par une suite de cette mesme modération, à l'égard de ses domestiques, qu'il estoit si retenu à l'égard de ses Fermiers, & de ceux qui recevoient ses revenus. Il n'exigeoit point d'eux ce qu'ils ne pouvoient luy donner, & il écoutoit favorablement tout ce qu'ils luy representoient

de leurs pertes, ou de la nonvaleur des terres qu'ils cultivoient. Et ceci est d'autant plus à considerer, qu'il se trouve un tres-grand nombre de personnes, & mesme de pieté, qui ont de grandes duretez en ce point. Job.

On n'oseroit dire mesme que c'est leur pretenduë pieté, qui contribuë à cette rigueur impitoyable; & que le malheureux prétexte de faire plus d'aumônes aux pauvres, les porte à réduire à la derniere pauvreté, ceux qui devroient ressentir les premiers effets de leur tendresse. Ils veulent estre charitables, & pour cela ils sont injustes & violens; & ils font gémir des familes entieres, pour tirer de leur misere dequoy soulager d'autres personnes, qui sont peut-estre moins à plaindre.

La pieté du saint Homme Job ne fut point capable de cette horrible illusion. Il dit luy mesme *qu'il n'avoit point affligé l'ame de ses Laboureurs & de ses Fermiers, & qu'il n'a point couvert de deüil, toute la face des campagnes qu'ils cultivoient. Qu'il n'a point forcé leurs terres crier vengeance contre sa duretè, & que leurs sillons n'ont point versé de larmes*, en gémissant de sa tyrannie.

Et ce saint Homme avoit encore une autre veuë dans cette conduite. Car comme il sçavoit que ceux par les mains de qui passent les deniers des Princes, font d'ordinaire de grandes cruautez, & qu'abusant du nom & de la modération de ceux qu'ils servent, ils mettent à la gesne ceux qui sont au dessous d'eux, & sur qui ils ont quelque autorité il vouloit que son exemple leur servist de modéle, & que la modération dont il usoit envers eux, fust la régle de la retenuë qu'il vouloit qu'ils

gardassent envers ceux qui leur estoient subordonnez.

Rare exemple pour les Grands, qui pechent en une infinité de manieres en ce point, sans souvent qu'ils s'en apperçoivent, & qui seront un jour jugez par ce saint Homme, de n'avoir pas fait aprés son exemple, & aprés toutes les instructions de l'un & de l'autre Testament ; ce qu'il faisoit luy seul sans exemple, & sans autre instruction que celle que sa pieté luy donnoit.

On peut encore ajoûter à ceci son amour pour ses ennemis, quoy que l'on ne puisse pas comprendre, comment un Prince si équitable en pouvoit avoir. Mais puisque c'est quelquefois la pieté mesme qui nous en suscite, & que ce Saint assure qu'il en avoit, qu'il nous dise luy-mesme de quel œil il les regardoit, avant qu'un Dieu fust venu établir dans le monde par ses paroles & par ses exemples, le commandement de les aimer : *Je ne me suis point réjoüi*, dit-il, *de la ruïne de celuy qui me haïssoit, & je n'ay point senti des mouvemens de joie de ce qu'il estoit tombé dans les maux. Je n'ay point ouvert ma bouche, pour faire des imprécations contre luy, & je n'ay point souhaitté sa mort.*

Il gardoit toûjours son ame paisible, avec ceux qui n'aimoient pas la paix. Il retenoit tous les mouvemens de vengeance, dans cette grande facilité où il se voyoit de se vanger : & bien loin de penser à pocurer du mal à ceux qui le haïssoient, il deffendit à son cœur charitable, de sentir le moindre mouvement de joie de celuy qui leur arrivoit san sa participation ; tant il sembloit étudier d'abord à l'égard de ses ennemis & de leurs

injures, la patience qu'il devoit ensuite pratiquer Job.
si divinement sur le fumier.

On ne parleroit point de la chasteté de ce Saint, si luy-mesme n'en avoit parlé. On est surpris de voir que dans la puissance où il estoit, de s'accorder en ce point tout ce qu'il eut pû desirer, il se donnoit un frain à luy-mesme, & s'imposoit des loix que personne que luy, ne luy pouvoit imposer. Il ne se contentoit pas d'avoir horreur des grands excés qui se commettent en ce point, & de n'avoir point de commerces criminels & infames: *Mon cœur*, dit-il, *ne s'est point laissé surprendre par la beauté d'une femme, & je n'ay point en secret tendu de pieges à un mari. C'est là*, ajoûte-t'il, *un crime horrible, & une injustice tres grande, C'est un feu qui détruit & dévore tout, & qui consume par sa noire ardeur, les semences de toutes les vertus.*

C'est pourquoy comme il n'ignoroit pas la corruption naturelle, & la fragilité de l'homme, & que les moindres étincelles deviennent tout d'un coup de furieux embrazemens; il dit, *qu'il avoit fait un pact avec ses yeux, pour n'avoir pas mesme la moindre pensée sur une fille.* Il pratiquoit l'Evangile avant l'Evangile; & comme JESUS-CHRIST, qu'il figuroit, nous a recommandé la pureté du cœur & des yeux, il témoignoit que c'étoit la particulierement qu'il estoit chaste, ne comptant presque pour rien de s'abstenir des excés les plus grossiers.

Une personne retirée dans un Cloistre, pourroit-elle porter cette vertu plus loin que faisoit ce sage Prince, au milieu de tout ce qui l'environnoit dans sa Cour? Quelle vigilance sur ses re-

gards ; quel combat contre ses yeux, pour les empescher de rien voir qui luy pust nuire ; & pour les forcer en quelque sorte de faire avec luy un *pacte*, & une *alliance* stable, de ne s'ouvrir jamais pour rien regarder de mal à propos ? Quelle circonspection de porter ainsi la pureté jusque dans ses pensées, & de n'y sentir plus la moindre chose qu'il dust rejétter.

Il semble lorsque l'on considere la maniere dont il parle, qu'il n'avoit plus à combattre sur ce sujet, & ses guerres passées l'avoient enfin établi dans une paix profonde, qui n'estoit plus troublé de la moindre attaque. Il sçavoit, comme il le dit qu'il n'y avoit point de vice qui banisse si loin Dieu d'une ame, que celuy de l'impureté. *Quelle part Dieu auroit-il avec moy*, dit-il, & comment pourrois-je encore me flatter de la gloire de luy appartenir & d'estre son heritage ? Heureux David, cét autre Prince selon Dieu qui vint depuis, s'il eut esté aussi sage que Jacob en ce point, & s'il eut fait comme luy un pacte eternel avec ses yeux pour ne rien voir qui le pust perdre !

Mais le tableau que nous tâchons de tracer de ce saint Homme, en suivant fidelement l'idée qu'il nous en a donnée luy-mesme, seroit imparfait si nous nous arrestions à ces seules vertus que nous venons de rapporter, qui sont autant les vertus des particuliers que des grands Princes. Les Rois ont un double obligation de ce haut comble d'honneur, où Dieu les a élevez. Ils sont hommes, & ils sont Rois. Comme hommes ils doivent à Dieu le culte de toutes les vertus, qui leur peuvent être communes avec les autres hommes : mais comme Rois ils sont obligez à d'autres vertus qui sont

réservées aux Rois seuls.

C'est ainsi que chacun dans son état & dans sa vocation, doit s'acquiter de son ministere, afin de pouvoir dire à Dieu mourant, comme a fait JESUS-CHRIST, qui est le modéle de tous les états, & de toutes les conditions de la vie : *J'ay accompli l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire.* Job estoit trop persuadé de ce devoir pour y manquer ; & l'on voit que dans le court récit qu'il nous fait luy-mesme de sa vie, il commence par ses vertus royales, qu'il sçavoit estre celles dont Dieu luy demanderoit un plus grand compte.

Il nous marque d'abord cette gravité pleine de sagesse, qu'il gardoit dans toutes ses actions & dans toutes ses paroles : *On sentoit*, dit-il, *une frayeur respectueuse lorsqu'on le voyoit. On estoit saisi comme d'un frémissement. Un regard de ses yeux*, comme il dit, *ne tomboit pas à terre ; & ceux mesme à qui il faisoit quelque souris, ne croyoient pas ce qu'ils voyoient de leurs propre yeux.*

Ce n'estoit ny la multitude de ses gardes, ny les menaces de ses soldats, ny l'horreur des armes, ny la terreur de son visage, ny la magnificence de tout ce qui l'environnoit qui luy attiroit ce respect. C'estoit sa vie, c'estoit l'idée que l'on avoit de ses mérites, c'estoit sa vertu que l'on honoroit de la sorte ; & c'estoit encore plus sa personne que sa dignité que l'on respectoit.

Il souffroit ces autres marques de sa dignité : mais sa conduite les luy avoit rendu peu nécessaires. L'honneur qu'on luy rendoit n'estoit point forcé. On le vouloit d'autant plus respecter qu'il l'exigeoit moins. Il soûtenoit ce haut rang par une sagesse encore plus relevée ; & par quelque

marques d'affabilité qu'il voulust témoigner à ses Sujets, qu'il prenoit plus de plaisir à se regarder comme leur pere que comme leur Roy, on pouvoit bien l'aimer en effet comme un pere, mais on ne pouvoit s'empescher de le respecter en mesme-temps comme son Prince.

Mais comme la principale chose dont les Rois sont redevables à leurs Sujets est la justice, on ne peut sans admiration voir ce que ce sage Prince dit luy-mesme sur ce sujet. Il s'estoit acquis par sa pénétration dans les affaires, & par la profondeur de sa lumiere, une telle admiration de tous ses Sujets, que si l'on avoit une chose à souhaitter, ce seroit de pouvoir voir de ses yeux ce qu'il dit de luy-mesme, & de l'étonnement où estoient tous ses Sujets, lorsqu'il prononçoit la décision de quelque affaire.

On le suivoit des yeux du cœur, lorsqu'il venoit s'asseoir sur son Tribunal. On se croyoit heureux de l'avoir vû seulement en passant; & ceux qui pouvoient entendre les paroles de sa bouche, relevoient aussi-tost sa sagesse, & rendoient témoignage à son équité. On attendoit avec une paix profonde, qu'il ouvrit la bouche pour parler, & le silence qui régnoit alors, estoit une preuve de l'avidité avec laquelle on desiroit de l'entendre. *Ses paroles*, dit-il, *tomboient sur tout ce peuple comme une rosée*; & il les souhaittoit avec la mesme ardeur, qu'on desire la pluye dans un temps de sécheresse. On trouvoit tant de sagesse dans ce qu'il avoit dit, que l'on n'osoit pas y ajoûter ny en retrancher la moindre chose: *Verbis meis addere nihil audebant*; ensorte que l'on ne peut pas moins regarder ce Prince si sage qu'on a fait

Salomon enſuite, comme la figure de JESUS-CHRIST meſme, qui eſt la Sageſſe éternelle. Job.

Et ce qui eſt conſidérable eſt, que ce Prince, avoit reconnu par ſa lumiere, que c'eſtoit à Dieu qu'il falloit s'addreſſer pour acquerir cette ſageſſe, qui luy eſtoit ſi néceſſaire pour ſon Royaume. Il eſtoit perſuadé que ſans ſon ſecours il n'auroit qu'une ſageſſe ténébreuſe, qui ne ſeroit capable que de luy faire faire des fautes : *La vraye Sageſſe*, dit-il luy-meſme, *eſt la crainte de Dieu, c'eſt ſe retirer du mal* : ECCE *timor Domini ipſa eſt ſapientia ; & recedere à malo intelligentia.*

Il ſçavoit que ſans cela les plus ſages eſtoient ceux, comme il dit, qui faiſoient les plus grandes folies, & que les plus ſçavans eſtoient ceux qui paroiſſoient le plus remplis de ténébres. Que Dieu répandoit un eſprit d'étourdiſſement dans ceux qui gouvernoient les peuples : Qu'il les faiſoit errer au hazard, & marcher par des chemins ſans route : Qu'il les réduiſoit à aller comme à tatons, de meſme que s'ils eſtoient plongez dans d'épaiſſes ténébres ; & qu'il les faiſoit paroiſtre dans leur conduite comme des perſonnes priſes de vin, qui ne font aucune démarche bien ſeure : *Adducit conſiliarios in ſtultum finem, commutans labium veracium, & doctrinam ſenum auferens. Immutat cor principum populi terræ, & decipit eos ut fruſtra incedant per invium : Palpabunt quaſi in tenebris & non in luce & errare eos faciet quaſi ebrios.*

Eſtant donc perſuadé de cette grande verité, & comprenant avant toutes les inſtructions que nous a données depuis l'Ecriture Sainte, *que toute la ſageſſe vient de Dieu* ; c'eſtoit dans cette

source inépuisable qu'il travailloit à puiser chaque jour, celle qui luy estoit nécessaire pour rendre la justice à son peuple, & pour faire en sorte qu'en prononçant ses arrests, il n'y en eust pas un seul qui ne s'accordast avec l'équité, & que Dieu pust désavoüer un jour, comme n'estant pas conforme aux régles de la justice originale.

Mais en mettant de la sorte son principal appuy en Dieu qu'il invoquoit continuellement, il ne négligeoit rien au dehors de tout ce que la prudence humaine peut faire, & il n'imitoit point ceux qui se reposant lâchement sur le secours du Ciel qu'ils attendent, ne travaillent pas en mesme-temps de leur costé, pour s'acquiter de ce qui est en leur devoir.

Ce saint Roy agissoit. Quand il voyoit des causes embarrassées, il ne les renvoyoit point à d'autres, comme luy estant trop penibles. Il examinoit avec un tres-grand soin, comme il dit luy-mesme, les affaires dont il n'estoit pas assez informé: *Causam quam nesciebam diligentissime investigabam.* Il pesoit toutes choses dans une juste balance, de peur de se laisser aller à des considerations humaines, sçachant que Dieu *comptoit toutes ses peroles, & qu'il examinoit toutes ses décisions.*

Aussi pour donner à Dieu & aux hommes des preuves de l'intégrité de sa conscience, en rendant ses jugemens, il nous marque luy-mesme qu'il n'y avoit rien qu'il eust plus à cœur, que de vanger les petits que l'on opprimoit, de la tirannie de ceux qui estoient plus puissans qu'eux. Dés qu'il avoit reconnu quelque violence, il se déclaroit contre tous ceux qui en estoient les auteurs, en

faveur de ceux qui estoient injustement persécutez. JOB.
Il faisoit rendre à ces miserables, les dépoüilles qu'on leur avoit injustement enlevées, & il faisoit reverser dans leurs veines, si on ose parler de la sorte, tout le sang qu'on en avoit si cruellement succé.

Il brisoit, comme il dit, les machoires de l'injuste, & il arrachoit d'entre ses dents la proye qu'il dévoroit déja : *Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferebam prædam.* Il faisoit plus trembler devant luy ces ames carnassieres, que les pauvres ne trembloient auparavant devant eux: & l'on connoissoit assez par le juste zele dont on le voyoit saisi, que les violences blessoient moins ceux sur qui elles retomboient, qu'elles ne le blessoient luy-mesme.

Comme il estoit luy-mesme si moderé, il eut cru qu'il luy eut manqué quelque chose, s'il eut souffert qu'il se fust rien passé dans son Royaume qui blessast la modération. Il se fust reproché à luy-mesme de ne pas aimer assez la justice, s'il n'eut haï & persécuté l'injustice; & ainsi par une mesme conduite, il vangeoit en mesme-temps le tort que l'on faisoit à ceux que l'on inquiettoit, & que l'on opprimoit sans raison; & il affermissoit de plus en plus la seureté des autres, que jusque-là on avoit laissé en paix.

Ce fut par cet vertu vrayement royale qu'il fit cesser tant de soûpirs, & qu'il essuya tant de larmes. Il n'y eut point de malheureux qui ayant senti les efforts de la violence, ne sentist plus vivement ensuite qu'il avoit un consolateur, *Eram mærentium consolator.* Le pauvre qui jusque-là avoit répandu en vain ses cris sans que personne

les écoutast, trouvoit un puissant libérateur, & le pupille qui n'avoit trouvé aucun appuy pour le deffendre, retrouvoit un pere dans son Prince.

Ceux qui se voyoient sur le point de périr d'une ruïne sans ressource combloient de leurs benedictions celuy qui les en venoit délivrer, & la veuve recevoit enfin plus de consolations, qu'elle n'avoit eu d'amertume : *Eo quod liberassem pauperem vociferantem, & pupillum cui non esset adjutor. Benedictio perituri veniebat super me, & cor viduæ consolatus sum.*

C'est ainsi que ce sage Prince *se revestoit de la justice,* comme il dit luy-mesme, & qu'il s'en faisoit un ornemeut sans comparaison plus glorieux que la pourpre qui l'environnoit, & que le Diadême qui brilloit dessus sa teste. C'est ainsi que dans tout son Roïaume on voyoit enfin sans trembler, ceux qui auparavant faisoient trembler tous les autres, & qu'il n'y avoit plus que ceux qui inspiroient par tout la crainte, qui fussent à leur tour dans la crainte & dans l'effroy, en voyant que les violences & les calomnies, retomboient toutes sur ceux qui en estoient les auteurs, & que les maux n'attaquoient plus que les coupables.

On ne se lasseroit point d'admirer tant de vertus d'un Prince si accompli, qui estoit en effet ce que la plupart de ceux qui occupent ces grandes places, se contentent de souhaitter d'estre, ou ce qu'on leur persuade quelquefois faussement qu'ils sont. Mais il vaut mieux l'imiter luy-mesme ; & comme il s'est contenté de nous rapporter peu de choses de sa vie, il faut par ce peu qu'il nous a dit, juger de ce nombre infini de vertus, dont toute sa vie n'estoit qu'un enchaisnement continuel.

Nous ne pouvons néanmoins omettre ici une chose tres-importante, qui est que toutes les vertus qui paroissent avec tant d'éclat dans ce saint Homme au dehors, estoient soûtenuës par les vertus interieures, qui brilloient encore plus aux yeux de Dieu, que ces autres ne brilloient aux yeux des hommes. JOB.

Car on ne doit pas oublier que dans la vertu, c'est l'interieur qui doit toûjours estre la source de l'exterieur, & que l'exterieur ensuite doit accompagner l'interieur, autant que Dieu en fait naître les rencontres. Les hommes ne prennent pas assez garde à cette verité importante. Ils se portent toûjours aux extrémitez. Ils tombent dans deux abus contraires; mais qui sont également opposez à la pieté véritable.

Car les uns mettent toute la vertu dans des spéculations steriles, & dans des pensées interieures de l'esprit, qui ne produisent point de fruit au dehors. Les autres au contraire se répandent dans l'exterieur: font beaucoup de belles actions qui éclatent au dehors; mais négligent en mesme temps de s'établir dans l'interieur de la vertu.

Job sçût éviter ce mal. Tout ce qui paroissoit de bon en luy au dehors, sortoit de sa vertu interieure, & de ce fond de crainte de Dieu, dont il paroist qu'il estoit tout pénétré. Car quoy qu'il fust Roy, il n'oublioit pas qu'il estoit homme, & que Dieu estoit infiniment plus élevé au dessus de luy, qu'il ne l'estoit au dessus de ses Sujets.

Il témoigne luy-mesme qu'il estoit continuellement dans le tremblement; qu'il se défioit de toutes ses actions, parce qu'il sçavoit que Dieu ne souffriroit pas que ses pechez fussent

impunis : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* Il estoit saisi de trouble & de frémissement en pensant à luy, considerant qu'il se plaist encore plus d'exercer ses jugemens sur les Grands, lorsqu'ils luy désobéïssent, que sur les personnes du commun.

L'idée qu'il avoit de sa grandeur & de sa Majesté toute sainte, le tenoit comme hors d'haleine. L'épouvante, comme il dit, le saisissoit. Il le regardoit comme un abysme de flots prests à inonder sa teste. Il ne pouvoit supporter ce poids: sa pesanteur l'accabloit. Ses jugemens terribles repassoient continuellement dans sa mémoire. Il sçavoit que d'un regard il pouvoit le faire rentrer dans le néant ; & cette veuë continuelle faisoit qu'il estoit sur son trône, avec la mesme modestie & la mesme humilité, qu'il fut depuis sur son fumier.

Il nous apprit ainsi que ce sont ceux qui servent Dieu le plus fidellement qui le craignent davantage, & que ce sont les plus innocens, qui ont le plus d'appréhension de sa justice. Aussi quand il se souvenoit de la sainteté de Dieu, il sembloit qu'il rougissoit de luy-mesme. Sa pureté luy paroissoit aussi-tost se changer en corruption, & de blanc comme la neige qu'il crut estre auparavant, il se voyoit si noir & si sale qu'il ne se pouvoit plus souffrir : *Si lotus fuero quasi aquis nivis, & fulserint velut mundissima manus meæ ; tamen sordibus intinges me & abominabuntur me vestimenta mea.*

C'est cette disposition qui ruinoit en luy tous les sentimens de complaisance, qu'une ame moins affermie dans la crainte de Dieu, que n'estoit la

ſienne eut pû trouver ou dans ſes richeſſes exté- JOB.
rieures, ou encore plus dans ſes vertus intérieures. Il eſtoit détaché également des unes & des autres. Il ſçavoit qu'il tenoit ſes biens de Dieu, & il n'eut pas beſoin de la perſécution du demon pour les luy rendre. Il ſçavoit de meſme que c'étoit de luy, qu'il avoit reçû toutes ſes vertus. Ny ſon or avec ſon éclat, ny ſes vertus avec leur brillant, ne l'éblouïirent point. Il ne dit point à l'un qu'il eſtoit ſon appuy, il ne prit pas un plaiſir orgueilleux à conſiderer l'éclat des autres, & peut-eſtre jamais homme n'a mieux allié la double pauvreté, l'extérieure & l'intérieure, au milieu d'une double richeſſe.

Il ne voyoit point, dit-il, luy-meſme, l'éclat du Soleil, & ſon cœur ne ſe réjoüiſſoit point en ſecret de cette double élévation. Il ne baiſoit point ſa main, dit-il, comme ſi c'eut eſté à elle qu'il eut eſté redevable de ſes biens temporels & ſpirituels. Il eut regardé cette infidelité comme une uſurpation, & une injuſtice horrible, & il eut cru que ç'auroit eſté renoncer à Dieu. Voila l'appuy qui ſoûtenoit au dedans, ce qui paroiſſoit au dehors de ſi grand, dans ce ſaint Homme, ce fut ainſi qu'il apprit à tout le monde à ſe fonder d'abord dans une grande crainte de Dieu, pour élever enſuite ſur ce fondement ſolide, l'édifice de toutes les autres vertus.

Il ſembleroit donc qu'un homme qui ſoûtenoit la proſperité avec une modération ſi ſage, & qui ſe regardoit comme un pauvre au milieu de tant de richeſſes, ne méritoit pas de tomber jamais dans les maux, & qu'ayant vécu dans une ſi grande innocence, il n'y avoit aucun lieu de le faire paſſer par les afflictions & par les épreuves. Mais c'eſt où la

lumiere si courte & si bornée des hommes se trompe toûjours. Ils croyent que les maux ne sont que pour punir les coupables, au lieu que Dieu s'en sert pour exercer, & pour couronner plus glorieusement ses Saints.

Il falloit donc, comme dit depuis l'Ange à Tobie, que parce que Job estoit juste il fut tenté. Il falloit que sa grande foy fut éprouvée, comme l'avoit auparavant esté celle d'Abraham, & que Dieu fit mériter à ce genereux Athlete les couronnes immortelles, qu'il a depuis fait acquerir à ses saints Martyrs, par le fer & par les flâmes.

Preparons-nous donc à un objet tout nouveau, & sans oublier que Job estoit un si sage Prince, voyons-le dans les maux où Dieu va permettre qu'il tombe pour le tenter, ou plûtost pour luy procurer un nouveau sujet de gloire, qui encherit encore infiniment par dessus celle de toute sa vie passée. Nous allons voir de nouvelle matiere à sa vertu, & si dans son bonheur il a signalé son innocence, il va maintenant signaler sa constance dans son malheur.

La terre d'Hus va voir un spectacle que tous les siecles depuis ont admiré, & qu'ils n'oublieront jamais. Le demon dont la malignité vouloit flétrir un si grand Prince, n'a peut-estre jamais travaillé plus glorieusement, pour l'élevation de ceux qu'il vouloit abbaisser. Il n'attaque & ne tente les autres hommes, que parce qu'il connoist leur foiblesse, mais il n'attaqua Job, que parce qu'il connoissoit sa vertu. Ce n'est que le mépris qu'il fait de nous, qui donne lieu aux victoires que nous pouvons quelquefois remporter sur luy : mais c'est la vie de ce Saint, irreprochable au demon mesme,

qui donne lieu à ce grand triomphe qu'il va remporter sur cét ennemi. Quelque grand que soient les biens qu'il luy va enlever, il luy donne plus qu'il ne luy oste, en luy procurant le moyen de faire voir ce grand détachement, & d'en supporter si paisiblement la perte.

Ouvrons donc les yeux du cœur, pour contempler ce que l'Ecriture va nous répresenter. Voyons tout le demon combattre opiniatrément contre un homme, & voyons-en mesme Dieu se répandre tout dans un homme pour résister au demon. Et si dans ce spectacle affreux, cét esprit de malice nous effraye d'un costé, en nous faisant voir les horribles efforts qu'il fait, pour renverser les plus justes, & pour tâcher de les réduire dans le desespoir, il nous rassure beaucoup plus de l'autre, lorsqu'il nous découvrira luy-mesme ce grand secret de nostre religion, qui fait toute nostre confiance, qui est, qu'il ne peut rien que par le pouvoir que Dieu luy donne, Que c'est Dieu uniquement que nous devons regarder dans nos maux, & qu'encore que sa malignité n'ait point de bornes, & qu'il parcoure toute la terre pour la remplir de son venin, il n'y trouve néanmoins pas un seul coin, ny un seul lieu, où Dieu ne donne un frain à sa malice; où il ait aucun pouvoir que par ses ordres, & où il n'éprouve que ses serviteurs, qui peuvent tout en celuy en qui ils esperent, le foulent aux pieds, & le font retirer couvert de confusion & de honte. Car voicy ce que l'Ecriture Sainte nous rapporte.

Le demon se trouvant un jour en la présence de Dieu, Dieu luy demanda d'où il venoit. Il luy répondit qu'il venoit de parcourir la terre. Avez-vous bien consideré mon serviteur Job, repliqua Dieu?

„ Avez-vous vû qu'il n'y a personne sur la terre qui
„ luy ressemble ? C'est un homme d'une grande sim-
„ plicité, & d'une grande droiture de cœur : qui
„ craint Dieu & qui se retire du mal.

Le demon ne put nier cette vérité ; mais comme pour picquer Dieu de jalousie, parce qu'il sçait que Dieu ne veut pas qu'on le serve par un esprit mercenaire, en espérant quelque avantage temporel du service qu'on luy rend ; mais que l'on mette tout son bonheur en cela seul, qu'on a le bien de le servir ; il le voulut persuader que Job ne luy rendoit pas ce culte pur & desinteressé, qui est proprement le culte de la loy nouvelle, & que les Juifs ignoroient ; mais que ce Prince ne serviroit Dieu, que par ce qu'il l'avoit si fort enrichi.

„ Est-ce sans sujet, dit-il à Dieu, que Job vous
„ sert? N'avez-vous pas mis comme un rempart pour
„ environner, sa personne & tous ses biens? N'avez-
„ vous pas répandu vos benedictions sur ses travaux,
„ & sur les ouvrages de ses mains, & n'avez-vous
„ pas multiplié à l'infini ses biens sur la terre? Que si
„ vous étendiez un peu vostre main sur luy, & si
„ vous touchiez à ce qu'il posséde; vous verriez bien-
„ tost que le culte qu'il vous rend, n'est qu'en ap-
„ parence.

Dieu qui connoissoit parfaitement la sincerité, & le désinteressement de son serviteur, & qui n'avoit point besoin d'aucune nouvelle preuve sur ce sujet, voulut confondre ce calomniateur, qui accusoit les intentions cachées de ce saint Homme, lorsqu'il ne trouvoit rien autre chose à reprendre dans sa vie : & pour le convaincre luy-mesme de la malignité de son imposture, il luy donna le pouvoir de luy ravir tous ses biens, en luy défendant seulement de toucher à sa personne.

Le demon usa aussi-tost de ce pouvoir avec toute Job.
sa malignité. Il voulut surprendre tout d'un coup Job, par une ruïne soudaine, afin qu'il n'eut pas le temps de respirer, ny de rentrer un peu en luy-mesme, pour rendre à Dieu, dans cette surprise, la déference qui luy estoit dûë. Il crut que s'il ne l'abbattoit du premier effort, & que si sans luy laisser reprendre halaine, il n'estoit maistre de ses prémiers mouvemens, pour le jetter d'abord dans le murmure & dans l'impatience, ce seroit en vain qu'il esperoit de rien gagner sur luy dans la suite. Ainsi il l'attaqua d'une maniere si vive, que si sa pieté n'eut esté que feinte & apparente, comme il le vouloit persuader à Dieu mesme, il se fut bien-tost trahi luy-mesme, en n'ayant pas le temps de prendre ce visage trompeur, dont jusque-là il se seroit couvert.

Il fit donc en mesme-temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du Ciel, & emmener ses chameaux par ses ennemis. Ces nouvelles luy venant coup sur coup, l'une sur l'autre, cette ame heroïque dans des malheurs si précipitez, demeura toûjours la mesme. Il perdit ses biens comme il les avoit possédez. Il les rendit à Dieu, comme il les avoit reçûs de luy. Il l'avoit beni en les recevant; il le benit encore en les perdant. Il fut par tout reconnoissant, jamais ingrat, & il regarda toûjours Dieu, comme le principe d'où découlent les biens & les maux.

Il reçût donc si paisiblement ces nouvelles, que sa patience dans ses premieres afflictions, sembloit encore mériter une nouvelle épreuve. Il semble qu'il reprenoit comme un nouveau degré de courage à chaque nouvelle, qu'on luy apportoit de ses

pertes. Et au lieu que les autres quelque force qu'ils ayent, s'abbattent enfin par tant de maux redoublez; ce saint Homme au contraire parut toûjours plus admirable dans la fin de ses souffrances, que dans leur commencement; ensorte que le demon qui les luy suscitoit, & qui estoit attentif à considerer l'effet qu'elles produiroient, ne put dans les mouvemens de son dépit & de sa rage, qu'il ne meslast quelques sentimens d'admiration de la vertu de ce saint Homme, avec ceux qu'il ressentist de confusion & de honte, en reconnoissant sa propre foiblesse.

Ce ne fut pas néanmoins à cela qu'il termina toute sa malice. Comme il avoit reçû de Dieu la puissance sur tous les biens de ce saint Homme; il n'eut garde de n'y pas comprendre aussi, ceux qui devoient estre un jour les heritiers de ces biens. Il espéra donc que cette derniere nouvelle de la mort imprévûë de tous ses enfans, abbatoit un homme qui jusque-là luy avoit résisté, & qui ne pourroit pas si facilement oublier qu'il estoit pere, comme il avoit oublié qu'il estoit riche.

Cet ennemi furieux ne put attendre que ces malheureuses victimes mourussent de maladie, Cela eut paru trop lent à son impatience. Il prit le temps qu'ils estoient tous ensemble à table, & il fit qu'un vent ébranla avec un si puissant effort la maison où ils mangeoient, qu'elles les ensevelist tous sous ses ruines, afin qu'à cette nouvelle il eust la malheurense satisfaction de voir périr en mesme-temps le corps des enfans, & l'ame du pere par quelque blaspheme.

Mais ce saint Homme toûjours tranquille, toûjours semblable à luy-mesme, réçût de telle sorte

la nouvelle de la mort de ses enfans, que l'on n'eut pas de peine à juger que si Dieu luy eut commandé de les luy sacrifier, comme il avoit auparavant ordonné à Abraham de luy sacrifier Isaac, il n'auroit pas hésité de le faire. JOB.

Ce fut donc alors que l'on vit dans un des plus grands exemples, que l'on ait peut-estre jamais eus, ce que peut le demon contre un homme, & ce que peut Dieu dans un homme. Cette ame si puissamment ébranlée, par tant de maux au dehors, rentra tout d'un coup en elle-mesme, pour y trouver Dieu, que le demon ne luy pouvoit enlever, & pour se tenir fortement attachée à luy. Il luy rendit humblement tout ce qu'il avoit reçû de luy; avec cette difference, qu'il luy rendit en un moment, tout ce qu'il n'avoit reçû de luy que par parties. Il se prosterna en terre, il benit Dieu, & il dit ces paroles, qui sont devenuës depuis l'admiration & l'instruction de tous les siecles : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a osté : Ce qui a plû au Seigneur a esté fait ; Que son saint Nom soit beni.*

Quels estoient les mouvemens interieurs d'un cœur, dont il sortoit au dehors des paroles si sacrées ? De quel trésor, comme dit saint Augustin, sortoient ces perles & ces diamans ; & combien Dieu admiroit-il au dedans, ce qui n'estoit connu que de luy, lorsque nous admirons de la sorte, le peu de mots qui sortoient de sa bouche sainte ! Quelle force étoufa alors, tous les mouvemens de l'impatience, & fit taire toute la nature, pour ne penser qu'à rendre à Dieu, la soûmission qu'il luy devoit.

Il vit s'enlever tout d'un coup ses enfans, comme par un tourbillon ; & il n'avoit esté jusque-là com-

blé d'une si grande fécondité, que pour estre plus malheureux. Cependant rien ne l'ébranle. J'ay perdu disoit-il en luy-mesme, mes enfans : comme j'ay perdu le reste de ce que je possédois ; mais e n'ay pas perdu celuy de qui je les avois reçûs. J'ay perdu ce qu'il m'a donné, mais je n'ay pas perdu celuy à qui j'appartiens moy-mesme. Luy seul me tient lieu de tout. Je le trouve en moy, je trouve en luy, & je ne desire plus rien.

Est-ce donc un mal en soy que l'affliction, lorsque l'on voit dans de grand Saint, cette liqueur céleste, si on peut parler de la sorte, qui coule de ce pressoir ? Quand les maux de cette vie nous accablent, n'est-ce pas la foiblesse de ceux qui les souffrent qu'il en faut accuser, lorsque l'on voit Job les soûtenir d'un maniere si ferme ? Nos impatiences & nos murmures, ont-elles une autre source que nostre propre corruprion ? La pauvreté nous nuit-elle pour autre chose, sinon parce que nous ne sommes pas pleins de Dieu, comme ce saint Homme ? Et les douleurs nous affligent-elles, pour d'autre raison, que parce que nous ne nous estions pas assez accoûtumez à trouver en Dieu, nostre force & nostre joie ?

Job pouvoit-il estre plus glorieusement pere, qu'en cessant de l'estre de cette sorte ? Pouvoit-il faire un plus saint usage de ses biens, qu'en les perdant en cette maniere ? Son or luy pouvoit-il donner plus d'éclat en le possedant, qu'il en reçoit en le perdant ? Peut-on douter du détachement avec lequel il possedoit, & ses enfans & ses biens, en voyant la facilité avec laquelle il les quitte ? O homme Evangélique, avant l'Evangile mesme, s'écrie saint Augustin. O homme Apostolique, avant les

Apostres ! De quels trésors fit-il voir que nous se- JOB.
rions capables, si nous le voulions imiter; & de quels biens nous fit-il voir que nous nous privons nous-mesmes, par nostre paresse, & par le peu de ménagement que nous faisons des graces, de celuy qui remplissoit tout son cœur, & de qui nous ne laissons pas de remplir tout le nostre ?

Cependant l'innocence que Job conserva dans une rencontre si terrible, qui ne servit qu'à rendre sa vertu plus pure, plus ferme & plus éclatante, desespéra cét ennemi invisible qui se voyoit confus, par celuy qu'il avoit voulu confondre. C'est pourquoy Dieu luy reprochant ensuite, de ce qu'il l'avoit porté à affliger un serviteur si fidelle, sans aucun sujet, le demon persistant toûjours dans sa malignité accoûtumée, voulut encore forcer en quelque sorte Dieu mesme, à croire que le culte que Job luy rendoit n'estoit pas sincere, & qu'il le luy feroit voir, s'il luy vouloit permettre encore d'en faire une nouvelle épreuve.

Que ne donnera point l'homme, luy dit-il, pour conserver sa vie ? Ne prodiguera-t'il pas avec joie
« tout le bien qu'il a, pourvû que rien ne touche à
« sa personne ? Estendez la main sur luy-mesme ;
« frappez-le dans sa chair & dans ses os, & vous
« connoistrez alors si le culte qu'il vous rend n'est
« pas une pure hypocrisie.

Il est vray que l'on est frappé d'horreur, quand on se représente jusqu'où va la violence de cét esprit de malice. Il ne se rebute de rien. Il demeure opiniastre dans ses résolutions furieuses. Il veut paroistre pénétrer plus le cœur de l'homme que Dieu mesme. L'humilité solide qu'il voit dans les justes le desespere ; il tente tout pour les ruiner dans la

me ; & s'il n'estoit retenu dans sa fureur par une main invisible, qui luy pourroit résister ?

Nous ne tremblons pas assez quand nous considerons, que c'est ce mesme ennemi qui nous fait encore maintenant la guerre, & qui nous veut perdre. Helas ! il sçait qu'il n'auroit pas besoin de mettre nostre vertu à de si violentes épreuves. Si Dieu n'avoit pitié de nostre effroyable foiblesse, il y a déja long-temps que ce dragon infernal nous auroit dévorez comme sa proye, & qu'il insulteroit à nostre misere.

Il seroit à souhaitter que nous eussions souvent cette veuë qui a fait le sujet de la vigilance continuelle de tous les Saints. Nous nous en tiendrions plus soûmis, sous la toute-puissante main de Dieu, & nous tiendrions nos yeux continuellement arrêtez sur luy, comme sur le seul qui peut nous défendre, d'un si épouvantable adversaire. Nous craindrions qu'il ne nous abandonnast un seul moment, sçachant qu'il ne faudroit que ce moment pour faire triompher de nous, ce lyon qui veille toûjours sans dormir, & qui fait toûjours la ronde pour nous dévorer.

Ces veritez n'en sont pas moins terribles, quoique nous n'y pensions pas souvent. Le demon n'en est pas moins animé contre nous, ne veille pas moins pour nous perdre, & ne demande pas à Dieu avec moins d'instance le pouvoir de nous tenter, quoi-que nous vivions dans cette malheureuse assurance, qui nous oste toute crainte. Cette paix funeste que nous conservons au milieu d'un si grand danger, fait voir, comme dit S. Bernard, ou que nous sommes peut-être déja sous la puissance de cét ennemi, qui ne donne de la paix qu'à ceux qu'il

à rendu ses esclaves ; ou qu'au moins nous sommes sur le point de tomber entre ses mains. JOB.

Dieu donc voyant cette malignité du demon contre son serviteur, luy accorda la puissance de le frapper dans sa chair ; sans que néanmoins il luy ostast la vie. Il n'en fallut pas davantage à cét ennemi violent. Il usa de ce pouvoir comme il avoit fait la premiere fois, & il réduisit Job dans un tel état, qu'en luy laissant la vie, il ne sembloit pas luy faire grace, puisqu'il eust mieux valu pour lui, de ne luy pas laisser desirer la mort.

Job sentit tout d'un coup dans sa chair, qu'il n'y a point de maladie plus insupportable à l'homme, que celle que luy procura la malice & la rage du demon. Car il s'épuisa tout sur ce corps, il usa toute sa malignité pour le tourmenter de toutes parts: & s'il n'est plus marqué depuis, qu'il demandast encore à luy faire quelque chose, c'est parce qu'il avoit tout fait. Il fait qu'en un moment il cesse d'estre Roy, d'estre pere, & presque d'estre homme, puisque l'état où il le réduisit luy en ostoit presque la figure. Car l'Ecriture Sainte, qui n'éxaggere rien, dit que le demon le frappa *d'un effroyable ulcere*, qui le couvroit de pourriture depuis la plante des pieds, jusques au plus haut de la teste.

Cét artisan de douleurs, qui n'ignoroit pas ce qui pouvoit estre le plus sensible à l'homme, mit tout ce qu'il sçavoit en usage contre ce Saint, qu'il voyoit obstiné à estre en butte à tous les traits de sa fureur. Les douleurs ne sont pas si penibles à supporter, lorsqu'elles viennent successivement & par parties, afin que les premieres préparent en quelque sorte, le courage à ceux qui les suivront,

Mais cét accablement qui ſurprend un homme tout d'un coup, & qui ne luy laiſſe aucune partie dans tout ſon corps qui ſoit ſaine, n'eſtoit-il pas au deſſus de ce qu'il ſemble qu'un homme peut endurer?

Auſſi ſaint Auguſtin qui avoit une haute idée de la gloire des Martyrs, comme il en avoit une grande des maux qu'ils avoient ſoufferts, ne craint point de leur égaler Job : *Neſcio utrum minor fuerit gloria ſancti Job :* & quand il ſe repréſente cét homme, ſelon ce que dit l'Ecriture, aſſis ſur un fumier ſale, comme n'ayant plus d'autre couvert que le Ciel : qui eſtoit accablé de douleurs, depuis les pieds juſqu'à la teſte ; qui meſloit les vers qui ſortoient de ſa chair royale, avec les vers qui ſortoient de ſon fumier, qui ne trouve pour tout remède à ſes maux, que le teſt d'un pot de terre pour penſer luy-meſme ſes playes, & pour racler le pus qui en ſortoit: quand, dis-je, il conſidére cét homme que tout l'enfer combattoit, & à qui toute la terre refuſoit ſes conſolations; cét homme, qui, comme il dit, eſtoit un cadavre animé, & qui ſurvivoit à luy-meſme, il n'a point de paroles, pour exprimer aſſez la profondeur de ſon admiration.

De urbis excidio.

Voilà, dit-il, quel devoit eſtre un homme que Dieu lui-même formoit, pour eſtre non ſeulement l'admiration, mais encore le modéle de patience pour tous les ſiecles ! Voilà l'état où devoit eſtre réduit un homme, qui eſtoit la figure vivante & animée, d'un autre homme de douleurs qui le devoit ſuivre, & qui n'eut non plus que Job, aucune partie dans ſon corps, depuis la plante des pieds juſques à la teſte, qui ne fuſt dans les douleurs.

Il y eut cette différence entre la figure & la vérité, que les ſouffrance de Job eſtoient ſtériles ſans

produire rien que pour luy seul ; au lieu que celles JOB.
de cét autre homme de douleurs, estoient fécondes, & la source du bonheur de toute la terre.

C'est ce que les Saints Peres ont remarqué, par cette circonstance que l'on raporte de Job, qui racloit avec le test d'un pot de terre, la pourriture de ses playes. Car ils ont découvert le Fils de Dieu dans cette particularité, puisque c'est luy qui dans ses souffrances a comme raclé la pourriture de nos playes, & le pus qui sortoit de nos pechez.

De quels yeux donc Dieu regarda-t'il alors, celuy qu'il formoit lui-même pour le rendre sa figure ? Avec quelle joie reçût-il l'odeur de ce sacrifice, que Job luy offroit comme un Prestre qui s'immoloit luy-mesme, & qui à l'imitation de JESUS-CHRIST, estoit le sacrificateur de son propre corps ? qui sentoit les vers agir plus cruellement dans ses membres, que les Martyrs n'éprouverent depuis les fers & les feux, & qui n'étoit différent d'un corps mort, qu'en ce que son ame y estoit encore retenuë, pour en sentir plus vivement la pourriture.

Les cadavres nous font horreur, dit saint Augustin : mais ils ne souffrent rien de l'état affreux où ils sont, puisque leur ame en est absente. Job au contraire dans son cadavre animé, avoit toute son ame présente pour en ressentir le tourment, & elle y estoit comme fortement liée; afin que la violence des douleurs ne la chassast pas. Mais quoyque l'on puisse dire de l'état où est réduit ce grand Prince, il faut toûjours avoüer que l'on aime mieux le considérer en silence que d'en parler

On garderoit aussi le silence sur ce que l'Ecriture rapporte de la femme de Job, & on craindroit

de paroiſtre inſulter à la fragilité de cette malheu-
reuſe Princeſſe, ſi tous les Saints Peres n'avoient extrémement conſideré cette circonſtance, & s'ils ne l'avoient regardée comme une des plus grandes épreuves de ce ſaint Homme. Car il ne faut point nous diſſimuler à nous-meſmes, que peut-eſtre jamais femme qui ait eſté grande & puiſſante dans le monde, ne s'eſt veuë tout d'un coup réduite dans une humiliation ſi prodigieuſe, en perdant tous ſes biens en un moment, & en ſe voyant enlever par une ruine impréveuë & ſoudaine, tout le fruit de ſa fécondité paſſée. Il y a peu de perſonnes d'entre ceux qui parlent tous les jours avec mépris de ſa foibleſſe, qui euſſent pû ſoûtenir un effort ſi violent, & qui n'euſſent ſuccombé comme elle à cette tentation.

Ainſi au lieu de luy inſulter, tremblons en la conſidérant, & comprenons qu'il nous eſt fort inutile pour noſtre ſalut, d'eſtre liez avec les plus grands ſerviteurs de Dieu, & d'eſtre tous les jours témoins oculaires de leurs vertus, ſi en meſme temps nous n'avons ſoin de les imiter. Il viendra toſt ou tard quelque rencontre, qui fera voir entre eux & nous une grande différence.

Il n'eſt rien marqué des vertus de cette femme malheureuſe, & lorſque l'Ecriture rapporte exactement celles de ſon mari, elle garde un grand ſilence ſur la femme. Ainſi ne s'eſtant point fortifiée dans les temps heureux, contre les mauvais jours, comme Dieu nous y exhorte, par ſa parole ſacrée; & n'ayant pas eſté comme Job une de ces formis ſages, qui pendant l'eſté amaſſent de quoy ſubſiſter pendant l'hyver, il ne faut plus s'étonner ſi elle ſe trouva ſurpriſe; & on peut dire qu'en cela elle nous

donne un exemple qui ne nous eſt peut-eſtre gueres moins utile que celuy de Job; puiſque ſon malheur nous crie en quelque ſorte, que ſi pendant que nous en avons le temps, nous ne nous préparons à tous les évenemens ; ſi nous n'implorons avec ferveur la miſéricorde de Dieu, afin de nous tenir preſts au jour du combat & de demeurer fermes, la tentation infailliblement nous accablera, & que ce meſme ennemi qui tentoit Job, ſe rendra maître de nous, comme il le fut de ſa femme. JOB.

Car enfin quelque pente que nous ayons à nous flater, & quelque beau que nous paroiſſe l'édifice de nos vertus, nous ne devons point oublier cette parole étonnante, par laquelle le Fils de Dieu termine ce long diſcours, qu'il fit ſur la montagne, que ſi noſtre maiſon n'eſt fondée ſur la pierre ferme ; ſi nous n'avons eu ſoin de creuſer, d'approfondir, de lire, de méditer continuellemenu l'Ecriture ; de ſuivre ſes régles, de nous former ſur ſes préceptes, & de nous rendre par une ſolidité de vertu, inébranlables à tous les évenemens, noſtre édifice pourra, comme j'ay dit, paroiſtre beau aux hommes, & à nous-mêmes, que nous en pourrons avoir de la complaiſance ; que nous pourrons nous y croire en ſeureté ; mais lorſque les vents, les pluyes & les tempeſtes viendront fondre, comme ſur Job, il n'aura rien de cette fermeté, & il s'en fera une grande ruine telle que fut celle de cette femme malheureuſe.

Et ne nous ſera-ce pas un jour, le ſujet d'une étrange confuſion, & d'un regret infini, de nous être laiſſé échapper par le manque de patience, & de fidélité à Dieu, dans une rencontre unique, la couronne que nous eſtions preſts de mettre ſur noſtre

teste, & pouvons-nous sans penser à nous-mesmes, nous representer la douleur qu'eut mille & mille fois cette femme aprés son rétablissement, d'avoir manqué, comme elle fit à Dieu, à son mari, & à elle-mesme ?

Aussi c'est selon les Saints Peres, ce que le démon s'estoit promis en épargnant la femme de Job. Il prévit sa chûte, & que par sa chûte il pourroit ensuitte causer celle de son mari. Ce ne fut point par compassion, qu'il n'avoit fait sentir à cette femme aucun effet de sa rage, & qu'il ne l'ensévelit pas dans une mesme ruïne avec ses enfans. Il sçavoit combien une femme autrefois luy avoit servi avantageusement, à l'égard du premier homme. Il n'oublioit pas l'heureux seccez, qu'eut en ce point sa finesse. Ainsi ce ne fut point pour estre la consolatrice, mais plûtost la tentatrice de son mari, qu'il la laissa en vie, comme il se sert encore tous les jours de nos plus proches, pour nous abbatre & pour faire par eux, ce qu'il ne peut faire par luy-seul, avec toute la malignité de sa haine.

C'est en ce sens que selon JESUS-CHRIST nous n'avons point de plus grands ennemis, que ceux qui nous environnent, sous lesquels le diable se cache, pour nous tromper plus artificieusement en se couvrant d'eux, & pour nous inspirer par leurs paroles, ou de douceur ou de menaces, l'éloiment de Dieu, & l'amour du monde.

Cette femme donc, comme marque l'Ecriture voyant son mari dans un tel état que la mort luy eut este douce, luy vint dire : Qu'il se hâtast de prononcer contre Dieu quelque blaspheme, afin de mourir aussi-tost aprés, & de terminer de la sorte tant de souffrances. Elle luy reprocha qu'il demeu

rast

tast encore dans la simplicité ordinaire, lorsqu'il voyoit par tant de preuves comme elle se l'imaginoit, l'inutilité de sa vie passée. JOB.

Elle jugea charnellement par tant de malheurs où elle voyoit Job réduit, que toute sa pieté avoit esté superfluë, & n'ayant pas cette force qu'avoit son mari, pour attendre la fin qu'il plairoit à Dieu de donner à cette tentation, au lieu de compassion elle n'eut que des reproches; au lieu de soumission elle n'eut que des murmures, au lieu de consolations elle n'eut que des plaintes & des invectives; au lieu de benedictions elle n'eut que des malédictions; & enfin au lieu d'imiter ce modéle incomparable qu'elle avoit devant ses yeux, elle se signala autant par son impatience & par ses blasphêmes, que Job se signaloit par sa patience.

Il semble comme nous prenons toûjours plaisir à voir que les autres nous ressemblent, que dans ce comble de maux où elle se voyoit réduite, elle eut esté satisfaite si elle eut pû porter son mari dans la mesme impatience, & dans les mesmes murmures: Elle parla en effet comme une personne que l'on vit bien que le demon luy avoit réservée à dessein, & par la bouche de laquelle il parloit aussi veritablement, que Dieu parloit par celle de Job.

Mais ce saint Homme résista aux traits de sa langue envenimée. Moins il la vit soûmise aux ordres de Dieu, plus il s'y assujettit luy-mesme; & quelque touché qu'il pût estre de l'état malheureux, où il la voyoit réduite aussi-bien que luy: il ne se laissa pas néanmoins affoiblir par son exemple, & il prit au contraire de sa foiblesse mesme, un nouveau sujet de force, & de soumission à la volonté de Dieu.

Il se contenta pour lui imposer silence, de lui di-
» re cette parole : Vous avez parlé comme une fem-
» me insensée. Puisque nous avons reçû les biens de
» la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons-nous pas aussi les maux ? Il vit d'un œil éclairé ce qu'on doit craindre des personnes, qui nous sont unie, par les liens les plus étroits. Il craignit Eve dans sa femme, ou plustost il craignit le serpent qui corrompit Eve : & l'horreur qu'il eut de ses sifflemens empoisonnez, l'a rendu sans comparaison plus glorieux sur son fumier, qu'Adam ne le fut dans le Paradis.

Nous serions heureux si à son imitation nous traittions de *fous* & d'*insensez*, ceux qui dans quelque occasion importante, veulent nous empescher de rendre à Dieu la soumission que nous lui devons. Ce n'étoit point une injure qu'il lui disoit, c'étoit une vérité. Elle parloit véritablement comme une *insensée*, puisqu'elle persuadoit à son mari de blasphemer contre Dieu, afin de se délivrer promptement des maux qu'il souffroit, sans penser que de ces maux il alloit par ces blasphemes passer en d'autres plus horribles qui ne finiroient jamais.

Mais ce saint Homme fit tout d'un coup ce que nous devrions faire comme luy. Il se representa d'autres tourmens dont les siens quelques grands qu'ils fussent, n'étoient qu'une legere figure, & il nous apprit qu'en nos tentations nous n'avions gueres de moyen plus seur & plus promp de les arrester, qu'en nous representant vivement l'enfer.

Il regarda les paroles de cette femme comme tant de martyrs depuis, regarderent celles de leurs persecuteurs. Elle ne luy disoit point : Adorez les faux Dieux : presentez de l'encens aux idoles: Mais

elle luy disoit ce qui estoit peut-estre pis, *Blasphemez Dieu ;* ne luy promettant néanmoins qu'une mort prompte, pour le fruit de ses blasphemes, au lieu qu'on promettoit aux Martyrs une vie heureuse, s'ils eussent renoncé Jesus-Christ. Job.

Ne vit-on pas donc alors que si cét homme n'étoit que pourriture, dans ce qui paroissoit de lui au dehors, son ame au contraire estoit dans une santé & dans une vigueur admirable ; & que sa femme au contraire, qui paroissoit être dans une santé parfaite, étoit dans le cœur plus pleine de corruption & de pourriture, que Job ne l'estoit dans sa chair ? Ainsi ce fut avec justice qu'il repoussa ses persuasions détestables avec force, en luy disant : *Vous avez parlé comme une femme insensée. Puisque nous avons receu les biens de la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons nous pas les maux ?*

Il regarda toûjours Dieu comme son pere ; aussi-bien lorsqu'il le chastioit que lorsqu'il le combloit de biens. Il sçavoit que de quelque conduite il luy plust d'user envers luy il devoit toûjours l'aimer. Il n'ignoroit pas que ce pere si bon ne laissoit pas de chastier tous ceux qu'il recevoit au nombre de ses enfans ; tout ce qu'il souffroit luy paroissoit doux, pourvû qu'il ne fust pas un jour rejetté de son heritage.

O Athlete invincible ! ô modéle achevé de soûmission & de patience ! ô la gloire, & en mesme-temps la confusion de tous les siecles ! Quel dépit le demon eut-il alors, lorsqu'il vit encore ce dernier piege aussi inutile que les autres ? Et de quels yeux vit-il ce grand spectacle, où au travers de la pourriture & de la corruption brilloit l'éclat de la vertu de ce saint Homme ? Quelle douleur sentit-il lors-

qu'il vit que celle qui s'estoit réservee pour l'aider à séduire son mari en fut repoussée si vivement, & que tous les traits dont il esperoit le frapper, rejallirent contre luy-mesme? Il l'affligeoit au dedans, sa femme le persécutoit au dehors, il rejette l'une, il surmonte l'autre, il se soûtient par sa foy seule contre tant de sortes de combats, où sa vertu s'épure & où sa patience enfin le couronne.

Il semble qu'aprés cette derniere épreuve, Job enfin n'avoit plus rien à craindre, & que toutes les fléches du demon, son cruel persécuteur avoient esté épuisées: Mais nous allons voir néanmoins que dans ce comble de maux, il luy suscita encore une nouvelle affliction, qui luy fut d'autant plus sensible, qu'elle le blessoit dans le cœur, au lieu que les autres ne le blessoient que dans le corps.

L'Ecriture marque que trois Rois voisins, qui estoient de ses amis, vinrent le visiter dans son malheur, pour luy temoigner quelle part ils y prenoient. En effet, dés qu'ils l'apperçûrent dans l'état où il estoit sur le fumier, ils eurent peine à le reconnoistre. Ils déchirerent leurs habits de douleur, & la compassion arracha d'eux un cri qui s'éleva jusqu'au Ciel. Ils répandirent de la poussiere sur la terre, & ils se tinrent là assis pendant sept jours & sept nuits, sans dire à Job une seule parole, tant ils voyoient que sa douleur estoit grande. Heureux s'ils fussent toûjours ainsi demeurez dans le silence, & s'ils n'eussent point enfin presté leurs langues au serpent, pour donner à ce saint Homme des coups d'autant plus douloureux, qu'ils luy venoient de la part des personnes qui luy estoient les plus cheres.

Car ces amis jugeant de la conduite de Dieu, par

un sens tout humain, se persuaderent faussement Job.
qu'il falloit que Job eut commis de grands crimes, puisque Dieu le frappoit d'une maniere si terrible, & se laissant aller aux apparences, qui sembloient favoriser les préventions de leur esprit, ils se mirent si fortement dans la teste que Job estoit coupable, qu'ils s'efforcerent enfin de le luy persuader aussi à luy-mesme.

Ils firent en cette rencontre ce que font presque tous les gens du monde, qui jugent des choses d'une maniere toute contraire à la foy, & qui ne sçavent pas que souvent ceux qui paroissent innocens & justes aux yeux des hommes, sont coupables & criminels aux yeux de Dieu; & que ceux au contraire qui sont méprisez comme pauvres, & deshonorez comme coupables, en sont souvent plus riches en graces & en vertus, au jugement de celuy qui seul, sonde le fond des cœurs.

C'est ainsi que ces amis tout humains, mépriserent en eux-mesmes ce grand spectacle, qu'il n'y a personne qui ne se tint honoré de voir maintenant, & qu'ils censurerent en eux-mesmes un homme, que l'on ne verroit aujourd'huy qu'avec des transports d'admiration. Ils voyoient de leur yeux Job sur son fumier, & ils ne l'admiroient pas, & depuis toute la terre qui ne l'a pas vû l'a admiré, & l'admirera jusques à la fin des siecles. Ils voyoient sans aucun sentiment de respect, ce cadavre vivant & animé; & tous les hommes aprés sa mort, ont honoré jusqu'au lieu de son sepulcre. Le seul récit de sa patience nous surprend tous, & eux qui en étoient témoins oculaires ne l'estimoient point.

O malignité! ô aveuglement des hommes! Par quelle fatalité faut-il que l'on méprise ainsi les gran-

des vertus lorsqu'elles sont vivantes, & qu'on ne commence à les admirerqu'aprés leur mort! On se presseroit aujourd'huy pour voir Job sur ce fumier sale, & on le négligeoit alors. Avons-nous de même comme un voile sur les yeux qui nous empêche de voir, & d'admirer les grandes vertus de nos jours; qui nous fasse voir avec indifference ce que les siecles suivans n'apprendrons qu'avec étonnement, qui nous fasse mesme trouver des défauts dans des personnes, dont la mémoire sera à jamais en véneration à tout le monde?

C'est le malheur où tomberent ces amis de Job. Ils cherchoient des crimes dans un homme, où le demon n'en avoit pû trouver luy-mesme. Ils disputoient encore contre luy, lorsque cét esprit de malice étoit forcé d'avoüer qu'il étoit vaincu. Ils sont encore médisans lorsque le demon desespere de voir la malignité, & la fausseté de ses calomnies contre ce saint Homme découverte. Il rougit peut-estre enfin d'avoir entrepris cette lutte contre luy, & ces faux amis n'en rougissent pas, Ils font ridiculement les zelez pour Dieu, lorsqu'ils le deshonorent dans un serviteur si fidele. Ils rendent mesme graces à Dieu du chastiment si juste, comme ils le croyent, d'une personne dans les prieres duquel ils trouverent néanmoins aprés l'unique remede de leur folie. Ils s'opiniastrent à censurer Job, jusques à ce que Dieu luy-mesme les force de changer leurs accusations en respect, & d'honorer celuy dont l'impression maligne de leur cœur les avoit fait si mal parler.

Car on ne croiroit pas, si on ne le voyoit dans l'Ecriture, jusques où ils porterent leurs médisances: & on peut dire qu'en calomniant ainsi ce

ſpectacle de patience qu'ils voyoient de leurs propres yeux ; ils devinrent eux-meſmes au autre ſpectacle d'inhumanité à tous les ſiecles. JOB.

Ils s'emporterent juſqu'à accuſer ce ſaint Homme d'avoir commis une infinité de maux, *propter malitiam tuam plurimam & infinitas iniquitates tuas.* Ils luy dirent qu'il avoit ravi les dépoſts de ſes propres freres : qu'il avoit achevé d'oſter aux perſonnes nuës, le peu de veſtemens qui leur reſtoit. Ils luy reprocherent d'avoir eſté impitoyable envers les perſonnes qui arrachoient la compaſſion des autres, d'avoir refuſé un peu d'eau à ceux qui en avoient le plus de beſoin, & un morceaux de pain à ceux qui ſouffroient la faim la plus preſſante.

Ils luy voulurent perſuader que par ſes violences, il s'eſtoit rendu maiſtre de tout ſon pays, & qu'il n'avoit pris pour régle de ſa juſtice que la force. Ils lui parlerent comme ſi les larmes des veuves & des orphelins, qu'il avoit fait couler de leurs yeux, crioient vengeance au Ciel contre ſes duretez : Et dans tous ces excés prétendus, ils oſoient lui dire qu'il s'eſtoit flatté de l'eſperance d'impunité, & qu'il s'eſtoit fauſſement perſuadé que Dieu ne voyoit rien de ce qui ſe faiſoit ſur la terre.

Ils luy dirent tant de choſes ſemblables, que l'on rougit de leur effronterie ; & que l'on voit clairement dans leurs perſonnes la vérité de ce que l'on a toûjours dit : Que la calomnie eſt hardie & impudente juſques à l'excés. Mais ceux qui s'en voyent attaquez, peuvent-ils trouver un plus beau modéle pour la ſouffrir, que le ſaint Homme dont nous parlons, & que l'on s'efforçoit de deshonorer de cette ſorte? Si Dieu ne les juſtifie pas d'une maniere publique & éclatante, comme il fit alors à l'é-

gard de son serviteur Job ; s'il permet qu'il demeurent accablez & deshonorez jusques à la fin de leur vie, ne doivent-ils pas en échange attendre ces récompenses invisibles & eternelles que Jesus-Christ leur a promises, & doivent ils trouver mauvais que Dieu dans la loy de grace, traitte comme il a traitté & Jesus-Christ & ses Saints ?

Il paroist par le livre de Job, & par les réponses qu'il fit à ces calomniateurs; que cette derniere playe luy fut extraordinairement sensible, puisqu'on vouloit luy oster ce qui le soûtenoit le plus dans ses maux, qui estoit l'innocence de sa vie passée. Il admira la dureté de cette nouvelle sorte de consolateurs, & leurs vains discours le porterent à se répandre tout entier dans le sein de Dieu. Que s'il y a quelque choses dans les réponses que cét innocent calomnié fit à ses amis, que nous ne puissions pas comprendre, & qu'il semble qu'on ne puisse bien excuser, c'est à nous à demeurer dans le silence, & à trembler en voyant que la foiblesse de l'homme quelque parfait qu'il soit, arrache quequefois de luy des paroles qu'il condamne ensuite.

Voyons avec étonnement jusqu'où va l'effet la la calomnie, & quel trouble elle excite dans les esprits les plus forts. Jamais peut-estre on ne vit dans un exemple plus sensible, la verité de ce que le plus sage de tous les Rois a dit depuis : *Que la calomnie trouble le sage.* Job se défend contre la perte de ses biens & de ses enfans. Il se défend en patience contre la pourriture, & les vertus qui mangeoient ses membres. Il se défend contre sa femme, & terrasse le demon en la faisant cesser de

parler; mais il a plus de peine à se défendre contre des calomniateurs, & comme dit de luy S. Chrysostome, il est plus sensible aux reproches injustes de ses amis, qu'aux vers qui dévoroient sa chair. JOB.

Tant qu'on l'a laissé à luy-mesme, il ne luy est rien échappé qui déplust à Dieu. Tous les maux précedens ne purent rien arracher de son cœur & de sa bouche, que Dieu ny le demon pust condamner; & il seroit toûjours demeuré irréprochable, si cét esprit de malice n'eut mis contre luy en usage ce dernier piege, dont il se sert pour renverser les plus parfaits, comme disent les Saints Peres en parlant de la médisance: *Extremus diaboli laqueus.*

Cét homme de douleurs avoit fait d'abord, ce que saint Augustin dit que nous devons faire dans tous nos maux. Il estoit rentré dans le fond de son cœur pour y adorer Dieu dans le silence, & pour attirer sans cesse sur luy le puissant secours qui luy estoit nécessaire, afin de pouvoir subsister dans de si grand maux. Il se tenoit là renfermé comme dans une place forte, où le demon ne trouvoit aucun accés. Mais il fait enfin un dernier effort pour le retirer de cét azile, & il suscite ces amis ennuyeux qui sous prétexte de le consoler, l'obligent à sortir en quelque sorte hors de luy-mesme pour se produire au dehors. Tant de pensées injustes qu'ils ont de luy, & tant de noires médisances forcent ce saint Homme à se soûtenir & à se purifier contre leurs reproches: à repousser le décri qu'ils font de toute sa vie passée, par le récit fidele de toute sa conduite, & à les convaincre qu'il n'y avoit point d'homme sur la terre, qui pust l'accuser avec justice d'aucune faute.

Que si en se justifiant ainsi il luy échape quelque

parole qui ne fust pas assez humble, ce n'est pas à nous à le justifier, puisque Dieu mesme l'en reprend. Mais comme il estoit assuré du fond du cœur de ce saint Homme, on voit aussi qu'il luy pardonne aisément cette faute, & qu'il veut mesme que ce soit à ses prieres que ses accusateurs soient redevables, de la grace du pardon qu'il leur accorderoit.

Que ce grand exemple nous apprenne donc a desirer de garder toûjours le silence, lorsque nous sommes dans les maux. Défions-nous alors de nos amis mesmes autant que de nos ennemis. Le demon met tout en usage, & il se sert également de tout pour ses fins. Que si malgré nous dans les maux que nous voudrions souffrir ainsi en silence, on nous force de le rompre, si nous sommes obligez de parler de nous pour nous justifier, & pour faire voir l'innocence de nostre conduite passée, humilions-nous devant Dieu, s'il nous échape quelque parole qui ne soit pas assez sage, & si nous ne pouvons garder assez ce milieu qui est si difficile à tenir, en nous soûtenant de telle sorte devant les hommes, que nous ne nous élevions pas trop devant Dieu. Il est difficile de garder dans ces rencontres un si juste tempérament, que nous puissions fermer la bouche aux hommes, sans dire des choses à nostre avantage; & il est rare que dans ce témoignage que nous rendons à nostre innocence, nous puissions garder assez la modestie. Ce sont des piéges fâcheux que les hommes, ou plûtost que le demon nous a tendus. Humilions-nous à l'imitation de Job; faisons penitence comme luy de nos paroles imprudentes, dans la cendre & dans la poussiere. Mais que ces ames affligées se consolent, el-

les qui ne pensoient qu'à souffrir leurs maux en si- JOB.
lence, qu'elles se consolent, dis-je, de ces fautes que la folie de quelque discoureurs ausquels il falloit répondre, leur a pu faire commettre. Il n'y auroit peut-estre rien eu à voiler ou à excuser dans toute leur vie, s'ils n'avoient eu des calomniateurs à combattre. Leurs ennemis pourront triompher peut-estre comme ces faux amis de Job, de quelque parole qui leur paroistra peu reglée. Ils feront de grands discours pour la refuter. Ils insulteront à leur estat au lieu de le plaindre : mais qu'elles reconnoissent combien il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu qu'en celles des hommes.

Il est indulgent pour pardonner un léger déreglement de la langue, lorsqu'il est assuré du fond du cœur. Elles feront plus aisément leur paix avec luy qu'avec les hommes ; & aprés les prieres qu'elles offriront à Dieu pour le prier de leur pardonner leur faute, leur charité les portera à gemir ensuite pour ceux qui y ont donné lieu, & à leur témoigner ainsi qu'elles leur sont véritablement amies, lorsque les autres qui feignent l'estre, les traittent en véritables ennemis.

C'est donc aprés cette derniere épreuve de Job, que l'on peut dire de ce saint Homme, *que toute la tentation fut consommée*, & qu'il épuisa toute la malice, aussi-bien que tous les artifices du demon.

Il semble qu'aprés un exemple si divin d'une patience si prodigieuse il devoit mourir, pour consacrer en quelque sorte par la mort, un corps & une ame si sainte. Il semble que c'estoit avoir assez vécu, que d'avoir donné à Dieu une preuve si magnifique de sa charité desinteressée, & qu'un homme aprés une si grande souffrance, si généreusement

soufferte, ne devoit plus paroistre sur la terre. Il semble dis-je que ce Lazare, si on ose parler de la sorte, qui ne souffrit pas moins sans doute que celuy que l'Evangile represente, & qui dans ses playes n'avoit pas mesme comme le Lazare, la langue des chiens pour les adoucir, devoit tout d'un coup passer de son fumier dans le glorieux sein d'Abraham, & trouver là, le rafraichissement de tous ses maux.

Mais il plut à Dieu d'en user autrement. Il se fit enfin une espece de resurrection, & dans son corps & dans tout son état. Dieu voulut perpétuer en quelque sorte sur la terre, le souvenir d'une vertu si rare & si incroyable, & il laissa Job survivre à luy-même, afin que l'on pust pendant prés de cent cinquante ans qu'il demeura encore au monde, apprendre de sa propre bouche ce qu'il avoit souffert, & de quelle maniere il l'avoit souffert, afin d'estre forcé de croire, ce que l'on auroit eu de la peine à faire, si on n'eut vû les choses de ses propres yeux.

Ainsi Dieu l'ayant rétabli dans une santé parfaite rétablit aussi sa maison. Il luy redonna des biens & des enfans, que sa femme allarmée de ses malheurs n'avoit garde d'attendre, & qui ayant si mal supporté la perte de ses autres enfans, ne sçavoit pas les fruits qu'il plairoit encore à Dieu de tirer de sa fécondité.

Job paru donc de nouveau dans le monde; Et Dieu se hasta en quelque sorte encore plus de l'enrichir, que le demon ne s'estoit hasté de l'appauvrir. Luy qui un moment auparavant n'avoit pas un lieu pour y reposer sa teste, se vit rétabli dans des palais proportionnez à sa grandeur; & au lieu de ce mépris & de cét éloignement de tous ses sujets qui

avoient joint encore ce surcroit d'affliction à tous ses maux, il vit tout le monde s'empresser pour luy offrir des presens, & pour luy donner comme à l'envi plus que le demon ne luy avoit enlevé! Dieu prit d'autant plus de plaisir d'enrichir ce serviteur fidele, qu'il venoit d'éprouver si glorieusement que ce n'estoit point par un secret desir de ces richesses périssables qu'il le servoit. JOB.

On eut pû craindre si on n'eut vû la force heroïque de son ame, que Job n'eut eu un autre combat & une autre tentation à soûtenir, encore plus dangereuse que n'avoit esté celle dont il estoit sorti; puisqu'il n'est pas aisé de passer d'une grande adversité dans une grande prosperité, sans que l'ame la plus ferme ne se laisse un peu ramolir. Mais ce cœur vraiment Chrétien, avant le Christianisme, fut toûjours uniforme. Il vit son état changer deux fois sans qu'il changeât lui-même. Tout ce qui l'environnoit souffrit deux differentes fois des changemens incroyables.; mais la paix de son ame n'en souffrit aucun; Il remonta du fumier sur son trône avec la même tranquillité qu'il estoit descendu de son trône sur le fumier: Et il fut aussi moderé dans cette nouvelle élevation qu'il n'attendoit pas, qu'il avoit été patient dans ses humiliations, sans sçavoir qu'elles dûssent être suivies d'un si grand bonheur. De la plus profonde obéïssance que l'on vit jamais, il revint dans une autorité absoluë; & humble acceptation de la pauvreté fut comme le degré, par lequel Dieu vouloit le faire monter à la possession des plus nombreuses richesses. Il ne perdit rien dans la prosperité, de ce qu'il avoit gagné dans l'adversité, ainsi que font tant de personnes, comme il n'avoit point perdu dans son

adversité, tous les travaux de sa premiere vie.

Car si on pouvoit pénetrer ce qui se passoit dans l'ame de ce saint Homme depuis son rétablissement, combien verroit-on qu'il rentra de fois de cœur & d'affection sur son fumier, pour témoigner à Dieu qu'il eut esté content d'y finir sa vie: & doit-on douter que dans tous les sacrifices qu'il luy offrit, aprés qu'il fut rétabli aussi bien que devant, il ne s'offrit luy-mesme & sa personne avec la mesme plénitude de volonté, qu'il s'estoit offert dans ses maux pour achever, si Dieu l'eut voulu, son holocauste?

Imitons donc ce grand modéle. Apprenons de luy à vivre saintement, lorsque nous sommes dans le cours d'une vie paisible: Apprenons à garder une patience invincible, lorsque nous tombons dans les maux. Mais apprenons encore plus, lorsque nous sommes sortis de ces maux, à ne nous point relâcher, à ne nous laisser point ramolir par les biens, dont Dieu permet qu'ils soient suivis, & à rentrer toûjours de cœur & d'affection comme Job, dans ces états qui nous estoient autrefois si pénibles, pour témoigner à Dieu que nous sommes encore prests de luy garder la mesme fidelité, s'il permet qu'il nous arrive de nouveau, que nous ne refusons pas de finir, s'il veut, nostre vis dans les souffrances, & qu'il nous réserve la récompense de nostre fidelité, dans son bienheureux Royaume.



MOISE.

CE n'est plus la vie d'un particulier que l'on écrit ici, comme on a fait dans les vies précedentes. En representant la vie de Moyse, on parle du premiere de tous les Pasteurs; & du modéle le plus accompli que puissent imiter ceux qui sont engagez à conduire le peuple de Dieu, & en un mot de la figure la plus auguste qui ait paru de JESUS-CHRIST dans l'ancienne loy, qui fut publiée par ce Saint, comme la nouvelle fut publiée par le Sauveur.

. Toute la Vie de ce saint Homme ne fut qu'un enchaisnement de vertus & de prodiges. On peut juger par sa conversation toute miraculeuses dés sa naissance, quel il devoit estre un jour, & on verra aprés le récit de ses actions, si on peut encore luy donner le nom d'homme, aprés que Dieu mesme luy a donné celuy de Dieu: *Je vous ay*, luy dit-il, *établi Dieu de Pharaon.*

Entrons donc en suivant l'Ecriture Sainte, dans la narration de tant de merveilles, & dans une vertu toute Apostolique, avant le temps des Apôtres, nourrie d'abord dans le desert, exercée dans la conduitte d'un grand peuple, éprouvée par mille contradiction, & consommée par une patience toûjours douce & toûjours paisible, au mi-

lieu de tant d'agitations & de tempestes.

Ce n'est pas que l'on ne tremble en entreprēnant un sujet si vaste, & l'on sent quelque chose de ce que les Israëlites sentoient autrefois; lorsqu'ils jettoient les yeux sur le visage de ce saint Homme. On a peine à en supporter l'éclat, & ces lumieres divines qui brillent de toutes parts, ébloüissent ceux qui s'en approchent de trop prés. Ainsi on quitteroit cette entreprise si on ne se couvroit en quelque sorte des Saints Peres de l'Eglise, à qui Dieu a donné des yeux assez fermes & assez penetrans pour soûtenir ces lumieres, & dont nous ne ferons icy que rapporter les sentimens & les paroles.

Pour commencer l'Histoire de Moïse, que Dieu avoit destiné pour estre le Liberateur de son peuple, il est bon de representer en peu de mots en quel état il estoit alors. Il s'estoit passé quelques siecles depuis que Jacob avoit mené toute sa famille dans l'Egypte, afin d'y estre soûtenu pendant la famine, du blé que Joseph par sa sagesse y avoit fait conserver. On y avoit receu Jacob & les freres de Joseph avec joye, & on y avoit donné à toute cette famille, composée de soixante & dix personnes, un lieu qui leur estoit fort propre, à cause des pasturages necessaires pour leurs troupeaux.

Mais comme tout ce qui n'est fondé que sur les Grands est fragile, & que l'on ne doit gueres s'y appuyer, il arriva insensiblement qu'aprés la mort de Pharaon, qui avoit donné une pleine puissance à Joseph, il y eut par succession de temps un autre Roy sur le trône, qui oublia toutes les obligations que ces prédecesseurs avoient

à ce

à ce sage Ministre, & qui ne compta pour rien que c'eust esté par ses soins, qu'il estoit Maistre de presque toutes les terres de son Royaume. MOYSE.

Il commença donc à témoigner aussi peu de bonne volonté pour les Israëlites, que ses Prédecesseurs leur avoient témoigné d'affection. Il trouva tous ses Sujets disposez à entrer dans ses aversions secrettes. D'un costé l'envie qu'ils avoient contre un peuple, qui au milieu d'eux se multiplioit infiniment. De l'autre la haine qu'ils en avoient à cause de leur Religion qui estoit si differente, & de leurs manieres de vie qui leur estoient si opposées: D'autre part aussi la crainte que leur fausse politique leur mit dans l'esprit, que ce peu estant en si grand nombre, & se vantant de devoir un jour estre Maistres de la terre de Chanaam, que le Dieu qu'ils servoient avoit promise à leurs peres, pourroit à la moindre guerre se ranger du costé de leurs ennemis & les perdre; tant d'autres raisons semblables jointes ensemble, & qui estoient dans le fond aussi peu solides les unes que les autres, leur firent prendre une resolution cruelle de l'accabler, & de le sacrifier à sa vengeance.

Lorsque ce Prince ingrat & inhumain, eut ainsi arresté la perte de ceux dont les peres avoient autrefois conservé le Royaume & la vie à ses Prédecesseurs & à son peuple, il ne pensa qu'à executer sagement ce nouveau dessein, si on peut donner le nom de sagesse à cette sagesse tenebreuse, qui certainement ne vient point d'enhaut, mais qui est infernale, & selon le terme de l'Apostre, toute diabolique. *Accablons les sagement*, dit-il.

Il leur ordonna donc des travaux tres-penibles, il les engagea à faire des briques, à élever des édifices, à foüiller la terre, à construire des pyramides, & à plusieurs sortes d'autres ouvrages semblables, ausquels on ne destine d'ordinaire que des esclaves, & les derniers de tous les hommes.

On joignit à ces travaux insupportables par eux-mêmes, des insultes & des railleries tres-picquantes : On établit sur eux des Intendans qui ayant succé toute l'animosité de ce Prince, s'acquitoient de leur Commission avec des duretez incroyables, sçachant qu'ils se feroient un merite auprés de Pharaon de leur inhumanité mesme.

Tel estoit l'état de ce peuple, sur lequel on ne s'arresteroit pas tant, s'il ne marquoit, selon tous les Peres, l'état où estoient tous les hommes sous la captivité du demon, representé par ce Prince impitoyable, avant que JESUS-CHRIST, comme le veritable Moïse, les vint tirer de cette horrible servitude. Il nous doit representer à nous-mêmes, dit saint Augustin, l'état où nous estions avant qne de nous convertir à Dieu.

Que chacun de nous, dit ce Pere, se ressouvienne du joug pénible sous lequel il estoit assujetti avant que de se charger du joug si doux du Sauveur : Que l'on n'oublie point ces actions si penibles du monde, dans lesquelles on s'épuisoit sans aucun fruit : Que l'on se represente cette domination cruelle sous laquelle on gémissoit alors; & que l'on rende graces à celuy qui nous a crié dans cette profonde misere : *Venez à moy vous tous qui estes travaillez & qui estes fatiguez, & je vous soulageray.* RECORDETUR *unusquisque*

vestrum cum relictis atque abjectis hujus mundi MOYSE.
factis in quibus sine fructu laborat tanquam in Ægypto cum lateres sub dura dominatione diaboli faceret, audivit vocem Domini dicentis: Venite ad me omnes qui laboratis & onerati estis & ego reficiam vos.

Mais s'il estoit permis ici d'entrer dans les desseins de Dieu, ne pourroit-on pas demander comment il permettoit qu'un peuple si cheri de luy, & dont les Peres avoient reçû des promesses si avantageuses, fust traitté avec tant de dureté lorsqu'il pouvoit changer avec une facilité toute-puissante le cœur de ceux qui le tourmentoient, & leur faire trouver grace devant leurs persecuteurs mesmes ?

Il pouvoit sans doute faire que les Hébreux fussent toûjours heureux dans l'Egypte, comme ils l'avoient esté d'abord ; mais il ne vouloit pas qu'ils le fussent, parce qu'il ne leur estoit pas avantageux de l'estre. Comme il vouloit leur donner un autre royaume qu'il avoit promis à leurs peres, il leur faisoit trouver toutes ces amertumes dans celui-ci qui leur estoit étranger. Car ils eussent pu, sans ces peines s'accoûtumer aisément à l'Egypte, & imiter peu à peu les mœurs & la religion de ses habitans : & peut-estre que quelques-uns d'entre eux ne l'avoient déja que trop fait.

Il falloit donc que lorsque Dieu se préparoit d'un costé à les inviter par Moyse de venir dans la terre de Chanaam, Pharaon de l'autre par ses duretez les chassast en quelque sorte de l'Egypte. L'esperance des biens d'un royaume qu'ils ne voyoient pas, eut peut-estre esté trop foible, si elle n'eust esté secondée par les mauvais traittemens de la terre où ils vivoient.

Ainsi Dieu qui veilloit sur eux par une providence qui ne s'endormoit jamais, les attiroit à luy d'une main, & les poussoit en mesme-temps de l'autre. Il usoit divinement pour leur avantage, de ces deux moyens si contraires du bien qu'il leur promettoit, & du mal qu'ils enduroient actuellement ; & il traçoit de cette sorte dans tout un peuple qui estoit une figure continuelle des Chrétiens, ce qu'il devoit faire un jour à toute son Eglise, qui ne trouveroit que des maux & des peines dans ce monde, comme dans une Egypte malheureuse, afin de croistre par ces peines mesmes, comme il est marqué que plus les Egyptiens étoient accablez, plus ils se multiplioient.

Benissons Dieu donc nous autres, en voyant cette conduite qu'il tient envers l'un & l'autre peuple, c'est-à-dire, envers le peuple Israëlite & le peuple Chrétien, si nous remarquons qu'il ait tenu envers nous la mesme voye, & qu'il ait permis lorsque nous estions dans le monde, & que ses plaisirs estoient prests de nous y tenir attachez, qu'il se soit glissé dans ces plaisirs trompeurs des amertumes salutaires, comme dit saint Augustin, afin de nous en détacher, & de ne penser qu'à posseder un autre bonheur.

Reconnoissons que nostre foiblesse estoit telle que toute la douceur de sa voix qui nous appelloit, n'eût pas esté peut-estre assez forte pour nous porter à le suivre, si en mesme temps, il n'eut suscité contre nous des persecuteurs pour nous chasser en quelque sorte du faux repos où nous nous endormions, & pour nous aider sans qu'ils y pensassent, à nous faire obtenir des biens sans comparaison plus grands que les maux qu'ils pensoient nous fai-

re ; sans que nous fussions tentez ensuite du desir de retourner jamais dans les lieux où l'on nous avoit fait souffrir tant d'afflictions.

Le Roy d'Egypte ayant remarqué que malgré la malignité de tous ses desseins, ce peuple qu'il persecutoit dans ses Estats pour l'exterminer, bien loin de diminuer par l'accablement des travaux où on l'engageoit, en multiplioit au contraire de plus en plus, conceut un nouveau dépit, qui luy fit inventer une nouvelle maniere de perdre adroittement ceux qu'il ne pouvoit plus souffrir.

Il fit venir les sages femmes d'Egypte, & il leur ordonna des ordres secrets de tuer tous les enfans mâles des femmes Israëlites, lorsqu'elles les accoucheroient sans reserver rien que les filles. Il crut qu'ainsi en peu d'années ce peuple qu'il haissoit & qu'il craignoit, periroit entierement, & qu'il n'en resteroit plus que des femmes foibles dont il n'auroit rien à apprehender, & dont au contraire il pourroit tirer des usages tres-avantageux.

Mais ces sages femmes sans s'ébloüir de l'autorité de celuy qui leur faisoit ce commandement barbare, en conçûrent l'horreur que tous les siecles en ont ressentie depuis. *Elles craignirent Dieu*, dit l'Ecriture, encore plus que Pharaon. Elles ne voulurent point prester à un ministere de mort, leurs mains accoûtumées au ministere de la vie. Elles refuserent de devenir parricides de ceux dont elles devoient estre comme les secondes meres.

L'innocence de ces petits qu'on leur commandoit d'étoufer adroitement en naissant, afin de faire accroire aux meres que leur fruit estoit mort dans leur sein, arracha leur compassion ; & ainsi se tenant pures de cét horrible infanticide, on ne fut

pas long-temps malgré leur ſecret, ſans s'apper-cevoir d'une miſericorde qui ne plaiſoit à perſonne, & dont elles ne pouvoient eſperer de récompenſe que du Ciel.

Pharaon ayant eu avis qu'elles n'obéiſſoient pas à ſes ordres, au lieu de rougir de ſa cruauté que la tendreſſe de ces ſages femmes ſembloit luy reprocher, fut preſt au contraire de leur en faire auſſi reſſentir les effets à elles-meſmes. Il les appella, Il leur parla avec aigreur ; & il leur fit voir ſur ſon viſage & dans ſes paroles, combien la colere juſte ou injuſte d'un prince irrité eſt à craindre.

Il eſt vray que la peur ſaiſit ces femmes, & que n'oſant avoüer leur compaſſion, que l'on faiſoit paſſer pour un ſi grand crime, elles ſe tirerent de ce peril par une voye qui ne répondoit pas aſſez à leur premiere generoſité. Car elles commirent un menſonge, dont on doit toûjours avoir de l'horreur, & elles dirent à Pharaon pour s'excuſer, que les femmes des Hébreux n'eſtoient pas comme les autres femmes d'Egypte lorſqu'elles accouchoient, qu'elles le faiſoient avec une bien plus grande facilité, & qu'elles trouvoient les choſes déja faites, avec quelque diligence qu'elles ſe hâtaſſent d'y aller lorſqu'on les mandoit.

Ce menſonge officieux ternit un peu la gloire de leur charité ſi genereuſe ; mais il les ſauva de la colere de Pharaon auquel elles ne purent pas avoir le courage de réſiſter en face pour luy dire réſolument, qu'elles ne vouloient pas tremper leurs mains dans un ſang innocent, ny tromper ſi cruellement des meres, qui mettoient toute leur confiance dans leur probité, puiſque toute ſon autorité Royale ne pouvoit les empeſcher ſi elles luy obéiſ-

foient, qu'elles ne devinssent par là l'horreur & MOYSE.
l'execration de tous les siecles.

Elles donnerent en ce point un grand exemple à toute la posterité, pour apprendre à chacun combien il doit estre fidele à Dieu dans son employ, & garder inviolablement la justice à laquelle il nous engage, sans qu'il y ait aucune violence ny aucune sollicitation qui nous puisse faire manquer au devoir essentiel de nostre charge, & tromper l'attente que le public a de nous.

Quoi-que nous n'ayons encore rien dit de Moïse jusques icy, il estoit nécessaire néanmoins de marquer en particulier l'état où estoient les choses lorsqu'il vint au monde, puisque ce fut dans la tempeste de cette persecution. Pharaon qui témoignoit avoir le cœur autant endurci que son fils le fit paroistre dans la suite en résistant toûjours à Dieu; montra que quand on s'est dépoüillé une fois des sentimens de l'humanité naturelle, & que l'on s'est appliqué à persecuter ceux que l'on n'aime pas, on remuë tout pour les perdre, & que si les pieges couverts qu'on leur avoit tendus, ne réüssissent pas, on passe bien-tost à des violences ouvertes.

Ainsi n'ayant pû procurer la ruine du peuple Hébreu en faisant tuer par les sages femmes tous les enfans masles, il ne voulut pas confier l'execution de ses ordres sanguinaires à des femmes qui avoient trop de tendresse à son goust, & qui ne succçoient pas assez le venin de sa fureur empoisonnée. Il voulut donc trouver dans tout son peuple des Ministres plus impitoyables de ses cruautez; & il ordonna à tous ses sujets de mettre leurs mains sur ces innocens & de les jetter dans le Nil.

La dureté avec laquelle on accomplit ses ordres donna comme un nouveau lustre à la compassion de ces sages femmes, qui furent les seules dans tout ce peuple qui se conserverent pures d'un si horrible carnage. Il n'y avoit point de maison que l'on n'allast visiter avec soin pour en tirer ces enfans, à qui la tendresse de leurs meres auroit voulu épargner la vie; & on ensevelissoit dans un même carnage, la mere avec l'enfant qu'elle avoit conservé, afin d'intimider les autres, & leur faire malgre elles, noyer ceux à qui elles avoient donné la vie.

Horrible spectacle d'inhumanité! de contraindre ainsi les peres & les meres d'estre les bourreaux de leurs enfans; de condamner à la mort ceux qui n'estoient pas encore nez, & de changer le bonheur de la fecondité des meres, en un nouveau sujet de deüil, puisqu'il n'y avoit point de meres qui fussent alors plus malheureuses, que celles qui estoient les plus fecondes.

Ce fut, comme j'ay dit, dans ce temps d'orage que nâquit Moïse, qui sans des miracles surprenans auroit perdu la vie aussi-tost qu'il l'eut reçûë, comme une infinité d'autres petits. Son pere nommé Amram de la Tribu de Levi, & sa mere Jochabed furent surpris de sa grande beauté, & ils ne purent consentir à l'exposer. Quelques présages aussi qu'ils avoient eus de sa grandeur future les retinrent pendant trois mois. La foy, comme dit saint Paul, leur fit pendant ce temps, cacher cét enfant sans craindre l'Edit du Roy, parce que cét éclat de beauté qui paroissoit sur son visage, leur marquoit quelque chose de divin.

Mais enfin les exemples de cruauté qu'ils voyoient de toutes parts les firent résoudre à ex-

poser ce petit, dont ils devoient se promettre tant de choses. Ayant donc fait une petite Corbeille de jonc, & l'ayant enduite de bitume par dehors, ils l'abandonnerent plûtost à la providence & à la bonté de Dieu, qu'à la violence des eaux, le mettant sur le bord du Nil dans un lieu rempli de joncs, où la mere ordonna à sa petite sœur de se tenir, afin de voir ce que deviendroit son frere.

Ces précautions toutes de charité, en exposant ce fils qui furent comme l'effet & la suite de cette même foy, avec laquelle cette mere l'avoit si long-temps gardé, devroient aprendre aux meres Chrétiennes, avec quels soins elles sont obligées de conserver les enfans que Dieu leur donne, de la fureur de Pharaon, c'est-à-dire, du démon & du monde. Qu'elles les conservent donc aussi long-temps qu'elles le pourront dans le secret de leurs maisons, comme dans des aziles asseurez. Que si elles sont obligées de les exposer au torrent du monde, qu'elles voyent dans cette mere, les déchiremens de cœur avec lesquels elles le doivent faire, & qu'elles se consolent en voyant que ce sont icy ces peines & ces inquietudes pleines d'adresses, qui sauverent enfin le petit Moyse.

Cét enfant donc ainsi exposé, est de tous les objets de l'antiquité celuy qui nous devroit le plus occuper, pour y apprendre les merveilles de la providence de Dieu, & pour nous porter à nous regarder dans les divers évenemens de ce monde, comme ce petit Moyse dans son berceau, qui n'a que la main invisible de Dieu qui le soûtienne, & les vœux de ses parens. Nous devrions prendre plaisir à nous abandonner ainsi entre les mains de

Dieu, qui ſauve quand il luy plaiſt, auſſi-bien dans un peu de jonc que dans l'Arche, & qui ſemble veiller plus particulierement ſur ceux que l'on veut perdre avec plus d'opiniaſtreté.

Ainſi ſans nous arreſter aux Myſteres qui figuroient JESUS-CHRIST, qui fut ainſi ſurpris d'une tempeſte à ſa naiſſance, & qu'Herode ayant voulu enſevelir dans un carnage d'innocens, comme Pharaon y voulut enſevelir Moyſe, en fut ſauvé ſeul néanmoins comme Moyſe, quoy-que ce fut le ſeul qu'il fiſt chercher pour le perdre, afin de prévenir la perte de ſon Royaume; nous n'entrerons point dans ces grands objets, & nous nous arreſterons à la ſimple lettre pour admirer avec quelle ſageſſe Dieu conduit les choſes, & élude quand il luy plaiſt, en faveur des ſiens, la fureur de ceux qui les perſecutent.

Car ce fut la fille meſme de ce Prince, qui en ſe promenant le long du fleuve pour ſe laver, fut touchée de compaſſion pour ce petit qu'elle apperceut, & ſe le fit apporter. La fille détruiſit par un mouvement de tendreſſe l'ouvrage d'un pere cruel. Elle donna ce petit à nourrir à ſa propre mere qui l'avoit mis au monde, que la petite ſœur qui ſe tenoit là auprés, alla auſſi-toſt querir. Elle paya meſme à cette femme un lait qu'elle donnoit auparavant à ce fils avec une bonté ſi gratuite. Elle adopta enſuite, & elle fit nourrir dans ſon Palais propre, celuy qui malgré tous les efforts de Pharaon, devoit un jour faire mourir tous les premiers nez de l'Egypte, & ſubmerger enſuite dans les eaux Pharaon avec tout ſon peuple.

Ce ſont ces coups de la Providence, qui ſont à mediter dans le ſecret. Ce ſont ces Hiſtoires fide-

les qui nous doivent instruire & nous consoler. Que craindrons-nous, quand nous nous considererons entre les mesmes mains qui conduisoient alors Moyse ? Et quelle Puissance nous paroistra redoutable sur la terre & dans les enfers, lorsque nous voyons que malgré tous les efforts d'un tyran cruel, Dieu sauve d'entre ses mains un enfant sans appuy, le fait élever dans son Palais mesme, & luy inspire par une éducation si noble, une generosité & une certaine grandeur d'ame, dont Dieu devoit l'engager à se servir un jour contre luy & contre son successeur ?

L'Ecriture aprés ce recit de la naissance de *Moïse*, qui fut ainsi nommé par la fille de Pharaon, parce qu'il fut sauvé des eaux, ne nous dit rien de luy jusques à l'âge de quarante ans, ou plustost ce saint Homme lui-même qui estoit si humble, nous a voulu cacher tout ce qu'il avoit fait estant à la Cour de Pharaon. Ainsi nous ne nous arresterons point à ce que rapporte Josephe, qui dit que la fille de Pharaon, qui le regardoit comme son propre fils, luy ayant mis un jour sa couronne sur sa teste, il la prit & la foula aux pieds; ce qui donna lieu à tous les devins de dire, qu'il détruiroit quelque jour l'Estat de Pharaon.

Nous ne parlerons point non plus des guerres dont on dit que Pharaon luy laissa la conduite. Ce qui est certain est qu'estant à la Cour, il alloit voir souvent les Israëlites ses freres, que l'on continuoit d'accabler par de tres-penibles travaux, qu'il les consoloit autant qu'il le pouvoit faire, & qu'il tâchoit d'adoucir ceux qui veilloient sur les ouvrages, ce qui ayant esté remarqué des principaux Officiers de Pharaon, ils en firent leur rapport au Prince.

Pharaon ne manqua pas d'en concevoir de l'indignation contre Moyse. Mais Moyse l'avoit bien prévûë ; & s'attendant aux dernieres extrémitez, ce fut en cette maniere qu'il donna des preuves de sa grande foy, aimant sans comparaison mieux, comme dit saint Paul, estre affligé avec le peuple de Dieu, que de vivre mollement dans les délices d'une Cour.

Cette generosité toute Chrestienne, avant le temps du Christianisme mesme, a esté admirée par les Apostres, & par tous les Peres de l'Eglise, & elle doit encore aujourd'huy nous servir d'un puissant aiguillon, pour nous donner de l'horreur de tout ce qu'il y a de grand & de riant dans le monde, afin de suivre une vie tres-penible aux yeux des hommes, mais tres-agréable aux yeux de Dieu.

Ce qui acheva de perdre Moyse dans l'esprit de Pharaon, fut un évenement que l'Ecriture rapporte. Il vit un Egyptien qui traittoit tres-mal un Israëlite. Alors il fut saisi de zele, & se jettant sur cét Egyptien, il le tua & le cacha dans le sable, délivrant ainsi un homme de son peuple de l'oppression de ce persecuteur.

Comme il croyoit cette action secrette, il fut surpris le jour suivant, que voulant mettre la paix entre deux Israëlites qui se querelloient, l'un d'eux luy répondit fierement : Qui t'a établi nostre juge ? Veux-tu me tuer encore aujourd'huy, comme tu fis hier un Egyptien ? Moyse fut frappé de crainte, & voyant que son action n'estoit pas aussi secrette qu'il le croyoit, il comprit ce qu'il avoit à apprehender de la part de Pharaon, qui en entendit en effet parler, & qui eut fait mourir Moyse, s'il ne se fust sauvé par la fuite.

Les Saints Peres ont de differens sentimens sur cette action de ce saint Homme. Quelques-uns ont eu peine à excuser cet homicide, & ils le comptent entre les fautes que ce saint Homme a pû commettre dans sa premiere vie, qu'ils disent n'avoir peut-estre pas esté exempte de peché : *Habuit fortasse primam vitam peccatricem* ; Dieu ayant peut-estre voulu que ce grand Homme eust sujet de le craindre autant qu'il craignoit un Prince mortel, & qu'il trouvast dans sa premiere vie, dequoy s'humilier jusques à la mort, comme il a permis depuis que les deux plus grands conducteurs du peuple Chrétien, eussent dans leurs premiers commencemens dequoy s'humilier toûjours dans la suite, & devant Dieu & devant les hommes.

D'autres Peres néanmoins disent que Moyse fit cela par un saint zele, & que ce fut comme un premier rayon d'esperance qu'il fit luire à son peuple, que Dieu les délivreroit tous un jour des Egyptiens par son entremise, comme il venoit d'en délivrer un qu'il avoit vû persecuté injustement. Mais, comme saint Estienne le reprocha ensuite aux Juifs ce peuple fut rebelle au salut que ce grand Liberateur luy venoit offrir, & cét Hébreu qui rejetta ses remontrances si sages, marquoit par avance la dureté que tout ce peuple en corps auroit un jour pour ce saint Legislateur.

Cependant Moyse se vit dans une étrange révolution, & ceux mesmes qu'il devoit délivrer un jour d'une effroyable misere, le réduisirent dans un état bien malheureux. Il sort comme un fugitif du Palais & des Estats de Pharaon, & la colere de ce Prince le poursuivant de toutes parts, il fut obligé de chercher un azile dans la terre de Madian,

autrement dite Ethiopie, pour y trouver sa seureté : On ne jette pas assez les yeux sur cette incident de la vie de ce grand Homme, & on n'apprend pas assez de ce changement affreux, où il se trouve tout d'un coup, combien Dieu garde toûjours ses regles qui sont d'éprouver par les afflictions & les maux, ceux qui veulent estre solidement à luy, sur tout lorsqu'il pense à les élever dans des emplois considerables.

L'Ecriture nous marque que sortant du comble du bonheur & de l'abondance, il se trouva reduit dans ce pays de Madian, à demeurer assis auprés d'un puits. Mais lorsqu'il y estoit, Dieu permit cét évenement. Raguel, autrement dit Jethro, Prestre & Prince de ce païs de Madian, avoit sept filles, qui estant selon la coûtume de ces temps, occupées à paistre les brebis, vinrent à ce puits pour y puiser de l'eau, & en remplir les auges, afin de faire paistre leurs troupeaux.

Mais des pasteurs estant survenus, se joüerent insolemment de la foiblesse de ces filles, & joüissant laschement de leur travail, ils prirent pour leurs troupeaux l'eau qu'elles avoient puisée avec tant de peine. Moyse qui avoit par tout un esprit de zele, ne put souffrir cette injustice. Il prit la défense de ces innocentes que l'on opprimoit, il attaqua ceux qui les avoient attaquées, il les mit en fuite, & il fit boire luy-mesme tres-paisiblement les troupeaux de ces jeunes filles.

Cette action de courage & de charité, qui nous fait voir à nous-mesmes, combien dans toutes les rencontres qui se presentent, nous devrions avoir de zele pour soustenir la justice, & pour défendre ceux que l'on opprime, surprit le pere de ces filles

lorsqu'elles luy en eurent fait le recit. Car leur ayant demandé pourquoy ce jour-là elles retournoient au logis plustost qu'à l'ordinaire, elles luy répondirent que des pasteurs les estant venu inquieter, un homme Egyptien, disoient-elles, jugeant de Moyse par ces habits, les avoit extremement assistées. Que ne l'avez-vous donc amené icy, dit Raguel, afin que je luy puisse donner des marques de ma reconnoissance ? Et l'ayant esté chercher, il le pria de loger chez luy. MOYSE.

Moyse fit une grande liaison avec cét homme. Il voulut même dans la suite l'avoir pour beau-pere; Il prit une de ses filles, nommée Sephora, pour femme, dont il eut deux enfans, l'un desquels il nomma Gersam, & l'autre Eliezer, qui estoient des noms qui marquoient sa gratitude, de ce que Dieu l'avoit tiré des mains de Pharaon & ne l'avoit pas abandonné dans une terre étrangere.

Ce mariage de Moyse a esté regardé par tous les Saints Peres, comme la figure de l'alliance que JESUS-CHRIST le vray Moyse, a depuis contractée avec son Eglise. Ce saint Homme épouse une Ethiopiene, qui figuroit par la noirceur de son visage l'Eglise des Gentils, que JESUS-CHRIST devoit épouser, estant toute noire de ses crimes & de ses pechez. Mais il y eut cette difference, entre la figure & la verité, que Moyse ne peut blanchir cette Ethiopienne qu'il épousa, au lieu que le Fils de Dieu a rendu l'Eglise de noire qu'elle estoit, plus blanche que la neige par l'eau du Baptême, figurée par l'eau, où d'abord Moyse rencontra les filles de Jethro son beau-pere.

Ce fut donc en cét état que Moyse passa encore quarante ans. Il fut les quarante premieres

années de sa vie dans la Cour de Pharaon ; les quarante suivantes chez Raguel à paistre ses troupeaux dans le desert, avant que de venir finir les dernieres quarante années, dans la conduite d'un grand peuple. Dieu voulut que dans cette solitude, il se preparast long-temps aux grands emplois ausquels il le destinoit : & comme il vouloit le rendre le plus grand Conducteur qui fut jamais, il voulut de mesme qu'il fut un modele achevé, pour ceux que dans la suite des temps il appelleroit à la conduite des ames, & qu'il éleveroit au Ministere & aux Dignitez de l'Eglise.

Quoy-qu'il eut cette foy admirable que nous avons vûë, qui luy faisoit voir les choses invisibles comme si elles eussent esté visibles, & les visibles comme si elles eussent esté invisibles, quoy-qu'il eust ce zele pour ce peuple de Dieu, pour lequel mesme il s'exposa à perdre les plus grands avantages du monde, & mesme à perdre la vie, Dieu neanmoins ne se hâte pas de l'appeller à la conduite de son peuple. Il a resolu de se servir de luy pour le plus grand ouvrage du monde. Il l'établira le Dieu de Pharaon, comme il est marqué ensuite ; il luy fera faire des miracles & des prodiges inoüis ; & cependant il veut qu'il passe encore quarante ans dans un desert, & qu'il n'ait point d'autre exercice que de mener paistre les brebis, sans penser à autre chose qu'à finir ainsi ses jours.

Combien auroit-on pû apporter de raisons à ce Saint, pour le détourner de cette longue retraitte, si on avoit voulu suivre les imaginations des hômes ? Ne luy auroit-on pas dit qu'il cachoit dans la terre son talent, qu'il seroit responsable de tout le bien qu'il ne faisoit pas, quoi-qu'il le pût faire, & qu'il

avoit tort de ne pas se haster davantage d'aller délivrer son peuple, qui gémissoit sous une si horrible servitude? MOYSE.

Mais les pensées de Dieu & de ses Saints, sont toûjours bien differentes de celles des hommes. Il veut purifier & instruire long-temps dans la solitude, ceux qu'il doit rendre les Maistres des autres. Il veut les préparer à estre comme sa langue, à l'égard de son peuple, en les tenant dans un long silence. Il les fait passer par des états humilians, avant que de les faire monter aux états les plus relevez; & il ne faudroit que cét exemple du premier des Pasteurs du peuple de Dieu, pour retenir un peu l'activité & le zele trop précipité, de ceux qui se hastent de courir eux-mesmes au Ministere de l'Eglise, sans attendre que Dieu les y engage, & qu'il les y dispose par divers degrez, en commençant souvent par les occupations les plus basses.

Car il ne faut jamais juger d'un employ par la qualité de la chose à laquelle nous sommes occupez. Il en faut juger par l'ordre de Dieu qui nous y met, & par les grands avantages que sa grace nous en fait tirer, soit en nous élevant à une Charge plus grande, à laquelle il nous disposoit par cette occupation plus basse, soit en perfectionnant nostre vertu, aprés l'avoir établie sur une humilité solide, & bien éprouvée.

C'est là le grand avantage & la grande instruction, que l'on doit tirer de ces quarante années de la retraitte & du silence de Moïse. On peut dire que son silence parle en cét état, & qu'il apprend à se taire à ceux qui sont un peu trop portez à se produire.

Ainsi quoyque l'on puisse deviner qu'il y ait fait

pendant ces quarante ans : que les uns disent qu'il ait écrit le Livre de Job, pour consoler son peuple dans son affliction, en luy representant la patience de ce Saint, ou qu'il ait écrit la Genese pour le fortifier, en luy representant les promesses que Dieu avoit faites à leurs peres : ce qui est constant est, qu'il y a esté Solitaire dans une occupation basse, priant & gémissant devant Dieu, ne pensant qu'à passer sa vie dans cét exercice, par lequel Dieu le préparoit invisiblement à l'ouvrage auquel il le destinoit.

Lors donc que le temps que Dieu avoit marqué, pour produire son serviteur, & pour le rendre le Libérateur & le Pasteur de son peuple, s'accomplissoit, le Roy d'Egypte qui traittoit si rudement les Israëlites mourut. Ce fut dans cette conjoncture que ces peuples affligez, & lassez d'une si longue oppression, éleverent leurs voix vers Dieu, comme dit l'Ecriture. Ils espérerent que la rencontre de la mort d'une personne qui leur estoit si dure, seroit peut-estre l'occasion où Dieu les vouloit délivrer. Ainsi ils ne s'endormirent pas dans cette espérance qui commençoit à leur luire, & ils pousserent leurs cris vers le Ciel, pour demander un Roi qui eût plus d'humanité, ou pour le prier de leur envoyer un Libérateur, qui les sauvast de ses mains.

Dieu, dit l'Ecriture, fut touché de leurs prieres si ardentes. Il se ressouvint des promesses qu'il avoit faites à leurs peres, & il se resolut de ne plus differer à les délivrer d'un état d'oppression, qui crioit vengeance devant ses yeux. Il fit voir qu'il sçait quand il le veut, donner des bornes à la violence de ceux qui persécutent son peuple : qu'il peut arracher luy seul d'entre leurs mains cruelles,

quand il le veut, ceux qui ſemblent eſtre ſans aucun appuy humain ; & qu'il n'avoit permis que les choſes allaſſent juſques à de ſi grandes extrémitez, que pour punir enſuite ces perſécuteurs ſelon leurs mérites, & faire trouver aux ſiens plus de douceur dans ſa grace, qui les délivroit d'une oppreſſion ſi tyrannique.

Lors donc qu'un jour Moyſe avoit mené ſon troupeau dans le deſert, le plus enfoncé vers montagne d'Horeb, autrement dite Sina, Dieu pour faire voir que c'eſt d'ordinaire dans la ſolitude qu'il parle au cœur de l'homme, apparut à Moïſe ſur le haut de cette montagne en forme de feu qui brûloit dans un buiſſon & qui ne le conſumoit pas. Cette veuë frappa Moïſe, & avec cette réſolution qui luy eſtoit ſi naturelle, il dit qu'il monteroit donc au haut de cette montagne, pour voir une choſe ſi nouvelle, d'un buiſſon qui brûloit & qui ne conſumoit pas.

Mais lorſqu'il montoit, une voix ſortant du milieu de ce buiſſon l'arreſta tout court, & luy commanda d'oſter ſes ſouliez de ſes pieds, parce que ce lieu eſtoit Saint. C'eſt là premiere fois qu'il eſt parlé dans l'Ecriture d'ôter les ſouliez de ſes pieds, comme d'une marque de reſpect, & S. Auguſtin dit, que c'eſt proprement au peuple Chrétien que Dieu fait ce commandement, puiſqu'il n'y a rien de ſi Saint que l'Egliſe, dans laquelle ils ſont entrez & dont ils ſont membres. Ainſi comme les ſouliez ſont faits de la peau de beſtes mortes, ce commandement que Dieu faiſoit à Moïſe, nous avertiſſoit nous-meſmes de renoncer à toutes les œuvres mortes.

Et il ſeroit à ſouhaitter, que tant de ſaints Reli-

gieux & de saintes Religieuses,qui ajoûtent à leurs autres penitences, celle de n'avoir point de chaussures, passent de la lettre à l'esprit, comme on doit croire qu'ils le font,& que comme ils auroient horreur de porter des souliez,contre la Regle qu'ils ont voüée, ils en eussent encore plus de prendre aucune part aux œuvres mortes, contre la deffense expresse que Dieu mesme leur en a faite.

Mais revenons à Moïse, épouvanté de la gloire qu'il voyoit, & des paroles qu'il entendoit. Je suis, ajoûta Dieu qui luy parloit, le Dieu de vostre pere, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Moïse saisi d'un profond respect, se cacha aussi-tost le visage, & n'osa plus lever les yeux pour regarder Dieu.

Il nous apprit par cette frayeur respectueuse,dont il fut saisi, avec quels tremblemens nous devrions estre devant Dieu dans nos Eglises, qui sont vrayment une terre Sainte, où nous ne voyons pas un buisson qui brûle sans se consumer:mais où nostre foy adore comme présent, quoy qu'invisible, le mesme Dieu qui parloit alors à Moïse du milieu de ce buisson, ou qui luy faisoit parler par un Ange. Il se fit paroistre à ce saint Homme, sous la forme du feu qui imprime de la terreur & du respect; & il se cache sous nos Autels sous d'autres formes, qui n'ont que de la douceur, & des marques de tendresses pour ses Elûs. Il voulut alors faire voir à Moïse, que le feu de l'affliction dans laquelle son peuple gémissoit depuis tant d'années, ne le consumeroit pas; & qu'il y demeureroit incombustible, cõme ce buisson qu'il voyoit de ses yeux:& le Dieu que nous adorons sur nos Autels, nous pourroit bien dire aussi que par la vertu invisible, de la puis-

ſance qu'il nous communique en ſe donnant à nous, MOYSE.
il empêchera que tous les maux de la vie, & toutes les perſécutions de nos ennemis, ne nous cõſument.

On n'entre point dans les myſtéres que ce buiſſon figuroit. Les Saints Peres y ont trouvé des ſignifications differentes. Les uns ont dit qu'il repreſentoit JESUS-CHRIST & ſon Humanité Sainte, qui n'a point eſté conſumée par la Divinité. Les autres, comme S. Bernard, ont dit qu'il figuroit la ſainte Vierge, qui a conſervé ſa virginité en devenant mere. Les autres ont dit qu'il marquoit la concupiſcence qui eſt dans les juſtes ſans les conſumer. D'autres ont dit que ce buiſſon marquoit la dureté du peuple Juif, & en general de tous les pécheurs comparez à des épines: Le feu du Saint Eſprit eſt long-temps dans eux, ſans qu'il les conſume. Ils ſont toûjours ſi rebelles à Dieu & à ſa grace, & ils réſiſtent de telle ſorte au Saint Eſprit, que leurs péchez ne peuvent eſtre conſumez de tous ſes feux.

Mais on laiſſe toutes ces differentes figures, à la méditation des perſonnes de pieté. Tout le monde voit au moins avec quelle facilité Dieu peut faire brûler les feux, ſans que nous voyïons aucune matiere, & combien malgré tous les raiſonnemens des impies, qui doutent des feux de l'enfer, il peut avoir des réſervoirs, où les flâmes brûlent toûjours ſans nourriture & ſans aliment, ſans qu'elles ſe conſument elles-meſmes.

Lorſque Moïſe eſtoit dans ce reſpect, qui luy faiſoit voiler ſa face, Dieu continua de luy parler. J'ay vû, dit-il, l'affliction ſous laquelle mon peuple gémit dans l'Egypte. J'ay oüy les cris que le force de jetter la dureté de ceux qui préſident à ces

ouvrages. Je ſuis touché de leurs maux, & je veux enfin les en délivrer en les tirant de l'Egypte, pour les conduire dans une excellente terre où coule le lait & le miel, & qui eſt occupée par les Chananéens & les autres peuples voiſins. Venez donc, dit-il à Moïſe, & je vous envoyeray à Pharaon afin que vous tiriez mon peuple d'entre ſes mains.

Ce fut alors que Moïſe fit paroiſtre cette profonde humilité, que tous les Saints Peres, & particulierement S. Gregoire, ont dit eſtre d'un ſi grand exemple pour les Paſteurs de l'Egliſe. Car ils voyent que bien loin d'avoir la hardieſſe de s'ingérer d'eux-meſmes dans la conduite des peuples, comme il y en a tant qui le font avec une témérité, que l'on ne peut aſſez comprendre, ils devroient lorſque Dieu-meſme les y engageroit en parlant ſenſiblement à eux, y témoigner de la répugnance, & eſtre frappez de terreur en penſant à un ſi ſaint miniſtere.

Qui ſuis-je moy, dit à Dieu ce ſaint Homme pour aller parler à Pharaon, & pour entreprendre de délivrer les Hebreux de l'Egypte? Mais Dieu pour appaiſer toutes ſes craintes ne luy dit que ces trois mots: *Je ſeray avec vous*; & ce devroit eſtre là, la conſolation de tous les Paſteurs Evangeliques, qui gémiſſent ſous le poids de leur charge. Ils doivent ſe ſouvenir que le meſme Dieu qui les y a engagez, les ſoûtient dans leurs travaux, & que c'eſt luy qui y donne ſa benediction, pour leur faire porter le fruit qu'il a réſolu de tirer de leur miniſtere.

Dieu ayant donc délivré Moïſe de la crainte qu'il avoit de Pharaon, ce Saint eut encore une autre appréhenſion, & cét eſprit ſi ſage nonobſtant

l'épouvante où cette vision le réduisoit, vit tout d'un coup ce qu'il avoit à appréhender dans cette mission qui le surprit, comme tous ceux qui sont destinez de Dieu à la conduite des peuples, devroient estre surpris lorsqu'on les engage dans ce ministere, auquel ils n'auroient jamais dû penser d'eux-mesmes.

Il craignit le peuple mesme à la délivrance & à la conduite duquel Dieu l'engageoit. Il semble qu'il marquoit désslors aux Pasteurs, que s'ils vouloient travailler utilement parmi leur peuple, il falloit avant toutes choses qu'il fust bien persuadé que c'estoit Dieu qui les envoyoit, & qui les engageoit à cét employ. Je m'en vas trouver de vostre part les enfans d'Israël, dit-il à Dieu : & je leur diray : Le Dieu de vos peres m'a envoyé vers vous. Mais s'ils me demandent quel est son nom : que leur répondrai-je ? Dieu luy dit ; *Je suis celuy qui suis, & vous leur direz : Celuy qui est m'a envoyé vers vous.* Ce fut ainsi que Dieu voulut en un mot marquer son estre toûjours subsistant, toûjours immuable, toûjours le mesme ; au lieu qu'une créature pourroit exprimer au contraire l'abysme de sa vanité par cette seule parole : Je ne suis point : Je ne suis rien.

Il ajoûta encore à ce nom qu'il prenoit comme un titre particulier, cét autre par lequel il s'appelloit le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob. Pouvoit-il nous consoler davantage, dit S. Augustin, nous qui avons le bonheur d'estre la race d'Abraham, qu'en nous montrant qu'encore qu'il soit éternel, toûjours stable, toûjours le mesme, il ne dédaigne pas néanmoins de s'abbaisser jusques à nous, & de nous promettre part à son

eternité bien-heureuse, en sorte que de ces années courtes & déplorables que nous vivons icy, nous passerons aux années de Dieu qui seront eternelles & toûjours durables. *Et anni tui non deficient, & nos quamvis cinis speramus nos venturos ad hos annos stantes.*

Mais comme ce nom est si souvent répeté dans l'Ecriture, on ne sera pas fâché de voir la remarque que saint Augustin fait sur ces paroles, lorsqu'il dit, que par ces trois noms, Dieu declare que dans la suite de tous les siecles, il seroit le pere d'un peuple futur, qui naistroit dans l'Eglise en quatre manieres differentes.

Car ou les bons en enfanteroient & en baptiseroient d'autres qui seroient bons, comme Abraham eut Isaac qui fut heritier de Sara, qui estoit libre, & qui marquoit ceux aussi qui seroient bons: Ou les bons en enfanteroient & en baptiseroient de méchans, comme Abraham eut Ismaël qui fut desherité d'Agar, l'esclave qui marquoit les méchans: Ou les bons en enfanteroient de méchans, comme Rebecca, qui estoit libre, eut Esaü qui fut réprouvé; Ou enfin les méchans en enfanteroient de bons, comme les femmes non libres de Jacob eurent de luy des enfans, qui partagerent l'heritage avec les enfans de Lia & de Rachel, qui estoient libres. Ainsi Dieu par ces trois noms, d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, comprit tous les Chrestiens qui dans la suite des temps naistroient parmi son peuple, de quelque maniere & de quel pere ils pussent avoir esté engendrez dans son Eglise.

Mais pour revenir à la suite de nostre histoire: Quand vous aurez assemblé les anciens d'entre les enfans d'Israël, ajoûta Dieu en parlant à Moïse,

vous leur direz : Le Dieu de vos peres m'est apparu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Il a résolu de vous visiter dans vostre affliction, parce qu'il a vû tous les maux que l'on vous a fait souffrir dans l'Egypte. Il va enfin vous en délivrer, pour vous donner une terre coulante de lait & de miel qu'occupent les Chananéens, les Hethéens & les autres peuples. Ils écouteront vostre voix, & ils vous obéïront. Moyse.

C'est pourquoy vous & ces anciens irez ensemble trouver Pharaon, & pour ne le pas effrayer d'abord en luy proposant tout d'un coup, qu'il laisse sortir tous les Israëlites de son royaume, vous luy direz, que le Dieu des Hébreux vous a commandé à tous, de luy aller offrir un sacrifice dans le desert ; & qu'il permette à tout le peuple une marche de trois jours. Je sçay qu'il ne vous l'accordera pas : mais je déployeray sur luy la force de mon bras, par un si grand nombre de prodiges, qu'il sera contraint enfin de se rendre. Je feray en mesme temps, que vous trouverez grace auprés des Egyptiens : vous leur emprunterez ce qu'ils ont de vases d'argent & d'or & d'habits les plus précieux, dont vous vous chargerez vous & vos enfans, pour dépoüiller ainsi l'Egypte.

Moïse tremblant encore de la grandeur du fardeau dont on le chargeoit, s'excusa pour une troisiéme fois, & il dit à Dieu : Ils ne me croiront point : Ils n'écouteront point ma voix : Ils me diront : Dieu ne s'est point fait voir à vous.

Il confond encore par cette espece d'opiniastreté, ceux qui sans estre apellez par d'autres que par eux-mesmes, & sans que Dieu les engage à la conduite des peuples, se promettent avec une facilié in-

discrete d'y faire beaucoup de fruit. Ils se persuadent que dés qu'ils ouvriront la bouche, tout le monde les croira, & que l'on se rendra à leur premiere parole. Dieu apparoist à Moïse, & cependant Moïse dit que ce peuple ne croira pas que Dieu se soit fait voir à luy. Eux au contraire lorsque Dieu ne leur a point apparu, croyent que tout le monde se persuadera tout d'un coup, qu'ils ont vû Dieu face à face.

Ce sont des illusions déplorables que les Saints Peres nous remarquent, lorsqu'ils comparent la conduite des Pasteurs de l'Eglise, avec celle de ce saint Législateur. Ils courent sans qu'on les envoye, comme Dieu s'en plaint par son Prophete : & bien loin d'avoir besoin de miracles pour autoriser leur mission, & pour les forcer d'accepter la conduite d'un peuple, comme Dieu en eut besoin à l'égard de Moïse ; il auroit presque besoin d'en faire pour les convaincre de leur égarement, & de leur illusion présomptueuse ; tant ils se sont persuadez que la voix de leurs desirs & de leur vanité secrette, estoit la voix de Dieu mesme.

Voicy donc ce que la suite de l'Histoire sainte nous represente. Dieu voyant les résistances de Moïse, luy demanda ce qu'il tenoit dans sa main. Il luy dit que c'estoit une verge. Jettez-là en terre, luy repliqua Dieu, & aussi-tost cette verge, ou plustost cette houlete & ce baston Pastoral, fut changé en serpent, en sorte que Moïse frappé de crainte s'enfuit : mais Dieu luy ayant commandé de le prendre par la queuë, il fut encore changé & reprit la premiere figure de verge.

C'est la premiere fois qu'il est parlé de cette célebre verge, qui fut l'unique chose avec laquelle

Dieu envoya Moïſe à Pharaon, comme JESUS-CHRIST depuis qui eſt le véritable Moïſe, envoya ſes Apoſtres avec une ſeule verge, & la puiſſance de faire des miracles. MOYSE.

Luy-meſme auſſi eſtoit figuré alors par Moïſe, puiſque lorſqu'il eſt venu pour délivrer ſon peuple de la tyrannie du démon, il n'eſt venu armé que du ſeul baſton de la croix, qui a paru une folie aux ſages du monde, mais cette croix s'eſt changée enſuite en ſerpent, c'eſt-à-dire, cette folie a paru eſtre enſuite une véritable ſageſſe, qui eſt dans l'Ecriture figurée par le ſerpent: & cette ſageſſe a eſté telle, qu'elle a dévoré toute la ſageſſe des hommes, cõme nous allons voir dans la ſuite que ce ſerpent de Moïſe dévora les ſerpens des enchanteurs de Pharaon.

Aprés ce premier miracle, Dieu pour aſſurer encore davantage Moïſe luy en fait faire un ſecond. Il luy commande de mettre ſa main dans ſon ſein, & il la trouva auſſi-toſt pleine de lépre en la retirant: & Dieu luy ayant commandé une ſeconde fois de la remettre dans ſon ſein, il la trouva enſuite toute guerie & ſemblable au reſte de la chair.

Dieu dans ce miracle qu'il faiſoit pour oſter les doutes de ſon ſerviteur, marquoit tout ce qui devoit arriver dans la ſuite des ſiecles à l'égard du peuple Juif, dont Moïſe alloit prendre la conduite, & à l'égard du peuple Chreſtien, que le véritable Moïſe devoit former & conduire dans la fin des temps. Car comme Moïſe d'abord mit ſa main dans ſon ſein, & la retira toute lépreuſe, ce premier peuple de meſme qui eut Moïſe pour conducteur luy fut toûjours rebelle; le ſecond peuple au contraire a eſté docile & a cru au Fils de Dieu, ce qui luy a rendu la main ſaine & propre aux bonnes œuvres.

Mais nostre malheur est que les Chrestiens sont pour la plûpart retombez dans l'état des Juifs, & qu'ils ne tirent de la bonté & de la protection de Dieu, qui les tenoit comme cachez dans son sein, qu'une ingratitude qui les rend par leurs actions indignes de l'état où ils sont appellez, comme des lépreux aux yeux de Dieu, & aussi insupportables devant luy que ceux qui sont infectez de ce mal le sont devant nous.

Voila deux prodiges que je vous ay fait faire, dit ensuite Dieu à Moïse. S'ils ne croyent pas au premier, ils se rendront au second : Que s'ils demeurent encore incrédules à ce second mesme, prenez de l'eau du fleuve, répandez-la sur la terre, & aussi-tost elle se changera en sang.

Cependant la répugnance de Moïse ne put encore estre vaincuë, & cherchant toûjours des raisons pour se dispenser d'un engagement, où une infinité d'autres moins humbles qu'il n'estoit, eussent couru d'abord sans prendre tant de précautions, il representa à Dieu, le défaut de sa langue. Il le pria de considerer la difficulté qu'il avoit de parler, & qu'un homme qui begayoit comme luy, n'estoit pas propre pour aller parler de sa part devant les Princes, outre que depuis qu'il l'avoit vû sur cette montagne, sa langue bien loin d'en avoir esté plus libre, en estoit au contraire devenuë encore plus embarassée.

Dieu rejetta cette excuse. Qui est-ce qui a fait la langue de l'homme, luy dit-il ? Qui est-ce qui fait que l'un est sourd, l'autre est muet ; que l'un est clairvoyant, & l'autre aveugle ? N'est-ce pas moy seul ? Allez donc, ajoûta-t'il, je seray dans vostre bouche & je vous enseigneray tout ce que vous aurez à dire.

Ce fut ainsi qu'il arresta tout court cette excuse de Moïse montrant dans le premier conducteur de son peuple ce qu'il a depuis fait voir & dans ses Apostres, & dans tous les siecles de l'Eglise, qu'il se plaist à choisir pour ses grands desseins des personnes, qui naturellement n'y paroissent pas estre propres, afin que le bon succez ne leur en soit pas attribué, mais que l'on voye que toute la gloire en est dûë à celuy, qui prend plaisir à confondre la fausse sagesse du monde, par ce qui paroist de plus foible & de moins sage.

Moïse alors put bien n'avoir aucune excuse à représenter de nouveau, mais il ne put pas neanmoins encore se rendre ; & sentant toûjours sa repugnance s'augmenter, à proportion qu'il se voyoit prest d'estre chargé d'un fardeau si pénible, il s'écria enfin à Dieu : Je vous prie, Seigneur, choisissez qui il vous plaira pour cét employ, & ne pensez pas à moy davantage.

Tant de résistance ont fait douter à quelques Peres ; si on pouvoit en cette rencontre excuser Moïse de péché, principalement lorsque l'on voit dans la suite, que Dieu se mit en colere contre luy de ce qu'il refusoit toûjours de se soûmettre. Mais quand on jette les yeux sur ce fond d'humilité, qui estoit l'unique cause de tant d'oppositions, bien loin de penser à le blâmer, on souhaitteroit au contraire qu'on le pust imiter davantage, & que ceux qui sont engagez à la conduite des peuples, bien loin de courir si avidement à ces emplois, resistassent avec quelque espece d'opiniastreté, & se missent presque en état, par un refus plein d'humilité, de fâcher Dieu mesme.

Enfin pour terminer cette longue contestation,

Dieu trouva comme un milieu, & il dit à Moïse qu'Aaron son frere qui estoit un homme éloquent, porteroit la parole devant Pharaon & devant le peuple ; mais que ce seroit luy qui luy mettroit en bouche tout ce qu'il auroit à dire. Il ne voulut point assujettir à un homme éloquent un autre qui n'avoit pas la parole aisée, mais il voulut que l'homme éloquent, fut soûmis à celuy qui n'avoit pas la langne libre.

Il disposa donc les choses de telle sorte, que l'on ne vit jamais mieux accompli ce qui a esté dit depuis dans l'Ecriture, d'un frere qui aide son frere. Ce fardeau estant comme partagé, en parut beaucoup plus doux. Dieu aidoit ces deux freres l'un par l'autre, comme il les humilioit l'un par l'autre.

Il montra que rien n'estoit plus nécessaire à ceux qui sont engagez dans les grands emplois, que d'avoir une personne sage & fidele, qui porte avec eux une partie de leurs soins ; & qui ayant chacun des talens differens, s'empeschent l'un l'autre de s'élever de ceux qu'ils ont receus ; & qui contribuent l'un à l'égard de l'autre, à demeurer dans l'humilité. Car Moïse pouvoit estre humilié en voyant l'éloquence de son frere Aaron, & la liberté avec laquelle il s'énonçoit devant le peuple ; & Aaron de son costé pouvoit aussi estre humilié, en voyant les communications si familieres de Moïse avec Dieu, & le choix qu'il faisoit toujours de luy pour luy révéler ses ordres.

Tous les Peres aussi, a l'imitation de saint Paul, ont remarqué icy la vocation d'Aaron à ce haut ministere, sans qu'il en eust de luy-mesme

aucune pensée ; & ils ont dit que c'estoit une figure de la vocation de Dieu, par laquelle seule les Pasteurs Evangeliques, devoient maintenant entrer dans leurs Charges sans s'y ingerer d'eux-mesmes, & sans usurper le Sacerdoce de JESUS-CHRIST, que JESUS-CHRIST n'a pas usurpé luy-mesme. MOYSE.

Moïse donc enfin s'estant rendu au commandement que Dieu venoit de luy faire, il descend de cette montagne tout possédé de la Majesté de celuy qu'il y avoit veu, & qui luy avoit parlé. Il vient trouver son beau-pere, & sans luy rien dire de tout ce qui venoit de se passer, il luy dit simplement qu'il le prioit de luy permettre d'aller faire un tour en Egypte pour y visiter ses freres, & voir s'ils estoient encore en vie. Jethro ne put s'opposer à une demande si juste, & il le renvoya en paix.

Moïse ne pouvant faire honnestement ce voyage sans y mener avec luy Sephora sa femme, pour ne pas donner lieu à Jethro son beau-pere de croire qu'il l'eust répudiée, il la fit monter sur un asne. Il prit aussi ses deux fils. Mais lorsqu'ils estoient en chemin, Dieu, dit l'Ecriture, apparut tout d'un coup à Moïse, & sembloit le vouloir tuer. Sephora sa femme, comprenant que c'estoit apparemment parce que le plus jeune de leurs enfans n'estoit pas circoncis, à cause peut-estre qu'ils avoient voulu épargner la tendresse de son âge, prit aussi-tost une pierre aiguë, & circoncit son fils sur l'heure ; & se jettant à ses pieds : elle dit ces paroles célébres, qui marquoient l'effusion du sang qu'elle venoit de faire pour conserver la vie de Moïse : *Vous m'estes un époux de sang.*

C'est ce qu'une infinité d'ames saintes on dit depuis à JESUS-CHRIST le véritable Moïse, & ce qu'à leur imitation nous devrions aussi luy dire nous-mesmes. Car il nous est véritablement *un époux de sang* : puisque c'est en répandant pour nous son sang sur la Croix, qu'il a rache.é nos ames, afin qu'elles devinssent ses épouses. Aussi depuis cette alliance elles ne doivent plus avoir de commerce avec la chair & le sang, mais elles y doivent renoncer ou par la mortification, comme font tant de saints Pénitens, ou par la mort mesme, comme ont fait tant de saints Martyrs.

Aprés cét évenement, l'Ange qui vouloit tuer Moïse se retira sans luy nuire, & Sephora toute effrayée de ce péril où elle venoit de voir Moïse s'en retourna chez son pere; Dieu réglant ainsi les choses par sa sagesse, parce que cette femme n'auroit pû qu'estre un tres-grand embarras à Moïse dans les grandes choses qu'il alloit faire.

En mesme-temps Dieu, selon la promesse qu'il avoit faite à Moïse, porta Aaron son frere à venir au devant de luy dans le desert. Moïse luy dit tout ce qui s'estoit passé; & ils allerent ensemble trouver les Israëlites, à qui ils découvrirent les desseins de Dieu, dont ils leur donnerent des assurances, par les miracles qu'ils firent sur l'heure devant leurs yeux. Moïse disoit à Aaron tout ce qu'il devoit dire, & Aaron redisoit au peuple tout ce que Moïse luy avoit dit.

Les Israëlites respirerent aussi-tost, en voyant que la misericorde de Dieu regardoit enfin la longue servitude sous laquelle ils gémissoient, & recevant ce secours si favorable avec une joie infinie, ils se prosternerent en terre pour adorer celuy

luy qui seul en estoit l'Auteur ; nous apprenant à nous-mesmes avec quelle profonde reconnoissance, nous devons recevoir les premieres marques de la misericorde de Dieu, lorsqu'il nous veut convertir, & combien nous devons estre plus fideles qu'ils ne le furent dans la suite, pour conserver comme toûjours nouveau dans nous, le souvenir de cette premiere grace. MOYSE.

Aprés cette premiere démarche que Moïse fit vers les Israëlites qui le crurent, il fallut ensuite entreprendre l'autre, qui estoit sans comparaison la plus pénible. Mais Moïse qui l'avoit long-temps appréhendée avant que de s'y engager, s'en acquita avec une résolution qui fit voir en mesme-temps sa grande foy, & sa grande obéïssance pour Dieu, & son ardent amour pour son peuple, puisque pour procurer sa délivrance il s'exposoit visiblement à la mort, par un courage que les grands Pasteurs de l'Eglise ont toûjours regardé comme leur instruction, puisque comme Moïse, ils ont toûjours respecté les Puissances, mais sans appréhender leur colere, lorsqu'il falloit nécessairement leur désobéïr en quelque chose, afin d'obéïr à Dieu.

Il vient donc trouver Pharaon accompagné d'Aaron son frere. Il luy dit qu'il avoit ordre de la part du Dieu d'Israël, de luy dire, qu'il laissast aller son peuple dans le desert, pour luy offrir un sacrifice solemnel. Pharaon tout rempli de l'orgueil du demon qui le possedoit & qu'il representoit ; Qui est ce Seigneur dont vous me parlez, répondit-il, qui est ce Dieu qui mérite que je l'écoute ? Je ne le veut point connoistre, & je ne laisseray point sortir Israël

Nous avons reçû ordre de la part du Dieu des Hébreux, répondirent Moïse & Aaron, de marcher trois jours dans le desert pour luy immoler nostre sacrifice, & nous vous prions d'agréer que nous luy soyons fideles, de peur que la peste ou l'épée ne nous punisse de nostre desobéïssance. Mais Pharaon s'aigrissant toûjours de plus en plus, fit une severe réprimende à Moïse & à Aaron. Il les regàrda comme des séditieux, qui sollicitoient les Hébreux à la revolte, & il les renvoya à leurs travaux.

Il entra ensuite au Conseil avec ses Officiers, & voulant opposer sa cruauté à la bonté que Dieu avoit sur son peuple : Il dit à ces personnes assemblées : Voyez-vous le grand nombre de ce peuple ? Plus nous l'accablons de travaux ; plus il multiplie & s'augmente. Que sera-ce donc si nous luy donnons du repos ? Et prenant aussi-tost une résolution inhumaine, il dit aux Intendans de ces travaux, de leur estre encore plus durs qu'auparavant, de ne leur plus donner de paille, mais de les obliger d'aller en ramasser eux-mêmes sans relâcher rien néanmoins du nombre ordinaire de briques qu'ils avoient accoûtumé de rendre. Ce n'est, ajoûta-t'il, que la fainéantise qui leur fait crier vers leur Dieu, & qui leur donne la pensée de ce sacrifice. Mais qu'on les presse & qu'on les accable de telle sorte, qu'ils n'ayent plus d'envie d'écouter ces vains discours dont on les trompe.

Ces Officiers de Pharaon le servirent fort fidélement, & ayant retranché les pailles, ils foüetterent impitoyablement ceux d'entre les Hébreux, qui estoient préposez aux travaux des autres, en-

sorte qu'estant réduits au dernier desespoir, ils vinrent trouver Pharaon pour tâcher de le fléchir, & pour se plaindre des traittemens qu'on leur faisoit. Moyse

Ce Prince n'ayant qu'augmenté encore leur douleur par ses réponses aigres, ils ne trouverent plus d'autre moyen de se soulager le cœur, que de se plaindre à Moïse mesme, comme estant en quelque sorte la cause de ce surcroit d'affliction; & l'ayant trouvé avec Aaron dans le Palais, en sortant de chez Pharaon, ils luy parlerent avec force; & ils luy dirent que par les propositions d'une délivrance imaginaire, il avoit mis comme une épée entre les mains de Pharaon, pour les mettre à mort.

Ces plaintes, & encore plus ce fond de douleur dont elles sortoient, percérent le cœur de Moïse qui estoit extrémement tendre, & qui ne put avoir d'autre recours, qu'à celuy qui l'avoit engagé dans ce ministére. Vous m'aviez promis, luy dit-il, de délivrer par nous vostre peuple, & nous voilà cause qu'ils sont plus accablez que jamais.

Ne passons pas légerement cét incident, & apprenons en tremblant à nous y considerer nous-mesmes. Remarquons-y une image fidele de ce qui se passe entre le démon & nous, lorsque l'on nous parle de nous convertir. Ce tyran impitoyable n'en peut souffrir la moindre pensée. Il renouvelle alors toutes ses violences pour dissiper nos bonnes résolutions, & pour nous oster ce premier rayon d'espérance qui commençoit à nous luire, afin de nous replonger dans un plus grand desespoir. Il anime contre nous tous ceux

qui peuvent s'opposer à ce dessein. Il nous fait repentir nous-mesmes de l'avoir formé ; il nous irrite contre les plus fidéles Pasteurs qui s'employoient pour cét ouvrage ; & au lieu de les prier de se roidir contre tous les obstacles qui se pourroient présenter à un si grand bien, nous sommes nous-mesmes la plus grande difficulté qu'ils trouvent dans cette entreprise. Les plaintes que nous leur faisons les percent jusque dans le cœur. Ils sont déchirez de nos murmures ; & c'est dans ces déchiremens, que l'on peut dire qu'à l'imitation de saint Paul, ils nous enfantent de nouveau.

Cependant, comme nous l'allons voir, le conseil de Dieu demeure stable, & tout cede enfin à sa puissance. Ce sont ces peines mesmes & ces renouvellemens de maux, dont nous devrions tirer d'heureux présages, si nous estions assez instruits, puisque c'est souvent lorsque le calme est tout prest de revenir, que l'on ressent les plus violens efforts de la tempeste ; & que c'est lorsque Dieu est prest de nous délivrer de la tyrannie du péché & du démon, qu'il permet que nous en ressentions davantage le pouvoir ; afin que ces dernieres impressions qui nous restent de nostre servitude, nous fassent encore trouver plus douce la main favorable qui nous en retire.

Dieu donc ayant consolé Moïse dans sa peine, & luy ayant dit que malgré l'endurcissement du cœur de Pharaon, qu'il luy avoit déja prédit, il ne laisseroit pas de tirer son peuple de ses mains, avec des miracles & des prodiges éclatans, luy commanda de l'aller trouver avec Aaron, & de faire en sa présence le miracle de la verge changée en serpent.

Ce Prince opiniastre dans son endurcissement ne se voulut pas rendre à ce signe. Il fit mesme assembler tous les Enchanteurs, afin que par l'effet de leur Magie, ils fissent quelque chose de semblable ; & Dieu pour l'aveugler encore plus qu'il n'estoit, permit en effet que ces Enchanteurs fissent ce qu'avoit fait Moïse, & que par la vertu invisible du démon, qui se plaist toûjours à estre le singe de Dieu, les verges de ses Enchanteurs fussent aussi changées en serpens.

Pharaon sans considerer que le serpent de Moïse dévora ensuite ceux des Enchanteurs, ce qui le devoit persuader de la vérité, ne s'arresta qu'à ce qui le pouvoit séduire dans ces miracles contrefaits : & l'on vit deslors de quelle maniere Dieu dans la suite des siecles puniroit les cœurs endurcis, en leur envoyant des faux Prophetes, qui par leurs discours trompeurs & leurs bonnes œuvres apparentes, les jetteroient dans l'erreur, ou plûtost les fortifieroient de telle sorte dans leur endurcissement, que les miracles les plus visibles ne les en pourroient tirer.

Il faut gémir de cét état & craindre d'y tomber nous-mesmes. Tremblons devant Dieu, en voyant icy la puissance du démon, qui a de tout temps fait de faux miracles. Dieu les a permis d'un costé pour aveugler ses ennemis, & de l'autre pour éprouver les siens. Car si Moïse & Aaron n'eussent eu une foy bien ferme, cette surprise des Enchanteurs de Pharaon, qui rendoit leur miracle inutile, eut pû sans doute les étonner.

Ainsi, comme dit saint Augustin, tout est plein de tentations dans le monde : tout est dans une

confusion & dans un meslange qui nous étonne. Les bons & les méchans font souvent les mesmes choses : & les méchans font quelquefois ce que les bons mesmes ne font pas : comme nous voyons alors que dans le peuple de Dieu, nul, hors Moïse & Aaron, ne faisoit les miracles que faisoient les Enchanteurs de Pharaon, qui pour cela néanmoins n'estoient pas à préferer au peuple de Dieu.

Pharaon estant donc plus résolu que jamais de ne point laisser sortir le peuple qu'il accabloit sous sa puissance tyrannique, Dieu commanda à Moïse de l'aller trouver un matin lorsqu'il se promenoit le long du fleuve. Ce fidele Ministre de Dieu luy ayant obéï, & ayant prié Pharaon de nouveau de laisser aller les Israëlites, il luy dit que pour marquer que c'estoit Dieu qui l'envoyoit luy dire cela de sa part, il alloit changer toutes les eaux du fleuve en sang, & que les poissons y mourroient. En effet, aussi-tost que par l'ordre de Moïse Aaron eut étendu sa verge sur le fleuve, il fut tout d'un coup changé en sang, aussi-bien que tous les étangs & tous les réservoirs d'eaux qui se trouverent dans l'Egypte. Mais les Enchanteurs ayant encore contrefait ce miracle, Pharaon n'en fut point touché, & en devint au contraire plus endurci.

Dieu dans ces miracles qui se faisoient plus pour nous, que pour ceux qui en estoient les témoins oculaires, nous instruisoit en effet nous-mesmes, en nous faisant voir dans ce dernier, le malheur effroyable des Chrestiens, qui changeroient dans la suite des temps les plus pures eaux de la vérité en sang, c'est-à-dire, en des sentimens & en des

opinions toutes charnelles. Mais il ne laissoit pas en mesme-temps de reprocher à Pharaon, par ces signes miraculeux, son inhumanité à l'égard de son peuple. Car si le premier miracle, qui fut le changement de la verge en serpent, l'avertissoit qu'au lieu d'une domination paisible sur le peuple de Dieu, telle qu'avoit esté autrefois celle de ses Prédecesseurs, il leur estoit devenu au contraire un serpent & un dragon qui les avoit dévorez : ce second ne luy reprochoit pas moins sa cruauté, puisqu'il avoit en quelque sorte changé les eaux du Nil en sang, au regard des Israëlites en y faisant jetter un si grand nombre d'innocens qui y périssoient.

Ce qui nous fait voir que Dieu punit toûjours les méchans avec des proportions admirables, & par des supplices qui semblent leurs remettre leurs pechez devant les yeux. C'est pourquoy comme tous les Egyptiens avoient trempé dans ce crime en prestant cruellement leur ministere pour executer les ordres sanguinaires de Pharaon, ils souffrirent aussi tous ce fléau pendant sept jours, sans pouvoir avoir d'autre eau que celle qu'ils trouvoient un peu plus supportable en foüillant la terre, & en la creusant fort profondement.

Nous nous trouvons entrez insensiblement dans ces dix playes fameuses, qui firent voir à toute l'Egypte la séverité des vengeances de Dieu, & qui firent redouter sa Puissance de tous les peuples. Car on peut dire qu'il punit alors ses ennemis par tous les élemens, & qu'il arma toutes les creatures pour les combattre. La terre, l'eau, l'air, le feu, la gresle & les foudres, servirent d'instrumens à sa colére. Le Soleil & les Astres

retirerent leur lumiere. Toute sorte d'animaux, les hommes, les Anges, & Dieu-mesme, les persecuterent. Ils furent affligez dans tout ce qu'ils possedoient, dans leurs fruits, leurs arbres, leurs animaux, leur or & argent, & leurs premiers nez. Leurs propres corps furent aussi frappez d'ulceres. Leurs yeux furent effrayez par l'épaisseur des ténébres, leurs oreilles par des éclats du tonnere, leur odorat par la puanteur des sales insectes ; leur goust par le sang dont ils rassasioient leur soif, & tout leur attouchement par des picqures & des morsures intolerables, sans parler de l'abbatement de leur esprit, qui gémissoit des maux qu'ils souffroient déja, & qui trembloit pour ceux qu'ils apprèhendoient encore.

Ainsi l'on ne vit jamais mieux que par cette espéce de prélude, ce que les cœurs endurcis & les pecheurs impénitens doivent attendre dans les enfers, dont ces playes parurent d'autant plus une image, que leur nombre de dix, selon les Saints Peres, & particulierement saint Augustin, ré pondoit au nombre des préceptes du Décalogue, dont le violement attirera aux hommes tous les supplices de l'enfer. Mais continuons de voir en détail chacune de ces playes.

Dieu au bout des sept jours du changement des eaux en sang, ordonna à Moïse d'aller trouver Pharaon, pour luy dire qu'il laissast aller son peuple, ou qu'autrement il alloit remplir toute l'Egypte de grenoüilles. Pharaon refusant de le faire, on vit en un moment tout le Royaume plein de ces sales animaux, qui pénetrerent jusque dans la chambre & le lit de Pharaon. Tout ce que l'on voyoit, tout ce que l'on touchoit estoit grenoüille,

qui de leurs cris horribles, de leur mouvement affreux, de leur puanteur insuportable, réduisoient les Egyptiens au désespoir.

Aussi quoy que les Enchanteurs eussent encore contrefait ce troisiéme miracles, Pharaon néanmoins se trouvant embarassé de la veuë & du son effroyable de ces animaux, pria Moïse de l'en délivrer. Ainsi ce cœur dur fut réduit aux prieres, & quelque idée que nous nous formions de son endurcissement, nous sommes forcez néanmoins d'avoüer, par ce que l'on a vû dans les Histoires des siecles suivans, qu'il estoit assez moderé, & qu'il y auroit eu des Princes qui eussent tenu une autre conduite envers Moïse & Aaron, en s'assurant de leurs personnes.

Moïse qui sçavoit qu'il avoit entre les mains la Puissance de Dieu, qui venoit de luy dire qu'il l'établissoit *Dieu de Pharaon*, demanda à ce Prince quand il luy plaisoit que par sa priere il retirast de luy ce fléau : Demain, luy dit le Roy, & cela arriva de la sorte, en sorte que cette playe ne dura qu'un jour, & elle marqua la playe dont dans la suite des temps l'Eglise seroit affligée par des hommes, qui s'abandonnant à leurs sales plaisirs, la rempliroient du bruit inquiet de leur voix désagréable, comme ont fait, non seulement les Poëtes & les Orateurs Payens, mais comme ont fait mesme les Heretiques, ou comme ont fait encore tant de Directeurs flateurs & accommodans, qui ont rempli les maisons des Particuliers, & les Palais des Princes, & qui ont troublé tout, par le bruit de leurs langues importunes.

Mais on voit par la suite de l'Histoire Sainte que

ces grenoüilles, c'est-à-dire, ces discoureurs incommodes meurent enfin, & ne laissent aprés eux qu'une effroyable puanteur, qui est encore sans comparaison plus dangereuse, que celle que répandirent ces grenoüilles de l'Egypte, lorsqu'on les eut rassemblées en des monceaux d'une hauteur prodigieuse.

Pharaon s'estant vû délivré de cette playe, demeura dans son endurcissement accoûtumé. C'est pourquoy Dieu commanda à Moïse & à Aaron, d'estendre sa verge sur la poussiere de la terre, afin de la changer en une multitude infinie d'insectes picquans, qui fut la troisiéme playe de l'Egypte, & qui affligea également les hommes & les bestes.

Aug. quæst. ex utroque testamm. ex vit.

Ce fut là que les Enchanteurs de Pharaon avoüerent leur foiblesse, n'ayant rien pû faire de semblable. Ils dirent à ce Prince que visiblement *le doigt de Dieu estoit là*; & ils nous font voir ainsi quelle confusion ce nous seroit à nous-mesmes de ne l'y pas reconnoistre : *Audi magos confitentes quia digitus Dei hic est & confiteri.*

Cependant comme Pharaon par une opiniastreté qui estoit alors tout à fait inexcusable, ne se rendit point encore à cette troisiéme playe qui marquoit celle dont l'Eglise sera frappée dans la suite par un nombre infini de personnes amateurs de dispute, qui troubleroient & inquietteroient tout par leurs pointilleries ; Dieu envoya à ce Prince obstiné la quatriéme playe de toutes sortes de mouches qui remplirent l'Egypte, sans qu'aucun lieu fust assez secret pour s'en pouvoir délivrer : au lieu que la terre de Gessen, où estoit le peuple de Dieu en estoit exempte.

Pharaon se sentit si fort incommodé de ces moucherons qu'il appella Moïse & Aaron, & leur permit d'offrir à Dieu leur sacrifice, pourvû que ce fût dans son royaume, & qu'ils ne sortissent point de ses terres. Moïse s'y opposa. Il dit qu'ils feroient la marche de trois jours dans le desert. Pharaon leur dit qu'il leur permettoit d'aller dans le desert pourvû que ce ne fust guere avant ; mais qu'ils commençassent par le délivrer de ces mouches. Moïse luy promit que le lendemain il n'en seroit plus importuné, ce qui arriva de la sorte par une délivrance soudaine, aprés laquelle ce Prince rentra aussi-tost dans son premier endurcissement. MOYSE.

Quand on voit Dieu traitter ainsi des cœurs rebelles ; & employer des mouches, des grenoüilles, & d'autres insectes peu considerables, pour résister à un Prince si opiniastre, il faut admirer sa misericorde qui reluit toûjours mesme dans sa colére & dans sa justice. Il pouvoit, comme dit le Sage, envoyer des lions & des Dragons horribles avec la mesme facilité que ces petites bestes. Mais comme il connoist nostre foiblesse, il veut nous faire rentrer en nous-mesmes par ces avertissemens qui ne sont que comme les préludes de sa grande colére, lorsqu'il déploye son bras, & qu'il répand toute sa fureur, afin que si nous sommes si insensibles aux premiers effets de ses châtimens, nous jugions de ce que ce sera, lorsqu'il n'usera plus d'aucun ménagement envers nous.

On voit aussi quelle proportion Dieu gardoit dans cette quatriéme playe. Les Egyptiens avoient honteusement offert leur encens, & prodigué leurs adorations à des mouches dont ils s'estoient fait des Dieux, qu'ils avoient mis en la place de Dieu

véritable: & maintenant Dieu se joüe d'eux en quelque sorte, en les punissant. Il arma contre eux les mêmes mouches, dont ils attendoient le secours que l'on a coûtume d'attendre de Dieu mesme, & il leur fit sentir que ces petits animaux, dont ils s'estoient fait des divinitez imaginaires, estoient devenus pour eux de véritables bourreaux, & n'étoient propres qu'à les exterminer & à les perdre.

Dieu fit venir ensuite la cinquiéme playe qui fut celle de la peste, qui fit mourir toutes les bestes, les chevaux, les asnes, les chameaux, les bœufs, les brebis, sans épargner que ce qui appartenoit au peuple de Dieu. Cette playe mystérieuse marqua d'abord, que ceux qui dans la suite des siecles estant Chrestiens, vivroient plûtost en bestes qu'en hommes seroient frappez d'une peste invisible qui en épargnant leur corps, feroit miserablement périr leur ame.

Mais Pharaon n'estant point sorti de son assoupissement, Dieu envoya la sixiéme playe, & la fit passer des bestes aux hommes mesmes, qui furent frapez de telle sorte dans leurs corps, qu'ils se trouverent tout d'un coup pleins d'ulcéres & de pustules enflammées. Les Enchanteurs de Pharaon n'en furent pas épargnez, & bien loin d'en pouvoir délivrer les autres, ils ne purent s'en délivrer eux-mesmes, jusque-là que l'Ecriture marque que leurs ulcéres les empêcherent de paroistre devant Moïse, pour s'opposer à luy selon leur coûtume, afin de décrediter ses miracles. Il n'y a personne qui n'ait reconnu que cette playe marquoit l'orgueil & la colere qui font les mesmes effets dans l'ame, que ces ulcéres & ces pustules faisoient dans le corps.

Moïse n'estant point surpris de l'opiniastreté de

Pharaon parce que Dieu la luy avoit prédite, il déclara à ce Prince qu'il l'alloit frapper d'une nouvelle playe, qui seroit d'une gresle telle que jamais on n'en avoit vû de semblable ; & qui de plus seroit accompagnée de foudres & de tonnerres. Il voulut bien par une bonté qui est d'un grand exemple, avertir & Pharaon & toute l'Egypte, de ce qui alloit arriver, afin de prévenir de si grands maux. Les uns le crurent, & se tenant à l'abri avec leurs troupeaux, ils furent sauvez de la fureur de cette gresle ; les autres s'en estant mocquez trouverent par expérience, que ce que Moyse leur venoit de dire estoit véritable.

Car jamais on ne vit une si grande fureur dans les airs, & il parut que quand le Créateur veut que ses créatures luy obéïssent, elles le font d'une maniere qui imprime par tout la terreur. L'air, l'eau & le feu s'accorderent en quelque sorte pour soûtenir les interests de Dieu. La gresle n'éteignoit point les feux du tonnerre, & les feux du tonnerre ne faisoient point fondre la gresle. Le feu, comme il est dit dans la Sagesse, surpassant sa propre nature brûloit au milieu de l'eau, & l'eau oubliant la sienne ne l'éteignoit point ; parce que celuy qui est le maistre souverain de la nature, agissoit alors sur les élemens avec un pouvoir si absolu, que ceux qui sont le plus contraires l'un à l'autre, comme sont l'eau & le feu, s'accorderent & conspirent en quelque sorte ensemble, pour accomplir exactement ses volontez. *Sap. c. 19. v. 19.*

Ce fléau épouvanta d'abord Pharaon luy-mesme. *J'ay peché*, dit-il à Moïse, qu'il fit promptement venir : *Le Dieu que vous servez est juste ; & moy & mon peuple sommes des impies. Mais priez*

le de faire cesser promptement ces foudres qui nous persecutent de toutes parts, & je vous laisseray aller. Moïse luy répondit qu'il sçavoit qu'il ne craignoit pas encore Dieu autant qu'il le devoit craindre : mais qu'il ne laisseroit pas pourtant de le prier, qu'il retirast de l'Egypte cette playe dont il n'avoit épargné que son peuple dans la terre de Gessen, & qui marquoit ce déluge de violences, qui dans la suite des siecles devoit regner sur la terre, & l'oppression tyrannique des personnes envieuses, qui détruiroient dans l'Eglise les travaux des autres, & qui se détruiroient eux-mesmes par le propre mal qu'ils leur feroient, comme la gresle se fond elle-mesme aprés avoir brisé tout ce qu'elle a rencontré.

Pharaon estant encore rentré dans son endurcissement ordinaire, Dieu luy envoya Moïse pour luy dire, qu'il l'alloit frapper d'une nouvelle playe qui seroit de sauterelles, dont l'Egypte seroit toute remplie, & où elles ne laisseroient pas une seule feüille de verdure. Comme il se retiroit aprés cette menace, les Officiers de Pharaon representerent à ce Prince, qu'il estoit fâcheux de souffrir toûjours tant de nouvelles playes. Que toute l'Egypte estoit ruinée, & qu'il valloit mieux laisser sortir ces gens pour sacrifier à leur Dieu.

Ainsi on rappella promptement Moïse & Aaron auquel le Roy dit : Allez, faites ce que vous desirez, je vous permets d'aller sacrifier à vostre Dieu, Mais qui seront ceux qui iront ? Nous irons, répondit Moïse, avec nos petits enfans & nos vieillards ; avec nos jeunes garçons & nos jeunes filles: Nous y menerons nos troupeaux - mesmes. Ah bien ! repliqua Pharaon sur l'heure : Que vostre

Dieu soit avec vous comme je vous laisseray sortir avec vos petits. J'entrevois fort bien vos desseins rebelles. Non, vous ne sortirez point de la sorte. Que les hommes s'en aillent s'ils veulent. C'est tout ce que vous m'aviez demandé vous-mesmes d'abord : Et aussi-tost on fit sortir Moyse & Aaron avec ignominie du Palais de Pharaon. MOYSE.

Ils étendirent par l'ordre de Dieu leur main sur la terre de l'Egypte, & aussi-tost un vent brûlant y emmena une si épouvantable multitude de sauterelles, que jamais il ne s'y en estoit tant vû. Elles ne laisserent pas la moindre herbe verte dans les champs, ny la moindre feüille sur les arbres. C'est pourquoy Pharaon pria aussi-tost Moïse, de luy pardonner encore cette fois. Moïse pria, & les sauterelles furent par un autre vent rechassées dans la mer rouge, sans que Pharaon voulut encore aprés laisser sortir les Israëlites.

Nous voici maintenant à la neuviéme playe ; cette playe horrible des ténébres qui se répandirent dans toute l'Egypte pendant trois jours. Le livre de la Sagesse nous en a depuis dit plus de particularitez que l'Exode mesme. Ces impies, dit-elle, « qui s'estoient faussement persuadez qu'ils « pourroient dominer la nation Sainte, furent liez « comme par une chaisne de ténébres & d'une lon- « gue nuit, & estant retenus enfermez dans leur mai- « son, ils languirent en cét état. Un voile de téné- « bres les saisit d'un horrible effroy, & les lieux les « plus secrets où ils se retiroient, ne les défendoient « point de la crainte. « Sap. 17.

Il s'élevoit dans cette nuit sombre des bruits qui « les étonnoient, & ils entrevoyoient des spectres « affreux, qui les remplissoient d'épouvante. Il n'y «

» avoit point de feu si ardent, qui pust leur donner
» quelque clarté. Il leur paroissoit tout d'un coup
» des éclairs de feu qui les remplissoient de crainte,
» & estant épouvantez par ces fantômes qu'ils ne
» faisoient qu'entrevoir, tous ces objets leur en pa-
» roissoient encore plus effroyables.
» Ce fut alors que toutes les illusions de l'art des
» magiciens devinrent inutiles, & au lieu de guérir
» le trouble des autres, ils languissoient eux-mesmes
» dans l'épouvante. Lors mesme qu'il ne leur pa-
» roissoit rien qui les pût troubler, les bestes qui pas-
» soient, & les serpens qui siffloient les mettoient
» hors d'eux, & les faisoient mourir de peur. Ils eus-
» sent voulu ne pas mesme ouvrir les yeux, de peur
» de regarder, & ils n'osoient mesme respirer l'air,
» quoy-qu'il soit impossible de l'éviter. Car la mau-
» vaise conscience se figure toûjours les maux plus
» grands qu'ils ne sont, & elle grossit sans les bien
» connoistre les sujets qu'elle a de se tourmenter.
» Estant donc tout abbatus d'un mesme sommeil
» dans cette effroyable nuit, qui leur estoit survenuë
» du plus profond des enfers, ils estoient effrayez
» d'un costé par ces spectres qui leur apparoissoient,
» & de l'autre par la défaillance mesme de leur es-
» prit, par des craintes soudaines & hors d'attente
» dont ils se trouvoient surpris. Que si quelqu'un
» estoit tombé, il demeuroit sans chaisnes dans cette
» prison de ténebres. Un vent qui souffloit, le bruit
» des oiseaux, le murmure de l'eau, la course des ani-
» maux qui se joüoient ensemble, sans qu'ils les pus-
» sent appercevoir, le hurlement des bestes cruel-
» les, toutes choses les faisoient mourir d'effroy.
» Car tout le reste du monde estoit éclairé d'une
» lumiere tres-pure, & s'occupoit à son travail sans
aucun

aucun empeſchement. Eux ſeuls eſtoient accablez de cette profonde nuit, qui eſtoit l'image des ténebres qui leur eſtoient reſervées, & ils eſtoient devenus plus inſupportables à eux-meſmes que leurs propres ténebres. Moyse.

On ne devoit pas omettre ici cét éclairciſſement que le ſaint Eſprit donne luy-meſme, à ce qui n'eſt dit dans l'Exode qu'en tres-peu de mots. Ces ténebres effroyables ont toûjours eſté regardées comme la figure des ténebres du péché, qui nous ſépare de Dieu noſtre véritable lumiere, & comme une anticipation des ténebres de l'enfer, où les damnez ſeront environnez d'une affreuſe nuit, & comme liez d'une chaîſne de ténebres. Ils ne ſe verront point l'un l'autre, & s'ils voyent quelque choſe ; ce ne ſera que pour augmenter leur peine. Ils ſeront ſaiſis d'un profond étonnement, ils ſeront accablez de maux inſupportables, & agitez de frayeurs toûjours nouvelles.

Ces ténebres de l'Egypte n'eſtoient point comme les ordinaires, qui ceſſent au premier rayon du Soleil. C'eſtoit comme un air groſſier & palpable que les rayons du Soleil, qui luiſoit à l'ordinaire, ne pouvoient percer, & qui marquoient ainſi les ténebres des pécheurs, que la lumiere des hommes & des Anges ne peut pénetrer, & qui ne peuvent céder qu'à Dieu ſeul, & à l'impreſſion toute-puiſſante de ſa grace.

Ces trois jours de ténebres eſtant paſſez, Pharaon permit à Moïſe d'aller s'il vouloit avec les enfans d'Iſraël ſacrifier à leur Dieu ; mais il voulut que leurs troupeaux demeuraſſent. Moïſe dit qu'il ne demeureroit pas une ſeule de leurs beſtes, & qu'ils en avoient beſoin pour leurs ſacrifices. Cette

fermeté fâcha d'un costé Pharaon jusqu'à dire à Moïse, que s'il se presentoit encore devant luy il le feroit mourir ; mais de l'autre elle acquit une grande estime à ce fidele Ministre dans tous les Egyptiens, qui estoient surpris de voir un homme avoir tant de puissance sur les élemens, & estre plus un Dieu qu'un homme.

Dieu donc estant résolu de fraper enfin l'Egypte de la derniere playe, qui est celle de la mort des premiers nez, ordonna à Moïse d'avertir les Israëlites de préparer le dixiéme du mois un agneau, & de le garder jusqu'au quatorziéme pour le manger alors estant debout, ayant un baston en main, & paroissant estre comme des voyageurs. Il leur commanda de mettre de son sang sur le haut & sur le bas de leur porte, & d'en teindre les deux costez en forme de croix avec de l'hissope, leur disant que s'ils manquoient de le faire, ils seroient enveloppez dans la mesme ruine que le reste de l'Egypte.

Il falloit, dit saint Augustin, que l'on marquast par ce sang de l'agneau, le sang de l'Agneau véritable, qui nous a délivrez depuis de la puissance du démon ; & qui en mourant a desarmé la mort même ; & vaincu ce tyran en cela mesme qu'il avoit cru le vaincre, le faisant mourir si injustement.

Moïse leur dit aussi qu'ils préparassent du pain sans levain ; & qu'en partant ils eussent soin de demander chacun à son voisin des vases d'or & d'argent ; les assurant que Dieu leur feroit trouver grace dans l'esprit des Egyptiens, & qu'ils les leur donneroient en les pressant eux - mesmes de s'en aller. Cela fut executé ponctuellement.

La nuit du quatorziéme, l'Ange du Seigneur tua donc dans toute l'Egypte les premiers nez, depuis

le premier né du Roy, jusques au premier né de la derniere des esclaves. Il n'y eut point de maison, dit l'Ecriture, hors celles des Israëlites, où l'on ne pleurast un mort. Car pendant que les justes enfans des Saints, comme dit l'Ecriture dans la Sagesse, offroient en secret le sacrifice de l'Agneau Paschal, & qu'ils s'estoient pour cela joints chacun avec leurs voisins, afin de marquer ainsi l'union d'une mesme charité, avec laquelle l'Eglise offriroit un jour l'Agneau véritable, lorsque tout reposoit dans un paisible silence, & que la nuit estoit au milieu de sa course, l'Ange fondit tout d'un coup sur cette terre, destinée à la perdition, qui portant l'irrevocable arrest de Dieu remplit tout de meurtres.

MOYSE.

Tous ces premiers nez mourans, avertirent leurs peres & leurs proches, que la résistance qu'ils faisoient à Dieu estoit la cause de leur mort. Ce fut ce qui épouvanta le plus les Egyptiens. Car chacun craignit pour soy, ce qu'il voyoit souffrir à ceux qu'il aimoit avec plus de tendresse ; & la dureté de leur cœur fut contrainte de céder à cette image terrible d'une mort présente.

Quand donc l'Egypte vit cette mortalité, Pharaon fut le premier à faire promptement venir Moïse & à le presser de s'en aller avec son peuple. On leur donna tous les vases d'or & d'argent qu'ils demanderent : On les conjura seulement de ne pas differer davantage. Ainsi comme Moïse avoit tenu toutes les choses prestes, en un seul jour six cent mille hommes portant les armes, partirent de l'Egypte avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux, ce qui alloit à un nombre si prodigieux, que l'on regarde comme un miracle, que tout cela ait pû sans confusion sortir en un jour de l'Egypte.

Ils lierent dans des sacs la farine qu'ils avoient paiſtrie, mais où ils n'avoient point mis de levain, & ils l'emporterent ſur leurs épaules. Ils partirent avec une allegreſſe & des tranſports de joie infinis, pendant que les Egyptiens pleuroient, & enſeveliſſoient leurs premiers nez. Ils quitterent l'Egypte en la dépoüillant, ou plûtoſt en emportant, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, la juſte récompenſe de tant de travaux, qu'ils avoient ſoufferts dans ce grand nombre d'édifices.

Dieu fit juſtice à ſon peuple, & il leur rendit malgré les Egyptiens, ce que les Egyptiens leur devoient. Il donna luy-meſme aux Iſraëlites les veuës & les ordres pour emprunter ces vaſes, parce qu'ils le meritoient; comme il fit que les Egyptiens les preſterent ſans réſiſtance, parce qu'ils méritoient de les perdre : *Digni erant Hebræi quibus talia juberentur, & Ægyptii qui talia paterentur.*

Aug. lib. 22. contra Fauſt.

Les Iſraëlites figurerent ainſi ce que feroient un jour les gens du monde, qui aprés y avoir acquis tout ce qu'il peut y avoir de beau & d'éclattant dans les ſciences, viendroient enſuite aprés s'eſtre convertis, l'offrir à Dieu en ſacrifice en enrichir ſon Egliſe,& le faire ſervir à des uſages plus ſaints qu'ils n'avoient accoûtumé.

Ce fut donc là, la célebre délivrance des Iſraëlites, & la plus belle figure de la délivrance des élus de la puiſſance du demon, par le ſang de l'Agneau véritable. Adorons ces myſteres que Moïſe nous figuroit, & que JESUS-CHRIST a accomplis par ſa mort ſacrée. Que ces vives expreſſions de la vérité nous impriment un profond reſpect, pour celuy qui a tous les temps preſens

devant luy, & qui fait voir qu'il projette de loin ce qu'il se prépare de faire long-temps aprés. Participons avec une joie meslée d'une humble frayeur à la chair sainte de l'Agneau; Mangeons-là avec les pains azimes, & ayons horreur du levain du vieil homme, & de l'ancienne corruption de nôtre malice. Moy[se].

Que la vertu du Sang sacré paroisse en nous: & comme les lieux où Dieu avoit commandé de le mettre, représentoient une figure de la Croix, que ce signe paroisse sur nostre front, & encore plus dans nostre cœur, afin de repousser l'Ange exterminateur, & de ne luy point donner d'entrée: *Signum Christi expellit à nobis exterminatorem.* Aug. T. ... 50. ...

Ce peuple donc choisi de Dieu fut délivré ainsi de l'Egypte, lorsque furent accomplies les quatre cent trente années, pendant lesquelles Dieu avoit prédit à Abraham, que sa race seroit étrangére & maltraittée sur la terre, commençant de compter ces années de celle où il sortit luy-mesme de son païs, pour venir où Dieu l'appelloit estant âgé de soixante & quinze ans; Les Israëlites aussi avoient gémi dans l'Egypte, pendant deux cent quinze années, depuis que Jacob y vint avec toute sa famille. Ainsi l'on vit avec quelle ponctualité Dieu accomplit toutes ses paroles, puisqu'ayant dit à Abraham d'abord, que luy & sa race seroient étrangers en ce païs, durant quatre cent trente ans, ils le furent en effet; mais aussi-tost que ce nombre d'années fut accompli, ils vinrent se rendre maistres du royaume que Dieu avoit promis à eux & à leurs peres.

Moïse en cette conjoncture se souvenant de Joseph, que Dieu avoit envoyé autrefois en Egypte,

pour préparer par luy la voye à son peuple, eût un grand soin d'emporter ses os, selont qu'il l'avoit recommandé si expressément à sa mort.

Quand ce saint conducteur se vit enfin chargé du soin de tout ce peuple, la premiere chose qu'il leur recommanda, fut de n'estre point ingrats à la misericorde de Dieu qui les avoit visitez. Il les exhorta de se souvenir de l'état déplorable dans lequel ils gémissoient, & du uombre prodigieux de miracles par lesquels il les en avoit tirez. Il leur ordonna sur tout qu'en reconnoissance de cette playe des premiers nez qui furent tuez dans l'Egypte, & qui fut celle qui arracha enfin le consentement de Pharaon pour leur délivrance, ils eussent soin dans tous les siecles, d'offrir à Dieu leurs premiers nez, tant de leurs enfans que de leurs troupeaux, pour marquer ainsi à Dieu, qui demandoit d'eux cette reconnoissance, qu'ils n'oublitoient jamais ce qu'il avoit fait en leur faveur. Ce fut dans le mesme dessein qu'il établit destors la Feste si célebre de Pasques, dont la vérité est ensuite passée jusqu'à nous.

Ce fut aussi dés ce moment que commencerent tant de miracles que Dieu fit sur ce peuple, pendant les quarante ans qu'ils demeurerent dans le desert; comme celuy par lequel non seulement il empescha que leurs habits & leurs souliez ne s'usassent, mais qu'ils crussent mesme à proportion que leurs enfans croissoient en âge, & en grandeur: celuy par lequel aussi il empescha toutes les maladies, sans qu'il s'en trouvast un seul parmi eux qui fust incommodé; sans parler de celuy que l'Ecriture rapporte en ce lieu, de cette Colomne fameuse qui les couvroit comme une

nuée durant le jour, & qui les éclairoit comme une Colomne de feu pendant la nuit. Elle commença dés leur sortie de l'Egypte, pour leur montrer la route par laquelle ils devoient marcher, ensorte que lorsqu'elle marchoit, ils marchoient, & lorsqu'elle demeuroit en place, ils n'en sortoient point aussi. MOYSE.

On ne vit guere de figure plus éclatante de JESUS-CHRIST, qui est cette vraye Colomne qui nous conduit, & qui nous garde du chaud pendant le jour, & des ténebres pendant la nuit de ce monde. Heureux si nous tenons les yeux aussi attentifs sur luy, que le peuple les tenoit sur cette nuée, & si nous sommes aussi fideles à ne faire aucune démarche, qu'il ne nous fasse faire luy-mesme. C'est cette dépendance qu'il demande principalement de nous; & comme en se chargeant de nostre conduite, il s'est chargé en mesme-temps du soin de pourvoir à tous nos besoins, il veut au moins qu'en échange nous nous abandonnions à luy, & que nous luy laissions faire ce qu'il luy plaira, sans que nous nous mettions en peine d'autre chose que de le suivre. Cette image si fameuse & si ancienne, devroit encore représenter aux Chrestiens, la maniere favorable dont Dieu leur continuë cette mesme grace, en les délivrant de l'ardeur de leur concupiscence qui les consumeroit à tout moment, s'il ne versoit sans cesse dans leur ame la douceur de sa grace, comme une pluye & une rosée du Ciel qui la deffend contre ses ardeurs.

Cependant Dieu pour achever ce grand ouvrage qu'il venoit de faire, & voulant aprés avoir délivré si heureusement son peuple, rendre à Pha-

raon & aux Egyptiens ce qu'ils méritoient tres-justement pour leur dureté passée, aprés deux ou trois stations qu'il fit faire aux Israëlites dans le desert, il leur en ordonna une le long de la Mer-Rouge, il prédit à Moïse que Pharaon prendroit cette occasion de les poursuivre ; mais qu'ils ne craignissent point & qu'ils verroient ce qu'il alloit faire.

Cela ne manqua pas d'arriver. Ce Prince estant toûjours luy-mesme, & comprenant que ce n'étoit plus un voyage de trois jours que ce départ des Hébreux, mais une véritable fuite, revint à luy comme d'un assoupissement, & il s'accusa luy-mesme d'avoir trop facilement consenti à cette sortie. Mais se trompant alors dans sa propre sagesse, il crut trouver une occasion favorable, par le campement présent où estoient les Israëlites, afin de les mettre tous à mort, ou pour les faire rentrer dans leur premiere servitude. Il espéra qu'ayant la Mer à dos, ils ne luy pourroient échaper, lorsqu'il meneroit contre eux toute son armée. Qu'avons-nous fait dit-il à tous ses Officiers, & à quoy avons-nous pensé de laisser sortir ainsi ces esclaves ?

Ainsi en un moment tout son peuple estant animé du mesme esprit, & regrettant peut-estre les précieux vases qu'ils avoient prestez aux Israëlites, ils résolurent de suivre leur Prince à cette guerre, qui fit marcher six cens chariots armez de faulx, avec tout ce qui s'en trouva encore dans l'Egypte, pour tailler en pieces tous les Hébreux.

Lorsqu'ils eurent assez avancé dans le desert pour pouvoir estre apperçûs de loin par les Israë-

lites, ce peuple effrayé entra tout d'un coup dans MOYSE.
une consternation effroyable. Le souvenir des miracles qu'il avoit vûs tout récemment, leur échappa de la mémoire. L'idée de leur esclavage passé, & de la dureté de ces Maistres impitoyables les posseda tous, & leur fit jetter des cris vers le Ciel, qui marquoient le serrement de leur cœur. Et se trouvant comme dans un véritable desespoir, ils s'attaquerent à Moïse mesme, contre lequel ils commencerent deslors dans le desert ces plaintes, qu'ils renouvelleront souvent dans la suite.

Helas! luy dirent-ils avec une espéce d'insulte : Aviez-vous peur que nous manquassions de sepulchres dans l'Egypte, & est-ce pour ce sujet que vous nous avez fait venir mourir dans ce desert ? Quelle pensée vous estes-vous allé mettre dans l'esprit de nous vouloir tirer d'entre les mains de Pharaon ? N'avions-nous pas raison de vous dire : Retirez-vous, laissez-nous servir aux Egyptiens ; Car ne vaudroit-il pas beaucoup mieux y servir encore, que de mourir ici dans la solitude ?

Ainsi à peine trois jours se passerent que ce saint Conducteur vit de quel peuple il estoit chargé. Néanmoins par un exemple tres-considerable aux Pasteurs de l'Eglise; il oublia sa gloire & ses propres interests dans cette rencontre. Il étouffa le mieux qu'il put sa douleur, pour ne penser qu'à consoler ce peuple, & à relever leur courage qui estoit entierement abbatu. Ne craignez point, leur dit-il : demeurez seulement en repos ; & vous contemplerez de vos yeux la merveille que Dieu va faire. Ces Egyptiens qui vous font peur vont

disparoistre sans que vous les revoyez en vie. Car Dieu combattra pour vous, & vous n'aurez qu'à le laisser faire en paix.

Moïse donc alors apprit encore plus aux Chrétiens qu'à ce peuple auquel il parloit, que c'est dans les grandes extrémitez qu'il faut le plus redoubler sa confiance. Qu'il plaist quelquefois à Dieu de conduire ceux qui sont à luy, jusque dans les périls les plus extrémes, afin d'éprouver leur foy & la solidité de leur espérance qui n'éclate jamais mieux que lorsque l'on espére en luy contre toute apparence d'espérance. Sa main qui mene au bord du précipice, est assez puissante pour en sauver. Il faut simplement le laisser agir, & ne point interrompre son ouvrage par nos plaintes ou par nos inquiétudes, qui ne peuvent qu'estre inutiles.

Aprés que ce grand Conducteur eut ainsi consolé & soûtenu ce peuple, il s'addressa à Dieu qui luy commanda d'étendre sa verge & un vent violent & chaud s'estant soûlevé sur le soir, la Mer miraculeusement entr'ouverte fut sechée jusques au fond, ensorte que vers le minuit le peuple Hébreu la put passer à pied sec; Moïse marchant à la teste, pour les rassurer contre la crainte des eaux qui s'estoient élevées en haut comme un mur, à droite & à gauche.

Le matin approchant, les Egyptiens s'apperçûrent que les Israëlites qu'ils ne voyoient pas, parce qu'ils estoient aveuglez par la mesme Colomne de feu qui éclairoit les Israëlites, avoient tous passé la Mer, & continuant leurs premiers emportemens, ils les poursuivirent au travers des eaux.

Ce fut enfin là que Dieu les attendit pour leur

rendre ce que leur péchez avoient méritez dans ce monde, & pour les faire descendre comme tous vivans dans l'Enfer. Car aussi-tost que le dernier Hébreu fut sorti de la Mer, Dieu lança ses foudres & ses éclairs contre les Egyptiens qui les suivoient, de sorte que sentant vivement la main de Dieu, qui combattoit contre eux en faveur des Israëlites ils penserent à se sauver par la fuite : Mais Dieu ayant ordonné à Moïse d'étendre encore une fois sa verge sur les eaux, elles se rejoignirent & ensevelirent dans leurs abîmes Pharaon avec toute son armée, sans qu'il en restast un seul pour aller raconter la nouvelle de cette défaite. MOISE.

Le matin les Israëlites virent de toutes parts les corps morts des Egyptiens, ensorte qu'ils furent frappez d'admiration d'un si grand miracle. Ils en rendirent graces à Dieu avec Moïse par un celebre Cantique, & ils crurent à l'avenir à ce Conducteur que Dieu leur avoit donné.

Que ce premier Cantique de Moïse, qui est le premier qui nous paroisse dans l'Ecriture, nous apprenne avec quelle reconnoissance nous devons témoigner à Dieu que nous recevons ses graces. Publions, comme ce saint Conducteur, quand Dieu nous délivre d'un ennemi plus puissant, & plus artificieux que n'estoit Pharaon, que c'est à luy seul que luy en est dûë la gloire, sans que nous y ayons aucune part. Admirons la puissance de JESUS-CHRIST, qui a fait autrefois par Moïse tant de merveilles visibles, & qui depuis en a fait d'autres qui sont incomparablement plus grandes, quoy-qu'elles soient invisibles,

Moïse ne délivra qu'un peuple, au lieu que

JESUS-CHRIST a délivré tous les peuples de la terre, & qu'il continuë tous les jours cette délivrance, jusques à la consommation des siecles. Moïse n'extermina que les Egyptiens, JESUS-CHRIST a exterminé les pechez; Moïse a pû perdre Pharaon avec son armée dans les abymes de la Mer; mais il n'a pû renfermer le démon avec toutes ses legions dans les enfers. Et s'il falloit mesme regarder les miracles visibles, est-il plus glorieux de voir la Mer s'entr'ouvrir, pour laisser passer ce peuple à pied sec, que de la voir s'affermir sous les pieds de saint Pierre qui y marche? Et la route que ce peuple trouva au travers des eaux en suivant Moïse, fut-elle plus surprenante que celle que cét Apostre trouva dessus les eaux mesmes, pour aller à JESUS-CHRIST?

Ne craignons donc rien sous la conduite de ce Chef tout-puissant. Allons avec luy à la Mer rouge qu'il nous fait entr'ouvrir, ou plûtost qu'il nous a faite luy-mesme de son propre sang. Nos ennemis pourront nous poursuivre jusques-là, mais qu'avons-nous à craindre? Nous sortirons purs de ces eaux, & nos ennemis y périront.

On ne vit jamais une plus belle figure du Baptesme, où par la force du Sang du Fils de Dieu, tous les péchez sont noyez sans qu'il nous en reste un seul. Si nous avons esté assez malheureux pour perdre le fruit de cette premiere grace; on nous ouvre encore une seconde Mer rouge, qui est le Baptême laborieux de la Pénitence. Traversons ces eaux sans crainte. Le demon nous y poursuivra. Mais pendant que nous y trouverons nostre salut, il n'y trouvera que sa perte.

Faisons ce que firent les Israëlites alors. Voyons

avec frayeur les corps morts des Egyptiens remplir tout le bord de la Mer : & si saint Augustin disoit que cela pouvoit representer le Baptême de quelques Hérétiques , qui ne trouvoient que la mort, où les Catholiques trouvent la vie ; appliquons-le à cét autre Baptesme de la Pénitence dont nous parlons, & lorsque le monde figuré par l'Egypte, ne fait pénitence que d'une maniere imparfaite, qui n'empesche pas la mort de l'ame ; lorsque ces eaux saintes, quoy qu'un peu améres, qui lavent les vrais pénitens, ne font que saillir encore davantage ceux qui ne s'y plongent pas autant qu'ils devroient, faisons nous autres pénitence d'une telle sorte, que nostre ame qui estoit morte ressuscite véritablement, qu'elle traverse courageusement la Mer rouge, & qu'elle se sauve ainsi des ennemis qui la poursuivoient.

Mais que tous les Chrestiens, soit pénitens, soit innocens, apprennent d'ici à offrir à Dieu leurs Cantiques d'actions de graces : Que les hommes & les femmes combattent comme à l'envy à qui loüera Dieu davantage, comme il arriva aprés ce passage de la Mer rouge, où Marie sœur de Moïse prit aussi toutes les femmes, & chanta avec elles le mesme Cantique que Moïse son frere chantoit avec les hommes. Que les uns & les autres s'accordent en ce point, en reconnoissant que c'est Dieu qui est l'Auteur de tout le bien, & que c'est à son Nom seul que toute la gloire en est dûë.

Puisque saint Paul nous dit luy-mesme, que ce peuple dans ce passage nous marquoit tous, regardons aussi le Cantique qu'il chanta, comme estant nostre Cantique. Avoüons que c'est luy qui a abysmé dans la Mer le cheval & celuy qui le montoit,

c'est-à-dire, nostre orgueil, & le demon qui nous l'inspiroit. Disons avec un sentiment véritable que c'est Dieu qui est nostre protecteur. Reconnoissons nostre foiblesse propre & nostre impuissance. Disons que c'est Dieu qui combat dans nous & pour nous; qui abbat par sa toute-puissance tout ce qui s'opposoit à nostre conversion, & qui a donné à leur tour de la terreur à ceux qui nous en inspiroient à nous-mesmes.

Si aprés ce passage heureux, il nous reste encore un affreux desert à passer, & beaucoup de combats à soûtenir pendant le cours de cette vie; souvenons-nous que ce peuple autrefois devint le maistre de tous les ennemis qu'ils rencontrerent, & que tout le monde cede à ceux qui ont le bonheur d'estre à un maistre qui dit luy-mesme qu'il a surmonté le monde. Le nom seul du guide qui marche à nostre teste & que nous suivons, épouvante nos ennemis, comme Moïse nous le figure par la suite de son Cantique. Ils demeurent immobiles comme la pierre, jusques à ce que nous entrions dans nostre véritable patrie, & que nous passions à ces montagnes eternelles & bienheureuses que Dieu nous a promises, comme nostre celeste heritage.

C'est là, que nous loüerons Dieu pendant toute l'éternité, & si cela se pouvoit au delà de l'éternité mesme, pour se servir de l'expression de ce saint Cantique: *In æternum & ultra.* C'est là enfin, que nous joüirons de ces délices ineffables que l'homme ne peut comprendre, & que Dieu réserve aux petits & aux humbles, pendant qu'il foudroye les orgueilleux & les superbes, comme Pharaon & son armée, dans des abysmes d'où ils ne sortiront jamais.

Lorsque les premiers transports de joie que causoit cette délivrance si miraculeuse furent passez, Moïse fit marcher le peuple, & le tirant du bord de la Mer rouge, il luy fit faire trois stations différentes dans le desert. Ce fut ainsi qu'il commença à conduire ce peuple dans la solitude. Dieu ne les voulut pas faire passer tout d'un coup de l'Egypte d'où il les tiroit, dans la terre qu'il avoit promise à leurs peres. Il voulut les retenir quarante ans dans le desert, pour nous marquer, dit saint Augustin, un grand mystére qui nous regardoit.

Car aprés le passage de la Mer rouge, qui figuroit le Baptême, & qui nous délivre de tous nos péchez, nous ne passons pas tout d'un coup dans le Ciel. Il y a cette vie à traverser, comme un long desert, où nous trouvons continuellement des tentations & des peines, pendant lesquelles nous gémissons : & il faut vivre long-temps comme des étrangers sur la terre, n'usant du monde que comme en passant, & soûpirant toûjours vers nostre bienheureuse patrie, comme les Israëlites dans les peines du desert, soûpirons vers la terre qui leur avoit esté promise : *Post mare rubrum non continuò patria datur, nec tanquam jam hostes desint securè triumphatur. Sed restat eremi solitudo, restant hostes insidiantes in via. Sic & post baptismum restat vita Christiana in tentationibus. In illa eremo suspirabatur patria promissa. Quid aliud Christiani suspirant jam abluti in baptismo?*

Il est marqué qu'au troisiéme jour, ce peuple ne trouvant point d'eau dans la solitude, vint en chercher en un lieu nommé Mara, où il n'en trouva que de si ameres qu'il n'en put boire. S'estant aussitost jetté dans le murmure contre Moïse, ce saint

Homme avec sa douceur ordinaire regarda ce peuple comme une mere regarde ses petits enfans; & il s'addressa à Dieu qui estoit son azile accoûtumé.

Permettez-nous de nous addresser ici à vous, divin Conducteur de ce peuple, & de vous conjurer, vous qui estes le plus doux de tous les hommes, de ne perdre jamais cette tendresse que vous avez pour ce peuple, & de ne nous point laisser vaincre par leurs murmures. Nous sommes interessez nous-mesmes dans vostre bonté, puisque la douceur avec laquelle vous souffrez ces ingrats jusques à la fin, nous répond en quelque sorte de la douceur toûjours égale & toûjours perséverante avec laquelle nous souffrira JESUS-CHRIST, dont vous estiez la figure. Ce peuple est ingrat, il est vray: vous avez mille sujets de vous plaindre de sa dureté. Vous avez fait pour luy des choses prodigieuses: mais vous n'avez pas répandu vostre sang pour luy sur une Croix, comme a fait celuy que vous nous répresentez dans toute vostre vie.

Ainsi, comme il aura dans la suite des temps, sans comparaison plus de sujets de se plaindre de nostre ingratitude, que vous n'en avez de vous plaindre de celle de vostre peuple; ne perdez rien de vostre bonté ordinaire, afin qu'elle engage en quelque sorte, celui dont vous estiez deslors la figure, à suivre à l'avenir le modele que vous luy aurez donné, & à retracer dans sa personne les mesmes traits que son Esprit luy aura tracez dans la vostre.

Dieu touché de la tendresse de ce saint Pasteur pour son peuple; luy montra un bois afin qu'il le jettast dans l'eau, d'où aussi-tost toute l'amertume fut bannie. Tous les saints Peres ont admiré comment

ment Dieu nous figuroit de si loin par cette Histoi- MOYSE.
re, que ce seroit un jour le sacré bois de la Croix qui adouciroit toutes nos peines, & que le souvenir des souffrances de JESUS-CHRIST nous feroit paroistre doux, ce qui sans cela nous seroit insuportable. Nous ne trouvons plus rien aprés ce divin modéle, de penible à aimer nos ennemis, à faire du bien à ceux qui ne nous veulent que du mal. La vertu invisible de la Croix purge tout, bannit tout le fiel de nostre ame, & y répand une douceur qui nous fait trouver tout agréable.

Aprés que ce murmure des Israëlites eut esté appaisé de cette sorte, ils y retomberent bien-tost. Car environ un mois aprés leur délivrance de l'Egypte, se voyant sans nourriture dans le desert, & ce qu'ils avoient emporté avec eux estant consumé, ils regretterent l'Egypte, ils regretterent ses viandes, & pour user des termes mesmes de l'Ecriture, ils regretterent ses marmittes.

N'insultons point ici ce peuple; Etudions-nous plûtost nous-mesmes dans leur conduite. Voyons si lorsque nous nous sommes convertis, il ne nous est point arrivé de nous repentir presque de ce que nous avons fait, en retournant au moins de cœur dans le monde, & si ces attraits ausquels nous avions renoncé, ne sont pas venus se representer à nous, pour se faire desirer avec encore plus de passion qu'auparavant, en nous ostant le souvenir des peines dont ils estoient accompagnez, comme ce peuple oublioit les maux qu'il enduroit dans l'Egypte.

Aaron & Moïse representerent fortement à ce peuple, que ses murmures rejallissoient contre Dieu mesme, puisqu'eux qui les conduisoient n'estoient

rien, & que Dieu avoit tout fait en leur faveur par sa souveraine Puissance. Et pour leur donner encore une nouvelle preuve du pouvoir, & de la bonté de celuy qui les avoit délivrez de cette captivité déplorable, il leur promit que puisqu'ils demandoient à manger, ils auroient dés le soir suivant des Cailles en abondance, & que le lendemain matin ils auroient un pain dont l'excellence les surprendroit.

Ce fut donc alors que commença de tomber la Manne qui dura pendant quarante ans, cette nourriture céleste formée par la main des Anges mesmes, qui fit voir de quelle maniere Dieu luy-même nourrissoit son peuple, lorsque tout le reste luy manquoit. Dieu ordonna à Moïse de la faire recueillir le matin, afin d'apprendre à ce peuple, comme dit la Sagesse, qu'il falloit prévenir le lever du Soleil pour le loüer. Il commanda aussi que tous en prissent une mesure égale ; & que l'on se contentast d'en ramasser ce qu'il faudroit pour chaque jour, voulant deslors apprendre à ceux qui seroient à luy, à dépendre jour à jour & heure à heure de sa Providence, & à ne luy demander, comme nous faisons, le pain de chaque jour.

Pour le jour du Sabbat la Manne ne tomboit point ; mais elle tomboit au double le jour précedent, & on en prenoit aussi le double des autres jours, sans qu'elle se corrompist alors, au lieu que ce que l'on prenoit de trop les autres jours de la semaine, se corrompoit quand on le gardoit, & devenoit plein de vers. Moïse porta ce peuple à estimer autant qu'il devoit le faire, cette nourriture qui avoit en quelque sorte toute sorte de goust, & qui se transformoit en tout ce que l'on se figuroit

de plus délicieux. Et pour en conserver eternellement la mémoire, il en fit garder une mesure, qui fut depuis mise dans l'Arche. MOYSE.

On ne s'étend point ici, pour montrer les rapports de cette Manne avec la sainte Eucharistie, dont, selon JESUS-CHRIST mesme, elle a esté la figure, & qui est bien plus véritablement le pain des Anges. Sa douceur cachée & toute intérieure, parle d'elle seule, & nous tient lieu de tout ce que nous pouvons nous figurer d'agréable. Elle ne se donne, comme la Manne, qu'aprés que l'on a passé la Mer rouge, c'est-à-dire, que l'on a esté baptisé, que l'on a renoncé aux viandes de l'Egypte, & que l'on mene une vie vrayment Chrêtienne dans le desert & dans la séparation, autant qu'on le peut, en l'état où l'on se trouve. Elle se corrompt en quelque sorte, comme la Manne à l'égard de ceux qui en la recevant ont le cœur corrompu par le péché. Elle ne paroist presque rien au dehors sous les especes dont elle se voile comme il est marqué de la Manne, qu'elle estoit une graine tres-petite. Les Israëlites prenoient tous alors une égale mesure de la Manne, comme JESUS-CHRIST se donne également à tous les Chrestiens dans l'Eucharistie, & si alors les enfans, les hommes & les vieillards, avoient une mesme mesure de Manne, JESUS-CHRIST de mesme dans l'Eucharistie, se rend en quelque sorte le lait des petits, & la nourriture solide des personnes plus avancées. C'estoit enfin par la force de cette Manne, que les Israëlites combattoient les Amalecites & leurs autres ennemis, comme c'est par la force de la divine Eucharistie que nous combattons les demons.

Que si donc ce peuple ne reçût alors cette nour-

riture qu'avec admiration, ayons de mesme une estime toûjours nouvelle de ce pain des Anges ; & comme à l'imitation de Moïse, on le garde eternellement sur nos Autels, que nostre plus grande consolation soit de l'y adorer continuellement & d'y avoir part. Et l'on peut exhorter ici les Pasteurs de la loy nouvelle, de jetter les yeux sur Moïse leur figure & leur modéle : pour voir dans l'ardeur qu'il témoigna afin de faire en sorte que l'on traittast avec respect cette nourriture des Anges, le zele qu'ils doivent avoir eux-mêmes pour s'efforcer, que les fideles ne traittent qu'avec un profond respect la chair sacrée du Fils de Dieu, & qu'ils ne s'accoûtument pas à la recevoir avec une indifference criminelle. Car il est marqué ici de ce plus doux de tous les hommes, qu'il se mit en colere contre quelques Israëlites, qui n'ayant pas observé ses ordres, laisserent pourrir & manger des vers cette sainte nourriture. Et cette colere n'estoit-elle pas juste, puisque la faute de ces personnes figuroit, selon S. Augustin, le crime de ceux qui abuseroient de la grace de Dieu, qui est la véritable Manne, & qui se glorifiant de ses dons, changeroient en quelque sorte en pourriture & en poison, un aliment divin qui leur avoit esté donné pour les soûtenir, ou qui prendroient sujet des dons que les autres auroient reçûs de Dieu, pour leur en porter envie: *Sic ex cælesti gratia fideli donata occasionaliter in animo superbi invidia nascitur, & quanto magis cælestis gratia in animo fidelis solidatur, tanto magis superbi mens in invidiæ vermem resolvitur.*

Aug. de Div. serm. 18.

Quoy-que ce miracle de la Manne fust continuel, & que les Israëlites sentissent tous les matins en la recueillant, l'effet de la misericorde &

de la Providence de Dieu, ils ne laisserent pas bien-tost aprés de murmurer contre Moïse, lorsqu'ils se virent dans un lieu qui n'avoit point d'eau. Pourquoy, luy dirent-ils, nous avez-vous tirez de l'Egypte, pour nous faire ici mourir de soif? Moïse eut aussi-tost recours à Dieu. Ce peuple me va lapider, luy dit-il, que voulez-vous que je fasse? Dieu luy donna ordre de frapper de sa verge la pierre nommée Horeb, d'où sortirent des eaux en abondance, que l'on dit avoir toûjours coulé depuis jusques à present.

Ce miracle & cette pierre représentoit JESUS-CHRIST, comme saint Paul le dit formellement. C'est luy qui ayant esté frappé de la verge, c'est-à-dire de la Croix, a fait couler à son peuple les eaux de sa grace, qui le desalterent dans le desert de cette vie. Que s'il ne nous veut communiquer cette eau sacrée que par le moyen de ses Ministres, addressons-nous à eux, non en murmurant contre leur conduite, mais en obéïssant à leur voix, qui fait tous les jours à l'Autel, par la puissance de Dieu, quelque chose de plus miraculeux & de plus utile que ce que fit alors Moïse dans ce desert.

Aprés que Dieu eut commencé ainsi d'accoûtumer son peuple à combattre contre la faim & la soif, & contre toutes les incommoditez de la vie, pour figurer ce qu'il exigeroit un jour des Chrêtiens, qui devroient penser à se fortifier, afin de mieux soûtenir ces épreuves que ne firent les Israëlites; il suscita ensuite contre les Hébreux des ennemis qui les vinrent attaquer dans le desert, pour marquer que les demons un jour, ne manqueroient pas de combattre ceux que Dieu délivreroit de l'Egypte de ce monde.

Les Amalecites qui descendoient d'Esaü, & qui avoient une ancienne haine contre Jacob & contre toute sa race, crurent avoir une occasion favorable de les perdre, en les surprenant dans un défilé de ce lieu desert, où ils venoient d'avoir cette eau si miraculeuse. Ils dépoüillerent tous les sentimens de l'humanité qui devoit les porter à secourir plûtost ces personnes dans un état si abandonné, qu'à devenir un nouvel exercice à leur patience.

Moïse dans ce premier combat voulut nous apprendre, & à tous les Pasteurs de l'Eglise, ce que l'on devroit faire dans la suite de tous les siecles, pour vaincre les ennemis ou visibles ou invisibles qui nous livreroient la geurre. Il agit comme une personne pleinement persuadée que tout dépendoit de Dieu ; & que c'estoit entre ses mains qu'étoit le succés, ou heureux ou malheureux dans les combats.

C'est pourquoy connoissant Josué, il se déchargea sur luy du soin de la bataille, & il prit pour luy ce qui estoit de principal, c'est-à-dire, la priere. Pour prier plus tranquillement, il monta sur une montagne voisine, & dans la ferveur de son oraison, il tenoit les mains élevées au Ciel, afin de montrer combien son cœur y estoit aussi élevé.

Dieu voulut faire voir sensiblement combien son Ministre estoit éclairé, en le regardant comme le maistre absolu des événemens de la guerre, & avec quelle sagesse il avoit ainsi mis sa principale force dans la priere. Car on remarqua que comme la vieillesse de Moïse luy faisoit un peu relascher les bras, Amalec aussi-tost en prenoit un nouveau courage : mais que lorsqu'il les étendoit Israël avoit le dessus. C'est pourquoy Aaron &

Hur qui virent qu'un homme seul par sa priere MOYSE.
faisoit plus que toute une armée par ses armes,
prirent une pierre où ils firent asseoir Moïse, &
ils luy soûtinrent ensuite les bras de part & d'autre.
Ainsi Moïse continuant de prier, Amalec fut vaincu, Moïse erigea un monument eternel de leur défaite; & il fit jurer qu'à l'avenir on extermineroit les Amalecites de dessus la terre.

On ne peut mieux voir que dessus cet exemple, que c'est du Pasteur que dépend le salut des peuples; & que son principal soin doit estre toûjours d'attirer par ses prieres la miséricorde de Dieu sur les ames qu'il luy a données, afin qu'il les rende victorieuses des efforts de tous les démons.

Le bruit de cette défaite d'Amalec, & de tant d'autres merveilles que Moïse avoit fait en la délivrance de son peuple, excita Jethro beau-pere de Moïse, Prestre & Prince de Madian, de le venir trouver dans le desert, & de luy amener sa femme Sephora & ses deux enfans, qu'il avoit renvoyez lorsqu'il vint en Egypte pour en délivrer le peuple. Dés que Moïse fut averti qu'il arrivoit, il alla au devant de luy, & il luy témoigna tant de déférence, que l'on vit bien que ce saint Homme ne s'élevoit nullement, de tant de prodiges que Dieu faisoit par son entremise.

Jethro lui témoigna sa joie, de tout ce que Dieu avoit fait en faveur de son peuple, & il paroist que si jusques-là, il n'avoit eu qu'une foy foible & imparfaite, il en conçût une plus grande pour le vray Dieu. Il luy offrit même des sacrifices, & ils mangerent ensuite avec Aaron & les anciens du peuple. Ainsi l'on vit que dans ces grandes ames, Jethro de son costé n'eut point de jalousie contre Moïse,

de ce que Dieu l'avoit tiré de sa solitude & de sa vie privée, où il paissoit les troupeaux, pour le rendre d'une maniere si éclatante le Conducteur d'un puissant peuple; & que Moïse aussi de son costé estoit passé dans ces grands changemens, sans changer luy-mesme, & qu'il demeuroit toûjours dans sa premiere modestie.

Il parut par la suite que c'estoit aussi pour le bien de Moïse que Dieu luy avoit envoyé Jethro. Car ce beau-pere l'ayant vû le lendemain environné d'une multitude infinie de peuple, afin d'accorder leurs differens, il eut pitié de cette fatigue qu'il y souffroit, & il luy dit, qu'il se laissoit accabler d'un travail qui n'estoit pas nécessaire, qu'il feroit mieux de se décharger sur les autres des moindres affaires en se réservant seulement les plus importantes, afin d'avoir le temps de penser un peu plus à Dieu, & d'écouter tous ses ordres.

Soit que Moïse par une bonté de véritable Pasteur n'eût pas cherché jusques-là à se soulager, & qu'il voulust se sacrifier par son ardente charité à la consolation & au besoin d'un peuple, pour lequel il voyoit que Dieu avoit tant d'amour; soit aussi qu'il n'eut pas vû de luy-mesme ce que Jethro luy fit voir, les Saints Peres ont remarqué en voyant cette histoire, qu'il plaist à Dieu de laisser quelques obscuritez dans l'esprit de ces Ministres, & de les instruire quelquefois par des personnes qui paroissent estre peu de chose, afin de les humilier par la sagesse des autres. Il ne donne pas tout à tous. Il veut que les plus sages s'abaissent jusqu'à écouter ceux qui le sont moins, & que les superieurs mesmes ne dédaignent pas toûjours d'écouter ceux qui leurs sont inférieurs. C'est ce qui a fait depuis que

les Saints Peres nonobstant leurs lumieres, ont pris plaisir à recevoir les avis de ceux qui estoient les moins éclairez, parce qu'ils n'estoient point sages à leurs propres yeux, comme saint Paul le défend, & qu'ils écoutoient Dieu même parler quelquefois par des enfans. C'est l'exemple que Moyse, selon saint Augustin, leur donne dans cette rencontre. Car il écouta Dieu même dans Jethro, & il témoigna estre persuadé que de qui que ce fust que la vérité vinst, c'estoit à Dieu seul qu'il falloit l'attribuer. *Nonne cum Moyse Deus loquebatur? Et tamen consilium regendi atque administrandi tam magni populi à socero suo alienigena scilicet homine & maxime providus & minime superbus accepit.*

Aug. de Doct. trin. Christ. prolog.

Saint Gregoire le Grand a aussi pris sujet de l'avis que Jethro donne ici à Moyse, d'exhorter les Pasteurs à ne pas s'abandonner de telle sorte au soin des choses extérieures, qu'ils négligent la priere & la lecture: *Ne exterioribus deditus ab intimis corruat.* Et saint Augustin dit, que cet homme en la personne de Moyse, instruit en général tous les Pasteurs, de se vuider l'esprit le plus qu'ils peuvent de toutes les actions de cette vie, pour se tenir plus dégagez, afin de penser à Dieu. *Docemur hic à Jethro nimis intentum humanis actionibus animum Deo vacuare.*

Mais cet homme apprend en mesme-temps aux Pasteurs, à faire un sage choix de leurs Officiers subordonnez; lorsqu'il leur dit en quelque sorte, comme à Moyse, qu'ils choisissent des personnes qui n'aient rien de lâche; qui aient une vraye générosité, pour estre au dessus des vaines craintes qui perdent les ames timides: qui aiment la vérité sans se laisser surprendre à l'erreur & aux ar-

tifices du mensonge ; & qui ayent tant d'horreur de l'avarice qu'ils ne reçoivent aucun present. Ce sont là les conditions essentielles des Juges, tant Ecclesiastiques que Seculiers. Tout leur manque si une seule de ces qualitez leur manque.

Lorsque déja prés de cinquante jours s'estoient passez, depuis que Dieu avoit à Pasque tiré son peuple de l'Egypte, il voulut enfin luy donner sa loy, & lorsque les Israëlites estoient à leur douziéme campement, & à leur douziéme demeure qui estoit le mont Sina, où ils demeurerent une année entiere, pendant laquelle Dieu donna à Moyse tous les ordres qui sont marquez dans l'Exode, dans le Levitique & dans les Nombres, il dit à ce fidel Ministre que trois jours avant ce cinquantiéme, depuis leur sortie de l'Egypte, ils se tinssent purs en lavant leurs vestemens, & en s'abstenant de leurs femmes, afin d'écouter la loy que Dieu leur publieroit du haut de cette montagne. Il leur défendit d'en approcher, & il commanda à Moyse de mettre de toutes parts des barrieres au pied de la montagne, afin que ni le peuple ni les Prestres, mais le seul moyse avec Aaron y montassent.

Cet ordre ayant esté executé, la veuë effroyable des éclairs, le bruit terrible des tonnerres, & le son effrayant des trompettes qui retentissoient de toutes parts sur cette montagne firent qu'ils n'avoient point besoin de barrieres pour s'empescher d'y monter.

Ce fut donc ainsi que Dieu publia ces dix préceptes du Decalogue, qui seront jusqu'à la fin du monde la régle de nostre vie, & que l'on ne peut violer sans commettre un crime. Les Chrestiens

ne doivent pas oublier que le véritable Moyse, c'est-à-dire JESUS-CHRIST, leur donne une loy qui passe de beaucoup cette premiere; & où il ne se contente plus de défendre le murmure & les impuretez grossieres, mais par laquelle il condamne jusques aux moindres mouvemens de colére, & jusques aux moindres regards & les moindres pensées impures. Moyse.

Aussi ce n'est point par la terreur & par la crainte qu'il l'a publiée, comme il fit alors aux Israëlites qu'il regardoit comme des esclaves; mais par la douceur & par l'amour, comme on traitte des enfans. Ce fut, non par l'effusion de ses menaces, mais par l'effusion de son Esprit, qui descendit le cinquantiéme jour aprés la véritable Pasque; ce qui n'empesche pas néanmoins qu'il ne s'y trouve quelques rapports assez sensibles, puisqu'au lieu que toute une montagne estoit en feu, & trembloit à la premiere loy; on vit en feu à la seconde toute la maison où estoient alors les Apostres. On entendit sur Sina le bruit d'un tonnerre effroyable; on entendit sur cette maison le souffle d'un vent impétueux. Au lieu d'éclairs on vit des langues de feu; & la voix des Apostres tint lieu de ce bruit des trompettes, puisque leur prédication commença deslors à faire retentir un bruit éclattant par toute la terre.

Menageons pour nostre salut une loy si sainte. Voyons combien les Israëlites estoient exacts à leur loy, & avec quelle séverité le moindre violement en estoit puni sur l'heure, & ne croyons pas que pour avoir esté plus aimez de Dieu qu'ils ne l'ont esté, il se vange avec moins de rigueur de nostre désobéissance.

Dieu ayant continué de déclarer ses volontez à Moïse sur cette montagne redoutable, & lui ayant donné des loix dont on a admiré la sagesse, dans toute la suite des siecles, Moïse vint les raconter au peuple, & leur lire ce que Dieu luy avoit dicté. Tout le peuple promit de garder ces ordonnances. & en vertu de cette promesse, Dieu contracta une alliance avec eux. Moïse prit une partie du sang des victimes que tout ce peuple offrit alors, & il le répandit sur le livre de la loy & sur tout le peuple en disant : C'est là le sang du Testament & de l'alliance que Dieu a faite en vostre faveur.

C'est ce lieu-ci qui a donné lieu à saint Paul de s'étendre assez au long, pour faire voir qu'il falloit qu'il y eust du sang répandu, afin de sceller la nouvelle alliance, comme le sang des animaux avoit esté répandu pour sceller la premiere, qui n'estoit que l'ombre & la figure de la seconde. C'est pourquoy il se trouve mesme que JESUS-CHRIST s'est servi de termes tous semblables à ceux de Moïse : *Voicy*, dit-il, *le sang de la nouvelle alliance, &c.*

C'est-là, dit saint Augustin, ce qui nous doit plus que toute chose, rendre cette alliance infiniment vénerable, & ce qui nous doit donner plus qu'aux Juifs une grande crainte de la violer.

Aimons un Testament, aimons une alliance, dont JESUS-CHRIST est l'auteur, le témoin & le sceau. Ce Testateur adorable n'est pas semblable aux hommes, dont les Testamens ne sont valides qu'après qu'ils sont morts. JESUS-CRISTT a fait un Testament & il ne laisse pas de vivre. Il est mort pour un temps, afin d'affermir son Testament, mais il est ressuscité pour ne mourir plus, & il

sera luy-mesme avec nous l'heritier de son Testament : *Securi simus qui fecit testamentum in sanguine suo vivit in æternum.* Moyse.

Dieu voulant donner ensuite à Moïse les Tables de la loy, écrites de son propre doigt, il luy commanda de monter sur la montagne de Sina. Les Anciens l'y accompagnerent jusqu'à une certaine hauteur, & Moïse ensuite les renvoya, ne se réservant qui le seul Josué qui le servoit. Ils demeurerent sept jours ensemble enfermez dans une nuée, d'où Dieu appella Moïse pour aller seul au plus haut de la montagne. Et ce fut là que ce saint Prophete donna le premier modele du jeûne sacré du Carême. Car il passa quarante jours sans boire ni manger, comme fit depuis Elie, & JESUS-CHRIST mesme, donnant en céla un exemple qui a rendu célébre dans tous les siecles de l'Eglise cette sainte quarantaine qui précede Pasques.

Dieu vouloit apprendre deslors aux Pasteurs avec quelle pureté ils devoient se préparer à recevoir ses ordres, & combien ils devoient avoir soin de joindre le jeûne à la retraitte, se déchargeant pour ce sujet autant qu'ils le peuvent de leurs autres affaires, comme fit Moïse, sur des personnes qui s'en puissent acquitter.

Ce fut pendant cette retraitte sacrée, que Dieu instruisit particulierement Moïse, de tout ce qu'il vouloit que l'on observast parmi son peuple, tant en ce qui regarde les mœurs, que pour la forme des jugemens. Mais il s'étendit plus particulierement sur la forme du tabernacle, sur les habits & la consécration d'Aaron & des autres Prestres, sur l'Autel & la composition des parfums, sur le chandelier à sept branches, sur les lampes, sur la mer

d'airain pour purifier les Miniſtres, avant qu'ils s'acquittaſſent de leurs fonctions ſacerdotales. Il nomma juſques aux noms de ceux que l'on devoit emploer à tous ces travaux, & il fit voir avec quelle dépendance les Paſteurs meſmes devoient vivre à ſon égard, puiſqu'ils ne devoient pas luy eſtre moins ſoûmis, que leurs peuples le ſont à eux-meſmes.

Enfin il luy donna ces fameuſes Tables de la loy, où les dix Commandemens eſtoient écrits du doigt de Dieu, non ſur le papier, mais ſur la pierre, afin que les hommes n'oubliaſſent jamais ces dix préceptes, que l'on pouvoit appeller l'abbregé de toute la loy; comme on la réduit toute maintenant à ces deux ſeuls Commandemens, qui ſont l'amour de Dieu & du prochain.

Moïſe eſtant preſt de deſcendre, Dieu l'avertit du deſordre qui venoit d'arriver parmi les Iſraëlites. Ce peuple toûjours dur, toûjours ingrat, toûjours porté à la revolte, qui figuroit ainſi la pente continuelle que nous-meſmes aurions au mal, oublia Dieu & Moïſe dés qu'il l'eut perdu de veuë. Ils ceſſerent de reſpecter un homme qui prioit, qui veilloit, qui jeûnoit pour eux, qui travailloit pour leur ſalut meſme, & qui ne s'étoit retiré d'eux que pour eſtre avec Dieu & luy parler en leur faveur.

Tant de miracles qui s'eſtoient faits depuis peu de mois, s'éffacerent tout d'un coup de leur mémoire. Ils s'ennuyerent de demeurer ſi long-temps en un meſme lieu. Le miracle de la Manne qui eſtoit continuel, la colomne de nuée & de feu qui leur ſervoit ſi divinement durant le jour & durant la nuit, ne purent arreſter leurs emportemens. Ils ne voulurent plus ſe laiſſer conduire

par un homme qui leur devenoit invisible pen- Moyse.
dant un si long-temps. Ils voulurent avoir des Dieux qu'ils vissent de leurs yeux propres & sans rien craindre, & comme ils avoient peine à souffrir ces longs retardemens dont on usoit, avant que de les faire entrer dans la terre qu'on leur avoit promise, ils dirent à Aaron qu'il fist viste un Dieu qui marchast devant eux, afin de les y conduire.

Aaron fut surpris de cette proposition, dont il connut tout d'un coup l'impieté. Mais craignant que ce peuple brutal ne le tuast s'il refusoit de leur condescendre, il espera de pouvoir éluder leur pensée en leur demandant les pendans d'oreilles d'or de leurs femmes & de leurs filles pour cet ouvrage; parce qu'il n'ignoroit pas combien ce sexe estoit ami de ses ornemens, & combien d'ailleurs tout ce peuple estoit avare.

Mais leur pente pour l'idolatie l'emporta sur tout, ils figurerent alors par leur profusion, ces lâches Chrestiens qui estans avares pour Dieu, jusques à luy refuser un sou en la personne d'un pauvre, donnent à leurs sales voluptez dont ils sont idolatres, tout ce qu'ils ont de richesses.

Aaron donc ayant tous ces ornemens, il les fit fondre & en forma un veau d'or. Il luy donna le nom de Dieu, & il érigea un Autel en son honneur, soit que la crainte d'une mort présente eust ce pouvoir sur luy, soit qu'il eust conçû pendant l'absence de son frere, un secret desir de tenir le premier rang parmi ce peuple. Quoy-qu'il en soit, & quelque veuë qu'il pust avoir en se rendant au desir du peuple. Moïse la reprit avec force de cette faute que saint Augustin ne peut excuser de péché, disant hardiment de luy qu'en cela il déplut à Dieu. *Habuit Aaron primam vitam quæ displi-*

ceret Deo; nam ipse insanienti populo & quærenti idolum permisit ut fieret idolum, populo Dei idolum quod adoraret.

Aug. in Ps. 98.

A l'aspect donc de cette idole les Israëlites conçûrent une joie extrême. Ils l'adorerent comme le Dieu qui les avoit tirez de l'Egypte. Ils changerent, comme dit l'Ecriture, Dieu qui estoit leur gloire, pour adorer la figure d'un veau qui mangeoit le foin; & ils accompagnerent cette dédicace de grands festins & de grandes réjoüissances.

On a horreur de ce peuple qui adoroit cette infame idole, & qui la regardoit comme le Dieu qui devoit le conduire chaque jour, & luy montrer le chemin dans la terre promise, pour s'opposer ainsi par une effroyable impieté à la conduite de Dieu, qui leur avoit donné la colomne de la nuée, pour leur marquer chaque jour quand ils devoient marcher, & pour les conduire jusques au lieu où ils devoient s'arrester & dresser leurs tentes.

Mais si les Chrestiens auroient horreur maintenant d'adorer une idole semblable, au lieu du Sauveur dont ils se disent les adorateurs, devroient-ils pas aussi en avoir, de mettre la fausse lumiere de leur raison, & souvent mesme les ténébres de leurs passions, en la place de la lumiere de Dieu qui les doit conduire, & de préferer les égaremens de leur propre esprit, à la conduite de l'Esprit de Dieu qui rend fermes & comme immobiles, ceux qui s'attachent à luy uniquement, & qui les empesche d'être consumez par le feu de la concupiscence, ce qui est proprement la vérité, dont cette colomne de nuée n'estoit que l'image, selon les Saints Peres?

Cependant on ne peut pas dissimuler, que l'on tombe tous les jours dans ce desordre, & qu'en y tombant

tombant on en a de la joie, & que l'on est content de ce déreglement monstrueux, pour imiter encore en ce point la stupidité de ce peuple Hébreu, qui se réjoüissoit & qui dansoit autour de cette idole, lorsque Dieu du haut de la montagne, au pied de laquelle se commettoit cette idolatrie, meditoit leur ruine entiere, comme il exterminera tres-certainement ces pecheurs qui perdant sa crainte, voudront se conduire eux-mesmes, au lieu de s'abandonner à sa conduite, & à la lumiere de ceux qu'il leur a donnez pour Pasteurs. MOYSE.

Moïse par sa tendresse pour ce peuple ingrat, ne put souffrir la proposition que Dieu lui fit de le perdre, en luy promettant en échange de le faire chef d'une autre Nation plus puissante & moins ingrate. Mais ce Pasteur incomparable donnant alors un exemple de charité, à tous ceux qui devoient dans la suite être les conducteurs des ames, parla toûjours à Dieu comme aimant mieux perir avec ce peuple, que d'estre sauvé & de devenir grand sans luy.

Sa douceur oublia l'injure particuliere que l'on faisoit alors à sa personne. Il fut insensible à cette grande autorité qu'on luy offroit sur un nouveau peuple, & ses prieres pleines de ferveur, par lesquelles il demandoit grace aux Israëlites, faisoient voir qu'il préferoit sans comparaison davantage, de se faire aimer par sa douceur & par sa tendresse, que de se faire craindre & reverer par ses prodiges & par ses miracles. Il engagea mesme Dieu par ses propres interests, à accorder ce pardon à son peuple, de peur qu'on ne luy reprochast d'avoir addroittement amené ce peuple dans le desert afin de l'y exterminer.

Ainſi un ſeul homme arreſta la fureur de Dieu.
Tout un peuple fut redevable de ſa conſervation à ſa priere ; & on voit dans cet exemple que ſi les Paſteurs des ames reſſembloient un peu plus à Moïſe, ils détourneroient de deſſus elles des jugemens & des punitions terribles, dont leur peu d'amour & leur peu de foy, pourra peut-eſtre répondre un jour à ſon jugement.

Quand Moïſe eut quitté Dieu, Joſué qu'il vint reprendre un peu plus bas, luy dit en deſcendant de la montagne, qu'il entendoit comme des cris de perſonnes qui s'exhortoient au combat. Non, non, luy répondit Moïſe qui ſçavoit tout, ce n'eſt pas la voix de perſonnes qui combattent, ce ſont les cris de gens qui ſe réjoüiſſent, & voyant de ſes yeux le veau que l'on avoit formé, & les danſes que l'on faiſoit tout autour, il fut ſaiſi d'un ſaint zele qui luy fit jetter par terre, & rompre en pieces ces ſacrées Tables de la Loy, voyant bien qu'il n'y auroit aucune proportion, entre une loy ſi ſainte & un peuple ſi prophane.

Son zele continuant, il alla ſans craindre la brutalité de ce peuple, prendre cette idole à leurs yeux. Il la fit reduire en cendres, qu'il jetta dans l'eau enſuite, & par une colere prophetique, comme dit S. Auguſtin, il fit boire cette eau à ce peuple, non ſeulement pour luy témoigner ainſi le mépris de cette idole, en faiſant aller ſes cendres qu'ils avoient avalées, dans les conduits les plus honteux de leurs corps, mais pour marquer, comme dit ce ſaint Docteur, que cette teſte qui repréſentoit tout le corps des impies & des idolâtres, peu à peu ſe diminueroit, ou par le feu des afflictions, ou par les ſoins des Miniſtres de Dieu, ou

par la puissance de sa parole ; & que le monde insensiblement cesseroit d'estre idolâtre, pour devenir le peuple de Dieu, & qu'il se separeroit de tout le corps des réprouvez, pour entrer dans le corps des élûs, qui estoit marqué alors par le peuple Israëlite. Moïse fit jetter en l'eau cette cendre, pour prédire que ce seroit par le baptême que l'on cesseroit d'estre payen, & que l'on deviendroit fidelle.

Aprés cette action, Moïse s'alla mettre à la porte du camp. Estant-là, il cria tout haut que si quelqu'un estoit l'adorateur du vray Dieu, & non de l'idole, qu'il vinst sur l'heure se joindre à luy, afin de vanger ensemble, l'outrage que l'on venoit de faire à Dieu. Tous les Lévites estant venus se joindre à luy, il leur commanda de tirer l'épée,& d'aller d'une porte du camp à l'autre,en tuant tout ce qui se rencontreroit devant eux, sans épargner ni pere, ni frere, ni enfant. Ils le firent aussi-tost, & ils tuerent prés de vingt-trois mille hommes.

Ainsi ce plus doux de tous les Pasteurs,qui souffroit toutes ces injures particulieres avec une patience invincible, témoigna une juste colere & un zele saint pour vanger celles de Dieu. Luy qui venoit de demander à Dieu la vie de tout son peuple, en s'offrant de mourir pour luy, en fait mourir maintenant un si grand nombre. Le feu de sa charité qui le brûloit au dedans, alluma son zele au dehors. Il se souvint qu'il estoit établi médiateur, pour soûtenir autant les interests de Dieu envers son peuple, que les interests de son peuple envers Dieu. Son amour fit qu'il s'opposa à la colere de Dieu à la vérité: mais son zele fit en même-temps qu'il chastia légerement ceux qu'il avoit arrachez

à la fureur de Dieu mesme. Il remédia à ce grand peuple par la punition d'un petit nombre, & il apprit par cet exemple qu'à l'avenir les Pasteurs de l'Eglise devoient tempérer la severité de la discipline par une sage misericorde ; comme ils devoient soûtenir les sentimens de la misericorde par l'amour de la discipline.

Saint Augustin a donc déclaré en voyant cette action, qu'il y avoit quelquefois des cruautez apparentes qui estoient pleines de tendresse, & il s'est mocqué de ces ames lâches, qui veulent que l'on ait une douceur fade pour les pécheurs. Il dit même en se joüant de ces faux misericordieux, que c'estoit un grand malheur à Moïse qu'ils n'étoient pas nez alors, pour l'instruire de son devoir en cette rencontre. *O dolor! fraudata sunt tali magisterio tempora antiqua quoniam nondum eras natus.*

Aprés ce grand effet de zele, Moïse alla avec encore plus d'instance prier Dieu de pardonner cette grande faute à son peuple, & ce fut alors qu'il luy dit cette parole célébre : *Ou pardonnez à vostre peuple, ou effacez-moy de vostre livre.* Tous les siecles ont regardé depuis cette parole de Moïse, comme un des plus grands exemples de la charité, que les Pasteurs doivent avoir pour les ames que Dieu leur a confiées. Moïse, comme depuis a fait saint Paul, veut bien estre effacé du livre de vie, pourvû que Dieu fasse grace à des personnes qui le persécutoient toûjours, & qui dans leurs murmures estoient prests de le lapider. La mort du corps luy paroissoit peu de chose, quoy-que ce soit, selon JESUS-CHRIST, la plus grande marque de l'amour qu'on a pour ses freres, & il veut bien estre mesme séparé

de Dieu, qu'il aimoit avec tant d'ardeur. MOYSE.

Ces Saints admirables, dit S. Bernard, éprouvent en eux-mesmes, & font voir en mesme temps aux autres, combien ce qui a esté dit de la charité est véritable, *qu'elle est forte comme la mort, & puissante comme l'enfer.* Mais on n'arrive pas tout d'un coup à cette perfection. Il faut commencer par les degrez qui y conduisent, & s'accoûtumer peu à peu en donnant tous ses soins & en souffrant toutes les fatigues de cet employ, à donner aussi sa vie.

Quand on est assez heureux pour trouver ces sortes de Pasteurs, ne faudroit-il pas estre encore plus dur que ce peuple Hébreu que conduisoit Moïse ne l'estoit, pour ne les pas aimer & ne les pas respecter? Et lorsque l'on voit qu'ils exposent véritablement leur propre salut, aux dangers qui accompagnent nécessairement leur ministere, ne devons-nous pas les considerer comme disant en quelque sorte pour nous à Dieu, ce que dit icy Moïse : Ou sauvez ces ames, ou effacez-moy de vostre livre?

Est-ce un homme qui parle de la sorte, s'écrie S. Bernard, en admirant aussi la mesme chose dans S. Paul? Est-ce un homme qui parle de la sorte, & n'est-ce pas plûtost un Ange? Et une si ardente charité ne nous invite-t'elle pas d'y avoir aussi quelque part? *Obsecro, homo est qui hæc loquitur an Angelus, aut nova aliqua creatura? Unde tam fervens charitas? cujus ô si nos participes inveniamur!*

Dieu estant touché de la priere de Moïse, luy commanda de recommencer une nouvelle quarantaine, de monter encore sur la montagne, & d'y porter deux Tables de pierres polies, afin qu'il y

écrivist une seconde fois le décalogue. Ce Serviteur fidele obéït, & il passa une seconde quarantaine sur la montagne, sans prendre aucune nourriture. Ce fut pendant ce temps qu'il pria Dieu avec de grandes instances, de pardonner à son peuple la faute qu'il venoit de commettre.

Dieu eut beaucoup de peine à se rendre. Il témoigna que la dureté de ce peuple commençoit enfin à le lasser. Il luy ordonna lorsqu'il descendroit de le dépoüiller de tous ses ornemens, le traittant en quelque sorte, comme un maistre traitte son esclave, lorsqu'il le veut chastier pour quelque offense. Il luy commanda aussi que pour marque de penitence, il séparast le Tabernacle où il parloit à Moïse hors du camp, comme estant indigne de l'avoir au milieu d'eux.

Il ajoûta à Moïse, que pour chastier encore ce peuple, il ne le conduiroit plus luy-mesme. Ce fut ce que ce saint Conducteur ne put endurer, & montrant deslors aux Pasteurs de l'Eglise, combien ils doivent souhaitter que ce soit Dieu luy-mesme, qui les conduise dans toutes leurs démarches, comme estant le seul qui ait ce droit legitime sur ses créatures, & qui le puisse faire avec cette profondeur de sagesse, qu'il accompagne de la connoissance de l'avenir, il le pria de ne les tirer plûtost jamais du lieu où ils estoient alors, que de ne les plus conduire & de ne plus marcher devant eux luy-mesme. Il luy dit fortement, qu'il ne connoistroit s'il s'estoit reconcilié avec eux qu'à cette marque, & que tant qu'il ne marcheroit pas au milieu d'eux, il le croiroit toûjours en colere.

Sur la fin ce saint Homme poussant sa familiarité avec Dieu, jusqu'à desirer de vouloir le voir face à face, Dieu luy répondit que cela ne se pou-

voit, & qu'un homme ne pouvoit voir sa gloire & vivre ensuite. Mais il luy promit de le mettre dans le creux d'une roche, d'en boucher de la main l'entrée lorsqu'il passeroit, & qu'aprés il le verroit par derriere : marquant par ces mysteres & ces enigmes, que son peuple à l'avenir ne connoistroit JESUS-CHRIST, que lorsqu'il ne seroit plus dans le monde, & qu'il seroit remonté au Ciel. MOYSE.

Lorsque ce saint Pasteur descendit enfin de cette montagne, avec les nouvelles Tables de la loy, il effraya tout le peuple, à cause des rayons de gloire qui paroissoient sur son visage, & que sa longue communication avec Dieu y avoit imprimez. Il fit voir par là, quelle lumiere les Pasteurs Evangéliques devoient attirer dans eux, par leurs prieres & par leur application à Dieu.

Mais Moïse mit alors un voile sur sa face, pour marquer le mystere que saint Paul luy mesme nous explique. Car il propherisoit que les Israëlites n'entendroient rien dans tout ce qu'il leur disoit, jusques à ce qu'ils passassent à JESUS-CHRIST mesme. Ces rayons & ces splendeurs de Moïse estoient passageres, & la mort au moins les ternit. Mais la gloire de Dieu est eternelle, & tout ce que nous devons craindre est, que nostre incrédulité ne nous mette un bandeau sur les yeux, qui nous empêche de la voir.

Moïse donna aussi en même-temps par cette action, & par le soin qu'il eut de se voiler la face, un grand exemple aux Pasteurs pour leur apprendre combien ils doivent se temperer, afin de s'accommoder à la foiblesse de leurs peuples, & de ne leur dire que ce qu'ils sont capables d'entendre.

Ce fut donc enfin de cette sorte, que les Tables

de la loy furent réparées. Le jeûne réïteré d'un grand Serviteur de Dieu, rétablit ce que l'intemperance de tout un peuple rebelle avoit détruit. On vit ce que ces secondes Tables coûterent à Moïse, pour apprendre d'abord aux Pasteurs, combien il leur coûteroit de soins & de travaux à l'avenir, lorsqu'ils tâcheroient d'imprimer la loy de Dieu dans les ames, & combien il leur en coûteroit encore plus pour la réparer, & la rétablir de nouveau dans celles qui l'auroient une fois violée. Car Moïse n'eut pas la peine de porter ny de polir les premieres Tables, sur lesquelles Dieu écrivit sa loy sainte. Dieu se chargea luy-mesme de ce soin. Mais pour la seconde fois il fallut que Moyse eut cette peine, & qu'il fit préparer luy-mesme ces pierres, afin de montrer que les penitens donneroient pour l'ordinaire, plus de peine aux Pasteurs que les innocens.

On ne finiroit point la vie de ce grand Législateur, si on vouloit s'étendre à rapporter en particulier, tout ce que Dieu luy ordonna pour la construction du Tabernacle, qui fut comme un Temple portatif, par lequel l'Eglise nous estoit représentée dans ce temps d'éxil, & de son pélerinage sur la terre. Nous ne parlerons point non plus de cette Arche mystérieuse, pour laquelle le Tabernacle avoit esté particulierement construit, & comme toute la religion estoit alors presque renfermée dans elle, on voit aussi qu'elle figuroit JESUS-CHRIST.

On ne s'étend point non plus à expliquer tout ce que cét Homme divin ordonna sur toutes sortes de sacrifices, sur les habits & la consécration des Prêtres. C'estoient comme autant de crayons diffé-

rens, qui nous marquoient déslors, le sacrifice unique de l'Eglise & le sacerdoce de JESUS-CHRIST.

On ne representera point non plus le zele avec lequel tout le peuple offroit ce qu'il avoit de plus précieux, pour la construction de ce que Moïse avoit ordre de faire. On verroit dans ce zele le modéle de celuy avec lequel tous les Chrétiens devroient conspirer ensemble pour l'édification de l'Eglise, & pour la gloire du vray Dieu que l'on y adore. Il n'y eut pas jusques aux femmes & aux filles, qui ne voulussent avoir part aussi à ces œuvres saintes. Elles donnerent pour cela avec une profusion sainte, leurs ornemens & leurs miroirs, marquant déslors la génerosité avec laquelle dans la suite des temps, les Vierges Chrétiennes consacreroient à Dieu leurs ornemens & leurs biens pour faire servir à des usages plus saints, ce qui jusque-là n'avoit esté employé que pour la vanité & pour le luxe.

Ainsi donc Moïse fut le premier qui érigea en l'honneur de Dieu un Temple, quoy-que portatif, un Autel, des Prestres, des sacrifices, & en un mot, un culte réglé, qui n'avoit point encore paru sur la terre. Son plus grand soin en cela fut d'estre tres-exact luy-mesme, & de donner ordre que tous les Prestres le fussent aussi, à observer jusques aux moindres circonstances, que Dieu leur avoit marquées. L'idée qu'il avoit de sa grandeur luy fit connoistre qu'il ne pouvoit estre bien honoré, qu'en la maniere qu'il avoit marquée luy-mesme, & que l'on ne pouvoit impunément omettre dans son culte, la plus petite particularité sans l'offenser.

Cela parut presque aussi-tost que l'on commença de luy offrir des sacrifices. Car il est marqué qu'Aa-

ron avoit esté sacré de l'onction sainte, & ayant offert revestu de ses habits sacerdotaux, les sacrifices que Moïse luy avoit marquez, le lendemain les deux plus grands de ses fils Nodab & Abiu, allérent un peu trop inconsiderément offrir des parfums, & que le vin eut troublé leur esprit, comme disent quelques-uns, quoy-que peu probablement, puisqu'ils n'avoient point alors de vin dans le desert, ou que la jeunesse, ce qui est plus vray-semblable, leur ostast cette gravité qui est nécessaire, dans tout ce qui regarde le service & le culte de Dieu, au lieu de prendre dans leurs encensoirs du feu sacré qui estant descendu du Ciel d'abord, se conservoit ensuite tres-inviolablement, par le soin des Prestres dans le Tabernacle, ils prirent pour faire les encensemens, d'un feu étranger & profane, ne prévoyant pas la juste séverité avec laquelle Dieu alloit punir sur le champ, une faute à laquelle ils ne faisoient pas la moindre réflexion.

Car Dieu voulant faire voir par cette loy qu'il avoit ordonnée, l'horreur qu'il auroit dans tous les siecles, de ceux particulierement d'entre ses Ministres, qui brûleroient devant luy d'un feu profane, c'est-à-dire, de l'amour du monde & de ses vanitez payennes, il frappa d'une mort soudaine ces deux jeunes Prestres. Il lança sur eux une flamme comme un coup de foudre, qui les brûla sans les consumer, qui leur laissa toute la forme de leur corps ainsi que fait le tonnerre, à ceux qu'il foudroye. Il vangea par le feu ceux qui avoient peché par le feu. Il opposa l'ardeur de ses flammes vangeresses, à la chaleur toute boüillante de la jeunesse précipitée de ces personnes; & il fit voir que des omissions qui sont plus suportables dans le commun du peuple,

ſont des crimes inſuportables dans un Preſtre.

Pluſieurs ont cru néanmoins que Dieu ne les frappa de cette punition temporelle, que pour les délivrer d'une eternelle, dont elle eut plûtoſt la figure que la vérité, comme il fit peut-eſtre depuis à Oza lorſqu'il toucha l'Arche, ou à ce Prophete, ſeduit par un autre Prophete, qu'il fit tuer par un lion. Ce qui a donné lieu de croire à quelques-uns, que ces deux Preſtres tomberent dans cette faute, parce que le vin avoit troublé leur eſprit, eſt que Dieu auſſi-toſt aprés cét évenement exemplaire, défendit aux Preſtres de boire du vin ou toute autre choſe qui puſt enyvrer, avant que d'approcher de ſon Autel.

On peut juger de la ſurpriſe où fut tout le peuple lorſque l'on vit ce grand exemple, & il eſt remarquable que Moïſe permettant & commandant meſme au reſte des Iſraëlites, de pleurer ces deux jeunes Preſtres, il deffendit à Aaron leur pere de le faire, & de donner aucune marque extérieure de douleur, comme de s'arracher les cheveux ou de déchirer ſes veſtemens ; de peur de ne pas reſpecter aſſez l'onction ſacrée, qu'il venoit tout recemment de recevoir.

Il fit voir ainſi aux Preſtres de la loy nouvelle, combien ils doivent eſtre élevez au deſſus du commun du peuple, & à quelle gravité les engage la grace que Dieu leur a faite, de les choiſir pour ſes Miniſtres : ce qui les oblige d'avoir des ſentimens preſque tout divins, & de ſe ſéparer de la terre, pour n'avoir plus aucun commerce avec la chair ny avec le ſang.

C'eſt avec regret que l'on paſſe auſſi en ce lieu, tout ce que Moïſe ordonna à l'égard des jugemens

& des personnes qui les rendent. On verroit une profondeur de sagesse qui a esté, & qui est encore tous les jours l'admiration des plus graves Magistrats; qui trouvent sans comparaison plus de lumiere dans ces seules loix de Moïse, que dans tous leurs autres livres, & qui seront par cette sainte étude, la condamnation de ceux qui négligent un si grand secours que Dieu leur a offert, pour s'acquiter dignement de leurs charges.

Mais ayant résolu dans cette vie que nous écrivons de ne rapporter que des faits, nous en dirons icy un que l'Ecriture rapporte en ce lieu. Ce fut au sujet d'un blasphémateur. Car un homme né d'un pere Egyptien, & d'une mere Israëlite, ayant eu querelle avec un autre Israëlite, il s'emporta par une témerité qui alors estoit bien nouvelle, jusques à blasphémer le saint Nom de Dieu.

On eut horreur de cette impieté & la sainteté de Dieu paroissant tous les jours à ce peuple par tant de prodiges visibles, ils furent terriblement frappez d'un blasphême qui l'outrageoit de la sorte. Ils se saisirent de cette personne, & ils consulterent Moïse de la maniere dont il devoit être puni. Moïse luy-même en consulta Dieu, qui dans ce premier blasphême que l'Ecriture rapporte, voulut d'abord faire un exemple, afin de faire juger dans la suite des siecles, à ceux qui ont si peu de respect pour son saint Nom, de ce qu'ils doivent attendre dans l'autre monde d'un Dieu redoutable, qu'ils ont l'insolence de deshonorer par leurs langues sacriléges. Il ordonna donc que ce blasphémateur fust lapidé, & que tous ceux qui avoient esté temoins de ses blasphêmes, missent leurs mains sur sa teste impie, ou pour marquer par ce signe ex-

térieur, qu'ils portoient leur témoignage contre luy comme cela est depuis passé en coûtume, ou pour témoigner qu'ils ne prenoient point part ny à son crime, ny à la punition qu'il s'estoit attirée luy-mesme, mais qu'il estoit seul coupable de son sacrilége, afin que la vengeance de Dieu ne s'étendit point sur d'autres. MOYSE.

Ainsi mourut ce blasphémateur, qui trouva sous un monceau de pierres qui l'accablerent, la mort qu'il méritoit si justement, puisque l'on peut dire en quelque sorte, que tout blasphémateur ne pouvant tuer Dieu mesme, le perce au moins de sa langue impie; & que saint Augustin n'a pas craint d'assurer, que ceux qui osent blasphémer JESUS-CHRIST, comme on voit tous les jours avec douleur, qu'on le fait d'une maniere si insolente, ne commettent pas un moindre crime, que ceux qui l'ont attaché en Croix: *Non minus peccant qui blasphemant Christum regnantem in cælis, quam qui crucifixerunt ambulantem in terris.*

L'Ecriture nous marque ensuite une action de Moïse, qui nous fait admirer son ardente charité pour le prochain. Le fils de Jethro son beau-pere l'estant venu voir dans le desert, lorsque Jethro luy amena Sephora sa femme, Moïse en laissant retourner son beau-pere à Madian, d'où il estoit Prince & Prestre, pria son fils Hobab de demeurer encore avec luy pendant quelque-temps. Il y demeura tout le temps que les Israëlites demeurerent campez au pied du mont Sina; & lorsqu'ils alloient quitter cette station, Hobab s'en voulant aller & disant adieu à Moïse, ce saint Homme le pria avec instance de demeurer avec eux.

Il luy dit que Dieu leur ayant promis en heri-

tage la meilleure terre du monde, il pouvoit se promettre qu'il y auroit bonne part. Ce jeune Homme fut peu touché de ces promesses, & il répondit à Moïse, qu'il aimoit beaucoup mieux s'en retourner en son païs.

Moïse par une charité qui est d'un grand exemple aux Pasteurs, & qui leur fait voir combien ils doivent estre jaloux de gagner des ames à Dieu, voyant l'inutilité de toutes les promesses qu'il avoit faites à ce jeune Homme, le voulut prendre par une autre voye à laquelle, comme les jeunes gens sont d'ordinaire ambitieux, il seroit peut-être plus sensible. Il feignit qu'il avoit un grand besoin de luy pour les conduire dans ce desert, dont il connoissoit tous les détours, parce qu'il en estoit voisin. Il voulut bien qu'il se regardast comme un homme qui luy seroit fort nécessaire. Il flatta en quelque sorte sa passion ambitieuse, & il demanda une grace à celuy à qui il méditoit de faire grace luy-mesme. Il feignit que sans luy il auroit peine à se conduire dans le desert, afin de le conduire luy-mesme dans la véritable terre promise, en le faisant passer au nombre du peuple du vray Dieu.

Car helas Moïse qui avoit esté quarante ans avec Jethro, & qui avoit toûjours vécu dans ce desert, pouvoit-il en ignorer les routes, & n'y connoistre pas ce qu'Hobab y pouvoit connoistre ? Mais il apprit aux Pasteurs à mettre tout en usage afin de gagner les ames, & de persuader pour cela en quelque sorte, aux esprits qui sont un peu altiers, que c'est pour le bien qu'on espere retirer d'eux, qu'on les desire, plus que pour le bien que l'on desire avec passion de leur faire.

Ainsi parlant à Hobab par supplications & par

prieres, & luy ayant dit qu'en se retirant du mont Sina il alloit devenir leur guide, se démettant en quelque sorte de toute sa gloire entre ses mains, il gagna enfin comme on le croit cét esprit fier, & il fut cause ainsi que de la race de cét Homme, sortirent ensuite les plus admirables personnes du monde, qui furent les Rechabites. MOYSE.

Lorsque le peuple que conduisoit Moïse, eut fait trois journées de chemin depuis la montagne de Sina, où ils estoient demeurez paisibles pendant un an, cette fatigue d'une marche de trois jours leur parut pénible, & commençant à s'en plaindre entre eux, ils se firent insensiblement une peinture de leur état, comme de l'état le plus miserable du monde.

Le souvenir des viandes de l'Egypte, dont il n'y avoit que deux ans qu'ils avoient esté délivrez, le goust qu'ils avoient pris à leur chair, à leur poisson, à leurs concombres, à leurs melons, jusqu'à leurs porreaux mesmes & leurs raves, leur revinrent dans la mémoire : & ne voyant au lieu de ces differentes viandes, qu'une nourriture tres-simple, comme estoit la Manne, toûjours égale, toûjours la même, ils en conçûrent un tel dégoust, qu'ils passérent enfin à des plaintes toutes ouvertes, accompagnées de grands gémissémens, qu'ils jettoient en se tenant chacun à l'entrée de leurs tentes.

Il est vray comme l'Ecriture le rapporte, que Moïse tomba alors dans une espéce de découragement, qui luy fit paroistre ce murmure comme vne chose insuportable : *Intoleranda res visa est.* Luy qui avoit soûtenu jusque-là les courages les plus abbatus, eut besoin d'estre soûtenu luy-mesme. Il

s'en alla tout consterné répandre son cœur & ses plaintes devant Dieu: Pourquoy, s'écria-t'il, avez-vous affligé vostre Serviteur? Quand trouveray-je enfin grace devant vous? Pourquoy m'avez-vous chargé de la conduite d'un si grand peuple? Ay-je engendré toute cette multitude, & suis-je le pere de toutes ces personnes, pour me donner ordre comme vous avez fait de les porter entre mes bras, ainsi qu'une nourrice porte son petit dans son sein? Où iray-je trouver assez de chair pour en rassasier un si grand nombre de personnes? Que répondray-je à leurs cris & à la voix de leurs larmes, lorsqu'au sortir d'icy ils vont me presser de leur trouver des viandes? Je ne puis plus soutenir seul un fardeau si pesant, j'en suis accablé. Tuez-moy plûtost, faites-moy mourir, ce me sera une grace plûtost que d'estre dans un accablement si continuel.

Cét état de Moïse peut justifier les plus saints Pasteurs, qui se trouvent quelquefois dans des découragemens que Dieu permet, afin qu'ils reconnoissent par intervalles leur propre foiblesse. On voit combien ils sont à plaindre alors, & combien leur force & toute leur sagesse est en quelque sorte anéantie & abismée, par la grandeur de leurs peines. Les peuples devroient au moins tâcher de soulager leur fardeau par leur bonne vie, puisque rien n'est si capable de les consoler, que le progrez que leur peuple fait dans la vertu, comme rien ne les abbat tant & ne leur est plus insuportable, que le relâchement & la rechûte de ceux qu'ils conduisent.

Aussi l'on voit que Dieu luy-mesme consola icy son Serviteur affligé; & il luy promit de luy donner soixante & dix personnes des plus considerables, pour l'aider à soutenir avec luy un si grand fardeau.

fardeau. Car encore qu'ensuite de l'avis de Jethro son beau-pere, il eut ordonné des Magistrats pour écouter les differens du peuple, cela n'empeschoit pas que l'on ne s'addressast toûjours à Moïse pour en avoir la derniere decision ; & que l'on ne luy reservast toutes les affaires qui estoient un peu considerables. MOYSE.

Mais icy Dieu ayant fait choisir ces septante personnes pleines de gravité & de sagesse, il dit qu'il alloit oster à Moïse de son esprit Prophetique pour les en remplir ; non qu'il diminuast en effet rien de ce qu'avoit ce grand Serviteur, mais parce qu'il fit seulement alors ce que l'on feroit en allumant un flambeau éteint à un autre qui seroit allumé. Quoy-que l'on pust dire en un sens qu'on auroit osté au dernier de sa lumiere en la communiquant au flambeau éteint, il est visible neanmoins que dans le fonds on n'auroit rien diminué de sa premiere clarté.

Ainsi ces septante personnes remplies de l'esprit de Moïse commencerent à Prophétiser au milieu du camp ; & une personne en ayant averti sur l'heure Josué qui estoit extrémement attaché à Moïse, & qui fut touché de cét évenement, soit qu'il eust quelque jalousie secrette contre ces nouveaux Prophetes, soit qu'il craignist que cela ne donnast lieu à quelque sedition & à quelque partage d'esprits parmi le peuple, il vint avec précipitation en donner avis à Moïse qui sçavoit tout ce qui venoit de se passer. Empeschez, luy dit Josué, empeschez promptement ces personnes de prophétiser davantage.

Ce fut alors que l'on vit dans ce grand Legislateur un modele admirable des Pasteurs, & de l'é-

loignement où ils doivent estre des moindres mouvemens de l'envie. Ils devroient souhaitter en quelque sorte que tous eussent receu de Dieu les mesmes lumieres qu'ils en ont reçûës eux-mesmes, & qu'il n'y eut qu'un seul maistre, c'est-à-dire, Dieu, dont tous les hommes fussent les disciples; *erunt omnes docibiles Dei.*

Bien loin d'avoir de la complaisance de voir les autres dependans de leur sagesse & de leurs avis, ils devroient regarder cette nécessité comme un fardeau penible, comme une servitude difficile à supporter, & comme une tentation qui expose leur foiblesse à la vaine gloire. S'ils estoient dans ces sentimens où l'on a veu depuis les plus éclairez des Apostres, ils diroient de bon cœur avec Moïse: *Pourquoy entrez-vous pour moy dans ces sentimens de la jalousie? Pourquoy vous interessez-vous tant pour mon honneur particulier? Qui me fera la grace au contraire que tout le peuple prophetise, & que Dieu leur communique à tous son esprit.*

Ce Saint pouvoit-il mieux marquer que par ces paroles ce qui arriva quinze cens ans aprés lorsqu'à la naissance de l'Eglise tous les fideles furent remplis du saint Esprit? Car ne fut-ce pas alors que Dieu le répandit non plus sur un petit nombre de Prophetes qui paroissoient rarement & de temps en temps, mais sur tous les hommes Juifs & Gentils, sans distinction ny de sexe, ny d'âge, ny de pays.

Lors donc que les Pasteurs de l'Eglise feront ce souhait de Moïse, & qu'ils diront ces paroles en les sentant comme Moïse les sentoit, ils feront voir qu'ils sont uniquement possedez comme lui du desir de la gloire de Dieu & non de la leur, qu'ils

sont prests de communiquer aux autres sans envie tous les dons qu'ils ont receus, que la charité qui les remplit ne s'enfle point, & n'est point envieuse, & qu'ils voudroient s'ils le pouvoient reproduire comme autant d'eux-mesmes, ainsi que Moïse eut souhaitté de pouvoir reproduire autant de personnes qui luy ressemblassent, qu'il y avoit d'hommes parmi son peuple.

Dieu ayant ainsi remedié à une partie des peines de son Serviteur, & ayant versé dans ces septante des dons qui demeurerent stables, & qui les rendirent capables de décharger Moïse d'une infinité d'affaires qu'ils decidoient avec la mesme autorité & la mesme lumiere que ce grand Serviteur de Dieu ; il voulut ensuite le rassurer encore au regard des plaintes de ce peuple & du desir si violent qu'ils témoignoient de vouloir manger de la chair.

Il luy ordonna d'aller dire à tout ce peuple qu'il se tinst prest, & que le lendemain ils lui envoyeroit de la chair à manger, puisqu'il en estoit si avide ; qu'il s'en souleroit non durant un ou deux ou dix & vingt jours, mais pendant un mois entier, & avec une telle abondance qu'ils en seroient enfin dégoutez eux-mesmes, & que la viande leur sortiroit par les narines.

Moyse estant encore comme troublé par l'état & l'abbattement où le murmure du peuple l'avoit reduit, ne put s'empescher à cette parole de Dieu d'entrer dans quelque espece de défiance, à moins que l'on n'aime mieux dire avec saint Augustin, que sans douter de la puissance de Dieu, il s'informa seulement de quelle maniere il accompliroit une promesse qui le surprenoit si fort. Voilà plus de six cens mille hommes, lui dit-il, sans les femmes

& ſans les enfans ? D'où ferez-vous venir une aſſez grande multitude d'animaux pour les en raſſaſier ? Dieu arreſta tout d'un coup ſon doute, en luy demandant ſi ſon bras eſtoit racourcy, & ſi ſa main eſtoit devenuë impuiſſante ? Vous verrez, ajoûta-t-il, ſi je puis accomplir tout ce que je dis.

Lorſque Moyſe fut retourné dans le camp & qu'il eut dit au peuple ce que Dieu luy avoit dit: un vent s'eſtant élevé enſuite, dit l'Ecriture, fit pleuvoir dans tout le camp une ſi prodigieuſe multitude de cailles, que toute la terre en fut couverte pendant autant d'eſpace que l'on peut faire de chemin durant un jour. Elles voloient ſur tout le camp & aux environs à la hauteur de deux coudées. Ainſi le peuple pendant tout ce jour & toute la nuit ſuivante, & meſme le lendemain, ne fut occupé qu'à ramaſſer de ces oiſeaux. Et le moins que chacun en recüeillit fut dix grandes meſures pleines, enſorte que les faiſant ſecher, ils en eurent pour plus d'un mois.

Dieu ayant de cette ſorte convaincu ce peuple groſſier de ſa puiſſance, & luy ayant fait voir qu'il devoit ſe contenter de la manne qu'il luy envoyoit chaque jour, dont le dégouſt qu'ils conceurent figuroit le dégouſt que les Chreſtiens lâches concevroient dans la ſuite des temps de la Chair ſacrée du Sauveur qui eſt la veritable manne, par un crime qui eſt inſupportable à Dieu & à ſes veritables Miniſtres; aprés dis-je, cette conviction de ſa toute-puiſſance, lorſqu'ils avoient encore ces cailles dans la bouche, un mois aprés qu'il les leur eut envoyées, ſa fureur enfin s'alluma contre ces murmurateurs, & il les frappa d'une playe terrible.

Car un feu effroyable s'alluma au milieu du camp

qui en consuma toute la queuë. Il punit par ce feu soudain le feu de leur concupiscence. Il fit voir par ces flames devorantes combien le murmure luy estoit insupportable; & il nous laisse à juger à nous-mesmes, que ce n'est qu'elquefois que dans sa fureur, qu'il nous accorde nos desirs terrestres, & que c'est lorsque nous commençons à en joüir avec le plus de satisfaction; que sa colere est toute preste de nous exterminer. Il donne à la dureté de nostre cœur ce que nostre malice avoit arraché en quelque sorte de sa Toute-puissance, & aprés qu'il nous a fait voir des preuves de son souverain pouvoir en nous accordant ce que nous desirions; il nous en donne d'autres marques plus funestes en nous punissant de ce que nous l'avions desiré. MOYSE.

Il n'y eut donc alors que la priere de Moyse qui arresta cét incendie. Car les cris que tout ce peuple allarmé vint faire vers ce saint Pasteur, luy firent pousser les siens vers Dieu, qui se laissa enfin fléchir & qui fit cesser à la priere du plus sobre & du plus temperant de tous les hommes une playe épouvantable que la seule intemperance d'un peuple abruti avoit causée.

Mais aprés ce murmure de tout le peuple, Moyse qui ne devoit apparemment plus rien souffrir de semblable, éprouva bien-tost aprés, quoy-que cela paroisse presque incroyable, un autre murmure non plus du peuple, mais de sa propre sœur nommée Marie, & d'Aaron son propre frere. Cette sœur eut vray-semblablement quelque petit démélé avec la femme de Moyse qui estoit d'Ethiopie, c'est à dire Madianite. Comme d'ordinaire deux personnes de ce sexe s'accordent assez rarement ensemble, cette femme de Moyse qui se re-

gardoit une mesme chose avec un si grand homme, ne croyoit pas devoir ceder en rien à sa belle-sœur; & cette sœur au contraire qui se voyoit & se sentoit estre de la famille, croyoit qu'il estoit indigne d'elle de ceder à une étrangere qui avoit épousé Moïse, lorsqu'il n'avoit encore rien de grand selon le monde.

Ainsi comme ces personnes ne sont que trop insinuantes, elle fit tant par ses discours empoisonnez qu'elle engagea Aaron mesme dans son parti; & lorsque cette belle-sœur femme de Moïse ne vantoit autre chose que son mari, parce qu'en exaggerant sa gloire, elle croyoit exaggerer en quelque sorte la sienne propre, puisqu'on ne la devoit point separer de ce grand Conducteur du peuple avec lequel le mariage l'avoit rendu une mesme chose, Marie depitée de la fierté de cette femme se porta jusqu'à rabaisser Moïse mesme, parce que c'estoit à cause de luy qu'elle s'elevoit de la sorte.

Moïse est Moïse, dit-elle, Dieu luy a parlé, il est vray; mais est-il le seul? Ne nous a-t-il pas aussi parlé à nous-mesmes? C'est ainsi que cette sœur & Aaron luy-mesme parloient. Mais Moïse qui selon que l'Ecriture luy en rend témoignage en cét endroit, estoit le plus doux de tous les hommes qui fussent alors sur la terre, ne s'émeut point de colere en voyant ce murmure qui s'attaquoit à luy seul & qui le combattoit dans sa principale gloire. Il se mit par la grandeur de son ame au dessus de tous ces bruits de femmes, & il donna encore cette nouvelle preuve, que pour ses injures particulieres il avoit beaucoup d'indifference, & qu'il n'estoit sensible qu'à celles de Dieu.

Ainsi il fut dans cette rencontre d'un grand

exemple aux Pasteurs des ames, pour leur faire MOYSE.
voir combien ils doivent estre éloignez par leur douceur & par la profonde paix dont Dieu les fait joüir en eux-mesmes, d'entrer dans des démélez de femmes & dans des broüilleries de famille, & se soucier peu que d'autres qui leur doivent de l'honneur, veüillent s'égaler à eux. Ils doivent plaindre ces bassesses, & les maux veritables qu'elles causent aux personnes qui en sont susceptibles: mais pour eux ils n'y doivent prendre aucune part non plus que Moïse, laissant leurs interests particuliers entre les mains de Dieu, & ne pensant qu'à le servir & à s'acquiter de leurs obligations.

Mais on ne vit jamais mieux qu'en cette rencontre combien Dieu mesme prend en main les interests de ceux qui les luy abondonnent. Car lorsque Moïse paroissoit resolu de se taire sans se mettre en peine de se soutenir contre Aaron & contre sa sœur, Dieu leur commanda, c'est-à-dire à Moïse, à Aaron & à sa sœur, de sortir du camp eux trois seuls, & d'aller à la porte du Tabernacle.

Lorsqu'ils y furent, Dieu dans une colomne de nuée se tint à cette porte, d'où appellant Aaron & Marie, il leur dit pour leur faire voir la difference qu'il faisoit entre eux & Moïse, & combien ils avoient tort de se vouloir égaler à luy, que pour les autres Prophetes, il se contentoit de parler à eux en songe ou par quelque vision, mais qu'il n'agissoit pas ainsi envers son tres-fidele serviteur Moïse, puisqu'il lui parloit bouche-à-bouche, & qu'il se faisoit voir à luy sans enigmes & sans figure. Pourquoy donc, ajoûta-t-il, n'avez-vous pas apprehendé de murmurer contre luy, d'obscurcir sa gloire par vos médisances; & entrant dans une juste co-

lere, il se retira de la sorte & la nuée disparut.

Aussi-tost cette sœur envieuse & querelleuse, comme estant la premiere source de ce murmure, porta la peine de son peché, & elle parut pleine d'une lepre horrible qui rendoit tout son corps plus blanc que la neige. Aaron qui avoit trempé dans son murmure, & qui craignoit la mesme punition pour luy, cria aussi-tost vers Moïse. Ne nous imputez pas ce peché je vous en conjure. Nous sommes insensez d'avoir eu cette pensée. Mais ayez pitié de ce que vous voyez vous-mesme de vos propres yeux; & empeschez que la lepre qui a déja dévoré une grande partie de sa chair, n'acheve de la faire mourir, & qu'elle ne devienne comme ces fruits qui avortent, & que l'on jette au sortir du sein de leur mere.

Moïse qui n'avoit pas besoin de beaucoup de sollicitations, & que sa seule douceur portoit assez à cela, pria Dieu pour sa sœur, & il le conjura avec de grands cris de la guerir. Mais Dieu répondant que si son pere luy eut craché au visage, elle auroit deu en rougir au moins pendant sept jours, ordonna qu'elle demeurât separée hors du camp pendant ce temps-là, & qu'ensuite on la feroit revenir.

Cette punition qui fut une espece d'excommunication, & de separation des choses & des personnes saintes, fit voir alors aussi-bien que cette punition de la lepre, quel est le crime de la médisance & du murmure; & l'on ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle proportion Dieu frappe les pecheurs; puisque cette lepre qui se glissa si promtement par tout le corps, estoit une image sensible qui faisoit voir combien le murmure & la médisance se glissoient viste & passoient d'esprit en esprit

infectant tout un corps & tout un peuple par sa corruption contagieuse. Morsal

Ainsi le corps de cette sœur estoit une figure de ce qui se passoit dans son ame. Sa corruption exterieure fut une marque de l'interieure. Comme elle s'estoit separée de Moïse son frere, son propre corps se separoit d'elle en quelque sorte & la quittoit. Elle s'estoit insolemment élevée au dessus de ce grand Conducteur du peuple de Dieu, & Dieu l'humilia en l'éloignant non seulement de Moïse, mais de tout le peuple qu'elle auroit bientost infecté par le venin de sa langue.

Aprés que cette tempeste domestique eut esté appaisée, il survint une autre peine à Moïse qui nous fait voir que la vie des Pasteurs des ames, n'est qu'un continuel enchaisnement de maux, & que la paix est un bien qu'ils ne doivent plus guere se promettre dans cette vie. Le peuple estant déja sorti depuis prés d'un an & demi de l'Egypte, & ayant erré dans le desert pendant ce temps, eut la curiosité de vouloir sçavoir des nouvelle de cette terre qu'on leur promettoit, & où ils estoient sur le point d'entrer.

Moïse qui ne faisoit rien que par l'ordre de Dieu, l'ayant consulté là-dessus, il luy répondit qu'il envoyast douze espions, un de chaque Tribu, pour considerer cette terre, & en dire des nouvelles à ce peuple qui desiroit d'en sçavoir. Ces douze hommes ayant ordre d'examiner tout, si la terre estoit fertile, si les Villes en estoient fortes ou foibles, furent quarante jours entiers à considerer toutes choses, & pour obeir à l'ordre de Moïse qui leur avoit commandé de leur en apporter du fruit, ils suspendirent à un baston une grappe de raisin qu'ils porterent à deux.

On vit alors une figure admirable de JESUS-CHRIST qui devoit estre suspendu en croix. Ce fruit né de la terre promise, c'est à dire de la sainte Vierge, fut comme porté par les Juifs pour estre foulé & pressé à sa passion. Ce peuple incredule l'avoit derriere le dos sans le regarder, mais les Chrestiens au contraire l'ont toûjours present devant leurs yeux, comme l'auteur de leur salut.

Les espions estant de retour firent leur rapport devant tout le peuple. Ils dirent qu'ils avoient veu à la verité la terre la plus fertille du monde; mais qu'en mesme-temps ils avoient trouvé des Villes dont les fortifications estoient élevées jusques au Ciel, & dont les habitans estoient des monstres en grandeur. Qu'ainsi c'estoit une folie de penser à conquerir jamais ce Royaume, puisqu'en se comparant à ces geans, à peine paroissoient-ils comme de petites sauterelles

Ils furent donc alors les figures de ceux qui dans la loy nouvelle affoiblissent les ames & les jettent dans le découragement, qui empeschent les gens d'entrer genereusement dans la voye qui mene à la terre promise, qui dissuadent le monde de faire des efforts pour se sauver, qui s'opposent aux promesses & à la volonté de Dieu mesme, & qui répandant dans les esprits la frayeur & la pusillanimité dont ils sont remplis eux-mesmes, leur persuadent de rechercher comme eux, une vie molle & languissante, & de fuir les moindres combats.

Ils assurent que l'on ne pourra jamais vaincre toutes les violences du demon. Ils font paroistre tout difficile, tout insupportable, tout impossible. Ils representent les moindres difficultez à vaincre, comme autant de *monstres*, & décriant tous les

lieux saints où l'on auroit quelque pensée de se retirer, ils disent que *ce sont des terres qui devorent leurs habitans*. MOYSE.

Il se peut faire comme alors qu'il se trouve des personnes remplies de la mesme generosité que Caleb & que Josué qui encouragent autant les ames que les autres les découragent ; mais ces autres estant en plus grand nombre, & ce qu'ils disent s'accordant mieux avec nostre foiblesse naturelle, il ne faut pas s'étonner s'ils l'emportent sur nous, & s'ils nous attirent la colere de Dieu comme ils l'attirent sur eux-mesmes. Car ces espions furent frappez de mort subite.

Tâchons donc si nous nous trouvons jamais dans ces rencontres, d'écouter plûtost la voix & le courage d'un seul homme tel que Caleb, que les discours affoiblissans d'une grande multitude. Craignons le malheur qui arriva alors aux Israëlites. Car s'estant laissez aller à une espece de desespoir aprés ce rapport des espions, ils souhaitterent ou de retourner en Egypte, ou de mourir dans cette solitude, plûtost que de s'aller exposer à la fureur de ces peuples qu'il falloit vaincre.

Moïse eut beau leur representer la protection de Dieu, qui jusque-là ne leur avoit jamais manqué, & qui avoit éclaté par tant de merveilles. Il eut beau les assurer que Dieu feroit tout luy-mesme ; que ce seroit luy qui extermineroit ces peuples qui leur faisoient peur, & qu'il les porteroit entre ses bras comme une mere ou une nourrice porte son petit ; Qu'ils n'avoient qu'à se reposer sur sa force toute-puissante; il ne pût rien gagner sur ces esprits allarmez, ce qui irrita Dieu d'une telle sorte, que sans la priere de Moïse, il les alloit tous frapper

d'une playe qui les auroit exterminez.

Mais que diront les Nations voisines, dit Moyse à Dieu ? Elles diront qu'aprés avoir tiré vostre peuple de l'Egypte, vous n'avez pu le faire entrer dans la terre que vous leur aviez promise, & que de honte vous les avez fait perir dans le desert.

Dieu écouta la priere si fervente de son Serviteur : mais il jura que pas un de ce peuple qui venoit de murmurer n'entreroit dans la terre où il estoit prest de les introduire : Que de tous ceux qui avoient atteint l'âge de vingt ans, hors Caleb, & Josué, pas un ne verroit la gloire du pays qu'il avoit promis à leurs peres : Qu'ils mourroient tous dans ce desert, où ils seroient errans pendant quarante ans, afin d'y demeurer autant d'années, que ces Espions avoient esté de jours à considerer la terre. Il ajoûta qu'il n'y auroit que leurs enfans pour lesquels ils avoient témoigné une compassion si vaine, en disant qu'ils seroient livrez en proye à de si puissans ennemis, qui entreroient dans cette terre.

Ainsi furent punis ces cœurs lasches, qui ayant esté nourris dans la servitude de l'Egypte, & estant accoutumez à une basse timidité, estoient indignes d'entrer dans ce nouveau Royaume, & incapables de ces genereux efforts qu'il faut faire pour livrer des guerres saintes. Ils voulurent lapider Caleb & Josué qui vouloient faire taire les autres, & leur redonner du courage, & il n'y eut que Caleb & Josué qui entrerent dans la terre de Chanaan, qui fut la récompense de leur foy, de leur generosité, de leur fidelité, de leur obeïssance ; mais sur tout de leur grande confiance en Dieu : & ces deux personnes choisies d'entre six cent mille, furent déslors une figure étonnante du petit nombre des éleus,

& de la verité de cette parole redoutable, *Qu'il y en a beaucoup d'appellez, mais peu de choisis.*

Qui ne s'écriera avec saint Augustin, en admirant les jugemens de Dieu, combien il est terrible sur les enfans des hommes ? Que ne souffre point Moïse pour un peuple qui néanmoins ne doit point entrer dans la terre promise ? Et que vouloit marquer Dieu par cette figure, en protestant que les peres n'y entreroient pas, & qu'il n'y auroit que les enfans, sinon que tous ceux qui appartiennent au vieil homme n'entreront point dans le Ciel, mais ceux-là seulement qui appartiennent au nouveau : *Intrabunt novi homines, veteres non intrabunt ?* Il n'y a de toutes ces personnes agées que deux hommes seuls qui y entrerent, & qui marquoient, selon ce mesme Docteur, un seul homme & l'unité, c'est à dire JESUS-CHRIST la teste & le corps. *Intrarunt duo homines unus & unitas tanquam caput & corpus, Christus & Ecclesia.* *Aug. in Psal. 101.*

Voila de quelle maniere ce peuple estoit prophetique. Voila les instructions que leurs murmures, leur pusillanimité & les chastimens dont elle fut frappée nous donnerent. N'est-on pas stupide & insensible si on ne tremble en lisant ces choses, & ne pense-t-on point alors à se faire quelqu'une de ces heureuses violences ausquelles seules JESUS-CHRIST promet son Royaume ? Que si Dieu est si severe dans sa justice & si la proportion qu'il y garde va jusqu'à ordonner quarante ans de penitence pour quarante jours, combien en supputant une année pour un jour, devrions nous craindre qu'une infinie revolution de siecles ne pust nous suffire pour expier nos pechez.

Craignons seulement dans nostre penitence d'imiter encore ce peuple, & de tomber dans le malheur où il tomba. Car fondant en larmes aprés cette menace d'errer quarante ans, & de mourir dans ce desert, & reconnoissant trop tard leur faute, ils voulurent la reparer par une nouvelle. Ils dirent à Moïse qu'ils ne craignoient plus les habitans de la terre qu'on leur promettoit; & qu'ils estoient prests d'aller les combattre.

Moïse leur dit qu'ils ne le fissent pas, & que Dieu ne seroit point avec eux. Mais ces esprits toûjours rebelles, jamais souples ni dociles, furent aussi aveuglez en voulant reparer leur mal, qu'ils l'avoient esté en le commettant. Ils suivirent par tout leur mouvement & non point celuy de Dieu, quoy-que ce soit la premiere chose qu'il exige de l'homme; Ainsi ayant esté frappez & mis en fuite, ils porterent la peine de leur desobeissance, & ils reconnurent que comme avec Dieu ils pouvoient tout, ils ne pouvoient rien sans luy, & qu'au lieu qu'avec son assistance les plus grandes armées fuyoient devant eux, sans son secours au contraire les moindres troupes les mettoient en fuite.

Quelque-temps aprés que cette action se fut passée, l'Ecriture rapporte un des exemples de la plus grande severité qui ait paru dans l'ancienne loy. On trouva un homme qui au jour du Sabbat ramassoit quelques petits morceaux de bois. On se saisit de luy aussi-tost, & on l'amena à Moïse & à Aaron pour sçavoir ce qu'il faudroit faire de ce violateur de la loy.

Moïse hesita luy-mesme en cette rencontre, & voyant d'un costé le respect profond que l'on devoit au precepte du Sabbat, & considerant peut-

estre de l'autre la petitesse apparente de la faute par laquelle cet homme le violoit, ou ne sçachant pas bien de quel chastiment on le devoit punir, il le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il eût consulté Dieu, touchant ce qu'ils en devroient faire. Mais Dieu répondit à Moïse, que cet homme fust mis à mort; qu'il fust conduit hors du camp, & que là il fust lapidé par les mains de tout le peuple.

Ceux qui se donnent la liberté aujourd'huy de violer & de prophaner si criminellement la sainteté du Dimanche, devroient se representer ce funeste exemple; & ils devroient se souvenir, comme dit saint Augustin, que c'est peut-estre par l'effet d'une plus grande colere, que Dieu ne commande pas qu'on les mette à mort. *Videant ne forte majori iracundia non jubeantur occidi*, afin qu'en évitant pour un temps la main des hommes, ils tombent plus dangereusement entre les mains des demons mesmes. Ils ne s'échappent des pierres qui leur donneroient une mort passagere qui expiroit peut-estre leur faute en ce monde, que pour estre en butte ensuite à tous les foudres qu'un Dieu justement irrité lancera contre eux eternellement.

Car comme remarque ce saint Docteur, Dieu qui avoit estabIi l'ancienne loy pour estre severe, traittant les Juifs plus en esclaves qu'en enfans, voulut d'abord donner des preuves de cette severité dans toutes les rencontres qui se presentoient: au lieu qu'estant venu ensuite establir la nouvelle loy comme une loy d'amour, il a donné en l'instituant des marques de sa douceur en pardonnant aux plus grands coupables. Mais comme ajoûte ensuite ce mesme Pere; au lieu que Dieu dans la suite, tempera la severité de cette premiere loy,

tieux, & qui connoissoit l'outrage qu'ils faisoient à Dieu, à qui seul il appartient de se choisir des Ministres, se jetta le visage en terre, plaignant plus l'injure qu'on faisoit à Dieu que celle qu'on luy faisoit à luy-mesme. Puis ce saint Homme se relevant, parla à Coré & aux autres avec une force qui a appris aux saints Pasteurs dans la suite, que quand ils seroient aussi doux que Moyse, ils devroient neanmoins soûtenir leur dignité sainte contre tous ceux qui l'attaquent.

Il leur representa leur orgueil, & qu'il devoient s'estimer trop honorez de ce que Dieu les avoit déja élevez au rang des Levites. Que ny luy, ny son frere Aaron n'estoit rien, que c'estoit Dieu mesme qu'ils attaquoient en leurs personnes, puisqu'il luy avoit plû de les choisir luy-mesme pour l'employ dont ils s'acquittoient.

Mais pour leur donner une nouvelle preuve que ce n'estoit point humainement qu'Aaron avoit esté établi grand Prestre, il leur dit qu'eux, avec ces deux cent cinquante notables qui estoient de leur parti, prissent le lendemain chacun leur encensoir, & qu'aprés y avoir mis des parfums, Dieu declareroit qui estoit celuy qu'il s'estoit choisi pour grand Prestre. Ces deux cens cinquante anciens du peuple, dirent hardiment qu'ils viendroient le lendemain l'encensoir en main. Mais Coré, Dathan & Abiron, soit par crainte, soit par contumace, dirent qu'ils n'y viendroient point.

Ils ajoûterent à ce refus, des paroles de railleries. Ils dirent à Moïse qu'il paroissoit qu'il les avoit fait venir dans cette terre coulante de lait & de miel, selon les promesses qu'il leur avoit tant vantées : Que ce desert où ils estoient depuis déja

presque deux ans estoit fort agréable ; Qu'il leur avoit donné de parfaitement beaux heritages; Qu'il ne restoit plus qu'à leurs arracher les yeux à tous, afin au moins estant aveugles, ils ne vissent pas si clairement ses impostures, & ils terminerent ces sanglantes railleries, en disant, qu'ils ne viendroient point le lendemain comme il le leur avoit commandé.

Le jour suivant ces deux cent cinquante personnes estant venus avec leurs encensoirs, & Aaron estant aussi d'un autre costé avec Moïse, Dieu parût, & il leur dit qu'ils se séparassent eux deux de cette multitude, soit de Levites soit du peuple, qui par une legereté qui luy est toûjours naturelle, entroit dans la faction de ces Novateurs, & estoit bien-aise d'avoir une occasion de rabaisser Moïse, dont l'Empire quelquefois luy paroissoit dur.

Mais Moïse voyant Dieu prest d'envelopper tout son peuple dans la punition de ces ambitieux & de ces schismatiques, il le conjura de l'épargner & de ne pas perdre tant de personnes pour le peché d'un seul homme. Dieu écouta la priere de son Serviteur, & ce peuple ingrat doit encore une fois la vie à son Conducteur.

Dieu ensuite commanda à Moïse de les avertir tous de se séparer de bien loin des tentes de Coré, de Dathan & d'Abiron, & cet Homme tout plein de Dieu, & de zele, alla trouver ces trois Auteurs de la revolte ; Il dit à tout le peuple : Reconnoissez maintenant si c'est Dieu qui m'envoye faire & dire tout ce que vous me voyez faire. Si ces personnes meurent d'une mort commune, ce n'est point de la part de Dieu que je vous parle : & en mesme-temps lorsque ces seditieux estoient à la

porte de leurs tentes avec leurs femmes & leurs petits, la terre s'entrouvit tout d'un coup dessous leurs pieds, & les abisma tout vivans avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qui estoit à eux; en sorte que, selon l'expression de l'écriture, ils descendirent tous vivans dans les enfers. MOYSE.

Dieu par cette mort extraordinaire, dit saint Augustin, voulut faire voir la grandeur du crime que commettent ceux qui veulent usurper les dignitez saintes. Ces seditieux s'estoient par un orgueil détestable élevez au dessus des plus saints serviteurs de Dieu, ils avoient resisté à ses ordres en resistant à la puissance qu'il avoit legitimement établie; & Dieu pour les punir les abaisse en faisant que la terre s'entrouve sous leurs pieds, pour les faire descendre jusque dans le fond des abysmes.

Il anima la terre en quelque sorte pour la rendre la prompte executrice de ses vengeances. Il voulut que l'on jugeast à l'avenir de la grandeur de ce crime par la grandeur du supplice dont il le punissoit. *Quis dubitaverit hoc sceleratius esse commissum quod est gravius vindicatum?* & il laissa juger à ceux qui tomberoient dans le mesme crime, que si la terre ne les abysme pas tout vivans, ce n'est que pour les reserver à quelque chose qui est encore plus terrible, *quos adhuc terra dehiscens non absorbuit, ad majus judicium superis reservavit.* *Aug. de bapt contr. Donat. lib. 1.*

En mesme temps que la terre abysmoit les trois principaux auteurs du schisme, un feu sortant du Temple, devora ces deux cent cinquante Levites plus considerables entre les autres qui vouloient usurper le Sacerdoce; & ils firent voir, comme dit S. Augustin, ce que s'attirent ceux qui s'élevent d'eux-mesmes à l'Episcopat & à la Prestrise: *Hoc*

patiuntur quicumque se ad Episcopatus aut Presbyteratus officium muneribus aut adulationibus impudenter conantur ingerere. Et comme ceux-là furent brulez alors dans le corps, ceux-cy sont maintenant brulez dans le cœur: *Combusti sunt illi in* [illegible] *isti exuruntur in corde.* Si Dieu ne les pu[illegible] d'un supplice present [illegible] punit a[illegible] grande multitude d'am[illegible] ce n'est [illegible] joûre [illegible] l'ere, que pour faire [illegible] supplice [illegible] serve. *Talibus pestilentissi*[illegible] *ut quali*[illegible] *judicio reservet ostendat.*

De Tempor. serm. 98.

L'Ecriture remarque une circonstance qui se passa aprés cét incendie qu'il ne faut pas omettre. Dieu commanda à Moïse de faire prendre les encensoirs de ces personnes & de les faire mettre en lames, afin de les attacher au Tabernacle, & qu'ils devinssent ainsi un monument eternel du crime de ces seditieux & de la punition que Dieu en avoit tirée: Et l'Eglise sainte encore aujourd'huy apprend par le souvenir de ce jugement de Dieu, que personne ne doit par ambition usurper les dignitez saintes, *ne quis præsumptione superbi spiritus non sibi sed à Deo datum munus Pontificatus invadat*.

De Tempor. serm. 98.

Mais S. Augustin trouve encore en cette particuliarité une grande figure. Car il dit que ces encensoirs qui n'estoient que de cuivre, marquoient la doctrine erronée des heretiques & des schismatiques; & il dit que Dieu veut qu'elle paroisse en quelque sorte aux yeux des siens, afin qu'en comparant ce cuivre vil & sale avec l'or de l'encensoir d'Aaron, la verité de son Ecriture éclate sans comparaison plus que le mensonge de ceux qui l'attaquent. *Cum fides catholica velut aurum cœperit fulgere, tunc majore cum turpitudine hæreticorum*

voces obscuri aramenti vilitate sordebunt. MOYSE.

Mais qui n'admirera icy la dureté & la stupidité du peuple Israëlite, & qui de nous ne tremblera lorsqu'il se souviendra qu'il n'estoit que nostre figure ? Car il est marqué qu'aprés cét effroyable effet de la justice de Dieu sur ces coupables, le peuple aussi-tost aprés ne voyant plus ces deux cent cinquante Notables d'entre eux que le feu avoit consumez, voulut rendre Moïse & Aaron responsables de leur mort. Ils murmurerent contre eux comme contre les auteurs de leur pertes, & ils vouloient les lapider.

Moïse avec son frere fit alors ce qu'ils faisoient toûjours, & ce qu'ils nous ont appris à faire dans toutes nos persecutions. Ils eurent recours à Dieu & ils se jetterent par terre pour appaiser sa colere contre ces murmurateurs. Dieu leur paroissant alors dans sa gloire, leur dit, qu'ils se separassent de ce peuple, & qu'il l'alloit exterminer. Mais Moïse redoublant sa priere, & ayant invisiblement esté exaucé, il dit à Aaron poussé d'une inspiration divine, qu'il se levast promptement de terre, qu'il prit son encensoir, & que contre sa coutume & contre l'ordre, il allast offrir des parfums & des prieres au milieu du peuple, se tenant entre les vivans & les morts, parce que Dieu l'avoit déja frappé d'un effroyable incendie qui en avoit fait mourir prés de quinze mille d'entre eux. Aaron estant promptement accouru au milieu de ce peuple & se tenant entre les morts & les vivans, il offrit sa priere, & la playe cessa aussi-tost; & l'on reconnut en cette rencontre, combien la priere des Saints & principalement des Pasteurs, est utile aux personnes pour qui ils les offrent.

Mais comme remarque saint Augustin en considerant cette action avec des yeux plus éclairez, Moïse comprit en cette rencontre le mystere d'un autre grand Prestre qu'Aron. Il vit par la foy Jesus-Christ, le souverain Pontife qui est ce veritable Mediateur qui s'est tenu entre les morts & les vivans, pour arrester l'effet de la mort, au regne & à la puissance de laquelle nul ne s'estoit pû opposer. Ce fut luy, comme dit ce Pere, que l'Ange exterminateur redouta alors dans Aaron, puisque sans cela les habits de lin & de laine qu'il voyoit dans ce grand Prestre ne luy eussent pas fait beaucoup de peur. Ainsi ce peuple fut sauvé alors par une figure dont la verité est passée à nous.

Jettons donc les yeux sur ce souverain Prestre qui est nostre mediateur. Implorons en nostre faveur sa puissance qui est si redoutable à la mort & à l'enfer, & preparons-nous en tremblant à ce grand jour, où il paroistra pour la derniere fois entre les vivans & les morts pour livrer les uns à un incendie eternelle, & pour donner aux autres un salut qui n'aura jamais de fin.

Dieu ensuite voulant donner à ce peuple une marque indubitable du choix qu'il avoit fait d'Aaron pour estre grand Prestre, dit à Moïse qu'il commandast aux Israëlites de prendre douze verges chacune pour chaque Tribu, d'y écrire leurs noms & de les mettre dans le Tabernacle, & qu'Aaron en mesme temps y mit aussi la sienne où son nom fust écrit de mesme, il dit qu'aprés cela il arresteroit toutes les plaintes de ce peuple touchant le souverain Pontife.

Cela ayant esté executé, Moïse en presence de tout le peuple, comme pour marquer destors que

sa presence estoit necessaire dans le choix d'un Pasteur, montra les douze verges qu'il avoit tirées du Tabernacle avec celle d'Aaron son frere. Mais les autres estant demeurées dans leur premiere secheresse, celle d'Aaron seule avoit esté tout d'un coup animée d'une vertu invisible qui luy avoit fait pousser en mesme-temps des fleurs, des feüilles & des fruits par un si grand miracle, que Dieu mesme pour en rendre la memoire éternelle, voulut que l'on gardast cette verge dans le Tabernacle, où l'on croit qu'elle demeura toûjours dans cette verdur, comme la Manne que l'on y conservoit aussi, demeuroit incorruptible. MOYSE.

Il plust à Dieu alors de montrer sa puissance en faisant fleurir ainsi un bâton sec & aride, comme selon saint Augustin, il voulut la faire voir d'une maniere toute contraire dans le nouveau Testament, en faisant sécher en un moment un arbre qui estoit tout verd & qui estoit revestu de toutes ses feüilles.

Tous les Peres ont admiré ce prodige de la verge d'Aaron & les mysteres qu'elle figuroit. On ne parlera pas neanmoins des sens plus relevez qu'ils y ont donnez, comme est celuy de la virginité de la sainte Vierge, qui devoit produire par une vertu divine une fleur & un fruit sans le soin de la main d'aucun homme non plus que cette verge. *Protulit quod ante non habuit non radicata plantatione, non defossa sarculo, non animata succo; non fœcundata seminario. Et tamen cum illic deessent universa jura natura, protulit virga quod nec semine suggeri potuit nec radice. Virga ergo potuit contra naturam nuces educere: Virgo non potuit contra natura jura Dei filium generare? Dicat ergo mihi incredulus quomodo*

arida virga floruit & fronduit & flores protulit ; & ego dicam illi quemadmodum virgo conceperit & peperit.

Nous regarderons donc cette verge miraculeuse d'Aaron d'une maniere qui a plus de raport avec les Pasteurs;car comme cette verge estant d'amandier, qui est de tous les arbres celuy qui fleurit le premier, & qui pour ce sujet est le symbole de la vigilance, les Saints Peres ont compris que par là, Dieu avoit voulu montrer aux Pasteurs avec quel soin ils devoient veiller sur leurs peuples. Et comme cet arbre est le premier à surmonter tous les obstacles de l'hyver, & à montrer qu'il estoit au dessus des vents, des pluyes & des neiges, le Pasteur aussi doit faire voir en s'estant accoutumé à une vie dure & penible, qu'il sçait se servir utilement des afflictions & des persecutions des hommes, attendant neanmoins tout de Dieu, qui doit luy faire porter son fruit par un effet aussi veritable de sa puissance, qu'il est visible que ce fut par la toute-puissance de Dieu, que cette verge porta les siens.

On ne doit pas omettre encore, que Dieu pour la consolation des siens, voulut leur faire voir cette image de la resurrection de nos corps. Ils sont semez dans la corruption, comme dit saint Paul,& ils ressusciteront incorruptibles. Ils sont semez dans la foiblesse & ils ressusciteront dans la vertu & dans la puissance de Dieu. Ce qui avoit esté semé estant animal & terrestre ressuscitera tout spirituel, & on verra le mesme miracle dans ces corps secs & pourris, que l'on vit alors dans cette verge d'Aaron qui estoit toute desseichée.

Aprés cette preuve donc du Sacerdoce d'Aaron, il semble que Moïse laisse une grande interruption

dans le recit qu'il fait de sa conduite à l'égard du peuple, & qu'aprés avoir montré jusqu'icy ce qui s'estoit passé à peu prés les deux premieres années depuis la sortie de l'Egypte, il omet le reste comme n'ayant peut-estre rien de fort considerable, & qu'il passe enfin à la derniere des années qu'ils demeurerent dans le desert, qui fut la quarantiéme depuis la délivrance de l'Egypte. MOYSE.

Cette derniere année commença par la mort de Marie sœur de Moïse, que l'on ensevelit au desert de Sin où elle mourut. Elle pouvoit estre alors âgée de cent trente ans; puisqu'elle avoit à peu prés dix ans plus que Moïse qui mourut aussi comme nous verrons cette mesme année ayant six vingt ans. Elle eut esté heureuse si s'estant tenuë bien attachée à Moïse comme elle faisoit, elle ne se fut point laissée aller dans le murmure & si ces jalousies qui entrent si souvent dans l'esprit des femmes, ne luy eussent point fait porter ses ressentimens jusque contre un frere pour qui elle devoit avoir un profond respect, & qu'elle devoit regarder comme sa joye & sa gloire.

Ce fut bien-tost aprés cette mort qu'arriva un nouveau murmure du peuple, parce qu'il manquoit d'eau dans le desert. Il s'emporta à son ordinaire contre Moïse, il souhaitta de n'estre jamais sorti de l'Egypte, & il témoigna se lasser extrémement d'estre toûjours de la sorte dans un desert sec & sterile sans y pouvoir avoir aucun fruit.

Moïse aussi-tost qu'il s'apperceut de ce murmure, courut au Tabernacle pour y prier Dieu qu'il pardonnast à ce peuple ingrat, & qu'il luy ouvrist ses tresors d'eau vive, que tous les Pasteurs à son exemple devroient souhaitter à leurs peuples. Dieu

luy ordonna d'assembler ces murmurateurs, & de frapper en leur presence une roche.

Ce fut là qu'arriva cette défiance de Moïse, & que par une fragilité dont Dieu le reprit & le châtia mesme, il sembla douter que l'eau pust sortir de cette pierre. Ce fut mesme comme on le croit à cause de cette défiance qu'il le frappa par deux fois. *Dubitanter virgam bis percussit. Perturbatus enim murmure populi infidelis non tenuit fiduciam qualem debuit.* Dieu permit cette legere chute, afin que ce grand Serviteur de Dieu reconnust qu'il estoit homme, & qu'il portoit ces grands tresors des dons du Ciel, dont il estoit plein dans un vase tres-fragile, comme a dit depuis le plus grand Pasteur de la loy nouvelle.

Aug. in Psal. 105

Il apprend aussi aux Saints à veiller sur eux-mesmes & à redoubler leur vigilance à proportion qu'ils avancent en âge & en vertus. Quelques actions éclatantes que Dieu ait faites par eux, ils doivent toûjours trembler dans l'apprehension de tomber, lorsqu'ils se persuadent le plus qu'ils sont debout & qu'ils demeurent fermes. Car combien voit-on d'exemples semblables de grands hommes qui sur le déclin de leur vie, ont fait des choses qui n'avoient point de proportion avec le commencement, qui ont hesité dans la confiance qu'ils devoient avoir en Dieu; & qui ont fait voir que la perseverance est un don que l'on doit toûjours demander, & dont on ne doit jamais s'assurer.

On n'ignore pas neanmoins les mysteres que les Saints Peres ont remarquez dans cette action de Moïse, & ils ont cru que cette menace que Dieu luy fit, de ne pas entrer dans la terre promise à leurs peres, estoit une punition qui estoit fort peu

sensible à un homme aussi plein de foy & de Dieu que l'estoit cet admirable Legislateur. MOYSE.

D'autres ames plus foibles auroient peut-estre été touchées de ce qu'aprés avoir délivré ce peuple d'une nation barbare, & aprés l'avoir conduit par tant de miracles durant quarante ans, ils ne pourroient enfin avoir la gloire de le faire entrer dans un roïaume si souvent vanté, se voyant condamné à mourir lorsqu'ils estoient sur le point d'y entrer.

Mais comme on a déja dit, tout estoit plein de mystere; & comme la faute de cet Homme estoit mysterieuse, la punition le fut aussi. Car cette pierre qu'il frappa marquant JESUS-CHRIST, sa verge dont il la frappa marquoit la croix qui a ouvert au peuple Chrestien les tresors de la grace & du salut; & ces deux coups dont il la frappa marquoient les deux bois de la croix. Le peuple Juif figuré par Moïse, a douté de la divinité de JESUS-CHRIST crucifié, comme Moïse faisoit lorsque la verge qui marquoit la croix, approcha de la pierre, c'est-à-dire de JESUS-CHRIST. Ainsi il n'est point entré dans la terre promise: Le peuple Chrestien a cru au contraire & il est entré.

Ce n'estoit point Moïse donc, c'est-à-dire la loy ancienne qui devoit ouvrir le Ciel: C'estoit à JESUS-CHRIST figuré par Josué, que cet ouvrage estoit reservé. Ainsi tout estoit mysterieux dans ce saint Legislateur, jusques à sa mort mesme, à laquelle s'il eut quelque mortification de ce qu'il n'achevoit pas son ouvrage, elle luy a esté commune avec un tres-grand nombre de saints Pasteurs, qui dans tous les siecles ont eu la douleur en mourant de laisser beaucoup de choses imparfaites, Dieu se plaisant ainsi à faire voir que c'est luy qui fait tout

& qu'il se sert indifféremment de qui il luy plaist pour commencer ou pour finir ses ouvrages.

Mais de quelque maniere que l'on considere cette faute & cette punition de Moïse, on voit au moins à quoy les Pasteurs sont exposez à cause des fautes & des murmures de leurs peuples, & combien S. Chrysostome a eu raison de dire, qu'ils hazardoient leur propre salut en travaillant à celuy des autres. C'est ce qui nous oblige à les ménager autant qu'il nous est possible, & à nepoint aigrir leurs esprits par nos murmures & par la dureté de nos cœurs.

C'est mesme contre cette dureté de nos cœurs que nous trouvons aussi un remede dans ce miracle, & l'Eglise estant conduite par le Saint Esprit, prie Dieu tous les jours de s'en souvenir, afin de l'engager à tirer de la dureté de nostre cœur des sources de larmes saintes qui seroient comme une eau vive dont nous serions consolez & soutenus dans le desert de cette vie. *Educ de duritiâ cordis nostri fontem lacrymarum.*

Cependant Aaron fut le premier qui sentit l'effet de la sentence que Dieu avoit prononcée contre lui & contre Moïse, à cause de leur peu de foy dans cette rencontre. Car peu de temps aprés cét évenement, Dieu commanda à Moïse de mener Aaron revestu de ses habits Sacerdotaux, sur la montagne appellée Hor, & lorsqu'il seroit-là de luy oster ses habits, & d'en revestir en sa presence Eleazar l'aisné de ses enfans qui devoit luy succeder, afin qu'ensuite ce saint Homme n'eust plus qu'à s'endormir du sommeil des justes. Car on peut dire que jamais mort ne parut plus un sommeil qu'en cette rencontre, ou un homme sans autre maladie

qu'une longue vieillesse, monte sur une montagne
revêstu des ornemens de sa gloire, & quitte la vie avec la mesme facilité & presque en mesme-tems que ses vestemens, ayant la joye de voir de ses yeux son fils en possession de son Sacerdoce, devenir comme un autre luy-mesme, & de mourir ensuite entre les bras de son cher frere Moyse, dont il étoit l'aisné de trois ans, & qui par consequent sembloit devoir aller le premier à ses Peres.

Mais ce qui fut la consolation d'Aaron fut la douleur de Moïse. Il ne put voir sans s'affliger la mort d'un frere qui partageoit avec luy toutes ses peines, qui s'exposoit avec luy à tous les perils, qui se répandoient confidemment leur cœur l'un dans l'autre, & que Dieu avoit donné l'un à l'autre pour estre aprés luy leur appuy & leur soutien dans une infinité de peines dont ils se voyoient environnez tous les jours.

Si le peuple pleura ce saint Homme pendant un mois, il luy fit justice, puisqu'il avoit si souvent arresté la colere de Dieu de dessus eux pendant sa vie; & qu'il avoit luy seul éteint les feux qui les consumoient. Il eut l'honneur d'estre dans sa personne, dans sa vocation au Sacerdoce, dans tous ses ornemens, & dans tous ses sacrifices, une figure continuelle du Fils de Dieu, & cette seule consideration suffit pour rendre sa memoire en veneration à tous les siecles.

Aprés la mort de ce grand Prestre, Moïse porta seul le poids d'un nouveau murmure des Israëlites. Car ce peuple aprés la premiere guerre qu'il eut contre Arad Roy de Chanaan dans laquelle il le deffit, & extermina toutes ses villes, il commença, dit l'Ecriture, à s'ennuyer de tant de travaux &

d'une si longue marche dans le desert, lorsqu'il estoit sur le point de la finir. Il luy prit aussi un grand dégoust de la Manne, & cette nourriture toute Angelique à laquelle ils s'estoient accoûtumez, n'imprima plus rien dans leurs esprits de ces transports d'admiration & de joye qu'ils sentirent d'abord en la recevant.

Ainsi ils entrerent dans des murmures que Dieu punit sur l'heure en leur envoyant des serpens de feu qui les devoroient. Cette punition si sage & si proportionnée à ce peché, puisque les murmurateurs aiguisent leur langue comme celle des serpens, & qu'ils répandent leur venin sur tous ceux qui les écoutent, ouvrit enfin les yeux de ce peuple, & courant promptement à Moïse, il le pria de détourner d'eux ce fleau qui les alloit exterminer.

Ce fut alors que parut la premiere fois ce serpent d'airain si mysterieux que Dieu commanda à Moïse de faire, & de l'élever ensuite au haut d'un bois, afin que tous ceux qui auroient esté mordus des serpens fussent gueris par la seule veuë de celuy-cy.

Si nous doutions dans les autres miracles de Moïse qu'ils ne figurassent Jesus-Christ, nous ne douterions pas au moins de celuy-cy, aprés que Jesus-Christ l'a expliqué luy-mesme, & qu'il a dit si visiblement que c'estoit luy & sa Croix qui estoit marquée par ce mystere. C'estoit un serpent mais qui estoit d'airain, parce qu'il n'avoit point le venin des autres serpens qui est le peché, dit saint Augustin, puisque c'est par le serpent que le peché est entré dans le monde, Jesus-Christ, dit ce Pere, a pris la ressemblance de

la chair du peché. Un serpent a gueri les playes du serpent, & la mort a gueri la mort. La veuë d'un serpent mort guerissoit de la morsure des serpens qui vivoient. Le premier serpent fit perdre à l'homme sa vie ; cet autre serpent la rétablit. L'un porta l'homme à étendre la main au fruit de l'arbre pour en goûter la douceur : l'autre s'étendit sur la croix pour en goûter l'amertume : L'un s'éleva contre Dieu & fit tomber tous les hommes : l'autre s'humilia sous la main de Dieu & releva tous les hommes.

Ainsi la veuë de JESUS-CHRIST crucifié doit faire aujourd'huy en nous ce que ce serpent d'airain ne faisoit alors qu'en figure dans les blessures corporelles des Israïtes. Ce regard plein de foy doit nous guerir de nos pechez, comme ce regard les guerissoit alors des morsures des serpens. Tous ceux alors qui estant mordus des serpens ne regardoient point ce serpent d'airain mouroient, & aujourd'huy tous ceux qui ne regardent point JESUS-CHRIST crucifié, & qui ne croyent point en luy meurent indubitablement dans leurs pechez. Voilà les mysteres que Moïse nous marquoit alors, qui selon la remarque de saint Augustin, ne faisoit presque aucun de ses miracles sans le bois, pour marquer que ce seroit la Croix du Fils de Dieu qui seroit veritablement le salut du monde.

L'Ecriture nous rapporte ensuite la défaite de quelques Princes & de quelques peuples ennemis de Dieu, comme du fameux Og & de Sehon qui ne purent resister à Israël ou plûtost à Dieu, qui combattoit en sa faveur & qui prenoit le soin de les exterminer, afin de mettre les Israëlites en possession de leurs royaumes, selon la promesse qu'il en

avoit si souvent reïterée. Aussi l'Ecriture en divers endroits represente Dieu comme marchant luy-mesme à la teste de son peuple, comme lançant sur ces ennemis tous les traits de sa colere, comme faisant marcher la mort devant sa face, & comme reduisant presque les peuples qu'il combattoit, à l'insensibilité des pierres estant sans force & sans mouvement, & ne pouvant se remuer pour se deffendre contre un bras si puissant qui les attaquoit.

Aussi l'on voit dans les Saints qui sont venus depuis ces défaites surprenantes, & particulierement dans le Prophete David, de quelle maniere il rend graces encore à Dieu des faveurs qu'il avoit faites en ce point à ses Peres ; & combien le souvenir de cette protection si miraculeuse contre tant de fiers ennemis, estoit passé de race en race. Ce n'est point, dit-il, par la force de leur épée ny par la puissance de leurs bras que nos peres ont conquis cette Terre. C'est vostre main, Seigneur, qui a détruit les Nations. C'est vous qui avez établi vôtre peuple en leur place. Vostre droite, vostre bras tout-puissant & la lumiere de vostre visage, ont accompli ces grandes merveilles à nos peres, parce que vous aviez mis vostre affection dans eux.

Il seroit à souhaitter que comme ces ennemis des Israëlites n'estoient que la figure de ces ennemis invisibles, qui nous devoient attaquer dans la loy nouvelle, nous reconnussions aussi à l'imitttion de David, que c'est encore le mesme Dieu & le mesme bras tout-puissant qui les combat & qui les surmonte dans nous : *C'est vous qui estes encore le*
Psal. 43. *mesme, ô mon Roy, & mon Dieu ; vous qui estes le salut de Jacob.*

C'est donc sa main divine qui détruit en nous ce qui

qui y reste du vieil homme pour y établir son royaume. C'est ce bras puissant que nous devons implorer pour exterminer tous les ennemis de Dieu qui sont dans nostre ame. Ce n'est point nous seuls qui surmonterons les demons. C'est Dieu qui les surmontera dans nous, & la bonne volonté qu'il a pour nous sera la source de tout nostre bonheur & de toutes nos victoires. Tous les Saints qu'il a sauvez dans l'ancien & dans le nouveau Testament, ont eu pour luy cette profonde reconnoissance. Ils ont avoüé que lors qu'il les assistoit de son secours, nul ennemi ne leur pouvoit resister; comme ils reconnoissent en même tems qu'ils ne pourroient resister à aucun ennemi si ce secours divin leur manquoit. MOYSE.

Comprenons donc dans ce que nous entendons dire de ces guerres des Hebreux contre des ennemis visibles, que Dieu par la défaite de ces Princes idolâtres & ennemis de son peuple, nous marquoit la victoire qu'il nous accorderoit un jour sur les demons & sur le peché; puisque ce n'est plus la chair & le sang que nous avons à combattre, mais les esprits de malice & les demons qui sont dans l'air.

Aussi c'est dans cette vûë que saint Augustin le plus humble de tous les Peres, & qui reconnoissoit si admirablement combien ce secours de Dieu nous estoit necessaire pour surmonter nos redoutables ennemis, dit à son peuple ces admirables paroles. Prions Dieu, mes freres, que par sa misericorde il ne cesse point de combattre en nostre faveur, & qu'il extermine en nous les monstres des pechez que ces Rois idolâtres figuroient. *Non cesset manus ejus in occidendis talibus regibus & talibus populis. Non quiescat id agere nunc spiritaliter, ut im-* *Aug. in Psal. 134.*

pleat quod tunc propheticè prænuntiavit.

Cette défaite de tant de Princes jetta l'épouvante dans l'esprit de Balaac, qui étoit Roy des Moabites. Il fut effrayé de tant de victoires de ce peuple étranger, qui sortoit enfin de ses deserts pour se venir établir dans leurs royaumes. C'est pourquoy il pria les Madianites de se vouloir joindre avec luy, afin qu'en réünissant leurs forces ensemble, ils pûssent repousser plus facilement ces usurpateurs de leurs Estats.

Ce Prince outre ce secours qu'il rechercha dans les armes, voulut encore se fortifier par le conseil & par les imprecations qu'un fameux faux Prophete nommé Balaam jetteroit contre les Israëlites. Il luy envoya des gens, il luy fit des presens considerables : il luy en promit encore de plus grands s'il vouloit venir jetter sa malediction sur un peuple qu'il haïssoit.

Ce faux Prophete ayant consulté son art pour sçavoir ce qu'il devoit faire en cette rencontre, Dieu apparemment luy parla cette fois là au lieu du demon qui luy rendoit ses réponses accoûtumées : & il luy défendit d'aller maudire un peuple qui luy appartenoit. Mais Balaac qui avoit fait un grand fond dans ce secours, qui craignoit extrêmement l'exemple des Princes ses voisins, & qui se figuroit déja de voir tous ses Etats ruinez, s'il n'estoit soutenu par Balaam, envoya de nouvelles personnes avec des presens sans comparaison plus considerables. Et ce fut en cette rencontre que ce malheureux Prophete se laissa aveugler par l'avarice, ce que l'Apôtre S. Pierre luy a reproché depuis lors qu'il dit : *qu'il aima la recompense de son iniquité.*

Car au lieu de demeurer fidelle pour suivre la

réponse que Dieu luy avoit déja faite, il voulut le tenter de nouveau, en voyant ces grands presens, pour sçavoir s'il ne trouveroit pas bon qu'il allât trouver un Prince qui luy estoit si liberal. Il jugea de Dieu, dit S. Augustin, comme s'il eût esté un homme qui pût estre changeant, ainsi que nous le sommes nous tous, parce que nous ne prévoyons pas comme luy les choses éloignées, & que nous ne lisons pas dans l'avenir. *Sic de Deo quasi de homine judicavit, qui per id quod imprascius est, varius & mutabilis est.* MOYSE. *Aug. tom. 7. quæst. ex veter. Test.*

Ainsi l'on reconnut dés lors que la premiere cause des desordres que les faux Prophetes & les faux Pasteurs causeroient un jour dans l'Eglise, seroit l'avarice ; & qu'il y a beaucoup de personnnes dans de saints emplois qui n'y rechercheroient, comme Balaam que leurs interests particuliers. Cependant on voit ici combien Dieu deteste ces ames lâches & affamées d'un gain sordide, qui ne pensent dans leur ministere qu'aux moyens de subsister, *qui trafiquent des ames*, comme dit S. Pierre, & qui ne considerent pas tant ce qu'ils doivent dire pour répondre à leurs obligations, que le profit qu'ils retireront du déguisement de la verité & de la punition du mensonge.

C'est-là le grand mal que les vrais Pasteurs ont à combattre, comme Moyse n'eut peut-estre guére de plus grand ennemi que ce Balaam, & ses conseils empoisonnez. Car Dieu laissa cet homme pernicieux à son aveuglement & à ses tenebres, & il luy permit, selon qu'il le desiroit, d'aller trouver le Roy Balaac.

Ce n'est pas que pour luy reprocher en mesme tems sa vanité, son ignorance, & comme dit saint

Pierre, sa folie, il ne fist un miracle qui devoit le surprendre plus qu'il n'en parut surpris. Car lors qu'il alloit sur son ânesse avec la precipitation que l'esperance des presens luy avoit causée, un Ange vint au devant de luy l'épée nuë en main, & se tint au passage dans un lieu étroit, sans qu'il se laissât voir neanmoins que de l'ânesse, qui tomba tout d'un coup par terre comme par respect. Balaam que cette chûte blessa, luy donna plusieurs coups, & ce fut alors qu'arriva ce prodige, & que Dieu ouvrit la bouche de cét animal, qui se plaignit du traitement de son maistre.

L'Ange en même temps se fit voir à Balaam, il luy presenta son épée & le menaça de le tuer, ce qui ayant effrayé ce faut Prophete, il s'humilia devant luy, il luy protesta qu'il étoit prest de faire tout ce qu'il voudroit. Il luy dit, qu'il s'en retourneroit s'il le luy ordonnoit, sans passer outre pour aller trouver Balaac. L'Ange luy permit de continuer son voyage, mais il luy défendit neanmoins avec de tres-severes menaces de rien dire que ce que Dieu luy feroit dire.

En effet quelque instance que Balaac luy pust faire, ce faux Prophete ne donna que des benedictions au peuple de Dieu. Ce Prince eut beau luy faire par plusieurs fois changer de place, dresser de nouveaux Autels, & luy faire voir le camp des Israëlites par diverses faces, Dieu tenoit toûjours la langue de ce Prophete liée, comme il avoit délié la langue de l'ânesse sur laquelle il estoit venu. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si Dieu parlant par sa bouche, il dit des choses si admirables du camp des Israëlites qu'il voyoit du haut d'une montagne. Il dit de grandes veritez, mais sans en pe-

netrer le sens & la profondeur. Il prophetisa les mysteres de la loy nouvelle, comme son ânesse avoit dit des paroles sages, sans que ce faux Prophete comprist non plus les oracles, que l'ânesse n'entendoit les paroles que Dieu prononçoit par l'un & l'autre, comme par une organe de sa sagesse & de sa puissance.

Ce n'est pas ainsi que Moyse ou les autres vrais Prophetes ont parlé. Ils ont esté remplis de la lumiere de Dieu & dans l'esprit & dans le cœur, & ils ont vû dans luy les grandes veritez qu'ils couvroient dans leurs écrits sous le voile des figures & des paraboles, & qui ne devoient s'accomplir qu'aprés plusieurs siecles.

Les saints Peres ont entendu tout ce que Balaam dit alors de la beauté de l'Eglise, que les Israëlites figuroient. Il prophetisa clairement la Naissance de JESUS-CHRIST sous le nom fameux & mysterieux de l'*étoile qui sortiroit de Jacob*, dont la Tradition semble depuis, comme dit saint Augustin, avoir servi de regle & d'instruction aux Mages lors qu'ils virent paroistre l'étoile à la Naissance de JESUS-CHRIST, pour leur faire juger que ce grand Roy qu'elle prédisoit estoit né dans le monde.

Un Prophete donc qui jusque-là n'ouvroit sa bouche que pour jetter des maledictions, & pour faire des imprecations sur les hommes, fut surpris lui-même de ne pouvoir que benir un peuple que Dieu avoit beni. Quoy que son principal revenu & ce qui le faisoit rechercher de tous, fust le pouvoir que l'on sçavoit qu'il avoit contre tous ceux qu'il vouloit perdre; & que ce fut pour ce sujet que Balaac eut plus de confiance en luy seul que dans toute son armée; on vit neanmoins quel bonheur c'est

que d'estre à Dieu ; & que le monde & l'enfer, les hommes & les demons ne peuvent rien contre tous ceux qu'il protege.

Ainsi par un mélange monstrueux on ne vit peut-estre jamais d'homme qui fust aussi loüable que Balaam, & qui en même temps fust plus blâmable ; qui prononçast des benedictions si avantageuses, & qui donnât des conseils si detestables : qui pût prédire tant de biens, & qui causast en même tems tant de maux : en un mot qui fust plus plein de Dieu, & plus rempli du demon : qui servist plus fidelement deux maistres en un même tems, Dieu & l'argent, & qui sacrifiât mieux son cœur aux faux dieux, & sa langue au Dieu veritable.

Il fit voir ce que seroient dans l'Eglise ceux qui y possederoient les plus grands dons sans la charité. Ainsi, comme dit S. Augustin, il doit faire trembler ceux qui diront un jour au jugement de Dieu: *Seigneur, n'avons-nous pas prophetisé en vostre nom?* & ausquels Dieu fera neanmoins cette réponse, qui leur sera comme un coup de foudre : *Je ne vous connois point, retirez-vous de moy: vous estes des ouuriers d'iniquité.*

Dieu fait presque malgré eux pendant cette vie, qu'ils rendent eux-mêmes témoignage aux fideles serviteurs de Dieu, & à la verité qu'ils attaquent: Ils leur fait benir malgré qu'ils en ayent, comme fit Balaam, ceux qu'ils voudroient de tout leur cœur pouvoir maudire. Et aprés qu'il a tiré d'eux un service passager, il les rejette en leur disant : *Tolle quod tuum est & vade.* PRENEZ *ce qui vous appartient en propre, & vous retirez.*

Aussi-tost que l'Esprit de Dieu eut laissé ce faux

Prophete à luy-même, & qu'il fut rentré dans son naturel, il ne put sortir du fond horrible de sa corruption accoûtumée qu'un conseil diabolique qui montra d'un côté sa malignité, mais qui fit de l'autre connoistre aussi sa finesse. Il dit donc à Balaac comme pour le consoler de la douleur qu'il ressentoit de la perte de ses presens & de l'inutilité de sa fausse attente, que s'il pouvoit par quelque voye que ce fût, porter ce peuple à offenser Dieu, indubitablement il en seroit le maistre ; Qu'il n'y avoit que la protection de Dieu qu'ils adoroient qui les soûtenoit ; & que s'ils attiroient sur eux son indignation par quelque crime, il les livreroit aussi-tost en proye à leurs ennemis.

C'est pourquoy il luy conseilla de faire choisir les filles & les femmes les mieux faites d'entre les Madianites, de leur donner tous les agréemens qui seroient les plus capables de prendre ses ennemis pas les yeux ; & de tâcher de les faire tomber ainsi en même tems dans l'impureté & dans l'idolatrie, en avertissant ces filles & ces femmes de dire aux Israëlites, qu'ils ne manqueroient pas de concevoir de mauvais desseins sur elles, qu'ils ne pourroient joüir de ce qu'ils desiroient d'elles, à moins qu'ils n'adorassent leurs idoles, & qu'ils ne servissent les mêmes dieux.

Le conseil de cet impie ne réüssit que trop, & les choses arriverent en effet comme il les avoit dites. Aussi-tost que ces Madianites parurent en un lieu d'où les Israëlites les pouvoient appercevoir & où elles s'étoient malheureusement postées, ils furent surpris de leur beauté. On ne vit jamais mieux combien la seule vûë des femmes est capable de causer de desordres, & quelle sagesse c'est toûjours

que de les fuir. Ce peuple insensé se laissa aller à l'impureté, & aprés que ces femmes & ces filles impudentes que leur propre peuple, au lieu de défendre leur pureté jusqu'à mourir s'il le falloit pour un sujet si juste, estoit le premier au contraire à les vendre & à les prostituer lâchement, eurent corrompu le corps des Israëlites, selon l'esperance de Balaam, elles corrompirent ensuite leurs ames en les entraînant dans leurs sacrifices sacrileges, & dans le culte detestable de Beelphegor.

Car que ne peuvent point les artifices d'une méchante femme sur un esprit qu'elle a gagné par ses attraits, & combien Balaam en effet témoigna-t'il alors de sagesse dans sa malice? il n'opposa point des bataillons aux bataillons des Israëlites. Il sçavoit trop luy-même combien ils estoient invincibles. Il crut qu'il falloit autre chose que des soldats, & d'autres armes que le fer pour venir à bout de ce peuple. Il imagina un nouveau genre de combat & une guerre d'une espece toute nouvelle. Il prévit qu'une armée de femmes parées de tous leurs attraits seroient bien plus propres pour emporter la victoire sur des gens à qui tous les hommes & tous les élemens cedoient.

Ainsi la molesse la plus effeminée l'emporta sur les courages les plus masles. La beauté du visage fut plus puissante que toute la fureur des armes; & le choix de quelques jeunes filles fit plus d'effet que toutes les troupes d'élite que l'on auroit pû opposer au peuple de Dieu. Car il se laissa aller à toutes sortes d'abominations en cette rencontre; & comme remarque trés-sagement S. Augustin, ses dereglemens passez meriterent que Dieu le laissât tomber dans cette derniere infamie, afin qu'elle

attirâſt ſur eux tout l'éclat de ſa colere. *Dati in reprobum ſenſum illud admiſerunt in quo immaniore crimine evidente juſtitia punirentur.* *Auguſt. in Pſalm. 105.*

C'eſt pourquoy penſons à nous-meſmes en voyant ce terrible exemple de la chûte de tout un peuple, & craignons que nos infidelitez & nos fautes en des choſes que nous negligeons, ne nous jettent inſenſiblement dans un tel aveuglement que nous forcions Dieu enſuite de nous abandonner à noſtre corruption, & de nous laiſſer tomber dans des excés horribles qui attirent ſur nous, comme ſur ce peuple, ſes plus effroyables jugemens.

Car Dieu eſtant irrité contre les abominations des Iſraëlites, fit mourir luy-même & par l'ordre de Moïſe vingt-quatre mille hommes, & il auroit pouſſé ſes vengeances encore plus loin, ſi le zele de Phinées ne les eût arreſtées. Car ce jeune homme qui eſtoit le fils d'Eleazar le grand Preſtre qui avoit ſuccedé à Aaron, ayant vû un Iſraëlite aller publiquement à la face du Soleil, & aux yeux même de Moyſe qui en ſechoit de douleur, commettre une infamie avec une Madianite, il courut à ces deux infames avec un ſaint tranſport, & les perça tous deux de ſon poignard dans les parties mêmes du corps par leſquelles ils offenſoient Dieu enſemble.

Cette action de zele qui plut tant à celuy qui ſonde les cœurs, & qui voyant de quel fond de charité pour Dieu & pour le prochain elle eſtoit ſortie, fit qu'il aſſura à Phinées le Sacerdoce, ne plairoit peut-eſtre pas à ces ames molles & lâches qui veulent avoir une bonté ridicule pour les excés les plus grands. Dieu veut que ſes Miniſtres ayent du zele

pour ses interests, & ces ames faussement misericordieuses, voudroient que l'on n'eût que de la tendresse. Il faut quelquefois arrêter les grands desordres par de grands exemples. Ceux que Phinées tua de sa main devoient mourir tost ou tard, dit saint Augustin. Mais si leur mort corporelle put arrester la mort de l'ame dans les autres qui se seroient laissez corrompre par leur exemple, on voit, dit S. Augustin, combien peu il la falloit regretter, *Hujus generis mortes per quas animæ mittuntur in gehennam, si quis fideli mente ut dignum est cogitat avertit, valde vilem æstimabit quamlibet ingentissimam stragem & sanguinis fluvios mortalium corporum, quomodocumque & quandocumque moriturorum.*

Aug. quæst. ex vet. Test.

Il ne faut point murmurer contre Dieu, ni condamner ce qu'il approuve. On se mettroit en danger de mourir dans l'ame & de tomber dans l'enfer, si on l'accusoit de punir ainsi les pecheurs. Et les Pasteurs de l'Eglise ont sujet peut-estre de se reprocher leur foiblesse en voyant ce grand exemple, loüé si hautement par l'Ecriture, & si glorieusement recompensé de Dieu même.

On n'ignore pas, comme dit saint Augustin sur ce sujet, que JESUS-CHRIST a établi depuis dans la loy nouvelle une discipline moins severe. Mais on ne doit pas oublier que les supplices de l'enfer dont il nous y a menacez, sont sans comparaison plus horribles que les châtimens visibles dont il punissoit les pecheurs dans l'ancienne Loy. *Leniorem quidem revelato Testamento novo Christus voluit esse disciplinam: sed atrocior est comminatio gehennæ quam tunc in illis comminationibus Dei pro temporum diversitate non legimus.*

Phinées, dit ce ſaint Pere, regarda alors tout ce peuple, comme s'il n'eût eſté qu'un ſeul homme, & il le frappa en quelque ſorte de la verge, afin de ſauver ſon ame. *Populum illum cujus futurus erat major interitus tamquam unum hominem quaſi virga percuſſit, ut animam ejus ſalvaret à morte.* Si donc on voyoit des pecheurs impenitens qui ſcandalizaſſent toute l'Egliſe, & qui puſſent la corrompre par leur exemple contagieux; les Paſteurs ont leur leçon dans la conduite de ce ſaint Homme, & au lieu de fer qui leur eſt interdit dans la Loy nouvelle, ils ont l'excommunication qui, ſelon S. Auguſtin, eſtoit figurée par l'action de Phinées. *Quod utique degradationibus & excommunicationibus ſignificatum eſt eſſe faciendum in hoc tempore, cum in Eccleſia diſciplina viſibilis fuerat gladius ceſſaturus.*

Pſal. 103.

De fide & operibus.

Qu'ils s'arment donc dans les rencontres neceſſaires de cette épée ſpirituelle dont S. Paul même le plus charitable des hommes a uſé dans les beſoins. Qu'ils ſeparent les grands pecheurs du reſte des fideles, de peur qu'ils ne gâtent & qu'ils n'infectent un grand nombre de Paſteurs, comme tous les jours on retranche de nos corps une partie gangrenée qui les gâteroit. Mais qu'en exerçant ces ſeveritez charitables, ils ayent ſoin, comme dit S. Paul, de ne pas regarder ces grands Pecheurs comme des ennemis, & qu'ils les conſiderent comme des malades à qui l'on ne fait des bleſſures que pour les guérir.

Pour reprendre donc nôtre hiſtoire, & pour terminer enfin cette vie, on peut dire que ſi quelque choſe fut capable de conſoler Moïſe dans ce grand outrage que tout ſon peuple fit à Dieu dans cette

rencontre, ce fut de voir qu'un veritable Ministre de Dieu fit cesser le mal que le conseil d'un faux Prophete y avoit causé, & d'avoir la joye avant que de mourir, de sçavoir qu'il laissoit au moins aprés luy des personnes qui avoient quelque chose de ce grand zele dont il avoit toûjours brûlé pour les interests de Dieu.

Car l'Ecriture ensuite ne nous rapporte plus que la mort de ce divin Legislateur. Dieu, dit-elle, luy ayant ordonné d'aller sur le mont Abarin, il luy dit que de là il contemplât la terre qu'il alloit donner à son peuple, afin qu'aussi-tost aprés il mourût, comme avoit fait peu de mois auparavant Aaron son frere; parce qu'ils n'avoient pas eu soin de sa gloire en doutant de sa puissance lorsqu'ils frapperent le rocher devant le peuple.

Moïse accepta de trés-bon cœur cet ordre. Il pria Dieu seulement, d'établir un homme qui gouvernât les Israëlites aprés luy. Dieu luy ayant nommé Josué, il le fit paroistre devant le grand Prestre Eleazar, & en presence de tout le peuple; il luy imposa les mains sur la teste par une ceremonie qui estant ordonnée de Dieu même à Moyse, est ensuite passée jusqu'à nous; & il l'avertit ensuite de tout ce qu'il auroit à faire.

Ainsi donc mourut ce chef-d'œuvre de la grace, ce modele incomparable des Pasteurs, & ce Prophete, qui selon l'Ecriture, n'en eut point depuis de semblable, si l'on peut dire neamoins que soit mort un homme dont quelques Saints même ont douté depuis s'il est mort, & qui a quitté sa vie avec la même facilité que l'on quitteroit un manteau. La seule volonté de Dieu qui luy avoit donné son ame, & qui la luy redemandoit, le fit mourir.

Il monta avec une vigueur qui passoit son âge au haut de cette montagne, s'offrant en Dieu en sacrifice à chaque pas qu'il faisoit, & brûlant d'amour pour luy à proportion qu'il approchoit du lieu de son holocauste. MOYSE.

Il semble aussi qu'il n'y avoit qu'un commandement absolu de Dieu qui pût faire mourir un homme qui avoit eu l'honneur de le voir si souvent face à face, dont la presence seule l'avoit soûtenu deux diverses fois pendant 40. jours, & avoit imprimé sur son visage des rayons de gloire que quelques-uns ont crû luy estre demeurez jusques à la mort. Cette communication si frequente luy avoit donné un fond de santé si vigoureuse, qu'à l'âge de six-vingts ans, ses yeux, ses dents & sa voix n'avoient aucun ressentiment d'une si longue vieillesse.

Dieu pour achever d'honorer ce saint Corps, prit en quelque sorte le soin de l'enterrer lui-même par le ministere de ses Anges, & il voulut le dérober à la connoissance de son peuple, qui prodiguant si lâchement leur encens à des creatures monstrueuses, n'auroient pas manqué dans cette pente qu'ils avoient à l'idolatrie, de respecter comme un Dieu, un homme qui n'avoit pû faire de si prodigieux miracles que par la puissance de Dieu.

Il eut peu à regretter en mourant, comme dit S. Augustin, de ne pas entrer dans une terre coulante de lait & de miel, luy qui n'avoit que Dieu dans l'esprit, & qui s'entretenoit sans cesse d'une autre terrre dont celle de Chanaam n'estoit qu'une tres-foible figure. Mais se détachant encore de luimême dans ces derniers momens pour ne penser qu'à son peuple, il ne fit aucune priere à Dieu pour luy en particulier, & il le pria seulement de ne pas

laisser cette grande multitude d'hommes comme un troupeau qui n'auroit point de Pasteur.

Il fit voir ainsi que le plus grand soin d'un Serviteur de Dieu & d'un Pasteur en mourant, est de laisser aprés luy un successeur qui continuë par l'Esprit de Dieu l'ouvrage que Dieu luy avoit fait commencer. Et comme il n'eut aucun empressement pour rendre ses enfans propres les heritiers de son gouvernement, il montra aux Pasteurs de la Loy nouvelle combien ils doivent estre exemts d'ambition, quel doit estre leur détachement de leur famille, & le zele qu'ils doivent avoir pour n'établir sur les ames que ceux que Dieu se choisit luy-même, & qui sont les plus dignes de cet employ.

Combien seroient-ils à plaindre s'ils vouloient établir en quelque sorte un Sacerdoce charnel, en faisant tomber les dignitez saintes à leurs proches qui n'y apportent point d'autre merite que cela seul qu'ils leur sont unis par la nature?

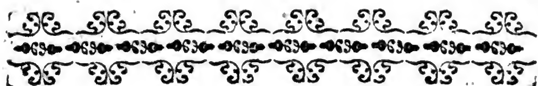
Qu'ils voient donc dans la vie & dans la mort de ce grand Homme une instruction continuelle qui leur fait voir la fidelité qu'ils doivent à Dieu; l'amour dont ils sont redevables à leurs peuples, le desinteressement où ils doivent estre pour leurs personnes particulieres, la preparation de cœur qu'ils doivent avoir à tous les travaux, & à tous les murmures d'un peuple, qui bien souvent ne paye leur amour que d'ingratitude, & qui ne tâche à tirer d'eux que des avantages temporels.

Que si le caractere particulier de Moïse a esté sa douceur, qu'ils en fassent un si grand fond, selon le commandement de JESUS-CHRIST, qui a pris aussi cette vertu pour son caractere propre, que rien ne puisse jamais troubler leur charité dans l'exerci-

ce de leur charge ; mais sans laisser neanmoins relâcher la discipline, afin qu'ils soient doux sans estre lâches, qu'ils soient zelez sans estre severes, & qu'ils gardent un tel temperament, qu'ils soient fideles à Dieu dans l'exercice de leurs charges sans manquer à la charité qu'ils doivent à leurs peuples, & qu'ils soient fidelles à leurs peuples sans manquer à rien de ce qu'ils doivent à celuy qui leur en a confié la conduite.

Que les peuples apprennent aussi le respect & l'obeïssance qu'ils doivent aux Pasteurs que Dieu leur donne; qu'ils ne cherchent point à se soustraire de leur conduite, quoi qu'elle puisse quelquefois leur paroistre un peu severe. Qu'ils évitent les murmures, & qu'ils se laissent conduire avec la docilité de brebis, de peur d'offenser en leurs personnes Dieu même qui les a chargez de ce soin.

Enfin, que tout le monde honore autant qu'il le doit un homme que l'on peut appeller tout divin, qui est le premier dont Dieu s'est voulu servir pour faire écrire ses merveilles,& pour instruire le monde de la vie des Saints qui l'avoient précedé, qui avoit comme entre ses mains la toute-puissance de Dieu même, qui a esté comme un Ange parmi les hommes, qui a soûtenu ce poids de gloire par une humilité profonde; & qui a été depuis le commencement de sa vie jusqu'à sa mort une figure continuelle de JESUS-CHRIST. Il a éclairé les Juifs dans la loy ancienne comme JESUS-CHRIST a éclairé les Chrétiens dans la nouvelle. Il a délivré son peuple de l'Egipte& de la tyrannie dePharaon, comme JESUS-CHRIST a délivré le sien du monde & de la puissance du demon. Il l'a conduit par sa prudence,il l'a supporté par sa douceur,il l'a con-



JOSUE'.

L'an du monde 2550. avant JESUS-CHRIST 1440.

CE seroit laisser la Vie de Moyse imparfaite, que de n'y pas joindre celle de Josué son disciple & son successeur. Ce grand Legislateur eut le bon-heur de laisser un homme aprés luy qui pût continuer ses travaux, & conduire sagement le même peuple qu'il avoit tiré de l'Egypte, & qu'il avoit gouverné pendant quarante ans dans les deserts.

Il n'eut aucune vûë humaine dans le choix qu'il en fit pour introduire ce peuple dans la terre qui luy avoit esté si souvent promise. Il n'eut aucune passion de voir ses enfans propres les heritiers de son gouvernement : & ne considerant que la volonté aussi-bien que les interests & la gloire de Dieu seul, il prit pour executer ses desseins celuy qui n'avoit avec luy aucune liaison de sang ; mais qu'il avoit formé auprés de luy pendant les quarante années qu'il avoit conduit le peuple.

Ainsi comme on peut dire que la gloire de Josué est d'avoir esté formé par Moyse, on peut dire de même que la gloire de Moyse, est d'avoir élevé un successeur & un disciple aussi grand que Josué, & qui a cet avantage en quelque sorte sur Moyse même son maistre, si on l'ose dire, que l'Ecriture ne le reprend d'aucune faute, quoy qu'elle ne nous

represente pas Moyse comme tout-à-fait irreprehensible, & qu'elle declare au contraire que ce ne fut que pour le punir d'un peché d'incredulité, que Dieu fit achever par Josué ce qu'il n'avoit que commencé par ce saint Legislateur.

Nous allons donc voir un homme d'une sainteté admirable, un homme qui a soûtenu sa sainteté par ses grandes actions, & qui a donné un nouveau lustre à ses grandes actions, par l'éclat de sa sainteté. Nous verrons un heros tout divin, dont l'Ecriture même releve la force. *Fortis in bello Jesus Nave*; qui pour conserver ce don de force & de courage qu'il avoit receu de Dieu, mieux que ne fit Sanson depuis luy, sembla vouloir éviter tout commerce avec les femmes qui firent dégenerer Sanson, & qui voulut, selon l'opinion des Saints Peres, s'abstenir même du mariage en un temps où personne ne s'en abstenoit, & dont Moïse luy-même avoit usé. Enfin nous verrons un homme tout miraculeux, qui estant conduit & soûtenu de la toute-puissance de celuy qui vouloit se servir de luy, faisoit par sa presence entr'ouvrir les fleuves pour les faire passer à tout son peuple à pied sec: qui n'avoit qu'à se presenter devant les villes les plus fortes pour en faire tomber les murailles; & qui étendoit sa puissance jusque sur le Soleil même, en l'arrêtant au milieu de sa course, afin qu'il continuât de luy prester sa lumiere, pour achever d'exterminer ses ennemis.

Tant de merveilles semblables nous feront aisément comprendre qu'il ne faut pas regarder ce nouveau Conducteur du peuple de Dieu comme un simple homme, mais comme la figure de JESUS-CHRIST, qu'il a marqué & prophetisé en tout,

jusques à son nom même, puisque c'est luy qui a proprement introduit son peuple dans la terre promise, c'est-à dire dans le ciel ; & qui ayant détruit des ennemis invisibles dont ceux de Josué n'étoient qu'une figure, nous a établi paisibles possesseurs d'une terre coulante de lait & de miel, par une grace que Moyse, c'est-à dire la loy seule, ne pouvoit nous accorder. JOSUE'.

Aprés que Moyse fut mort, & que Dieu par un effet de sa misericorde sur son peuple, & en même temps de sa justice sur le peuple de Chanaam, dont les iniquitez estoient montées à leur comble, eut resolu enfin de donner aux uns des biens qu'il leur avoit fait souhaiter pendant quarante années, & de faire tomber sur les autres des maux qu'ils meritoient pour leur malice, dont la vûë de leur perte toute prochaine n'avoit pû arrêter le cours pendant les quarante ans, qu'il semble que Dieu les invitoit à la penitence par la proximité des Israëlites qui les alloient exterminer, Dieu fortifia Josué qu'il alloit employer à ce grand ouvrage, & il luy promit qu'il seroit avec luy comme il avoit esté avec Moyse.

Il luy ordonna de passer le Jourdain, & d'entrer sans differer davantage dans le royaume qu'il leur avoit destiné, l'assurant qu'il leur donneroit en propre toute la terre où il porteroit la terreur de ses armes, qu'ils ne marcheroent dans pas un lieu qui ne fust aussi-tost à eux, & qu'il n'y auroit point d'ennemi assez audacieux qui osât leur resister, ny leur venir à la rencontre.

Il luy recommanda par plusieurs fois d'agir en homme de cœur ; de se revêtir de force & de courage ; mais de mettre en même temps son princi-

pal appuy dans la crainte du Seigneur, & de la témoigner par la fidelité avec laquelle il auroit soin de pratiquer luy-même, & de faire pratiquer aux autres tout ce qu'il avoit commandé à Moïse sans s'en détourner ny à droit ny à gauche.

Il voulut pour ce sujet qu'il eût soin de lire jour & nuit tout ce qu'il avoit ordonné, & que ce fidelle ministre avoit laissé par écrit aprés sa mort: *Non recedat volumen legis hujus ab ore tuo, sed meditaberis in eo diebus ac noctibus ut custodias & facias omnia quæ scripta sunt in eo*; montrant ainsi d'une part aux Generaux d'armées, combien ils devroient regler toutes leurs entreprises par la loy de Dieu; & s'y rendre obeïssant afin d'attirer la benediction du Ciel sur leurs armes & sur toutes leurs entreprises; & faisant voir encore plus de l'autre aux Pasteurs de l'Eglise & aux Conducteurs des ames que Josué representoit, avec quelle application ils doivent lire l'Ecriture, afin de ne conduire leurs peuples que selon la loy de Dieu; & de ne rien faire ou ne rien souffrir qui puisse les livrer en proye à leurs ennemis invisibles.

Ce fut donc ainsi que Josué se vit engagé par la bouche de Dieu même à un employ que tant d'experiences qu'il avoit vûës sous Moïse, & tant de differens murmures luy auroient fait refuser, si cela luy avoit esté libre. Il se sacrifia en l'acceptant, à une infinité de travaux & de soins qu'il voyoit luy aller devenir inévitables. Il ne se consola dans la vûë de ces fatigues que de ce qu'il sçavoit que Dieu estoit témoin, qu'il ne se soumettoit à cette charge que parce qu'il l'aimoit luy-même, & qu'il aimoit en même temps un peuple pour lequel il avoit jusques alors eu tant de bonté, & se sentant

fortifié des promesses qu'il venoit de luy faire, il ne craignit rien tant que de craindre quelque chose lorsque Dieu luy commandoit d'estre intrepide, & il ne pensa qu'à remplir le cœur des siens du même courage dont il se sentoit animé.

Il fit dire à tout le peuple qu'il se tint prest pour passer le Jourdain dans trois jours, & qu'il se préparât des vivres pour ce temps, les assurant qu'ils alloient entrer dans le pays que Dieu leur avoit promis. Tout le peuple respecta Dieu même dans sa personne, & il obeït à ses ordres comme si Dieu leur eût parlé par sa bouche. La profonde obéïssance qu'il avoit toûjours renduë à Dieu & à Moïse, qu'il consideroit comme son Dieu visible sur la terre, fit que Dieu luy assujettit tout ce peuple; & il montra deslors que dans les siecles à venir ce ne seroit qu'aprés avoir esté bien soûmis eux-mêmes, que les Pasteurs du peuple de Dieu meriteroient de commander aux autres : *Josue perfecta obedientia sua promeruit, ut Moysis successor in regendo populo fieret.*

Ephrem. Tractat. de virtut. c. 2.

L'Ecriture marque qu'avant toutes choses ce Chef admirable voulut qu'une partie du peuple qu'il conduisoit executât une action de justice qu'il est important de sçavoir. Il y avoit déja quelque-temps que lorsque Moïse vivoit encore, la Tribu de Ruben & de Gad, & la demi Tribu de Manassé vinrent representer à ce grand Legislateur qu'ils avoient un trés grand nombre de troupeaux, & que ce païs qu'ils avoient déja conquis au-de-là du Jourdain, & qui estoient comme les dépoüilles de Sehon Roy des Amorrhéens, & d'Og Roy de Basan, seroit trés-propre pour les pâtures; & ils le prierent de le leur accorder, sans les obliger

à passer le Jourdain avec les autres.

Moïse se sentit saisi d'un saint zele à cette proposition, & prévoyant le mauvais effet qu'elle pourroit causer dans l'esprit des autres Israëlites, il leur dit d'un air severe : Pourquoy voulez-vous estre un sujet de scandale & de murmure à vos freres ? Sera-t'il juste que lors qu'ils porteront le poids & la fatigue de la guerre, vous demeuriez dans une profonde oisiveté, ou que vostre exemple leur fasse craindre de passer le Jourdain & d'entrer dans un païs ennemi ? N'allez-vous pas renouveller par-là tous les maux que causerent autrefois les Espions qui découragerent le peuple, & vous qui estes la race de ceux que Dieu fit perir dans le desert à cause de leur timidité & de leur murmure, ne vous mettez-vous pas encore au hazard de faire perir les enfans de ces premiers murmurateurs par le même peché, & de vous rendre responsables de l'entiere extinction de tout ce peuple ? Car que diront-ils lors qu'ils vous verront établis paisiblement dans ces terres que vous me demandez, sans que vous ayez comme eux la peine d'aller subjuguer les Nations dont ils doivent posseder les heritages ? Ne demanderont-ils pas de même qu'on leur laisse tranquillement quelque partage avec vous ; & n'auront-ils pas de nouvelles apprehensions d'aller combattre ces impies ?

Ce reproche qui devroit faire rentrer dans eux-mêmes ceux qui cherchent à vivre en repos dans leurs petits établissemens, pendant que leurs freres ont à soûtenir l'effort des ennemis qui combattent contre Dieu & contre ceux qui sont à luy, surprit ces deux Tributs qui faisoient cette proposition à Moyse. C'est pourquoy ils s'expliquerent, & ils

dirent humblement à ce vigilant Pasteur leur veritable pensée. Nous n'avons point d'autre but, luy dirent-ils, que de bâtir quelques étables pour nos troupeaux, & quelques villes un peu fortes pour nos femmes & pour nos enfans. Mais pour nos personnes, nous vous répondons que bien loin de nous endormir dans un repos lâche, pendant que nos freres combattront leurs ennemis, nous serons au contraire à leur tête pour les aller mettre nous-mêmes en possession de leurs heritages, & que nous ne retournerons point chez nous jusques à ce que tout ce païs leur soit soûmis Nous protestons aussi dés-à-present, que nous ne prétendons rien dans tout le royaume que nous les aiderons à conquerir; & que nous nous tiendrons tres-satisfaits de ce que nous vous demandons presentement au-delà du Jourdain. Si vous faites ce que vous dites, leur répondit Moyse, je ne voy rien à reprendre en vous. Mais prenez garde à ce que vous promettez. Si vous ne le tenez, vous pecherez étrangement devant Dieu; & ne doutez pas que tost ou tard vostre peché ne soit puni. Ils luy promirent encore solemnellement d'accomplir ce qu'ils luy disoient, & Moyse ordonna à Josüé de prendre garde s'ils seroient fidelles pour executer leurs promesses; & en ce cas, il luy dit qu'il leur laissât ces terres au de-là du Jourdain. Mais s'ils n'effectoient pas ce qu'ils disoient, il luy commanda de leur ôter ces heritages, & de les faire demeurer avec les autres. JOSUE'.

Josüé donc qui n'oublioit rien de tout ce que Moyse luy avoit recommandé, & qui fait voir par ce soin combien les Pasteurs qui succedent à d'autres Pasteurs, devroient veiller pour soûtenir ce

que leurs ſaints Prédeceſſeurs avoient commencé, & prendre garde que les ames qu'ils avoient conduites, ne relâchaſſent rien de leurs ſaintes reſolutions, fut le premier à avertir ces deux Tribus de tenir ce qui s'eſtoient engagez de faire. Dieu vous a donné du repos, dit-il, dans la terre que vous poſſedez : mais ne vous y laiſſez pas endormir. Souvenez-vous de ce que vous avez promis à Moyſe. Laiſſez vos femmes & vos enfans avec vos troupeaux dans ce païs ; & pour vous, revêtez-vous de vos armes, & paſſez le Jourdain pour combattre avec vos freres & pour vos freres, juſques à ce que Dieu leur ait donné le même repos & les mêmes heritages dont il vous a déja fait joüir. Ces perſonnes ſentirent preſque de la douleur, de ce qu'on doutoit de leur generoſité dans cette rencontre. Ils ne voulurent point goûter le repos pendant qu'il ne leur eſtoit pas encore commun avec tous leurs freres. Ils eurent le même zele d'aller combattre pour eux, que s'ils euſſent combattu pour leurs intereſts propres : Et par une humilité qui apprend à ceux qui tombent ſous la conduite de quelques nouveaux Paſteurs, à ne leur rendre pas moins d'obeïſſance qu'ils faiſoient auparavant à d'autres qui ſembloient avoir reçû de Dieu de plus grands dons de graces & de lumieres, ils répondirent tous d'un commun accord à Joſué : Nous le ferons trés-volontiers: Nous obéïrons à tout ce que vous nous commanderez. Nous vous ſuivrons par tout où vous nous menerez : Nous aurons pour vous la même obéïſſance que nous avons euë pour Moïſe ; & nous conſentons que quiconque oſera vous contredire, & ne pas faire ce que vous commanderez ſoit puni de mort.

Nous prions seulement Dieu qu'il soit avec vous comme il estoit avec Moyse, & qu'il vous revestе de force & de courage pour agir en homme de cœur. JOSUE'.

Cette réponse pleine de respect & d'obeïssance, que ceux de Ruben & de Gad firent à Josué, & l'exactitude avec laquelle ils accomplirent depuis leur promesse, nous doit faire voir qu'encore que ce nouveau Chef du peuple de Dieu fût admirable par luy-même, & que ce soit avec sujet que l'Ecriture ne le reprend d'aucune faute, il estoit neanmoins bien redevable à Moyse son Predecesseur, puisque c'estoit à luy qu'il devoit attribuer la docilité de ce peuple,

Car on peut dire de Josué que les autres avoient travaillé avant luy, & qu'il estoit entré dans leurs travaux. Moyse avoit eu mille peines à dompter ce peuple rebelle & à l'accoûtumer à porter le joug. Il avoit essuyé mille contradictions & mille murmures; & ce ne fut même que leur resistance qui le fit tomber dans quelque manque de foy. Mais Josué n'eut point ces peines. Il trouva un peuple accoûtumé à l'obéïssance, & à qui Moyse enfin avoit fait prendre un heureux pli.

C'est pourquoy comme il estoit extrêmement humble & reconnoissant envers Moyse, il ne faut pas douter qu'il ne l'ait toûjours eu present dans l'esprit, & qu'il ne l'ait regardé, aprés Dieu, comme la premiere cause de tous ses heureux succés, & de la déference si entiere de ce peuple; Et cette humilité profonde est d'un grand avertissement aux Pasteurs qui trouvent les voyes faites & les chemins applanis, à ne se pas élever en eux-mêmes de la créance qu'ils trouvent dans les esprits de

leurs peuples, & de la facilité avec laquelle les choses leur réüssissent ; mais à benir ceux qui leur ont préparé la voye, & qui ont souffert avant eux toutes les difficultez dans lesquelles ils auroient peut-estre manqué de force & de courage.

Aprés que Josué eut pris ces mesures d'équité pour les soldats qui devoient marcher contre la terre de Chanaam, il en prit ensuite de sagesse. Il envoya deux personnes pour observer les mouvemens des ennemis, & pour connoistre la disposition des esprits dans la ville de Jericho qui estoit la premiere à laquelle il avoit resolu de s'attacher.

Dieu se servoit invisiblement de cette conduite de son serviteur, pour executer un dessein de misericorde sur une femme de mauvaise vie, nommée Raab, qui estoit dans cette ville malheureuse, & pour la conserver au milieu de sa ruïne par une grace qui n'estoit rien en comparaison de cette autre qui luy fit meriter par sa foy, & par laquelle elle passa de payenne & d'idolatre, & même d'abandonnée & de prostituée qu'elle estoit, au nombre du peuple de Dieu, & devint de membre de Jericho & de Babylone, membre de la Jerusalem éternelle.

Car la providence de Dieu plûtost que le hazard ayant conduit ces deux Espions dans la maison de cette femme, elle les reçût avec une foy que saint Paul luy-même releve dans son Epistre aux Hebreux. La lumiere de Dieu éclaira son esprit & échauffa tout d'un coup son cœur. Elle comprit que Dieu luy adressoit ces deux personnes, & qu'il se vouloit servir d'elle pour ses desseins, & elle presta aussi-tost son ministere à ses ordres,

quoy que desavantageux à ses propres Citoyens, avec la même foy qu'Abraham autrefois luy avoit immolé son fils Isaac. JOSUE'.

Mais comme le demon veille toûjours pour combattre en quelque sorte les œuvres de Dieu, & pour traverser tous ses desseins, il se servit de la frayeur où sont d'ordinaire tous les esprits dans les temps de guerre, & il fit que ceux qui avoient vû entrer ces personnes chez Raab, reconnurent tout d'un coup par leurs vestemens extraordinaires & par d'autres signes, que c'estoient des espions. Ils en donnerent aussi-tost avis au Roy de Jericho, l'assurant que ces personnes n'estoient venus que pour observer leur contenance, & pour reconoître leur païs.

Le Roy sur l'heure ordouna à Raab de luy donner ces deux hommes. Mais elle répondit à ceux qui les luy demandoient, qu'il estoit vray qu'ils estoient venus chez elle, & qu'elle les avoit reçus, ne sçachant pas qui ils estoient, & que sur la brune lors que l'on fermoit les portes ils s'en estoient allez. Qu'elle ne sçavoit pas bien de quel costé ils estoient tournez, mais que s'ils vouloient se hâter de les poursuivre, il estoit impossible qu'ils ne les trouvassent bien-tost.

Ces gens l'ayant cruë & s'estant mis en devoir de chercher ces espions, cette femme qui pour les sauver commit un mensonge que S. Augustin ne peut approuver, mais qu'il dit estre supportable dans une personne qui n'appartenoit pas encore à la veritable Jerusalem, alla les retrouver, les fit monter sur le toit de sa maison, & par une charité que sa grande foy rendit ingenieuse, elle les couvrit d'un grand nombre de bottes de lin.

La nuit lors que tout estoit calme, cette femme vint les retrouver dans leur premier somme, & elle leur dit, qu'elle n'ignoroit pas que le Dieu qu'ils servoient, alloit livrer Jericho entre leurs mains : Qu'ils avoient appris tout ce qu'il avoit fait en leur faveur ; & que le Jourdain estoit pour leur ville une foible défense contre ceux pour qui Dieu avoit seché tout d'un coup les eaux de la mer. Que c'estoit pour ce sujet que toute leur ville étoit frappée de terreur, & que les plus courageux estoient tombez dans l'abbattement, parce que l'on reconnoissoit visiblement que le Dieu qu'ils adoroient, faisoit tout ce qu'il luy plaisoit dans le Ciel & dans la terre.

Elle les pria donc de considerer avec quel soin elle avoit tâché de les sauver du peril où ils venoient de se trouver ; & elle les conjura d'avoir ensuite les mêmes entrailles de misericorde pour elle & pour sa famille, lors que la ville tomberoit entre leurs mains,

Ces deux personnes témoignerent d'abord craindre que tout ce que cette femme leur disoit ne fust pas veritable, & qu'on ne l'eût instruite à leur tenir ce langage, afin de les faire parler eux-mêmes, & d'apprendre d'eux ce que l'on pourroit. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y avoit rien de si trompeur que les caresses & les témoignages d'amitié des femmes ; & ne pouvant pas s'imaginer ce que Dieu & l'Esprit de foy operoit tout d'un coup dans une femme, qui jusques-là n'avoit rien fait que ce qui la rendoit de plus en plus indigne de cette grace ; ils craignirent quelque surprise, dont Josué même bien-tost aprés ne fut pas exempt, & les artifices de ce sexe qui ne leur estoient pas inconnus, leur

firent douter s'il ne leur eût pas mieux valu qu'elle les eût découverts tout d'un coup, plûtost que de feindre un faux dessein de les sauver, pour rendre leur perte plus affligeante. JOSUE'.

C'est pourquoy ils luy répéterent par diverses fois, que pourvû qu'elle leur parlât sincerement, ils s'engageoient par un serment solemnel à la sauver de la ruïne de Jericho, elle, son pere & sa mere, avec toute sa famille. Et comme elle les descendit par les fenestres, parce que sa maison tenoit aux murs de la Ville, ils luy dirent que pour signal elle laissât pendre à cette fenestre un cordon rouge, & qu'ils luy promettoient que tout ce qui seroit dans la maison seroit sauvé; mais que si quelqu'un de ceux qui luy appartenoient ne s'y tenoit pas renfermé, & qu'il sortist dehors, ils ne seroient plus responsables de sa mort.

Les saints Peres ne se sont point laissez d'admirer cet effet de la misericorde de Dieu sur une femme pecheresse; Elle prit pour signal du salut un cordon rouge à sa fenestre, ce qui marquoit l'impression de la Croix de JESUS-CHRIST sur son front: *Dictum est illi ut in fronte haberet signum sanguinis Christi. Intellexit Raab cæleste mysterium, hoc enim fune Christi sanguis & passio figurabatur.* La force invincible de ce sang divin donna par avance une telle foy à cette femme, quelle fut veritablement du nombre de ceux dont JESUS-CHRIST dit depuis aux Juifs; que les femmes pecheresses & de mauvaise vie les précederoient dans le royaume de Dieu, parce qu'ils feroient une sainte violence pour le ravir.

Saint Augustin dit clairement qu'elle fut la figure de l'Eglise des Gentils, *Ecclesiam Gentilium si-* *Aug. in Psal. 8.*

gnificavit, parce que les Gentils s'estoient prostituez aux demons comme cette femme s'estoit prostituée aux hommes ; & il n'y eut que ceux qui se trouverent dans sa maison qui furent sauvez, comme il n'y aura de sauvez que ceux qui seront dans l'Eglise. Dieu luy fit meriter la grace d'estre du nombre de son peuple, par une action de charité qu'elle fit à deux personnes de son peuple ; & son humanité fut telle dans cette rencontre, qu'elle mérite de passer pour regle, & d'estre proposée à tout le monde comme un modele que l'on doit suivre, à l'exception de son mensonge, que saint Augustin, comme j'ay dit, n'excuse point, mais que Dieu, comme ajoûte ce saint Pere, a pardonnné facilement à cette femme. *Quod peregrinos homines Dei suscepit hospitio, quod in eorum susceptione periclitata est, quod in eorum Deum credidit, quod diligenter eos ubi potuit occultavit, quod per aliam viam remeandi consilium fidelissimum dedit, etiam superna Jerusalem civibus imitanda laudatur; quod autem mentita est, etiam si aliquid ibi propheticum intelligendum exponitur, non tamen imitandum sapienter proponitur, quamvis Deus illa bona memorabiliter honoraverit, hoc malum clementer ignoverit.*

Aug. contra mendacium.

Et ce saint Pere dans ce même endroit détruit admirablement toutes les fausses raisons, par lesquelles on voudroit soûtenir le mensonge de cette sainte femme, & il se rit de ceux qui osent dire même, que si elle n'eût point menti, elle eût mal fait, parce qu'elle eût exposé ces deux Israëlites à la mort. Mais comme cela est trop long à refuter, on peut renvoyer les lecteurs à cet endroit de ce Pere, & reprendre la suite de l'histoire.

Ces deux personnes estant donc demeurées pendant trois jours, selon le conseil de Raab, dans le lieu qu'elle leur avoit marqué, ils s'en revinrent trouver Josué, & leur rapport fut bien different de celuy des espions que Moyse avoit envoyez autrefois dans cette même terre. Car ils remplirent le peuple de courage. Ils dirent que les ennemis estoient déja à demi vaincus par la consternation où ils estoient reduits, & que Dieu visiblement les avoit livrez entre leurs mains. JOSUE'.

Ainsi tous les cœurs estant remplis de joye à cette nouvelle, Josué ne differa plus, & il commanda au peuple de marcher vers le Jourdain. Sa grande foy n'hesita point. Il sembloit qu'il voyoit déja le grand miracle que Dieu estoit prest de faire pour l'honorer: Car comme Dieu mit d'abord Moyse en honneur en divisant les eaux de la Mer rouge, lorsqu'il délivra son peuple de l'Egypte, il releva de même Josué d'abord en divisant les eaux du Jourdain, avant que de faire entrer ce même peuple dans la terre qu'il luy avoit promise. Et comme ces deux miracles estoient presque semblables, ils nous marquoient aussi la même chose, c'est-à-dire le saint Baptême, par lequel il faut que tout homme passe en sortant du Paganisme, & avant que d'entrer dans la veritable terre promise.

Lorsque le peuple Israëlite fut arrvé sur le bord du Jourdain, Josué l'obligea d'y demeurer pendant trois jours, sans que ce peuple parût estre en peine pendant ce tems, de quelle maniere il pourroit passer ce fleuve. Ce terme estant expiré, il fit crier par des Herauts dans tout le camp, que lors que l'on verroit marcher l'Arche que les Prêtres portoient sur leurs épaules, on la suivist aussi-tost;

mais avec cette précaution que l'on n'en approchât pas de plus prés que de deux mille coudées, Il fit recommander au peuple de se tenir pur, & de se sanctifier, & il l'assura que le lendemain ils verroient le miracle que Dieu feroit en leur faveur.

Il donna ordre ensuite aux Prestres de porter l'Arche, & de marcher à la teste du peuple. Ils ne raisonnerent point sur cét ordre, dont l'execution sembloit neanmoins demander beaucoup de foy, & une grande idée de celuy qui le leur donnoit. Ils obeïrent avec simplicité à ce commandement, & ils entrerent sans rien craindre dans l'eau du fleuve, qui estoit alors extraordinairement enflé.

Le Jourdain n'eut pas plûtost senti la presence de l'Arche, & la vertu invisible de Dieu qui y habitoit, qu'il luy ouvrit aussi-tost un passage. Une partie de ses eaux s'arresta tout d'un coup & s'éleva comme une haute montagne du costé de leur source ; & les autres qui couloient en bas, allerent à leur ordinaire se décharger dans la Mer morte, Les eaux respecterent le Dieu qui les avoit créées. Son Arche sainte les fit fendre tout d'un coup par une impression secrete. On vit contre sa coûtume le Jourdain remonter contre sa source, pour obeïr au commandement tacite du Maistre souverain de toute la nature, & tout le peuple vit alors avec étonnement ce que tous les siecles ont admiré depuis, & ce que David admirant luy-même, s'écrie par un saint transport: *O Jourdain, comment es-tu retourné en arriere?* sinon par la presence de Dieu qui te le commandoit alors ? *Quid est tibi mare quod fugisti, & tu Jordanis quia conversus es retrorsum ?*

Les

Les Prestres, selon l'ordre de Josué, demeurerent toûjours en un même lieu à pied sec, & toûjours portant l'Arche jusques à ce que tout le peuple fut passé. Et c'est cét objet que les saints Peres ne se sont point lassez de considerer, & qui a fait qu'en le regardant comme leur instruction particuliere, ils se sont écriez : *Qui fera la grace à l'Eglise d'avoir aujourd'huy de tels Prestres !* Quis *hodie in sacerdotibus tantus ac talis erit !* Ils entrent les premiers dans une route dangereuse & nouvelle pour montrer le chemin au peuple, comme les Prestres doivent entrer les premiers dans une vie penible & renouvellée pour servir de guides aux autres par leur exemple. Ils tentent les premiers le passage du Jourdain, & ils en sortent les derniers. Ils font les premiers pas vers la terre promise, & ils n'y entrent qu'aprés que tout le peuple y est entré avant eux ; en sorte qu'ils eussent pû dire aux Israëlites : Il nous est bon d'être bien-tost dans la terre où nous tendons, mais il est necessaire encore à cause de vous que nous demeurions dans le Jourdain ; comme saint Paul a dit depuis à ses peuples : Je souhaite d'estre avec JESUS-CHRIST dans ma veritable patrie ; & je sçay que c'est ce qui m'est le meilleur : mais il m'est necessaire à cause de vous que je demeure dans la chair. JOSUE'.

Que ces fideles Ministres de Dieu ne s'impatientent pas neanmoins ; qu'ils soumettent humblement leurs épaules au fardeau que Dieu les engage de porter, comme ces Prestres soumirent les leurs pour porter l'Arche ; & que leur charité leur adoucissant leurs travaux, ils soient transportez de joye en voyant combien Dieu se sert utilement d'eux pour sauver les autres.

Josué ayant receu un ordre particulier, & estant instruit par l'exemple de Moyse, aussi-bien que par l'instinct de sa pieté, voulut rendre la memoire de ce miracle eternelle par un double ~~mouvement~~ monument que Dieu luy commanda d'en ériger. Car il ordonna que douze hommes choisis, un de chaque Tribu, prissent douze grosses pierres du milieu du Fleuve, à l'endroit où les Prestres qui portoient l'Arche, s'estoient arrestez, & que jusques-là nul homme n'avoit touché de pied sec. Il leur commanda d'aller ériger ces pierres dans le lieu où ils devoient camper la nuit suivante. Et il fit ensuite que l'on prist douze autres pierres fort grosses, & qu'on les allât placer au milieu du Fleuve, au même endroit où les Prestres s'estoient arrestez, & où le Jourdain avoit commencé à ouvrir une route inconnuë à tout le peuple.

Lors que cela eut esté executé promptement, & que le dernier du peuple fut enfin passé, l'Arche sortit du fleuve; & les Prestres n'eurent pas plûtost mis le pied sur la terre, que les eaux qui s'étoient élevées d'une hauteur telle qu'on les voyoit de fort loin, reprirent leur cours ordinaire. Et ces pierres que Josué y fit mettre, y ont subsisté tres-long-temps; Dieu voulant que toutes les fois qu'on les verroit, tant celles qui estoient dans le Jourdain, que celles qui estoient au bord, les peres apprissent à leurs enfans les merveilles qu'il avoit faites autrefois en leur faveur, & que nous à leur imitation, apprissions à avoir une profonde reconnoissance des graces visibles, & encore plus des invisibles qu'il nous fait.

Car ces eaux si divinement arrestées, marquoient selon les Ss. Peres, la vertu invisible par laquelle

Dieu arreste en nous la concupiscence, & fait remonter l'eau de nostre cœur à sa veritable source, au lieu de la laisser couler dans la mer morte. Et quoy que cette circonstance des douze pierres nous marque principalement le souvenir que tout le peuple Chrétien qui a esté formé des douze Apostres, doit avoir des graces de Dieu, saint Augustin ne laisse pas neanmoins d'y découvrir de grands mysteres.

Car il dit que ce passage marquant proprement le Baptême de la Loy nouvelle, les douze pierres qui furent mises dans le Jourdain signifioient les anciens Patriarches qui devoient alors être en quelque sorte ensevelis; & que les douze autres prises du Jourdain & posées sur la terre ferme, figuroient les Apôtres qui sont nez des Patriarches, & qui se sont élevez au lieu d'eux. Les peres sont morts, & les enfans se sont élevez en leur place, selon la prédiction du Pseaume; comme le peuple nouveau, c'est-à-dire, ce peuple qui estoit né dans le desert s'estoit levé en la place de l'ancien peuple, c'est-à-dire de leurs peres, qui avoient esté tirez de l'Egypte. Il entre dans la veritable terre promise sous la conduite du vray Josué, & il n'y entre qu'aprés le passage du Jourdain, c'est-à-dire par le Baptême.

L'éclat de ce grand miracle qui remplit de joye tout le peuple d'Israël, jetta la terreur & l'épouvante dans tous ces païs idolâtres. Ils virent avec étonnement que le Jourdain dans lequel ils mettoient leur principale défense, avoit esté passé d'une maniere si surprenante. Ils estoient comme hors d'eux, & ils n'avoient plus ny conseil ny force. Ce fut le moment de cette consternation que Dieu

prit pour faire circoncire son peuple, parce que l'abbattement où estoit Jericho & les autres villes ne leur permettoit pas de penser à faire le moindre dessein, quoy qu'il eût esté aisé de venir à bout de cette armée pendant les grandes douleurs de la circoncision, & lors qu'ils souffroient le plus d'incommodité de leur playe.

L'Ecriture rend elle-même raison du nouvel ordre que Dieu donna de cette circoncision, lors qu'elle dit que tous ceux qui avoient autrefois esté tirez de l'Egypte, avoient à la verité esté circoncis: mais que depuis, ou ils negligerent de circoncire leurs enfans, ou qu'ils ne pouvoient le faire commodément, parce qu'ils estoient souvent contraints de marcher. C'est pourquoy Dieu ordonna à Josué de faire faire des coûteaux de pierre pour cette circoncision; *& la pierre*, comme le dit souvent saint Augustin aprés saint Paul, *figuroit* JESUS-CHRIST, par lequel seul nous pouvons circoncire nostre cœur, de cette circoncision que Dieu demande maintenant de nous.

Aprés cette ceremonie les Israëlites celebrerent la Pasque, & estant ainsi reconciliez avec Dieu, ils furent en état de recevoir la puissance de son secours contre tous leurs ennemis, dont ils reconnurent alors que l'on se rend toûjours plus facilement maistre en se mettant bien avec Dieu, qu'en s'appuyant sur la force de ses armes.

Ce fut pour assurer Josué de ce secours que lors qu'il estoit dans la plaine de Jericho, il vit auprés de luy un homme qui demeuroit de pied ferme, & qui tenoit en main l'épée nuë. Josué qui ne sçavoit ce que c'estoit que d'avoir peur, courut aussitost à luy, & il luy demanda avec une intrepidité

prodigieuse qui il estoit. *Estes-vous des nostres*, luy dit-il, *ou du parti ennemy?* Je suis le chef des armées du Seigneur, luy répondit-il. Josué à cette parole luy donna des marques d'un profond respect. Il se jetta à ses pieds, & il luy dit en l'adorant : Comment mon Seigneur s'abbaisse-t'il jusques à parler à son serviteur ? JOSUE'.

Il voit, dit S. Bernard, il interroge, & il adore. Il craint l'Ange de tenebres qui se transforme en Ange de lumiere. Il veut sçavoir si ces armes qu'il porte sont ou pour luy ou contre luy : Mais il connut plus qu'il ne semble qu'il desiroit de sçavoir. Il vit au-dehors un homme armé, mais il comprit quelque chose de plus qu'un homme. La figure, dit ce saint Docteur, interrogea la verité. Le veritable JESUS se fit paroistre à Josué qui n'en étoit que l'ombre. Il l'avoit vû d'abord sans le connoître, pour figurrer les Juifs qui ont vû JESUS-CHRIST sans croire en luy : Mais l'ayant adoré aussi-tost qu'il eut parlé, il figura les Gentils qui ont crû au Sauveur aussi-tost que les Predicateurs de l'Evangile l'ont annoncé.

Josué fortifié de cette vision, ne pensa plus qu'à attaquer Jericho, cette ville malheureuse qui dans la frayeur dont elle estoit saisie, avoit cherché sa sureté dans la solidité de ses remparts, & dans la force de ses tours.

Dieu ordonna à Josué une maniere bien nouvelle de prendre les villes, sans donner un seul coup & sans faire aucune violence. Il luy commanda seulement que durant sept jours le peuple armé accompagnât les Prestres qui porteroient l'Arche autour de cette ville sans faire aucun bruit ny dire une seule parole, afin que l'on n'entendist que le

bruit que les Prestres feroient par le son des sept trompettes du Jubilé. Mais il dit qu'au septiéme jour ils fissent sept tours autour de Jericho, & qu'au septiéme lorsque les trompettes jetteroient un son plus aigu & plus perçant, tout le peuple d'un commun accord poussât de grands cris, & qu'alors les murs de cette ville qui paroissoient impenetrables à tous les efforts des machines, tomberoient d'eux-mêmes par terre, en sorte que le peuple y trouveroit de toutes parts une entrée; ce qui fut executé trés-ponctuellement, & eut l'effet que Dieu leur avoit promis.

Ces occasions & cent autres semblables ont fait voir clairement que Dieu est le Seigneur des armées. D'une parole & de sa seule volonté il peut reduire en poudre ce qu'il y a de plus redoutable dans le monde & le monde même. Que s'il luy plaist de se servir de quelques voyes & de quelques circonstances extraordinaires qui ne luy sont necessaires en aucune sorte; ce n'est, comme disent les saints Peres, que pour nous donner des instructions importantes, & c'est plus nous qu'il avoit alors en veuë, que le peuple qu'il rendoit maître de Jericho.

Car saint Augustin remarque fort-bien que cette ville figuroit le monde, comme il est si souvent ailleurs figuré par Babylone. Comme donc les murs de Jericho ne furent renversez ici jusque dans leurs fondemens qu'aux bruit des trompettes des Prestres; aussi, dit ce saint Docteur, les fondemens de ce monde corrompu, qui sont toutes les passions que Dieu condamne, ne sont détruits que par la continuelle predication des Prêtres marquée clairement par ce bruit des trompettes que les

Preſtres firent retentir pendant ſes jours. JOSUE'.

C'eſt pourquoy, comme ajoûte ce Pere, il n'eſt pas libre aux Preſtres de ſe taire dans l'Egliſe aprés qu'il leur a eſté dit par le Prophete : Criez, & élevez voſtre voix comme le bruit d'une trompette éclattante, afin d'annoncer à mon peuple les crimes qu'ils ont commis.

Iſaïe ne fait qu'éclaircir par ces paroles ce que ces Preſtres qui firent le tour de Jericho figurerent en enigmes. Si les Preſtres, dit S. Auguſtin, ſe rendent importuns aux pecheurs par ce bruit qu'ils font, ſi le ſon de cette trompette les incommode & les étonne, qu'on ſe ſouvienne que le bruit de la trompette n'eſt pas tant pour donner du divertiſſement que pour imprimer de la terreur : *Tuba non tam oblectationis eſſe ſolet quam terroris.* La predication donc n'a pas tant pour but de plaire, que d'épouvanter les lâches, & d'exciter encore plus les courageux ; afin qu'un même ſon rende les juſtes plus fervens dans la pieté, & les méchans plus retenus & moins hardis à pecher.

C'eſt l'admirable figure que Dieu nous trace dans cette priſe de Jericho. Ce n'eſt point un peuple armé qui la renverſe par terre : ce n'eſt que la voix des Preſtres. Des murs qui renfermoient tout un peuple de pecheurs, cedent tout d'un coup à la force de ce ſon. Ce qui eſtoit inacceſſible aux beliers & à toute la force du fer, ne peut reſiſter au bruit d'une trompette. Ces Preſtres par un nouveau genre de victoire laiſſent leurs mains ſans agir, & ils n'arment que leurs bouches. Ils ne touchent pas même du bout du doigt à ces murs ; & cependant le ſon de leur voix les renverſe.

Que les Preſtres, s'écrie ce même Docteur, s'ani-

ment par cet exemple. Qu'ils fassent retentir le bruit de leur parole en annonçant la severité des jugemens de Dieu ; & les feux eternels de l'enfer, & qu'ils esperent qu'en suivant les ordres de Dieu qui les a engagez à ce ministere comme il y engagea alors ces Prestres, l'efficace de leur parole penetrera dans le cœur des méchans, qui sont en quelque sorte retranchez au-dedans d'eux-mêmes comme dans des places inaccessibles, & que toute leur fierté cedera enfin à la force de leur predication.

Josué estant ainsi devenu maistre de Jericho, il ne recommanda rien avec plus de soin sinon que l'on sauvât Raab. Il n'imita pas ces personnes qui reçoivent avec joye un plaisir qu'on leur a fait, & qui l'oubliant aussi-tost, violent toutes les promesses qu'ils avoient faites, & ne tiennent point leur parole. Il ne se dit point à luy-même qu'une femme pecheresse & de mauvaise vie estoit indigne de ses soins. Il ne s'alla point imaginer faussement qu'elle estoit une des premieres qui devoit sentir les effets de la colere de Dieu sur cette ville abominable. Il ne crut rien perdre du rang d'honneur qu'il tenoit parmi son peuple en se soumettant luy-même à ce qu'avoient juré deux personnes de son peuple.

Il vit par des yeux plus éclairez qu'il devoit soûtenir ce que Dieu avoit commencé, & que sa misericorde n'ayant pas dédaigné de jetter un regard favorable sur cette femme pour la distinguer de toute une ville idolâtre en luy donnant un esprit de foy, il devoit aussi à son exemple en faire un discernement pour la délivrer d'une mort passagere, comme Dieu l'avoit sauvée d'une au

tre mort qui n'auroit jamais de fin.

Il fit venir ces deux espions qu'elle avoit sauvez avec une charité si tendre, & en s'exposant au peril de la mort ; & il leur commanda d'estre religieux à s'acquitter de leur serment, ce qu'ils firent avec toutes les précautions possibles. Ils observerent où estoit le signal dont ils estoient convenus, & le mesme cordon qui les avoit sauvez auparavant, sauva ensuite celle mesme qui s'en estoit servie en leur faveur.

Ainsi dans le sac de toute une ville où apparemment Raab n'estoit pas la seule femme de mauvaise vie, Dieu la choisit entre toutes les autres pour luy faire grace, & il luy fit sentir combien une action de charité envers les siens, dont il luy avoit luy-mesme donné le mouvement & la volonté, avoit bien-tost aprés d'heureuses suites.

Une femme méprisée dans son pays *vilissima & turpissima mulier*, dit saint Augustin, devint tout d'un coup en honneur au milieu du peuple de Dieu. Un danger passager de mort où elle s'estoit exposée la délivra d'une mort presente, & ensuite d'une éternelle qui luy auroient esté inévitable, & ayant éludé les recherches & la colere de ses propres Citoyens, elle trouva d'autres Citoyens, au nombre desquels sa foy l'avoit déja mise. Dieu l'ayant prévenuë de son amour, elle prévint aussi par sa charité le peuple d'Israël à qui elle ouvrit en quelque sorte l'entrée dans le Royaume qui luy avoit esté promis, & l'on peut dire que les bons offices que tout un peuple luy rendit, n'estoient qu'une dette dont il s'acquittoit, comme elle-mesme en exerçant cette charité envers les espions, ne faisoit que rendre à Dieu ce qui luy avoit donné le premier.

Ce fut Dieu ſeul qui fut l'auteur de tout le bien qui ſe fit de part & d'autre. Ce fut ſa miſericorde ſeule que cette bienheureuſe pechereſſe releva alors, & qu'elle relevera dans toute l'eternité. Elle apprendra par ſon exemple aux perſonnes que Dieu convertit à luy, à eſtre comme elle dans une profonde reconnoiſſance : à eſtre perſuadez comme elle que Dieu en les prévenant ne voyoit rien en eux que des crimes à punir, & que ce n'eſt que par une grande miſericorde qu'il les diſtingue de tant d'autres qui ſe perdent, comme ce ne fut que par une pure grace qu'il la ſepara elle ſeule du ſac de toute une ville, pour eſtre celebre parmy le plus celebre peuple de la terre, & pour devenir la mere des plus grands Rois qui ayent jamais eſté, comme de David & de Salomon, & de JESUS-CHRIST meſme, puiſque nous voyons dans l'Evangile, que le nom de cette femme glorieuſe eſt écrit dans la genealogie du Fils de Dieu.

La fidelité avec laquelle elle ne voulut pas trahir deux perſonnes du peuple de Dieu, ny les livrer à leurs ennemis, fera ſouvenir peu-eſtre les Chrétiens à eſtre plus fidelles à l'avenir, à ne pas abandonner d'autres Chrétiens dans leurs perils ; Et nous pourrions repreſenter icy aux Paſteurs de l'Egliſe, qu'ils devroient apprendre de cette femme genereuſe, comme ſaint Auguſtin le dit, à ne pas trahir quelque choſe qui eſt encore plus precieux que n'eſtoient ces deux eſpions, c'eſt-à-dire la verité de Dieu meſme, que nulle crainte, ou nul intereſt ne doit les porter à livrer entre les mains de leurs ennemis.

Mais pour reprendre la ſuite de l'hiſtoire, Joſué eſtant animé d'un ſaint zele, qui de Moyſe eſtoit

passé dans son cœur, & se regardant comme l'exe- Josué.
cuteur des justes jugemens de Dieu sur ces nations infidelles, aussi-bien que de ses misericordes sur le peuple d'Israël, ordonna trés-expressément que toute cette ville fust en anatheme: Que l'on tuast tous ses habitans, sans épargner ny femmes, ny enfans, ny vieillards, ny les bestes mesmes. Il dit que l'on prist bien garde de ne rien détourner en secret de cette détestable ville, de peur que l'avarice d'un seul ne causast le desordre dans tout le camp.

Aprés que tout eut esté mis à mort, un saint zele le saisit; & considerant que c'estoit la main même de Dieu qui avoit détruit les murailles de cette ville ennemie. Il fit une imprecation contre celuy qui penseroit jamais à les rétablir, & il pria que lors qu'il en jetteroit les fondemens il perdît son fils aîné, & que lors qu'il auroit achevé l'edifice, & qu'il y mettroit les portes il vît mourir le dernier de ses enfans.

Ce fut une prophetie de ce qui arriva plus de cinq cens ans aprés, comme l'Ecriture le remarque formellement elle-mesme. Car l'impie Achas qui épousa Jezabel, ayant merité par ses pechez, que Dieu l'abandonnât à tous les desirs de son cœur, il conçut le dessein de rebâtir Jericho; & lorsqu'il en posoit les fondemens, il perdit l'aîné de ses fils nommé Abiran; & le dernier de ses enfans nommé Segub mourut de même lors qu'il y fit attacher les portes.

Ainsi les paroles & les menaces des serviteurs de Dieu ne sont jamais vaines. Si les hommes les oublient, Dieu sçait bien s'en souvenir. La passion & l'emportement fait que l'on se cache ou que l'on

se dissimule à soi-mesme ces sujets de crainte ; mais on voit icy qu'aprés que nous nous sommes laissez lâchement aller à tous nos desirs, nous sentons par une funeste experience que ce qu'ils avoient dit plus de cinq cens ans auparavant n'estoit que trop veritable.

Les Pasteurs de l'Eglise devroient aussi considerer cet évenement, & craindre de laisser revivre de leur temps des choses qui autrefois auroient esté anathematisées par leurs predecesseurs, de peur d'attirer la malediction qu'ils devroient apprehender, s'ils ruinoient les travaux des autres, & s'ils faisoient revivre des impietez qui auroient esté étouffées long-temps auparavant avec beaucoup de peine.

Mais si ce chef admirable du peuple de Dieu parut visiblement estre prophete dans cette malediction qu'il lança contre celuy qui rebâtiroit Jericho, il ne le parut pas moins dans ces severes défenses qu'il fit qu'on ne prist rien de cette ville malheureuse, & il sembla prévoir par un esprit prophetique ce qu'alloit causer l'avarice d'un Israëlite.

Car il arriva par un terrible jugement de Dieu dés la premiere entrée que son peuple fit dans cette terre fameuse, & dés la premiere ville qu'il y prit, que lorsqu'il sauvoit une personne du milieu d'une ville frappée d'Anatheme, c'est-à dire Raab, il s'en perdit une autre en même temps du milieu de son peuple, parce qu'il s'estoit reservé quelque chose de cette detestable ville, & que lorsque la foy d'une femme idolâtre sauva avec elle toute sa famille, & la fit passer dans le peuple d'Israël, l'infidelité d'un homme qui jusque-là avoit esté du peuple de Dieu, fit perir avec luy toute sa maison &

l'extermina du milieu du peuple où Raab prit sa place. JOSUÉ.

Achan, cet exemple d'avarice de l'ancienne loy, comme Ananie & Saphire le furent depuis dans la loy nouvelle, prit en secret quelque chose qu'il pût bien cacher pour un tems aux hommes, mais qu'il ne put cacher à Dieu. Cet œil perçant qui ne dort jamais, & à qui rien ne se dérobe, voulant faire connoistre dés-lors de quel regard il verroit à l'avenir dans les siens quelque chose qui tinst de la corruption du monde, fut étrangement irrité de ce peché, & il le vengea par le meurtre de plusieurs personnes afin de faire voir dans la suite de tous les siécles qu'il pourroit arriver dans un peuple, dans un Royaume, dans une ville, dans un grand corps, & en general dans toute societé, que la faute d'un seul attireroit sa colere sur tout le corps, & qu'un particulier pourroit causer une ruine generale; comme saint Paul nous a dit depuis qu'un peu de levain pouvoit corrompre toute la paste, & que nous autres qui sommes la malheureuse posterité d'Adam, sentons tous les jours que le peché du pere est & sera vangé dans ses enfans jusqu'à la fin des siecles.

Josué donc qui ne sçavoit rien de l'infidelité d'Adam, & qui supposoit que tout le peuple obéïssoit à ses ordres avec une aussi exacte fidelité qu'il obéïssoit luy-mesme aux ordres de Dieu, de Jericho voulut passer à la ville d'Hai. Mais avant que de marcher contre cette place, il l'envoya reconnoistre par quelques-uns de ses gens, qui luy vinrent dire que ce n'estoit rien; qu'il estoit superflu de fatiguer tout le peuple par une marche non necessaire, & que deux ou trois mille hommes ne

suffiroient que trop pour emporter cette ville.

Josué les crut, mais comme c'estoit la protection de Dieu qui rendoit son peuple victorieux, & qui faisoit qu'un petit nombre n'eût pas craint des armées trés-nombreuses, dés que le peché d'un seul arresta cette protection & ce secours, ils ressentirent la foiblesse qui leur estoit propre, ils furent repoussez vivement par ceux de Haï, & il en mourut dans cette honteuse fuite jusques à trente-six des leurs, qni furent comme les victimes malheureuses de l'avarice d'un homme, qui arrêta luy seul alors les victoires & les progrés des armes d'un Conquerant, qui arrestoit le Soleil même, comme nous l'allons voir, pour luy donner le temps de rendre ses victoires parfaites.

Quand Josué apprit cette nouvelle, à laquelle il n'avoit garde de s'attendre, & qu'il vit en mesme-temps la consternation où tout son peuple en étoit reduit, on ne peut concevoir quels furent ses sentimens. Il déchira ses habits, il se jetta par terre, où il demeura jusques au soir devant l'Arche du Seigneur, il jetta de la poussiere sur sa teste, & les anciens d'Israël l'imiterent dans son deüil, comme ils prirent aussi part à sa douleur. Hé mon Dieu, disoit-il en répandant des torrens de larmes, pourquoi nous avez-vous fait passer le Jourdain? Estoit-ce pour nous livrer entre les mains des Amorrhéens & pour nous perdre? Que ne sommes-nous demeurez-là comme nous y estions il n'y a que peu de jours? Que puis-je dire, ô mon Dieu, lorsque je voy Israël tourner honteusement le dos à ses ennemens? Ce bruit va se répandre dans toute la terre de Chanaam; & ils ne manqueront pas de se joindre tous ensemble afin de nous exterminer;

Et que deviendra alors la gloire de voſtre ſaint Nom ? JOSUE'.

Levez-vous, répondit Dieu à Joſué : Pourquoy demeurez-vous là couché par terre? Iſraël a peché, il a tranſgreſſé mes ordonnances. Ils ont pris de l'anatheme de Jericho. Ils s'en ſont reſervé en ſecret & l'ont caché parmi leurs meubles. C'eſt pourquoy Iſraël ne pourra tenir ferme devant ſes ennemis, qui le mettront indubitablement en fuite, parce qu'il eſt ſoüillé par cet anatheme. Je vous declare donc que je ne ſeray plus avec vous, juſques à ce que vous ayez fait mourir celuy qui eſt coupable de ce crime, & que vous l'ayez reduit en cendres avec tout ce qui luy appartient.

Joſué ayant appris de Dieu meſme quelle eſtoit la cauſe du mal qu'il pleuroit en ſa preſence, il ſe releva auſſi-toſt plein de zele pour y apporter promptement le remede que Dieu luy-même luy avoit marqué ; & ſelon ſon ordre, il vit ſur laquelle des douze Tribus tomberoit le ſort. Ce fut ſur celle de Juda. Il vit enſuite de toutes les familles de cette Tribu qui ſeroit celle ſur qui le ſort tomberoit encore : & des familles eſtant paſſé aux maiſons ; & des maiſons aux particuliers, le ſort enfin tomba ſur Achan.

Mon fils, luy dit Joſué, rendez gloire au Seigneur au Dieu d'Iſraël ; dites-moy ce que vous avez fait ; confeſſez-moy la verité, ne me cachez rien. Ce coupable que Dieu avoit découvert luy-même, confeſſa enfin ce qu'il ne pouvoit plus cacher. Il fut ſurpris de la lumiere de cet œil qui penetre tout, & que nous ne pouvons prétendre tromper ſans nous tromper les premiers nous-mêmes. Je l'avouë, répondit-il, j'ay peché contre le

Seigneur le Dieu d'Iſraël. Et deteſtant mille & mille fois en ſon cœur cette avarice dont il voyoit une ſuite ſi malheureuſe, il dit en gemiſſant : J'ay vû parmi les dépoüilles de Jericho un manteau d'écarlatte qui m'a paru beau, & deux cens pieces d'argent avec une regle d'or. Cela m'a tenté, je l'ay pris, & je l'ay caché en terre vers le milieu de ma tente.

Ne penſons-nous point icy nous autres, avant que de paſſer plus loin dans cette hiſtoire, à l'effroyable confuſion dont nous ſerons couverts un jour, quand nos pechez ſeront manifeſtez, non pas en preſence ſeulement d'un peuple, mais à la vûë de tous les hommes ; Et la douleur qu'eut alors Achan en voyant la foibleſſe avec laquelle il laiſſa ſeduire ſon cœur à l'avarice, ne nous dit-elle rien à nous-meſmes, & ne nous fait-elle point voir combien nous deteſterons un jour les plaiſirs courts & trompeurs, auſquels nous nous abandonnons lâchement en violant la loy de Dieu, & en nous ſacrifiant nous-mêmes pour eſtre eternellement les malheureuſes victimes des paſſions qui nous aveuglent & qui nous enchantent ?

Joſué aprés la dépoſition de cét homme, envoya verifier ſi ce qu'il diſoit eſtoit vray. Ses gens y ayant couru avec viteſſe, trouverent tout ce qu'Acham avoit dit, & le porterent à Joſué, qui en preſence de tout Iſraël prit Achan, ſes fils, & ſes filles, cet argent qu'il avoit caché, ce manteau d'écarlatte avec cette regle d'or, & les ayant menez à la vallée d'Achor, ſuivi de tout le peuple; il luy dit: Puiſque vous avez mis la confuſion dans Iſraël, que le Seigneur aujourd'huy vous confonde ; & tout le peuple l'ayant lapidé, on le brûla enſuite avec

avec toute sa famille, ses troupeaux, ses meubles, sa tente & tout ce qui luy appartenoit. JOSUÉ.

Ils éleverent ensuite sur luy un grand monceau de pierres qui y a subsisté long-tems, pour apprendre avec terreur au peuple de Dieu, l'horreur qu'il doit avoir de posseder rien contre la loy de Dieu, & de desirer quelque chose de la vanité du monde.

On voit sensiblement le malheur de cét avare qui ne joüit qu'un moment de son larcin, si l'on peut dire qu'il joüissoit d'une chose qu'il ne possedoit qu'en tremblant, & qu'il tenoit toûjours renfermée en terre ; que ne voit-on de même dans une infinité de personnes qui l'imitent, que le tems pendant lequel ils possedent leurs miserables richesses n'est guéres plus long ; que la voye par laquelle ils les ont acquises, n'est guéres plus innocente que celle d'Achan ; mais que les feux qui les brûleront sans les consumer, ne passeront pas si vîte ?

Car comme dans la loy nouvelle ny Judas, ny Ananie & Saphire qui se sont perdus par leur avarice, ne doivent pas estre considerez comme des personnes seules, mais comme figurant une infinité de gens qui devoient tomber dans leurs crimes ; de même icy Achan ne doit pas estre regardé comme un particulier, mais comme le chef d'un grand nombre d'imitateurs qu'il devoit avoir dans la suite des siecles, parmi lesquels nous devons craindre que Dieu ne nous compte, quoy que les hommes ne remarquent rien en nous de nos sacrileges, comme Dieu seul voyoit alors le sacrilege d'Achan, pendant que tout le peuple d'Israël ny Josué même ne voyoit rien en luy à reprendre.

L'honneur de Dieu, l'interest du peuple d'Israël, & la douleur de Josué ayant donc esté vangée de cette sorte, Dieu luy-mesme assura Josué qu'il n'avoit plus rien à craindre, qu'il marchât en assurance contre la ville de Haï, qu'il l'avoit livrée entre ses mains; & qu'il eut soin de la traiter comme il avoit fait Jericho.

Mais se contentant d'avoir défendu que le peuple ne prist rien de la premiere ville qu'ils détruiroient dans ce nouveau pays, comme pour leur faire reconnoistre que c'estoit à luy seul que tout appartenoit, puisque luy seul faisoit tout par eux; il permit à Josué de laisser prendre à tout le peuple les dépoüilles de cette ville, & de les partager entr'eux.

Il luy donna mesme l'avis de tendre des embûches à ce peuple infidelle qui estoit enflé de sa victoire contre Israël, & il luy dit qu'aprés qu'il auroit posé pendant la nuit un nombre de soldats les plus courageux en embuscade derriere la ville, il vinst en plein jour avec tout le peuple l'attaquer par-devant, & que lorsqu'ils feroient semblant de fuïr, tous ceux d'Haï qui se croiroient encore une fois victorieux, les poursuivroient sans qu'il en demeurât un seul dans la ville: & qu'alors ceux qui seroient en embuscade y entreroient & la brûleroient.

Cela fut executé: on tua douze mille hommes, & il ne resta personne de cette ville qui fut toute reduite en cendres. On en prit le Roy que l'on vint amener à Josué, qui tenoit sa main & son bouclier élevez en haut pendant que duroit ce carnage. Il en fit attacher le Roy en croix, où il demeura jusques au soir; & lorsqu'on l'eut détaché, on

l'enſevelit ſous un grand monceau de pierres qui a JOSUE'.
duré long-temps, comme un monument de la victoire que Dieu avoit donnée à ſon peuple.

Aprés que tout le peuple eut partagé le butin de cette ville, Joſué dont les principaux ſoins eſtoient en toute rencontre de rendre à Dieu ce qui luy eſtoit dû, n'eut garde d'oublier ce que Moïſe leur avoit trés-expreſſément recommandé, que lorſqu'ils auroient paſſé le Jourdain, ils élevaſſent auſſi-toſt un Autel pour offrir à Dieu des ſacrifices, & qu'ils erigeaſſent des pierres d'une grandeur extraordinaire, où aprés les avoir polies avec de la chaux, ils écriviſſent la loy de Dieu, & tout le Deuteronome d'une maniere ~~trés-viſible~~ tres-lisible. Il ne manqua à nul de ces ordres, auſquels le ſeul inſtinct de ſa pieté le portoit aſſez.

Il fit lire les benedictions que Dieu répandoit ſur ceux qui obéïroient à ſes preceptes; & les maledictions qu'il avoit prononcés contre ceux qui les violeroient, & il accomplit cette ceremonie ponctuellement en la maniere & par les perſonnes que Moyſe avoit ordonnées: *Nihil ex his quæ Moyſes juſſerat reliquit intactum.*

Ce grand Homme apprit par cet exemple, que ce n'eſt point s'abbaiſſer ny s'aſtraindre à des regles ſuperfluës & non neceſſaires, que de vouloir eſtre fidelle juſques dans les moindres choſes de ce que les ſerviteurs de Dieu qui nous ont précedez nous ont laiſſées par tradition ou par écrit: & il confond ainſi la temerité de ceux qui ſe croyent capables de regler auſſi-bien les choſes que ceux qui les ont devancez, & qui agiſſent comme eſtant perſuadez que Dieu leur parle autant qu'il a parlé à leurs prédeceſſeurs, & qu'ils ont autant de droit

qu'eux de se faire écouter & de se faire obeïr dans toutes ces nouveautez qu'ils établissent.

Ces deux ruïnes, de Jericho & de Haï firent bien-tost connoistre aux peuples de la terre de Chanaam, quels estoient les ennemis qui venoient les attaquer, & les traittemens qu'ils apprirent que l'on avoit faits aux Citoyens & aux Rois mesmes de ces deux villes, leur firent voir qu'il n'y avoit point de ménagement à attendre pour eux, & que toute leur ressource estoit dans une ferme resistance. C'est pourquoy voyant que ce peril les regardoit tous, ils s'assemblerent & resolurent d'unir leurs troupes ensemble, pour repousser des ennemis qui n'épargnoient personne, & qui enveloppoient tout, femmes & enfans dans une même ruine.

Mais le peuple de Gabaon qui estoit un des plus considerables de cette terre, prit luy seul une resolution toute contraire, & sans rien declarer aux autres peuples ses voisins de ce qu'ils vouloient faire, ils chercherent dans l'artifice & dans la ruse un secours qu'ils ne pouvoient se promettre dans la force de leurs armes. Ils laisserent leurs compatriotes former entr'eux de grands desseins & de grands appareils de guerre, & une certaine sagesse qui leur venoit du malheur des autres, & de leur propre peril, leur ouvrit les yeux, & leur persuada que la paix estoit la voye la plus seure, & que toute leur ressource estoit d'estre bien avec un peuple auquel rien ne pouvoit resister, & pour qui toute la nature sembloit combattre.

Toute la difficulté qu'ils virent dans cette entreprise, fut de pouvoir faire cette paix, & de trouver les moyens d'engager une alliance avec des gens qui n'en vouloient point, & qui paroissoient reso-

lus d'exterminer toute leur race. Ils comprirent donc qu'il n'y avoit que la ſurpriſe qui pût les mettre en aſſurance, & qu'il falloit tâcher de tromper les lumieres d'un Conquerant dont on ne pouvoit éviter les bras. JOSUÉ.

Ils dirent qu'il falloit feindre qu'ils eſtoient des gens fort éloignez, qui ayant oüi parler du peuple d'Iſraël & de ſes grandes victoires, avoient eſté excitez à venir rechercher leur alliance. Ils donnerent cette entrepriſe à conduire à des perſonnes ſages qui ſçûſſent bien déguiſer les choſes, & donner un air de vray-ſemblance à ce qu'ils diroient.

Ils réüſſirent en effet dans cette fineſſe. Car ces ambaſſadeurs comprenant que contre la coûtume des autres, ils ne devoient avoir rien de ſuperbe ni de magnifique dans leur train, ils préfererent leur ſalut propre & celuy de leur peuple, à une vaine oſtentation de grandeur qui leur auroit eſté fort inutile. Ils ne rougirent point de paroiſtre dans un équipage pauvre, parce que ce train qui pouvoit exciter à rire, eſtoit alors leur unique reſſource, & ſçachant fort-bien ce qu'ils faiſoient, quoy-qu'on pût les railler pour un temps, ils nous firent voir dés-lors qu'il y a quelquefois une pauvreté tres-avantageuſe, & une confuſion qui attire enſuite la gloire.

Ils parurent donc devant Joſué avec des habits & des ſouliers tout uſez; & lorſque ce Chef du peuple de Dieu s'informoit avec ſoin qui ils étoient, ils ne répondirent preſque qu'en montrant leur équipage, & en diſant qu'ils venoient de fort loin; mais que neanmoins le bruit de leurs victoires eſtant venu juſqu'à eux, les principaux de leur ville, les

envoyoient à eux ponr demander leur amitié, & pour faire avec eux une alliance solemnelle.

Ils appuyerent cela en leur montrant les vivres qu'ils avoient pris pour le chemin ; ils leur firent voir combien le pain qu'ils avoient pris encore tout chaud en partant, estoit presque tout reduit en poudre par la longueur du temps ; que les ~~autres~~ de même qu'ils avoient remplis de vin estoient tout usez ; enfin ils contrefirent si bien les gens d'un païs fort éloigné, que Josué, qui crut trop ses yeux & qui ne consulta pas Dieu, dit l'Ecriture, tendit les mains à ceux qui alloient bien-tost sentir l'effort de son bras, fit la paix avec des gens à qui il venoit livrer la guerre, promit de faire du bien à un peuple qu'il avoit resolu d'exterminer, jura une alliance avec ceux-mêmes avec qui il ne vouloit aucune alliance, & prit Dieu qui sçavoit tout & qui voyoit ce qu'il ne voyoit pas, pour témoin de la sincerité avec laquelle il parloit à ceux qui ne luy parloient qu'avec déguisement.

A peine ces Ambassadeurs s'applaudissant en eux-mesmes de l'heureux succés de leur voyage, étoient retournez chez eux, que l'on reconnut leur fraude, & que le troisiéme jour de marche on se trouva aux portes de ceux dont on croyoit estre éloigné d'un long trajet de pays. Cependant la sainteté du serment que l'on avoit fait, retint les principaux & les anciens d'Israël : mais tout le peuple qui devoroit déja des yeux les dépoüilles de ces nations, murmura de ce qu'on laissoit cette ville sans y toucher, & il paroissoit assez porté à ne pas vouloir que l'on s'arrestât à un serment que l'on n'avoit surpris que par fraude.

Josué neanmoins put bien alors reconnoistre

ſon manque de lumiere ; mais il ne crut pas pouvoir pour cela manquer de parole. Il ne crut point que le parjure qui n'eſt permis à perſonne, pût luy devenir licite à l'égard de qui que ce fuſt, & il fut perſuadé qu'il luy eſtoit encore plus important à luy-même qu'aux Gabaonites de garder religieuſement la ſainteté du ſerment qu'il venoit de leur jurer. JOSUE'.

Auſſi on vit prés de quatre cens ans aprés, combien Dieu même vouloit que l'on eût égard à ce ſerment, quoy qu'il eût eſté extorqué de cette ſorte. Car il eſt marqué dans la fin du ſecond livre des Rois, que Saül eſtant animé d'un faux zele, qui le portoit toûjours à des excés blâmables, & qui luy fit vainement deſirer la ruine du peuple de Gabaon que Dieu vouloit que l'on conſervaſt, pendant que ce meſme Prince conſervoit au contraire Amalec que Dieu luy avoit commandé d'exterminer, il eut peine à ſouffrir ces reſtes d'Amorrhéens parmi le peuple de Dieu. Ainſi condamnant par ſes actions la conduite de Joſué, comme s'il avoit manqué de lumiere, il fit la guerre à ceux que cet homme admirable avoit voulu qu'on laiſſaſt en paix.

Mais, comme on vient de dire, Dieu pour faire voir combien il condamnoit cette action & le violement de ce ſerment que Joſué fit avec ce peuple, envoya une famine qui dura trois ans, & qui ne put eſtre appaiſée, que lorſque David eut donné aux Gabaonites ce qui reſtoit de la race de Saül, hors Miphiboſeth, que ce peuple pour ſe ſatisfaire du mal que Saül luy avoit fait, fit attacher & mourir en croix

Neanmoins Joſué, quoy qu'engagé par ſerment

à la conservation des Gabaonites, ne laissa pas de leur faire un grand reproche de leur déguisement, & de leur mensonge. Nous avons sçû, luy répondirent-ils, que vostre Dieu doit vous livrer tout ce païs? Ainsi nous avons pourvû à la fureté de nos vies. Josué ne laissa pas pourtant de les maudire & de les condamner pour toûjours à des services bas, comme de couper le bois & de porter l'eau necessaire pour l'usage du Temple & de tout le peuple.

Mais ce peuple qui avoit si long-temps vû sa ruine comme certaine, regarda comme un bonheur cette servitude, & il eut trop de joye de voir leur alliance ratifiée lors même qu'on les connoissoit. Car comme le peuple Juif sembloit partagé, & qu'un grand nombre vouloit la mort de ces personnes nonobstant le serment qu'on leur avoit fait, il pouvoit arriver de mesme que les Gabaonites fussent toûjours flottans entre la crainte & l'esperance, & qu'ils fussent inquietez en ne sçachant pas à quoy l'on se détermineroit lors que leur mauvaise foy seroit connuë. Ainsi leur joye ne fut bien pleine que lors que Josué eut declaré que l'on ne pouvoit changer ce qui estoit fait, & que leur alliance demeureroit stable pour jamais.

Mais l'on vit bien-tost que l'on ne se retire pas du milieu des peuples idolâtres pour se lier en quelque maniere que ce soit au peuple de Dieu, qu'il ne se soûleve aussi-tost un grand nombre d'ennemis, & de furieuses persecutions. Gabaon ayant évité l'épée de Josué, fut sur le point de perir par celle de ses voisins mêmes. Car Adonisedec Roy de Jerusalem craignant d'un costé Josué, & ayant du dépit de l'autre, que les Gabaonites qui estoient

puiſſans & courageux, euſſent fait alliance avec ce JOSUE'. Conquerant qui leur venoit livrer la guerre ; & qu'au lieu d'attendre du ſecours d'eux à l'avenir, il ne trouvât au contraire en eux de nouveaux ſujets d'apprehenſion, il ſuſcita quatre autres Rois pour exterminer cette ville, qu'il ne regardoit plus que comme une ville perfide, & ils marcherent enſemble pour la détruire.

Gabaon dans cette extremité ne mit point ſon eſperance dans ſa force; mais prenant toûjours des reſolutions ſages, ils s'addreſſerent à Joſué dont ils avoient déja éprouvé la clemence, & ils le prierent de les ſoûtenir & de les délivrer d'un ſi grand nombre d'adverſaires.

Joſué ayant conſulté Dieu pour ſçavoir ce qu'il devoit faire dans cette conjoncture, Dieu l'aſſura qu'il luy livreroit tous ces Princes, & qu'il n'avoit qu'à les aller attaquer. Eſtant fortifié par cette promeſſe, il marcha toute la nuit contre eux, & il les ſurprit de telle ſorte, que le trouble & l'épouvante s'eſtant mis parmi eux, ils prirent la fuite, & coururent fort loin pour ſe ſauver.

Ce fut dans cette rencontre & pour avoir le moyen de pourſuivre à ſon aiſe les fuyards, que Joſué qui s'affligeoit que la nuit allaſt luy dérober bien-toſt une partie de ſa victoire, eſtant tout plein de Dieu, commanda au Soleil de s'arreſter ſur le declin de ſa courſe, & de demeurer dans la meſme place. Dieu écouta la priere de ſon ſerviteur, & il obeït, dit l'Ecriture, à la voix d'un homme.

Le Soleil qui depuis le moment qu'il fut créé, avoit toûjours ſuivi la route que Dieu luy avoit preſcrite, & qui n'avoit point interrompu juſques

alors le mouvement qu'il luy avoit une fois imprimé, respecta le nouvel ordre qu'il luy donna alors de demeurer ferme. Il arresta tout d'un coup sa lumiere autant qu'il le fallut afin que Josué pût satisfaire pleinement son zele. On ne vit jamais un si long jour, dit l'Ecriture, & on ne peut assez admirer dans cet evenement, comment le Ciel & la terre ne semblent estre faits que pour l'usage & le service de ceux qui sont à Dieu & qui le servent avec foy & avec amour. Il fait tout ce qu'ils veulent, & il change en leur faveur l'ordre de tous les elemens. Il arreste pour eux le cours naturel des choses de la terre, comme il arresta icy celuy du Ciel. Il change & défait tout selon leur desir. Il suspend icy-bas l'impetuosité des hommes qui leur veulent nuire, comme il suspend dans le Ciel les torrens des pluyes quand elles leur sont contraires.

Car Dieu se gouverne dans la conduite du monde à l'égard de ses éleus, dit saint Augustin, comme un grand Empereur se gouverne dans la conduite de ses Estats à l'égard des sujets qu'il aime. Lors que quelqu'un de ses Gouverneurs & de ses Lieutenans se rend incommode en quelque chose à un des sujets du Prince, & que ce sujet porte ses plaintes & ses humbles remontrances à ses oreilles, le Prince aussi-tost d'une parole arreste ce Gouverneur, & fait qu'il ne se serve à l'avenir de sa puissance qu'au gré du sujet qui s'estoit addressé à luy.

Ainsi, dit ce saint Docteur, lors que les élus de Dieu souhaittent quelque chose de ses creatures soit dans le Ciel soit dans la terre ; & qu'ils s'addressent à luy pour implorer sa puissance souveraine

avec une humble confiance, ils éprouvent aussitost que tout cede à leurs desirs, & qu'en se tenant fidelement soûmis au Createur, ils deviennent en quelque sorte les maistres de toutes ses creatures

C'est l'instruction que nous devons tirer de ce grand évenement qui a esté l'admiration & en même temps la consolation de tous les siecles : & quand nous voyons icy que ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant dans le Ciel, dépend de la parole d'un homme, soit pour arrêter tout d'un coup une course dont la rapidité jusque-là n'avoit jamais esté interrompuë, soit même ce qui est encore plus, pour prendre une route contraire, en retrogradant, comme ce mesme Astre fit depuis au commandement d'un autre serviteur de Dieu, c'est-à-dire d'Isaïe en faveur du Roy Ezechias ; admirons jusques où va la bonté de Dieu pour ceux qu'il aime, & concevons un nouveau desir de luy demeurer attachez

Mais pour achever le recit de cette défaite, on vint dire à Josué lorsque l'on poursuivoit les ennemis qui fuyoient, que l'on avoit trouvé les cinq Rois de l'armée ennemie, & qu'ils s'estoient refugiez dans des cavernes. Josué qui sçavoit de quelle importance il estoit d'obéïr aux ordres de Dieu, & d'exterminer tous ces peuples, ne voulut pas interrompre cette poursuite que Dieu mesme éclairoit d'une maniere si miraculeuse, & il donna seulement ordre que l'on bouchât l'entrée de ces cavernes avec de grosses pierres, & qu'on la fit garder par des hommes sages & vaillans.

Il ordonna en même temps que l'on courût vigoureusement aprés les fuyards, & que l'on empê-

chast qu'ils ne se pûssent refugier dans des places fortes. On le fit, & tout presque fut mis sur le carreau, hors un fort petit nombre qui se retirerent dans quelques forteresses.

Toute l'armée donc estant venuë retrouver Josué, il commanda qu'on allât déboucher ces cavernes, & qu'on luy amenast ces Rois qui s'y estoient cachez. On obligea ces malheureux Princes de soûtenir la presence de Josué, & de voir de leurs propres yeux un homme que Dieu avoit choisi dés long-temps ponr estre envers eux le ministre de ses vengeances. Ils sortirent en tremblant de ces lieux sombres, que leur conscience criminelle encore plus que la crainte leur avoit fait rechercher, & lorsqu'ils parurent enfin tout penetrez de frayeur, Josué appella les principaux Officiers de son armée, & il leur commanda qu'en sa presence & en presence de toutes les troupes, ils foulassent ces Princes aux pieds, & qu'ils leur missent à tous le pied sur la gorge, à quoy ayant obéï, il leur dit d'un air qui seul inspiroit du courage: Ne craignez point, agissez en homme de cœur, & assurez-vous que Dieu traittera tous vos autres ennemis de la même maniere que vous voyez que ceux-cy ont esté traitez.

Aussi-tost aprés Josué fit mourir ces cinq Rois, & il commanda que l'on attachât leurs corps à une croix où ils demeurerent jusqu'au soir. Le Soleil estant couché, il ordonna que l'on détachât ces corps, & qu'on les jettât dans la même caverne où ils s'estoient refugiez, que l'on bouchât ensuite par des pierres d'une excessive grosseur qui y sont long-temps demeurées comme un monument des victoires que ce grand Conducteur du peuple de Dieu remporta sur ses ennemis, & de sa force invin-

cible dans les combats, qu'il ne renfermoit pas dans luy-même, mais qu'il faisoit passer aussi dans les autres, comme nous venons de le voir, en leur faisant fouler aux pieds les Rois ennemis. JOSUE'.

On a bien vû depuis Samson faire des prodiges en force; mais c'estoit une force qu'il retenoit toute dans luy-même sans la communiquer aux autres: Au contraire, on vit par experience, qu'il luy fut plus aisé de prendre leur foiblesse, que de leur communiquer sa force: Mais Josué étant un exemple parfait des Pasteurs de l'Eglise, ne se contenta pas d'estre brave & courageux dans sa personne; il voulut faire passer son intrepidité dans les autres, marquant dés-lors aux chefs du peuple de Dieu & de son Eglise, qui ne sont rien s'ils n'ont beaucoup de courage, qu'il ne leur suffit pas même d'estre genereux; mais qu'ils doivent instruire les autres par leur exemple, & les exhorter si vivement par leurs paroles, qu'ils s'accoutument à ne rien prendre, & à leur prester leurs mains & leur ministere pour les aider à combattre tout ce qui s'oppose à Dieu.

Nous ne dirons point en particulier tous les combats de Josué, & nous ne compterons point dans le détail tous les Princes qu'il défit. Il suffit de dire que Dieu l'avoit choisi pour faire perir ces peuples abominables, & qu'il luy donna le courage qui estoit necessaire pour executer ce dessein. Le Ciel conspiroit pour sa victoire, & l'air s'armoit de pluyes & de gresle, pour exterminer ses ennemis plus que ses soldats n'en faisoient perir. Il n'y en eut pas un de tous ceux qui oserent luy resister, qui ne succombât sous l'effort de sa puissance, & quoy qu'il fust si redoutable dans la

JOSUÉ. guerre, Dieu neanmoins endurcit de telle ſorte ces peuples idolâtres, ſelon que l'Ecriture le marque, que hors les Gabaonites, nul d'entr'eux n'eut la moindre penſée d'implorer la clemence d'un chef dont ils ne pouvoient ignorer la vaillance. Ainſi attendant ſes attaques, & ne ſe laiſſant prendre qu'à vive force, il uſoit enſuite envers eux du droit d'un vainqueur; & il les faiſoit paſſer par le fil de l'épée.

Auſſi c'eſt cette force à laquelle rien ne pouvoit reſiſter que l'Ecriture releve particulierement dans ce grand Conducteur du peuple & des armées de
Eccli. 46. » Dieu. Il fut, dit-elle, fort & invincible dans la
» guerre; ſon courage & ſes actions répondirent à
» la grandeur de ſon nom. Il procura par la force
» de ſon épée le ſalut des éleus de Dieu; Il reduiſit
» en poudre tous les ennemis qui oſoient luy tenir
» teſte, afin de donner leurs dépoüilles à Iſraël,
» Jamais homme avant luy ne s'eſtoit acquis autant
» de gloire dans les armes. Il détruiſoit les villes en
» étendant ſeulement ſes mains, & en levant le bou-
» clier contr'elles. Dieu qu'il invoquoit toûjours à
» ſon ſecours, ne luy manquoit jamais. Il voulut que l'on reconnût en luy quelle eſtoit ſa force, & que qui s'attaque à ſes ſerviteurs s'attaque à luy-même, & à une puiſſance à laquelle rien ne ſçauroit reſiſter.

Ainſi il ne demeura rien dans ce païs que Dieu avoit promis à ſon peuple, qui ne devinſt ſon heritage. Il ne ſouffrit point qu'il y demeurât rien de ces nations deteſtables, qu'autant qu'elles eſtoient neceſſaires, pour tenir ſon peuple dans le devoir, & pour le punir lorſqu'ils en ſeroient ſortis, & un ſeul homme envoyé de Dieu & par ſon ordre fit,

comme dit saint Chrysostome, ce que n'auroient pû faire des milliers de conquerans sans la volonté Dieu. JOSUE'.

Aprés que cet homme admirable eut conquis tous ces Royaumes par son courage, & qu'il eut tué jusques à trente & un Rois que l'Ecriture nomme, son soin ensuite fut non pas de prendre pour luy ce qu'il semble qu'il auroit eu droit de s'attribuer, mais de partager à tout le peuple des terres que le bras de Dieu plûtost que le sien leur donnoit. Il falloit qu'il fust encore en cela la figure du veritable JESUS, qui aprés avoir ouvert le Ciel à ses éleus le leûr donne en partage pour leur heritage eternel. *Ut esset typus Christi qui cælum aperuit, illudque electis distribuit.*

Si cet homme admirable signala sa generosité en conquerant ce païs, il signala sa sagesse & son équité en le partageant. Il ne se laissa aller à aucune affection humaine pour favoriser plus une Tribu que l'autre; Il se gouverna comme un pere commun qui a un amour égal pour tous ses enfans, ou plustost il ne se regarda sur la terre que comme tenant la place de ce Pere commun qu'il adoroit dans le Ciel, & il eut plus de soin d'observer ses volontez & ses ordres, que son peuple n'en avoit d'observer les siens. Ainsi on fit des partages les plus égaux que l'on pût; & on laissa ensuite décider au sort à qui de chaque Tribu ces partages tomberoient; ce qui osta toute la jalousie qui auroit pû naistre entre les Tribus.

C'est lors que l'on faisoit ces partages, que l'Ecriture parle de Caleb. Cet homme dont le Saint Esprit fait l'éloge luy-mesme, fut proprement le compagnon de Josué, & ils furent les

deux ſeuls d'entre les douze eſpions que Moyſe avoit envoyez pour reconnoiſtre d'abord la terre de Chanaam, qui fortifierent le peuple abbatu de triſteſſe, & qui s'eſtant oppoſez au rapport des dix autres, auſſi-bien qu'au murmure qui s'élevoit enſuite dans toutes les Tribus, meriterent d'eſtre les ſeuls de ſix cens mille hommes, qui entrerent dans la terre promiſe.

Cet homme donc qui aimoit Joſué avec une tendreſſe infinie, mais qui le reſpectoit de même; & qui bien loin d'avoir conçû aucune envie contre luy de ce que Moyſe luy avoit préferé Joſué, montroit au contraire aux autres l'exemple de luy obeïr en toutes choſes, avoit conſervé ſa premiere vigueur encore toute entiere, & cette force dont Dieu continuoit de le remplir, comme pour recompenſer ſa fidelité paſſée, faiſoit voir clairement que la foibleſſe & la mort de tous les autres, venoit plus du déreglement de leurs ames que du dèperiſſement de leurs corps.

Ainſi Dieu l'ayant conſervé dans une longue vieilleſſe, comme pour eſtre un témoin oculaire qui aſſurât long-temps le peuple d'Iſraël des miracles faits en faveur de leurs peres, comme il a conſervé depuis long-temps quelques-uns d'entre les les ſaints Apôtres & leurs bien-heureux diſciples, pour inſtruire comme témoins oculaires le peuple Chreſtien des prodiges de la loy nouvelle, il vint trouver Joſué, & il le pria de ſe ſouvenir des témoignages avantageux que Moyſe avoit autrefois rendus de luy.

Il luy dit qu'il avoit quarante ans lors que ce ſaint Legiſlateur le choiſit pour aller reconnoiſtre le nouveau royaume qu'on luy promettoit : Qu'il luy

luy fit son rapport selon ce qu'il jugeoit veritable, & que pendant que ses freres qui l'avoient accompagné, affoiblissoient le peuple & le jettoient dans l'abbatement, il avoit fait voir au contraire qu'il craignoit Dieu, & qu'il avoit toûjours parlé d'une maniere conforme à sa gloire. Que Moyse alors luy jura que la terre qu'il fouleroit aux pieds seroit à luy, & deviendroit son heritage & celuy de toute sa race. JOSUE'.

Il ajoûta qu'il y avoit quarante-cinq ans que cela s'estoit passé, & que quoy qu'il fust âgé de quatre-vingt cinq ans, il avoit encore la même vigueur que lors que Moyse luy fit cette promesse. Qu'il avoit encore le même cœur & la même force, tant pour marcher que pour se battre contre l'ennemi. Qu'ainsi il le prioit de luy donner en partage Hebron & tout ce pays où habitoit une race de geans, aprés qu'il les auroit détruits.

Josué qui n'avoit point de jalousie contre personne, & qui n'avoit point de peine à voir qu'il y eût parmy son peuple un homme d'un merite si extraordinaire, & qui semblât l'égaler en quelque sorte, le benit au contraire. Il vit avec joye un homme que des esprits orgueilleux auroient veu avec peine. Il ne se crut point rabaissé en voyant auprés de luy une personne qui meritoit si fort d'estre relevée : ce que l'on estimera si l'on considere que d'ordinaire les plus grands hommes ne souffrent pas aisément qu'on en louë d'autres devant eux, & qu'ils croyent descendre en quelque sorte du comble de leur gloire, lorsqu'ils en voyent d'autres auprés d'eux qui en approchent. Mais Josué que Dieu avoit si fort élevé au-dessus de tout le monde, eût voulu au contraire à l'imitation

de Moyse son maistre égaler, s'il eût pû, tout le monde à luy. Ainsi aprés avoir témoigné son affection à Caleb, il luy souhaitta toutes sortes de prosperitez, & il luy accorda la terre qu'il luy demandoit. Heureux vieillard! son nom sera en benediction dans toute la suite des siecles. Il ne faut souvent qu'un an, & quelquefois moins encore, pour nous changer nous autres, & pour nous faire perdre nostre ferveur & nostre premiere force, & il a pû conserver la sienne si long temps sans ressentir rien de la foiblesse de l'homme, lors que nous voyons tous les jours que ceux mesmes qui ont eu le bonheur de faire des actions de courage, se relâchent bien-tost, & semblent ne vouloir plus se soutenir que par la reputation & le souvenir de leurs merites passez.

Que s'il est si difficile aux particuliers de se conserver toûjours dans le même zele, les Pasteurs mesmes que Caleb peut representer ont peine aussi à ne se pas relâcher, & ils ne peuvent lire sans trembler ce qui leur est dit dans le commencement de l'Apocalypse : Ainsi pour s'exciter eux-mesmes à ne pas dégenerer de leur premiere charité, ils devroient imiter cet admirable vieillard, & se dire souvent ce qu'il disoit, afin qu'à proportion qu'ils vieillissent dans le corps, leur ame se renouvellât comme l'aigle.

Lors que le partage des Tribus n'estoit pas encore achevé, & qu'il y en avoit quelques-unes qui témoignoient pour cela assez d'indifference, Josué ne le put souffrir : Jusques à quand vous laisserez-vous aller à la paresse, leur dit-il : Jusques à quand demeurerez-vous dans ce repos lâche? Que n'avez-vous plus d'empressement

pour avoir vostre partage dans la terre que le Seigneur nostre Dieu vous a donnée ; Ainsi estant tout plein de zele, & voulant en quelque sorte l'inspirer à ces cœurs lâches & abbattus, il les engagea de faire un état & une description de tout le pays qui restoit à distribuer, & de le diviser en la presence de Dieu en autant de parties égales qu'il restoit de Tribus à partager. Il nous apprit par ce reproche qu'il fit à ces Tribus, que nous ne devons pas nous reposer tout-à-fait sur le soin de nos Pasteurs, ny nous laisser aller lâchement à une oisiveté indigne de gens de cœur, pendant que ceux qui sont chargez de nostre conduite s'épuisent de travaux & de fatigues. Il faut les soulager autant qu'il nous est possible. Il faut joindre nos propres travaux aux leurs, & porter une partie d'un fardeau dont ils ne se chargent que parce qu'ils nous aiment, & que nostre paresse leur rendroit insupportable.

JOSUÉ.

Il est marqué en sorte que les Prestres & toute la Tribu de Levi, qni, selon l'ordre de Moyse, n'eut point de partage sur la terre comme les autres Tribus, mais que Dieu voulut disperser parmy toutes les Tribus comme pour répandre par eux de toutes parts la connoissance de son nom, & pour maintenir par leur exemple & par la sainteté de leur conduite tous les hommes dans la bonne vie & dans l'observation de la loy, vinrent demander quelques villes pour y loger, & les terres qui environnoient ces villes pour y faire paistre leurs troupeaux. Josué qui sçavoit que cela estoit dans l'ordre de Dieu le fit : & il témoigna dans ce partage liberal, le respect que l'on doit à ceux qui sont consacrez au ministere des Autels.

Aprés qu'il eut ainsi donné toute la terre de Chanaam au peuple d'Israël sans se rien reserver à luy-même par un desinteressement qui le rend plus glorieux sans comparaison que tout ce qu'il auroit pû se garder en propre, & qui le fera eternellement admirer des Pasteurs de l'Eglise, comme le modelle qu'ils doivent imiter en ce point, comme en tout le reste, ce fut le peuple luy-mesme qui l'engagea à prendre au moins pour luy une ville. On vit alors une contestation bien rare. On vit un peuple qui forçoit celuy à qui il estoit redevable de tout son bonbeur, à prendre aussi quelque part luy-même à ces grands biens; dont il ne joüissoit que par ses victoires, sans que cet homme admirable voulust autre chose pour luy, que la joye d'avoir accompli son devoir, & la gloire d'avoir rendu heureux tout son peuple.

Il n'avoit garde d'établir sa felicité & son repos sur la terre lorsque son cœur soupiroit toûjours vers le Ciel, & ce ne fut que pour épargner la peine & la confusion de tous les Tribus, qu'il voulut se rendre à leurs prieres, & agréer la ville qu'elles luy destinerent. Il semble que regardant des yeux de la foy celuy dont il avoit l'honneur de porter le nom, & d'estre la figure, il mettoit comme luy sa gloire à enrichir les autres de sa pauvreté, & à s'épuiser pour remplir tout le monde. Ce fut donc, si on l'ose dire, par une humilité profonde qu'il accepta cette ville qu'on luy donna, comme s'il eust voulu reconnoistre en quelque sorte qu'il ne meritoit pas de mourir aussi pauvre que le veritable Josué, & qu'il estoit juste que comme la verité devoit le surpasser infiniment en

toutes choses, elle le surpassast aussi par la gloire de la pauvreté. JOSUÉ.

Dieu ayant ensuite averti son serviteur, il marqua six villes que l'on appelloit villes de refuge, afin que tous ceux qui par un malheur imprévû & sans aucun dessein, auroient répandu le sang & commis un meurtre, pûssent y trouver leur seureté, & éviter la vengeance des parens de celuy qui auroit esté tué. Il ordonna que lorsque quelqu'un se presenteroit pour entrer dans ces villes, on l'arrestast à la porte, & qu'aprés avoir assemblé les anciens du peuple, il leur prouvast son innocence : aprés quoy on le receyroit, & on luy donneroit une demeure, sans qu'on eust la liberté de le livrer à ceux qui le demanderoient pour se vanger de luy; parce que l'on ne pouvoit prouver en aucune sorte qu'il eust eu depuis peu le moindre demêlé avec celuy qu'il auroit tué.

Ainsi, Dieu par une sagesse qui a toûjours esté depuis d'une grande instruction pour les Magistrats, voulut bien donner un secours à la fragilité des hommes, mais sans armer en mesme temps leur passion envers leurs ennemis. Il voulut que l'on usast d'une sage misericorde envers des malheureux, mais il ne voulut pas qu'on la prodiguast indignement envers des coupables, & il ordonna que l'on apportât une si grande vigilance pour examiner ceux qui dans leur douleur auroient recours à cet azile, que s'il se trouvoit plus de malice en eux que de hazard, leur malignité retombast aussi-tost sur eux-mêmes, & que dans les lieux où ils avoient injustement esperé de trouver la vie, ils trouvassent au contraire une juste mort.

Ce fut donc ainsi que toute la terre promise fut partagée entre tout le peuple de Dieu, & qu'aprés sept ans de guerres continuelles on y vit enfin regner une souveraine paix par la destruction entiere de ceux qui la pouvoient troubler. Josué alors vit qu'il estoit de la justice de renvoyer au-delà du Jourdain les deux Tribus de Ruben & de Gad, & la demi Tribu de Manassé, qui n'avoient passé le Jourdain que pour venir assister leurs freres pendant leurs combats.

Vous avez tout fait, leur dit-il, ce que Moyse vous avoit commandé, & ce que vous luy aviez promis. Je puis rendre témoignage aussi que vous ne m'avez desobeï en aucune chose. Maintenant donc que Dieu à qui vous avez esté si fidelles, a donné à vos freres que vous estiez venu secourir, un repos aussi profond que vous le voyez, vous pouvez vous en retourner dans les terres que Moyse vous a données en partage. Je ne vous recommande qu'une chose : Craignez Dieu, servez-le avec amour ; tenez-vous attachez à luy de tout vostre cœur & de toute vostre ame, & observez bien ce que Moyse vous a ordonné de sa part.

Aprés cela Josué les renvoya en les benissant, & en leur souhaittant toutes sortes de prosperitez. Ces personnes s'en retournerent ainsi moins chargées du riche butin qu'ils remportoient dans leur pays, qu'ils n'estoient comblez de la gloire qu'ils s'estoient si justement acquise par leur generosité, par leur fidelité pour leurs freres, par leur obeïssance à Dieu, à Moyse & à Josué ; & par la separation qu'ils avoient si long-temps soufferte d'avec ce qu'ils avoient de plus cher au monde, afin

de partager avec leurs freres toutes les fatigues de la guerre, & de les établir dans un plein repos. JOSUE'.

Josué leur commanda lors qu'ils s'en allerent, de partager toutes les dépoüilles avec leurs freres qui estoient demeurez dans leur païs afin de ne pas le laisser exposé aux ennemis pendant que les autres iroient secourir leurs freres. Il imita en cela la conduite de Moyse, qui avoit voulu auparavant que le peuple partageât les dépoüilles qu'il avoit remportées des Madianites avec tous ceux qui estoient demeurez au bagage.

Et David ensuite aprés avoir pillé les Amalecites qui avoient fait une irruption dans Siceleg, 1. *Reg.* 10. fit de cela une loy expresse, quoi que l'on en murmurât un peu, & que des personnes dont l'Ecriture condamne la malignité, *Respondens omnis vir pessimus*, accusassent en quelque sorte en cela David d'injustice, en disant: Puisque ces personnes ne sont point venuës avec nous, il n'est pas juste que nous leur donnions rien du butin que nous avons pris.

Mais David ayant dans l'esprit ce que Moyse & Josué avoient pratiqué avant luy, representa doucement à ces personnes, qu'ils devoient user plus charitablement envers leurs freres d'un bien que Dieu même avoit mis entre leurs mains; &, comme j'ay dit, il établit dés-lors une loy qui fut regulierement observée dans Israël, que celuy qui auroit combattu, & celuy qui seroit demeuré au bagage, auroient la même part au butin, & qu'ils partageroient également.

Cet exemple de David & de Josué, que David ne faisoit que copier, est d'une grande instruction pour ceux que Dieu appelle à la défense de sa

verité, & de son Eglise, & d'une grande consolation pour ceux qui soulagent autant qu'ils peuvent, ceux qui sont destinez à une fonction si importante. Car les premiers doivent considerer que c'est encore plus par la charité, & par l'humilité, que par la lumiere & la science, que l'Eglise veut estre soûtenuë contre les erreurs de ceux qui la combattent. Ainsi lors que Dieu benit en quelque sorte leur travail comme il benissoit les armes de ces deux Tribus, ils doivent croire que ce succés avantageux est plustost la recompense de quelques ames cachées, qui servent Dieu sans éclat & dans le secret, comme pouvoient faire ceux qui estoient demeurez dans ces deux Tribus, qu'il n'est l'ouvrage & le fruit de leurs travaux.

Ceux aussi que Dieu n'appelle pas à ces emplois, ny à la défense de sa verité, doivent se consoler dans cette disposition qu'il luy plaist de faire d'eux, puisque s'ils ont une grande charité pour l'Eglise & pour ceux qui la soûtiennent, elle leur donnera une grande part aux graces qui sont attachées à un ministere si divin. Car Dieu ne regarde dans nos actions que ce qui les rend proprement pures & saintes qui est l'amour que nous avons pour luy & pour nos freres, & il reserve les plus grandes recompenses pour ceux qui auront eu plus de zele pour sa verité, & pour le salut des ames.

Ainsi l'on voit que Josué ayant imité icy Moyse comme Moyse avoit imité Abraham, il a merité que le plus grand Roy qui est venu depuis luy, ait fait une loy de ce qu'il avoit vû faire; & cela devroit exciter les Pasteurs que Dieu

suscite dans son Eglise, à faire avec plaisir des actions de justice, puisqu'elles peuvent devenir aprés eux *des loix & des regles stables*, fondées sur leur autorité & sur leur exemple, qui leur attirent mille benedictions dans les races suivantes, & qui rendent leur gloire & leur vertu immortelle. JOSUÉ.

Mais avant que de finir la vie de Josué, il sera bon de rapporter un incident que l'Ecriture marque. Ces deux Tribus de Ruben, de Gad, & la demy Tribu de Manassé s'en retournant, voulurent avant que de repasser le Jourdain, construire un Autel d'une prodigieuse grandeur au bord de ce fleuve, sur la terre de Chanaam.

Ce dessein qui estoit loüable en soy, fut neanmoins, comme cela peut arriver souvent, interpreté en tres-mauvaise part; & les neuf Tribus qui virent que ces deux prenoient presque visiblement le dessein d'offrir à Dieu des sacrifices en un autre lieu & sur un autre Autel que celuy que Moyse avoit marqué, ne purent souffrir cette espece de schisme, ny l'établissement d'une religion nouvelle.

Elles firent voir dés-lors combien le peuple de Dieu devoit à l'avenir estre sensible à toutes les nouveautez qui s'introduiroient dans l'Eglise, & avec quel zele il devroit garder & faire garder aux autres les traditions saintes qu'il auroit reçuës de ses peres.

Mais elles nous firent voir aussi en même temps avec quelle sagesse nous devons regler nostre zele, & éviter les préventions d'esprit, afin d'écouter paisiblement ceux que l'on pouvoit croire estre visiblement coupables, d'entendre & de peser toutes leurs raisons, d'entrer dans toutes leurs pensées, &

de fuir ainsi le zele amer de ceux qui veulent trouver quelquefois à toute force des schismes & des violemens de la religion où il n'y en a point, & qui ferment les oreilles aux meilleures raisons de ceux qu'ils accusent, ne voulant pas quelquefois leur permettre de se justifier, de peur qu'il n'ayent plus aucun droit de s'emporter contr'eux, comme contre des criminels & des coupables.

Car ces neuf Tribus ayant vû ce qui s'estoit fait & en estant allarmées, elles crurent qu'avant que de passer outre, il falloit écouter ces deux Tribus, & leur faire rendre compte de leur conduite. Elles députerent Phinées le fils d'Eleazar grand Prestre, auquel elles joignirent dix Princes un de chacune des Tribus.

Ces personnes estant venuës trouver les deux Tribus, leur dirent qu'ils avoient ordre de tout le peuple, de leur demander quel estoit le sujet de cet Autel, & d'où venoit ce dessein d'une transgression si formelle de leur loy. Ils leur representerent avec force le crime qu'ils commettroient en se retirant du culte de Dieu, & en élevant un Autel impie & sacrilege. Ils les firent souvenir du peché qu'ils avoient commis autrefois en adorant l'idole de Beelphegor, & que la tache honteuse aussi-bien que les suites funestes de ce peché subsistoient encore : Que tous les Tribus estoient interessées dans cette entreprise scandaleuse, parce que la colere de Dieu qu'ils alloient allumer, ne manqueroit pas de passer d'eux dans tout Israël, comme on l'avoit vû par le peché d'Achan, & d'autres exemples semblables.

Aprés leur avoir parlé de la sorte pour montrer jusques où alloit la pieté de leur zele, ces person-

nes ajoûterent que s'ils avoient fait cet Autel, parce qu'ils regardoient le païs qu'ils habitoient, comme un païs impur, à cause de ceux qui y avoient demeuré avant eux, ils leur offroient de bon cœur de les recevoir parmy eux ; qu'ils pouvoient repasser le Jourdain pour venir dans leur pays ; Qu'ils se resserreroient pour leur faire place ; qu'ils ne vouloient pas souffrir qu'un bas interest s'opposast à leur veritable bien, & qu'ils renonceroient à tous leurs heritages, plustost que de les voir renoncer à la religion de leurs peres.

Il est vray qu'avant que de passer outre on ne peut assez admirer la conduite de ce peuple en cette rencontre. Ce desinteressement admirable avec lequel il offre à ces deux Tribus de leur donner de leurs terres, devroit faire rentrer en eux-mêmes ceux qui sont quelquefois si zelez dans des rencontres fort douteuses, pour voir si leur zele est aussi pur que celuy de ces dix Tribus, & s'ils seroient prests comme elles de s'appauvrir & de ceder leur bien propre, pour sauver ceux qu'ils croyoient sur le point de se perdre.

Ces deux Tribus ayant écouté paisiblement les deputez qu'on leur avoit envoyez, leur répondirent avec modestie. Elles ne s'emporterent point de ce qu'on avoit mal pris leurs intentions ; & la pureté de leur conscience ne leur donna point cette fierté qui déplaist si souvent dans les innocens mêmes, & qui fait voir que l'humilité & la moderation sont toûjours bien séantes à ceux-mêmes que l'on accuse avec le plus d'injustice, afin que selon la parole & à l'imitation de saint Pierre, ils soient toûjours prests de rendre modestement compte de leur conduite à ceux qui veulent s'en informer.

Nous prenons, dirent-ils, Dieu à témoin, le Dieu trés-fort & tout-puiſſant, que nous n'avons eu aucun mauvais deſſein en élevant cet Autel. Nous le prions meſme de nous perdre ſi nous l'avons conſtruit dans un eſprit de ſchiſme & de revolte ? & ſi nous l'avons baſti à deſſein de luy offrir là nos victimes & nos ſacrifices. Mais permettez-nous de vous dire ſimplement noſtre penſée. Nous avons vû que nous nous ſeparions de vous, & que le Jourdain alloit nous diviſer les uns des autres. Nous avons apprehendé que vos enfans un jour ne diſſent à nos enfans : Qu'avez-vous de commun avec le Dieu d'Iſraël ? N'a-t-il pas mis une diviſion entre vous & nous pour faire voir que vous n'aviez point de part avec luy ?

Ainſi pour obvier aux deſordres qui pourroient naiſtre de là, & pour empêcher que vos enfans à l'avenir ne retiraſſent nos enfans de la crainte du Seigneur, nous nous ſommes dit : Baſtiſſons cet Autel, non pour y offrir nos ſacrifices & nos holocauſtes, mais pour eſtre un témoignage eternel entre voſtre poſterité & la noſtre, que nous ſervons le même Dieu que vous : & que nous avons droit d'offrir avec vous nos victimes & nos hoſties. Que Dieu éloigne de nous cette impieté horrible, que nous ayons eu la moindre penſée d'offrir à Dieu nos ſacrifices ailleurs que ſur ſon Autel qui eſt devant ſon Tabernacle.

Phinées & les autres deputez s'appaiſerent par cette réponſe ſi ſage des deux Tribus, ils reçûrent tres-volontiers leur juſtification. Ils ſe réjoüirent de ce qu'il n'y avoit dans leur conduite aucun peché qui pût attirer ſur eux & ſur tout le peuple la colere de Dieu. Ils ſe ſeparerent d'eux avec tous

les témoignages possibles d'affection, & ayant fait enſuite leur rapport devant toutes les dix Tribus; elles en furent extrêmement contentes; Elles perdirent le deſſein qu'elles avoient déja formé d'exterminer ces Tribus; & elles ſe réjoüirent de voir leurs freres animez du même eſprit qu'elles, & reſolus de ſervir eternellement le même Dieu, dont ils eſtoient tous enſemble les enfans. JOSUE.

L'on vit donc en cette rencontre qu'il ne faut pas ſe haſter, ny juger temerairement de ce qui ſemble meſme quelquefois eſtre viſiblement contraire à la loy de Dieu, & aux regles de la religion. Il faut laiſſer chacun à ſa conſcience, ou s'en informer doucement quand on a droit de le faire. Ce que l'on deteſte quelquefois comme un ſacrilege, n'eſt que l'effet d'un grand zele. On croit, comme on le voit en cette rencontre, que l'on établit une religion nouvelle lors que l'on ne penſe en effet qu'à faire paſſer l'ancienne religion de nos Peres dans les traces ſuivantes; & l'on ſe perſuade comme icy que l'on ſe ſepare, & qu'on ſe détache de ſes freres, par les actions mêmes qui témoignent au contraire qu'on veut leur demeurer éternellement uni.

L'Ecriture enſuite ne marque plus que la mort de Joſué, où Dieu fit voir que dés qu'il a tiré des hommes les ſervices auſquels il les avoit deſtinez, il les retire du monde pour couronner leur fidelité & leurs travaux. Car Joſué ayant conquis la terre de Chanaam, & l'ayant diſtribuée à tout le peuple, pouvoit dire à Dieu comme fit depuis le Joſué veritable, loſqu'il eſtoit preſt de mourir: Qu'il avoit conſommé l'ouvrage qu'il luy avoit donné à faire.

Ainsi pressentant que sa fin estoit proche, il rassembla, à l'imitation de Moyse son predecesseur, tout ce qu'il avoit de courage & de force, pour lire la loy de Dieu à tout le peuple, pour l'exhorter à la garder, & pour luy faire renouveller l'alliance qu'il avoit avec Dieu.

Il falloit qu'il fûst encore en cela la figure de Jesus-Christ, qui avant que de mourir fit un long discours à ses Disciples pour les exhorter à servir Dieu, & à luy témoigner qu'ils l'aimoient, par le soin qu'ils auroient de garder sa loy.

Aprés cela Josué mourut estant âgé de cent dix ans, dont il avoit passé la premiere partie dans la servitude de l'Egypte, l'autre partie dans l'obeïssance & dans la soûmission à Moyse pendant quarante années, & la derniere dans la conduite du plus fameux peuple du monde.

On vit en luy que les grands hommes que Dieu donne à son Eglise, ne sont pas pour eux-mêmes, mais pour ceux en faveur desquels Dieu les a remplis de tous ses dons. Il apprit à ceux qui tiennent parmi le peuple de Dieu la même place qu'il y a tenuë, que leur joye doit estre de procurer la joye des autres, & que leur gloire doit estre d'éleve en honneur ceux que Dieu a soumis à leur conduite, de se sacrifier pour eux, & de s'épuiser par mille travaux pour leur procurer encore plus un repos qui soit sans fin, qu'un autre qui ne soit que temporel & passager sur la terre.

Il luy manqua pour derniere consolation à sa mort, ce qui n'avoit pas manqué à Moyse, c'est à dire de laisser aprés luy un homme qui luy fut semblable. Mais l'Ecriture ne laisse pas de luy rendre ce témoignage que le fruit qu'il avoit fait demeura

long-temps aprés sa mort, & que le peuple observa pendant plusieurs années tout ce qu'il luy avoit recommandé. C'est sans doute ce qu'il desiroit le plus dans le saint repos où Dieu l'avoit fait entrer, & c'est aussi ce que les Pasteurs de l'Eglise qu'il figuroit, doivent préferer, & qu'ils préfereront toûjours à toutes les loüanges & à toutes les mrques exterieures d'estime & de respect qu'on leur peut rendre. JOSUE'.



F I N.

